

**CENTRE D'ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
DE LA DEFENSE**

***EXPERIENCES OPERATIONNELLES
DANS L'ARMEE DE TERRE***

UNITES DE COMBAT EN BOSNIE (1992-95)

***Tome II – Conditions de vie, pratiques tactiques,
techniques et sociales, les sentiments***

André THIEBLEMONT

Novembre 2001

*Ce document constitue le rapport final de l'étude commanditée à
monsieur le colonel (H) André Thiéblemont par le C2SD,
CCEP 1998 - 41/SOC, Com DEF/C2SD 1998 n° 14*

SOMMAIRE

TOME 1 : CONTEXTES POLITIQUES, MILITAIRES ET TACTIQUES

AVANT- PROPOS

INTRODUCTION

PREMIERE PARTIE

LES CONDITIONS POLITIQUES ET MILITAIRES DE L'ENGAGEMENT DES BATAILLONS

- I L'échec européen et les incidences des accords de cessez-le feu en Croatie
- II L'engrenage humanitaire et la conférence de Londres
- III Les bataillons français dans les conflits locaux
- IV L'année 1993 - les bataillons français dans Sarajevo
- V L'année 1994 - L'extension du dispositif de la Forpronu à Sarajevo et l'offensive bosniaque sur les monts Igman
- VI Printemps 1995 - le drame et sa réparation
- VII Le tournant de l'été 1995

DEUXIEME PARTIE

LES CONDITIONS TACTIQUES DE L'ENGAGEMENT

- I L'organisation tactique des bataillons
- II L'engagement : un écheveau de contraintes

**TOME II : CONDITIONS DE VIE, PRATIQUES TACTIQUES, TECHNIQUES ET
SOCIALES, LES SENTIMENTS**

PREMIERE PARTIE

CONDITIONS DE VIE DES UNITES

- I Les paysages de la guerre
- II Le temps qu'il fait
- III Le Campement
- IV La nourriture
- IV Les problèmes d'eau
- V Tensions et détente

DEUXIEME PARTIE

PRATIQUES TACTIQUES ET TECHNIQUES

- I Organisations et pratiques de commandement
- II Pratiques et techniques opérationnelles

TROISIEME PARTIE

SOCIABILITE ET PRATIQUES SOCIALES

- I Manifestations de sociabilité dans les unités
- II Rapports avec les belligérants et avec les populations

QUATRIEME PARTIE

LES SENTIMENTS : PAIX ET GUERRE

- I Entre paix et guerre
- II La guerre révélatrice

TOME III : BIBLIOGRAPHIE, ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

CONDITIONS DE VIE DES PETITES UNITES

Au cours de leurs quatre ou six mois de séjour en Bosnie ou en Krajina, les petites unités de la Forpronu ont connu des conditions de vie très contrastées, y compris dans un même secteur. Relativement semblables dans la poche de Bihac, elles varient sensiblement dans le secteur de Sarajevo et en Krajina selon que les bases d'unité ou les postes sont implantés en altitude, en ville, en bordure de l'Adriatique. Sur les monts Igman, des casques bleus peuvent être dans un grand dénuement alors qu'à trente kilomètres, dans une base de Sarajevo leurs camarades sont dans un relatif confort. Rares cependant sont les petites unités qui n'ont connu que le dénuement, l'angoisse mais aussi l'ambiance souvent chaleureuse du poste isolé dans la froidure hivernale des monts Igman ou des montagnes du Velebit en Croatie. Rares sont celles qui n'ont connu que le confort d'une base arrière. La plupart ont alterné la vie de poste et les missions à l'extérieur avec des séjours dans des bases d'unité ou de bataillon que n'épargnent pas les obus.

De cette diversité, il ressort quelques constats¹. En premier lieu, l'un des propos sur le combat moderne que John Keegan avance dans *Anatomie de la bataille* se vérifie : l'intensité de l'épreuve que subit le combattant se mesure au décalage entre sa vie de tous les jours et celle du champ de guerre dans lequel il est engagé (Keegan, p. 292-302). En ex-Yougoslavie, ce décalage produit un véritable choc pour nombre de casques bleus. Certes, la durée du séjour, la nature des épreuves et des dangers auxquels ils sont confrontés ne sont pas comparables à ce qu'ont pu connaître des générations précédentes de combattants, encore qu'ils soient à l'épreuve des bombardements, ce que les combattants qui ont fait la guerre d'Algérie n'ont pas vécu. Mais les fortes tensions qu'ils subissent pour la plupart, l'insécurité, les violences auxquels ils assistent, le dépouillement momentané ou durable de leur vie quotidienne sont d'autant plus intensément ressentis que ces générations nouvelles de

¹ Certains aspects de ces constats ne se limitent pas aux conditions de vie. Ils seront de nouveau traités dans les parties suivantes mais selon d'autres perspectives.

combattants sont maintenant accoutumés à des modes de vie policés et aux diverses natures de confort que procure le progrès technique.

Un autre constat tient au caractère primitif que peuvent encore revêtir les conditions de vie du combattant moderne. Toute mesure gardée, nombre de casques bleus français ayant opéré en Bosnie pourraient identifier ce qu'ils vivent brièvement, ne serait-ce que quelques jours, à ce résumé que Jacques Meyer, citant Henri Barbusse, fait de la vie dans les tranchées durant la Grande Guerre :

La nature du terrain où courait le front (.) diversifiait d'autant la vie du soldat (.) Aux différences de topographie – le sol était boisé ou nu, plat et marécageux ou accidenté et rocheux – s'ajoutaient les différences de climat (.) L'absence ou la proximité des villages, encore partiellement debout et habités, ou simples ruines torturées, changeait aussi la vie du soldat. Toutes ces nuances, qui sont celles de la nature où la guerre obligeait les hommes à vivre (.) pouvaient transformer les secteurs du front en oasis de tranquillité relative ou en enfers de perpétuelle agitation (.) C'est dans ces multiples décors que l'homme des tranchées (.) menait sa vie quotidienne, où il montrait (.) « le même caractère simplifié d'hommes revenus à l'état primitif » (Meyer, p. 47).

Loin d'améliorer uniformément la vie des unités combattantes, le progrès technique la différencie profondément. Les biens et les services qu'il offre aux combattants ne se distribuent pas uniformément dans l'espace et dans le temps. L'« intendance » ou la logistique ne peuvent suivre en tout temps et en tout lieu. Pour reprendre le terme utilisé par Clausewitz, des « frottements » de toute nature s'y opposent : absence d'anticipation, règles bureaucratiques, situations tactiques, relief, et climat faisant obstacles à la fluidité des trafics, etc. C'est ce qui s'est passé sur ce théâtre d'opérations où les unités de l'Armée de terre française méritent de se réclamer d'une devise : archaïsme et modernité. A quelques dizaines de kilomètres d'une base d'unité ou de bataillon qui fournit des biens et des services de la vie moderne – y compris des machines à laver le linge –, des groupes et des sections vivent dans l'archaïsme d'un paysage médiéval désolé par la guerre. L'Armée de terre porte bien son nom. Aujourd'hui encore, ses combattants collent à la terre pour survivre : ils la creusent et l'exploitent. Ils en restent dépendants : selon la géologie et la topographie d'une position, le quotidien est modifié. Ici, on est à plus de 2000 m d'altitude sur un piton pelé et à 4 kilomètres de là, un autre poste est à proximité d'une rivière à truites : cela change tout.

Casqué et cuirassé, bardé d'appareils et d'armements qui lui permettent de voir par nuit noire ou de détruire sa cible à tout coup, le combattant futuriste des publicités de l'Armée de terre risque de ne pas survivre physiquement et encore moins moralement s'il n'est pas aussi trappeur, paysan, ouvrier du bâtiment, cuisinier ou tout simplement débrouillard : survivant contre le froid et

construisant ou reconstruisant une cabane dont il n'a pas prévu la fragilité face aux intempéries, maçonnant un abri, bricolant une douche d'eau chaude, cueillant, chassant et pêchant, fabriquant son pain ou du pâté de pigeon, économisant l'eau, se fortifiant ou se frayant un passage dans un champ de mines sans l'aide des sapeurs, imaginant des blindages pour se protéger des éclats ou des balles perdues et exploitant son réseau de connaissances pour les faire souder, bricolant une arme ou un outil qui, à cet instant précis, lui fait défaut.

Pour disposer de ce métissage d'archaïsmes et de modernismes, l'Armée de terre française n'est pas sans atouts. La diffusion dans la société française des abondances et des facilités que procurent les techniques post-industrielles n'a pas fait disparaître les mentalités et les savoir-faire traditionnels de cultures paysannes, artisanales, ouvrières. Face à la rareté, ces acquis culturels se révèlent et se mobilisent. Toutes choses égales par ailleurs, il suffit qu'une petite unité en opération rassemble quelques compétences fondamentales pour qu'elle soit prémunie contre les chutes de son moral : celles de la cueillette et de la chasse aux produits naturels ou fabriqués de l'environnement, celles du bâti et de la cuisine, celles aussi de la plaisanterie et de la dérision qui détendent et créent l'hilarité quand il ya de quoi pleurer ou trembler. Encore faut-il faire en sorte que ces compétences s'organisent : c'est bien souvent l'apanage d'un sous-officier, plus rarement d'un jeune officier, d'« entraîneurs » qui savent composer avec les contraintes du moment et les déborder.

Un dernier constat réside dans cette formule, somme toute banale : *small is beautiful*. Là encore toutes choses égales par ailleurs, on est content d'être « entre soi », « en famille ». Ce sentiment s'applique aux différents niveaux du collectif militaire : on préfère être à la base du bataillon qu'à la base de la Forpronu, en base d'unité plutôt qu'en base de bataillon et, pour peu que l'isolement ne soit pas pénible et ne dure pas trop longtemps, on est content de quitter la base d'unité pour aller en poste. Plus la collectivité est restreinte, mieux on mange, moins la discipline est formelle, plus les solidarités s'organisent dans l'authenticité de rapports d'homme à homme.

Telles sont, parmi d'autres, les leçons de chose qui vont plus particulièrement transparaître dans cette partie. Nous y aborderons successivement ce qui a trait aux paysages de la guerre qui s'offrent à de jeunes français peu accoutumés à la désolation, aux conditions climatiques dans lesquelles opèrent les petites unités, à leurs types d'habitat et de nourriture, à leur hygiène de vie enfin. Sur ce dernier point nous concentrerons notre analyse sur deux phénomènes qui s'y rattachent : les besoins en eau du combattant moderne et leurs modes de satisfaction sur ce théâtre, les tensions individuelles ou collectives produites par le champ de guerre et leurs régulations par des pratiques de *détente*.

I. LES PAYSAGES DE LA GUERRE

1. La dévastation

Débarquant en Bosnie ou en Croatie en ne connaissant de la violence que l'agitation fébrile des grandes surfaces, les casques bleus découvrent le passage de la guerre : un choc. Les descriptions ou les évocations des paysages dévastés sont présentes dans tous les écrits intimes. Ça et là, elles rendent compte confusément de l'ambiguïté de la situation des casques bleus, comme en voyage dans la guerre avec tous les risques que cela comporte. L'agence Forpronu offre en quelque sorte ses tours opératoires d'un pays en guerre : villages détruits, maisons incendiées, immeubles de béton aux ouvertures béantes, villes dévastées... :

Un ouragan devait être juste passé, tant Karlovac affichait ses jeunes ruines. Les maisons sans toit ne ressemblaient plus à rien. On ne comptait plus les impacts d'obus sur leurs façades et sur la route. Je n'ose à peine évoquer l'état désolant de la végétation, pour ainsi dire réduite à néant (Lorentz, p. 85).

2 juin 1994 (.) Bosanka Krupa (.) Ville détruite à 70%, sol jonché de douilles de tous calibres (Journal de marche, major RE).

Sur la première page du journal du caporal chef T, une photographie : une bâtisse à l'entrée de Sarajevo, avec ses briques et son crépi criblés de trous de balles et d'obus, la toiture effondrée, la charpente comme un squelette déchiqueté et au bas du mur l'inscription, WELCOME TO SARAJEVO :

Mardi 20 juillet [1993] (.) 15h00 : enfin, nous y voilà, nous entrons dans Sarajevo, une ville ravagée, détruite, les murs sont noircis, les routes sont défoncées (.) la misère apparaît à nos yeux (.) Les gens tiennent des bidons dans leurs mains et marchent vers une direction qui leur est bien définie (Journal intime cal chef T).

Le regard que certains de ces voyageurs peu ordinaires portent sur ces paysages est souvent inquiet, curieux des populations qui l'habitent : elles sont fréquemment présentes en arrière-plan, comme la raison de leur présence sur cette terre.

15 juin 1993 [à Bosanka Krupa] (.) la ville est détruite et terriblement bombardée : c'est une vision d'« horreur ». Cependant la population continue à vivre sans décrocher et ne sortant que pour récupérer ce dont elle a besoin. (Journal intime lnt R).

(.) 30 août 1994 Contrôle de zone (.) Partie nord de la poche : Vernograc.— des vallées entières vidées de leurs habitants. Regards méchants des vaincus. Maisons abandonnées et souvent pillées. On comprend maintenant pourquoi il y a environ 4000 réfugiés (.) Sur toute

l'ancienne LCI, les maisons, mosquées, fermes portent la trace de violents combats (Journal de marche du major RE)

Nous traversons des villages dévastés. Les maisons qui bordent la route sont entièrement détruites et les rares façades qui tiennent encore debout sont criblées d'impacts de balles. Parfois, il ne reste qu'une sorte de cheminée, un amas de pierres noires et du bois calciné. C'est une vision d'enfer sous un soleil accablant. Les arbres sont encore en fleurs, les herbes sont hautes et sauvages. Chaque édifice, jusqu'à laasure la plus isolée, a été comme dynamité (.) Comme nos chefs ne nous expliquent rien, nous n'avons à notre disposition que les informations que nous avons pu glaner avant de partir (.) Les termes de « purification ethnique », de nettoyage nous viennent spontanément à l'esprit (.) mais les mots semblent inadéquats à la situation pour répondre aux questions qui nous hantent : les populations de ces villages ont-elles été contraintes au départ ou ont-elles été massacrées sur place ? Le dynamitage a-t-il eu lieu après le départ des habitants ou avec des habitants dans les murs ? (.) (Benda et Crémieux p. 73).

28 septembre [1994] (.) Notre Vbl traverse un village abandonné, brûlé, détruit, en ruine. La vision est assez impressionnante, elle me rappelle les images d'Oradour sur Glane. Dans notre zone, tous les villages ont été pillés, brûlés et abandonnés. Où est la population civile ? Cachée, déportée ? Les murs encore debout portent encore les traces des combats (.) (Journal intime Sgt EU).

Rares sont cependant les relations qui vont loin dans le détail. La description que font Marc Benda et Francis Crémieux de la prise de Velika Kladusa par le V^{ème} Corps bosniaque en août 1994 ou celle que le sergent EU fait de la vie à Sarajevo à la même époque sont de celles-là :

Depuis 4h 30, les tirs d'armement lourds se faisaient de plus en plus proche (.) Autour du camp, nous entendons des tirs très proches dont nous ignorons la nature (.) des combats semblent en tout cas avoir lieu dans la ville (.) Dans le Vab, derrière la 12,7, il s'agit de rendre compte des événements qui se passent.

Des hommes en armes (.) font des aller et retour. Brusquement, il y a un peu plus d'agitation, des hommes courent dans un petit verger qui nous fait face et, tout d'un coup, éclate un coup d'armement léger juste au-dessus de nos têtes. Que se passe-t-il ? Des soldats circulent, ainsi que des chars, sur la route qui longe la base. Des colonnes de civils, encadrés par des hommes en armes, défilent dans un sens, puis dans un autre (.)

Le plus étrange, ce sont les civils qui semblent vaquer à leurs occupations, ainsi que des vaches dans les prés (.) la ville est pourtant en train d'être prise.

(.) Les rafales (de victoire souvent) se sont multipliées toute la journée (.) Il n'y a plus d'eau courante à la base. Elle nous était procurée par Abdic. (.)

(.) Nous participons à une mission de reconnaissance dans Velika Kladusa après sa prise par le V^{ème} Corps (.) Dès le premier point de contrôle avant l'entrée de la ville, on voit sur le bas côté de la route des camions renversés ou qui ont l'avant enfoncé dans des poteaux, pare-brise fendillé. Des carrioles, des tracteurs, sont retournés. D'autres charrettes, avec leurs réfugiés (.)

nous croisent en sens inverse, partant vers le Sud (.) On voit des vaches dans les champs environnants et des passants qui, les mains dans le dos, paraissent déambuler sans but précis (.) Dans les rues, quelques soldats armés se déplacent à pied ou en vélo. Ces rues sont très sales, jonchées de débris. Des centaines de bouteilles de bière vides traînent sur les trottoirs (.) Nous arrivons sur une route, près de la sortie de Velika Kladusa (.) Elle est complètement encombrée. Nos Vab commencent par écraser des valises entières et toutes sortes de vêtements. Mais la voie est en réalité impraticable. Il y a trop de véhicules, de voitures individuelles, de camionnettes, de tracteurs, aux couleurs délavées et sales (.) Ces véhicules sont pleins d'affaires personnelles qui semblent avoir été abandonnées dans la hâte. Quelques rares habitants, restés dans la ville, sont à leur balcon et observent (Benda et Crémieux, p.141-145).

28 octobre (.) C'est vraiment hallucinant de voir le nombre de bâtiments détruits, en ruine, des hôtels, des musées, une ville en guerre, c'est vraiment triste car, ici la vie continue et la misère de la rue apparaît plus flagrante encore. De l'autre côté des barbelés (.) des gamins qui me faisaient le V de la Victoire. Quelle Victoire ? (.) Certains de ces momes n'ont jamais connu leur pays qu'en guerre, détruit ravagé. La queue pour chercher l'eau, les hommes en tenue camouflée qui passent parfois à la maison, les femmes qui troquent au marché noir (.) Les HLM n'ont plus aucune vitre (.) les maisons inachevées, criblées de mille éclats ; les carcasses de tramway calcinées ; les enfants en haillons jouent dans les flaques... (Journal intime sgt EU)

Les paysages de guerre qui sont sous les yeux des casques bleus, ce sont aussi des cantonnements bardés de barbelés, entourés de sacs de terre et de merlons, des bivouacs boueux, des « bunkers » avec leurs fortifications de sacs de sable, des bastions, des tranchées, un spectacle qui évoque pour certains des images de la guerre de 1914-18 :

(.) Le tout se présente de l'extérieur comme un véritable bunker de sacs à sable et de bastions ; de l'intérieur, comme un dédale de couloirs étroits, de recoins et de renforcements sombres, de boyaux qui font plus penser aux images des tranchées de la guerre de 14-18 qu'à quoique ce soit d'autre (Note du cne Lecointre décrivant Verbanja).

Mardi 4 octobre (.) Visite à UI. Le poste au sommet d'un piton a subi pas mal de dégâts (.) Une tente s'est arrachée et le matériel entreposé (.) a subi la pluie. Le camp prend des allures de désolation. Il pleut abondamment et les hommes engourdis dans les tenues Gore Tex ou les K-Ways. Ils ont dormi cette nuit dans le bunker où le vent s'engouffre à travers les sacs de sable. La terre extrêmement collante donne aux postes des allures de tranchées de 1914 (.) Sur les visages des airs de lassitude commencent à se lire.

Mercredi 5 octobre (.) Il a encore plu une bonne partie de la nuit. Le camp a des allures de retraite de Russie. (.) Des grosses gouttes glacées tombent régulièrement sur les chasseurs (.) Le spectacle est étonnant, je croirais voir des scènes de vie de 14-18 (.) (Journal intime Sgt EU).

22 août 1995 (.) Là-bas à Zuc, c'est 14-18 : tranchées, boyaux et sacs à terre. (Journal intime lnt N).

2. Paysage de bataille

Quelques privilégiés sont placés aux premières loges du théâtre de la bataille. C'est le cas des chasseurs du 7^{ème} Bca assistant sur les monts Igman, au mois d'octobre 1994, aux assauts des unités de l'ABiH contre les positions bosno-serbes. Les descriptions du sergent EU en dégagent l'esthétique : il embrasse dans un même regard des mouvements de fantassins, des sons, des lumières, il marque par quelques touches cette situation étrange de spectateurs qui est celle des casques bleus.

28 septembre 1994 (.) Soudain des tirs de mortier nous font sortir de la tente. Dans la nuit le spectacle est assez fort (.) Un violent éclair déchire l'obscurité. Le bruit du départ nous parvient environ 15 secondes plus tard. Nos regards sont fixés sur les lignes bosniaques où l'obus tombe brutalement (.) A nouveau une gerbe de feu sur le point d'impact. Puis vient résonner le fracas de l'explosion (.) Après quelques coups de réglage, les salves partent plus régulières (.) Et nous sommes là, avec des lunettes de vision nocturne, au spectacle comme à un feu d'artifice.

Samedi 1^{er} octobre 1994 (.) 2h durant, perchés sur le véhicule, nous assistons à un duel d'artillerie et de mortiers (.) Tour à tour les collines sont pilonnées. Sur les crêtes où sont installés les postes de combat et les pièces d'artillerie, de grandes gerbes de poudre et de poussière signalent les arrivées des coups. Le canon gronde et résonne dans les falaises de l'immense cirque rocheux (.) L'obus explose juste en haut du col, au milieu du village. La gerbe de poussières et de rocailles s'élève brusquement dans un fracas assourdissant (.)

Lundi 31 octobre, (.) en direct devant nous, les hommes montent à l'assaut du réduit serbe d'où la mitraille répond à l'assaut bosniaque. Grenades, ALI [armes légères d'infanterie], nous voyons très bien la progression des commandos bosniaques (.) Et bientôt le premier groupe de 3 hommes prend pied au sommet. Des sous-bois, la réplique serbe (.) au canon » .

Lundi 14 novembre (.) Nous montons avec le lieutenant et le capitaine sur les hauteurs pour assister au bombardement d'un bunker serbe. Les coups pleuvent autour (.) Les balles traçantes explosent et ricochent contre le bunker dans un feu d'artifice. Une nouvelle fois, nous sommes au premier plan comme observateurs d'un spectacle (Journal intime sgt EU).

Là encore, la référence à la Grande Guerre n'est pas indécente. A Sarajevo « lorsque les traçantes illuminent la ville » (Journal de marche Int C) ou sur les monts Igman, nombres de casques bleus aperçoivent en quelques jours ce que leurs arrière-grands-pères poilus ont vu et ont vécu durant des mois et des années. Ils ont au moins sous les yeux ce qu'Evelyne Desbois qualifie de « fête pour les yeux réservée aux seuls guerriers » lorsqu'elle cite les impressions des combattants de la Grande Guerre devant le « spectacle féerique » de la bataille :

« (.) La plaine est piquetée d'éclairs, et l'on croirait avoir devant les yeux un paysage jouet

avec des canons et des éclatements en miniature (.) La belle musique et le beau spectacle ! Dans le ciel, une gerbe en forme de boule, trouant l'air d'un feu rouge et rond, quelque chose se rompt, puis le miaulement coléreux des éclats et des balles (.) Rumeurs, lueurs, fracas des éclatements, éclairs de départs sur tout l'horizon déchaîné (.) C'est beau, solide, vigoureux. C'est aussi amusant qu'un feu d'artifice et c'est plus réel. Tout à ma joie, je me dis cela ; et soudain, je pense que ce sont les nôtres qui sont dessous » (D'après Desbois 1, p. 67-68).

Il y a une esthétique de la bataille. A près d'un siècle d'écart, elle ne s'est guère modifiée et ce sont pratiquement les mêmes mots qui décrivent ses « feux d'artifice ». Au revers de cette féerie, il y a la mort. Là encore, des casques bleus ont devant les yeux certaines de ses images qui, aussi brèves soient-elles, les impressionnent, comme elles ont impressionné leurs grands anciens :

On voyait 50 gars qui montaient à l'assaut, ils tombaient. Ils tentaient de s'emparer des collines. C'est quelque chose qui m'a marqué. De voir autant de gens mourir pour attaquer un petit bout de terrain (Entretien cal REI, juin 2000).

« Le brouillard se dissipe lentement sur la plaine et nous dévoile des morts allongés ça et là » (D'après Desbois, idem).

Mardi 4 octobre (.) Les cadavres des combattants gisent sur les versants des pitons (.) (Sgt EU).

En ce mois d'octobre 1994, des chasseurs du Batinf 5 sont tout à la fois dans la bataille et sur ses gradins. Ils la voient, subissent ses éclats, y entrent pour secourir et évacuer des blessés, en ressortent : ce ne sont ni leurs blessés ni leurs morts qu'ils assistent et regardent, mais leurs tripes et leur mental en prennent quand même un coup :

21 octobre 1994 (.) Les observateurs de l'Onu sont dans la zone pour procéder à un échange de cadavres. Rapidement, nous nous rendons sur place (.) A l'entrée d'un village entièrement détruit, une douzaine de soldats serbes discutent en fumant une cigarette (.) Ils ne semblent pas dérangés par l'odeur nauséabonde qui se dégage des corps. A l'arrière du picnic blanc, 3 corps emballés rapidement dans des sacs plastiques sont entreposés (.) Le torse blanchâtre et velu d'un cadavre, des plaies apparentes, dépassent d'un sac (.) L'odeur est insoutenable, les hommes sont morts depuis trois semaines (.) Les deux officiers des Nations Unies (.) ne semblent pas plus impressionnés que cela, ils plaisantent allégrement sur la fraîcheur des cadavres. Peut-être est-ce la seule manière de supporter de faire ce job tous les jours, mais cela ne me fait pas rire (Journal intime Sgt EU)

(.) 29.10. 1994 (.) 3 blessés du côté serbe avec intervention du capitaine médecin C. pendant que nous assurons le dispositif de sécurité. A noter, violences des impacts et « saleté » des blessures d'un homme (éclats jambe G et bras G à moitié sectionné). 30.10 (.) A 11h00, appel pour un dispositif de sécurité pour le médecin chef et son Vab, car personnels serbes gravement touchés (.) Sur place (.) vision infernale : la balle était entrée dans la cuisse droite,

a éclaté la fesse et de la merde sortait de la blessure, l'intestin a en fait été percé (.) De plus la main du gars était au trois quart arrachée. Le pauvre type au visage convulsé ne bougeait pas, aucun mot ne sortait de sa bouche, seul son visage exprimait une souffrance livide. Premiers soins : trois piqûres de morphine, mise en respiration artificielle qui a réveillé le pauvre homme qui « planait » à cause de la morphine. Evacuation au bout de vingt minutes vers son poste (Journal intime, cal REI).

Le mec qui était dans ma chambre, il pleurait comme une madeleine. Il est rentré, il avait ramassé des morts (Entretien cal REI, juin 2000).

Au sommet du Bjelasnica, le caporal REI avec son groupe de chasseurs, se sent entouré de fureurs, celles du vent et celles des combats confondues. Le calme après la tempête, c'est aussi celui qui succède au fracas de la bataille. Comment exprimer autrement qu'en poésie son sentiment devant la détresse d'un paysage sur lequel des hommes s'accrochent à la vie ?

*Les turpitudes du vent
qui vient d'on ne sait où
s'engouffrer dans l'herbe pâle et sèche,
et hurler et brûler sans jamais s'éteindre
Puis meurt dans un silence souffrant
la lente mélancolie du calme.
Les hommes pleurent et vivent,
le cœur accroché au temps
et oublie d'être et ne sont plus...
21.11 cal R.E.I*

3. Étonnements

Les paysages de la guerre offrent aussi aux casques bleus des étonnements et des contrastes qui marqueront leur expérience. Dans cette région balkanique en guerre, ils sont fascinés par la splendeur insolente de la nature.

« (.) Le paysage, quand il n'est pas dévasté par la guerre est très beau », note le lieutenant R le 28 avril 1993. Dans les écrits qui s'attachent à la description des paysages naturels, les mêmes qualificatifs reviennent : « superbe », « splendide », « magnifique ». Sur les monts Igman, dans la poche de Bihac ou en Krajina, les unités vivent ou pègrinent dans la variété, dans l'insolite, dans le faste des paysages karstiques. A certains, ils rappellent les images du « pays », celles d'un monde « normal », lointain, celles d'une autre vie :

(.) Les paysages de rocaille sont superbes, après une heure d'ascension, le camion stoppe au

PC de notre compagnie installé dans de rustiques cabanes de berger au village de Brda. (Goisque, p. 18)

Nous longeâmes l'Adriatique sur la plus belle nationale d'Europe (.) L'aéroport s'éloignant peu à peu, faisait place à un paysage idyllique éclairé par les premiers rayons automnaux (.) Le paysage était merveilleux ; l'eau d'un bleu pur, et les roches grisonnantes (.) parsemées ça et là d'une maigre végétation (.) Il y avait une vue superbe, on pouvait apercevoir un poste d'observation (.) qui surplombait le canal enjambé jadis par un pont rouge. Il s'agissait du pont de Maslenica (Lorentz, p. 71 et 76).

Mardi 24 août 1993 (.)Devant nous les monts Gradina, derrière le mont Bjelasnica, de part et d'autres des chaînes de montagne, légèrement boisées et parsemées de landes de pierre, cela me rappelle l'Auvergne vers le Plomb du Cantal (Journal intime cal chef T)

Le 27 septembre 1994 (.) Je suis donc depuis quelques jours sur les positions que doit tenir la compagnie pour six mois. Le paysage est grandiose et me rappelle celui des Causses du sud de la France (.) (Témoignages écrits/ Igman 94 Cal B).

Samedi 3 décembre (.) Et nous voici (.) partis sur la fameuse piste logistique mythique, celle qui ravitaille Sarajevo (.) Superbe, la neige au milieu des sapins, la piste semble se perdre dans la forêt et nous débouchons soudainement sur une vue magnifique, la cuvette de Sarajevo. Nous distinguons très bien l'aéroport, les faubourgs, les collines avoisinantes, les cours d'eau, je suis assez fasciné (Journal intime sgt EU).

20.1.95 Je reste dehors, il fait pas bien chaud (.) et le paysage est magnifique, il me rappelle mes montagnes. Mes montagnes, le ski (.) les amis, le monde quoi ! Putain, ici on voit personne (Témoignages écrits/ Igman 94 Cal FB).

C'est aussi un voyage dans le temps que l'agence Forpronu offre à ceux que leur mission conduit à pénétrer des contrées reculées ou à y séjourner. En 1993 au début de l'occupation des monts Igman par le Batinf 2 puis par le Batinf 4, les quelques villages bosniaques qui s'accrochaient sur un sol ingrat en bordure de la rivière Rakitnica n'étaient pas encore désertés. *Canal 21*, le bulletin interne du 21^{ème} Rima présente une saisissante relation de la découverte du village de Lukomir par les marsouins du Batinf 4/I.

Les premiers murs de pierres sèches grises s'arrêtent comme fatigués au pied des versants escarpés, découpant d'inégales parcelles vert pâle où l'on croit deviner les tâches plus claires d'une poignée de moutons que gardent immobiles de petits points colorés. A trente kilomètres de Sarajevo, à quarante-cinq minutes des pistes olympiques d'Igman, l'on franchit le miroir en découvrant Lukomir (.) L'image qui nous vient immédiatement à l'esprit est celle de ces illustrations naïves et colorées de nos livres d'histoire au chapitre Moyen Age. Entre les masures aux toits de bois s'insinuent quelques ruelles fangeuses où se mêlent l'eau fraîche débordant de l'auge de pierre et le lisier du fumier communal. Le temps a fait halte à Lukomir (.) Les maisons basses, au plain-pied de terre battue sont éclairées chichement par le rai que laissent pénétrer des minuscules lucarnes barrées en croix d'une grille de fer tandis qu'entre les bardeaux filtre la fumée du foyer domestique. Sur le pas des portes ouvertes (.) les

femmes filent entre leurs doigts des quenouillées de laine teinte de couleurs vives. Si les hommes ont pour la plupart adopté les coutumes vestimentaires de l'autre monde, les femmes arborent (.) le Gace noir, la Kosulja blanche rehaussée de broderies rouge et or et les épaisses chaussettes de laine aux motifs jacquard orange et rouges. Les plus âgées et quelques jeunes filles nubiles ont sous leur Podbradak, le front ceint de pièces d'or et d'argent (.) (Canal 21, n° 12).

En août 1993, du côté du col de Javorak, le caporal chef T, note le spectacle d'une moisson d'antan :

Dans la vallée la vie a repris, l'agriculture est semblable à celle que nous avons au début du siècle, les paysans coupent le blé à la faux et se servent des chevaux pour séparer les épis du grain.

Ce voyage dans le temps est aussi fait de la découverte de lieux d'épopées naguère fastueux et aujourd'hui dévastés par la guerre : des casques bleus campent sur les vestiges d'un Age d'or. A Sarajevo et aux alentours, ils habitent dans le décor surréaliste des bâtiments qui furent construits ou aménagés pour les Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo : installations sportives ou hôtelières de La Skenderija, de Zetra, de Babindol, de Malo Polje, du Bjelasnica, à l'abandon, brûlées, fracassées d'où surgissent des moignons de béton :

13 octobre (.) Puis départ pour Bravo Juliette [Bjelasnica] (.) Nous partons à la visite de l'hôtel détruit à côté de leurs positions. Fantastique, nous croyons être dans un décor de film de science fiction. Le bâtiment dévasté, tiré à la roquette paraît-il depuis un hélicoptère. Le relais de télévision qui se trouvait à côté a sauté également, couché sur l'hôtel. Le coucher de soleil est superbe (.) 2066 mètres d'altitude. Quand le vent dégage les nuages, la vue est grandiose, Sarajevo apparaît au fond de sa cuvette bien exposée et vulnérable. (.) Les immenses baies vitrées du restaurant panoramique ont été soufflées par l'explosion, le givre a pris possession du lieu et lui donne des allures surréalistes (Journal intime sgt EU).

Ce contraste entre une splendeur passée et le délabrement présent, le caporal chef T la ressent profondément à la vue de l'hôtel de Babindol : « La guerre n'épargne vraiment rien » écrit-il. Pour conserver cette impression, il récupère de vieilles cartes postales de l'hôtel qu'il colle dans son journal en regard d'une photographie du bâtiment incendié prise en décembre 1993.

Ce qui vaut pour la Bosnie ou pour la Croatie vaut pour ces autres paysages de guerre étranges que les pérégrinations de l'Armée de terre offrent en découverte à ses combattants. Leurs étonnements ne sont pas ceux du touriste ordinaire. En 1983, avec sa section du 2^{ème} Rei, le colonel B campe à Beyrouth au milieu des tombes du cimetière de Sabra et Chatila. Parmi ces tombes, celles de légionnaires du 6^{ème} Rei, ce régiment qui en 1941, près de Damas, dût livrer combat contre un autre régiment de Légion, la 13^{ème} Dble :

Sabra et Chatila ! Un côté mythique. Nous étions installés dans la chapelle du cimetière avec autour de nous les tombes du 6^{ème} Rei. Un presbytère à côté. Les postes de combat étaient dans le cimetière au milieu des ossements déterrés par les obus (Entretien col. B, juin 2000).

Au Cambodge, en 1993, des casques bleus qui n'étaient ni légionnaires ni marsouins ont vécu perdus sur l'un des sommets de la chaîne des Eléphants dans le décor surréaliste de l'ancienne station touristique du Bokor : un hôtel naguère fastueux à l'architecture baroque construit au bord d'un à pic de plus de 500m y domine le site. Autour, des bâtiments à l'abandon envahis par la végétation : une mairie, une école, un supermarché. L'hôtel dans lequel vit un groupe renforcé de casques bleus, isolé à deux heures de tout secours par la route ou par hélicoptère, ressemble à un navire de croisière échoué, rouillé, rongé (D'après étude du Int CH).

Du Golfe, l'adjudant SE ramène des « impressions de voyage » où des images de dévastation se mêlent au spectacle « incroyable » de l'abondance saoudienne :

2 octobre [1990], en montant sur le front. Ici, les gens pètent de fric. A la limite, c'est nous les arabes par rapport à eux. Ils se baladent en Rolls, Chevrolet, GMC 4X4, Jaguar, et pleins d'autres américaines. Ici, le diesel est à 30 centimes et l'essence 80 centimes. Incroyable.

3 octobre (.) Chaleur, paysage incroyable. En plein milieu du désert, un palais, avec eau en abondance, des palmiers, etc.

Le 04.03.91 (.) Ce matin départ avec une escorte pour l'aéroport d'As Salman. (.) Tout le long de la route, destruction et désolation.. Des mines et des closterbombs le long des axes.

Le 11.03 (.) 0h00 départ de la rame. Tout le long de la route, nous trouvons les traces des combats, camions brûlés, chars des irakiens, tout le long désolation..

Le 12.03 (.) Nous croisons et traversons des villages complètement dévastés, des genres de bidonville (.) 12h00 Nous passons devant une base arrière logistique américaine, incroyable, presque une ville..

Le 17.03 (.) Toujours cette vue incroyable et insolite en plein désert, des champs d'herbe. (.) tout le long du trajet [vers le port de Yambu], cette même vision, du sable à perte de vue, puis de temps en temps, des prairies immenses, on croit rêver.

II. LE TEMPS QU'IL FAIT

Du fait de la durée des mandats, il n'y a guère de soldats français qui aient entièrement passé un hiver et un été en Bosnie ou en Croatie. Par ailleurs, en comparaison de ce qu'observe Evelyne Desbois dans les écrits rédigés durant la guerre de 14-18, les casques bleus semblent s'intéresser de manière très variable au temps qu'il fait. Evelyne Desbois constate en effet chez les combattants de la Grande Guerre « un comportement inattendu : l'attention portée aux conditions météorologiques ». « A chaque date correspond un état des lieux : température, ensoleillement, intempéries, aspect du sol, direction et force du vent (.) La fluidité, la hauteur, la couleur de ces boues sont quotidiennement analysées. Il en est de même pour la pluie, la neige et le verglas » (Desbois 2, p. 46).

De telles notations systématiques, comportant pour chaque jour un paragraphe « météo », ne sont observables que chez des casques bleus qui passent tout leur séjour dans la rigueur hivernale des monts Igman. Mais pour le reste, les conditions météorologiques ne sont pratiquement pas évoquées par les auteurs qui séjournent en ville – à Sarajevo y compris en décembre, à Velika Kladusa. Pour ceux qui sont dans la poche de Bihac, à Kakanj ou en Krajina méditerranéenne, elles ne font l'objet de relations détaillées que lorsque le temps est tel qu'il rend difficile les conditions de vie ou celles d'une mission.

Cela suggère que les mentions plus ou moins fréquentes, systématiques et précises des variations des conditions météorologiques que l'on rencontre dans les écrits de soldats n'auraient rien d'anecdotiques : elles seraient révélatrices de l'inconfort plus ou moins ressenti que ces variations entraînent dans le quotidien des petites unités. Ainsi, tous les écrits rédigés sur les monts Igman durant une période hivernale consacrent une ligne, quelques mots quotidiens, voire de longs développements aux conditions météorologiques, alors qu'il en est rarement fait état dans les écrits rédigés dans Sarajevo durant l'été. Le journal intime du caporal chef T qui séjourne à Sarajevo de juillet à décembre 1993 avec trois relèves d'une huitaine sur les monts Igman ne consacre qu'une observation sur le temps : il est alors Babindol et subit une tempête de neige. De même, les notes météorologiques nombreuses que comporte le journal de l'adjudant SE durant la crise du Golfe de novembre 1990 à mars 1991 paraissent-elles révélatrices des conditions climatiques pénibles et inattendues dans lesquelles a opéré sa section.

Au vu de la présence ou de l'absence de mentions faisant état du climat, on peut donc supposer que les petites unités de la Forpronu en ont différemment souffert. Pour certaines, pas toujours équipées en conséquence, il a fallu supporter du grand froid et du blizzard, des déluges et de la boue, mais aussi des changements météorologiques brutaux ou les violentes oppositions

climatiques qui caractérisent cette région balkanique.

1. Été, hiver en Bosnie occidentale et en Krajina

Dans la poche de Bihac en plein été, il est peu question de chaleur torride, alors que les températures peuvent y atteindre jusqu'à 45° à l'ombre. Cela tendrait à montrer que le soldat français souffre moins de la chaleur que d'autres rigueurs climatiques. Le major RE en fait pourtant état entre juin et août 1994, notant des cas d'insolation :

27 juin (.) Le moral est excellent et l'ambiance du peloton est très bonne. On souffre seulement de la chaleur, 40° (.) 30 juin – Offensive des Sudistes. Le peloton est en alerte prêt à dégager PO 51. Il fait chaud et on s'occupe comme on le peut (.) Insolation du 1° classe S... ! Dur, dur le 2° peloton. – 1 juillet (.) Encore une journée bien remplie sous un soleil de plomb ! (.) 3 juillet (.) Evacuation sanitaire du 1cl L... (coup de chaleur) et du 1cl S... (gastro-entérite) (.) 5 août (.) Le Major avec le Bg [brigadier] L... et le 1° cl de L... croisent un camion de cadavres. Sous le soleil, avec une température de 40°, l'odeur est atroce (.) 19 au 26 août (.) PO 14 (.) Evasan du Bg Gillard (coup de chaleur).

Il est plus souvent question de belles journées, parfois très chaudes, mais sans plus. En revanche, toujours durant la période estivale, des écrits mentionnent souvent des « déluges » qui s'abattent sur les casques bleus :

*3 juin 1993 (.) Mise en place de l'observation mais à minuit c'est le déluge. Les soldats sont trempés car nous n'avons pas toujours de bâches (.)
4 juin Pour le départ de la position nous manquons de renverser un Vab tant le sol est boueux, détrempé et (.) glissant. Le soir au retour le déluge s'abat de nouveau sur nous. Je n'ai jamais vu de pluie aussi forte et ce, pendant toute la nuit.
24 août Belle journée chaude (.)
26 août (.) Dans la nuit le déluge s'est abattu et dès le matin tout est inondé et trempé (.)
27 août RAS mais le déluge continue à s'abattre sur nos positions (.) Les conditions météo sont telles que je suis obligé de faire relais pour de nombreuses stations – 28 août Le temps est toujours au déluge et les positions d'observation et de vie sont désormais recouvertes de 20 à 30cm d'eau. Il fait froid et je fume ma pipe à l'allemande avec des quarts de thé à l'orange que je consomme à grandes gorgées pour me réchauffer (.)
29 août Toujours sur position d'observation (.) Les conditions météo sont telles que nous nous croyons en hiver : on se déplace sur la position avec veste de treillis fourrure polaire et parka en Gore Tex (Journal intime Int R).*

Un an plus tard, durant l'été 1994, à peu près sur les mêmes lieux, le journal du major RE, beaucoup plus elliptique, mentionne des « pluies torrentielle » :

20 juin 1994 Départ du peloton avec tous ses moyens organiques, itinéraire : par les « Républiques serbes de Krajina ». 158 km sous des orages violents (.) 18 août 1994 08h45 (.) Ouverture de l'axe Bibac-Ripac sous des pluies torrentielles [suit la description de cette rencontre entre belligérants évoquée en 1^{ère} partie pour laquelle les itinéraires d'accès ont été déminés avant la réunion puis reminés après] 14h30 Il pleut toujours (.)

C'est surtout durant les saisons d'automne et d'hiver que les rigueurs climatiques sont le plus ressenties. Dans ce climat semi-continentale montagnard les températures hivernales varient généralement entre -5°C et - 25°C. Dans son rapport, un officier ayant séjourné dans la région de Kakanj au cours de l'hiver 1992-93 note que « bien que l'hiver n'ait pas été très vigoureux (.) la moyenne des températures s'est située aux alentours de -10°C. la température nocturne est rarement descendue en dessous de - 20°C » (Doss. BgBH, S/D RD 22a). Ces températures sont très souvent amplifiées par de violents blizzards. En décembre 1992, en Krajina, lors d'une évacuation de Croates du village d'Obrovac à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Zadar, Jacques Lorentz note la « force inouïe » de bourrasques atteignant « largement les cent cinquante kilomètres par heure. » (Lorentz p. 121). En janvier 1993, autour de Maslenica, ils ressent intensément le froid et le vent souffle plusieurs jours en tempête :

Dans le motel délabré où campe la section de commandement à laquelle appartient Jacques Lorentz, il fait si froid la nuit que le lait gèle dans les chambres dont les ouvertures béantes sont bouchées par des couvertures. Jacques Lorentz passe la journée du 1^{er} janvier dans sa chambre avec un copain autour d'une bougie « habillés comme des esquimaux », se réchauffant d'un reste de foie gras, de quelques biscottes et d'une bouteille de vin rapinés aux cuisines. Le lendemain, alors qu'une violente tempête de vent se déclenche, il est en reconnaissance d'itinéraire, au volant d'un véhicule de commandement (P4) : « La fenêtre plastique du côté conducteur était complètement déchirée et permettait aux bourrasques de pénétrer à l'intérieur du véhicule (.) Le vent glaçait mes doigts qui n'osaient à peine tenir le volant. Mon nez coulait comme une rivière (.) » Quelques jours plus tard, lorsque le vent se calme, il note : « (.) il ne nous restait plus qu'à constater les dégâts. Le toit [du motel] avait beaucoup souffert, ainsi que les réseaux électriques et hydrauliques (.) Mais le plus impressionnant restait le bungalow du poste Bravo qui avait été retourné sur lui-même. Déjà la semaine précédente, un autre avait été traîné sur une trentaine de mètres (.) (D'après Lorentz, p.125 et 126).

2. Hiver 94-95 sur les Monts Igman

Arrivant sur les monts Igman en août 1995, les unités de la Force de réaction rapide (Frr) y sont surprises par le froid. C'est du moins ce que racontent des caricatures figurant le légionnaire frigorifié arrivant des monts Igman à la base arrière de la Frr à Trebicevo ou conversant avec un casque bleu britannique (Cf. pages suivantes).

Sur les monts Igman de septembre 1994 à février 1995, les chasseurs du 7^{ème} Bca sont soumis à des conditions climatiques particulièrement pénibles – tempêtes de vent, pluie glacée, boue, congères de neige – dont les divers écrits recueillis rendent compte assez précisément. C'est en particulier le cas des notes du caporal REI dont le groupe de combat qui se relève sur le poste du mont Bjelasnica est tenu de faire des relevés météo quotidiens. « Tous les matins, je balançais un compte-rendu météo quand j'étais de permanence à la radio. J'avais un truc qui tournait dans le vent...un anémomètre » (Entretien avril 2000). De la sorte, lorsqu'il est en poste à Bjelasnica, le paragraphe « météo » qu'il rédige chaque jour dans son journal devient très précis. L'extrait de ses notes quotidiennes dressé en pages suivantes est malheureusement limité aux mois de novembre et de décembre, le journal du caporal REI ne couvrant pas tout son séjour. Une correction doit être apportée : le thermomètre du Bjelasnica était isolé du vent ! (D'après entretien lnt E avril 2000).

Le temps qu'il fait sur les monts Igman
(extraits des relevés du caporal REI, début de la période hivernale 1994)

BJELASNICA

26.10 (.) Journée dans le brouillard (visibilité ne dépassant pas 15m) et un très fort vent continu en bourrasques atteignant 44m/s ce soir. Il semblerait que le bâtiment bouge. Risque de s'envoler à l'extérieur et toutes les gardes se font à l'intérieur. cette nuit inutilité et débilité de placer un mec dehors (.) Nous nous sommes amusés tout à l'heure, il est sûr qu'avec une veste large et en écartant les bras, on peut s'envoler.

28.10 (.) Visibilité nulle toute la journée (.) Vent incessant à 20m/s en journée de moyenne et jusqu'à 40m/sec ce soir avec pluie fine.

29.10 (.) Vent jusqu'à 30m/s cet après-midi et faible ce soir (.) Visibilité nulle à partir du site cet après-midi et mer de nuages ce soir (.) Pluie toute l'après-midi et averse ce soir.

2.11 (.) Temps ensoleillé – TE : maxi 19°C/ mini – 2°C la nuit – Visibilité infinie (.)

RAZASLJE (campement de base de la compagnie)

4.11 (.) Temps parfait la journée surtout dans la vallée mais froid la nuit + importante différence de température entre Bjelasnica et en bas.

6.11 (.) Temps couvert et froid toute la journée (.)

COL DE JAVORAK

9.11 Temps tantôt couvert, tantôt ensoleillé. A partir de 17h15 froid de plus en plus grave.

10.11 (.) TE 1°C, nuages bas, bcp de vent, pluie à partir de 19h15, à 4h ciel étoilé !

11.11 TE - 5°C à 0°C la journée, + froid ce soir - Nuages de neige - Bcp de vent -
Sommets recouverts de neige - Météo nulle à chier.

RAZASLJE

13.11 (.) le 11 neige, le 12 pluie, le 13 averses.

15.11 Chaud la journée, froid la nuit.

18.11 Temps très chaud et ensoleillé, le soir découvert et doux.

BJELASNICA

19.11 Vent entre 100 et 130 km/h - 10cm de glace par terre recouverte d'une neige très
poudreuse entre 2cm et 30cm. 9 cm de givre (cristaux sur les barbelés- La porte est couverte de
glace intérieure) ; Visibilité nulle. Température entre -5°C et -17°C cette nuit.

20.11 Vent entre 5 et 25m/s.

21.11 Beau temps ensoleillé. La glace et la neige ont fondu (.)

22.11 (.) A 16h30 départ patrouille (.) Nous sommes revenus (.) en pleine nuit en nous
perdant plusieurs fois ! J'étais congelé en rentrant, le visage glacé m'empêchant de parler. C'est
inimaginable mais je ne regrette pas (.) météo : brouillard givrant (et c'est peu dire), vent
incessant et très froid jusqu'à 20,25m/s (+ pendant la patrouille) (.) Visibilité maximale de
30m.

23.11 Beau temps ensoleillé avec peu de vent et chaud.

COL DE JAVORAK (depuis le 26.11)

28.11 Temps très froid -10°C Brouillard et visibilité 40m maxi + neige (légère).

RAZASLJE (depuis le 29.11)

04.12 (.) Nous avons atteint des températures inférieures à - 20°C (BJ) et tempête de neige.
Depuis 3 jours, il fait très bon et le soleil est de plomb, la neige fond.

BJELASNICA

08.12 (.) Enneigement de 2 à 30cm avec vent de 20m/s

9.12 Depuis 13h00 temps de chiotte, visibilité 20m. vent entre 10 et 25m/s, à 18h (-
12°C). Brouillard givrant et jusqu'à 20cm de glace sur barrière.

11.12 Vent 10m/s Neige de 10 à 80cm TE de - 8° à 2°C

14.12 Vent entre 25 et 35m/s.

15.12 Vent entre 30 et 40m/s Visibilité maxi 50m (Brouillard givrant) -14°C à -10°C.

Durant les premières journées d'octobre 1994, alors que les sections de chasseurs viennent à peine d'occuper les sommets des monts Igman et que les Bosniaques déclenchent leurs attaques contre les positions bosno-serbes et s'infiltrèrent dans leur zone, au sommet du Bjelasnica, le vent souffle à plus de 120km/h et le Vab du groupe qui tient le poste Onu « tangué comme sur une mer agitée » :

On s'attachait à une corde pour passer de la base vie à l'hôtel, [l'ancien hôtel du Bjelasnica détruit par les Bosno-serbes] tellement on ne tenait pas debout. Le vent faisait tellement de bruit que je n'entendais pas mon walking. On voyait rien à deux mètres (Entretien Cal REI avril 2000).

Aux pieds du mont Bjelasnica, des tentes des postes Onu s'envolent et la pluie s'en mêle. Les casques bleus sont dans la boue :

Lundi 3 octobre 1994 (.) La boue, la boue et encore la boue, alerte et attente. (Témoignages écrits Igman/94)

Le froid et la neige tombent sur la zone le 7 octobre. Sur les crêtes qui entourent le plateau à l'est, les soldats serbes sont « dans des petits trous de gadoue », « à manger des pommes amères et des morceaux de pita sortis de leur musette », « démunis de tout confort, parfois même pas un lit, pas de poêle, pour certains juste une couverture ». Les casques bleus sont un peu mieux lotis. Au col de Javorak, jusqu'en décembre, ils sont sous des tentes modulaires classiques dont les bourrasques ont déchiré les pans. Elles sont chauffées par des poêles à mazout, mais « la nuit, le vent s'engouffrait et la neige avec (.) Il arrivait fréquemment au matin qu'on se réveille avec de la neige sur les duvets » (D'après journaux et entretiens Int E, Sgt EU, cal REI).

En avant-propos de *Bosnie Hiver 94-95*, l'ouvrage que Thomas Goisque a consacré à la vie des chasseurs du 7^oBca sur les monts Igman au cours de l'hiver 1994-95, le colonel Delawarde qui commandait alors le Batinf 5/II observe que « les hommes ont du dormir dans des tentes chauffées à -8° ». Dans le corps de l'ouvrage, Thomas Goisque décrit la situation en octobre sur le Bjelasnica :

Le froid est arrivé brutalement cette nuit, nous n'y étions pas vraiment préparés...J'ai passé une nuit très galère de garde dans le Vab (.) La grêle est d'abord tombée avec beaucoup de vent, visibilité nulle. La température est descendue à -17° pendant la nuit (.) le vent était si fort que le VaB semblait tanguer sur une mer agitée (...) Il faisait presque plus froid dedans, mes pieds étaient gelés (...) Il faudra que je trouve celui qui a inventé cet engin. (Goisque p. 48).

A la fin du mois d'octobre, le vent atteint la vitesse de 44m/s au sommet du Bjelasnica selon le relevé du caporal REI – soit près de 160 km/ heure : « il est sûr qu'avec une veste large et en écartant les bras, on peut s'envoler », écrit-il. Le sergent EU qualifie de « temps de base », le temps pluvieux et orageux que les chasseurs connaissent le plus souvent :

Samedi 29 octobre – Ce matin, c'est un temps dit de « base », il a plu toute la nuit, et quand nous nous réveillons, la grisaille, la brume et la pluie nous accueillent (.) L'orage gronde et le tonnerre claque dans la vallée.

Vendredi 11 novembre (.) Il pleut à torrent – la boue est maintenant bien présente.

L'année précédente, en poste à Babindol, le caporal chef T note le 13 décembre : « Un vent violent fait voler la neige, on pourrait croire à une tempête du Grand Nord ». L'enneigement devient sérieux en décembre, la pluie la fait fondre ou en fait des plaques glacées selon la température et, le givre aidant, on voit des « trucs inimaginables » raconte le caporal REI : « des blocs de glace comme ça accrochés aux barbelés, aux panneaux de signalisation » (Entretien, avril 2000).

Selon le journal du sergent EU, au début du mois de janvier 1995, le blizzard forme des congères de neige de trois mètres de haut qui barrent les itinéraires. Les véhicules ne peuvent sortir. Une équipe du Commandement des opérations spéciales (Cos) qui s'est aventurée du côté de Sabici est bloquée toute une nuit dans son véhicule avec du « matériel qui ne peut être abandonné » et que les chasseurs viennent charger à dos d'homme. Ceux-ci ne se déplacent et n'effectuent les relèves des postes qu'en ski et en peau de phoque, dans des conditions souvent pénibles sur ce relief tourmenté. Le sergent EU note l'image d'une colonne de chasseurs chargés d'impedimenta, le sergent en tête, « militaire par excellence », arrivant exténué au camp de base, « vaincu, peinant » et derrière, ses hommes « respectant le rythme lent et saccadé imposé par les fréquentes haltes ». Il observe que « les véhicules articulés chenillés [*Vac*], essentiels pour la mobilité (.) des éléments engagés en haute montagne ne sont livrés que le 15 février 1995 », à la fin du séjour du bataillon. Pour que ces engins passent dans certains endroits, il faut les guider, dégager des congères à la pelle. « C'est incroyable (.) sur une portion de la piste, le Vac se retrouve sur un congère de près de 3 mètres (.) un faux mouvement de C [*le conducteur*] et c'est la chute sur le côté ». Pour ravitailler le poste de Bjelasnica, il faut décharger au col de Javorak et monter le chargement à dos d'homme : « Les sacs sont lourds, M et R portent des batteries de près de 30 kilos avec l'eau (.) L'équipe monte doucement vers le sommet (.) le vent souffle de plus en plus (.) Les 100 derniers mètres, je suis vraiment crevé (.) Au poste, l'accueil est toujours très sympathique. B. nous a préparé des litres de café ! Dehors le vent souffle à plus de 130km/ heure. La garde est harnachée et doit rentrer toutes les dix minutes pour se réchauffer ».

A Razaslje, au camp de base qui a été aménagé par le génie et dont les chasseurs occupent les bungalows depuis décembre quand ils ne sont pas en poste, « le moindre tuyau qui n'était pas isolé, et c'était trois jours sans eau ». « Les douches... quand il y avait de l'eau, il fallait chronométrer. On économisait... Un souci constant (.) Sur le Bjelasnica, il y avait un bac souple qui avait été mis à

même le goudron. Dès qu'il a gelé, le bac est devenu un glaçon. On faisait fondre la neige» (D'après entretiens lnt E et caporal REI, voir aussi Goisque p.10 et 58).

A Krupac, à la fin du mois de mars 1995, « les températures avoisinent les 15° en dessous de zéro », note le lieutenant U. Il y a quarante centimètres de neige à KC3, à 800m. d'altitude, et 25 centimètres à KC1 situé plus bas. Les cavaliers de l'escadron du Batinf 5/III qui viennent de relever le précédent mandat n'ont pas les équipements de montagne des chasseurs et les problèmes de relève sont tels que l'escadron ne dispose pas de conducteurs formés pour conduire les Vac. Les premiers ravitaillements de KC3 se font à dos d'homme. Avec le dégel, la situation se normalisera au début du mois d'avril :

Journée du mardi 28 mars 1995 (.) Les personnels en relève à KC3 souffrent du froid. Surtout ceux qui passent la nuit dans le Vab et qui montent la garde dans la neige en se relevant toutes les heures. Seul le Brigadier-chef P aura des gelures importantes aux pieds.

Journée du jeudi 30 mars – Météo : neige. A midi, la relève est effectuée sur KC3. Celle-ci s'est faite à pied dans 40cm de neige, sans équipements de montagne (raquettes), avec 300m de dénivelé et 1,7km à parcourir dans ces conditions. En effet, avec les problèmes d'acheminement de la relève, l'Escadron ne dispose plus de pilote de Vac formé (.) Après plusieurs aller-retour dans ces conditions, seuls les paquetages des personnels, des effets « grand froid » et 100 litres de gas-oil sont montés à dos d'homme . Les réserves de gas-oil sont de 1 jour. Tous les chauffages du site sont des poêles goutte à goutte.

Journée du vendredi 31 mars Météo : neige (.) Dans l'après-midi une corvée de 4 porteurs (.) monte 80l de gas-oil à KC3. Cela correspond à leur consommation quotidienne. La situation logistique est donc très critique sur KC3. Mais comment a-t-elle pu se dégrader à ce point ? (.) (Journal intime lnt U).

3. Climats et logistique

De ces observations, il se dégage une impression générale sur laquelle nous aurons à venir à propos des problèmes d'approvisionnement en eau. L'Armée de terre française serait encore, au moins au début des années 1990, une armée d'Afrique. Ses combattants sont peu accoutumés aux rigueurs hivernales des climats continentaux et certains de ses matériels sont peu adaptés : Vab frigorifiant, tentes modulaires conçues pour des climats tempérés, modes de chauffage ayant entraîné plusieurs cas d'incendie.

Bien des observations précédentes traduisent de la surprise devant des particularités climatiques qui sont pourtant abondamment décrites dans toutes les éditions du *Guide bleu* sur la Yougoslavie. Dans la poche de Bihac, le lieutenant R note en avril combien « le temps est infernalement changeant » et on retrouve de mêmes étonnements dans plusieurs écrits rédigés en Krajina ou

dans le secteur de Sarajevo.

Ces étonnements seraient anecdotiques s'ils ne renvoyaient pas à des sous-équipements dus à des imprévoyances ou à des insuffisances logistiques :

[Journal intime du Lt U - Krupac] *Journée du mardi 25 avril 1995 (.) Nous avons enfin reçu nos caisses envoyées en fret différé et que nous devons trouver sur les postes à notre arrivée. Maintenant qu'il fait beau nous avons nos effets chauds.*

Les équipements de « grand froid » du bataillon du génie qui s'installe à Kakanj à la fin de décembre 1992 n'arriveront qu'en février 1993 – l'hiver 1992-93 sera fort heureusement clément. Apparemment, si l'on se fie au dessin caricatural d'un légionnaire (Cf. pages précédentes), les tenues en goretex qui équipent les casques bleus britanniques semblent faire défaut aux formations françaises de la Frr.

Pourtant l'engagement du combattant français dans des climats incertains, là où la réalité des conditions météo est bien autre que celle des images que l'on s'en fait en métropole, n'est pas une nouveauté. Durant la guerre du Golfe, les notes de l'adjudant SE rendent compte presque quotidiennement des conditions météorologiques dans le désert d'Hafar al Batin à la fin de l'automne et en hiver 1990-91 : tempêtes de sable, pluies glacées, sautes de température, coups de chaleur en octobre et températures en dessous de zéro quelques jours plus tard. Lui et son chef de section s'adressent au « Vieux campeur » pour commander les équipements qui font défaut à leurs hommes, récupèrent des poêles à kérosène qu'il faudra ensuite alimenter grâce aux complicités de pilotes d'hélicoptère. Toutefois, certaines observations de ce sous-officier des Troupes de marin, plutôt accoutumé à la chaleur, suggèrent aussi que son organisme supporte mal de basses températures. En octobre, au début du séjour, il note qu'il fait froid lorsque la température nocturne est de 19°, puis quelques semaines plus tard qu'il « gèle » par une température de 9°. En janvier, il « fait très froid » par -3.

Le 4 octobre (.) (au sud de la frontière irakienne). Il fait 41° à l'ombre et il n'est que midi (.)

Le 5 octobre à 6H00 22° 11h00 35° 11h25 36° (.)

Le 6 octobre (.) Cette nuit, il a fait froid 19° environ (.) [c'est nous qui soulignons]

Le 13 octobre (.) 10h30 Le vent de sable se lève, on ne voit plus rien à 30m On ferme toutes les tentes, de la poussière partout (.)

Le 27 octobre (.) 11h00 Une tempête de sable se lève, tout vole, il faut tout fermer, et il fait trop chaud pour tenir sous les tentes. (.) 20h15 Tempête, en deux secondes, tout se soulève et tout s'écroule (.) Il faut tout refaire et tout secouer (.) demain il va y avoir du boulot pour tout consolider (.)

Le 28 octobre, 05h30 (.) Il fait froid, et dehors un vent glacé Il pleut, le ciel est bizarre (.)

Le 7.11 (.) La douche est gelée. Cette nuit il a fait moins 10° (.)

Le 12.11 (.) tempête de sable, on voit rien à trois mètres (.) Il fait 9°. J'ai revêtu la parka, je me gèle (.)

Le 27.11 (.) Il a plu toute la nuit et ce matin, ça tombe encore assez fort (.) La popote est délabrée, tout est trempé (.) On a l'impression que le ciel va nous tomber sur la tête (.) 07h30 rassemblement Kway fourré (.)

Le 29.11 (.) je me lève et stupeur du brouillard, on voit rien à deux mètres, un brouillard à découper au couteau. Cette nuit il a fait 1° et au réveil, il fait 9°. C'est quand même incroyable dans une région comme celle-là..

Le 6.12 06h00 (.) En fin de compte je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je me suis gelé, en plus il y a beaucoup de vent et le duvet n'est pas adapté au froid, le vent passe au travers (.)

Le 28.12 06h30 Ce matin il fait 0°, et cette nuit -2° (.) L'eau dehors est gelée. De la glace, incroyable mais vrai (.) Avec l'adjudant, nous faisons des commandes de duvet au « Vieux campeur » (.) 19h30 Retour de l'adjudant du CO [centre opérationnel] avec un chauffage au kérosène.

Le 25.01. (.) Il fait très froid (-3°), il pleut, le vent souffle fort (.)

Le 3.02 (.) Le vent souffle très très fort. On voit rien à deux mètres. (.) En plus nous avons reçu les bonnets de sable que l'adjudant avait commandés (.)

Le 13.03 (.) Je commence à en avoir vraiment marre de ce sable qui s'infiltré partout.

Pour les tempêtes de sable nous n'avons rien.

(Entretien adjut SE, juillet 1999). On a fait venir des bonnets de sable et aussi des vêtements en goretex. C'était la démerde de chacun. Les hommes portaient ça la nuit. C'était perso, du matériel qui rejette l'humidité vers l'extérieur. Idem pour les duvets adaptés au grand froid.

Durant la guerre d'Algérie, dans les Aurès, sur les hauts plateaux ou en zones pré-saharienne ou saharienne, les soldats français durent aussi supporter de grands froids surprenants dans ces régions. Selon Jean-Charles Jauffret, « beaucoup de témoins avouent avoir eu froid ». Il est vrai que les minces vestes matelassées réglementaires y furent progressivement recouvertes de *djellabas* ou de *kachabias* achetées ou récupérées jusqu'à ce qu'elles soient en dotation dans certains régiments (Jauffret p. 219). Le général Jean Salvan relate dans ses carnets les conditions d'une opération menée en janvier 1958 dans l'Atlas blidéen avec son régiment, le 2^{ème} Régiment de parachutistes coloniaux (Rpc) :

12 janvier (.) Minuit : La situation de la C.A. (compagnie d'appui), des 1^{ère} et 4^{ème} compagnie, prises dans la tornade de neige serait très critique. Le PC du colonel aurait des difficultés : les mulets refusent d'avancer dans cette neige. Des armes et des documents seraient perdus. Des morts de froid ? (.) Avec les 1^{ère} et 2^{ème} section, je pars en tête. Au bout de 5 kilomètres, je vois ce qu'a dû être la retraite de Russie (.) Des isolés qui titubent. Dangerfield et Lebeurier, qui n'ont rien mangé depuis hier. Je leur passe mes rations ; je trouve un, puis deux parachutistes en train d'agoniser – nous les évacuons – après avoir essayé de les réchauffer : ils ont perdu leurs chaussures ! Les sections bien commandées se sont pelotonnées,

et ont tenu par la chaleur humaine. D'autres ont voulu marcher : les plus fatigués ont lâché, et beaucoup ont été victimes de gelures (.) Il y aurait 3 morts, 30 hospitalisés pour gelures et une trentaine de bronchites ou de congestion pulmonaire (.) (Les carnets de route d'un jeune lieutenant – Shat – Fonds privés 1K 348).

III. LE CAMPEMENT

Avec cette dimension de la vie opérationnelle, nous touchons à un phénomène majeur de la vie des petites unités de combat : le *système D*, la *démerde* et le *démerden sie sich*, le *faire avec*, la *bidonille*, etc. : autant d'expressions qui renvoient à ce qui est communément admis, l'aptitude du groupe combattant français à bricoler dans des situations de rareté ou d'adversité pour faire beaucoup avec peu de moyens. Le phénomène est ambigu.

Bien des chefs militaires français se réclament de cette aptitude, alors qu'en fait, elle ne fait souvent que pallier leurs impérities, le budget des Armées ne pouvant pas être partout et toujours mis en cause. D'un autre côté, ce sont ces nécessités de *faire avec* qui contraignent les uns et les autres à mobiliser ensemble leurs énergies, avec en résultante la construction de solidarités pratiques qui se nouent autour de l'exploit, qu'il s'agisse de bâtir du confort dans l'inconfort ou de résister sans cartouches : en quelque sorte et jusqu'à un certain point, la vie du groupe s'enrichit de l'inertie ou des « frictions » des niveaux de commandement dont il dépend. On est tenté ainsi de faire un double constat en forme de paradoxe. Le groupe sera conduit à mobiliser d'autant plus ses énergies et ses solidarités que le commandement le place dans une situation de rareté ou d'adversité. Ces énergies seront d'autant plus facilement mobilisables, qu'étant isolé, loin du regard de son autorité, le petit chef prend la liberté de transgresser certaines règles du temps normal.

1. Nature et aménagements du campement

Sur le théâtre d'opérations bosniaque, toutes les unités de combat sont sédentaires à l'exception de détachements du génie basés à Kakanj appelés à intervenir en Bosnie occidentale et même en Bosnie orientale. Cette sédentarité crée un rapport très prégnant aux espaces de vie permanents ou périodiques dans lesquels séjournent les casques bleus.

1.1. Diversité

En général, les petites unités sont cantonnées soit en base de bataillon – sur laquelle stationne un bataillon en totalité (Batinf 2 sur l'aéroport de Sarajevo) ou en partie (le BiB avec sa base logistique de Velika Kladusa et sa base opérationnelle de Coralici, le Batinf 4 à La Skenderija) –, soit en base d'unité : compagnies du Batinf 1 à Donji Lapac ou Sveti Rock ou Zemunik, l'une des compagnies du BiB à Bihac, l'escadron du Batinf 4 dans le bâtiment de la télévision à Sarajevo puis à Zetra, etc. De ces bases de bataillon ou d'unité, des sections ou des groupes, des pelotons et des demi-pelotons vont tenir des postes d'interposition, d'observation ou des check points pour des durées variables : de deux à trois jours à une semaine et quelquefois près de quinze jours ou au-delà. Quelques sections tiennent un ou plusieurs postes à demeure, de sorte que des casques bleus peuvent passer ainsi la totalité ou une grande partie de leur séjour en poste isolé. C'est le cas pour des sections du Batinf 1 en Krajina du sud, pour le peloton de Krupac au Batinf 5 ainsi que pour les sections de l'une des compagnies de ce bataillon – celle qui contrôle le plateau supérieur des monts Igman entre le col de Javorak et la Rakitnica – avant qu'elle ne s'installe en base à Razaslje. C'est encore le lot d'un détachement du BgBH de Kakanj, qui, lors du premier mandat, passera tout le séjour à Kresevo à 800m. d'altitude, travaillant dans la boue et dans le gel pour élargir une piste de montagne empruntée par les convois humanitaires.

Selon les mandats, les espaces sur lesquels ou à l'intérieur desquels s'installent les unités et petites unités de combat sont de trois types : des espaces situés à l'intérieur d'une emprise industrielle ou en rase campagne mais où ont été montés des camps de toile, des containers Algeco ou des bungalows préfabriqués ; des espaces bâtis, urbains ou ruraux habités ou semi-habités, où les unités et petites unités s'installent comme elles peuvent, occupant un immeuble, une mesure, des bâtiments de toutes natures abandonnés ou non, délabrés ou non ; enfin, des espaces non bâtis en « rase ville » ou en rase campagne plus ou moins désertifiés, sans abri, où les casque bleus campent là où la mission les a projetés.

S'agissant des espaces du deuxième type, des bases de bataillon et d'unités, des postes de section ou de groupe occupent des bâtiments d'une extraordinaire variété : locaux industriels à Velika Kladusa et à Kakanj, bâtiments des douanes de l'aéroport, buildings des PTT et de la télévision à Sarajevo, anciennes installations olympiques à l'abandon dans Sarajevo ou dans son arrière pays – complexe olympique de La Skenderija, patinoire ou gymnase de Zetra, hôtels et restaurants détruits aux ouvertures béantes de Babindol ou du Bjelasnica –, motels, auberges, chalets à Maslenica, à Vogosca, à Krupac ou à Sabici, ancienne maison du gardien de l'usine à poulets appartenant à Fikret Abdic au PO 52 dans la poche de Bihac, fermes abandonnées, etc.

Du troisième type, relèvent ces positions en ville ou en campagne plus ou

moins durables que les petites unités doivent tenir, suite à la mise en place d'un dispositif d'observation (poche de Bihac) ou d'interposition (Sarajevo, monts Igman). Là, il n'y a rien ou presque rien pour s'abriter des intempéries. Durant des jours, des casques bleus campent dans les décombres de Sarajevo ou en montagne – souvent sous la pluie, dans la boue et le froid – à la manière de ces « sans domicile fixe » qui se bricolent quelque hutte aux périphéries des grandes métropoles. Il faudra quelquefois attendre longtemps, avant que la position soit rendue plus confortable par l'installation de tentes collectives, par la construction d'un poste ou par la mise en place de containers Algeco par les sapeurs du génie.

Frédéric Pons évoque ces petites unités qui à Sarajevo en février 1994, « dans un froid polaire », prennent position entre les belligérants – à Poljine, sur un pont, sur un parking à Vidikovac, au cimetière juif entre deux tranchées serbes et bosniaques « qui se font face à quelques dizaines de mètres » –, et qui n'auront rien d'autre qu'un Vab frigorifiant pour s'abriter (Pons, p.192-93). Sur KC3, un an plus tard, le lieutenant U mentionne que ses personnels souffrent du froid, « surtout ceux qui passent la nuit dans le Vab et qui montent la garde dans la neige en se relevant toutes les heures ». Ailleurs, des casques bleus vivent en pleine nature. Jacques Lorentz raconte son passage au col de Mazin dans la région de Gracac durant l'hiver 1992-93 où un groupe de combat isolé en pleine forêt garde un relais de transmission : « La nuit, les loups s'approchaient des barbelés, attirés par les restes et quand ce n'était pas eux, les Serbes, attirés par notre gas-oil, venaient tester nos soldats » (Lorentz, p. 110). Au sommet des monts Igman, des éléments de cette compagnie du Batinf 5 à laquelle appartient le sergent EU vivent dans des cabanes de berger en pierre sèche jusqu'en novembre 1994, date à laquelle ils pourront emménager dans le camp de base de Razaslje construit par le génie.

31 octobre (.) Nous quittons donc désormais « Astérix Barracks », nos buttes de berger où nous avons passé 1 mois et demi au froid et à la dure. Désormais, c'est l'installation dans des bungalows chauffés avec l'électricité et le confort adéquate ! (Journal intime sgt EU)

Sur de telles positions, où rien ne protège du vent et de la pluie, voire de la neige, on fait avec les moyens de la rareté : on monte des murs de pierre, on dresse un abri avec une bâche ou une toile de tente individuelle, on construit une cabane de tôles récupérées dont les ouvertures sont calfeutrées par des couvertures. Cela ne va pas sans essais et erreurs car les intempéries peuvent vite balayer l'édifice mal bricolé. Là encore, ce dénuement évoque pour certains l'image de la Grande Guerre.

L'installation progressive du poste Onu au col de Javorak à partir d'août 1993 illustre le propos. Le caporal chef T est chef d'un groupe de protection dans l'escadron du Batinf 4 en premier mandat. Il monte à trois reprises au col de

Javorak. Le 16 août, il y relève une unité du Batinf 2 qui vient d'exécuter l'opération d'interposition entre les forces bosniaques et bosno-serbes. « Nous avons aussi commencé à se faire un abri à l'aide de pierres afin de nous protéger du vent, en plus ce n'est pas ce qui manque », écrit-il ce jour là. Le 2 septembre, il y revient. Son peloton s'est installé dans des abris sommaires construits avec des tôles de récupération qui ne résisteront pas au vent et à l'orage (Cf. doc. photographiques annexe III-1).

5 septembre (.) La nuit aura été très dure, une pluie intense et des orages, par manque de chance nos abris n'étaient pas prévus pour subir ces intempéries (.) 30cm d'eau à l'intérieur, les conclusions sont simples, tout est à démonter et à refaire. En regardant les dégâts, je me dis que les choses n'ont pas beaucoup évolué depuis 14-18, pluie, boue, froid.

Il est de nouveau au col de Javorak cinq semaines plus tard. Cette fois, le peloton s'installe « en arrière » des positions tenues jusqu'à présent : elles sont devenues trop inconfortables pour la saison. Une tente modulaire est montée et un poêle à bois est récupéré pour la chauffer. Elle est adossée à une masure qui servira de cuisine. Le 9 octobre, après la première nuit dans la tente, le caporal chef note :

Réveil 7h00., c'est pas trop tôt car le vent a soufflé tellement fort cette nuit, je me demande comment la tente modulaire a fait pour tenir , les armatures ont beaucoup travaillé.

Et puis, quelques jours plus tard, la cuisine du peloton devenant impossible dans la masure, il faut construire, y adosser un appendice « adéquate » fait de planches de bois de parpaings récupérés dans le village de Brda, tout proche (Cf. doc. photographiques annexe III- 2) :

12 octobre Aujourd'hui j'assure la base arrière du peloton à Javorak, je dois monter une cuisine adéquate à côté de la maison, parce que ça devenait un vrai fumoir à l'intérieur. Aidé du 1cl. B et du Brig.D, il nous a pas fallu longtemps.

Un an plus tard, lorsque le lieutenant E arrive sur la position avec sa section de chasseurs du Batinf 5/II, celle-ci s'est enrichie de tentes dont les pans et les fermetures éclair sont déchirées par les tempêtes et de poêles à mazout : six tentes abritent la popote du peloton, les matériels, le groupe canon de 20 et la section de commandement, deux tentes étant réservées à deux groupes de combat, le troisième étant en poste à Bjelasnica.

1.2. Aménagements

S'implantant entre quatre murs aux ouvertures béantes ou sur une position qui n'est pas déjà aménagée et devant créer de toutes pièces un campement viable, les petites unités consacrent au début de leur installation une partie de leur temps opérationnel à aménager leur espace de vie. On y procède comme dans le bâtiment.

1.2.1. La mise hors d'eau

En urgence, et c'est là une priorité qu'organisent tous les chefs, il faut isoler l'espace de vie, quel qu'il soit, surtout à l'approche de l'hiver : le couvrir d'une simple bâche ou d'une toile de tente, refaire une toiture, réparer le gros œuvre sur lequel les bombardements ont fait leurs ravages :

(Lorentz p. 77-83 à Maslenica) (.) Contrairement à ma première impression, notre motel n'avait pas lui non plus été épargné par les offensives serbes. Trois impacts d'obus de 105 mm crevaient la façade et permettaient au vent de s'engouffrer à l'intérieur. Ajouté à cela, les murs de nos chambres étaient criblés de trous (.) Il ne nous restait plus qu'à nous mettre au travail pour nous protéger des agressions de l'hiver (.) Les pluies torrentielles, les vents très violents exigeaient que l'on se mit rapidement aux travaux visant à transformer le motel de Plitvice en une sorte de « Bunker Palace hôtel », susceptible de garantir un minimum de confort et à défaut, une protection suffisante contre les écorcheurs locaux (.)

(Entretien lnt CR avril 2000 à propos de Coralici) (.) On vivait dans de vieilles maisons détruites. J'avais deux maçons qui ont tout refait. Même moi, j'ai pris mon tour en poste d'observation pour leur permettre de retaper les maisons. Dans toutes les sections on faisait pareil (.)

(Journal intime sgt EU) 29 septembre 1994 (.) Les positions de l'adjudant LB se trouvent au bord d'une petite rivière à truites. Les hommes aménagent le poste tous les jours en préparation de l'hiver. Le toit du poste d'observation avait brûlé comme le reste des maisons du village. Après avoir refait la charpente, ils positionnent aujourd'hui les tôles pour couvrir la maison (.)

(Journal de marche cne Z à Zetra) Mardi 29 août 1995 (.) Hier soir, il a fallu lutter contre les infiltrations d'eau. Dans la patinoire, il y avait 5 cm d'eau. Les résultats au sous-sol ne se sont pas fait attendre : rupture de canalisation, des protections et inondations de l'entrée devant le poste de sécurité et de certaines chambres. La raclette et la bêche restent nos moyens de lutte les plus efficaces.

1.2.2. La cuisine et les sanitaires

En postes isolés, un second souci est de se donner la possibilité de cuire des aliments autrement que sur les « réchauds trois pattes » dont disposent la plupart des petites unités lorsqu'elles sont en campagne. Dans tous les postes, on aménage un coin pour la cuisine. On a vu précédemment la manière dont ce problème a été résolu au début de l'implantation du poste Onu sur le col de Javorak.

Là où les sanitaires sont inexistantes, là où il n'y a pas de douches de campagne, ce qui est le cas des postes isolés, un troisième souci prioritaire² est celui de la douche collective. Rapines et ingéniosités permettent alors des exploits, jusqu'à réinventer la douche d'eau chaude, moyennant la transgression de quelques règles de sécurité :

(Journal de marche major RE en poste de demi peloton dans la poche de Bihac) 2 au 11 juin (.) Réalisation d'une douche (Fût de 200l monté sur des étales volées au Génie).

(Entretien Int E avril 2000 évoquant les conditions de vie sur les monts Igman en 1994) *A Razaslje, le capitaine avait fait récupérer des résistances de machine à laver. Dans les cuves, il y avait un flotteur et en permanence les résistances chauffaient l'eau (.) Au mandat d'après, ceux du service chaud et froid sont venus faire un contrôle et ont supprimé cela.*

Manifestement, l'année suivante à Krupac, le système de Razaslje a fait école et on y ignore les interdictions de l'intendance.

(Entretien Int U mai 1999 évoquant Krupac lors du mandat suivant en 1995) *On avait une douche pour 150h mais elle était installée à l'escadron de même que les machines à laver. On y avait donc pas accès. On lavait notre linge dans une « bougnoulette ». On a bricolé une douche chaude (.) Un fût de 200l avec des résistances de machine à laver. On chauffait à 17h00. La résistance plongeait dans l'eau. Il fallait arrêter l'électricité pour prendre la douche.*

1.2.3. Les aménagements intérieurs

Dans les bases de bataillon et d'unité, la disposition des espaces de vie reproduit la double organisation, tactique et sociale, de toute formation : des campements

² Il n'est nulle part fait mention dans notre corpus de l'aménagement des feuillées, ces trous individuels ou ces tranchées collectives servant de latrines qui sont essentiels à la vie en campagne.

et des logements par unité et petite unité avec le plus souvent, lorsque les espaces le permettent, des logements séparés pour les officiers, les sous-officiers et la troupe et des espaces de repas et de détente différents pour les cadres et pour la troupe (mess ou popotes d'une part, self-service ou réfectoires et foyers d'autre part).

En base, c'est donc généralement à partir de cette organisation spatiale que des aménagements intérieurs s'effectuent. Des petits chefs à fort tempérament poussent très loin l'aménagement de l'espace réservé à leur petite unité pour y concentrer et y favoriser les rapports sociaux internes, pour y vivre confortablement, « entre soi ». En juillet 1993, sur l'aéroport de Sarajevo, l'une des compagnies du 2^{ème} Rei s'installe dans le bâtiment des douanes. Le lieutenant Y dispose pour sa section d'une surface nue de 100m² au troisième étage. Il fait aménager ce loft de sorte que ses trois groupes et son équipe de commandement aient chacun leur espace de vie et ménage des possibilités d'isolement pour ses sous-officiers et pour lui-même. Ses légionnaires récupèrent – ou « empruntent » ! – du bois, des bâches, de quoi remettre en état l'installation électrique. Ils se fournissent dans une scierie proche, auprès du détachement du 1^{er} Régiment étranger de génie (Reg) qui est intégré au Batinf 5 ou encore dans les entrepôts du Haut commissariat aux réfugiés (Hcr) moyennant quelques complicités. La fabrication des cloisons et leur mise place ainsi que la réparation de l'installation électrique durent trois semaines, deux légionnaires s'y consacrant à plein temps : un menuisier et un électricien. Il va plus loin. Il renforce la concentration de la vie de sa section dans cet espace ainsi aménagé en y organisant les prises de repas : « On allait chercher la nourriture en *norvégiennes* à l'ordinaire du bataillon. Le petit déjeuner se prenait par groupe. A midi, les chefs de groupe mangeaient avec les hommes. Le soir, je mangeais avec mes cadres et les légionnaires entre eux. Je n'ai pas souvent mis le pied à la popote » (Entretien Int Y août 2000). Nous reviendrons en cinquième partie sur cette organisation qui structure l'espace et le temps pour densifier à l'extrême la vie « entre soi ».

On retrouve cette volonté d'« être en soi » dans les aménagements intérieurs de l'immeuble PTT building de Sarajevo où s'entassent pêle-mêle un millier de personnes appartenant à divers organismes militaires et civils de toutes nationalités : États-Majors (EM) du secteur de Sarajevo, des bataillons ukrainien et égyptien, détachements de liaison du Chr et des Ong, section de transmission, antenne chirurgicale, compagnie de quartier général, etc. C'est la tour de Babel. En 1993, les deux sections d'escorte mise à la disposition de l'EM du secteur de Sarajevo par le Batinf2/III sont logées au sous-sol à proximité des salles d'opération et d'un groupe électrogène : « cloisons en bois, lits superposés sur 25m² par groupe (.) Chaque évacuation sanitaire passait devant nos chambres (.) Il fallait un silence total, des gens dormant dans la journée ». Pourtant, même dans cet entassement, chaque nationalité est

parvenue à trouver un local pour y créer un espace intime de détente avec un bar. C'est aussi le cas de ces deux sections d'escorte : deux locaux ont été « squattés » et aménagés en foyer pour les légionnaires et en salle de détente pour les cadres (D'après entretien Int S, avril 2000).

L'aménagement d'espaces de repas ou de détente séparés pour les cadres et pour la troupe réclament de la débrouille pour trouver des matériaux et quelques prouesses artisanales. L'intendance prévoit certains matériels pour équiper ces espaces – ne serait-ce qu'une caisse popote par unité – mais elle ne prévoit pas de bars. En novembre 1994, le sergent EU note qu'au camp de base de Razaslje dont les chasseurs alpins de la 2^{ème} compagnie du Batinf 5 viennent de prendre possession, deux adjudants fabriquent un « superbe » bar, sans doute pour une popote d'officiers et de sous-officiers.

En poste isolé, la disposition des espaces est beaucoup moins structurée. Elle est centrée sur une vie communautaire avec des possibilités variables d'isolement pour les cadres, en fonction de l'espace disponible. Le poste, c'est un peu la maison familiale. Un espace commun attenant à la cuisine est généralement créé. Il y faut une grande table autour de laquelle le groupe ou la section s'attablent, tout grade confondu, pour manger et converser et plaisanter, pour jouer aux cartes ou au monopoly, pour regarder la télévision présente dans chaque poste. Autour de cet espace central, on aménage des emplacements par groupe, par équipage ou par équipe pour le repos, pour ranger ses effets.

Jeu 2 février (.) Depuis mardi, je suis sur Imoljani (.) Le poste est aménagé dans un chalet de montagne pour 8 personnes. La garde se monte dans un mirador et un permanent doit rester à la radio (.) Dans la pièce principale, les chasseurs dorment (.) sur un lit couchette superposé de 8 places. Une table principale pour les repas et les parties de cartes. L'armement stocké à droite, à gauche, les munitions dans tous les coins. La radio posée sur le frigidaire, un poêle à bois réchauffe la cuisine et permet de garder au chaud (.) un petit café pour les heures de garde. L'intendance soigneusement rangée sur de multiples étagères et le bois fendu coincé sous le poêle (.) (Journal intime sgt EU).

Certains postes installés dans des auberges, dans des motels etc., possèdent des chambres où les casques bleus s'installent par trois ou quatre (poste de Maslenica). Ailleurs, on s'entasse : lits picot côte à côte ou lits superposés. Si l'espace le permet, une chambre ou un relatif isolement sera généralement réservé pour le chef de section et son adjoint (poste de Vogosca), mais ce n'est pas toujours le cas. En 1994, au col de Javorak, le poste de section est installé sous tentes. Une popote de section installée sous deux tentes modulaires tient lieu d'espace commun. Chaque groupe à sa tente et le chef de section couche avec son équipe de commandement.

En 1992, à Maslenica, officiers, sous-officiers et chasseurs d'une section de commandement de l'une des compagnies du Batinf 1 occupent le motel de

Plitvice. Ils mangent ensemble et les chambres du motel offrent de larges possibilités pour que les cadres et même les simples soldats, par petites équipes, puissent s'isoler. L'espace disponible permet même d'aménager une salle de détente qui sera commune à toute la section :

Le lendemain matin, le chef L me demanda un certain travail : connaissant mes goûts artistiques, il voulut que j'aménage une salle dans le but de la rendre attirante et confortable pour la section (.) Dans l'ensemble de mon œuvre, ma plus belle création était celle d'un bar construit au moyen d'une petite table, d'un tonneau et de belles planches provenant des chambres désertes du deuxième étage (Lorentz, p.112).

Les petits chefs interviennent plus ou moins dans l'aménagement des espaces intérieurs du poste. C'est selon l'importance qu'ils y attachent, selon aussi les disponibilités que leur laisse leur activité de commandement. Chaque casque bleu apporte sa touche pour créer un « intérieur ».

Les campements de toile ne se prêtent guère à des aménagements intérieurs. C'est plutôt dans les postes isolés installés dans le dur que la création d'un « intérieur » est la plus fréquente, la plus riche et où le désir d'« habiter » est le plus fort : on utilise et on bricole ce qu'il y a sur place, on récupère ou on fabrique une table commune, des étagères, on répare des circuits électriques lorsqu'ils existent, l'alimentation étant fournie le plus souvent par un groupe électrogène, par un branchement sur un circuit alimenté par l'un ou l'autre des belligérants, etc. :

(Sgt EU au poste de Bjelasnica) 29 septembre (.) Nous montons à la station radio. Le chef D nous fait visiter triomphalement ses installations. Ils ont bien travaillé sur le poste. Il occupe un ancien restaurant qui remplissait le télésiège du Mont Igman. C'est en fait d'ici que s'élançaient, il y a dix ans, les champions de la descente olympique de Sarajevo (.) Mais le lieu est dévasté, toutes les vitres sont éclatées et les murs portent les stigmates d'une destruction systématique (.) Le groupe de combat qui tient le poste est très gâté, il y a parmi eux un électricien qui réussit à récupérer et à trafiquer tous les circuits électriques (.) Nous remontons à Juliette Kilo [Javorak] boire un coup avec les chasseurs du poste. L'un d'entre eux a fabriqué un piège à souris maison assez ingénieux. La bestiole se retrouve écrasée sous une grosse pierre. Un autre a bricolé une antenne TV, le poste reçoit maintenant la Télé serbe...souvent des images piratées à NTV !

Enfin, parfois, lorsque les conditions s'y prêtent, des militaires du rang, ingénieurs et frondeurs, en viennent à aménager des « réduits » à l'intérieur du poste de section : ils s'y retrouveront entre copains. Ainsi de la chambre que Jacques Lorentz occupe dans le motel de Maslenica. Devenue « esthétique et confortable » malgré ses ouvertures béantes, il en a fait un véritable petit « club » très fréquenté par ses camarades. Mais il est vrai que dans ce cas,

l'aménagement ne suffit pas. Il faut aussi que le local soit pourvu en nourritures et boissons : « Mes camarades venaient volontiers déguster quelques tranches de saucisson accompagnées de quelques gorgées de rouge. Des moments authentiquement sacrés » (Lorentz, p. 83).

Nous reviendrons en cinquième partie sur ces observations à propos des rapports sociaux et des pratiques sociales qui ont cours dans les unités et petites unités de combat. L'organisation de l'espace de vie est en effet en rapport avec les modes de sociabilité qui se pratiquent dans les collectivités combattantes. Partout, mais selon des registres très variés, la répartition des espaces et leurs aménagements renvoient à une double organisation hiérarchique et tactique – ou fonctionnelle – du corps combattant, qui entrecroise des communautés de statuts – les officiers, les sous-officiers, la troupe – avec des communautés de travail – des groupes ou des équipages, des sections ou des pelotons.

1.2.4. *Le combattant et le bâti*

Ces travaux d'aménagement utilisent la diversité des savoir-faire du bâtiment – ou de talents cachés qui en relèvent – existant dans les unités, mais aussi ceux de cadres ou de soldats qui, ayant de l'œil et de l'entregent, sauront récupérer ou obtenir ça et là les matériaux nécessaires à ces aménagements.

« On gardait l'aérodrome, on avait accès partout... Du bois, des barbelés, des bâches, les matériels dont on a besoin, il faut bien les trouver » (Entretien Int Y août 2000).

Cette polyvalence du combattant est évoquée dans plusieurs des écrits ou des entretiens recueillis, qu'il s'agisse de s'étonner devant cette ressource de maçons, de charpentiers, de menuisiers, de plombiers, d'électriciens en casques bleus ou de vanter chacun pour son compte « l'esprit inventif, débrouillard et bâtisseur », ici du marsouin, là du légionnaire ou du chasseur, ailleurs du simple fantassin. Encore faut-il que ces compétences et ces talents soient mobilisés par un petit chef de combat sachant se transformer en chef de chantier.

Le constat vaut pour d'autres époques et d'autres théâtres d'opérations de la période récente. En Algérie, bien des compagnies ou des sections d'appelés ont dû construire des postes là où elles prenaient position :

Tout d'abord, il faut bien dire que tous les appelés n'ont pas trouvé leur camp installé. Il a donc fallu devenir maçons et menuisiers en même temps que soldats (.) « (.) Tout était à construire, et nous campions sous deux vastes tentes abritant chacune une quarantaine

d'hommes (.) Nous avons passé le printemps et l'été à construire des bâtiments en dur avec les moyens du bord. Les équipes se relayaient pour fabriquer des toubes : le procédé consistait à opérer un mélange de paille et de terre argileuse que l'on arrosait soigneusement, puis la pâte ainsi obtenue était mise dans les moules et séchait au soleil. Nous avions à notre disposition des blocs relativement compacts que nous placions sur un soubassement de pierres solidement cimentées (.) » (Interview d'un ancien appelé dans Vittori p. 74-75) .

Même durant la crise du Golfe, les unités de la division Daguet ayant été en définitive plus sédentaires que mobiles, il a fallu maçonner, bricoler pour rendre viable la vie sous *guitounes* en zone désertique :

Désert d'Hafar al Batin le 11 octobre 1990 (.) Ensuite nous attaquons l'aménagement des tentes, dur dur, enlever le sable, faire un genre de mortier pour faire une chape. Puis au bout de 5 heures, nous changeons le système, nous mettons des cailloux au sol (.) Reprise du travail, nous passons l'après-midi à tamiser le sable pour récupérer les gros cailloux de façon à faire un tapis de sol dans la tente (.) 17h30, douche (.) Ensuite nous nous installons à la salle à manger (.) L'AP (artilleur parachutiste) D nous a monté un système de lumière avec des phares de voiture récupérés dans le coin. C'est super, lumière impeccable (Journal intime adjut SE.).

2. Base arrière, base d'unité et poste avancé

Small is beautiful ! Dans les unités de casques bleus, on aspire à être autonomes et « entre soi ». Par certains de ses aspects, ce sentiment et ce qu'il induit dans les pratiques renvoient à l'un des grands mythes de l'imaginaire combattant : celui de l'autonomie des unités que les imageries de postes isolés ou de pelotons nomades incarnent. Mais cette aspiration mythique ne suffit à embrasser le phénomène.

En tendance lourde, on préfère la base d'unité à la base de bataillon ou aux grandes bases arrières, le poste isolé à la base d'unité. Et à l'intérieur de l'espace occupé par une collectivité militaire d'une certaine dimension, quand ils le peuvent, des militaires du rang chercheront à s'aménager un isolat de copains à l'abri des chefs.

La base arrière de Zagreb, c'est l'abondance : *Le Palladium* , les filles, les bars et boîtes de nuit de Zagreb dont peuvent profiter ceux qui y passent. Mais c'est aussi le cosmopolitisme et le gigantisme où, débarquant du « front », le casque bleu ne se reconnaît guère : « une autre vision de l'Onu et de l'ex-Yougoslavie », selon les impressions d'un sous-officier de retour à Zetra (Journal de marche cne Z).

« La base arrière, c'est l'horreur », rapporte le lieutenant N, chef de l'un des pelotons de l'escadron du Batinf 4 stationné à Zetra, évoquant La Skenderija, la

base du Batinf 4 : « C'est la Tour de Babel enterrée, un grand village de tentes en sous-sol, des gens partout, des civils traînent ; en résumé, on est plus tranquille à Zetra. », écrit-il le 2 septembre 1995. Il est vrai qu'à l'époque où il rédige ces impressions, les sous-sols de La Skenderija sont envahis par les états-majors et organismes de PTT building, venus se mettre à l'abri par crainte des représailles serbes, suite au lancement de l'opération « Force délibérée ». Le sentiment est partagé par le sergent EU de passage à Tito Barrack, la base arrière du Batinf 5 :

12 octobre (.) Puis je pars à Tito Barrack où je dois faire la vérification de mon VBL (.) Je constate à quel point nous sommes mieux là-haut, ici, c'est la routine d'une mauvaise caserne, avec les problèmes à 100 balles à régler (.)

Ce contraste entre la base arrière et la base d'unité se décline sur le même mode lorsqu'il s'agit de comparer la vie en base d'unité à la vie en poste.

Vendredi 7 juillet 1995 (.) On retrouve la patinoire avec plaisir certes, mais on regrette très vite la qualité de la vie à Vogosca (Journal intime Int C.).

31 octobre 1994 (.) Déménagement à RE [base de Razaslje dans les monts Igman] où déjà une bonne partie de la compagnie est installée. Nous quittons donc désormais « Astérix Barax », des huttes de berger où nous avons passé 1 mois et demi au froid et à la dure. Désormais, c'est l'installation dans des bungalows chauffés avec l'électricité et le confort adéquat ! Mais aussi la proximité et la vie de caserne (Sergt EU.).

Certes, ces sentiments ne sont pas partagés par tous et dans toutes les circonstances. Jacques Lorentz, conducteur de poids lourd au Batinf 1, affectionne les liaisons sur Zagreb où il pourra faire ribote. En novembre 1994, sur les monts Igman, le caporal FB écrit :

Encore partir sur un poste, dormir dans un Vab, manger des rations de combat, affronter le froid ; aux premiers abords, cette nouvelle mission n'est pas des plus réjouissantes, on va encore se faire chier (.) Allez quatre jours à tenir. L'ambiance n'est pas à la fête (.)

Nous l'avons noté dans la partie précédente : en 1995, autant on se réjouit de monter à Vogosca par pleine lune, autant par nuit noire, c'est l'angoisse du fait du voisinage angoissant des Bosno-serbes.

Les impressions que le caporal REI transcrit en novembre et décembre 1994 lors de séjours successifs sur le poste de Bjelasnica et à la base de compagnie de Razaslje traduisent des préférences qui évoluent en fonction de différents facteurs. Achevant un long séjour sur le Bjelasnica, il « en a marre » et l'isolement du poste lui pèse. Emménageant dans la nouvelle base d'unité, il ne s'y « sent pas bien », le temps y est long, mais il y apprécie quand même le

confort des bungalows à quatre : on y est « quasiment chez nous ». Un mois plus tard, il apprécie d'être de nouveau sur le poste de Bjelasnica.

31.10 [à Bjelasnica] (.) *Les bas dans le moral sont dus à l'isolement* (c'est nous qui soulignons). *Je n'ai pas pu m'empêcher de gerber aujourd'hui et hier et je ne pense pas être malade.*

Toujours sur Bjelasnica (.) *J'en suis à 10h30 de gardes pour 6 heures de sommeil. Le moral est bon si l'on peut dire, je commence à en avoir marre d'être à BJ.*

06.11 [à Razaslje] (.) *Je n'ai dormi que 4heures 1/2 la nuit dernière, je suis complètement sec* (.) *Fatigue et nerfs à vif* (.) *Je ne m'inquiète plus de rien.* (.) *Le temps semble plus long ici* [à la base]. *J'ai envie de rentrer*

08.11 (.) *Je ne me plais pas du tout à RE* [Razaslje].

04.12 à RE (.) *Depuis 6 jours, nous vivons à peu près une vie de militaire au quartier hormis quelques patrouilles, les températures hivernales, les conditions de vie rudimentaires dues au blocus serbe et bien sur à l'état de guerre* (.)

05.12 (.) *Avec ce « nouveau » bungalow, nous nous sentons vraiment bien, quasi chez nous* (.)

09.12 [à Bjelasnica] (.) *Forme physique : bonne, je profite d'être à BJ pour manger, me reposer, me muscler un peu* (.) *je suis bien ici.*

En fait, s'agissant plus particulièrement de la vie en poste isolé – ou plus généralement de la vie en campagne – elle s'apprécierait chez les uns et chez les autres en fonction des avantages qu'elle offre en regard des routines et des tracasseries de la vie militaire. Chez les petits chefs qui aspirent à la responsabilité entière de la petite unité qu'ils commandent, les gains d'autonomie sont patents : « C'est magique (.) on vit tout seul en autarcie (.) on gérait note vie », déclare le lieutenant C à propos de la vie à Vogosca (Entretien lnt C, mai 2000). Chez les militaires du rang c'est moins évident. Tout dépend de ce qui les attend. Toutes choses égales par ailleurs, la vie en poste serait d'autant plus prisée que l'on est hostile aux formalismes militaires contraignants qui peuvent régner à l'arrière et qu'elle offre un mode vie de type « familial », que l'on y mange bien et que l'on apprécie les cadres sous les ordres desquels on se trouvera, qui, loin du regard de l'autorité, seront plus détendus.

Les formalismes de la vie militaire en temps de guerre font l'objet d'une abondante littérature. Sous le titre de « chickenshit » – « chiures de poussins » – Paul Fussel, traitant de la vie du soldat américain durant la Seconde guerre mondiale, y consacre un chapitre de son ouvrage *A la guerre*. Selon l'auteur, ce terme de l'argot du soldat américain désigne tout ce qui rend la vie militaire plus pénible qu'elle ne devrait être : « le harcèlement (.) la foire d'empoigne (.) pour le pouvoir, pour l'autorité et pour le prestige, le sadisme à peine déguisé en « discipline nécessaire » (.) l'attachement à la lettre plus qu'à l'esprit du règlement ». « Et l'on peut instantanément la reconnaître à ceci : elle n'a rien à

voir, jamais, avec l'objectif de gagner la guerre » Paul Fussel observe que « l'unique façon d'échapper à la *chickenshit* [est] de se trouver dans une position si avancée que l'on [est] pratiquement hors d'atteinte » : on pouvait y échapper « en s'engageant plus avant dans les combats » (Fussel, p. 112 -115).

Les analyses de Paul Fussel sont certes connotées par un anti-militariste radical. C'est bien pourtant ce sentiment fondé ou non de routine et de tracas auxquels on peut échapper lorsque l'on est en poste ou en mission extérieure qui transparaît dans des écrits ou dans des paroles recueillis

Un sous-officier servant de conducteur à un commandant de compagnie fait état dans son journal de sa « bêtise méchante ». Il décrit les « mesquineries » de cet officier qui « méprise tout le monde et que tout le monde méprise ». En poste, loin de son capitaine, il se réjouit : « Je suis en vacances » écrit-il (Journal intime confid. A). Un lieutenant dit de son capitaine : « (.) Le capitaine commandait par l'intermédiaire d'un cahier d'ordres. J'avais l'impression que c'était la transposition d'une vie de quartier en opérations » (Entretien confid. B). Dans la poche de Bihac, rapportant leur retour au poste d'observation 51, Marc Benda et Francis Crémieux remarquent :

Nous sommes assez contents de retourner sur les postes et de quitter immédiatement la base : l'ambiance y est sordide, notamment le soir avec l'alcool qui continue de couler à flot (.) Evidemment, il n'y a pas grand chose à faire à PO51. mais mieux vaut cent fois cet ennui et les mépris des chefs de section qui, en réalité, nous laissent une certaine indépendance, plutôt que de nous trouver à la base et de passer notre temps à réfléchir sur le meilleur moyen d'esquiver leurs fichues tâches inutiles (Benda et Crémieux p 122).

Ce sont des impression identiques que ressent le caporal REI de retour à sa base d'unité après un séjour sur le Bjelasnica. L'expression qu'il emploie pour caractériser la vie en base – « une ambiance militaire » – et l'opposition qu'il fait entre cette ambiance et l'état de guerre dans laquelle il estime que son unité se trouve, traduit son rejet d'un formalisme qu'il juge quelque peu « ridicule » en temps de guerre :

A la base, on était retombé dans l'ambiance militaire. On était à la guerre. Et pour l'inauguration de la base, on nous a fait défiler en chantant en tenue blanche et gilets pare-balles ? Je trouvais cela ridicule. On était en pleine guerre. On manquait alors d'activités. C'était comme à la caserne. On courrait autour de la base. On aurait du faire des choses qui ne nous donne pas envie de faire du sport. Il aurait fallu qu'on soit suffisamment intimidant pour que les autres arrêtent de faire la guerre. Au lieu de cela, on nous faisait défiler et courir. J'étais déçu par ce mode de vie (Entretien cal REI).

Le désir d'évasion vers un poste que suscitent ces formes françaises de « chickenshit », sera d'autant plus grand que ce poste est devenu un espace

familier, chaleureux, dont on a soi-même contribué à aménager le confort et l'intimité, que l'on y a le sentiment d'y remplir une mission importante, avec un chef de poste dont la férule s'exerce à la manière d'un père de famille. Sur les monts Igman, ce sont ces dimensions de la vie en poste qui sont en filigrane des évocations du sergent EU ou de celles du caporal :

(Journal intime sgtEU) 29 septembre 1994 (.) (.) Nous montons à la station radio. Le chef D. nous fait visiter triomphalement ses installations. Ils ont bien travaillé sur le poste (.) Le groupe de combat qui tient le poste est très gâté, il y a parmi eux un électricien qui réussit à récupérer et à trafiquer tous les circuits électriques. Il y a aussi un cuisinier et un pâtissier (.) Au programme du dîner, une splendide quiche (.)

Samedi 8 octobre (.) Nous passons voir M. à GA2 [un poste de groupe à Gradina] où l'ambiance est chaleureuse, le chef A a lui aussi réussi à créer une bonne ambiance au poste (.) M. est vraiment content d'être enfin parmi ses camarades, les 3 semaines à Zagreb ont été très longues (.)

Dimanche 9 octobre (.) A Gradina, l'ambiance est toujours aussi bonne autour du chef J, et les gens ne veulent pas quitter la position.

Mardi 11 octobre (.) Dans la salle commune du poste du chef A., la chaleur humaine rajoute à celle du poêle un sentiment de bien être.

Vendredi 21 octobre (.) je pars avec D. raccompagner B. à Gradina (.) Br. est déposé au passage à UI. L'ambiance semble excellente, autour du capitaine M [un capitaine nouvellement promu qui commande encore une section] qui semble un père de famille, la grosse table en bois et les chasseurs autour... Une belle scène de vie et l'exemple d'un chef près de ses hommes (.) A Gradina, même scène autour du chef J.

(Journal intime du cal REI) 1.11 à Bjelasnica (.) Nous sommes de plus groupe de défense du site de Bjelasnica (sûrement la meilleure mission de la compagnie, même si nous montons beaucoup de gardes et ne dormons pas beaucoup) (.)

Dans de telles conditions – et encore une fois, toutes choses égales par ailleurs –, certains casques bleus ne souhaitent pas quitter leur poste, comme le sergent EU en fait mention à propos de la position de Gradina. Pour peu qu'ils y aient vécu des moments forts, qu'ils l'aient défendu, ils se l'approprient. D'après le lieutenant U, c'est ce qui paraît se passer chez les cavaliers qui ont tenu avec lui le poste de Krupač1 lors de la crise des otages en mai 1995 :

Lundi 12 juin. (.) Il [le chef de corps] envisage la possibilité de nous relever sur ce poste. Je lui dis alors que pour l'avoir tenu pendant 17 jours, il nous est cher ! Les personnels sont un peu jaloux de leur poste.

IV. LA NOURRITURE

« C'est intolérable, nos soldats ont faim ». Tel est le titre d'un article paru dans le journal *La Corse* daté du 30 juillet 1995. Cet article exprime la réaction d'une « mère révoltée » au reçu d'une lettre de son fils lui demandant de lui envoyer des colis :

Maman, (.) Peux-tu m'envoyer un colis, je mange, mais pas à ma faim (.) Malgré les creux d'estomac, je suis en pleine forme (.) Pour le colis, de tout sera le bienvenu : sucré, salé, n'importe quoi qui se mange.

Et la mère de déclarer : « Je suis horrifiée ! Mon fils est parti en Bosnie pour aider les populations et il crève de faim, c'est scandaleux ! » On aurait ici la trace du décalage entre l'accoutumance aux nourritures riches d'une société d'abondance et la rareté toute relative que le combattant moderne est appelé à connaître sur un champ de guerre, avec les incompréhensions des proches qui en résultent.

Certes, en juillet 1995 à Sarajevo, le blocus imposé par les Serbes contraint les unités à une alimentation routinière, celles des rations de combat. Par certains côtés, cette alimentation n'est « pas très équilibrée », comme le note à la même époque un commandant d'escadron. Pour autant, la rareté n'est pas la faim : elle crée en outre un tout autre rapport à la nourriture, plus fondamental, plus social, archaïque. Peut-être a-t-il faim ce casque bleu qui réclame un colis de nourriture à sa mère ? Peut-être aussi, éprouve-t-il le besoin de varier ce qu'il mange *ordinairement* ? Peut-être encore, souhaite-t-il recevoir comme ses camarades un colis de la famille qui lui permettra de nouer avec ceux-ci cette forme d'échange social qu'autorise la réception de colis dont on est fier d'offrir certains des produits à son entourage ?

Il y va du manger comme du couvert. Comme il tente d'améliorer son habitat, le combattant tente d'améliorer son *ordinaire*. Ce terme du langage militaire est ancien. Il désigne à la fois ce qui est servi collectivement aux membres d'une collectivité militaire, le lieu où l'on la troupe va prendre ses repas et les dispositifs collectifs d'approvisionnement et de cuisson des repas (*aller à l'ordinaire, officier d'ordinaire*). Ce terme suppose implicitement qu'il existe dans le corps militaire des pratiques d'alimentation *extra ordinaires*. C'est bien ce que l'on constate sur ce théâtre d'opérations.

Qu'il s'agisse d'approvisionnement ou de cuisson, on observe au niveau des unités et des petites unités, des pratiques autonomes visant à enrichir l'*ordinaire*. Elles jouent là aussi de l'environnement, des ressources de la petite communauté, de ses réseaux de parenté ou de connaissance – notamment s'agissant de l'exploitation des colis qui arrivent de l'arrière. Ces pratiques

s'épanouissent en poste isolé, mais pas seulement.

Là aussi, *small is beautiful*. On mange d'autant mieux que la petite unité s'occupe de son approvisionnement en vivres, de la préparation et de la cuisson des repas. Tout se passe d'ailleurs comme si la vie en campagne offrait des opportunités et des conditions qui conduisent à une décentralisation et à une déréglementation des organisations à fonction alimentaire. Il est vrai que celles-ci paraissent se produire là où l'*ordinaire* est ressenti comme distant, routinier ou médiocre. Mais il ne s'agit pas seulement de cela. Le « bien manger » dans une petite unité a aussi une fonction symbolique. Il participe à la création de son identité. En poste isolé ou en base d'unité, comme dans une famille, on y est fier de la réputation de sa table. On est là au cœur de l'un des principes par lequel se tisse le lien social : qui reçoit, reçoit. Recevoir l'autorité, le voisin ou l'« étranger » autour d'une bonne table participe d'un sentiment de prouesse d'autant plus grand que l'on est dans la rareté. C'est aussi enchérir sur les autres petites unités avec lesquelles on coopère non sans rivalité, c'est recevoir la gratification de la savoureuse hospitalité que l'on est capable d'offrir malgré le dénuement dans lequel on se trouve. L'hospitalité de la petite unité de casques bleus qui reçoit autour d'une bonne table, alors que les Serbes bloquent les approvisionnements, a le même sens que celle d'une famille dans la peine qui se débrouille et dépense pour recevoir ses hôtes dans une relative abondance.

A la limite, nos observations pourraient nous conduire à avancer que la décentralisation des organisations alimentaires pourrait être un facteur non négligeable de la mobilisation des unités et des petites unités.

1. Approvisionnements et points de cuisson : variations sur des *ordinaires*

1.1. Le schéma ordinaire des *ordinaires*

Schématiquement, le principe d'organisation de l'*ordinaire* en Bosnie et en Croatie est le suivant. Il n'existe – officiellement – qu'un point de cuisson unique pour chaque implantation, qu'il s'agisse de bases de bataillon ou de demi bataillons rassemblant plusieurs unités, de bases d'unité ou de postes durablement implantés. Ce point de cuisson fait l'objet d'une organisation bien définie au niveau des bataillons, des compagnies ou des escadrons isolés, avec des moyens et des personnels en conséquence. En revanche, au niveau des postes de section ou de groupe, rien n'est prévu : le chef de poste s'organise avec ses personnels et les moyens du bord, exception faite de réchauds « trois pattes » dont disposent certaines petites unités.

Les approvisionnements sont centralisés par le bataillon, qu'il s'agisse de rations et de vivres frais arrivant des bases logistiques par la voie aérienne ou par

transports routiers ou de vivres achetés auprès de fournisseurs locaux. Les unités – compagnies, escadrons – en base isolée s’approvisionnent au bataillon et ravitaillent en rations ou en vivres frais leurs différents postes. Les petites unités – sections ou pelotons – qui sont en bases de bataillon ou d’unité prennent leur repas soit à l’*ordinaire* du bataillon ou de l’unité lorsqu’un self-service y a été aménagé, soit sur leur lieu de campement. Les repas sont alors acheminés dans des récipients conservant la chaleur, les *norvégiennes*. Les variations et dérogations à ce schéma ordinaire sont d’une grande diversité. En effet on observe dans nombre de cas une recherche d’autonomie alimentaire, soit qu’il s’agisse d’approvisionnements *extra ordinaires*, soit qu’il s’agisse pour des petites unités de posséder leur propre point de cuisson.

1.2. Ruptures d’approvisionnements et ravitaillements *extra ordinaires*

La chaîne d’approvisionnement des bataillons est fréquemment rompue ou perturbée à tous les niveaux – y compris entre une base de bataillon ou d’unité et les postes isolés – par les blocus locaux qu’instaurent les forces des républiques serbes autoproclamées de Croatie ou de Bosnie ou par des conditions météorologiques extrêmes, notamment sur les monts Igman :

(.) Les chauffeurs de la compagnie nous expliquent en souriant que plus rien ni personne ne sort de la poche ou n’y rentre (.) Il n’y a donc plus aucun convoi humanitaire ni même de ravitaillement pour nous. Cela veut dire : plus de produit frais mais seulement des rations de combat ; à terme plus de cigarettes et certains parlent du rationnement de l’eau potable (Benda et Crémieux, p. 120).

06.11. 1994 (.) La situation est des plus dures, il n’y a aucun appro. Problèmes d’électricité, de chauffage. On parle de plus en plus d’évacuation (Journal intime cal REI).

Mercredi 23 novembre 1994 (.) Les Serbes bloquent tous les monts Igman (.) Il n’y a donc plus de courrier et plus d’appro. de plus l’aéroport est bloqué depuis deux jours (Journal intime lnt E).

Samedi 26 novembre 1994 (.) Nous n’avons plus de pain ni de vivres frais (.)

Mercredi 7 décembre (.) La situation (.) dans notre zone s’améliore, on annonce une possible ouverture des check points en direction de Sarajevo. Cela veut dire pour nous un peu de ravitaillement. Et plus de 50 sacs de colis qui attendent d’être distribués (Sgt EU).

Mercredi 24 mai 1995 [Sur le poste de Poljine]. Après plusieurs échecs, le Cne L parvient à nous rejoindre avec le Vab pour la liaison logistique : courrier, bières, cigarettes et quelques vivres fraîches nous parviennent ainsi pour le grand réconfort de tous (Journal intime lnt C.).

(Journal de marche du cne Z) Mercredi 28 juin 1^o peloton.– En poste à Vogosca. Ce matin la brume qui recouvrait les montagnes, donc l’artillerie et les observateurs serbes, nous a permis de faire une liaison logistique.

Dans ces situations de pénurie, les bataillons économisent les vivres frais et jouent sur les stocks de rations de combat pour nourrir les casques bleus : « on mange des rations matin et soir et la situation devient rébarbative » écrivent Marc Benda et Francis Crémieux séjournant dans la poche de Bihac durant l'été 1994 (Benda et Crémieux p.124). C'est également cette situation que connaissent les unités du secteur de Sarajevo au début de l'hiver 1994 et en été 1995 alors que le siège de Sarajevo atteint son paroxysme. Sur les monts Igman, le caporal REI en poste sur le Bjelasnica écrit : « J'aimerais bien manger autre chose que des rations, des pâtes, du riz ou des pommes de terre (1mois, voire plus, c'est long) » et il en vient à apprécier les saveurs de la chair d'un corbeau abattu au Famas.

Dans le secteur de Sarajevo, à partir du moment où l'aéroport de Sarajevo est durablement bloqué, la piste logistique qui serpente à travers la partie ouest des monts Igman devient la seule voie de ravitaillement. Des bases arrières de la Forpronu, les denrées arrivent par camions jusqu'à Malo Polje, où elle sont réparties entre les bataillons. De nuit, sous la menace des canons serbes, des convois avec escortes, organisés par chaque bataillon, montent jusqu'à ce centre de dispatching. On charge alors les véhicules « essentiellement en rations, moins volumineuses que les vivres frais » (Entretien lnt N décembre 2000). Parfois, la piste logistique est elle-même fermée en raison des combats qui s'y déroulent. A Malo Polje, la lourde et délicate organisation de réception et de distribution des denrées pour tout le secteur de Sarajevo entraîne des impondérables. La répartition des denrées entre bataillons peut être hasardeuse : « Les approvisionnements en vivres sont très irréguliers et leur répartition est très discutable (le 18 juillet, le Batinf 4 a reçu 1 Vab de farine et 1 Vab de concentré de jus d'orange) », mentionne le JMO du Batinf 4 en date du 18 juillet 1995. Le 20 juillet, le même JMO fait état du « seuil critique » qu'atteint le bataillon qui n'a plus que 3,5 jours et demi de rations et qui n'ayant pas été ravitaillé depuis plus d'une semaine ne dispose que de 4,5 jours et demi de vivres frais. Durant cette période, le capitaine qui commande l'escadron du Batinf 4 basé à Zetra, constatant quelques défaillances physiques parmi les marsouins d'une peloton est inquiet de cette situation alimentaire :

Jeu di 13 juillet (.) 2° peloton – Instruction CME et sport militaire à la fin duquel deux marsouins s'évanouissent (.) Il est vrai que la fatigue générale se fait ressentir et que notre alimentation n'est pas très équilibrée.

Le cas de cette unité illustre les initiatives qui se prennent alors à différents niveaux pour réagir à ces ruptures d'approvisionnement. Les cuisiniers de l'escadron s'essayent à des variations à partir des menus uniformes des rations. L'officier chargé de l'*ordinaire* organise des commandes individuelles de pizzas sur le marché local. Le capitaine commandant l'escadron en vient à mettre en

place un circuit parallèle d'approvisionnement. Dans l'Armée, l'endogamie a quelque fois du bon. Cet officier s'abouche avec son beau-frère qui commande une compagnie du génie du côté de Malo-Polje. Aux grés des liaisons entre Sarajevo et les monts Igman, le beau-frère livrera à l'escadron ce que le bataillon ne peut fournir :

(.) Lundi 3 juillet 1995 (.) Effort de nos cuisiniers qui ont tenté de faire un gâteau avec du pain de guerre. Résultat : appétissant mais très fade.

Mardi 8 août (.) Contact physique avec le capitaine D. , commandant une compagnie du Génie stationnée sur Igman (.) Un réseau parallèle d'approvisionnement est monté. Les Vab faisant des liaisons sur Igman prendront contact avec cette compagnie génie et redescendront ce dont l'escadron a besoin. Pour l'instant, la priorité est donnée aux sacs à sable, aux légumes et aux fruits frais.

Samedi 19 août (.) L'officier adjoint a lancé la première commande de pizzas, de façon individuelle. 70 pour une première fois. Cela prouve que la nourriture n'est pas suffisante et équilibrée (Journal de marche du cne Z).

Entre les pizzas et la manne du beau-frère, la situation à Zetra ira en s'améliorant :

Samedi 12 août (.) Le soir, repas amélioré avec des pizzas achetées en ville et des pastèques que le Génie (beau-frère du Cdu [Commandant d'unité]) ns a apporté d'Igman. Soirée très sympathique (.) (Journal intime Int N).

La Bosnie est un pays d'élevage du mouton. Que ce soit en période normale ou durant les blocus, la viande de mouton achetée au paysan, découpée en morceau et cuite à la braise dans les bivouacs ou dans les postes de petites unités, cuite en méchoui dans les bases d'unité offre ses extra :

(Cal chef T en bivouac au col de Javorak) Dimanche 22 août 1993 L'adjudant-chef a laissé un cuisseau de mouton, il nous faudra toute l'après-midi pour le faire cuire à la braise (.)

(Sgt EU à la base de Razaslje) (.) Dimanche 16 octobre 1994 (.) De retour à la base, nous retrouvons les chasseurs autour du mouton qui finit de rôtir. Le méchoui est superbe, la table est installée dehors, c'est dimanche, jour de repos et ça se sent. Nous dégustons de la bonne viande, depuis plusieurs jours, nous mangeons les rations, et nous apprécions à sa juste valeur.

La pénurie paraît être moins ressentie en zones rurales qu'en ville et en postes isolés qu'en bases. Dans un pays en guerre où les fermes sont désertées et les bêtes parfois abandonnées, on trouve de nombreuses occasions d'améliorer l'ordinaire. On peut même trouver une vache errante et la recueillir en espérant

qu'elle donnera son lait en échange. C'est ce qui arrive en 1993 au lieutenant R du BiB, alors qu'en renfort d'un bataillon canadien il participe à l'opération d'interposition entre Croates et Serbes menée entre Gospic et Médak :

21 septembre 1993 Parmi tous les cadavres d'animaux que nous trouvons (.) une vache qui a miraculeusement survécu au massacre (.) Le sergent C qui a réussi à la capturer, m'a convaincu de la récupérer pour la mettre à l'abri. Son origine d'agriculteur a pris le dessus et il était malade de voir cette vache abandonnée. Il est vrai qu'avec la densité de terrain miné, elle a peu de chances de survivre.

On met la vache dans un enclos : « Avec un peu de chance, elle pourra donner du lait tous les jours ». Malheureusement, ce ne sera pas le cas.

Il est plus facile de nourrir une petite unité d'une dizaine ou d'une vingtaine de casques bleus qu'une collectivité d'une centaine d'hommes et plus. Les postes isolés sont dans ce cas. Il peut même arriver que leur mode d'organisation alimentaire entraîne une prise de poids ce qui ne va pas sans augmentation du moral : c'est ce qu'observe le lieutenant N à Vogosca en juin 1995.

Lundi 12 juin (.) Le soir : crêpes au dîner.

Mardi 13 juin (.) Le soir gâteau à table : on mange trop à VGC.

Vendredi 16 juin (.) Les marsouins ont le moral surtout depuis que le CCH GLM et le CPC S sont aux cuisines : malgré la journée un peu agitée nous avons eu des îles flottantes au dîner.

Dans les postes isolés en zone rurale, il est donc rare qu'il n'y ait pas sur la table de l'*extra ordinaire*, pour peu qu'on y soit à l'affût de tout ce qui peut enrichir les repas. Dans les enclos et dans les champs entourant les villages brûlés et désertés, on arrache quelques pommes de terre, des carottes. On pêche la truite dans la Rakitnica et on cueille des champignons. Là où l'environnement n'est pas déserté, des paysans qu'ils soient Serbes ou Bosniaques viennent au poste apporter leurs offrandes. Lors de l'encercllement de KC1 en juin 1994, c'est même une délégation de certaines familles du village de Krupac qui vient offrir ses victuailles aux casques bleus. Durant quelques jours il est probable que la situation alimentaire à KC1 sera plus confortable que celle de n'importe quelle base de bataillon ou d'unité.

Samedi 3 juin (.) Pour nous, le siège continue donc (.) Blanche neige est venue nous apporter un gâteau(.)

Mardi 6 juin (.) Blanche neige nous apporte du pain, du lard et des cigarettes. Que nous acceptons car cela vient de civils (.)

Vendredi 9 juin (.) Aujourd'hui, nous avons été gâtés par les villageois ! En effet Blanche neige, mais aussi la mère de Lulu sont venues nous apporter du pain, du fromage, des

gâteaux, des légumes et des médicaments. C'est presque le monde à l'envers (.) Il est prévu que demain une délégation du village vienne encore nous apporter des victuailles (.) Samedi 10 juin (.) Les ménagères du village, en délégation, nous apportent des victuailles à profusion. 5 familles sur 14 sont représentées (Journal intime du lnt U).

Dans de nombreuses petites unités, on pratique couramment le troc. Aux yeux des paysans bosniaques, les produits contenus dans les rations de combat, notamment les bonbons, ont plus de valeur que les produits frais de leur jardin ou de leur basse-cour :

(Benda et Crémieux p. 86 – Poche de Bihac mai 1994 PO52). 5.) Ces premiers jours et ces premières nuits sur le terrain sont assez excitants. Nous sommes au cœur de l'action (.) Et pourtant, il ne s'agit que d'attendre que cela se passe, indéfiniment. Heureusement, dès le deuxième jour, nous voyons arriver des habitants des villages alentour. Quelques femmes viennent nous apporter du café et des petits gâteaux, en guise de bienvenue. Il y a là surtout des gamins, surnommés « gummies » (.) Ce terme – formé à partir du mot « gum » ? – englobait à l'origine les sucreries qui constituent nos rations et que les enfants nous réclament constamment (.) Si, grâce à l'agriculture, les ruraux semblent mieux supporter la guerre que les habitants des grandes villes (.) les bonbons constituent quand même un luxe depuis longtemps inaccessible, sinon par nos rations (.)

(Cal chef T– Monts Igman, au-dessus du village de Brda) Samedi 4 septembre 1994 (.) Quelques paysannes nous échangent des oignons, ail, pommes de terre, carottes contre des rations de combat (.)

Le carburant est un autre produit d'échange. Selon le major RE, dans la poche de Bihac, « on leur payait le mouton 2 jerricanes d'essence, 1 jerricane pour 5l. d'huile » (Entretien mai 2000). Et dans son journal, il souligne avec un humour un peu elliptique les médiocres aptitudes de l'un de ses cavaliers à la négociation :

30 Juil 1994 au 03 Août 1994 (.) PO 10 (.) Tir d'artillerie à 800m du poste d'observation. RAS. Les calculs bosniaques vus par le Bg [brigadier] H. : 5 poules = 1 litre. de benzine. Résultat : 1 litre de benzine = 1 poule (dure comme une table pour 12).

Reste dans certains cas un problème de conservation des vivres. Dans la plupart des postes isolés, des frigidaires ont été mis en place. Ce n'est pas le cas à Krupac au cours de l'hiver 1994-95 : la viande est alors conservée dans la neige. Enfin, en base comme en postes, *l'extra ordinaire* est également procuré par les colis : ceux expédiés par des parents et par des amis, mais aussi ceux des habitants de la garnison mobilisés par le régiment ou par la municipalité autour de leurs casques bleus, notamment lors de fêtes de fin d'année. Leur arrivée est irrégulière : tantôt, ils se font rares, tantôt c'est l'abondance. On en partage plus fréquemment le contenu en poste isolé que lorsque l'on est en base d'unité ou

de bataillon. A Krupac 1, « on partage tout » selon le lieutenant U. Ailleurs une règle peut être établie : on partage une partie. Ailleurs encore, il n'y a pas de règle mais le colis permet de faire des dons aux copains et en retour on recevra les leurs.

1.3. Points de cuisson autonomes

Les sections, les pelotons, les groupes, les équipages en postes isolés se débrouillent avec les moyens du bord pour faire leur propre cuisson, en utilisant les cuisinières ou les poêles des bâtisses qu'ils occupent, en récupérant dans leur environnement, ou en aménageant un foyer lorsque le poste est en rase campagne : à la limite, une excavation adossée à un monticule, quelques grosses pierres, une tôle ou deux barres de fer en travers (cf. doc. photo en annexe III-1).

Des points de cuisson sauvages existent aussi en base de bataillon ou de demi bataillon, là où plusieurs unités sont en principe nourries par un *ordinaire* : telle compagnie aménage son four à pain, telle section s'organise progressivement pour préparer et cuire elle-même ses aliments en complément ou non de ce qui lui est servi ordinairement .

Le pain et les croissants français sont très appréciés par les soldats français en casque bleu. Les *ordinaires* des bases de bataillon ou d'unité s'essaient avec plus ou moins de réussites à fabriquer du pain et des viennoiseries, d'autant que la farine ne manque pas. C'est aussi le cas dans des postes isolés. A Krupac 1 encerclé, un sous-officier fait du pain frais « pour agrémenter la petite vie du poste » (Journal de marche lnt U - 1^{er} juin 1994). Mais on cherche également à faire du pain ou des croissants hors de l'*ordinaire*. Dans le bâtiment des douanes de l'aéroport de Sarajevo, une compagnie du 2^{ème} Rei « a construit un four à pain au deuxième étage pour avoir des croissants le dimanche », raconte le lieutenant Y.

Cet officier décrit par ailleurs comment sa section avait progressivement acquis une certaine autonomie alimentaire, même lorsqu'elle était en base de bataillon. Elle possède son propre point de cuisson. Néanmoins, ses modes d'approvisionnement répondent à des principes qui, selon lui, relèvent d'une « culture légion ». Par certains aspects, ils pourront paraître douteux, mais ils ne sont pas sans logique. On s'interdit de « vivre sur le local ». Le souci de neutralité invite à interdire les échanges avec les populations, de façon à ne pas créer un climat affectif entre les légionnaires et leur environnement humain, donc pas de trocs et surtout pas avec le carburant qui est un produit « tactique », donc sensible. On achète, on exploite systématiquement les colis reçus par les légionnaires, les contenus des rations. Mais puisque l'énergie du légionnaire est consacrée à la protection de l'aide humanitaire, il est légitime

qu'en contrepartie elle puisse être alimentée par les produits du Haut commissariat aux réfugiés (Hcr) qui sont stockés sur l'aéroport :

On avait piqué des [réchauds] « tripattes », la cuisine était faite à tour de rôle par les différentes nationalités de la section (.) Au début on jetait tout de nos rations. Après, on conservait les sachets, le poivre, le café. Mais à un moment, il ne nous est resté que 48 heures de bouffe. C'est là qu'on a appris à ne rien jeter (.) Chacun gardait 10% de ce qu'il recevait en colis. A Noël, j'avais reçu un colis de dattes fourrées. J'adorais les dattes. Je considérais que cela correspondait à mes 10%. J'ai bouffé toutes mes dattes...J'ai attrapé une crise de foie (.) Tout contact avec les populations était interdit pour ne pas créer d'affectivité avec les légionnaires. En cas de nécessité c'était à la charge des cadres. Il y a de plus une culture métrio légionnaire : on ne vit pas sur le local...Le méchoui est chez nous inconcevable...A Gorazde, une boîte de ration et le casque bleu tire un coup. Chez nous, c'est pas concevable. Pas d'échanges. Par contre, on gardait l'aérodrome, et il y avait les stocks du Hcr, c'était notre appro. On y prélevait le nécessaire (Entretien lnt Y, juillet 2000).

Cette organisation alimentaire autonome sur une base où existe un *ordinaire* n'est pas exceptionnelle. Sur la base logistique de Velika Kladusa en 1993, la section du lieutenant CR est au même régime que celle du lieutenant Y : elle est nourrie soit en rations, soit en repas chauds arrivant de l'*ordinaire* de la base par *norvégiennes*. Il fait monter une popote de section : « un grand appentis avec des palettes de bois » à l'abri duquel il « installe une grande table » et organise progressivement une cuisine où se préparent quelques extra au gré des opportunités qui se présentent et des initiatives des uns et des autres. Un talentueux cuisinier réunionnais exploite là aussi le contenu des rations de combat et les produits obtenus par troc. Il braconne aussi en piégeant moineaux et pigeons :

Mon cuistot était un Réunionnais (.) Les gamins aimaient les rations. Ils venaient nous demander des rations. On faisait des échanges. Les gamins nous échangeaient des cèpes monstrueux (.) De temps en temps, contre quelques litres de gas-oil, je récupérais des moutons. On faisait des gâteaux avec du pain de guerre ou avec des biscuits de campagne, on le broyait en poudre (.) Je disais à mon cuistot, fais nous autre chose, des brochettes par exemple. Il nous a fait des brochettes de moineaux : on fait sauter les flans, on arrache les deux pattes, on suce !!! (Entretien lnt CR, avril 2000).

Ce « cuistot » réunionnais a des ressources et des recettes. Il propose un jour son pâté de pigeon aux cèpes. « Il a assemblé quatre planches et en a fait un cadre. Avec du câble de téléphone de campagne il a grillagé le cadre. Il en a fait un piège qui s'abat sur les moineaux ou sur les pigeons quand ils viennent picorer dessous ». Voilà pour la capture. La recette de cuisson ne manque pas d'intérêt. « Ensuite, on plume le pigeon et on le fait revenir avec des oignons.

On fait revenir des cèpes à côté. On met le tout dans une cocotte minute et on met ça à chauffer sur un tripatte. La cocotte minute, ce sont deux gamelles assemblées et soudées par un mélange de farine et d'eau pour assurer l'étanchéité. Quand ça saute, c'est cuit ! » (Entretien Int CR, mars 2000).

En septembre 1993, le lieutenant R, chef de section au BiB participe en Krajina à une opération d'interposition entre Serbes et Croates. Il récupère une vieille roulante croate. Il la ramène à Coralici et l'utilise en cas de nécessité (Cf. doc. photographique annexe III-4).

Cette tendance des petites unités à faire feu de tout bois « pour améliorer l'ordinaire », jusqu'à accéder à une certaine autonomie alimentaire, n'est certes pas systématique, mais elle est fréquente. Elle s'observe sur d'autres théâtres d'opérations pour peu que les circonstances s'y prêtent ou qu'à la longue, les rapports à l'ordinaire d'un bataillon ou d'un régiment deviennent insatisfaisants en raison de sa distance ou de ses insuffisances. A Beyrouth, en 1983, les petites unités françaises de la Force multinationale implantées en pleine ville vivent au milieu d'une petite économie locale abondante. Le colonel B, alors chef d'une section de légionnaires du 2^{ème} Rei, fait état de telles pratiques :

Nous étions ravitaillés en vivres frais par le régiment. On disposait de tripattes par section. Il y avait un groupe de garde, un groupe de repos ou d'escorte et un groupe de service. Celui-ci était chargé de nous achalander. On faisait des razzias dans les boulangeries. On mangeait des tartes à la fraise. Et quand on trouvait de quoi, on faisait notre cuisine (Entretien col. B juillet 2000).

Le journal intime de l'adjudant SE qui contient d'abondantes observations sur ses prises de repas durant la crise du Golfe offre le cas d'une section accédant progressivement à une relative autonomie dans un contexte d'organisation tactique bien particulier. La section de défense anti-aérienne dans laquelle cet adjudant est sous-officier adjoint n'est pas une formation organiquement intégrée dans une unité : elle est détachée auprès d'un régiment et ses trois groupes de missiles anti-aériens assurent chacun la protection anti-aérienne d'une compagnie ou d'un escadron. C'est donc le régiment protégé qui la nourrit, en rations ou en repas chauds. Il faut aller chercher les repas à un *ordinaire* relativement éloigné puis les répartir et les transporter sur les lieux de stationnement de chacun des groupes. Aux insuffisances des portions alimentaires servies que note en détail l'adjudant SE, s'ajoutent sans doute les contraintes de la livraison des repas chauds, de sorte qu'au bout de quelques semaines de ce régime un point de cuisson est créé dans la section. Un artilleur se révèle progressivement une excellente toque. Manifestement, ce point de cuisson « sauvage » est par la suite reconnu par l'ordinaire du régiment puisque la section est livrée alors, non plus en repas chaud, mais en « vivres frais ». Les extraits que nous avons tirés des notes de ce sous-officier sur les menus

quotidiens de sa section rendent compte de la progression dans la qualité et dans la quantité des repas au fur et à mesure de la prise d'autonomie de cette section. Certains deviennent pantagruéliques.

Les menus d'une section durant la guerre du Golfe
(Extraits du journal intime de l'adjudant SE)

Désert d'Hafar el Batin - Le 6 octobre 1990 (.) 15h00 nous avons reçu le repas. Enfin si je peux dire repas. J'ai eu un morceau d'os avec un peu de viande dessus- 2 rondelles de tomates- 2 rondelles de concombres, une cuiller de purée coupée à l'eau – 1 banane. Je ne sais ce qu'ils font mais pour l'instant c'est dur dur (.)

Le 7 octobre 1990 (.) 21h00 Repas ce soir nous mangeons encore presque rien. Les gars commencent à en avoir marre de ne rien manger et de bosser l'après-midi à crever (.) Les gars perdent le moral à cause de la bouffe, c'est incroyable ce manque d'organisation (.)

Le 8 octobre 1990 (.) 13h00 Repas – 5 rondelles de concombre, un morceau de viande grand comme mon pouce - 62 petits pois et une orange. Avec ça, je vais pas tenir longtemps (.) ce soir un repas un petit peu plus copieux. C'est la bonne ambiance autour de la table (.)

Le 12 octobre (.) 19h00 Repas assez bon, mais nous avons fait en plus une soupe, légumes tomates, et des saucisses. Tout le monde est gavé [c'est nous qui soulignons].

Le 14 octobre (.) 19h30 repas, je rigole encore, deux cuillérées de fayot, deux cuillérées de thon, un quart de pain et c'est tout, enfin tout le monde en a marre. La ville est à 25 km et personne ne veut prendre la décision pour acheter de la bouffe.

Le 20 octobre (.) 19h30 Repas, encore rien à manger. 1 œuf en sauce, un peu de haricots.

[La situation semble se modifier à partir du 21 octobre. L'adjudant SE note une liaison en ville pour acheter réchaud et bouteilles de gaz, détenteurs, café.]

Le 21 octobre (.) Repas, pâtes qui collent (sorte de glue et une mélasse de bœuf) en petite quantité, heureusement le B/C L. nous a préparé du riz, succulent. Donc grâce à lui, nous avons bien mangé (.)

Le 22 octobre 18h00 (.) le cuisinier (le B/C L.) nous prépare des spaghettis à la sauce tomate. Heureusement qu'il est là. 20h30 Repas succulent. Tout le monde se lèche les babines.

Le 23 octobre (.) Le Bg L. a été faire des courses , il a acheté des poulets et autres choses (.) super repas, riz, bœuf, ensuite petit café (.)

Le 24 octobre (.) 10h30 Nous sommes livrés en vivres frais, super, à midi, nous allons encore bien manger. Comme toujours, les BG L. et BG/C F nous préparent un bon repas. 12h10 Nous passons à table, repas fantastique (.) 15h40 reprise du travail, les réunionnais font infuser des fruits pour faire de l'alcool.

Le 26 octobre (.) 19h30 Nous passons à table, Riz avec bœuf en sauce et en plus de la qualité, il y a la quantité, bien sûr le tout préparé par notre cuistot national Bg L. (.)

(.)Le 9.12 (.) *Ce soir gigot de mouton et flageolets, super bon, bonne ambiance sympa.*
 Le 31.12. 21h30 *Nous passons à table, langouste, canard confit, forêt noire glacée.*
 Le 1.02 (.) 18h30 (.) *Fromage fondu avec biscuit de ration puis riz avec bœuf légumes.*
 Le 5.02 (.) 18h00 *Le bg/c L. prépare le repas aidé par le Mdl S. 18h30 Nous mangeons. Très bon, poulet avec riz cantonnais, plus un mélange de pain. Enfin ça tient bien au ventre, pas de problèmes, puis petit café, mais cette fois du vrai que j'ai reçu d'un colis. Ensuite un petit pouce avec un peu de whisky.*
 Le 20.02 (.) 09h25 *Nous prenons la route pour le 35 en arrière des lignes 10h15 Nous sommes sur place, je donne le bonjour à tout le monde (.) Puis nous restons avec l'adjdt. pour manger. Au menu, cuisse de gigot, riz. Très bon et bonne ambiance (.) Ce soir soupe chinoise et amélioration avec les colis perso.*
 Le 23.02 *frontière irakienne (.) 18h15 Nous mangeons autour de la P4 avec des gars du RICM qui sont à côté de nous. Le Mdl S. nous offre généreusement du pastis, et au menu, cassoulet au canard, saucisson, pâté de cochon Henaff (Bretagne), une façon comme une autre de fêter le passage en Irak.*
 Le 1° 03.91 (.) 19h00 *Nous mangeons du pâté de canard au poivre offert par le Bg/C D.*

2. Prouesses et partages

A Vogosca, en poste on a des cuisiniers par peloton, des mecs qui se démerdent. (.) Avec les rations, les marouins se démerdent, on fait un plat, on assaisonne. Et puis, il y a les colis. Ce qu'on peut faire en peloton, on ne peut pas le faire pour 100 mec... Au début, il y a un tour pour faire la bouffe. Très rapidement, on s'aperçoit qu'il y en a plus démerdards que les autres et qui aiment ça. (Entretien Int N décembre 2000).

Par ces quelques lignes, cet officier résume un principe d'économie combattante déjà souligné. S'agissant de se nourrir en situation opérationnelle, et à *fortiori* lorsque la pénurie menace, on fait pour un petit nombre ce qui ne peut se faire pour un grand nombre.

Cela ne suffit pas pourtant à comprendre cette tendance plus ou moins répandue, plus ou moins accentuée dans les petites communautés combattantes à rechercher l'*extra-ordinaire* et une certaine autonomie pour s'approvisionner et préparer les repas. Le manger n'a pas seulement une fonction de nourriture, il a aussi une fonction sociale (Rivière, p.189-218) : il participe à la sociabilité à l'intérieur de la petite unité, à son identification, à des jeux de différenciation avec son voisinage et à des prestations d'échanges.

Ce que recherchent consciemment ou non bien des petits chefs au combat, c'est à enrichir la sociabilité à l'intérieur de la petite unité qu'ils commandent. Le self-service standard d'un *ordinaire* de bataillon ou d'unité où les repas de masse sont servis individuellement ne favorise guère cette sociabilité « entre soi », alors que le repas pris autour d'une table commune, préparé dans la section ou dans

le peloton par quelques prouesses ou quelques catastrophes cuisinières peut créer de l'ambiance, même si la situation ne s'y prête pas.

L'harmonie de la petite unité est toujours problématique. Comme dans une famille étendue, dans un groupe, entre les groupes ou entre les équipages d'une section ou d'un peloton, il y a des tensions. L'exploit – peut-être dérisoire pour certains – que constitue la confection du repas dans la petite unité, puis le plaisir de s'attabler pour savourer l'œuvre ou en plaisanter si elle n'est guère réussie, contribuent à réguler ces tensions. En même temps, cette geste nourricière procure aux membres de la petite communauté combattante un sentiment de différence par rapport aux communautés voisines : le repas « fait maison » contribue à des besoins d'identité. C'est de cela autant que d'un simple besoin alimentaire qu'il serait question plus ou moins implicitement dans cette recherche de l'*extra ordinaire*.

Avec ses soupes à l'oignon, ses quiches lorraine, ses omelettes aux cèpes, ses confits de canard aux pommes de terre, ses poulets aux lardons, ses corbeaux à la broche, ses pâtés de pigeon ou ses îles flottantes et ses crêpes, etc., le « repas maison » possède aussi une autre vertu sociale. Les postes font table ouverte. On accueille souvent. On s'invite souvent de poste à poste, comme à Krupac :

J'ai créé des rites (.) Tout le monde se mettait à table. Il y avait un apéritif dominical. Je créais des échanges entre les postes : on se recevait (Entretien lnt U à propos des postes de Krupac, mai 1999).

Par une nourriture « maison » offerte dans une relative pénurie de ressources et de moyens, la petite communauté combattante rassemblée autour de ses hôtes affiche sa personnalité collective. Chacun est directement ou non impliqué dans cette hospitalité. Chacun peut se réclamer d'une tâche ayant contribué à la confection de l'offrande, qu'il s'agisse d'avoir cuisiné, d'avoir cueilli, chassé, rapiné les aliments, d'avoir préparé la table, d'avoir participé à la mise en place de l'espace d'accueil, à la récupération ou au bricolage de quelque mobilier, ou encore de monter la garde à la place du « cuistot » désigné. Chacun peut se voir ainsi gratifier d'un regard extérieur.

26 octobre Bjelasnica 00h25 (.) Aujourd'hui j'étais de bouffe et innovation, tout seul, afin de libérer une personne pour les gardes et ainsi alléger celles-ci (.) Or à midi 8 personnes sont venues manger en plus (16 au total) (Cal REI).

.Mercredi 24 mai 1995. Après plusieurs échecs, le Cne L parvient à nous rejoindre avec le Vab pour la liaison logistique : courrier, bières, cigarettes et quelques vivres fraîches nous parviennent ainsi pour le grand réconfort de tous. Les petits plats sont mis dans les grands pour le repas de midi et le groupe du sergent G. se met en quatre pour nous préparer ce qu'il y a de meilleur malgré quelques carences en vivres : crêpes et îles flottantes clôturent tout de même ce repas (.) (Lnt C sur le poste de Poljine).

13 octobre 1994 (.) Le chef D. nous invite à dîner (.) Une bonne omelette, l'apéro au whisky (.)

Mercredi 23 novembre (.) Nous montons à Bravo Juliette où nous sommes invités à dîner par L [sergent, chef de poste] (.) L'accueil chez L est sympathique, simple. Son groupe assez différent, chacun a sa personnalité étonnante (.) Le dîner est succulent, soupe à l'oignon, poulet lardons et tarte au pommes (Journal de marche gt EU).

De son côté, le même jour sur le même poste, le caporal REI note : A 18b00, 10 [code phonique de l'autorité qui commande la compagnie] + Sergent (.) sur position pour partager notre bon repas (.) Moment agréable ».

A ce titre, l'hospitalité de la petite unité est d'une toute autre nature que celle du bataillon ou de l'unité. Dans le premier cas, tous les membres de la petite unité y ont pris part et y prennent part, attablés autour des hôtes. C'est moins ou pas du tout le cas au niveau d'une collectivité d'une centaine de casques bleus. Ce n'est plus un « Nous » communautaire qui reçoit, mais le capitaine, ses officiers ou ses sous-officiers au moyen d'une organisation spécialisée, l'ordinaire. Ce sont les chefs qui recueillent les gratifications des hôtes. Bien plus, dans ce cas, il peut arriver que les casques bleus ne partagent même pas les saveurs du repas offert aux invités. C'est en filigrane, ce qui peut se lire dans cette observation sibylline du sergent EU à propos d'une visite d'un général à sa compagnie :

Mercredi 28 décembre (.) le soir le Général G vient souhaiter la bonne année aux casques bleus. A Sabici, le sergent D est royal ... Très bon accueil et petite collation à l'intérieur du poste. Idem pour Uniforme India [Umoljani] (.) Puis à RE [Razaslje] où nous buvons un petit vin ensemble. Repas officiel avec des frites et de la viande... mais nous au SRL [ordinaire], c'est autres choses. On plaisante là dessus entre copains.

En fait ce qui différencie la cuisine d'une petite unité d'un ordinaire de bataillon ou d'unité, c'est la possibilité pour les membres de cette petite unité de partager les prouesses, les hardiesses, les maladresses, les générosités et les incidents qu'a nécessités la confection du repas. On en discute autour de la table, on s'en réclame, on en plaisante : le manger – et pas seulement le fait de manger – donne lieu ici à paroles. On a bâti une cuisine, aménagé une popote de ses propres mains et parfois, on se glorifie de quelques hardiesses délinquantes et de chapardages. On commente une adresse à chasser, piéger, ramasser, cueillir, troquer des produits — la sienne, celle du copain ou de celle de « ses hommes » On en argue autour de soi, devant des hôtes. Et si en définitive, le brigadier ou le caporal Machin n'a pas ramené grand chose de son marché – « une poule dure comme une table de douze » contre « 5 litres de benzine » (Major RE) –, on peut quand même rire de sa tentative malheureuse. Le rire est une autre sorte de nourriture dont le combattant parvient à se gaver pour peu que les circonstances lui en donnent la matière.

Et puis, il y a encore l'offre et l'échange ou encore le partage partiel ou total qu'autorisent les produits des colis arrivant du « pays » et envoyés par la parentèle. Rien de plus illustratif sur ce point que quelques extraits tirés encore des notes profuses de l'adjudant SE durant la crise du Golfe :

Le 29.01 frontière irakienne (.) 09h30 Retour au campement. 10h00 J'ouvre une boîte de foie gras et une boîte de confit en morceau. Dégustation avec l'adjudant, le chef Lemaire, les Bg/C Tb ; L. et D. Bon petit casse-croûte.

Le 30.01 Le chef L. vient avec foie gras, lentilles, saucisses de Castelnaudary et moi j'apporte cassoulet d'oie confit. Dégustation de tout le monde. Un bon casse croûte, qui fera repas de midi en même temps (.) 19h00 Nous passons à table (enfin, on mange sur le capot d'une P4) (.) 19h30 nous sommes tous autour de la P4 à écouter des histoires racontées par Bouvard, Sim, etc. dans les grosses têtes. Super détente. L'adjudant nous offre du calva qu'il vient de recevoir.

Le 31.01 (.) 18h00 Le chef L. nous rejoint comme chaque soir. Retour de l'adjudant du débriefing. Puis repas succulent préparé par le Bg/c L.. Il fait bon, ensuite petit café suivi d'un peu de calva offert par l'adjudant.

Le 19.02 (.) Repas ce soir à base de foie gras sur des toasts. Puis un dessert mont blanc au chocolat que ma mère m'a envoyé par colis.

Enfin, il y a les *popotiers* ou les cuisiniers improvisés ou non de la petite unité. Ils constituent un sujet en soi. On observe deux modes d'organisation : tantôt le cuisinier est attiré, parce qu'il est plus débrouillard que les autres ou parce qu'il a les compétences et les talents requis, tantôt la popote est préparée à tour de rôle. Bienheureuse la petite unité qui possède dans ses rangs un Antillais, un Réunionnais ou quelque talent en matière de cuisine :

29 septembre 1994 (.) Le groupe de combat qui tient le poste est très gâté, il y a parmi eux un électricien qui réussit à récupérer et à trafiquer tous les circuits électriques. Il y a aussi un cuisinier et un pâtissier (.) Au programme du dîner, une splendide quiche (Sgt EU).

A défaut, le chef de poste organise un tour. Il s'en tient là ou désigne à la longue un casque bleu « plus démerdard que les autres et qui aime ça » (entretien lnt N).

Sur les postes, vivre frais pour la durée de la mission ou rations = rations françaises, allemandes, parfois britanniques. Le midi, on mangeait les rations. Le soir on prenait le temps de faire la cuisine. Un concours de bouffe le soir. J'avais des mecs qui n'avaient jamais fait cuire un œuf. Au retour, ils étaient tous capable de faire la bouffe. Je mettais un point d'honneur à faire tourner. Ça faisait partie de la culture, de l'apprentissage. On a toujours bien mangé. Il y avait toujours un mec dans la section pour améliorer le repas (Entretien lnt C. mai 2000).

Attitré ou non, compétent ou non, le cuisinier, c'est le Nôtre. On le voit œuvrer et on peut commenter ses prouesses et plaisanter de ses échecs. Sa manière de cuisiner peut prêter à des étonnements. Le pâté de pigeon ou les brochettes de moineaux à Coralici sont de ces prouesses. Il y en a d'autres moins éclatantes, mais plus risibles :

14 au 18 juin [sur PO 14 dans la poche de Bihac] (.) Aménagement d'une cuisine (.) mayonnaise couleur kaki et petit dessert (Journal de marche major RE qui raconte lors de son entretien : « Nous n'avions pas de mayonnaise. M a voulu nous faire une mayonnaise sans œufs, avec de l'huile et un peu de moutarde : on a bien ri du résultat).

Le 19.02 sur la frontière irakienne (.) Pour midi, frites et poulet. Les frites sont bonnes mais pour tourner les frites on a rien, donc ce n'est pas grave. La pioche fera l'affaire. L'huile bouillante à +200°, ça désinfecte très bien. (Journal intime adj SE)

Il serait néanmoins inexact de se représenter le temps de la cuisine combattante comme identique à celui de la cuisine familiale. Ici, il vous appartient, là il ne vous appartient pas.

Certes, on s'efforce de prendre le temps de préparer à manger et de s'attabler pour manger. Mais ces moments pris sur le temps de la guerre sont toujours incertains. Ils sont hachés bien souvent par le staccato brutal d'une rafale, par une explosion, par le tir d'un sniper. Alors le temps lent de la cuisine ou du repas est brutalement rompu. L'alerte « rouge » précipite les casques bleus sur les gilets pare-balles ou pare-éclats. Ils foncent aux abris, dans les postes de combat, sautent dans un Vab en vue d'une intervention. Les rations se substituent alors à l'*extra ordinaire* si celui-ci était en cours de préparation.

Ces observations sur les pratiques de nourriture des unités et des petites unités de combat en Bosnie montrent qu'il en est de leur manger comme de leur couvert. Les pratiques auxquelles on recourt dans les unités et les petites unités pour se ménager « le vivre et le couvert » estimés nécessaires pour supporter l'adversité, pour entretenir et mobiliser les énergies dans la durée, mais aussi pour construire et afficher la force d'une identité collective réclament l'existence en leur sein d'attitudes et de savoirs prosaïques. Tout laisserait à penser, au moins dans le cas français, que les capacités opérationnelles d'une formation de combat résident autant dans les aptitudes de ses chefs et de ses hommes à enrichir la rareté que dans leurs aptitudes à conduire ou à exécuter des missions de combat ou de non combat.

V. LES PROBLEMES D'EAU

Les casques bleus connaissent en Bosnie des conditions générales sanitaires et d'hygiène de vie relativement saines, si l'on compare à ce que subissaient ou ce dont souffraient leurs grands aînés durant la guerre d'Algérie : le couchage sur des paillasses au début du conflit, les caries dentaires, des affections « liées à la trop grande consommation de boîtes de conserve », des ictères, des hépatites et des jaunisses, des dysenteries, sans compter la « quasi absence de renouvellement de chaussettes » (Jauffret, p.218-219).

En Bosnie et en Croatie, les premiers arrivants sont les plus mal lotis. Comme on l'a vu les installations initiales en base ou en poste peuvent être sommaires. On dort dans le sac de couchage, éventuellement sur un lit picot. Les moyens sanitaires sont ceux que l'on trouve sur place. Peu à peu, les bases sont équipées de « lits en dur avec matelas et draps perso » (Entretien Int C, mai 2000). Des équipements sanitaires sont réparés, des douches fixes ou de campagne, des machines à laver le linge sont installées. En revanche, les conditions d'hygiène en poste resteront relativement rustiques, leurs améliorations étant plutôt dues aux bricolages des formations qui s'y succèdent.

Certes, des unités peuvent souffrir de carences alimentaires, du froid plutôt que de la chaleur du fait de matériels peu adaptés aux climats rudes des régions balkaniques (Vab, tentes modulaires, moyens de chauffage) ou d'absences d'équipements grand froid non prévus ou acheminés trop tardivement. Il est vrai aussi que certains casques bleus ont vécu quelques moments durant lesquels leur hygiène pourrait être aujourd'hui qualifier de douteuse :

Journée du 30 juin 1995 (.) J'autorise (.) les personnels à se déshabiller pour dormir. Le but est de les économiser un peu : cela fait cinq semaines, jour pour jour qu'ils sont sous pression et qu'ils dorment tout habillés (Journal intime Int U à Krupac).

Mais, il faut plutôt mettre ces lacunes sur le compte de l'imprévision de certains logisticiens d'états-majors, sur les multiples « frictions » d'un champ de guerre et sur leurs incidences incontournables et non sur les conditions d'organisation générale de santé et d'hygiène qui sont celles de l'Armée de terre aujourd'hui.

D'ailleurs, notamment sur les monts Igman, certains casques bleus découvrent au cours de leur séjour une hygiène de vie à laquelle leur mode de vie urbain ou rurbain ne les avait pas accoutumés. Ils se sont dépouillés et « blindés » :

Le 04.11 1994 (.) J'ai perdu énormément de choses et de gens depuis le début de mon armée. J'ai gagné un personnage (moi), son caractère, son corps, son cœur et tout ce qui le constitue et quasiment une nouvelle famille, la mienne que je (re) découvre ! la preuve de mon blindage : 24h sans sommeil avec 10h de sommeil en deux nuits. Tenue T-shirt, veste de treillis à l'intérieur du Vab, véritable frigo avec -5° à l'extérieur (Cal REI).

En revanche, ce théâtre d'opérations est révélateur d'un problème qui pose

quelques interrogations pour l'avenir : celui de l'approvisionnement des petites unités en eau courante et potable. Ce problème pose un défi à la logistique de l'Armée de terre. Du moins dans certaines zones géographiques, il réside dans le décalage croissant entre l'augmentation en quantité et en qualité des besoins en eau du combattant français et la raréfaction des ressources locales pouvant répondre à ces besoins.³

1. Problèmes contemporains d'approvisionnement en eau

La question de l'approvisionnement en eau des formations de combat s'était déjà posée durant la guerre de 1914-18. Il ne s'agissait alors que d'eau potable. L'ouvrage édité au cours des années 1920 par le Service historique de l'Armée de terre, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, fait une description assez surprenante de l'organisation qui est mise en place en 1915 devant « l'accumulation de gros effectifs dans des régions normalement peu habitées ou pauvres en eau » et devant « la crainte d'une pénurie d'eau pouvant résulter de la sécheresse ».

Dès le début de la guerre, certaines armées avaient pris l'initiative d'organiser leur ravitaillement en eau potable par wagons citerne ou par tonneaux hippomobiles ou automobiles. En 1915, la situation conduisit le commandement à réglementer les approvisionnements en eau et à créer un « service des eaux ». De l'arrière fut mis « à la disposition des armées occupant des zones déshéritées un matériel de transport spécial » : « bateaux citerne de 100m³ », « wagons citerne de 15 à 20m³ », etc. Les armées furent dotées de tonneaux automobiles de 1800 l. pour transporter l'eau vers le front.

Au niveau des *trains de combat*⁴ de bataillon, des convois de voitures réquisitionnées transportant « des tonneaux de 5 à 600 l » ravitaillaient les unités sur leur lieu de stationnement ou sur des points de distribution. Ils s'approvisionnaient aux convois arrivant de l'arrière ou à des points d'eau. La distribution aux unités se faisait par « des bidons de 15 à 25 litres » ou par des tonnelets portés par des mulets, à raison d'1 litre d'eau de boisson par homme et par jour.

Quant au service des eaux proprement dit, ses travaux consistaient à « curer des puits (.), à améliorer les conditions de captage et d'adduction des sources » et à créer de nouveaux points d'eau par forages. On note à ce titre que les armées disposaient d'un abondant matériel de pompage : « 1.438 pompes dont (.) 272 pour puisement en grande profondeur ». Enfin « les craintes

On notera que la littérature ouverte au public sur ce sujet est pratiquement inexistante.

⁴ Au combat, ensemble des véhicules, et par extension, dispositif qui est chargé d'approvisionner les unités en vivres et munitions et de réparer leurs matériels.

d'empoisonnement des points d'eau (.) la mauvaise qualité de certaines eaux, la pollution de nombreux puits ou citernes » conduisirent à la mise en place d'organismes et de dispositifs procédant périodiquement et systématiquement à « l'analyse chimique et bactériologique de toutes les eaux pouvant être consommées par les troupes » et à la stérilisation des eaux de boisson distribuées par divers procédés : « le permanganate de potasse, l'iode, et surtout l'hypochlorite de soude (eau de Javel) » (*Armées françaises dans la guerre*, p.231-236).

Ce dispositif fut organisé et mis en place en réponse au problème limité que posait le seul accès à l'eau de boisson pour un effectif massif de combattants pratiquant une hygiène corporelle encore frustrée et sur des territoires où l'eau n'avait pas atteint le degré actuel de pollution.

Quarante ans plus tard, en Algérie, alors que les pratiques hygiéniques du soldat français ont déjà fortement évolué et qu'elle font l'objet d'une réglementation (Jaufret p. 217), il n'existe pas à notre connaissance de dispositif équivalent. Il est vrai que les effectifs engagés sont moindres et qu'étant peu concentrés, il suffit souvent des ressources locales. Cela laisse pourtant des unités en postes isolés dans une situation de pénurie :

Le problème de l'eau était plus préoccupant. Le poste a été doté d'emblée d'une grande citerne et un camion venait en principe l'approvisionner tous les trois jours. Dans la réalité, nous étions souvent rationnés, car ce véhicule tombait en panne. En outre la boue lui interdisait les pistes d'accès à la mauvaise saison. Nous avons donc été à plusieurs reprises dans l'impossibilité de nous laver pendant plusieurs jours successifs. A ma libération, j'ai apprécié pendant longtemps ce geste si simple consistant à ouvrir un robinet pour avoir de l'eau (.) Des maladies diverses ont affecté mon unité. Plusieurs épidémies de dysenterie se sont produites. Fait inévitable, car les hommes buvaient de l'eau de source parfois polluée pendant les sorties, (.) A cause du caractère subit et intense des douleurs intestinales, la dysenterie provoquait la course éperdue des malades vers les lieux appropriés : une simple fosse traversée par trois planches, creusée à une trentaine de mètres du poste (.) En octobre 1960, plusieurs hépatites virales se sont déclarées » (Interview d'un ancien appelé dans Vittori, p. 77-78).

Aujourd'hui, les variables physiologiques, culturelles et écologiques qui jouent sur le ravitaillement en eau des unités rendent celui-ci encore plus problématique. On a certes à faire généralement à de faibles effectifs de combattants en comparaison du passé. Mais du fait des transformations radicales survenues au cours de ces dernières décennies dans l'hygiène de vie des Français, les besoins qualitatifs et quantitatifs en eau ont considérablement augmenté : les organismes des combattants se sont accoutumés à une eau de boisson épurée et les besoins d'hygiène des corps et des vêtements réclament de plus grandes quantités d'eaux courantes – sans compter les effets de la mécanisation et les besoins de lavage des matériels roulants. Face à

l'augmentation de ces besoins, les armées en opérations peuvent être confrontées à la raréfaction ou à la rareté des ressources locales exploitables, en raison de pollutions naturelles, industrielles et urbaines ou de destructions consécutives à la guerre.

Les incidences tactiques, voire stratégiques du problème sont directes ou indirectes. Directes dans le cas par exemple du poste du Bokor au Cambodge. Ce « relais radio d'une importance vitale », tenu en 1993 par un groupe renforcé de casques bleus, est situé sur la chaîne de l'Eléphant à 1 heure 30 en véhicules de Kampot où est stationnée la base d'unité et à deux ou trois heures par hélicoptère de Sihanoukville, dans un secteur où opèrent une trentaine de Khmers rouges. « L'eau pour la toilette est stockée dans une citerne souple de 6m³. Elle provient d'un petit ruisseau situé à 500m du site. Elle est acheminée à l'aide d'un bac souple de 3500l installé avec une motopompe sur le plateau d'un GBC. Cette eau n'est pas potable ». Les relèves s'effectuent par une piste difficile. Elles transportent avec elles leurs besoins en eau potable pour une semaine, leurs vivres et leur carburant. Les mouvements fréquents nécessaires à l'approvisionnement en eau de lavage, combinés à l'absence de ressources locales en eau potable ou de moyens de traitement des eaux locales, fragilisent donc les capacités de défense du poste : les Khmers rouges peuvent harceler ces mouvements ou encore isoler le poste sans s'y attaquer en coupant plus ou moins durablement la piste qui y accède (D'après étude Int CH Bokor).

Les notes savoureuses prises durant la guerre du Golfe par l'adjudant SE – dont les sensibilités à l'hygiène et aux odeurs corporelles paraissent il est vrai au-dessus de la moyenne – offrent un cas d'incidences indirectes. Les extraits que nous en avons tiré paraissent traduire une perte d'accoutumance physiologique et culturelle du soldat français à des eaux de boisson de qualité moyenne ou aux pratiques hygiéniques sommaires qui permettent une économie de l'eau. Au vu des observations de ce sous-officier, l'eau de boisson que consomment ne semble pas convenir aux organismes du soldat français. Dans le Golfe, en zone désertique, l'eau ne manque pas. Mais elle n'est pas partout inépuisable, surtout lorsque l'on compte sur l'eau d'un puits auquel se ravitaillent également des unités américaines. On observe qu'en stationnement comme en mouvement les besoins en eau de lavage et de cuisine de la division Daguet ne sont pas partout satisfaits. Le soldat français est contraint de se contenter d'une hygiène élémentaire, voire de ne pas se laver quelques jours. On notera toutefois la tonalité des notes de l'adjudant SE : rien n'est dramatique, et cela peut indiquer des possibilités d'adaptation du soldat à la rareté en eau et des souplesses en conséquence.

En stationnement

Désert d'Hafar el Batin le 8 octobre 1990 (.) Tout le monde a la chiasse aujourd'hui, peut-

être à cause de l'eau ou bien de la chaleur (.)

Le 9 octobre (.) Nouvelles consignes, plus le droit de boire l'eau donnée par les Saoudiens [c'est nous qui soulignons] car il y eu intoxication (.)

Le 17 octobre (.) 07h00 Pour nous footing, j'en ai bien chié, et en plus j'ai des coliques et ce matin du sang dans les selles.

Le 19.10 (.) 17h30 Je ne suis toujours pas très bien, mal au ventre et en permanence aux toilettes (.) 19h20 Trop mal au ventre (.) , j'ai froid et je suis fatigué.

Le 22 octobre, changement de position et installation à Miramar à proximité d'un puits

Le 23 octobre 1990, Miramar, (.) L'adjudant L a été repéré le puits à 15 km d'ici, car il y aura la cellule NBC [nucléaire, biologique, chimique] et la chaîne de décontamination). (.) Beaucoup de jeunes tombent malades. Ca doit être des coups de chaleur.

Le problème est donc accru au cours de ce conflit par la nécessité de disposer d'eau en grosse quantité pour procéder à des opérations de décontamination en cas d'attaque NBC.

27.10 (.) Je fonce au WC. Il y a quelqu'un. Trop tard. Je me fais dessus, j'en ai partout (.) Enfin ça arrive.

Le 28.10 Le soldat L. revient de l'infirmerie. il aurait une gastro entérite.

Le 30.10 (.) Je suis malade comme un chien. Toute la nuit, mal au ventre, vertiges, et envie de dormir

Miramar le 17.11 (.) 10h15 J'emmène thermos de café, plus des jerricanes d'eau pour que les gars puissent se laver, car ça fait 7 jours pour certains qui sont sur position et sans eau

Le 19.12 [sur la même position] (.) Plus d'eau. impossible de se laver. les américains ont tout pompé.

Le 20.12 (.) 16h30 Douche chaude. Enfin. Je commençais à sentir mauvais.

En mouvements vers la frontière irakienne

Le 20.01 (.) Trois jours que nous dormons habillés, tant bien que mal. 06h30 Réveil de tout le monde. Café, puis petite toilette figure, dents, rasage car pas beaucoup d'eau.

Le 23.01 à 2km ouest de la frontière (.) 10h00 une douche est montée rapidement, nous sautons sur l'occasion car nous sommes vraiment très très sales.

Le 26.01 (.) Le chef Lemaire me fait chauffer de l'eau, et à l'aide du tuyau je vais prendre une douche. Il n'y a rien à dire, je me sens mieux.

Le 15.02 (.) Enfin un peu d'eau, donc j'en profite pour laver mon linge. Ce n'était pas du luxe.

Le 11.03 (.) 16h30 Je me lave au jerricane, ça fait du bien, propre des pieds à la tête.

Le 19.03 (.) 10h30 Je vais laver mon treillis sable, il en avait bien besoin, à même le sol avec un gros tuyau. Nettoyage sans problème 11h30 je me ballade un peu, mon treillis sèche au soleil, et il ne va pas mettre longtemps à sécher grâce au soleil.

2. En Bosnie

La Bosnie présente un cas type de raréfaction des ressources locales en eau : un pays relativement industrialisé mais encore à l'écart de préoccupations écologiques et de plus en guerre. Les eaux sont polluées en zone urbaine et les effets de la guerre ont détruit un grand nombre d'infrastructures d'alimentation en eau, raréfiant les points d'eau potable ou non potable. Quand ils existent, ils sont parfois contrôlés par les belligérants, comme à Velika Kladusa ou à Vogosca, ce qui rend les unités de la Forpronu dépendantes et fragilise l'application du principe de neutralité.

Néanmoins, les situations sont là aussi très variées. En campagne, en altitude, aux périphéries de Sarajevo, il existe des points d'eau exploitables pour l'eau courante et même pour l'eau de boisson mais pour de très faibles effectifs : torrent de la Rakitnica, sources ou puits au col de Javorak, à Brda sur les monts Igman, à Krupac ou à Poljine. En revanche, la nocivité des eaux locales à Sarajevo est soulignée par le lieutenant Y, séjournant sur l'aéroport en 1993 : « L'eau était polluée, elle sentait mauvais, on ne pouvait pas prendre de douches » (Entretien août 2000). Une étude sur la situation à Kakanj au début de l'année 1993 illustre la rareté quantitative et qualitative des ressources dans une ville moyenne à grosse activité industrielle :

(Extraits d'une fiche les problèmes d'eau de boisson à Kakanj rédigée par RD, doss. BgBH pièce Eau/RD.) *(.) a/ ressources et stockage de la ville de Kakanj – 6550m³ de réserve pour une ville de 50000h. et une population de réfugiés de 20000h. en possible augmentation. – Les deux principales stations ne peuvent voir leur infrastructure s'améliorer en raison de la guerre. Les coupures d'eau, déjà fréquentes, risquent de se multiplier.*

b/ analyse des eaux du réseau local : présence d'Eschericia Coli – présence de germes d'hépatite A. 80 cas, essentiellement parmi les enfants, ont été recensés par les autorités locales ou les Ong – forte teneur en plomb.

c/ possibilités d'approvisionnement à proximité de la ville de Kakanj : – la petite ville de Kresevo à 60km du bataillon possède une source dont l'analyse n'a pas révélé de problème majeur – la station thermique de Kiseljake (40km de Kakanj) produit une eau gazeuse conditionnée en bouteille de verre.

2.1. Les besoins et leur satisfaction

Rien n'indique dans les paroles et dans les écrits recueillis que les casques bleus aient souffert d'un manque d'eau de boisson, les unités étant ravitaillées par des convois transportant de l'eau de source en packs. Nous y reviendrons. Les mentions de maux qui auraient pu être consécutifs à une consommation d'eau

de mauvaise qualité sont pratiquement inexistantes, sauf dans la poche de Bihac où le major RE signale quelques affections ayant nécessité des évacuations sanitaires.

Les besoins en eau de boisson varient évidemment selon les saisons et les températures, selon les situations et les activités, mais il est assez probable qu'il existe également des variations en fonction des cultures d'armes – du fait de l'origine de recrutements, de pratiques dominantes, d'accoutumances propres à des activités spécifiques, etc.

S'agissant de l'eau de boisson, à Krupac 1, le lieutenant U fait état d'une réserve basée sur une consommation de 5 litres par homme et par jour [h/j] : selon lui, il s'agit d'une dotation « réglementaire »⁵. Encerclé par les Serbes en mai et juin 1994, il a rationné « de façon drastique » la consommation de rations de combat dont la réserve était insuffisante. En revanche, il ne lui pas été nécessaire de rationner l'eau de boisson, la consommation étant modique en raison d'une température moyenne pas très élevée : « Environ 1/2 dotation par jour », soit 2,5 l h/j.

Dans son étude sur les problèmes de l'eau à Kakanj citée plus haut, RD évalue à 1,5 l h/j en période hivernale la consommation réelle d'eau de boisson du BgBH en premier mandat sur la base de l'expérience vécue par le bataillon. Il prévoit une consommation de 4 l /h/j. en période estivale. Néanmoins, des activités particulières peuvent être fortement consommatrices. Cet officier nous rapporte le cas limite de sapeurs, conducteurs de tracto-pelles, qui à Sarajevo en 1993, édifient des merlons de terre de 6 m de haut pour assurer la défense de l'aéroport ou du PTT building.

Le sapeur conduit son engin dans une cage vitrée à 3m20 de haut...Il est soumis à une double tension nerveuse...Tension technique car il doit monter la terre sur une pente de 30 à 40 degrés. De plus, il est dans le champ de tir de snipers...Le conducteur boit 12 litres d'eau par jour. (Entretien RD, décembre 1998).

De son côté, le lieutenant Y, ayant séjourné à Sarajevo durant l'été et l'automne 1993, fait état d'une réserve d'eau potable équivalente à moins de 3l./h/j. lorsque sa section de légionnaires est en mouvement, ce qui n'exclut pas une consommation supérieure : il ne s'agit que d'une réserve.

(.) L'eau potable...Tout était pensé. L'avant du Vab était plein de flotte et de ration : 8 litres d'eau potable en pack par homme et par jour pour une autonomie de 3 jours (.) (Entretien, juillet 2000).

⁵ Il existe dans l'Armée française une réglementation applicable pour toutes les armes relative à « l'alimentation en eau des troupes en campagnes ».

Le colonel de Ricchoufzt évoque une consommation de 6 à 8 l/h/j chez les légionnaires qui à fin de l'été 1993 construisent le poste de Dupovici « par 40° en casque et gilet pare-balles », alors que selon lui, la réserve prévue par l'Onu est de 3l/h/j (Entretien août 2000). En mai 1995, c'est cette dernière norme de réserve en eau potable qui est appliquée sur le poste de Poljine :

A Poljine, il y avait une source et un camion citerne qui nous ravitaillait pour l'eau courante. L'eau d'alimentation était livrée par packs et nous avions en réserve la valeur d'une ration de 3 l./h/j.(Entretien Int C mai 2000).

Une fiche manuscrite rédigée en métropole et en octobre 1992 par un sous-officier du génie analyse les voies et les moyens possibles qui seront nécessaires pour ravitailler le futur BgBH en eau potable et courante (pièce Eau/ MAN doss. BgBH). Elle s'appuie sur une estimation des besoins « en métropole ou en Centre Europe » :

| Eau potable quotidienne | | Eau d'usage courant périodique | |
|-------------------------|--------|--------------------------------|-----------|
| <i>Boisson</i> | 3,5 L. | <i>Lavage effets</i> | 10 L. |
| <i>Cuisine</i> | 10 L. | <i>Nettoyages collectifs,</i> | 5 à 10 L. |
| <i>Ablutions</i> | 10 L. | <i>Nettoyages matériels</i> | 100 L. |
| <i>Douche</i> | 30 L. | | |

Soit une consommation d'eau par homme et par jour de 53,5 l. dont 3,5 l d'eau de boisson à laquelle s'ajouteraient 120 l. d'eau courante à périodicité hebdomadaire pour les lavages d'effets et de matériels.

On notera que ce sous-officier classe en « eau potable », les eaux nécessaires à la cuisine et aux lavages du corps : les 40 litres prévus à ce dernier effet équivalent à plus d'une bonne douche par jour.

En regard de ces chiffres, voici trois témoignages issus d'un passé relativement récent, celui des années 1950-1960. Dans *Les derniers méharistes* Marcel Baudin, chef d'un peloton méhariste, relatant une nomadisation en novembre 1956 dans le Tanezrouft mentionne que « les rations normales d'eau de boisson » mais aussi de cuisine sont de « quatre litres par homme et par jour ». Cela permet largement « de préparer café ou thé, de boire l'après-midi quand il fait chaud et de faire cuire le riz ». En été, la ration passe à 12 litres « et ce n'est pas généreux » (Baudin p. 76). Dans ses carnets de route rédigés durant la guerre d'Algérie, le général Salvan relate l'infiltration de sa compagnie dans le Benidir (région d'Aïn Sefra dans le Sud-Oranais) en mars 1961 et il écrit :

1-2 mars 1961 : Les heures passent avec lenteur. La chaleur est pénible (.) Je prends successivement 2 heures comme guetteur, 2 heures comme radio et je dors ou je réfléchis 4 heures. Je discute avec l'un ou l'autre. Mais parler est un gaspillage inutile lorsqu'il n'y a qu'un bidon de 2 litres d'eau pour tenir 24 heures [C'est nous qui soulignons] (Les carnets de route d'un jeune lieutenant – Shat – Fonds privés 1K 348).

Une observation personnelle enfin : en 1963, une trentaine d'hommes tenant le poste sommairement installé d'Oglat Beraber, sur la Hamada du Ghir au sud de Colomb-Béchar, avec néanmoins douche bricolée, consommait en période hivernale la valeur d'une citerne de 1000l./jour (eaux de boisson, de lavage et de cuisine confondues) – soit un peu plus de 30 l./h/J. sans vraiment se rationner, pouvant s'approvisionner à un puits situé à une quinzaine de kilomètres.

S'agissant des eaux de consommation courante, notamment pour le lavage du corps et des effets, les indices recueillis indiqueraient que certaines petites unités ont été dans une certaine rareté au regard des pratiques courantes en métropole. Il ne s'observe pas pour autant de réflexions critiques sur ce point.

A Zetra, en base d'unité, les pratiques de douche quotidienne sont rompues par les craintes de représailles par bombardements qui nécessitent de descendre aux abris, en particulier lors du déclenchement de l'opération *Force délibérée*.

Samedi 2 septembre 1995 A 8h, le peloton est relevé à la garde (.) et chacun peut enfin aller profiter de la douche, la 1^{ère} depuis le début des raids aériens [29 août] (Journal de marche du lnt C.).

Ce sont dans les postes isolés que les besoins en eau sanitaire sont les moins satisfaits. On l'a vu précédemment, dans quelques-uns d'entre eux, on y a installé une douche avec les moyens du bord et les plus inventifs sont même parvenus à y chauffer l'eau. Encore faut-il avoir cette eau en quantité suffisante. A Krupac 1, lors de l'encercllement du poste, le lieutenant U écrit le dimanche 4 juin 1994 : « (.) Ce soir, jour de douche. En effet l'eau sanitaire est aussi rationnée. Une douche par semaine pour l'instant, cela ne pose pas de problèmes d'hygiène ». Et il confirme en entretien qu'il n'a pas vraiment eu de graves problèmes d'eau.

La situation est beaucoup plus difficile au sommet des monts Igman durant l'hiver 1994 en raison du froid qui gèle les moyens de stockage sur les postes ou les installations sanitaires du camp de Razaslje :

(.) Nous n'avons que des tentes (.) eau froide et pas d'électricité (.) Par contre ici, c'est vraiment les scouts ; tentes, pas d'eau ni électricité, on se fait à manger en faisant du feu (.) (Témoignages écrits Igman 94)

Le 27.10 1994 [Bjelasnica] (.) Douche avec un seau d'eau chaude (.)

Le 11.11.1994 [Javorak] Météo : TE -5° à 0°C la journée, plus froid la nuit (.) Pieds

gelés, je n'ai pas touché d'eau sauf pour boire depuis trois jours.

Le 25.11 [à Bjelasnica depuis le 19.11] (.) Nous devrions être relevés demain matin, j'ai hâte de prendre une douche. (Cal REI).

Un chef de section insiste sur le problème à la base de Rasazlje où les canalisations ne sont pas isolées du froid :

(Entretien Int E) L'eau ?..., un gros problème, un problème considérable qui était traité en réunion de chefs de section (.). On économisait. Un souci constant.

2.2. Les moyens mis en œuvre

Pour satisfaire ces besoins, quatre natures de dispositif sont repérables. Un premier dispositif concerne les eaux courantes. Lorsque les adductions d'eau sont détruites ou que les unités sont installées en rase campagne, comme dans le cas de la compagnie qui contrôle le plateau supérieur des monts Igman, les bataillons et les unités se ravitaillent à des points d'eau locaux (bassins, rivières, etc.) à l'aide de motopompes. Le transport de l'eau s'effectue par camions-citernes, remorques et citernes souples de différentes contenances. Les unités approvisionnent leurs postes quand ceux-ci n'ont pas la possibilité d'un point d'eau suffisamment proche. Il y a donc des mouvements fréquents de camions citernes qui peuvent subir le harcèlement de belligérants, y compris à l'intérieur d'une zone contrôlée par une unité :

Lundi 3 octobre (.) G. revient de sa livraison d'eau. Il me prend à part. Il vient de se faire tirer dessus. Tirs directs ou tirs d'intimidation, il ne sait pas très bien. Les balles ont ricoché en terre, il a sauté derrière un muret et a armé son Famas (.) Il ne veut pas prévenir le capitaine pour ne pas l'affoler (.) (Journal intime sgt EU).

L'eau est stockée dans des bacs souples également de contenances variables ou dans des citernes en dur lorsqu'elles existent (Krupac 1) Mais il se révèle que, du fait de leur constitution ou des modalités de leur mise place, les bacs souples utilisés en 1993 et 1994 ne sont pas isolés du froid : l'eau y gèle, comme elle gèle dans les installations où les canalisations ne sont pas protégées :

(Doss. BgBH pièce Eau/RD) (.) Les bacs souples sont prévus pour stocker de l'eau jusqu'à -35°C. mais les sorties d'eau ne sont pas hors gel.

(Entretien Int Y juillet 2000) (.) On avait des bacs souples, le bas de canalisation gelait (.)

(Entretien Int E, avril 2000.) L'eau, un gros problème, (.) A BJ [Bjelasnica], il y avait

un bac souple qui avait été posé comme ça à même le goudron. Dès qu'il a gelé, le bac est devenu un glaçon. On faisait fondre la neige (.) On avait monté un réservoir d'eau avec un tuyau. Tout cela alimenté en jerricanes. L'eau potable, on la recevait en packs (.) A la base de compagnie, le moindre tuyau qui n'était pas isolé, c'était trois jours sans eau (.) Les douches, il fallait chronométrer (.) On économisait (.)

Les trois autres dispositifs visent à ravitailler les petites unités en eau de boisson. Certaines unités qui peuvent s'approvisionner à des ressources locales disposent de moyens pour traiter et épurer ces eaux. La compagnie de chasseurs qui occupe les sommets des monts Igman durant l'hiver 1994 assume ainsi de façon autonome le ravitaillement de ses sections et de ses postes en eau courante et en eau de boisson : c'est une organisation qui est un peu lourde à mettre en place pour une compagnie surtout lorsque l'incertitude pèse sur des moyens qui partent dans un paysage plus ou moins hostile. Là encore on s'adapte :

28 septembre (.) Aujourd'hui l'adjudant est de mauvaise humeur. Les structures de la compagnie se mettent doucement en place, nous ne sommes pas encore rodés. Des camions ne passent toujours pas (.) Hier nous avons « sacrifié » le chef X et un chauffeur. Ils sont descendus à Sarajevo en camion, ils n'ont pas pu revenir, les Serbes bloquent encore la sortie de l'aéroport. La section de commandement a donc fort à faire avec l'approvisionnement des postes en eau potable. Il est rentré vers 10 heures du soir hier, sans avoir pu faire le tour des groupes. Il faut recommencer aujourd'hui (.)

29 septembre (.) Mon binôme, le Sergent A., qui était le chauffeur du capitaine devient responsable des livraisons d'eau aux différents postes (.) Plus bas, des pompes électriques remplissent des bacs à eau où l'eau est filtrée et rendue potable. Chaque jour, A. descend en P4 avec un camion citerne, le remplit et visite les postes pour les fournir en eau potable (.)

14 décembre (.) Avec le sergent A., notre « Lyonnaise des eaux nationales », nous descendons à la source, où trois citernes ont été installées. Quand elles sont pleines, G. débarque avec son camion et son motopompe et remplit un bac souple installé dans le camion. La « manip » dure 30 minutes, il rentre alors au camp pour remplir les citernes de réserve. Il fait cela tous les jours, parfois descend même à Sabici où est installé un autre système d'épuration sur les rives de rivière Rakitnik. (Sergt EU.)

14.12 (.) La journée s'est déroulée sans événements notoires, si ce n'est que nous avons fini le bac souple de 3000l et que nous attaquons celui de la réserve des 30 jours soit 7000l d'eau non potable servant à la totalité des tâches ménagères + au lavage des personnels ainsi que de leur linge (Cal REI).

Ces descriptions rendent compte d'une « manœuvre de l'eau » au sein de cette unité. Elle comporte un volet « eau courante » et un volet « eau potable ». Cette unité dispose d'un équipement mobile d'épuration des eaux. Sans entrer dans des détails techniques, l'eau y est traitée et éventuellement un « module

d'ensachage » permet de la livrer autrement qu'en « vrac ».

Comme les bacs souples de stockage, ces équipements mobiles dont l'Armée de terre a doté ses bataillons de la Forpronu au début des années 1990 ne sont pas adaptés aux rudesses de climats semi-continentaux. Les fiches rédigées par cet officier et ce sous-officier du BgBH que nous avons précédemment citées précisent qu'ils « ne peuvent être employés par une température inférieure à +5°C ». Le froid provoque des « formations de paillettes dans les éléments filtrants ». Il joue sur les joints et rend leur étanchéité problématique. Les « bacs de stockage en toiles cirées » à l'intérieur desquels l'eau est traitée gèlent si la température avoisine les 0° « en fin de cycle ».

En d'autres termes, du moins à l'époque, l'Armée de terre accoutumée à séjourner ou à intervenir là où il ne gèle pas est quelque peu handicapée face aux rigueurs des hivers balkaniques. En 1993, les approvisionnements en eau de boisson du BgBH dépendent donc « essentiellement des convois de ravitaillement hebdomadaires » qui, de l'arrière, amènent cette eau sous forme de sachets ou de packs » (D'après doss. BgBH, pièces Eau/RD. et Eau/MAN.). C'est là un troisième dispositif destiné à satisfaire les besoins des unités en eau de boisson. Il paraît être généralisé à l'ensemble du théâtre d'opérations : toute une organisation de convois qui achemine vers les bataillons l'eau de boisson en packs et dont la régularité est soumise au bon vouloir des belligérants.

Enfin, au détour d'une note, on observe l'existence de petits matériels ou de moyens prophylactiques mis en place auprès des petites unités en cas d'urgence pour stériliser l'eau : « Jeudi 13 octobre 1994 Journée eau potable avec distribution du matériel de stérilisation d'urgence » (Témoignages écrits Igman 94-95).

A cette réserve prête de moyens d'épuration inadaptés aux rigueurs de l'hiver balkanique qui ont contraint à des rationnements en eau de lavage ici et là, ces dispositifs ont permis la satisfaction de besoins importants en eau des unités de la Forpronu. Mais on voit combien cette « manœuvre de l'eau » a rendu la Forpronu vulnérable et dépendante du bon vouloir des belligérants.

Dans la fiche précédemment citée qu'il adresse au commandement sur les problèmes d'eau du BgBH, RD, officier du génie, analyse plusieurs solutions. Il met en évidence combien le ravitaillement en eau potable de son bataillon aux sources de Kiseljak ou de Kresevo ou par convois hebdomadaires hypothèque des moyens au détriment des missions ou est trop dépendant d'axes logistiques contrôlés par les belligérants. Il met l'accent sur la nécessité de mettre en place des « moyens modernes hors gel en épuration (.) » existant dans les entreprises civiles qui « permettraient une meilleure adaptation aux conditions d'engagement du bataillon et à son implantation géographique (.) ». Sa conclusion est applicable à tous les théâtres d'opérations : faisant état d'une possible détérioration de la situation politico-militaire et de pollutions

« intentionnelles ou non » (c'est nous qui soulignons), il insiste sur la nécessité dans ce domaine d'une « amélioration logistique et donc tactique » de son bataillon.

Il est possible de lire ces observations sur les problèmes de ravitaillement en eau de deux points de vue opposés mais non contradictoires. Le premier point de vue est celui de l'insuffisance des moyens existant dans l'Armée de terre : sur certains théâtres d'opération où les ressources locales en eau sont rares ou raréfiées, ils ne permettent pas aux forces engagées de posséder leur autonomie. Mais cette autonomie est aussi fonction de besoins.

Le second point de vue est alors celui de ces besoins. Ils ne constituent pas une donnée intangible. L'entraînement et l'accoutumance culturelle et physiologique momentanée à de moindres qualités et quantités d'eau peuvent permettre de les moduler. Nombre de nos observations indiquent que le combattant français, avec son humour gaulois, sait encore s'adapter, au moins momentanément, à la rareté, sous condition d'une certaine qualité de l'organisation et des rapports dans sa petite unité.

On ne peut s'empêcher à ce titre d'être frappé par le témoignage de l'officier méhariste déjà cité qui a connu il n'y a pas si longtemps des espaces où l'eau est rare :

Hier, nous nous sommes arrêtés à une petite mare de la dernière pluie (.) Chameaux, bourricots, vaches, moutons, chèvres et bipèdes viennent ici en toute liberté y boire tout leur saoul (.) Les Touaregs sont très attentifs à la qualité de l'eau pour la confection du thé. Pour la débarrasser de ses impuretés, ils placent dans la bouilloire soit un morceau d'alun, soit plus communément un morceau du papier d'emballage des pains de sucre. Les éléments en suspensions sont ainsi précipités dans le fond (.) Pour l'eau de boisson, ils ne prennent aucune précaution. Nous y remplissons nos guerbas (.) Une réflexion m'échappe : « Jamais en France on n'oserait tremper même le bout d'un doigt de pied dans une telle eau ». Medki me regarde curieusement. Manifestement il n'a pas compris le sens de mon propos (.) Mais enfin... c'est de l'eau ! Et l'eau au Sahara ne porte pas la maladie, elle est la vie même. Demain, quand j'aurai soif et le besoin physiologique de mes dix litres, je ne penserai à aucun de ces inconvénients, ni même les percevrai (Baudin, p.66-67).

Il est vrai que les pollutions urbaines et industrielles sont d'une toute autre nature que les pollutions naturelles. Il n'est pas question non plus de revenir au temps du puits et du seau d'eau. Mais, face aux risques de raréfaction des ressources en eaux locales existantes ou exploitables sur les théâtres d'opérations contemporains, faut-il uniquement parier sur le progrès des techniques et des organisations logistiques pour satisfaire des besoins comparables à ceux qui sont satisfaits à l'arrière ? Ne faut-il pas tout à la fois jouer de ce progrès et d'une certaine souplesse de ces besoins, en accoutumant les petites unités à supporter sur de courtes durées un mode de vie rustique, en

les dotant aussi de moyens techniques ou prophylactiques qui leur permettent temporairement de « faire avec » ?

L'interrogation vaut pour d'autres domaines touchant aux conditions de vie des unités. Dans le futur comme dans le passé, sur le champ de guerre, la technique et l'organisation logistique auront leurs défaillances. D'inévitables impondérables, inerties ou « frictions » mettront toujours des combattants en situation de rareté. Autant anticiper les accoutumances qui seront alors nécessaires.

VI. TENSIONS ET DETENTES

Nombre de casques bleus combattants ont vécu leur court séjour dans un climat de tension intense. Cela renvoie à ce problème qui est du même ordre que le précédent et sur lequel insiste John Keegan : le décalage entre les modes de vie policés et aseptisés des sociétés post-industrielles et les agressions du champ de guerre (Keegan, p. 292-302).

Les expressions « Je suis crevé... », HS, » reviennent souvent dans les écrits, de même que des notations relatives à des états individuels ou collectifs, temporaires ou durables, de nervosité ou d'angoisse. Mais il est difficile parfois de distinguer l'origine de ces états, tant de nombreuses causes y concourent : climat général de tension propre au contexte d'engagement (notamment dans le secteur de Sarajevo), fatigue physique ou nerveuse liée à des activités intenses, effets du froid ou du vent, rudesse ou isolement de la vie dans certains postes, actions brèves ou moins brèves éprouvantes pour les nerfs – « braquages », sniping et dispositif anti-sniping, etc. –, augmentation de la consommation de tabac, rapports difficiles avec des pairs ou avec un chef, coup au moral parce que le courrier n'arrive pas ou, qu'arrivant il apporte une mauvaise nouvelle..., etc., quand ce ne sont pas les effets d'une soirée prolongée tard dans la nuit malgré la fatigue, parce que l'on est bien ensemble à « rigoler » ou parce que l'on a fêté l'anniversaire de Paul, du sergent, du lieutenant ou du capitaine.

Tout s'entremêle dans ce que vivent sur ce théâtre d'opérations ceux qui sont le plus à l'épreuve, avec des rythmes hachés, avec des temps qui se succèdent ou se chevauchent et que chaque individu vit différemment. Temps longs, incertains, lassants ou angoissants de l'attente passive, de la garde ou de l'observation, lequel s'accélère et s'excite lorsque l'alerte est donnée. Temps comme arrêté, infini, où s'imprègne à jamais la vision de la mort dans les villages dévastés. Temps brutal, explosif de l'alerte avec la pression qui monte quand il s'agit d'une intervention, mais qui retombe en dépression lorsque s'apprêtant à enfin bouger, on ne bouge pas. Temps subi lorsque aux abris, on

attend que passe l'orage d'acier. Temps secret, à part, de la lecture du courrier ou de son écriture. Temps relâché et intime où le dehors s'oublie, dans la conversation ou dans les échanges avec le Serbe, le Croate ou le Bosniaque civil ou combattant, dans la convivialité d'une veillée, dans le rire et dans la partie de carte ou de monopoly, dans la rencontre et dans le repas entre pairs et dans la fête improvisée. Temps bref aussi qui dure une éternité, celui du face à face des armes braquées, du pistolet sur la tempe et des culasses qui claquent tout autour, temps bref encore, ramassé, violent du choc et des feux déchaînés, des explosions et des odeurs de poudre où l'« on est dans un état second », etc.

Ces temps entrelacés constituent une expérience *totale*. C'est pourquoi, la seule approche physio-psycho médicale de ce que l'on nomme communément le « stress de combat » est insuffisante, au regard de cette *totalité*⁶.

D'une part, c'est nier la complémentarité et les interactions entre « psychisme individuel et structures sociales » (Lévi-Strauss, p.XXIII). De tels phénomènes doivent être replacés dans la triple dimension du social : « (.) la dimension proprement sociologique avec ses multiples aspects synchroniques, la dimension historique, ou diachronique, et enfin la dimension physio-psychologique » (idem, p. XXV).

D'autre part, c'est considérer ces « stress de combat » indépendamment des actes, conduites et comportements qui font *détente* et contribuent à des *dégagements* de pression. Lorsque l'on aborde le sujet du « stress » dans une unité de Légion, la réponse est immédiate : « à la Légion on ne connaît pas ». La réplique peut faire sourire. Mais elle ne fait que traduire un autre regard, une autre approche du phénomène et très probablement l'existence de structures sociales propres à la Légion étrangère qui, soit le régulent au point de le masquer, soit le rejettent comme conduite anormale, soit les deux à la fois. Chaque société, chaque culture possède des régulations plus ou moins adaptées, jamais totalement satisfaisantes, pour prendre en compte ce qu'elle considère comme des troubles mentaux par rapport à ses normalités (Lévi-Strauss, p.XVIII et suiv.). Il n'y a aucune raison pour qu'il n'en soit de même dans les sociétés vouées au combat : il faut tenter d'y embrasser dans un même regard ce qui fait tension et ce qui régule ces tensions.

Cette perspective théorique nous conduit ici à aborder les tensions psychiques éprouvées par les casques bleus comme résultant d'une double dynamique, celle de la mise en tension et celle de la *détente* de tension. Sur la durée, la première accumule inextricablement des états psychiques individuels plus ou moins stables et en devenir, des affects et des chocs plus ou moins violents, provenant de situations vécues sur le champ de guerre mais aussi de rapports sociaux plus ou moins sécurisants, y compris ceux qui s'entretiennent ou non avec l'arrière par le truchement du courrier. Sur cette dynamique, interviennent des pratiques

⁶ Sur cette notion, voir notre avant-propos.

et des dispositifs coutumiers, des rapports sociaux gratifiants ou des initiatives de chefs qui ont pour effets, recherchés ou non, de *détendre* plus ou moins ces tensions psychiques ponctuelles ou cumulées.

Les facilités de l'exposé nous contraignent à traiter séparément des situations et des manifestations productrices de tension et de *détente* sur ce théâtre d'opérations, mais on devra garder à l'esprit leur jeu mutuel.

1. Tensions et fatigues

1.1. Natures et contextes de tension

Peut-être y a-t-il lieu de distinguer trois natures de tension : celles qui relèvent d'un *climat*, lequel est plus ou moins ressenti selon les secteurs, les périodes et les jours et selon les niveaux de responsabilité, celles qui relèvent de la surcharge d'activités que connaissent certaines unités lors de certaines périodes, celles enfin d'actions opérationnelles circonstanciées, éprouvantes, ponctuelles ou répétitives.

1.1.1. *Climat de tension et activités*

Dans le secteur de Sarajevo, le terme de « tension » et ses dérivés reviennent fréquemment dans des JMO, dans des journaux de marche d'unité ou dans des écrits intimes et qualifient globalement ce qui s'est passé dans la journée sur une zone ou sur un secteur opérationnel donné : « Aujourd'hui, situation tendue sur tout le secteur », « Journée assez tendue », « Tension sur tout le secteur », « Actuellement, difficile de se concentrer, la tension est à un niveau moyen permanent ». C'est moins le cas dans les écrits rédigés en Croatie ou dans la poche de Bihac, où l'occurrence de ce terme est moins fréquente, ce qui tendrait à montrer que l'ambiance générale qui règne dans le secteur de Sarajevo prête plus souvent à l'incertitude que sur ces deux autres secteurs, notamment à certaines périodes :

(Journal intime Int N, à Vogosca 1995) *Jeudi 6 juillet. (.) La situation est très calme mais un RSG du secteur nous annonce l'imminence d'une action serbe sur SRJV... histoire de ne pas nous endormir avec un calme trompeur (.)*

(Journal de marche cne Z, Zetra 1995) *Mercredi 12 juillet (.) Les inquiétudes dues à l'incertitude de la situation se lisent sur les visages (.) 3^o peloton – Retour de Vogosca après une nuit de veille et d'inquiétude face aux Serbes.*

Même et peut-être surtout dans l'inactivité, cette incertitude peut tendre les nerfs. Les activités sont sans doute sources d'une autre nature de tension, faite celle-là de fatigues, nerveuses et physiques.

En l'absence de toute vision tactique, des missions et des tâches éclatées s'accumulent au gré des logiques qui gouvernent l'action des belligérants, des sollicitations et des réactions d'autorités civiles de l'Onu ou du commandement de la Forpronu : les casques bleus français, sensiblement plus disponibles que leurs homologues des autres nationalités, sont ainsi souvent soumis à des rythmes d'activité soutenus. L'extrême diversité de leurs missions et de leurs tâches résiste d'ailleurs à une présentation exhaustive et méthodique. Il y a d'abord des missions courantes : gardes et observation, contrôle des mouvements des belligérants ou de leur armement, *crossing* de nuit sur l'aéroport de Sarajevo (Cf. I^{ère} partie), patrouilles à pied ou en véhicules, escortes de convois ou d'autorités, reconnaissances d'objectifs, ouvertures et rétablissements d'itinéraires, protection des populations et dispositifs anti-sniping, protection des négociations locales ou moins locales entre belligérants ou des chantiers des unités du génie – lesquelles sont sollicitées par des travaux de déminages, d'aménagement et de protection des installations de la Forpronu, par la réfection de routes et de pistes pour les convois du Chr, par l'établissement de ponts, par des travaux sur les voies publiques, etc. A ces missions courantes, s'ajoutent des interventions ponctuelles, qu'il s'agisse de lancer dans les combats des postes de secours aux blessés serbes ou bosniaques protégés par un groupe de casques bleus, d'appuyer un poste exposé, de couvrir l'évacuation d'un poste menacé et d'en recueillir les éléments ou de protéger, d'accueillir et d'évacuer des réfugiés, etc. En outre, les casques bleus français mènent des actions humanitaires dans la proximité de leur stationnement : secours alimentaires, distributions de vêtements, ramassages de poubelles, etc. Et lorsque enfin, rien de tout cela ne les occupe, ils fabriquent et empilent sans cesse des sacs à terre pour fortifier les positions, aménagent des postes, entretiennent les armements, les véhicules et les équipements, effectuent les tâches et servitudes routinières nécessaires à la vie collective, etc.

L'intensité des activités varie il est vrai selon les secteurs, les mandats et les saisons. Les mois de plein hiver – janvier, février, mars – sont propices à des cessez-le-feu conclus ou de fait, mais pas toujours : une sorte de trêve saisonnière pour les belligérants et donc pour les unités de la Forpronu. Néanmoins, le constat des fatigues et tensions accumulées au bout de quelques mois de séjour – notamment dans les petites unités de combat – conduira le commandement à raccourcir les mandats de six à quatre mois à partir de 1995.

1.1.2. Situations opérationnelles

Enfin des natures de tension moins diffuses, plus circonscrites, pourraient être liées à des situations opérationnelles particulières. Elles sont d'une grande diversité. Elles peuvent entraîner des états de tension ponctuels, brefs et intenses qui peuvent se répéter, ou des états latents prolongés, comme ce « parfum d'angoisse » dont parle joliment le lieutenant N lorsque son peloton tient le poste de Vogosca par nuits sans lune.

Dans leur enquête sur les activités de travail d'une unité de casques bleus ayant opéré en Bosnie postérieurement à la période que nous traitons, Dominique Efros et Nicole Fouilleul consacrent un long développement à cette nature plus précise de tensions, à leurs « atteintes physiques et morales » et à la « représentation des risques » qui les produisent (Efros et Fouilleul, p.132-140). Leur riche analyse a valeur de généralité. Il ne s'agit ici que d'alimenter les données dans ce domaine, en insistant sur la diversité des situations, chacune d'entre elles pouvant peut-être produire des effets différents.

S'ils ne font pas la guerre, les casques bleus sont au milieu de la guerre, exposés non pas au feu d'un ennemi, mais aux feux de belligérants qui ne sont pas des ennemis. C'est en cela que la nature des situations de tension et leurs incidences sont sans doute profondément différentes de celles du combat classique : ils subissent plutôt qu'ils n'agissent. Nous proposons en conséquence de distinguer entre des épreuves nerveuses dues au *subir* et celles dues à l'*agir* ou à l'attente d'un *agir* qui ne survient pas.

1.1.2.1. Le subir

Se rappelant ces moments où en mai 1993, encerclés par les Serbes, ses cavaliers fabriquent pour se défendre des grenades défensives dont ils ne sont pas dotés « en scotchant autour d'OF (grenades offensives) des vis et des clous, des clés de cadenas », le lieutenant U prononce cette phrase : « On va arrêter de subir, on va combattre, on va se donner les moyens de combattre, comme une bête sauvage que l'on accule » (Entretien mai 1999). Jusqu'à l'été 1995, les casques bleus sont généralement en situation de *subir* et rares sont les cas où l'on tente d'y échapper. En cela, de telles situations participent également à un *climat* qui pèse sur certains mais dont d'autres s'accommodent, en s'accrochant à une « logique de paix » ou en somnolant pour les dans un coin discret abrité des balles et des obus.

1.1.2.1.1. Attente et impuissance

Dans nombres de situations, les casques bleus sont dans l'attente impuissante d'une attaque dont on ne sait d'où elle viendra. Cette crainte est

particulièrement ressentie à partir de 1994 au moindre événement, au moindre signe extérieur susceptible d'augmenter la tension entre les belligérants. Au niveau des bataillons, des compagnies ou des escadrons et surtout des postes isolés au milieu des lignes de front, on redoute quelque chose mais quoi ? A Vogosca, le lieutenant N écrit le 29 mai 1995 : « On craint une attaque mais personne ne sait où... ». En juillet, il ne dort guère, « sans arrêt sur le qui vive » de peur de se « faire chopper ». Lui qui ne fume pratiquement pas, « à peine une cigarette par semaine », en vient à consommer un paquet et demi par jour. Dans ses notes, il pense à ces postes isolés durant la guerre d'Indochine sur les plateaux du Haut Tonkin : « Cela ne devait pas être évident ! » Un soir de juillet, son capitaine et un vieux sous-officier viennent dormir à Vogosca : « Le major est impressionné par la situation du poste et me dit qu'il n'aimerait pas être chef de poste ici ». Et il ajoute : « Le dîner est un peu bruyant (Mortiers et lances grenade) ».

Sur cette angoisse diffuse se greffe celle de menaces plus précises mais imprévisibles. Ce sont d'abord les menaces de bombardements. Les petites unités, fréquemment prises sous des tirs de mortier ou de canon, subissent là un type de violence que l'Armée de terre n'avait pas connu depuis Dien Bien Phu, exception faite des engagements menés au Liban au début des années 1980.

Dans son bel ouvrage sur Dien Bien Phu, Roger Bruge tente de rendre compte de ces situations inimaginables dans lesquelles se sont trouvés les soldats français : la terre des pitons du point d'appui Eliane « pulvérisée » par les pluies incessantes d'obus, transformée « en un ignoble mélange de boue et de cadavres où il ne sera plus possible de creuser un abri » (Bruge p.322), « une espèce de cendre que les obus labourent, projetant dans la poussière puis dans la boue des débris humains plus ou moins décomposés, des corps hachés » (ibidem, p. 390). Le colonel B, chef d'une section de légionnaires à Beyrouth en 1983, évoque la puissance des tirs d'artillerie sur la ville et l'état psychologique des légionnaires : « On passe une nuit dans un trou. On est sérieusement atteint... Et puis il y avait ces obus de 440 du New-Jersey... Il y en avait qui se mettaient à défourailler dans le poste, des légionnaires qui en avaient ras le bol. Cela se traduisait aussi par de l'abattement. L'inquiétude quand un obus tombe... C'est le souci permanent des gens qu'on a avec nous. A ce moment, on ne pensait qu'à une chose : c'était de bien s'en sortir » (Entretien juin 2000).

Ce sont pratiquement les mêmes termes qu'utilise le lieutenant N pour évoquer ses peurs durant le mois de juillet 1995 à Sarajevo :

(Entretien Int N, décembre 1999.). Pour moi, c'est le pire, cette menace d'un mortier de 120 ou de 80 qui tombe. Ça été le plus dur à vivre. J'ai eu deux sous-officiers rapatriés sanitaires. Je suis persuadé que l'un d'entre eux a pété les plombs. Trois ou quatre marsouins ont quitté le peloton, ils demandaient à passer dans un service. J'ai eu très peur. J'ai eu un gros creux au mois de juillet. Qu'est-ce qu'on fout là ? J'ai eu l'obsession de ramener mes

hommes vivants. Moi qui fume à peine une cigarette par semaine, je fumais un paquet et demi par jour.

Certes, rares semble t-il sont les unités qui en ex-Yougoslavie subissent des bombardements massifs. La section de chasseurs qui dans les monts Igman tient le col de Javorak est de celles-ci, lorsqu'en octobre 1994 les Bosniaques attaquent les positions serbes auxquelles elle est adossée :

J'étais en train de dormir. Brutalement l'enfer. une expérience très forte. Pendant deux trois jours c'était continu. Deux jours complets et une nuit et demie dans les trous de combat. On allait manger vite fait à tour de rôle. Il y avait un gars avec moi qui a fait une crise de nerfs (Entretien cal REI juin 2000).

L'angoisse est d'autant plus présente que la petite unité est isolée et que ses casques bleus ne sont pas encore accoutumés à ce danger. Mais généralement, ils ont affaire à quelque chose de plus subtil que ces bombardements massifs, tout particulièrement dans le secteur de Sarajevo : l'absolue imprévisibilité des coups qui risquent de tomber sur leur position. Soudain, au-dessus de l'aéroport de Sarajevo ou de la ville, « la zone s'embrase » : gerbes de traçantes, départs et explosions de coups de mortier ou de canons. Scrupuleusement, les postes d'observation notent les « violations du cessez-le-feu » :

19 septembre 1994 (.) Entre 17h15 et 17h52, 290 obus de 82mm et des tirs d'armement gros calibre ont été tirés depuis les positions bosniaques. Une riposte de 12 obus de 120mm sur le stade de Zetra, la Présidence et les abords de la cathédrale a eu lieu à partir du WCP (point de regroupement de l'armement serbe) de Poljine (.) 40 obus de 120mm explosifs ont été tirés sur l'hôtel des Thermes (.)

Lundi 7 novembre 1994 (.) Embrassement de la zone Illidža, Butmir, Nedarici, Dobrinja (.) 10.000 violations de cessez-le-feu entre 20h30 et 21h30.

Au cours de ces duels à distance entre belligérants, des coups hasardeux tombent sur celui qui s'interpose :

(D'après doss. Batinf 2/I, pièce 11.2.93). Journée du 11 février 1993 – Aéroport de Sarajevo.

06h30 De « violents, tirs d'armes automatiques et tirs d'artillerie » se déclenchent les positions serbes et bosniaques d' Illidža et de Butmir (.)

10h00 à 12h00 Tirs de mortiers sur le carrefour de Kasindolska où se trouve un check point de l'Onu et où une « section génie effectue des travaux d'aménagement », puis sur l'axe Kasindolska – Pont de Stup (.) Les tirs sont très encadrant et à 11h50, le pilonnage du check point est effectif.

13h15 6 obus tombent autour et dans la zone vie du Batinf 2 : un légionnaire est

mortellement blessé, trois autres casques bleus sont plus ou moins grièvement blessés. Les bombardements autour de l'aéroport ne cessent qu'à la fin de la journée.

(Journal intime Sgt EU- Monts Igman) Le 2 novembre 1994 (.) Les canons ont tiré cette nuit (.) un obus est tombé à 15 mètres du Vab en faction d'Umoliani. Le sergent R. était assis sur le Vab, N. lui se promenait derrière (.) « Je ne me suis jamais jeté aussi vite au sol, j'ai vu la gerbe de feu et la terre retomber autour de nous ».

(Journal de marche lnt C. Vogosca) 2 juillet 1995 (.) A 21h20, pendant le film « Le punisher », plusieurs coups de mortiers et canons partent de l'usine Vag en direction des positions bosniaques. Un obus tombera à quelques mètres du bunker Bravo et C. et A. en seront pour une petite frayeur.

(Journal de marche du cne Z Vogosca) Vendredi 21 juillet (.) Le poste [Vogosca] continue à subir des tirs de mortier bosniaques de 82. Ceux-ci chercheraient à neutraliser les lisières entre le poste et l'usine serbe. Bien évidemment, certains tombent dans le poste.

Quand les postes Onu sont accolés à une position de l'un des belligérants et que l'autre belligérant déclenche une attaque sur cette position, neutres ou pas, les casques bleus subissent plus ou moins les « dégelées » d'obus qui tombent sur leurs voisins :

(D'après journaux lnt E et Sgt EU) Au début du mois d'octobre 1994, au sommet des monts Igman, les Bosniaques lancent une première attaque sur les lignes des Bosno-serbes qui tiennent les crêtes à l'est de la zone démilitarisée.

Un PC et un camp de repos bosniaques sont installés autour du village de Gradina encore occupé par 40 paysans bosniaques. A 300m au nord-est du village, un poste tenu par une section de chasseurs du 7^oBca. Le 1^{er} octobre, en début de matinée, le chef de section est en observation sur le bunker du poste. Un sifflement... Un obus tombe à trente mètres de lui. Il « a senti l'obus arriver, il a juste le temps de sauter les 4 mètres qui le sépare du sol ». Les casques bleus se précipitent dans les abris. En quelques minutes trois obus tombent dans le village. « Pour la 1^o section, c'est le début d'une longue journée terrés dans les abris ».

Le lendemain, un dimanche, dès 4h30, « de violents tirs de canon de 122 D30 serbes » encadrent la position d'un groupe de chasseurs située sur un piton rocheux en pleine zone ONU. Le lieutenant E se rend immédiatement dans les lignes serbes pour leur signaler que leurs canons tirent sur les positions de l'Onu. Son contact, un officier serbe, lui répond « qu'il va prévenir, mais qu'il est obligé de passer par trois intermédiaires ». En début d'après-midi, un message parvient au PC de la compagnie : les Serbes avertissent d'un pilonnage à l'artillerie de la position de Gradina. C'est la course contre la montre ! Les tirs de la veille n'étaient que des tirs de réglage. Les chasseurs n'ont plus qu'à évacuer la position en catastrophe avant les premiers tirs d'efficacité. Il est 15h 22. Les premiers obus tombent au-dessus du poste. Le dernier VAB de la section vient de démarrer. Les chasseurs arrivent au PC de la compagnie : « Ils

portent sur leur visage les traces d'une nuit courte et angoissée dans leur bunker ».

Le 29 octobre, les Bosniaques relancent leurs attaques. De violents combats se déroulent autour de Sabici et de Rakitnica. « L'artillerie commence à arroser les lignes serbes (.) Le problème est que les tirs bravo partent de la DMZ et nous apprenons maintenant qu'ils arrivent dans la DMZ, à moins de 50 mètres du VAB de J KA. C'est la panique. Les obus tombent sur les casques bleus (.) Nous nous rendons à Orlovac d'où les coups partent (.) Les canons ont été camouflés à l'approche des deux VBL, un groupe de Bosniaques arrive tranquillement. Le colonel explique clairement « Vous êtes en zone UN et en plus, vous tirez sur les casques bleus... moi demain, je rase tout ».

(Journal de marche du lnt U Krupac) *Samedi 17 juin 1995 (.) Un véhicule blindé type Praga bitube de 30mm situé à l'est de KC3 tire pour appuyer les Serbes qui défendent Vidovac et pour neutraliser leurs appuis. Or ceux-ci étant étroitement imbriqués avec KC2, le poste se prend une belle dégelée.*

Des tirs de mortier, volontaires ceux-là, peuvent brutalement s'abattre sur une base d'unité, sur un poste, sur une unité en mouvement – par provocation, par intimidation ? Nul ne sait –, sans compter ces représailles appliquées *ici et maintenant* contre une quelconque unité de casques bleus plus vulnérable que d'autres, en réponse à une action de la Forpronu menée *hier et ailleurs*.

(Journal intime lnt N lundi 26 juin) (.) *Dans l'après-midi (.) une benne du Génie se fait prendre à parti puis détruire au 1^o check point bosniaque de la route de Vogosca : le conducteur est blessé à l'œil, le CDU descend de la benne qq secondes avant que le mortier ne tombe... Déo gratias (.) En début de soirée le Vab Génie et le VBL se font reprendre à partie par les MO serbes de Vogosca aux 2 CP Bravo[check points bosniaques]. Enfin sur Zuch 2 Mo de 80 tombent faisant 2 trauma sonores et 1 blessé léger à la jambe.*

(Journal de marche cne Z) *Samedi 1^o juillet (.) A 17h45, un obus de mortier tombe dans la patinoire (.) , à 10 m du poste de garde P3 (.) Par miracle, les éclats encadrent la sentinelle, qui n'a qu'un simple traumatisme sonore (.)*

Le 19 juillet 1995, trois obus de mortier tombent – ou sont tirés – sur le poste de Vogosca dont l'un, pratiquement au pied d'un sergent assis sur le seuil de l'auberge : il se plante en terre et n'explose pas ! Trois jours plus tard, le 22 juillet, quatre obus tombent sur Zetra : le médecin capitaine Dorléans est mortellement blessé, un marsouin est grièvement touché.

(Journal intime lnt N.) *Samedi 22 juillet (.) à 22h17 alors que j'étais en train de lire sur mon lit, une très violente explosion me fait bondir. Ayant les oreilles qui sifflent, je savais qu'il était tombé tout près. Le temps de sortir (.) un deuxième tombe aussi près. Les gens vont*

aux abris. Un 3° tombe à l'entrée de la popote au moment où le cne Dorléans sortait de l'infirmerie : le Mo le fauche et lui arrache un bras et les 2 jambes (.)

La fluidité de la violence sur ce théâtre d'opérations – et d'une certaine façon son inorganisation – crée ainsi des climats d'inquiétudes périodiques mais durables, y compris au niveau des états-majors qui multiplient les alertes.

(Goisque, p. 22) Un message annonce un déploiement exceptionnel de forces bosniaques dans la région et je suis déjà fatigué et saoulé par les alertes. On commence pourtant à s'adapter à ce manque de sommeil, aux gardes, aux stress et au roulement fou des ordres et des contre-ordres (.) Les nuits sont rythmées par les duels d'artillerie, les coups partent et pleuvent dans un fracas étourdissant.

Effectifs ou non, les bombardements provoquent ainsi trois types d'agressions psychiques qui se combinent à d'autres : celles des rafales d'obus qui tombent brutalement comme au hasard, celles que provoque en conséquence cette menace diffuse et aléatoire, celles enfin que provoque le « roulement » harcelant d'alertes répétitives qui font bondir les casques bleus dans les abris dans l'attente des coups qui, bien souvent, n'arrivent pas :

(Lorentz, p. 137-138 à Maslenica en janvier 1993) (.) Depuis presque trois jours, je sentais comme un boule dans mon estomac. C'était sûrement ce stress imposé par ces obus qui sifflaient lors du survol du motel (.) A moins de trois cents mètres, c'était la fusillade en direct (.) Soudain une alerte générale plongea toute la section dans l'abri (.) Au bout de vingt minutes, Titi s'approcha de moi : « – Tu sais pourquoi on est dans l'abri ? (.) – Les Serbes vont tenter de pilonner les canons croates situés juste en face – J'espère qu'ils vont se dépêcher car je n'ai pas envie de passer la nuit dans ce putain de trou (.) ». Au fond, il avait peur, tout comme moi, car dans cet abri, nous n'étions plus rien ; plus rien du tout malgré nos armes et nos six chargeurs. Nous étions prisonniers comme des rats, à la merci des miliciens les plus téméraires

(Goisque p. 20 et 162) La situation militaire reste tendue dans le secteur. Armement et gilet pare-balles de rigueur pour toute sortie. Possibilité de frappes aériennes de l'Otan...Il faut se méfier des représailles.

(.) L'Otan aurait fait un air strike (attaque aérienne) contre des chars serbes près de Sarajevo. Les différentes bases de Bosnie sont donc mises en alerte au cas où des représailles interviendraient.

[Journal intime, lnt N à Vogosca] Vendredi 16 juin 1995 (.) Des tirs Mo ont lieu ss arrêt à qq 10 zines de mètres juste derrière le poste (usine serbe) ms peu de réplique bosniaque, heureusement pour le poste. En effet à RS (Zuch) et ZZ (Hoton,j) les postes UN sont pris à partie : 3 blessés et 1 Vab détruit (.) Cette situation est difficile ds la mesure où ns sommes là pour compter les coups en priant NSJC de ne pas en recevoir. C'est très éprouvant.

Vendredi 7 juillet (.) Le soir un message nous confirme les craintes du secteur sur une éventuelle action des Serbes qui de + possèdent des bombes qui brûlent l'oxygène à Vogosca et au nord de Vogosca... Tout un programme ! Nous sommes donc sur le qui-vive durant la nuit.

Mardi 11 juillet (.) à 16h, la nouvelle tombe [à propos de l'offensive serbe sur Srebrenica] : 2 attaques de l'Otan, 1 char serbe détruit, les S. continuent l'offensive ! En fin d'après-midi, on passe en alerte rouge (.) et la nuit dans les postes : 6 face à Sierra, 6 à Bravo, 3 dans la cave !

Toutefois, rien n'est mécanique. Une situation d'attente dans des abris bétonnés à l'abri des bombes peut aussi permettre aux hommes de prendre un peu de repos :

*(D'après journal de marche ne Z) A Zetra, dans le contexte de l'opération Force délibérée lancée le 29 août 1995 qui fait craindre des représailles et des provocations serbes ou bosniaque, l'escadron du Batinf 4 vit enterré dans les sous-sols de la patinoire olympique. L'état-major du secteur s'y est également abrité. « Les couloirs et les quelques abris ne sont plus qu'un alignement de lits picot de toutes nationalités recouverts de soldats de l'Onu également de toutes nationalités. La cohabitation se passe bien, excepté avec un colonel espagnol qui depuis le 29 soir a *pété un plomb* ». « Nous en profitons pour nous reposer, ce matin réveil retardé à 08h00 ».*

1.1.2.1.2. Harcèlements

C'est sans doute la notion de « harcèlements » survenant n'importe où et n'importe quand qui rend le mieux compte de la plupart des modes offensifs que redoutent les casques bleus. Ces harcèlements sont aussi le fait de tirs d'armes légères qui partent de nulle part en direction des postes ou de détachements en mouvement.

Certes, il s'agit là de pratiques fréquentes de l'adversaire en guérilla. Mais elles sont alors en général circonscrites à des zones d'insécurité et entraînent des réactions d'ordres divers (sortir de la zone de feu, tirs de neutralisation dans la direction dangereuse, manœuvres, etc.). Or, dans le contexte de ce théâtre d'opérations, les conditions et contraintes tactiques d'engagement – notamment l'imbrication – font que, le plus souvent, les casques bleus sont en situation d'être des cibles passives, dans l'interdiction ou dans l'auto-interdiction de tirs et donc dans l'impuissance de décharger leur peur par le feu.

Dans les écrits, les observations sur de multiples incidents de ce type abondent – tirs d'armes légères ou de mitrailleuses sur une sentinelle, sur une patrouille, sur un petit détachement livrant des vivres ou du bois, sur des escortes, etc. Ils

sont souvent suivis, du moins jusqu'à l'été 1995, de la mention : « Pas de riposte ». A la lecture de ces incidents, il est manifeste que dans beaucoup de cas les tireurs serbes et bosniaques s'amuse et n'effectuent pas des tirs à tuer. Cela ne change pas grand chose pour les nerfs des casques bleus : prenant une garde, un poste d'observation ou patrouillant, ils sont exposés au hasard d'humeurs de soldats et surtout de miliciens serbes ou bosniaques incontrôlables, parfois ivres.

C'est en particulier le cas à Sarajevo et sur son aéroport. Les gardes, patrouilles et mouvements divers s'effectuent dans un environnement d'immeubles de plusieurs étages occupés par l'un ou l'autre des belligérants. Les tirs isolés d'armes légères sont une menace constante. Soudain, une rafale, un tir précis de sniper à quelques centimètres de la tête d'un casque bleu quand ce n'est pas en pleine tête ! Pas de « visuel » ! Tir d'intimidation ? Pas de riposte !

(Journal de marche cne NO) Mercredi 16 décembre 1992 (.) 23h00 Un marsoin du Ricm en faction à l'aéroport a pris une balle dans le ventre.

(Journal de marche cne KC, Batinf 2/ IV). Vendredi 5 août 1994 (.) Tirs d'intimidation (S ou B ?) sur le poste de Dobrinja ouest (.) les impacts sont repérés dans le poste Onu (.) 1 impact a été tiré par les Serbes à partir de la Faculté de théologie de Nedarici. Il est passé à 10 cm au-dessus de la tête du sgt M.

Vendredi 18 août (.) Mort d'un parachutiste du 8ème Rpima (Batinf 4) à la suite d'un tir délibéré. Il était de faction au cimetière juif et une balle l'a atteint à la tête à 04h00 du matin.

Samedi 29 octobre (.) Prise à partie par un tir ALI [armes légères d'infanterie] (origine bosniaque) de la patrouille à pied de Nedarici. Le tir d'intimidation est passé entre l'élément génie et le sergent-chef V. Annulation de la patrouille.

Jeudi 3 novembre (.) Tir délibéré des Serbes sur un groupe (.) travaillant à la protection du poste de Dobrinja est (.) On est passé très près de la mort une fois de plus car le cal D. avait la tête à 10cm de l'impact. Il a été légèrement blessé.

(D'après le même journal) Mardi 11 octobre 1994, six parachutistes du 9° Rcp patrouillent dans le quartier ouest de Dobrinja avec en tête un adjudant. Soudain, une détonation à quelques mètres derrière. L'adjudant donne l'ordre aux parachutistes de poursuivre « tranquillement » le déplacement et se place en dernière position. Deux autres coups de feu sont tirés sur la patrouille. La patrouille poursuit son chemin et rejoint son véhicule. Au retour, l'adjudant passe « s'expliquer » au PC de la compagnie serbe et obtient des excuses !

Le 4 novembre, dans Nedarici, une patrouille de parachutistes reçoit de nouveau des tirs d'« intimidation » d'origine bosniaque. Le sergent qui commande l'élément adopte la même attitude que lors de l'incident du 11 octobre : la patrouille poursuit son chemin

(Journal de marche cne Z) Vendredi 2 juin (.) Une rafale d'armes légères (.) est tirée contre une Sagaie. Une balle traverse le caisson arrière gauche de l'engin. Aucune riposte car le départ des coups n'a pas été observé.

Jeudi 9 juin, la Sagaie du sergent P. est prise à partie par une grenade à fusil qui tombe à trois mètres du blindé et une rafale de 14.5 dont 2 balles traversent les caissons arrière (.) Pas

de riposte car origine des tirs inconnue.

Nous ne citons ici que quelques incidents. En faction, en patrouille à pied ou en véhicule blindé, empilant des sacs de sable ou conduisant un engin du génie le casque bleu est le jeu d'une roulette russe. Qu'importe pour lui que le tir soit d'« intimidation » ou « à tuer » : pour le soldat inexpérimenté, c'est une différence qu'il appréciera selon que la balle fait ou non éclater une tête ou un intestin, mais de toutes façons, même les impacts aux pieds ou à quelques centimètres d'une tête éprouveront ses nerfs.

La plongée dans un tel univers peut être brutale. En octobre 1993, le bataillon qui assure le premier mandat du Batinf 4 arrive à La Skenderija « après une semaine de mer et sur les pistes ». « Là, j'ai eu le choc de ma vie – écrit un marsouin – (.) Nous sommes arrivés à La Skenderija (.) C'est là que tout a commencé. Cela faisait à peine 2 heures que nous étions arrivés (.) que nous avons essayé notre premier tir direct. Nous avons entendu tirer tout le long de notre traversée de la ville et même vu des arrivées d'obus, mais cette fois, nous étions directement visés. Bonjour l'ambiance !...Un conducteur de VTL (.) a été touché à la mâchoire et à la gorge par une balle (Doss. Batinf 4/I/93 Lettre à Erwan).

1.1.2.1.3. Face à face, « braquages » et puissance sans pouvoir

Le *subir*, ce sont encore ces multiples et diverses situations où une unité en mission, censée contrôler une zone démilitarisée ou circuler librement pour secourir les uns et les autres, est arrêtée malgré sa puissance de feu par quelques miliciens, en rase campagne ou sur un check point : négociations tendues, menaces, attente d'une quelconque autorité qui vient ou non débloquent la situation, renoncement ou poursuite du mouvement jusqu'au prochain check point. Dans notre corpus, pas moins d'une dizaine d'écrits ou d'entretiens font état directement ou non de telles situations :

Au cours de mon premier mandat, j'avais 15 Famas et j'étais arrêté par un pégreleux. Je rendais compte et on me disait « attendez » (Entretien Int U mai 1999).

Une escorte de quatorze camions vers le sud était prévue aujourd'hui. Mais nous avons été bloqués à Jabukovac, le dernier point de contrôle avant la ligne de front. Les miliciens d'Abdic refusaient de laisser passer la nourriture. Après avoir attendu cinq heures, nous avons fait demi-tour. Le convoi comprenait trois véhicules blindés, trente hommes armés, environ cinquante grenades (.) trois lance-roquettes anti-chars, trois mitrailleuses de 12,7mm, un canon de 20mm. Le point de contrôle, lui, était gardé par trois hommes (Benda et Crémieux, 131-32).

Comme très souvent les unités de la Forpronu ont à faire non pas à des forces

militaires à « l'occidentale », mais à des formations paramilitaires composées de villageois armés ou de milices politico-mafieuses – une donnée qui n'est guère intégrée dans les axiomes du discours sur la « logique de paix » – ces face à face s'accompagnent fréquemment d'une kalachnikov ou d'un pistolet braqués sur la tempe ou sur le ventre d'un officier ou d'un soldat français. Peut-être est-ce un jeu auquel l'homme des Balkans aime à se livrer ? Mais les soldats français ne possèdent guère les repères culturels qui leur permettent de décoder les règles de ce jeu et de surenchérir sur cette guerre des nerfs. Pour eux, c'est la mort en face, avec tout ce que cela suppose d'intensité dans un affrontement qui peut durer quelques minutes ou quelques heures, où de part et d'autres on a fait claquer les canons de culasse. En septembre 1993, stationné à Velika Kladusa, le lieutenant CR qui parle et comprend très bien le serbo-croate reçoit l'ordre d'escorter une jeune femme jusqu'à Bihac. Il ne doit prendre qu'un seul Vab. D'après ses dires, il ignore que les hostilités viennent de se déclencher entre les forces de Fikret Abdic et le V^o Corps bosniaque. Il va se retrouver dans l'imbroglio de ce conflit local entre *Nordistes* et *Sudistes* :

Dans un village, une foule nous accueille, nous acclame (.) 600m plus loin, j'arrive dans les lignes du V^o Corps bosniaque. Une cinquantaine d'hommes. On m'arrête (.) Les Bosniaques m'interdisent de poursuivre sur Bihac. Négociations. Je fais demi-tour. Je retrouve le village. Les gens s'imaginaient que je venais pour faire sauter le bouchon. Ils m'arrêtent. Ils sont furieux. Mais ils n'aiment pas parler à quelqu'un qui est dans un Vab. Je saute à terre. Il y a un civil qui crie très fort. Je ne le lâche plus. Et puis, j'aperçois derrière lui un type qui lui parle en serbo-croate. Je décède que celui qui est derrière est le chef (.) J'ai isolé le chef et brutalement, je me retrouve avec 3 kalach sur le ventre. J'en avais un sur le devant et deux sur le côté, je les sens encore. Là, il y a un moment, un trou... comme un état second... Le sergent là-haut [sur le Vab] qui arme la 12,7mm, autour ça gueule. Là haut le radio parle au PC : « C'est fini, le lieutenant va mourir... » De l'autre côté c'est le colonel. « C'est fini, c'est fini... Le lieutenant va mourir. Ça dure cinq minutes... pour moi ça dure trois heures. Je comprends enfin qu'ils veulent que je fasse sauter le bouchon bosniaque. A l'époque, je ne suis pas au courant qu'il y a une scission entre le Nord et le Sud. Je dis au chef « Mais si tu veux que je fasse sauter le bouchon, il faut que j'aie chercher du renfort... Pour finir, au bout de 3 heures, il décide de me laisser partir. (Entretien lnt CR avril 2000).

Le lieutenant Bournel, chef d'une section de légionnaires du 2^{ème} Rei au Batinf 2 escorte vers Varés – localité en majorité croate – l'archevêque de Sarajevo, lui-même croate. Cinq personnes accompagnent l'archevêque dont vraisemblablement deux Croates recherchés par les Serbes. Cet officier l'ignore de même que son commandant de bataillon. L'ordre a été donné la veille à 18h00 et la mission a du être hâtivement préparée. Les doutes sur ces « accompagnateurs » n'ont pu être levés. Vers 09heures, la section – un Vbl et trois Vab – bute sur le check point serbe de Rajlovac : contrôle d'identité, les

miliciens serbes sans doute renseignés veulent pénétrer dans le Vab des « accompagnateurs ». Le véhicule est accolé à un autre Vab, les portes verrouillées pour empêcher toute pénétration de force. D'autres miliciens arrivent : snipers, armes anti-char, mitrailleuse en batterie, un char embossé. « Tout se passe dans un rayon de cinquante mètres ». Le lieutenant Bournel a débarqué pour négocier entouré de quelques légionnaires. Les miliciens s'agitent tout autour, armes braquées sur les ventres, ils tentent de forcer les portes du Vab. A plusieurs reprises, un canon de pistolet est posé sur la tempe de l'officier : menaces d'exécution, de « faire tout sauter », réponses hargneuses du lieutenant campé devant le Vab délictueux. A deux kilomètres, un peloton blindé du Batinf 2 est arrivé en soutien. Il ne peut qu'observer cette situation de mêlée. Vers 16 heures, des Serbes parviennent à grimper sur le Vab, forcent les trappes du toit à la barre à mine et extirpent les deux Croates réputés selon eux être des « criminels de guerre ». L'affaire se termine à 16 heures 30. La section de légionnaires et son archevêque s'en retournent vers Sarajevo (D'après Pons, p. 149-154 et entretien col. de Richouffzt, août 2000).

Le 29 octobre 1994, au sud du col de Javorak dans les monts Igman, lors de la seconde attaque des Bosniaques sur les positions bosno-serbes, la zone démilitarisée de l'Onu est pénétrée de toutes parts par les unités bosniaques :

Samedi 29 octobre (.) Des infiltrations bosniaques ont réussi une percée et les Serbes sont coupés en deux. La bataille fait rage (.) Des combats sérieux sont signalés dans la région de Sabici. Des équipes sont aussitôt envoyées sur les lieux. A pied, les casques bleus fouillent la crête (.) ils « ratissent » une vingtaine de snipers (bosniaques) paisiblement installés en zone UN. Nous arrivons rapidement sur la zone. Les hommes sont regroupés dans Kramaci. Ils ont des sales gueules de guerriers. Certains sont armés de carabines de chasse. D'autres de AK 47 et l'un d'eux a un fusil de sniper de 12,7. La discussion est tendue. Un tireur anti-char se poste devant mon VBL et braque son arme sur nous. L'interprète leur explique la situation. Ils se foutent de la DMZ. (.) Ils ont reçu des ordres, ils doivent rester ici (.) Le capitaine organise la surveillance du lieu (Journal intime sergent EU).

Dans la même zone, le 16 novembre, le caporal REI note : « (.) Fin de mission 08h00. Dans la foulée patrouille sur Lukavac, accrochage verbal avec des Bosniaques avec insultes en arabe notamment braquages ». Le même jour, un incident que nous avons déjà rapporté se produit entre les chasseurs du 7^oBca et une unité bosniaque :

(D'après journaux intime sergent EU et cal REI.) En début de nuit, un détachement bosniaque accompagnant un canon de 20mm tracté par un camion est intercepté en DMZ à hauteur de Gradina. Le capitaine, commandant la compagnie de chasseurs arrive sur place. Discussions. Soudain, c'est l'empoignade.

« Nous avons à faire à Ficarette lui-même, un officier de l'armée bosniaque réputé pour sa brutalité et son indépendance », note le sergent EU Le camion force le passage. Le capitaine se met devant, il est dégagé sans ménagement. Les gardes du corps arment fusils à pompe, HK, HP5, un PPG17. « Ficarette lui-même engage une cartouche dans le canon de son fusil à pompe – poursuit le sergent EU – et le braque en hurlant sur le capitaine. Le camion continue à grignoter des centimètres devant le Vab. J'arme à mon tour mon Famas (.) . Le capitaine brave Ficarette qui garde son arme braquée sur lui : OK...Shoot me ! shoot me... !. Manu militari, le capitaine est écarté de la trajectoire du camion, le chef qui veut intervenir reçoit dans la figure un coup de RPG, quant au jeune chasseur au volant de son Vab, il a un fusil d'assaut braqué sur la tempe. Deux hommes m'entourent (.) avec leurs mitraillettes. Cela a été trop vite, le camion vient de forcer le passage et descend maintenant vers le sud. « Ficarette est triomphant » Le canon tracté sera en définitive bloqué plus bas.

De son côté, le caporal REI qui était présent note : « 22h15 : Départ en alerte avec sgt L, cpl B, P, T et moi. Arrivée sur zone sensible à 23h00 : un canon de 122D30 avec 20 Bosniaques en pleine DMZ et le capitaine (.) avec un fusil à pompe chargé, le canon appuyé sur son ventre ! Situation la plus dure depuis le début du mandat. Les mecs étaient vraiment excités. J'ai disjoncté pour assurer. Braquages mutuels et discussions très tendues avec cdt Fikret, nous devons être prêts à nous battre pour sauver la peau du cne et la nôtre. »

C'est une telle situation que connaît le lieutenant C à Poljine le 26 mai 1995, avant qu'il ordonne à son poste de se rendre. Capturé en début d'après-midi avec l'un de ses caporaux, cet officier est frappé et menacé de mort si son poste ne dépose pas les armes. Il ne cède pas. Des miliciens arrivent sur la position. Tirs de roquette et de mortier sur le poste. A 17h15, le commandant de batterie serbe, « totalement hors de lui » se saisit de l'officier français, lui pointe « un couteau sur la gorge et une arme dans le dos ». Le caporal subit le même sort. Ils sont poussés à 30 mètres du poste. L'officier serbe exprime alors son intention de les tuer sur le champ en cas de nouveau refus, puis de destruction totale du poste. A 17h30, le lieutenant donne l'ordre à son peloton de déposer les armes. (D'après journal de marche et entretien mai 2000 Int C – JMO Batinf 5/V)

Autre type de face à face, plus classique, avec ce caporal chef appelé en observation dans son Vab, apercevant un « putain de char » T55 en lisière de forêt dont la tourelle et le canon se tournent lentement vers lui :

Le 17 décembre 1994, Bon sang (.) j'ai la poisse. Rien ne se passe et je viens aujourd'hui ici et je me fais braquer par ce putain de char (.) J'ai envie d'hurler, de leur taper sur la gueule à ces Bosniaques (.) Les Sagaies arrivent, j'espère que s'il nous tire dessus les Sagaies ne le rateront pas. Il nous observe à la jumelle. Je tremble, je vois ma vie passer devant moi, je ne veux pas finir ici. Je suis trop jeune pour mourir (.) Un poste de tir Milan arrive sur notre position. Le sergent B (.)° est prêt à tirer lorsque le char (.) rentre dans le bois et s'en va (.) Mon Dieu, ce que j'ai eu peur, c'est vraiment la raison pour laquelle je ne regrette pas d'être

venu ici (.) (Témoignages écrits Igman, cal chef R)

A notre connaissance, aucun de ces face à face n'entraînera une effusion de sang : comme si, en face, on jouait toujours au dessous d'un seuil au-delà duquel le risque encouru dépasse la valeur de l'enjeu. Le poste de Krupac 1 encerclé par les Serbes en mai 1995 présente à ce titre un cas d'école. Rappelons que le 26 mai, au début de la crise des otages, ce poste est soudainement l'objet d'une menace de destruction si les casques bleus qui le tiennent ne déposent pas les armes (Cf. I^{ère} partie) : mise en place sur ses approches de mines battues par des feux, d'une section d'infanterie avec armes anti-chars aux abords immédiats, pénétration du poste par une demi-douzaine de soldats serbes, échanges de coups de poing, « braquages », etc. Le chef de poste parvient à reprendre le contrôle de sa position. Un ultimatum lui est de nouveau adressé. Les casques bleus s'attendent au pire. Leur chef a une estimation plus optimiste de la situation :

26 mai (.) *A l'expiration de l'ultimatum et une fois que le dialogue a été rompu, j'ai fait mettre tous mes personnels en crash le long du mur et nous avons attendu le déclenchement du tir. J'ai toujours pensé que les Serbes allaient ouvrir le feu à l'arme individuelle dans les protections en sacs de terre pour nous intimider, en sachant pertinemment que nous ne risquions presque rien* (Journal intime lnt U).

Le poste va par la suite résister non par le feu mais par les nerfs : le chef de poste, le lieutenant U, évalue la balance entre l'enjeu et le risque encouru du point de vue des Serbes. Dans le contexte de cette crise des otages, alors que les Serbes en détiennent déjà plus d'une centaine, il est à peu près sûr que l'enjeu que représente le poste ne vaut plus aux yeux des Serbes les risques à prendre pour l'attaquer et le détruire. Mais le contexte peut changer, notamment si l'action de la Forpronu appelle de nouvelles représailles. Dans ce cas, le poste est menacé : c'est d'ailleurs cette éventualité qui, quinze jours plus tard, conduira cet officier à envisager l'évacuation du poste :

Lundi 29 mai (.) *Je suis persuadé qu'il s'agit d'une guerre des nerfs. Dans la situation actuelle, ma capture par les Serbes ne leur apporte pas d'avantages particuliers. En revanche, s'ils ont des raisons d'appliquer de nouvelles représailles, KC1 est tout indiqué pour tomber rapidement* (idem).

1.1.2.2. L'agir

Mardi 20 juin (.) *A 22 h00, arrivée d'un message de mise en alerte au sujet d'un tir d'artillerie bosniaque* (.) *Il ne se passe rien. Tant mieux. Il est amusant de constater que ce deux dernier mots ne sont pas évidents pour tous, car certains supportent mal de monter en*

pression sans qu'il y ait d'action pour libérer la tension, d'autant que ce n'est pas la première fois (Journal intime, lnt N).

« Pas d'action pour libérer la tension » : c'est bien l'un des traits de ce théâtre d'opérations. Les casques bleus sont loin d'être inactifs. Mais ils sont dans l'attente d'un *agir* qui ferait *détente*.

Le caporal REI évoque les départs en intervention : « Quand on allait en intervention, c'était l'excitation... On va au carton, on va défendre un poste ! » (Entretien, juin 2000). Même si certains écrits forcent sur le trait, quelques notations sur ces départs en intervention donnent effectivement l'impression de casques bleus impatientes d'agir, bondissant dans les Vab ou dans les *Sagaie* dès que l'alerte se déclenche :

Dimanche 18 décembre (.) Vers 11h, l'alerte sanitaire est donnée (.) Le délai d'intervention est très rapide sur le parking où les Vab sont impeccablement alignés, j'ai l'impression de voir des pilotes de la RAF qui courent vers leur Spitfire pendant la Bataille d'Angleterre. Dans les 2 minutes qui suivent le message, le VBL et le Vab sanitaire « décollent » de Razasjle (Journal intime, sgt EU).

9 juillet 1994 (.) 12h40 Alerte : Mission, avec Vab récupérer et escorter un Vab sanitaire (.) OK c'est parti ! 12h50 Départ du Vab (Journal de marche maj. RE).

Mais bien souvent, on se prépare à l'action et sa perspective tourne court.

(Journal de marche maj RE poche de Bihac 1994) 27 juillet (.) 11h10 Mise en alerte du peloton : Mission « 2° peloton en mesure d'appuyer la reprise de R1 ou de détruire R1 sur ordre qui a été évacué sous les tirs de mortiers nordistes » – 16h00 Fin d'alerte : RAS (l'Onu a encore baissé son pantalon).

4 août 1994 19h00 Mise en alerte du peloton : « Etre en mesure d'intervenir sur Velika Kladusa... » – 21 h00 Fin d'alerte (Comme d'hab...).

Le 30 mai 1995, les douze cavaliers du poste de Krupac 1 encerclés par les Serbes se préparent à s'exfiltrer en force. Ils n'ont jamais combattu : une plongée dans l'inconnu, l'attente toute une nuit du signal qui déclenchera l'action. Celle-ci n'aura pas lieu. C'est encore un autre cas : celui d'imagination tendues sur un moment bref à venir, bien circonscrit, dont les modalités et les risques mortels sont visualisés par chacun des heures durant. Et ce moment n'advient pas. Même si une part de soulagement intervient chez certains, la tension trouve alors difficilement à se décharger dans le retour à la situation antérieure, celle, incertaine et peu sécurisante du « soldat de la paix » encerclé :

(Journal intime lntU) Journée du mardi 30 mai 1995 (.) 22h00 Mise en alerte pour une exfiltration en urgence. Les Serbes prépareraient une action offensive sur l'aéroport. Les ordres

reçus me laissent toute liberté de manœuvre, d'exécution et d'ouverture du feu (.) Les ordres sont donnés. Tous les documents sensibles sont détruits (.) J'amène le drapeau français (.) Puis nous attendons le déclenchement de cette attaque (.) Celle-ci ne vient pas. Au petit jour, nous remontons les couleurs (.)

(.) La journée du lendemain a été plus pénible, car il a fallu évacuer le stress et l'adrénaline que la montée en puissance de la nuit avait suscités. Tous pendant la journée avons accusé le coup. Aussi, pendant le briefing du soir, j'ai remis les chose à leur niveau. C'est à dire :

(.) Nous redevenons les soldats de la paix, que nous avons cessé d'être pendant la nuit, quand il fallait échapper aux Serbes.

Il faut tenir le poste par le dialogue. Les tirs d'intimidation, de semonce et surtout ne pas verser le premier sang.

Cette mise au point indispensable pour faire redescendre la tension, replacer notre action dans le cadre de l'Onu et éviter toute dérive belliqueuse. L'effet fut immédiat. (.) Mes personnels se sont détendus et ont retrouvé leurs repères. Je les ai conditionnés pour une action de combat qui n'a pas eu lieu, je les ai conditionnés à nouveau pour une action de soldat de la paix..

La distinction que ce chef de peloton effectue entre l'hier et l'aujourd'hui et le changement de posture auquel il estime avoir « conditionné » ses cavaliers ne sont sans doute pas évidents pour ceux-ci. Mais, même s'il surestime les effets de sa « mise au point », il n'en est pas moins au cœur de l'un des problèmes de commandement que pose ce type de théâtre d'opérations.

Il est probable qu'une réaction face à une menace ou le fait de déclencher les feux d'une arme contribuent à la décharge de la peur. La tension du *subir* se détendrait dans l'*agir* quitte à produire une autre nature de tension. Le 6 octobre 1994 sur les monts Igman, une section de chasseurs mène deux actions contre les Bosniaques au cours desquelles les chasseurs ouvrent le feu pour la première fois. Divers témoignages recueillis sur cette journée indiquent une *détente* par le coup de feu, voire une « euphorie » pour la seconde action qui redonnait aux casques bleus le sentiment de ne plus *subir*. Il est vrai que dans les deux cas, ils ne rencontrent pas de résistances et qu'il n'y a pas de sang versé, ni d'un côté ni de l'autre :

(D'après journaux lnt E, Sgt EU et témoignages écrits Igman 94) Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1994, un coup de main sanglant est effectué par un commando bosniaque sur le PC serbe de Klococevic (cf. 1ère partie). Le commando a pour cela traversé la zone démilitarisée. Ce n'était pas nouveau. Mais cette fois l'affaire est grave. Dans la zone, l'attaque bosniaque se développe: (.) Les Bosniaques tentent de s'emparer des pitons et dans la forêt la bataille fait rage (.) la confusion est totale », note ce jour là le sergent EU Le chef de corps du Batinf 5 se porte sur les lieux le 6 au matin. Avec deux groupes de la section de chasseurs du lieutenant E, il descend en direction de l'hôtel de Babindol situé dans la zone démilitarisée, sans doute pour y faire évacuer un gros contingent de Bosniaques qui y stationne et d'où probablement le commando est parti. Au cours du déplacement, le détachement intercepte des soldats

bosniaques et à plusieurs reprises, le chef de corps ordonne aux chasseurs d'ouvrir le feu, « en l'air et s'il le faut, à proximité d'eux pour leur faire comprendre que l'on est pas là pour rigoler ». Commentant le retour du détachement, le lieutenant E écrit : « Les 2 groupes reviennent enchantés d'avoir pu enfin tirer (.) »

Dans la foulée, le colonel décide de faire évacuer un élément bosniaque stationnant là aussi en pleine zone Onu dans une ancienne station radar à 1200m du poste de Bjelasnica. Un groupe de chasseurs y est depuis quelques jours en attente face aux Bosniaques qui ne veulent pas évacuer le poste. Le colonel après sommations, fait exécuter des tirs d'armes légères puis des tirs au lance roquette anti-chars (LRAC). Les Bosniaques évacuent la position.

A l'issue de cette action, le sergent EU écrit : « *Le retour est assez euphorique –, le capitaine est comme un gamin. ». De son côté un appelé, tireur au LRAC raconte son aventure par écrit : « (.) Alors moi, on m'a dit de me poster face au bunker, pendant que le colonel parlementait. Là, je n'avais pas réagi à ce qu'il arrivait. Mais alors que le colonel (.) a reculé et a donné l'ordre de tirer au Famas et en l'air, là je me suis dit, ça y est, prépare toi, tu vas tirer. Ensuite, il m'a demandé si j'étais prêt. Et là, une grosse dose d'adrénaline est venue en moi. Puis ça été si simple, il me disait de tirer et je tirais. Mes sensations d'avoir bien fait étaient si fortes que je ne sentais même plus le froid et la neige. »*

Un autre appelé écrit : « *Il est 19h30 lorsqu'il [le colonel] arrive avec des renforts sur notre position. Il a décidé de chasser les Bosniaques du bunker. Il a besoin d'une escorte. Alors mon chef et moi sommes partis avec lui. Le long du chemin, je me disais, mais comment vont-ils réagir ? Et s'ils nous tiraient dessus (.) Je pensais au pire. Je sais que pendant un petit moment la peur m'a envahi (.) Après avoir tiré plusieurs rafales en l'air et avoir tiré au LRAC, les Bosniaques sont partis furieux, mais ils sont partis (.) Nous, nous sommes rentrés épuisés à Bjelasnica mais heureux. Nous avons le sentiment d'avoir accompli une superbe mission. »*

Quelques rares petites unités ont connu la tension de l'action, brève, intensive du combat par le feu, avec son fracas si particulier : explosions, sonorités des départs de coups et des impacts, hurlements des trajectoires de balle, des blessés, des ordres ou des comptes-rendus, etc. La conquête ou la reconquête d'une position ne va pas d'ailleurs sans un principe plus ou moins applicable : la relève immédiate de l'unité qui vient de s'en emparer. Le fondement de ce principe ne tient pas seulement aux pertes physiques subies par cette unité, il tient aussi à l'épuisement que produisent de tels moments.

Le capitaine Lecointre qui, lors du combat de Verbanja, était dans l'élément d'assaut pour diriger les appuis au plus près, tire les « enseignements psychologiques » de cette action dans une fiche adressée à son chef de corps. Il mentionne des phénomènes dont on est rarement conscient dans le vécu du

combat et que n'évoquent guère les relations après coup. Il remarque combien il est « essentiel » avant l'assaut que des « liens personnels et de relations affectives puissantes » se signifient entre les hommes : on ne peut s'empêcher de penser aux gestes rituels qu'échangent les membres d'une équipe de haut niveau entrant dans la phase capitale d'une compétition. Il note ensuite l'« état second des personnels donnant l'assaut », le « calme ou l'hébétude des personnels blessés ». Il ajoute : « Ne pas compter sur une blessure pour mettre hors de combat définitivement des personnels (Des Serbes grièvement blessés ont continué d'utiliser leurs armes dans le poste) ». Il insiste sur la « culpabilisation des personnels » après l'assaut, « par compassion pour les camarades blessés et tués (.) » et sur l'existence de quelques « décompensations violentes » qui se sont produites « dans les minutes ou les quelques heures » qui ont suivi la fin de l'action » (Doss. Batinf 4/V/95 s/d Verbanja).

Une autre observation illustre l'intensité de la charge d'une action de combat pour des personnels qui n'y sont pas accoutumés. Les cavaliers du peloton du lieutenant ont participé à la reprise du poste de Verbanja : en appui dans leur *Sagaie*, ils étaient soumis à des tirs partant des immeubles qui surplombaient le poste mais n'étaient pas directement au contact. Après l'assaut, le peloton n'est pas mis au repos : son escadron étant réduit à trois pelotons – par suite de la capture d'un peloton à Poljine –, il doit assurer successivement plusieurs missions. Il reste sur la position de Verbanja la nuit du 27 au 28 mai. Le 28 matin, il remplit une mission d'appui sur Gorica. Le peloton est relevé deux heures après, rentre sur Zetra pour se « reconditionner », puis reprend sa position sur Verbanja les deux nuits suivantes, celles du 28 au 29 et du 29 au 30. Le 30 dans l'après-midi, il monte tenir le poste de Vogosca. Le lieutenant N écrit alors :

Mardi 30 mai. (.) 3^{ème} nuit en ERC, cela devient très difficile; je fais une crise de mal au ventre qui s'arrange après deux heures de sommeil. 14h00 Nous partons à Vogosca (.) Malgré les risques nombreux aussi ici, la tension baisse un peu, les esprits se détendent, moi le premier et pourtant nous sommes bien imbriqués.

Mercredi 31 mai . Nuit tranquille, la première depuis 4 jours.

Jeudi 1^{er} juin 2^o Nuit calme, malgré tout on dort encore en treillis, rangers. On a du mal à totalement s'apaiser et les sens sont toujours en éveil car malgré tout, les jours du pont de Verbanja ont été éprouvants pour tous.

Vendredi 2 juin (.) Pendant la nuit, un cauchemar de B. fait donner au chef de poste l'alerte attaque : en 2 min. tout le monde était équipé et prêt.

1.2. Dynamique de tension

En fin de compte, si des facteurs modérateurs ou des ressources d'énergie

internes et externes n'interviennent pas pour réguler ou décharger ce que l'on peut considérer comme des systèmes complexes de tension, des casques bleus de tout grade risquent de « péter les plombs », une métaphore couramment utilisée en milieu militaire :

Si on a pas péter les boulons, c'est qu'on avait une confiance énorme dans nos chefs (Entretien, mai 2000 Int N).

Incidentement, cela pose le problème du retour du combattant au pays et à la normalité. Certains de nos interlocuteurs y font allusion, brièvement, pour souligner l'intensité de leur séjour :

Au retour, il y avait des moments où j'étais violent. J'insultais tout le monde. J'étais mauvais, méchant (Entretien cal REI juin 2000).

(.) Après ce mandat, je n'avais pas fait le break. J'ai mis six mois à m'en remettre. J'en ai rêvé pendant six mois (Entretien, Int U mai 1999).

Le journal de RD, officier au BgBH, s'interrompt le 11 juin 1993 sur cette phrase : « 11 juin 1993 – Soir de désespoir ». Les combats viennent de se déclencher entre les milices bosno-croates du HVO et les unités de l'ABiH dans l'*opstina* de Kakanj et dans toute la vallée moyenne de la Bosna. Le BgBH se mobilise sur tous les fronts, pour éviter d'être piégé au milieu des affrontements, pour secourir les habitants restés dans les villages et faire face aux afflux de réfugiés. « A partir de ce moment – déclare RD cinq ans plus tard – je n'ai plus un moment de repos (.) J'étais mal dans ma peau devant notre impuissance... , nous étions tous lessivés ! Nous nous demandions ce que nous faisons là... Je n'ai pu vivre une vie de couple correcte que 6 mois après mon retour » (Entretien, décembre 1998).

Le caporal REI raconte qu'un an avant son départ, il avait rencontré un ancien casque bleu qui « revenait d'ex-Yougoslavie » : « Il n'allait pas bien du tout. Quand il était assis, il avait des tremblements dans les jambes. Ce gars m'a vraiment touché. Pour qu'il en soit arrivé à ça, il fallait qu'il se passe quelque chose » (Entretien, juin 2000). Or, en novembre 1994, deux mois après son arrivée sur les monts Igman, on trouve dans son journal intime les observations suivantes :

18.11 (.) J'ai tendance de + en + à péter les plombs ou plutôt à devenir un peu barjot. En fait, j'ai du mal à me contrôler et aucune difficulté à délirer. Physiquement, cela se traduit par un tremblement constant de la jambe tout à fait incontrôlé. Moralement, dès que je pense, je vis dans un vide profond traduit par la « perte » du souvenir et de la mémoire (.)

Dans un rapport de fin de mandat, un chef de bataillon suggère d' « intégrer

dans la globalité de la mission une phase de dépollution [*c'est nous qui soulignons*] après le retour en France.» (Doss. Batinf 4/IV/95, pièce n°1). Depuis quelques années, l'Etat-major de l'Armée de terre par le biais des services de santé ou d'organismes comme le Crhat s'inquiète non seulement des problèmes que posent les « stress de combat », mais aussi de ces « effets différés » (Benamouzig) d'ordre privé ou collectif ou de ces « névroses traumatiques » (Barrois II) que produit à terme une expérience opérationnelle intensive.

Mais comment au retour *détendre* cette *totalité*, cet enchevêtrement d'évènements et de sentiments vécus et éprouvés qui interagissent les uns sur les autres ? Sans doute faut-il une expression incessante, répétée en tous sens, individuelle ou collective de ce qui a été vécu d'une manière unique ? Cette thérapie ne relève pas seulement d'un traitement médicalisé. Il faut aussi qu'elle soit favorisée par l'environnement social. On peut à ce titre se demander si ce retour dans un *autre* univers dont les préoccupations sont *étrangères* à celui qui revient d'*ailleurs* et qui ne sait pas toujours bien le *recueillir* n'est pas source de nouvelles tensions : des mères et des épouses n'ont jamais lu et ne liront jamais ou parcourront distraitemment les écrits intimes de leur fils ou de leur époux. Ni l'environnement sociétal contemporain, ni celui d'une armée dans laquelle les expériences combattantes récentes, douloureuses mais sans gloire, ont quelque mal à se raconter, ne favorisent la *détente* des tensions accumulées.

La richesse des notes quotidiennes du caporal REI sur ses états physiques et mentaux offre une piste pour comprendre la dynamique qui noue ce système de tensions. Le cas de cet appelé volontaire, personnage attachant s'engageant dans cette aventure pour vivre « des choses dures », pour « rompre avec son mode de vie », pour « se chercher » – toutes expressions qui rendent compte trop platement de sa quête –, n'est certes pas représentatif. Mais son expérience combine sans doute divers ingrédients d'une épreuve que bien des casques bleus ont plus ou moins partagée. Outre une sorte d'épreuve initiatique qu'elles traduisent, ses observations sur ce qui lui arrive et ses réflexions suggèrent un cumul en quelques mois d'agressions physiques et psychiques extérieures plus ou moins intenses sur une structure physique et psychique en devenir – dont certaines des fragilités ne nuisent pas d'ailleurs à ses capacité de résistance : des agressions dues aux différentes natures de tension évoquées, mais dont les effets sont modérés ou amplifiés en fonction d'états intérieurs liés, aux nouvelles ou aux silences de celle qu'il aime, aux gratifications que lui procurent ou non ses rapports avec ses pairs ou avec ses supérieurs, au sommeil ou à l'absence de sommeil, à la perspective d'une douche, d'une permission, etc.

Le caporal REI passe sans cesse par des hauts et des bas. A la fin du mois d'octobre, un peu plus d'un mois après son arrivée, alors qu'il est sur le mont Bjelasnica et qu'il vient de vivre de durs moments au cours des combats qui se sont déroulés entre Bosno-serbes et Bosniaques, il se sent « énérvé », « irritable », en raison de la situation qui reste tendue, des instants qu'il a vécus,

du « manque de sommeil », du courrier qui n'arrive pas ou du silence de sa bien-aimée :

29.10 (.) *Fatigue due au manque de sommeil, à l'intensification des gardes et au froid. De + stress et fatigue nerveuse du fait de la situation et des expériences (.) Je n'ai pas trop envie de partir. Stress. Agressivité, augmentation du débit de cigarettes. Je n'ai pas le temps de penser. (.) Toujours pas de courrier.*

30.10 (.) *Je commence à ne plus devenir humain (.) Enervement dû aux attaques et à l'état de guerre, dégoût quant à ce que sont capables les bo[hommes]. (.)* ».

Il « gerbe », vomit sans raisons. La notation d'une « tension nerveuse importante » est répétée, du fait des menaces qui pèsent sur le poste. Le sentiment d'isolement, l'astreinte des gardes, sa recherche d'affection et ses rapports difficiles avec les sous-officiers de sa section n'arrangent pas les choses. Néanmoins, dès ce moment et par la suite, il trouve auprès d'un sergent une complicité qui, manifestement, le soutiendra durant tout le séjour. Dans le courant du mois de novembre, alors que la situation sur les monts Igman se caractérise par de nombreux accrochages avec les unités bosniaques, et que sur le secteur circulent des rumeurs d'évacuation en raison de l'attitude des Serbes, on le voit s'endurcir malgré des maux de dent et de gorge qui le travaillent. En même temps, il tombe dans une sorte de déprime. Plus rien ne le touche. Il note « une tristesse dominante » due sans doute aussi à ses états amoureux. Toujours présents dans ses écrits, ces termes reviennent : « nerfs à vif », « je suis brisé ». Quelques heures de sommeil, du courrier, une bonne partie de rigolade, et le voilà quelque peu revigoré. Mais au moindre incident – les lettres reçues de la bien-aimée qui consacrent une rupture – son moral retombe :

04.11 *La preuve de mon blindage : 24h sans sommeil avec 10 h de sommeil en 2 nuits, tenue T shirt et veste de treillis à l'intérieur du Vab, véritable frigo avec -5° à l'extérieur (.) Nerfs au maximum et fatigue normale.*

06.11 (.) *Je n'ai dormi que 4heures 1/2 la nuit dernière, je suis complètement sec (.) Fatigue et nerfs à vif (.) Je ne m'inquiète plus de rien. (.)*

09.11 *Après mes 4 heures de garde durant la nuit, je me suis couché à 3h1/2, réveil de la compagnie (.) à 06h30 du matin : encore un truc qui m'a bien calmé.(.) Je suis brisé en mille miettes (.) Agressivité due à la fatigue (.) Du courrier est arrivé à la compagnie à 18h10, personne ne nous l'a apporté. Drôle de sensation de tomber dans le fatalisme et dans la déprime, je compte arranger cela demain. (.)*

10.11 (.) *2ème jour et 2ème nuit dans le Vab à JKA [Javorak] (.) Comme j'ai dormi au moins 2h cet après-midi, je suis beaucoup moins inapte à vivre dans ce frigo de Vab (.) Bien meilleure ambiance dans le Vab, nous avons bien rigolé (.) en mangeant ensemble tout à l'heure.(.) J'ai pris dans la journée 4 h de garde. + 5h1/2 de radio sans compter les 2 que je suis en train de faire, mais qui en fait basculent sur le 11.11.94.*

11.11.94 (.) *Content d'avoir eu du courrier, d'avoir pu dormir.*

13.11 (.) *Repas section : j'ai également pris une bonne cuite. Ai reçu trois lettres d'I. [sa Manon]. après un long silence. Ses lettres (.) provoquent un malaise en moi (.) moral : bas depuis le courrier (.)*

Le 14.11 (.) *physique : crève et mal de gorge (.) moral : nul à chier. Je me sens partir dans des moments de déprime (.) foyer pratiquement vide (.)*

15.11 (.) *Les Serbes continuent leur avancée. Nous nous attendons au bordel ici.*

17.11 (.) *physique : la pêche (.) moral : la grande pêche, en fait, j'arrivais à saturation et je n'avais juste besoin que d'un peu de sommeil. Mais cependant, tristesse dominante (.) Approvisionnement du foyer bon pour le moral des troupes.*

A la fin du mois de novembre et au début du mois de décembre, tout se passe comme si le caporal REI atteignait le fond pour rebondir. Il pleure enfin :

Ferme les yeux ! Ecoute ton âme rêver et ton cœur qui pleure, oublie d'être et ne pense plus (.) Plus rien n'existe, rien n'a jamais existé, ni l'amour, ni l'espoir (.) Tout est peuplé de vide, mon âme ne rêve plus et n'a jamais rêvé. Ce voyage est un cauchemar où rien n'existe que le vide !!!

Il est « naze de naze », « totalement HS ». « A ce moment, il ne se passait rien dans ma tête – raconte REI – J'avais une vie physique. J'étais au sommet, j'étais vide. J'étais un soldat dans une situation de guerre, je n'étais plus un casque bleu qui pense à la paix. Je n'avais plus de sentiments. Il n'y avait plus rien d'important que survivre » (Entretien, juin 2000).

Le 20 novembre il écrit : « Je sais que je vis une expérience extraordinaire, mais Dieu sait qu'elle est rude pour moi. Je pense que je tiendrai le coup. Je me suis habitué au froid, aux coups de mortier et aux rafales, maintenant il faut que je m'habitue à la solitude intérieure ». Et le 25 novembre : « Je revois très clairement certains paysages de chez moi et me rappelle combien la vie était sereine et calme à une époque, notamment quand j'allais voir I. après la fac (.) Je l'ai perdue, mais je suis assez fier d'être ici, même si je n'ai jamais rien fait d'aussi dur psychologiquement. » Suit immédiatement une « remarque » : « Nous devrions être relevés demain matin ; j'ai hâte de prendre une douche » ! Comme les traces d'un cheminement initiatique qui s'achève, les notes se poursuivent au cours du mois de décembre, contradictoires, avec toujours des allusions à une situation opérationnelle de plus en plus inquiétante, au manque de sommeil, à la fatigue nerveuse, à l'isolement, etc. En même temps, elles expriment le sentiment d'une double métamorphose : celle du bonhomme, mais aussi celle du « soldat de la paix » en combattant, prêt à défendre chèrement sa peau. Elles évoquent non plus le vide mais des horizons bien prosaïques : la permission et la gratification d'un grade de caporal ou de caporal chef parce que, malgré ses états d'âme, le sergent et le lieutenant trouvent qu'il « fait du

bon boulot ».

L_e 04.12 (.) Je continue de me perdre (.) pour devenir un homme comme les autres (.) Je commence à me sentir fort pour affronter les gens et la société (.)

L_e 06.12 (.) La situation est des plus dure, il n'y a aucun appro (.) On parle de plus en plus d'évacuation (.) Fatigue nerveuse (.)

L_e 07.12 (.) Je n'ai dormi que 3 heures cette nuit mais ça va, bien content de rester en Yougo »

L_e 08.12 (.) Je ne sais vraiment pas ce qui va se passer dans les jours qui viennent, je n'ai vraiment pas envie de faire la guerre, je me fous de devenir un héros. Mais il est clair que si je suis obligé de le faire pour sortir de cette merde, je le ferai, c'est pour sauver ma peau de toutes façons.

13.12 (.) A part cela, ils ont dit que j'avais fait du bon boulot (.) PL m'a dit à mon réveil qu'il allait demandé que je sois caporal chef (.) Enfin on verra bien, je vais me défoncer dans ce but car cela me ferait vraiment plaisir (.) Temps clair, vent à 12-20m/s – Température de –12 à 4°C – Moral : je me sens isolé de tout, il faut vraiment que je rentre en perm. Je suis content d'avoir un but, cela fixe mes pensées, mes envies, et me fait plus m'investir dans mon travail, donc goût de la chose et pleine occupation.

14.12 Vent entre 235m et 35m/s (.) Moral : j'ai cessé de penser depuis quelques jours. Je perds la force de mon âme au profit de la dureté du cœur qui m'est de plus en plus indispensable ici. L'isolement commence à me peser.

On voit combien l'épreuve opérationnelle est subjectivée. Elle est plus ou moins ressentie en fonction d'une affectivité qui réagit aux lettres ou aux silences de la femme aimée, à la vie sociale du groupe, aux attitudes de cadres « de contact », à celles des copains du groupe, etc. Les notes pourtant très factuelles de REI ne permettent guère d'attribuer un moral « bas » ou des « nerfs à vif » à tel ou tel moment particulièrement tendu qu'il a vécu. C'est tout un contexte individuel et collectif qui paraît jouer.

Ce cas individuel dans son intensité vaut aussi comme illustration de ce qui peut se passer au niveau d'une petite collectivité : son style de vie, les rapports sociaux qui y prédominent combinés aux épreuve subies accumulent dans la durée les effets d'incidents, d'évènements et de phénomènes d'ordre divers plus ou moins diffus – pas seulement liés aux agressions ponctuelles et circonscrites de la guerre –, qui jouent les uns sur les autres ou les un contre les autres, régulant ou amplifiant des états de tension individuels et collectifs. En fonction du degré de tension atteint à un moment donné et des capacités individuelles ou collectives de résistance, un nouveau choc incident fera ou non « péter les plombs ».

Si l'on considère maintenant l'activité du petit chef au combat, on est bien loin de l'image d'Epinal glorieuse mais réductrice de l'officier ou du sous-officier « plein d'allant » ordonnant ses hommes sous le feu. Le chef, plus que le simple

combattant, accumule fatigues et tensions. Elles sont faites de multiples riens, d'allers et venues, de sollicitations, d'interpellations provenant du haut et du bas qui se télescopent, d'autant que dans ce type d'engagement, le moindre incident est considéré – à tort ou à raison – comme justiciable de la présence d'une autorité sur les lieux. Les notes du sergent EU qui, en octobre 1994 sur les monts Igman, conduit le véhicule de son commandant de compagnie lors des attaques bosniaques contre les positions serbes donnent une idée du rythme d'activité de son capitaine :

(D'après journal intime sgt EU). Journée du 29 septembre 94 – Au matin, « me voici parti avec le capitaine sur les pistes du plateau en direction du sud ». Tour des postes de la zone. « Nous arrivons assez tard au PC, la nuit est tombée depuis longtemps ». « Une fusée éclairante (.) » : tentatives d'intrusion dans les postes... « En tout terrain, à fond la caisse, me voici parti (.) ». L'alerte est totale. Retour au PC. Le capitaine reste à l'écoute radio de ses postes. « L'alerte est levée. Il est 23h15. »

30 septembre – « 05h00 le téléphone sonne (.) On y va...le sergent I ne répond plus (.) De retour au PC, juste le temps de se raser avant de repartir sur Sarajevo ». Une réunion de commandement : « retour tard dans la nuit (.) Couché tard ».

Samedi 1^{er} octobre. Il est 05h30. Premiers coups d'artillerie et déclenchement de l'attaque bosniaque. Premiers secours portés à un commando bosniaque infiltré en zone ONU et accroché par les Serbes. Organisation de l'exfiltration du commando. Observation des combats et des départs et des arrivées des tirs toute la journée : le capitaine est à l'écoute ou en conversations radio. Il passe sans cesse des postes reliés au bataillon à ceux des sections et des postes de la compagnie. Vite fait, le sergent EU fait « réchauffer une ration » pour le repas de midi. « Il est déjà tard dans l'après-midi. (.) Contact avec les Serbes et puis arrivée d'une équipe du.°RDP [équipes de renseignement du 13^{ème} régiment de dragons parachutistes] sur notre position (.) » Visite d'un poste éprouvé par les tirs d'artillerie. Retour au PC. « Je manque de sommeil (.) – Demain dimanche, grasse matinée jusqu'à 06h30 – nous dit l'adjudant... »

Dimanche 2 octobre – « (.) Le capitaine est resté au PC toute la nuit, il part dormir 2h (.) Le PC est rempli de personnels calmes et détendus quand le 1^{er} coup part, une salve de deux tirs d'artillerie (.) Le Capitaine a été rapidement réveillé – (.) moteur en route ! » Retour du capitaine au PC pour midi. Au milieu du repas, message urgent annonçant le pilonnage de la position bosniaque de Gradina devant laquelle est adossée un poste de section. C'est la course contre la montre. Le poste est évacué. Il doit être environ 16h00. Un message annonce l'arrivée du général Rose sur le poste Bjelasnica. Aussitôt après, repérage de Bosniaques en pleine zone Onu. « Le départ est immédiat (.) Rapidement nous arrivons sur la position. La nuit tombe lentement ». Négociations sans résultats. Un groupe de casques bleus reste en surveillance. Retour vers le PC : « Le capitaine est fatigué, il s'endort sur la piste »

Ce rythme n'est pas permanent. Il s'intensifie les jours suivants jusqu'au 8 octobre. Après une période d'accalmie jusqu'à la fin du mois d'octobre, ce

rythme reprendra en novembre à l'occasion de l'attaque ultime des Bosniaques au cours de laquelle ils s'empareront des positions serbes. Les mois suivants seront plus calmes, hâchés de violents incidents au cours desquels ce capitaine devra s'exposer. Ces observations suggèrent néanmoins le harcèlement nerveux auquel un officier peut être soumis sur ce théâtre d'opérations, quel que soit par ailleurs le bien fondé ou non d'actions éparpillées qu'il estime devoir mener.

Une enquête du Centre des relations humaines de l'Armée de terre (Crhat) portant sur le moral des militaires en Bosnie au cours des mois d'avril et mai 1995 insiste sur les « deux facteurs de stress » que cumulent les chefs : « le poids des responsabilités par rapport à la sécurité des hommes et la fatigue physique » (Crhat II, p.116). Le constat est abstrait. Il ne rend pas compte de ces harcèlements de tout ordre qui sont le lot périodique de bien des chefs d'unité et de petite unité : le Serbe ou le Bosniaque qui à tout instant franchit une ligne rouge, tire, bombarde, « braque », stoppe un convoi ou se trouve là où il ne devrait pas être, le PC du bataillon – lui-même saturé – qui demandent de façon pressante ce qui se passe à l'instant où cela se passe parce que tout le monde craint l'incident, l'équipe, le groupe qui ne répondent plus à la radio pour une raison ou pour une autre, les problèmes de ravitaillement, les travaux de protection, les multiples incidents qui peuvent se produire dans une communauté de quelques dizaines d'hommes, sans compter les contraintes bureaucratiques qui sont le lot quotidien d'une unité de l'Armée de terre française, même en opération.

Comment alors ne pas s'interroger sur le travail de sélection et d'accoutumance – y compris par des pratiques traditionnelles – qu'il est nécessaire d'accomplir dans les écoles de formation pour donner aux futurs chefs une capacité de résistance physique et psychique telle qu'ils acquièrent ce que les stéréotypes du langage militaire institutionnel nomment platement « la force d'âme ou de caractère » ? Celle-ci n'est pas une donnée qui va de soi. Il leur faut non seulement maîtriser leur propre fatigue et les tensions qu'ils subissent, mais aussi être inquiets des états de tension et de fatigue de ceux qu'ils commandent, faire en sorte que la vie sociale de leur collectivité fonctionne au moins comme un *détendeur*, même si ses effets ne sont pas toujours à la hauteur des accumulations de tensions et de fatigues. A cela s'ajoute cette fameuse « solitude du chef ». Cette expression prend tout son sens à Krupac, sur le col de Javorak, à Poljine ou à Vogosca. Les chefs de poste y sont seuls : lorsque cela commence à chauffer, dix ou vingt regards se tournent vers eux mais ils n'ont personne vers qui tourner leur propre regard.

Tous n'ont pas les qualités et la formation qu'exigent ces responsabilités et l'accumulation de telles tensions, loin s'en faut. Il est inexact d'avancer sans nuances, comme le fait le rapport du Crhat cité plus haut, que ces facteurs de stress sur ce théâtre d'opérations « sont bien gérés » et que « l'ambiance au sein

des équipes n'en est pas altérée » (idem, p.116). C'est peut-être vrai ici, ça l'est beaucoup moins ailleurs (Cf. notamment notre V^{ème} partie). En outre, parler d'une « gestion des facteurs de stress » paraît relever d'une vision bureaucratique d'un phénomène *total* dont on voit bien qu'il est vain de vouloir isoler tel ou tel facteur, sauf à intervenir ponctuellement après certaines situations éprouvantes.

2. Détentes : pratiques et dispositifs

Comme nous l'avons avancé plus haut, dans une communauté combattante donnée, cette dynamique que génèrent dans la durée des tensions de tout ordre est plus ou moins régulée par de multiples dispositifs et pratiques aux effets de *détente* plus ou plus ou moins ponctuels, durables, effectifs. Les uns sont manifestement raisonnés en vue précisément de relâcher les pressions qui s'exercent sur les combattants, conformément ou non à des principes d'organisation du temps opérationnel. Les autres sont moins consciemment réfléchis et seraient plutôt induits par un type d'organisation, par un style de vie ou encore par des coutumes transmises par tradition. Les paroles et les écrits recueillis offrent des observations qui permettent de mettre en perspective certains de ces dispositifs et pratiques et d'analyser certaines de leurs modalités de mise en oeuvre.

2.1. La prise de parole contrôlée du combattant

On est frappé çà et là, mais pas partout, par la conscience que certains officiers ont des tensions de tout ordre qui peuvent survenir dans leur petite unité à l'issue de telles actions à forte intensité et des pratiques – pour certaines innovantes à notre connaissance – qu'ils utilisent pour créer une *détente*.

Dans la fiche citée précédemment commentant l'assaut de Verbanja, le capitaine Lecointre insiste sur la nécessité d'une « discussion à chaud » après l'action, « pour recalibrer chaque action individuelle et collective ». « Les souvenirs des acteurs – poursuit-il – ne constituent qu'une série d'images flash très violentes, ce qui interdit la compréhension et l'analyse (.) de ce qui s'est passé réellement ; l'échange par ces discussions, à caractère maïeutique et la mise en commun de ces images permettent de reconstituer le puzzle » de l'action. Cet échange répond à « l'absolue nécessité de comprendre et de relativiser l'aspect déterminant de l'action de chacun ainsi que les responsabilités » et contribue en outre à décharger d'« éventuels sentiments de culpabilités » que provoquent la mort ou la blessure de camarades (Doss. Batinf 4/V/95 s/d Verbanja).

Cette pratique de la « discussion à chaud » est également utilisée par le lieutenant U à Krupac après que son poste ait fait l'objet le 26 mai 1995 d'une tentative d'investissement par les Serbes (Cf. relation en I^{ère} partie – Le drame). Au soir, ceux-ci encerclent le poste, mais la situation s'est calmée. Il « reprend en main » ses cavaliers. Il raconte : « J'ai fait une sorte de table ronde. Chacun a dit ce qu'il a fait. Je voulais que tout le monde ait le même sentiment, éviter des tiraillements – moi j'ai fait ci, moi j'ai fait ça...Mais toi où t'étais pendant qu'on était braqué...T'a eu peur, t'as pas armé... ? – Je les ai remis aux ordres, ce qui me permettait de conserver mon pouvoir et de conserver une cohésion, d'éviter les dissensions (.) Et puis, j'ai dessiné ce que pourrait être l'action serbe » (Entretien mai 1999).

Le cas de Verbanja et celui de Krupac offrent deux approches parentes avec des finalités plus ou moins explicites : restituer le film de l'action, la place et la responsabilité de chacun, éviter les procès d'intention, les dissensions latentes qui peuvent s'en suivre, le chef se posant par là comme régulateur des tensions que l'action a pu susciter entre les membres du groupe. En même temps, cela contribue à une « reprise en main » du groupe de combattants.

Evidemment, rien ne nous dit que cette « discussion à chaud » ait les vertus qui lui sont prêtées. Mais, au moins, les hommes parlent, peuvent se raconter autrement que dans la justification réciproque. Et si le « régulateur » est adroit, la peur et le moment de faiblesse de l'un, l'exploit de l'autre peuvent être relativisés : si cette tentative de régulation des tensions au sein du groupe réussit, on peut aussi supposer qu'elle a des effets bénéfiques sur les tensions psychiques auxquelles chacun a été soumis.

De tels dispositifs raisonnés de *détente* par la « discussion à chaud » n'ont pas été repérés dans des petites unités de légionnaires ou de chasseurs, ce qui n'indique nullement qu'elles n'existent pas. En revanche, on en observe d'autres, moins circonstanciées, plus courantes. Le lieutenant S, chef d'une section d'escorte de légionnaires à PTT building dans Sarajevo en 1993 raconte :

Dès qu'il y avait un comportement anormal, un cadre allait le voir et perçait l'abcès. On vivait les uns sur les autres, tout le monde se connaissait... , une intonation de voix et il pouvait y a voir quelque chose. On a fait du plus doux au plus fort. Et puis on avait aménagé une petite tôle. On s'y retrouvait (.) (Entretien avril 2000).

2.2. L'aménagement du temps opérationnel

En fait, cette approche globale des facteurs de tension et de *détente* au combat que nous tentons d'ébaucher ici est celle que certains chefs ont plus ou moins à l'esprit lorsqu'ils prennent telle mesure en vue de relâcher la pression ou celle

qui sous-tend certains principes d'organisation du temps opérationnel. Devant les surcharges d'activité qui pompent l'énergie des casques bleus, il n'est pas toujours aisé pour les cadres de répartir les tâches équitablement, d'équilibrer leur pénibilité, voire de trouver les temps de repos nécessaires. Certains s'y attachent particulièrement, adoptant systématiquement une vision fonctionnelle du travail, décrétant que jeudi sera dimanche parce que la situation est calme, saisissant toutes les opportunités pour que les hommes puissent se relâcher, en venant même pour certains à partager leur peine pour leur procurer le réconfort d'une présence ou qu'ils puissent se ménager un peu de repos :

(Journal de marche du cne Z , à Sarajevo depuis le 2 mai) Dimanche 25 juin (.) Journée de repos pour presque tout le monde (.) Cela doit être le premier dimanche à peu près tranquille.

Jeudi 29 juin (.) 3° peloton. Repos. Le peloton n'a pas assisté au rapport et a pris le rythme d'un dimanche. Il y a longtemps que ce n'était pas arrivé aux marsouins.

(Entretien colonel commandant le Batinf 2/III août 2000). Quand les légionnaires étaient au repos, on les lâchait, ils se réveillaient quand ils voulaient, ils allaient à l'ordinaire en survêtement, dans la tenue qu'ils voulaient.

(Journal intime cal REI) 18.11 (.) Matin 350 sacs de sable faits avec (.) : le lieutenant est venu nous aider (.) (grande discussion avec lui (.) : c'était nickel.

(Journal de marche Sgt EU) Jeudi 29 décembre (.) Je suis de garde cette nuit avec V.. Brave V., un type sympathique (.) Il était bachelier et préparait des études de comptabilité, son frangin lui disait qu'il ne serait pas capable de signer chez les paras. Il l'a fait aussitôt (.) Le 1°RPIMA à Bayonne, un régiment très dur ! Brave V. il vient juste de passer sergent-chef (.) Il me dit « vas te coucher, je te réveille à 1h30 pour me remplacer ». Je ne suis pas mécontent car je suis crevé.

05h30, V. me réveille ! Il m'a laissé dormir toute la nuit (.) Cbic type, il a pris la garde toute la nuit sachant que j'étais un peu crevé.

(Entretien Int U) (.) Vous mettez 100% sur le pont , on tient 36 heures, avec 50% on tient 48 heures. Par tiers, on tient une semaine, par quart c'est sans limitation de durée (.) J'organisais le poste pour que une nuit sur trois chaque homme n'ait pas à se lever au milieu de la nuit (.) Les sous-officiers voulaient partager les tours de garde. Je l'ai interdit. On ne pouvait pas non plus tomber dans le travers de vouloir partager la vie du soldat (.) La dernière chose à bouger, c'est le tour de garde. Les hommes y sont trop sensibles, une volonté de justice.

Cette dernière citation mérite que l'on s'y attarde. En quelques mots, cet officier qui effectue son second séjour en Bosnie rend compte – du moins dans le cas français – de trois principes d'organisation de la vie opérationnelle acquis tout à la fois par la tradition et par l'expérience : le temps de repos ou de détente intégré systématiquement comme condition nécessaire de la mobilisation, la juste

répartition de ce qu'il y a de plus pénible (la garde), la préservation des chefs, non pas comme un privilège, mais comme une exigence liée au temps et aux dépenses d'énergie qu'ils doivent normalement consacrer à leur responsabilité. Par ailleurs, les charges qui pèsent sur les casques bleus français ne sont pas de même nature au regard de la fatigue et des tensions qu'elles peuvent causer. Certaines peuvent créer une détente relative ou une « aération », même si elles ne sont pas sans risques. Très consciemment, semble-t-il, des commandants de bataillon et d'unité en jouent. Il en est ainsi des « actions humanitaires » menées par les unités dans la proximité de leur lieu de stationnement, dont nous traitons par ailleurs les aspects divers (Cf. V^{ème} partie). Elles sont souvent perçues par les cadres mais aussi par les casques bleus comme un moyen d'évasion ou comme une activité à partir de laquelle ces derniers pourront se ressourcer et donner du sens à leur présence dans ce conflit : en quelque sorte une sorte de ré-assurance.

(Entretien RD décembre 1998) *.On cherche à oxygéner les hommes, à faire de l'aide de proximité. On a affecté à chacune des sections un petit bateau à traiter. Ils rendaient de menus services (.)*

(.) Beaucoup d'appelés se sont portés volontaires parce qu'ils se voyaient distribuant des vivres sur les places de villages...Au lieu de cela, voilà nos sapeurs occupés à des tâches pénibles d'ouverture de route ou d'aménagement d'itinéraires comme dans le cas de ceux qui travaillaient sur le chantier de ... Alors ils sont un peu déçus...Au début du mois de juin, deux gars sont sortis avec une Trm 4000 et sur la place du marché de Kakanj, ils ont distribué des bonbons, des caramels, des boîtes de ration...On a appelé cela le syndrome Kouchner (.)

(Journal intime lnt N) *Vendredi 23 juin (.) Dans la matinée, le chef F., prend contact avec la mairie de C. où il est très bien reçu (les filles sont, paraît-il très jolies).*

(Lettre du lnt N à son successeur - 21 juillet 1995) *(.) Les missions humanitaires ne sont pas les missions qui prennent le plus de temps au peloton, néanmoins je les situe en deuxième dans la mesure où elles sont d'une part une justification de notre présence (justification dont on a besoin quelquefois de se convaincre) vis à vis des Bosniaques et d'autre part les seules occasions de contacts avec les populations pour les marsouins (.) Chaque peloton a deux quartiers sous sa responsabilité où théoriquement on peut tout faire. (.)*

(Journal de marche cne Z) *Mardi 27 juin Peloton de commandement et d'échelon. le peloton effectue de plus en plus de missions humanitaires dans ses quartiers (.) Cela permet à tous les marsouins de sortir à tour de rôle.*

Ces actions sont aussi une réponse bienvenue à ce fameux problème des temps morts que posent les rythmes hachés de la vie opérationnelle. A tort ou à raison, on considère dans l'Armée française que le découragement d'une unité combattante entraîne une baisse de moral : au-delà d'un certain seuil de récupération, le combattant inactif tomberait dans une zone de dépression.

D'où l'idée répandue qu'il faut occuper le soldat :

On faisait en sorte de toujours les occuper. On les occupait tout le temps. S'ils restaient inactifs, ils réfléchissaient trop. Ils avaient tendance à sombrer dans le moral bas. (Adj. SE à propos des longues périodes d'attente durant la guerre du Golfe).

Or, les actions humanitaires de proximité paraissent offrir cette vertu d'occuper le temps du combattant tout en lui procurant une *détente*, ne serait-ce que par le contact toujours bienvenu pour le combattant avec des êtres féminins ou par le sentiment d'accomplir une œuvre utile et perceptible :

Ce n'est peut-être pas grand chose, ces livraisons humanitaires, elles ont sans doute leurs limites (.) mais, ici, sur place, le sentiment du travail accompli, d'utilité, s'impose à nous quand nous regagnons notre base.(.) Le soir venu, dans les bungalows, il faut bien avouer que nous espérons avoir rapidement l'occasion de renouveler l'expérience (Benda et Crémieux, p. 91).

A l'inverse, des modalités d'occupation des temps morts peuvent augmenter la pression ambiante plutôt que la relâcher. Au nom d'idées reçues et de modèles mal compris, certains cadres remplissent le temps opérationnel inoccupé par des activités dont le rapport à la guerre n'est guère évident, du moins aux yeux de ceux qui les subissent. Leurs contraintes sont d'autant plus ressenties par les casques bleus qu'elles leur paraissent dérisoires, voire surréalistes par rapport à l'impuissance dans laquelle ils sont tenus. Les cas observés ne sont sans doute pas nombreux. Mais ils sont saisissants. D'après les observations que Marc Benda et Francis Crémieux ont publiées sur leur séjour à Velika Kladusa en 1994, tout se passe comme si la vie de garnison avait été transplantée au milieu de la guerre, comme si la parade se substituait à l'impossible manifestation de la force.

(.) Lors de l'exercice hebdomadaire de défilé qui suit la cérémonie, notre compagnie chante « Les commandos » dans le brouillard, martelant le sol à coup de rangers. Les coups de canon mêlés aux rafales d'armes lourdes font ressortir plus encore le bleu pâle des bérets, le kaki délavé des treillis et le gris noir des Famas (.) Pour notre part, nous nous appliquons à marcher au pas cadencé ; eux, à quelques centaines de mètres, ils se tirent des obus à la figure (.)

Une aquarelle, un pastel, un tableau de genre, sans morts, sans destructions visibles; pas de sang (.) d'un côté le Sud, de l'autre le Nord, et nous qui tournons en rond au milieu () Que doivent penser ceux qui craignent pour leur vie et qui contemplant de leurs fenêtres les Casques bleus défilent tranquillement dans le vacarme des obus ? (Benda et Crémieux p.137).

Nous avons droit ce matin à un discours de notre chef de corps (.) Ensuite, il nous explique que, trois semaines avant le départ, nous allons faire une démonstration de force en organisant une grande prise d'armes. Il veut montrer l'armée française aux responsables du 5° Corps (.)

Nous avons donc appris aujourd'hui : (.) que le critère distinctif entre les armées en présence n'est pas la réalité des retraites de nos blindés face à des Volkswagen mais la capacité de chacune à défilé au pas cadencé (Benda et Crémieux p 157).

La fibre anti-militariste des auteurs aiguise sans doute le trait. D'autres observations plus anodines en confirment pourtant la teneur. Sur un registre moins virulent, deux autres appelés rendent compte d'un sentiment de dérision et de déception devant des tâches ou des activités qui n'ont guère de sens dans le contexte des combats qui se déroulent autour d'eux :

A la base, on était retombé dans l'ambiance militaire. On était à la guerre. Et pour l'inauguration de la base, on nous a fait défilé en chantant en tenue (.) et gilets pare-balles ? Je trouvais cela ridicule. On était en pleine guerre. On manquait alors d'activités. C'était comme à la caserne. On courait autour de la base. On aurait dû faire des choses qui ne nous donne pas envie de faire du sport. Il aurait fallu qu'on soit suffisamment intimidant pour que les autres arrêtent de faire la guerre. Au lieu de cela, on nous faisait défilé et courir. J'étais déçu par ce mode de vie (Entretien confid. C).

16 novembre (.) Après le rassemblement, la surprise. Elle consiste à tracer avec des sacs de sable sur le versant d'une montagne (suit le numéro du régiment), « comme les chiens qui marquent leur territoire ». Toute la compagnie, capitaine en tête, remplit un sac de sable et la voilà partie pour la petite côte. Certains sergents font la gueule, « On est pas des chiens ».— « Il manque des sacs... demi-tour et on recommence...je sens une petite vague de contestation...(Journal de marche confid. A).

En admettant que ces contraintes n'aient guère d'effets sur l'augmentation de niveaux de tension et de fatigue, elles ne contribuent guère à *détendre* les esprits.

2.3. La permission

Naguère, la permission de quinze jours ou de trois semaines qui était accordée aux appelés du contingent au cours de leur service était couramment nommée « permission de détente » par opposition à d'autres natures de permission plus courtes. L'expression n'est pas innocente. Les casques bleus ont droit à une permission de quinze en cours de séjour, du moins lorsque les mandats sont de six mois : une évasion dans un pays où « les maisons ne sont pas détruites » (Cal chef T). Attendue, elle fait l'objet de décomptes. Le départ de Jacques Lorentz est explosif et son retour sobre et triste :

Chacun sortit sa bouteille de rouge et les chansons se succédèrent (.) Bientôt l'alcool commençait à nous réchauffer (.) et, dans l'échauffement général, nous improvisâmes même une petite « Marseillaise », debout, au garde à vous, dans ce 4000 qui dansait sur le verglas (.)

[Au retour] *A l'aéroport de Zagreb, je reconnus B. et le chef L. – « Et c'est parti pour un tour les gars ! Vous en faites une de ces têtes (.) – Il avait raison le bougre. Nos regards se perdaient bel et bien dans les rangs, à la recherche de joies futures utopiques et aux souvenirs de notre permission nostalgique (.) La neige avait fait son apparition sur la route, et dans la caisse du camion, il faisait une température inférieure à zéro degré. Personne n'avait le cœur à boire ni encore moins à chanter (Lorentz p.99 et 108).*

En revanche le caporal chef T laisse transparaître d'autres sentiments. A peine débarqué dans « le monde civilisé », il écrit : « Des fois, je me demande si je ne vis pas dans un monde de fous, il y a deux jours les gens se tiraient dessus, ici ils vivent comme si de rien n'était (va comprendre Charles) ». A la fin de sa permission, il donne l'impression de penser aux copains qui sont là-bas : il expédie des colis, achète des produits régionaux « pour faire découvrir mon département aux gars de ma chambre » (Journal intime).

Les effets de cette permission ne sont donc pas mécaniques. Elle pose en outre un problème d'organisation pour les bataillons et pour les unités qui doivent assurer la continuité des missions. La gestion de ce temps de répit est variable selon les périodes, selon les formations et les charges qu'elles ont à supporter. Ici, ce sont des sections au complet qui partent, ailleurs, on fait partir les casques bleus par fractions. Cette permission a ses revers. Faisant rupture, elle peut provoquer une réflexion démobilisatrice. Sur ce théâtre les situations sont changeantes et le retour peut nécessiter une réadaptation. C'est le raisonnement que tient le commandant du Batinf 2 en troisième mandat, une formation composée essentiellement de légionnaires. Il raccourcit la permission de huit jours :

J'ai imposé huit jours. Si je donnais 15 jours, cela faisait un trou trop grand. La situation change terriblement. Quand il rentre, le légionnaire trouve une situation changée. 8 jours cela limitait les cas de conscience et les désertions (.) J'organisais une noria de légionnaires du premier au dernier mois avec des avions qui atterraient directement à Nîmes. Le légionnaire arrivait à Nîmes, il se changeait, il était libre (.) (Entretien commandant du Batinf 2/III).

Grâce au stationnement du Batinf 2 sur l'aéroport et malgré la réduction de la permission, cette organisation présente un avantage : pour peu que l'aéroport de Sarajevo soit ouvert, le légionnaire est en permission en quelques heures et son retour est aussi rapide. Ce n'est pas le cas pour d'autres bataillons. Comme les convois et les approvisionnements en vivres, les départs en permission et certains retours sont soumis aux aléas des mouvements : fermeture de l'aéroport de Sarajevo ce qui, il est vrai, est aussi le cas pour le Batinf 2, mais aussi enneigement de la piste de Zagreb où transitent les permissionnaires, passages problématiques de check points pour ceux qui doivent rejoindre

Zagreb par la route. De la sorte, pour beaucoup, la détente de la permission passe préalablement par de la tension : attentes inquiètes, contretemps qui écourtent d'autant sa durée, départs incertains en raison des aléas du mouvement précédent de permissionnaires qui peut être temporairement bloqué à Zagreb ou à Split.

Le 25 novembre 1994 (.) Les permissionnaires qui devaient partir aujourd'hui sont toujours là – 7.12 (.) Les départs en permission vont être régularisés. – 10.12 (.) La perm approche, vive la perm. Espérons que je puisse rentrer. – 12.12 (.) Il y a eu pas mal de conversations en FK (fréquences radio) concernant les perms. En fait, il y a 160 mecs qui attendent de revenir ici alors qu'ils sont bloqués à Zagreb (.) S'ils rentrent sur zone dans la semaine, les départs en perm sont maintenus, sinon, ils seront suspendus. – 13.12 Les permissions posent toujours des problèmes malgré la soi-disante ouverture de l'aéroport (.) Je me sens isolé de tout, il faut vraiment que je rentre en permission. – Le 14.12 (.) Les permissions posent toujours un gros problème à tel point que je ne suis vraiment pas sûr de partir.

De la poche de Bihac vers Zagreb (une centaine de kilomètres), le périple des permissionnaires acheminés en autobus ou en camion peut durer deux jours, avec des espoirs et des attentes qui fluctuent au gré de l'ouverture ou de la fermeture des check points.

10 juillet 08h00 Préparation du départ en permission – 14h00 Départ vers Zagreb en TRM 4000. Moral en hausse – 15h15 Arrivée à Péetrovo-Sélo (.) Nous sommes bloqués par les Serbes de RSK [République serbe de Krajina] – 19h45 Retour sur Ops1 (.) Moral en baisse.

11 juillet 07h00 Après un départ prévu à 03h00, nous embarquons enfin dans les camions. Moral en hausse – 07h15 Débarquez, les check points sont fermés. Moral en baisse. 08h30 « C'est ouvert ! Rembarquez, direction Zagreb ». Après avoir joué à un cache-cache politico-onusien, traversé 12 check points, nous arrivons enfin à Zagreb (.) à 19h45. 11 heures de camions sans s'arrêter, dur dur pour les fesses. Moral en hausse.

12 juillet 13h30 Départ en permission. Vol sur un B737 d'EAS (Journal de marche maj. RE).

Marc Benda et Francis Crémieux effectuent un périple identique. Mais la relation est moins détendue :

Nous nous sommes levés à trois heures ce matin (.) Voilà déjà plusieurs semaines que nous comptons les jours qui nous séparent de ce départ. Les rumeurs les plus sinistres ont couru sur une éventuelle suppression de ces vacances. Les gradés (.) parlaient d'un éventuel blocage de tous les convois onusiens (.) A six heures, nous sommes cependant partis, en civil, mais casqués et en gilet pare-éclats dans des camions militaires (.) Nous commençons par éviter le point de contrôle le plus proche de la base (.) L'accès à la liberté nous est à nouveau refusé à

un point plus éloigné sous prétexte qu'il manquerait à notre chef de convoi un tampon indispensable (.) Quoiqu'il en soit tout le convoi fait demi-tour (.) l'ensemble de la manœuvre prend une heure et demie. Dans l'après-midi, après une laborieuse traversée de la Krajina [le convoi fait un long détour par le sud de la Croatie], nous atteignons un autre point et nous attendons pendant quelques heures. Alors que la nuit commence à tomber, on apprend qu'il faut à nouveau faire demi-tour (.) Nous prenons nos quartiers de nuit dans un camp canadien, où, installés dans les camions, nous dormons quelques heures. A 5 heures le lendemain, nous repartons (.) vers 11 heures, nous atteignons Zagreb. A 13 heures nous prenons l'avion et (.) à 15 heures 30 heure locale, nous arrivons à Orly ». (Marc Benda, François Crémieux, p.115-116).

2.4. Le médecin

Plus informelle, plus traditionnelle, plus diffuse, l'action de médecins de bataillon ou d'unité procède aussi de ces pratiques de *détente*. Il n'existe en temps courant qu'un médecin par régiment. Naguère dans les années 1950 et 1960, les compagnies portées de Légion étrangère opérant en autonomie possédaient chacune un médecin, souvent un simple aspirant. En fait, son rôle était tout autant d'écouter les légionnaires que de les soigner : il entendait ce que les chefs ne pouvaient entendre. Sa connaissance intime des légionnaires en faisait un conseiller particulier du commandant d'unité.

On retrouve cette fonction psychologique du médecin en Bosnie. Le service de santé est particulièrement renforcé dans les bataillons : plusieurs médecins regroupés en pool lorsque les unités du bataillon sont rassemblées sur une même base – cas du Batinf 2 –, un médecin capitaine dans chaque unité dans le cas de compagnies ou d'escadrons isolés. Or, sans que cela soit toujours explicite, certains écrits traduisent une présence prégnante du « médecin capitaine » : c'est un personnage proche dont on note par exemple le départ en permission, ce qui n'est pas le cas lorsqu'il s'agit de chefs tout aussi proches. Il n'est pas là uniquement pour des interventions sanitaires au profit des casques bleus ou des belligérants. Il est aussi présent au gré de ses disponibilités, à l'écoute, là où les nerfs risquent de craquer :

(Journal du Int U, Krupac 1 encerclé) Samedi 10 juin 1995 (.) Le Vab sanitaire du Capitaine C... arrive à KC1 avec l'accord des Serbes (.) Le médecin dispense les soins nécessaires et s'entretient avec chacun. Il est venu lui aussi les bras chargés de victuailles parfois moins alimentaires, mais toutes aussi importantes (courrier, cigarettes, piles pour moyen trans ... et du whiskey caché dans les perfusions !). Cela fait plaisir de travailler avec un officier comme lui. Cette visite qui n'était pas indispensable, a eu un effet très bénéfique sur l'ensemble des personnels.

Quand le 22 juillet 1995 à Zetra, le médecin capitaine Dorléans est tué par des éclats d'obus, un marsouin lui écrit un hommage :

*Oh capitaine, mon capitaine !
Mon très cher capitaine, vous étiez souriant,
Le jour où cette vie, que vous aimiez autant,
Que l'amour d'une femme, et de trois beaux enfants,
Fut soudain retirée, à un homme au cœur grand.
(.) L'envie de nous sauver se lisait dans vos yeux
Vous avez tout donné pour nous remettre en jeu,
C'est pour ça que mon cœur, a envie de crier,
Si fort au monde entier, qu'on nous a enlevé,
L'homme qui nous fallait, qui aurait du rester
(D'après journaux de marche cne Z et Int C).*

Ne relevant d'aucune structure hiérarchique, totalement intégré dans la vie de l'unité, en connaissant les recoins, ayant souvent l'écoute des cadres, le médecin est sans doute la personne qui est le mieux à même d'y jouer le rôle discret de régulateur des tensions individuelles et collectives (Cf. IV^{ème} partie).

2.5. L'humour, les jeux, la télévision, la fête

Rarement la littérature et les travaux sur le combattant – ou sur le militaire en général – mettent l'accent sur ce style de vie si particulier de la communauté combattante qui à toutes occasions manie l'humour, la dérision, le jeu et la fête, jusqu'à en faire un principe de vie : comme si ce principe s'était avéré au cours des âges la formule la plus efficace pour *détendre* des tensions individuelles et collectives.

2.5.1. Humour et dérision

La société combattante est une société à plaisanteries, y compris dans la fabrication proluxe de détournements de signes ou de caricatures. Dans notre corpus, il n'y a d'ailleurs guère de journaux intimes, voire de marche qui ne fassent état de bons mots ou ne les manient :

(Journal de marche du maj. RE, poche de Bihac sur PO 13) 24 septembre (.) *La pensée du brigadier G. : « Quand un char ne roule plus, il devient casemate ; quand il ne tire plus, il devient blockhaus ; quand il est détruit, son équipage devient des héros ».*

(Journal intime Sgt EU) Mardi 4 octobre (.) *Nous descendons à Sabici (.) Le cal chef M. me montre ses dessins un peu hard ; des projets de tatouage me dit-il ! Le logo des Nations Unies, une tête de mort, le drapeau français et l'inscription « Igman Sud ». « J'ai pas mis Sud Igman car ça fait trop Sud Vietnam... !*

(Journal intime cal REI) Le 30.10 (.) *Léotard a déclaré que notre mandat était le + dur et la mission de la 1ère compagnie (.) une mission très délicate pour laquelle nous avons besoin du + grand professionnalisme tout en soulignant que la France, l'Onu et l'Otan étaient derrière nous ! (où ça ?).*

Un document qui dut avoir une certaine diffusion puisque nous l'avons trouvé également dans d'autres archives –.est très significatif de cet humour combattant, tel qu'il est pratiqué sur ce théâtre d'opérations. Il s'agit d'un jeu de poïe à la fabrication duquel se sont sans doute livrés avec bonheur quelques auteurs anonymes dans quelque popote de Sarajevo. La case *Départ*, c'est le Ptt Building de Sarajevo, là où est installé l'état-major de la Forpronu pour le secteur de Sarajevo et où sont délivrés les *clearances* (laissez-passer). La case *Arrivée*, c'est Zagreb, avec en effigie ses pin-ups et son champagne. La plupart des cases de handicap figurent des check points tenus par les belligérants serbes ou croates (S1, S2, K1 etc.). Ces quelques extraits montre combien ici la dérision parvient à exprimer le sentiment d'absurde qu'éprouvent les casques bleus plongés dans ce conflit :

Case S4 [une silhouette de soldat l'arme au pied signifiant un arrêt] *Vous n'avez pas de clearance pour votre gilet pare-balle. Vous le laissez et RETOUR A PTT BLD*

Case 9 [aéroport de Sarajevo] *NO FLY TO DAY – Retour PTT BLD*

Case S3 *Vous avez une clearance mais ils ne sont pas au courant (à moins que vous laissiez un pin's de la DLB [Division légère blindée]). Vous passez UN TOUR à l'hôtel BOSNIA.*

S2 [silhouette de soldat idem S4] *VOUS ALLEZ EN PRISON. Vous attendez que quelqu'un tombe sur la case NEGOCIATIONS.*

Case 16 [silhouette de soldat pointant son arme] *Vous laissez aux gentils bandits votre véhicule, votre arme et tout le reste. Vous allez à S1 et vous attendez que quelqu'un vous ramène à PTT BLD.*

K1 OK [vous pouvez passer] *mais vous laissez 20l de GO (gas oil).*

Case 28 *Si vous avez laissé du GO sur le trajet, vous êtes en panne. Attendez que quelqu'un tombe sur votre case pour vous aider.*

MOSTAR *Il y a des combats entre belligérants. Vous ne pouvez pas passer. Retournez à Kiseljack et essayez par hélicoptère.*

Case 35 [un sablier] *Vous ne savez pas pourquoi. Ils ne le savent pas non plus. Vous attendez quand même un tour.*

Case NEGOCIATIONS représentée par deux masques, l'un souriant, l'autre

grimaçant, etc.

Etc. (Extraits d'un document figurant dans journal de marche cne Z).

2.5.2. Jeux et télévision

A tous les niveaux d'organisation mais surtout au niveau de la petite communauté, dès que l'opportunité s'en présente, on joue. Le dimanche, le repas du soir, la veillée sont les moments forts du jeu et de la plaisanterie lorsque la situation l'autorise. Le dimanche, s'organisent des matches de football et de volley là où le stationnement le permet. Sur les monts Igman, soudain se déclenche une gigantesque bataille de boule de neige qui n'épargne pas l'officier. On improvise des tiercés, des concours de fléchettes, on joue à la belote, au tarot, au *Monopoly*, au *Love Trivial*, au *Risk*, un jeu de stratégie : « le comble du militaire » écrit le caporal chef T

Le 5 décembre, dans le cadre du Télétbon, chaque compagnie organise une journée sportive (.)
Le bataillon put ainsi réunir une somme de dix mille cent quatre vingt francs. Dans le même registre, se courait, tous les dimanches, le fameux tiercé de Maslenica, au moyen de dés et de jetons numérotés (.)
Le prix du billet coûtait quinze francs et pouvait permettre de gagner plus de mille francs (.)
Outre le tiercé, les jeux de société s'étaient volontiers, le soir, sur les tables du salon (.)
Ainsi, le Chef L., B., B., P. et moi étions rassemblés autour d'un Monopoly. Faute de terrains complets, il m'était impossible de construire la moindre maison. D'ailleurs, l'ensemble de mes adversaires ne manqua pas de me le faire remarquer, avec de grands éclats de rire – « Ben oui, je n'ai pas de maison, et alors, on peut bien vivre comme un clochard »
(Lorentz p.112)

Dimanche 6 août Vogosca (.)
Le Cne Z arrive sur le poste vers 18h45 pour y manger et y passer la nuit. Après un excellent et copieux repas (viande cuite au feu de bois, haricots, champignons et vins rouge), suivi d'une sanglante défaite à la belote avec moi-même, battus 2 à 0 par C. et D, il s'endormira (.)
(Journal de marche, lnt C).

Lorsque l'on ne joue pas, on regarde la télévision. C'est bien le seul objet issu du progrès technique qui soit à peu près accessible à tous les casques bleus sur ce théâtre d'opérations. Comme dans la société française, les plus démunis y ont accès pour la plupart. Elle est présente dans des postes de section, voire de groupes, à Maslenica, à Vogosca, au col de Javorak, à Krupac 1. Généralement, elle ne va pas sans magnétoscope et à défaut de regarder le match Paris Saint Germain-Dynamo de Moscou ou le film en *prime time* on passe une cassette : *Soleil rouge*, *Rambo II*, *La manière forte*, sans compter les films pornographiques qui sont diffusés dans certains foyers des bases d'unité.

Cette présence de la télévision au niveau des petites unités est déjà plus ou moins observable durant la guerre du Golfe. A partir du 21 novembre 1990, le

journal intime de l'adjudant SE fait mention de séances de télévision quotidiennes, durant la sieste ou le soir, organisées au niveau des régiments ou des unités. Cela ne suffit pas. Le 3 janvier 1991, ce sous-officier écrit : « le 21 [Rima] nous laisse une télévision et un magnétoscope. Super. Avec l'adjudant nous installons vite le tout pour avoir enfin un film ce soir ». Quelques jours plus tard, il note : « J'ai récupéré une cassette de film porno, ce soir il va y avoir du monde devant la télé ».

En Bosnie et en Croatie, les postes de télévision sont semble-t-il en dotation dans les sections ou dans les pelotons isolées. Le tout est de pouvoir récupérer une antenne ou de s'y brancher. A Maslenica, on capte les quatre chaînes françaises. Ailleurs, il faut bricoler :

28 septembre (.) Le Cal P. monte à Bjelasnica et revient avec des câbles. Il installe une antenne sur la télévision et parvient à capter la TV serbe (Journal de marche lnt E)

Cette détente a son revers. On s'assemble devant les infos de midi et de 20h00. L'ubiquité de cette plage d'information combinée aux images amplifie le double problème que posait déjà la radio. Les combattants sont au courant des événements qui se passent dans leur secteur avant que le commandement les informe. Ils peuvent aussi apercevoir l'image d'un officier général ou d'un porte-parole rassurant déclarant que tout se déroule pour le mieux alors qu'eux-mêmes sont dans une situation inextricable. Mais pour ce qui concerne nos propos, c'est un second problème qu'il faut considérer : les casques bleus regardent les images que regardent leurs familles au même moment. Ils sont inquiets de leur inquiétude :

Mardi 22 novembre (.) A la télé ce midi, des images de Sarajevo et de Tito Barack avec les éclats des tirs de la nuit. Rien de mieux pour affoler les familles restées en France.

Mercredi 23 novembre (.) Nouveau raid de l'Otan sur des positions serbes...La situation se tend. Aux informations, nous voyons des images de Sarajevo, nous imaginons nos familles un peu inquiètes en France.

Samedi 26 novembre (.) Aux infos, nous voyons encore des images de Sarajevo et de Tito Barack. Des informations contradictoires sur la chute de Bihac. Et l'annonce dans la soirée d'un nouveau raid de l'Otan ! Beaucoup ici craignent les soucis des familles à notre égard (.) le standard du 7° BCA doit exploser d'appels des familles (Journal de marche Sgt EU)

Le 29 mai à 20h00, à Krupac 1 encerclé par les Serbes, les cavaliers du lieutenant U regardent les informations sur France 2. Elles rendent compte de la crise des otages et énumèrent les différents postes impliqués. Dans leur courrier à leurs familles et à leurs proches, ils ont mentionné le nom du lieu et du poste qu'ils occupaient. Leur mère et leur père, des êtres chers savent donc qu'il sont encerclés. « Si on avait su, on aurait pas informé nos familles de nos

positions. » Ils découvrent que la censure militaire a quelque mérite (D'après entretien Int U, mai 1999).

Les évolutions politiques et stratégiques, les prises de positions politiques, l'intérêt que l'arrière porte ou non à leur situation, les jugements sévères des journalistes sur l'action de l'Onu qu'ils peuvent interpréter comme des jugements sur leur propre action, etc., rien n'échappe aux casques bleus. Cela n'est pas sans créer des irritations, des rumeurs, des sentiments qui ne concourent guère à les *détendre* ou peuvent démobiliser certains d'entre eux :

Nous voyons presque en direct au journal télévisé, un soldat du Frebat 4 mourir, frappé par la balle d'un sniper sur l'avenue du même nom. Voir mourir ainsi un camarade est très dur pour le moral. Ce qui choque surtout mes personnels, c'est de voir que les événements des derniers jours ne font pas forcément la une. (Journal de marche Int U).

Mercredi 7 décembre. Aux infos, ce soir, nous voyons Alain Juppé annoncer au Conseil des Ministres un possible retrait des casques bleus de Bosnie. Je suis très déçu, tout le monde ici ne pense plus qu'à cela. Lâcheté encore, avec le retrait « provisoire » des Bangladesh de Bibac. Les rumeurs courent dans la compagnie, la présence du porte-avions en Adriatique n'y est pas étrangère. (Journal de marche, Sgt EU)

20.11. Nous entendons à la télé que l'Onu est inutile alors que d'après ce que je vois, nous faisons le maximum en tant que Casques bleus pour accomplir une mission parfaite dans notre zone. Ex : bouzillage d'un Vab pour empêcher le passage d'armement en DMZ, et quand nous y étions, nous étions prêts (FLG AC +RAC 112) à cartonner les chars s'ils tentaient de passer. Les ordres viennent de plus haut (Journal intime cal REI).

2.5.3. Fêtes

En général, ne serait-ce qu'au nom de la *cohésion*, tout est prétexte pour rassembler autour d'un pot, autour d'un repas les casques bleus d'une même unité, d'une section ou d'un peloton :

Les trois sections du motel furent rassemblées avant le repas pour boire une « sangria ». Ce fut en l'honneur de notre bataillon d'origine dont la coutume voulait un pot à chaque 16 du mois (Lorentz, p. 118)

Certaines de ces réunions de *cohésion* ont un caractère factice qui ne concourt guère au but souhaité. Mais on est frappé aussi de constater combien nombre des écrits recueillis font mention d'échanges festifs que l'on prépare ou qui s'improvisent au gré d'une ambiance pourvu que la situation opérationnelle s'y prête.

On *dégage*, dit-on dans le langage militaire : là encore, ce terme concret qui évoque un relâchement de pression renvoie bien à une vision expérimentale de

ce phénomène de tensions. Tous les prétextes sont bons pour créer de telles manifestations. Les fêtes ritualisées nationales, religieuses ou militaires n'y suffisent pas : on fête des anniversaires, des nominations au grade supérieur, une naissance...

Dimanche 15 août (.) Dans la soirée, j'organise un pot peloton pour mes 25 ans, les gars de ma chambre sont sympa, ils m'ont fait un gâteau d'anniversaire avec des moyens de fortune. J'ai eu le droit au célèbre « Happy birthday to you » (.) (Journal intime cal chef T)

Samedi 26 août 1995 (.) Repas escadron sous forme d'un mécboui, avec 5 moutons achetés sur Igman par l'intermédiaire du beau frère du capitaine commandant. C'est l'occasion de faire une fête au niveau escadron (.) et de fêter les 30 ans du commandant d'unité qui offre le champagne à tout le monde (Journal de marche cne Z).

Dans son journal de marche, le major RE mentionne ainsi les anniversaires et les nominations de ses hommes au début de chaque note quotidienne :

*21 juin Anniversaire du Bg G. (.) 9 juillet Nomination au grade de Brigadier du 1cl G. (.)
16 août Anniversaire du 1cl L. (.) 20 août Anniversaire du 1cl H., etc.*

Le cas échéant la petite fête intime s'enrichit de marques d'affection pour celui qui en est le prétexte, de déguisements. Elle débouche sur des ivresses qui peuvent prendre bien d'autres formes que celles que procure l'alcool :

Lundi 3 octobre 1994 (.) Retour au PC où on fête les 22 ans de B... Un pudding au chocolat et une tarte au poivre. Il reçoit un beau couteau de poche et semble touché (Journal intime Sgt EU)

Jeu 13 juillet (.) Le soir exercice de nuit Au retour l'anniversaire du sergent B. dégénère et tous les cadres se retrouvent tondus vers 2h du matin sans réticence de certains d'ailleurs (.) Un vent de folie a soufflé sur l'escadron et souffle le lendemain puisque la mode Krisna gagne un grand nombre de marsouins

Samedi 19 août (.) Le soir dîner grandiose au Bat 2 pour fêter la naissance du 3^o garçon P.(.) nous sommes calmés par le dîner : sandwichs, crudités, jambon fumé puis salade riz-tomate-concombre-oignon, ensuite brochettes de bœufs avec des frites suivi de fromage et d'un gros cadeau le tout arrosé de vin. (Journal intime lnt N).

Samedi 26 août (.) A 20h, l'escadron se retrouve dans le bowling pour le repas d'anniversaire du cne... Le (.) peloton s'y fera remarquer (.) pour sa très libre interprétation des petits rats de l'opéra : S., C., B. et M. déguisés en danseuses étoiles aux bras d'A (.) sous la brillante direction artistique du Sch M.. Sacrée soirée (Journal intime lnt C).

Voilà un an qu'un capitaine est à la tête de son unité. Ses cadres, les militaires du rang qui lui son proches décident de lui fêter cet anniversaire par surprise. On le met dans un état qui ne prête pas à rire. Le soir, son lieutenant adjoint lui

annonce qu'un message vient d'arriver : il a un problème judiciaire sérieux. Il doit rentrer en France. Le lieutenant conduit son capitaine vers le foyer dans cet état de préoccupation. Là, surprise totale. Tout l'escadron est rassemblé : discours de l'adjudant d'escadron, « lettre de félicitation » comme « chef de bord d'élite » lue par son conducteur, remise d'un stylo plume Mont Blanc offert au nom de l'escadron « pour remplacer son (.) triste crayon à papier » (D'après *journaux de marche cne Z et lnt C*, 18 juillet 1995).

Dans ce dernier cas, un canular précède et prépare la surprise de la fête. En lui-même, le canular est aussi un moyen à bon compte de se *détendre*. L'occasion fait le larron :

(D'après *journal de marche Sgt EU*) Un capitaine féminin, commissaire de l'Armée de terre (ex intendant) accompagnée d'un autre personnel féminin monte de Sarajevo pour effectuer une visite technique des postes d'une compagnie du Batinf 5 au sommet des monts Igman. Elle est attendue avec impatience. On voudrait qu'elle prenne conscience de la dureté des conditions de vie. On a beaucoup de problèmes matériels à lui montrer, à lui exposer, beaucoup de demandes à lui adresser. Mais elle est pressée. Et sur l'un des postes, elle déclare qu'elle veut « être rentrée à Sarajevo pour 19h ». L'impudente ! La réaction ne se fait pas attendre. La simulation d'un combat entre belligérants autour du col de Javorak est rapidement organisée par le commandant de compagnie avec pour conséquence la fermeture de la piste vers Sarajevo. Soudain, une fusillade éclate, explosions de grenades...– « Ah merde, ils remettent ça ! » s'exclame le capitaine – Compte-rendu radio haletant : « un groupe de casques bleus sous le feu...! Nouvelles infiltrations bosniaques, la piste de Sarajevo est coupée jusqu'à nouvel ordre... ! » Les deux jeunes femmes seront contraintes de passer la nuit au PC de la compagnie.

De telles anecdotes peuvent donner l'impression de jeux enfantins. Ce serait oublier le climat dans lequel ces jeux s'inscrivent. Comme l'écrit Jacques Lorentz : « Bref, un séjour idyllique, direz-vous. Fausse idée. Chaque soir, les explosions et le bruit des armes automatiques déchiraient le silence de la nuit » (Lorentz, p. 82) ».

3. Penser autrement le stress du combattant

En considérant ainsi dans un même regard des phénomènes aussi disparates, ceux qui ne font que crispier, ceux qui angoissent ou terrorisent et par ailleurs, ceux qui réjouissent ou délassent⁷, nous avons souhaité faire percevoir que ces

⁷ Nous n'avons pas abordé bien d'autres phénomènes de détente, telle que la sexualité ou encore certains rituels – dont certains de type carnavalesque – qui se déroulent à l'occasion de fêtes

fameux « stress » de combat s'insèrent dans une histoire, dans une *totalité*, dans une *dynamique*. Dans cette perspective, considérer que le fameux stress du combattant, ses blessures psychiques graves ou bénignes, sont justiciables du uniquement d'un traitement médicalisé ou d'une expertise particulière portant sur les « forces morales » au combat paraît réducteur au regard de l'enchevêtrement des états individuels et collectifs qui peuvent ou non provoquer ces blessures.

La présence de psychothérapeutes sur le terrain, par exemple, est loin d'être une panacée. Elle pose en particulier le problème de l'introduction dans un milieu relativement clos d'un « étranger » dont l'expertise peut avoir quelque chose d'insolite au regard des normes et des pratiques de certaines unités combattantes. Certaines d'entre elles rejettent *a priori* un traitement spécialisé de traumatismes qui restent encore difficilement avouables. L'expert arrive en terrain sinon hostile, du moins sceptique : cela ne favorise guère son exercice.

Une anecdote tirée d'un journal de marche rédigé au Kosovo et relatant l'activité d'une section du 1^{er} régiment étranger de génie (Reg) au profit du Tribunal pénal international illustre le propos. Elle indique que la fonction thérapeutique du psychologue de terrain – en l'occurrence une femme – est d'une toute autre nature que celle qui lui est institutionnellement attribuée.

Vendredi 2 juillet 1999 (.) Départ très tôt pour Cirez au SO de Mitrovica. Le TPI est déjà présent (.) Cinq puits sont à sonder. Le premier est vide mais plein de gas-oil. Le second est enseveli, quatre filles s'y trouveraient (.) Le puits des filles est atteint en une heure, quatre corps en sortent dont la plus jeune devait avoir à peine treize ans. Violées et jetées vivantes dans le puits (.)

Mardi 13 juillet 1999 (.) Nouveau chantier qui est prévu juste pour la journée. Là encore, il s'agit de sortir des corps du cimetière celui de Donja Sudimlja. 7 enfants, 3 femmes, 2 hommes sont extraits. L'ambiance n'est plus à la plaisanterie comme de coutume. Il y a un flottement d'une heure. Arrivée surprise d'une psychologue (.) Mme L (.) Elle s'inquiète de l'indifférence proférée par l'équipe, « ils doivent s'exprimer, c'est important pour leur équilibre mental... » Rapidement invitée sous la tente, elle ravit le regard de tout le monde (.) en laissant deviner sous ses vêtements presque transparents une morphologie des plus agréables... Par chance personne n'a osé s'exprimer afin de rectifier son équilibre mental...(Journal de marche Int TH.)

Cet officier force peut-être le trait. Mais sa relation indique aussi que dans de telles situations, instantanément, ce sont peut-être d'autres ingrédients que l'expertise qui peuvent neutraliser de tels chocs : la plaisanterie macabre et aussi, bien évidemment, la parole. Mais entre soi.

Si aujourd'hui, ces phénomènes de tension sont pensés rationnellement, rien

institutionnalisées : crèches à Noël, carnaval de l'Épiphanie ou de la Saint Éloi. Nous en évoquons quelques uns dans la partie traitant des pratiques sociales

n'indique qu'hier, ils n'aient pas été appréhendés autrement, plus globalement : par l'élaboration expérimentale de principes d'organisation et de commandement édictés et transmis par les règlements ou par des traditions, par les inventions d'une pensée combattante sauvage ou symbolique⁸ instaurant ses régulations et ses thérapies rituelles, ne serait-ce que dans ce jeu permanent de la fête et de l'humour qui s'observent dans certaines unités à forte tradition combattante.

Il existe probablement dans le substrat culturel des communautés combattantes des pratiques et des dispositifs plus ou moins discrets de *détente* qui, à l'expérience du combat, se sont sédimentés au cours des âges. Certains ont été excessivement ritualisés. Ils ont perdu leur sens initial. Des investigations de terrain peuvent en cela défricher des voies anciennes, recouvertes par la broussaille et par les contresens d'une tradition qui se transmet sans qu'on l'interroge.

Au-delà des discours stéréotypés et trop consommés sur le rôle du chef au combat, insistons notamment sur ce point. On voit bien à quel point, à tous les niveaux de commandement, dans cette *totalité* que constitue l'expérience opérationnelle dans un contexte donné, le chef est un personnage clé pour anticiper ou traiter ces traumatismes : il est celui qui est le mieux à même de jouer des multiples ingrédients qui font *détente* individuelle et/ou collective.

Encore faut-il qu'il détienne ou qu'il ait acquis l'intelligence nécessaire. « Le vrai chef guerrier est celui qui est capable » de « prendre en compte au maximum l'ensemble des situations », d'en imaginer les conséquences sur l'état des siens comme si elles lui advenaient, écrit Claude Barrois. Et il ajoute : « *Se mettre vraiment* à la place d'autrui est plus que la vague connaissance du *facteur humain* (.) expression ressassée dans les milieux militaires et désignant un amalgame de connaissances superficielles, de recettes qui traduisent surtout un compartimentage dans l'enseignement militaire (.) Il n'y a pas de facteur humain comme objet de connaissance séparée » (Barrois I p. 163).

La technicisation des relations humaines dans l'Armée de terre n'est qu'un artefact. Elle ne peut guère se substituer à cette intelligence de la vie combattante que l'on observe chez certains chefs sur ce théâtre d'opérations, mais qui apparaît bien inégalement répandue, du moins au vu de nos observations.

⁸ Sur ce thème, cf. Lévi-Strauss 2, p.3-47 et Thiéblemont 1, notamment p.47 et 48.

DEUXIEME PARTIE :

PRATIQUES TACTIQUES ET TECHNIQUES

Dans les deux premières parties de cette étude, nous nous sommes efforcés de mettre en perspective les conditions politiques, idéologiques et tactiques dans lesquelles vivent et opèrent les unités françaises de la Forpronu. Nous abordons maintenant certains des effets de ce contexte sur les pratiques tactiques et techniques des unités et des petites unités.

Trois grands types de phénomènes sont observables. Selon les situations, les secteurs et les bataillons, la déstructuration tactique qui caractérise ce théâtre d'opérations s'étend plus ou moins aux différents échelons de responsabilité : elle entraîne des désorganisations d'unités et de petites unités et la parcellisation de leurs tâches et de leurs missions, conférant par ailleurs une autonomie relative et variable aux *cellules élémentaires* : les groupes de combat.

Engagées pacifiquement au milieu de la guerre dans des postures de non combat et de négociation, les unités et petites unités sont en situation de réaction plutôt que d'anticipation des menaces et des agressions de toutes natures dont elles font l'objet.

Sur ce fond de déstructuration tactique, s'observent des volontés de chefs et de petits chefs qui, refusant de subir, adoptent des pratiques, inventent ou redécouvrent des organisations, des stratagèmes, des outils, des techniques.

I. ORGANISATIONS ET PRATIQUES DE COMMANDEMENT

Des désorganisations tactiques paraissent toucher plus particulièrement le secteur de Sarajevo. Là, la parcellisation des missions et des tâches est telle qu'elle tend à provoquer une sorte d'atomisation des structures à partir desquelles s'organise couramment l'engagement des unités et des petites unités dans le combat classique.

1. Désorganisations tactiques

1.1. Sous-effectifs et sous-nombres en matériels

Des désorganisations se produisent en raison de sous-effectifs durables ou momentanés liés à la conception initiale de l'engagement, à la fréquence et aux errances des relèves de bataillons ou à la capture de sections ou de pelotons par les Serbes.

En 1993, intervenant entre Gospic et Médac en Krajina à partir de la poche de Bihac pour une mission d'interposition entre Croates et Serbes puis de contrôle de zone, le lnt R ressent la faiblesse des effectifs d'une section initialement mise sur pied pour des escortes de convois :

20 septembre 1993 (.) Les Croates connaissent remarquablement le terrain. Pour notre part, nous manquons terriblement de renseignements précis, mais surtout nos sections à petits effectifs montrent là leur limite d'emploi. Avec trois groupes de sept personnes, on ne peut mener de front toutes les missions que nous avons à effectuer.

En mars 1995, les problèmes de relève du Batinf 5 sont tels que le Batinf 4 est contraint de lui « prêter des casques bleus ». Il manque notamment le tiers des effectifs pour tenir les postes de Krupac :

Vendredi 31 mars (.) La mission ne peut plus être remplie dans ces conditions, et nous allons, le capitaine et les chefs de peloton, prendre en compte à Tito Barracks, des éléments en renfort venant du FREBAT 4 (.) (Journal intime lnt U).

Dans ce cas, la désorganisation de la relève d'un bataillon se propage de bataillon à bataillon : au Batinf 4, une petite unité, privée un temps de quelques casques bleus au profit du Batinf 5, est à son tour désorganisée.

En mai 1995, c'est la prise en otages de sections ou de pelotons qui obère d'autant les effectifs des compagnies ou des escadrons concernés. Cette fois, tous les bataillons étant touchés, il n'y a plus de souplesse et chaque formation traite son problème : les charges restent les mêmes et doivent être réparties sur les autres sections ou pelotons des unités. Bien plus, lorsque quelques semaines plus tard les Serbes libèrent les prisonniers, des unités vont retrouver leurs effectifs, mais elles seront privées d'une partie de leur armement ou de leur matériel : les Serbes ont conservé les armements légers ou lourds, les engins blindés et les véhicules capturés. Or sur ce théâtre d'opérations, nous l'avons vu en deuxième partie, il n'y a pas de forces réservées et il n'y a pas non plus de réserves d'armements ou de véhicules. Il faut trouver une solution, réorganiser

en conséquence la vie et le rythme de l'unité ainsi diminuée, comme dans le cas un peu « surréaliste » de l'escadron du Batinf 4 stationné à Zetra.

(D'après journaux de marche du cne Z et du lnt C) Cet escadron retrouve en juin 1995 son peloton capturé à Poljine. Mais celui-ci est sans armement ni véhicule. Le commandant d'unité monte alors une organisation qui permet tout à la fois aux casques bleus de ce peloton de contribuer aux tâches de l'escadron et de ne pas culpabiliser. D'une part, ils sont réarmés individuellement : on emprunte des Famas dans les services. De la sorte, ils peuvent participer normalement à l'astreinte des gardes comme leurs camarades. D'autre part, ce peloton prend périodiquement en compte les véhicules et les armements lourds d'un autre peloton. Les deux pelotons alternent ainsi les missions à l'extérieur et les séjours en poste. Les marsouins de ces deux pelotons sont encore en formation. Cela tombe bien : le peloton sans véhicule ni armement lourd fait de l'instruction et prépare les épreuves du certificat militaire élémentaire (CME) qui seront passées sur place. Dans les sous-sols de la patinoire de Zetra, on monte un parcours d'obstacle.

Le 13 juin, le capitaine Z écrit dans son journal de marche : « 4° peloton – Préparation de la garde le lendemain. Organisation et début de l'instruction CME. Tant qu'il nous manquera les matériels complets d'un peloton, le P2 et le P4 feront chacun deux périodes de 20 jours à Zetra pendant laquelle ils assureront la garde et l'instruction. Ils se passeront deux fois en compte leur matériel ». Le 21 juin, il note : « 4° peloton – Cela paraît surréaliste mais le peloton poursuit sa formation CME. Il n'y a pas d'autre solution. »

De son côté, le lnt C qui commande le peloton capturé à Poljine écrit le 14 juin, quelques jours après sa libération par les Serbes : « (.) Le peloton, équipé en partie par le PCE [*peloton dit d'échelon ou de commandement et de service d'un escadron*] prend la garde de Zetra (.)° Dans l'après-midi « Ho joie et bonheur », nous avons la chance de récupérer 9 Famas (.) 2 nouvelles missions nous sont alors attribuées [*garde et un groupe en alerte*]. C'est mieux que rien et cela nous donne au moins une raison d'être ». Le 30 juin, prenant le poste de Vogosca, il écrit encore : (.) Nous sommes à nouveau sur un poste. Il était temps (.) ».

1.2. Atomisation des unités et des petites unités

Combinés ou non à ces problèmes de sous-effectifs, le contexte politique, idéologique et tactique d'engagement et la multiplicité de missions éclatées conduisent à l'atomisation de l'unité d'action et de commandement de beaucoup de formations de combat : on agit plus souvent par groupes, par équipages, par Vab – avec son pilote, un chef de bord et un casque bleu « d'escorte » – que par section, peloton, compagnie ou escadron. On peut toutefois se demander aussi

si ces conditions d'engagement n'amplifient pas une évolution en cours vers des organisations plus souples conférant aux *cellules élémentaires* – le groupe ou l'équipage – une autonomie nouvelle.

En effet, depuis qu'à la fin du siècle dernier le combat en *ordre dispersé* s'est imposé, l'organisation tactique des formations de combat repose sur le principe d'insécabilité de la compagnie ou de l'escadron. Dans son pragmatisme le langage militaire qualifie ces formations d'un terme générique : ce sont des *unités organiques élémentaires*. Une compagnie, un escadron d'un régiment ou d'un bataillon peuvent être intégrés provisoirement et pour une durée variable dans un autre régiment ou bataillon. Mais il n'est pas habituel que les sections ou les pelotons qui les composent en soient séparés pour agir au profit d'une autre *unité élémentaire*. Le principe supporte néanmoins de nombreuses exceptions, en particulier lorsqu'il s'agit de constituer des formations interarmes : *sous-groupement tactiques*⁹, détachements interarmes.

Ce principe s'applique *a fortiori* aux sections ou pelotons d'une *unité élémentaire*. Leurs groupes et équipages – des *cellules élémentaires* – peuvent être amenés temporairement à agir isolément, mais il n'est pas fréquent non plus que les missions qui leur sont confiées échappent au contrôle opérationnel de leur chef de section ou de peloton, de même qu'il est rare qu'ils tiennent des postes isolés. En Algérie, une compagnie pouvait couvrir une zone en dispersant la totalité de ses effectifs en embuscades ou en *chouf* (observation) de groupes, voire d'équipes. Mais ces cellules restaient sous le contrôle opérationnel de leur chef de section, avec en cas d'urgence, la possibilité d'entrer en contact direct avec le commandant d'unité :

(Carnets de route d'un jeune lieutenant – Jean Salvan, Shat, Fonds privés 1K 348.) 3-6 février 1961. *Je suis parti en embuscade, entre Hafir, Aïn Djadja, Matmora, avec toute la compagnie en 20 embuscades de cinq hommes. Parfois l'officier, un sous-officier ou un caporal pour commander. Ma compagnie n'en mène pas large* (.)
1-2 mars 1961 (.)° *Nous sommes 80 perdus en dix équipes sur 200 kilomètres carré d'un désert minéral* (.)

Or, ce principe d'insécabilité des unités et petites unités est radicalement bousculé sur ce théâtre d'opérations. Dans nombre de cas observés, la parcellisation des missions et l'absence de forces réservées entraînent des prises de décision qui font éclater sections et pelotons, voire groupes et équipages et transforment le petit chef en gestionnaire de ses moyens de combat.

⁹ Partie d'une unité d'infanterie ou de cavalerie sous le commandement de laquelle est placé selon les cas un peloton de cavalerie ou une section d'infanterie venant d'une autre unité, une section du génie, un groupe d'artillerie, etc.

1.2.1. Parcellisation des tâches et missions et absence de forces réservées

Sur ce théâtre d'opérations, chaque bataillon est territorialisé sur une zone dont il est responsable. A partir de ce niveau de commandement, les organisations territoriales peuvent varier selon les bataillons et les périodes avec toutefois une dominante. La zone d'un bataillon est sectorisée entre ses unités, y compris pour les escadrons qui sont le plus souvent employés comme des formations d'infanterie. En général, chaque unité confie un territoire de responsabilité à chacune de ses petites unités, mais le nombre de postes et de positions à tenir est tel, qu'il entraîne de fait le fractionnement des sections ou des pelotons.

A cette dispersion territoriale, s'ajoute la dispersion des petites tâches ou missions à effectuer par un nombre réduit de casques bleus embarqués ou non sur un véhicule ou un engin blindé pour une durée dépassant quelquefois la journée. On se trouve donc globalement devant une surcharge de missions, diluées dans l'espace et dans le temps, réactives et non anticipées. Il faut « fournir » ici et maintenant : la *cellule élémentaire* – le groupe, l'équipage et même le Vab avec son pilote, son chef de bord et un casque bleu « d'escorte » – correspond le plus souvent au volume d'effectifs requis pour répondre à ces demandes parcellisées et impromptues.

Rappelons par ailleurs que jusqu'à l'été 1995, il n'y a pas de forces réservées conséquentes au niveau de la Forpronu, au niveau de ses secteurs ou des zones de bataillon. Les escadrons des bataillons, dont la puissance de feu et la mobilité peuvent fournir partie de cette force réservée, sont eux-mêmes hypothéqués par leur territorialisation. Tout au plus observe-t-on le maintien d'un peloton blindé en réserve de bataillon qui risque lui-même d'être éclaté sur des micro interventions. En dehors de ce peloton, les seules forces réservées sont donc éparses : une section, un peloton, un groupe ou un équipage ici et là qui sont maintenus disponibles dans chaque unité et petite unité lorsque leurs missions l'autorisent. Qu'au niveau d'une unité, du bataillon, voire du secteur – dans le cas de Sarajevo –, la situation réclame un renforcement, ce sont à ces fractions d'unité et de petites unités que l'on fera appel.

Dans ce contexte, les actions mobilisant une compagnie ou un escadron avec ses éléments organiques sont rares. L'action par section ou par peloton, par demi peloton ou demi section, par groupes et équipages mais sous le contrôle du chef de petite unité est fréquente. Surtout dans le secteur de Sarajevo – un va-et-vient de groupes, voire de fractions de groupes, de demi pelotons ou d'équipages échappant plus ou moins au contrôle du chef de section ou de peloton, quelque fois pour plusieurs jours, est tout aussi fréquent : ces petits éléments vont, soit tenir des postes et des check points, soit effectuer une mission ponctuelle ou renforcer une unité voisine. Des situations relevant de l'un ou l'autre de ces deux types de désorganisation d'une section ou d'un peloton peuvent être observées.

1.2.1.1. Dispersion des postes et des missions

Le Batinf 5 composé de deux compagnies et d'un escadron – soit au plus une douzaine de sections ou de pelotons de combat – tient 22 postes ou bases en 1994 (Goisque, p. 11). La 1^{ère} compagnie du bataillon sur les sommets des monts Igman doit couvrir 9 postes fixes à l'automne 1994 avec ses 3 sections de combat. Ces simples chiffres montrent la nécessité de l'emploi isolé de cellules élémentaires. Au milieu du mois de novembre, toujours sur les monts Igman, les groupes de la section du lieutenant E assurent chacun une mission de plusieurs jours sur trois postes distants de plusieurs kilomètres : un groupe est détaché au profit du peloton qui tient les postes de Krupac – postes qui relèvent d'une autre unité –, un autre groupe tient le poste de Bjelasnica et un troisième groupe est en observation et en check points sur deux positions différentes : la cellule élémentaire est elle-même tronçonnée (D'après journaux de marche et intime lnt E et cal REI).

04.11 (.) Notre groupe 122 est séparé en 2 équipes de 4 (.) en 2 Vab, sur RE1 et JKA, [Javorak, soit sur deux positions distantes de près de 2 km].

Le 09.11 (.) Pour nous le groupe 122, nous nous trouvons séparés entre JKA 122 [le chef de groupe], P, C, et moi et RE [Razaslje] pour les autres sans compter H.. Nous tournons par binômes de 2h1/4 à 19h pour C et moi (.) (Journal intime Cal REI).

Dans les journaux du lnt R et du major RE, respectivement chefs de section et de peloton dans la poche de Bihac en 1993 et en 1994, figure un tableau récapitulatif de l'activité de leur petite unité par homme/jour. Sur les six mois de séjour, les groupes et équipages de ces deux formations passent environ un mois à un mois et demi en postes d'observation isolés pour des séjours de deux à cinq jours : en particulier PO 22, 23, 21 ou Vojnik pour la section du lnt R, PO 10 et 14 pour le peloton du major.

Sur l'aéroport de Sarajevo, ce que le langage argotique militaire appelle le *saucissonnage* d'une formation organique est frappant dans le cas d'une compagnie du Batinf 2/94/IV. A son arrivée le 28 juillet 1994, cette compagnie composée de trois sections de combat doit tenir 4 postes de surveillance du cessez-le-feu avec des effectifs variables (de 16 à 9 casques bleus dont des sous-officiers) qui ne correspondent pas ou peu aux effectifs d'un groupe de combat ainsi qu'un poste de garde et de protection de l'aéroport ; il lui faut en outre fournir une section d'alerte pour la protection des avions et pour le *crossing* de nuit. Les jours suivants, il est difficile de s'y reconnaître dans la diversité des missions supplémentaires qu'elle assume – « protection de navette d'ouvrier », « protection anti-sniping pont de Stup (.) 1 Vab », « check point de Kasindolska », etc. : autant de petites actions ponctuelles qui nécessitent de « faire les fonds de tiroir » ou d'hypothéquer partiellement la disponibilité de la

section d'alerte (D'après journal de marche cne KC). Le 28 octobre 1994, dans le même bataillon, suite à une « reprise du sniping », le capitaine TE note dans son journal de marche :

La reprise du sniping sur RAC contraint à détacher un Vab ponctuellement vers le supermarché. La population y manifeste son agacement. L'absence d'une section rend pénible au reliquat l'enchaînement des missions ; les personnels sont assez fatigués.

1212 Renforcements entre unités voisines

Au sein du Batinf 4 ou du Batinf 5, une *Sagaie* d'un peloton intervient parfois isolément pour appuyer tel ou tel poste, ou tel élément d'infanterie de la compagnie voisine. En août et septembre 1995, c'est en tant que fantassins que des cavaliers prélevés sur l'un des pelotons de l'escadron du Batinf 4 se relèvent pour renforcer le poste de Verbanja tenu par la compagnie d'infanterie voisine :

Dimanche 27 août (.) 4° peloton – Renfort de la 1° compagnie sur le poste de Vrbanja à hauteur d'un groupe. C'est le sergent G qui assure cette première mission qui a pour but d'alléger la compagnie du capitaine L. et de diversifier les missions de l'escadron.

Lundi 28 août (.) 3° peloton 1ère alerte et renfort du poste de Vrbanja avec 7 marsouins commandés par le cal chef F. – 4° peloton (.) Retour du groupe de Vrbanja. Les marsouins ont l'air heureux de découvrir un lieu connu et pas étranger à l'histoire de l'escadron [allusion à la reprise de ce poste à laquelle cet escadron a participé] (.) et une autre façon d'aborder les choses, c'est à dire la différence de culture et de mentalité d'une unité blindée et d'une unité d'infanterie (Journal de marche cne Z).

Pour sa part, le lieutenant C qui commande ce 4° peloton note le même jour que les marsouins revenant de Verbanja « sont ravis de l'expérience ». Ce cas ponctuel peut être considéré comme un échange de bons procédés entre unités voisines contribuant en outre à la « connaissance mutuelle » et à des contacts entre « cultures » d'armes. Les cas suivants présentent un autre caractère.

Un mouvement brownien de casques bleus s'observe en 1995 pour tenir KC3, l'un des postes de Krupac, Krupac avec ses trois postes – KC 1, KC 2 et KC 33, lui-même éclaté en trois postes, KC31, 32 et 33 – est, rappelons-le, sous la responsabilité d'un chef de peloton. Il y a unité de commandement mais pas de moyens. L'effectif du peloton est insuffisant pour tenir les trois postes : KC1 et KC2 sont tenus par deux demi peloton et KC3 fait l'objet de relèves périodiques avec des groupes de composition variable qui proviennent de toutes les unités du Batinf 5. En novembre 1994, nous venons de le voir, c'est un groupe détaché de la compagnie qui est sur les sommets du mont Igman qui

vient en renfort.

Cette organisation pose bien des problèmes au lieutenant U qui prend la responsabilité de Krupac en mars 1995. D'entrée de jeu, les errances du mouvement de relève du bataillon le mettent dans le bain. Comme cela a été évoqué précédemment, son propre peloton est momentanément en sous-effectif. Il est renforcé par quelques casque bleus provenant d'un autre bataillon, le Batinf 4, lesquels sont dispersés sur les deux postes de KC1 et KC2. Bien plus, les autres pelotons de l'escadron du Batinf 5 sont également en sous-effectifs. Le lieutenant U doit dans le même mouvement renforcer l'un de ces pelotons qui garde le Pra (poste de regroupement des armements lourds) de Lukavitsa !

Journée du vendredi 31 mars (.)° la situation des effectifs est très tendue. En effet tous les mouvements « out » sont achevés, alors qu'il manque encore 3 mouvements « in », soit pour le peloton 7 personnels (33%) (.) La mission ne peut plus être remplie dans ces conditions et nous allons (.) prendre en compte à Tito Barraks des éléments en renfort venant du FREBAT 4. Ces renforts sont mis en place à 12h00, à raison de 0/0/4 (4 militaires du rang) à KC1 et de 0/0/9 à KC2. Nous détachons 0/0/4 du peloton pour renforcer Lukavitsa (Journal intime lnt U).

On a affaire ici à une organisation aux apparences erratiques : un peloton en sous-effectif est renforcé par des casques bleus qui viennent d'un autre bataillon et des casques bleus de ce peloton partent renforcer une autre unité ! Le peloton du lieutenant U est enfin au complet. Il est réparti sur KC1 et KC2. C'est avec les relèves périodiques sur le poste de KC3 que cet officier va par la suite connaître d'autres problèmes de même nature :

(D'après journal de marche du lnt U). La seconde quinzaine de mars, les relèves de huit à dix jours sur KC3 sont assurées par les deux compagnies de combat du Batinf 5, ponctionnées chacune par un effectif supérieur à un groupe de combat. Le 3 avril, l'unité de commandement et logistique (Ucl) du bataillon qui doit assurer la relève se désiste au dernier moment : « La 2^o compagnie prend haut le pied, et pourtant c'est assez bien organisé – écrit le lieutenant U. Les recompléments en eau, vivres et gas-oil sont prévus, même si l'effectif est incomplet (.) » Il ajoute : « Cependant, ce système de relèves est particulièrement lourd pour moi, puisque le site comprend trois postes [KC 31, 32 et 33] et autant de prise de consignes ». La ponction périodique de groupes prélevés sur les compagnies de combat devenant trop contraignante pour celles-ci, le bataillon décide de renforcer les effectifs de KC3 en jouant uniquement sur des détachements constitués de personnels de service de l'Ucl. Le lieutenant U rencontre un nouveau problème : ces personnels – cuisiniers, mécaniciens, secrétaires, etc. – n'ont aucune formation de combattant et ignorent tout de la vie en campagne :

Journée du samedi 8 avril 1995 (.) Dans l'après-midi, relève sur KC3 prise par l'Ucl. Ils arrivent avec 6 heures de retard (.) et ne fournissent que 0/2/10. Le 3° peloton [de l'escadron dont dépend le peloton de Krupac] fournit les 0/0/2 manquant. Le chef de groupe est un sergent-chef mécanicien plein de bonne volonté, mais les différents services de Tito Barrack ont envoyé les personnels dont ils voulaient se débarrasser pendant une semaine...Et vive l'Armée française ! La qualification très insuffisante des personnels est inquiétante (.)°
Journée du samedi 15 avril 1995 (.) Je suis obligé de me substituer au chef de groupe (.)° car même les savoir-faire élémentaires de la vie en campagne ne sont pas connus, et je ne parle pas des savoir-faire de combat ou de topo.

La relève suivante, le 15 avril se fait dans des conditions climatiques difficiles. Dans la neige, il faut faire plusieurs aller et retour sur une distance de 1700m avec une dénivelée de 300m pour monter sur les trois postes de KC3 l'eau, les vivres, le gas-oil nécessaire à leur autonomie : « (.)° Ces soldats qui sont de l'Ucl n'ont jamais porté un sac (.)° Ils arrivent épuisés, parfois en pleurs au sommet de la carrière », note le lieutenant U

Le poste de KC3 a fait déjà l'objet de plusieurs incidents. Le 22 avril, les Bosniaques qui sont à quelques dizaines de mètres de KC33 tirent « à la mitrailleuse de 14.5mm sur la route logistique serbe Sarajevo-Trnovo » qui passe aux pieds du poste. « Deux civils sont blessés ». Le casque bleu qui est en observation voit le tir de mitrailleuse. Il ne réagit pas. La protestation des Serbes auprès du commandement de la Forpronu s'accompagne de tirs de mortier sur KC 33 précédés d'un tir d'avertissement à l'arme légère : là encore la sentinelle ne rend pas compte et le poste est surpris par les obus de mortier.

Comme souvent, il faut un incident grave pour que les choses bougent enfin. Quelques jours plus tard, le bataillon décide que les postes de KC3 seront dorénavant occupés à demeure par un renfort fourni par l'escadron qui a la responsabilité de Krupac. « C'est dommage qu'il faille un mois et demi et une dizaine d'obus pour être enfin écouté » écrit le lieutenant U. Or cet escadron était déjà à court d'effectifs pour tenir les positions de sa zone. Il avait été renforcé par une section d'infanterie de l'une des compagnies du bataillon. Les postes que tient cette section sont moins exposés que KC3 : c'est sur ces postes que seront prélevés les éléments de renfort, lesquels seront remplacés par des casques bleus de l'Ucl relevés périodiquement

Ces dernières observations traduisent là aussi à une désorganisation en chaîne. Une compagnie détache auprès d'un escadron blindé l'une de ses sections, laquelle tiendra deux ou trois postes dans la zone de cet escadron. Puis sur chacun de ces postes, des casques bleus sont prélevés pour aller tenir un autre poste (Krupac3) placé sous la responsabilité d'un autre chef de section. Ils sont remplacés nombre pour nombre par des casques bleus venant des services du bataillon !

Plus ponctuel et plus structuré certes, c'est encore un mouvement en chaîne de

groupes de combat qui s'observe sur les monts Igman en octobre 1994 lors de la première attaque des positions serbes par les Bosniaques. Cette attaque se développe entre Babindol et Javorak. Le lieutenant E sur le col de Javorak est à la charnière des combats. Le 2 octobre, il est confronté à une menace bosniaque sur le poste de Bjelasnica qui est sous sa responsabilité. Il doit alors se priver d'un groupe de sa section au profit d'une autre unité tout en recevant le renfort d'un groupe d'une autre section ! Quelques jours plus tard sa section est renforcée de deux groupes venant de deux sections différentes :

Dimanche 2 octobre (.)°J'envoie un groupe sur la route entre Babindol et Javorak pour soutenir l'escadron blindé qui retient 200 musulmans infiltrés dans sa zone. Un autre de mes groupes part en renfort sur BJ [Bjelasnica] (.) Je suis moi-même renforcé par un groupe de la 3^{ème} section (.)

Mercredi 5 octobre (.) Nombreuses attaques musulmanes dans le secteur. Alertes permanentes. La situation se durcit à la station radar 2025. Je suis renforcé par un groupe de la 3^o section (Sergent D.) et le groupe du sergent B quitte RE pour me renforcer.

C'est en partie l'absence de forces réservées au niveau du bataillon et au niveau de cette compagnie, dont toutes les sections sont hypothéquées par les positions à tenir, qui induit dans ce cas précis une telle désorganisation. Celle-ci se propage. On prélève dans une section un groupe disponible, quitte à devoir répéter la même gymnastique au profit de la section affaiblie au cas où elle est menacée.

Dominique Efros et Nicole Fouilleul analysant entre novembre 1995 et mars 1996 les activités de travail du Batinf 5/V, qui quant à lui opère dans le cadre de l'Ifor, constatent de leur côté « un mouvement perpétuel de recomposition des entités » collectives que constituent les sections et groupes de combat : « En fait, tout au long du mandat, la forme des collectifs a constamment été remaniée pour faire face aux situations ». Au vu de leurs déclarations, les cadres paraissent s'accommoder de cette organisation qui autorise une « souplesse d'emploi » : « C'est modulable, on peut fractionner à souhait ». Les auteurs en tirent la conclusion que « cette labilité dans la composition des *collectifs-groupes* » permet une « adaptation au plus près du terrain » et confirme « que le groupe n'est pas indissociable en situation d'interposition ». Dominique Efros et Nicole Fouilleul s'interrogent : « Le contraire est-il vrai en situation de guerre classique (le groupe y serait indissociable). Et elles avancent cette proposition en forme d'interrogation : « Certes, dans ce cas, les considérations tactiques prévalent (.)°mais n'est-ce pas dans tous les cas, en O.M.P (*opération de maintien de la paix*), comme en situation de guerre, l'événement qui prime par dessus tout ? » (Efros et Fouilleul, p.195-196).

Le sociologue cautionne ici de son expertise ce qui, au regard des pratiques opérationnelles courantes, apparaît comme une forme insolite d'organisation,

consistant à considérer les sections de combat comme des *pools* de casques bleus dans lesquels on ponctionne au gré des « évènements ». La distinction établie entre situation d'O.M.P. et « situation de guerre » apparaît en outre quelque peu spéieuse : des situations de guerre peuvent survenir en O.M.P., comme c'est le cas pour ce théâtre d'opérations.

Notre interrogation est autre. La déstructuration des organisations tactiques des petites unités observées est-elle circonstancielle, liées à ce contexte d'engagement très particulier que nous nous sommes efforcé de mettre en évidence ? N'y a t'il pas en même temps dans cette déstructuration – et ce n'est pas contradictoire – les signes avant coureur d'une forme d'organisation tactique plus souple, encore inachevée, conférant une plus grande autonomie aux groupes de combat, voire à des binômes de combattants ? Dans un cas comme dans l'autre, le chef de section ou de peloton se voit privé de ses prérogatives tactiques. Il n'est plus qu'un gestionnaire de moyens.

1.2.2. Organisations dans les petites unités

En effet, de cette tendance à l'atomisation des unités et petites unités qui caractérise ce théâtre d'opérations, il résulte qu'en base et quelquefois en poste, un chef de section ou de peloton est peu souvent employé avec la totalité des moyens de combat qu'il commande. Il aurait assez peu la maîtrise de l'emploi des ses groupes et équipages dont la planification serait régie par l'unité. Le rôle des sous-officiers chefs de groupe ou d'équipage est alors autonomisé au détriment de celui de leur chef direct. « Je n'étais jamais utilisé avec ma section. Le roi c'était le chef de groupe. On donne une zone à un chef de section et puis on oublie » déclare un lieutenant. Un autre tient un propos plus nuancé mais qui renvoie à un phénomène parent : « On ne disperse pas mes moyens. Ce sont des missions que je reçois et c'est moi qui désigne les gens de mon peloton ».

Notamment, en dehors de missions lourdes et de longue durée, la fréquence de demandes inopinées d'escortes, de secours sanitaires, d'interventions ponctuelles est telle, qu'elle contraint, semble-t-il, les cellules opérations des bataillons et les commandants d'unités sollicités à raisonner en termes de véhicules blindés ou de cellules élémentaires. D'ailleurs, la plupart des journaux de marche de compagnie, s'ils rendent compte globalement des activités par section, font très fréquemment mention de l'action par groupe ou équipage. Plutôt que d'hypothéquer lourdement une section ou un peloton à chaque demande, on les ponctionne d'une fraction de leurs éléments quitte répartir la charge entre plusieurs petites unités disponibles :

Samedi 8 juillet (.) A 16h30, le Vab 208 part avec le Sch G et le Cal P. pour une mission

bataillon de ravitaillement sur Igman. Le retour est prévu dans la matinée de lundi et trois autres missions de ce type doivent suivre tous les 2 jours.

(.) Lundi 10 juillet (.) De retour vers 10h00 (.)°le Vab 208 est reconditionné pour un nouveau départ en milieu d'après-midi (.) A 16h30, le même Vab repart pour la même mission avec le Cpl P comme pilote et (.) le Ccb R. comme chef de bord. Retour prévu mercredi matin. (Journal de marche lnt C).

Certes, le phénomène n'est pas général. Il paraît étroitement lié aux situations propres à chaque secteur, aux sollicitations dont les unités font l'objet, mais aussi à des modes d'organisation. Ainsi les petites unités opérant dans la poche de Bihac paraissent beaucoup plus souvent agir avec la totalité de leurs éléments, sauf lorsqu'elles sont en postes d'observation. En 1994, le major RE opère fréquemment avec la totalité de son peloton. Il reste que parfois ses blindés sont eux aussi employés isolément :

09 juillet 1994 (.) 12h40 Alerte : Mission, avec un Vab récupérer et escorter un Vab san [sanitaire] de la Base log de LCI à Ops1 [Coralici]. M/C Delecolle avec son groupe, mission pour toi...(.)° 20h45 Alerte : « Mission identique à cet après-midi : récupérer le Vab san au niveau de Buzim et le ramener le plus rapidement possible à Ops1 (.)° Ok, c'est pour moi, c'est parti (Journal de marche maj. RE).

Mais, toujours dans la poche de Bihac, on observe aussi le cas d'un commandant d'unité qui s'efforce de négocier et d'organiser les tâches et les missions qui lui sont confiées de façon à pouvoir donner à chacune de ses sections une responsabilité globale sans être contraint de faire du « saucissonnage ». Ce n'est probablement pas un cas isolé :

Arrivant en 1993 à Coralici dans la poche de Bihac avec quatre sections, ce commandant d'unité reçoit « quatre missions permanentes » à remplir qui absorbent « un groupe chacune », soit « une section, et un groupe » d'une autre section : observation au nord-ouest de la poche, missions d'observation et d'intervention sur le col de Skokovi, là où passe la ligne de front entre *Nordistes* et *Sudistes* et organisation d'une « navette » pour accompagner les convois humanitaires de l'entrée à la sortie du col. Une de ses autres sections est totalement hypothéquée par les escortes à la périodicité pratiquement quotidienne, une autre en partie par la garde, par les servitudes et par les travaux. Il n'a donc pas en réserve une section organique, mais des groupes épars appartenant à des sections différentes.

On constate qu'au fil de son journal de marche – sans doute par négociations avec le bataillon – ces « missions permanentes » éclatées sont aménagées, concentrées sur un seul effet à obtenir, confié par roulement à l'une de ses sections : la sécurité et le libre passage sur le col de Skokovi. Les deux autres sections étant prises par les escortes et par la garde, il peut ainsi disposer en

permanence d'une section réservée ou au repos et redonner à ses chefs de section une certaine maîtrise de l'emploi de leurs cellules élémentaires. Toutefois, là encore, mais ponctuellement, il est souvent contraint de raisonner par groupes et véhicules :

« Vendredi 24 décembre 1993 [*durant la visite du ministre de la Défense, un sous-officier, chef de bord sur un camion a été tué d'une balle dans la tête entre le col de Skokovi et Pécigrad*] Pour raison de sécurité, il est décidé d'escorter sous blindage F. Léotard (.) L'escorte(.) est composée d'un élément de reconnaissance : 1VBL, 1 VAB de l'adjudant M., un VAB rang, le VAB PC, le VBL du chef de corps, la R25 blindée (.) 1 VAB rang avec les autorités et 1 VAB canon » (*D'après journal de marche cne A*).

Lorsqu'une section est en poste, deux cas de figure peuvent se présenter. Elle peut être éclatée sur plusieurs postes ou regroupée. Dans le premier cas, le chef de section ou de peloton conserve le contrôle opérationnel de ses groupes mais ce sont les chefs de groupe qui organisent la vie courante sur la position :

Dès les premiers jours dans la poche, nous découvrons les différents postes dont la compagnie a la charge. Il s'agit pour les opérateurs radio et une section de combat d'aller, pour trois jours et trois nuits, aux PO 51, PO 52 et PO 53 (.)° En tout une vingtaine de militaires se partagent les trois positions : un check point, un mini-PC dans une usine de ponlet désaffectée, et une maison dans un village. Il s'agit en théorie d'observer une zone démilitarisée (.)° Au miniposte de commandement PO52, les opérateurs radio sont chargés de retransmettre deux fois par jour les compte rendus de tirs des trois postes (.)° (Benda et Crémieux p. 83).

C'est également le cas pour l'une des compagnies du Batinf 4 qui tient quatre positions au sud de Sarajevo à raison d'une demi section par position. Mais chaque chef de section a la responsabilité de deux positions faiblement éloignées et en conserve le contrôle opérationnel.

Ce n'est que lorsqu'il est poste avec tous ses éléments, à Vogosca, à Gradina ou à Maslenica ou lorsqu'il opère dans le cadre d'une opération d'envergure comme celle à laquelle participe le lnt R en septembre 1993 entre Gospic et Médak, que le chef de section ou de peloton retrouve les prérogatives qui sont celles qui lui sont habituellement reconnues dans les organisations tactiques courantes. C'est sans doute ce qui permet de comprendre l'enthousiasme de certains chefs de petites unités pour la vie de poste : « En poste (.) c'est magique (.) On gérait notre vie (.) » (Entretien lnt C mai 1999).

En poste isolé, quel que soit le volume des effectifs, c'est une organisation ternaire qui semble généralement adoptée : un élément assume les missions sédentaires de sécurité (garde) et d'observation, un autre les missions à l'extérieur (patrouilles) ou les interventions inopinées (alerte), une autre est

chargée des tâches collectives, ces deux derniers éléments pouvant se partager les travaux à réaliser sur le poste :

(Journal intime Int U : sur le poste de Krupac 1 tenu par un sous-officier et 9 militaires du rang). *La journée type commence à 07h00 (.)° En plus du service de garde et de contrôle au check point d'entrée de la zone (.) (3 heures de jour et 2 heures la nuit – par homme), le poste doit assurer des patrouilles à pied le matin et une patrouille en Vab l'après-midi. Il faut également travailler sur le poste, car il y a toujours quelque chose à faire, et assurer la vie de la maison.*

(Goisque p. 78 : monts Igman) *Les 3 sections de combat tiennent toujours, en 3 points clés de la zone, de petits postes isolés où se relaient les groupes pour une durée de 10 jours. 3 sergents et 7 hommes ont donc la responsabilité de la bonne exécution de la mission. Observation, patrouilles, interventions, dialogues et contacts avec les combattants... Mais aussi, corvée de bois et de pluches, ménage, bricolage, cuisine, jeu et détente. Le sergent est le maître à bord ! Il est comme le chef d'une famille nombreuse*

(Journal de marche Int C : point de regroupement des armements lourds de Poljine) *Mardi 16 mai 1995. Le site comporte 3 positions principales, parcourues à pied 2 fois par jour (.) où l'on trouve les matériels suivants [suit l'énumération des canons et des chars serbes regroupés] (.) Le régime de vie du peloton est alors le suivant, se basant sur un effectif total de 1/3/15. 3 groupes de 0/1/5 avec relève chaque soir à 21h. : – travaux divers de popote – servitudes, patrouille, intervention et renfort de nuit – garde des installations.*

(Ibidem : poste de Vogosca) *Le système adopté sur le poste est le suivant : 3 groupes [6 hommes dont un sous-officier], avec un de garde, un d'alerte intervention – travaux et un de repas popote avec relève tous les soirs à 21 h..*

Dans ces dispositifs de postes éclatés et à faible effectif, la garde est particulièrement astreignante : plus l'effectif du poste est réduit, plus les tours de gardes sont fréquents ou se prolongent. Sur le poste au sommet du Bjelasnica, les heures de garde dans le froid et dans le vent qui souffle souvent à plus de 100 km/h sont pénibles et se renouvellent fréquemment :

29.10 (.)° *Fatigue due au manque de sommeil, à l'intensification des gardes et au froid. De + stress et fatigue.*

2.11 *Toujours sur Bjelasnica (.)° j'en suis à 10h30 de garde pour 6 heures de sommeil. Le moral est bon si l'on peut dire (.) (Journal intime cal REI).*

Traitant du poste de Vogosca, le lieutenant C déclare en entretien : « J'estime que les mecs ont passé 75% de leur temps à la garde ». L'évaluation est sans doute exagérée : selon cet officier, compte tenu du renforcement des postes de nuit, les casques bleus passent un jour sur trois et deux nuits sur trois à monter la garde à raison de deux heures de veille et deux heures de repos (Entretien Int

C mai 2000). Une autre évaluation est fournie par l'enquête de Dominique Efros et Nicole Fouilleul : 300 à 400 heures sur 95 jours, soit l'équivalent de moins d'une vingtaine de jours.

En fait, cette astreinte très particulière de la garde ne peut être quantifiée tant elle est vécue différemment selon les situations, tant ses fréquences et ses formes au cours d'un même séjour varient dans l'espace et dans le temps : ici et notamment en poste isolé, elle est « véritablement une corvée » au regard de laquelle « les patrouilles apparaîtront (.) comme de véritables bouffées d'oxygène », ailleurs, elle est « une sorte de refuge contre l'activité débordante » (Efros et Fouilleul, p.146). Ici, la garde sur le mont Bjelasnica, à Krupac ou à Vogosca, l'angoisse d'être la cible passive de belligérants, ailleurs, comme à Velika Kladusa, le « refuge » d'une garde loin de la surveillance des chefs :

(.) Vingt quatre heures de garde à la base . le rythme n'est pas épuisant : deux heures en haut d'un mirador, six heures de repos sous une tente. Nous passons donc quatre fois deux heures à tente mètres du sol : deux séances de nuit, deux de jour. C'est finalement agréable de se retrouver seul (.) Bien vite, les gardes en haut des miradors sont les moments privilégiés de ceux qui souhaitent fumer de l'herbe ou du baschich (.) (Benda et Crémieux, p. 94).

Néanmoins, la surestimation des heures de garde par le lieutenant C traduit la conscience que beaucoup de cadres ont du caractère pénible de cette mission. La juste répartition de sa charge en rend l'organisation délicate à manier. Nous avons vu précédemment comment certains sous-officiers tentaient d'y participer ou y participaient effectivement. « La dernière chose à bouger, c'est le tour de garde. Le moindre bouleversement du tour de garde peut créer un sentiment d'injustice » (Entretien Int U mai 1999).

2. PRATIQUES DE COMMANDEMENT

2.1. Des normes de commandement mises en question

L'atomisation des petites unités combinée aux interdits – fondés ou non – qui pèsent sur l'ouverture du feu a fréquemment pour conséquences des modes commandement qui transgressent de manière circonstancielle ou systématique ce que l'on appelle communément la *voie du commandement*.

En effet, un autre principe de l'organisation de la conduite du combat réside dans *l'unité de commandement* et dans l'initiative qui doit être laissée à chaque niveau de responsabilité. D'où cette cascade hiérarchique d'ordres et d'informations souvent décriée, mais qui laisse à chaque niveau de

responsabilité le soin d'ordonner et de conduire la mission qu'il a reçue avec les moyens qui lui sont alloués.

Or on observe qu'à partir du bataillon des niveaux de responsabilité supérieurs investissent fréquemment des niveaux inférieurs : soit que le niveau du bataillon converse directement avec les sections et pelotons ou prenne directement le contrôle d'un incident ou d'une opération, soit que le niveau de l'unité fasse de même avec les groupes, court-circuitant le niveau de responsabilité des sections et des pelotons.

Ces transgressions des normes courantes de commandement – comme un pendant de la centralisation du commandement analysée en seconde partie – paraissent là aussi beaucoup plus marquées dans le secteur de Sarajevo où abondent les incidents avec les belligérants – et de plus sous le feu direct des médias – que dans la poche de Bihac. Les cas de figure sont très variés.

Un commandant de bataillon ou son officier opération, voire le général commandant le secteur qui converse directement avec un chef de poste, le commandant d'unité étant pour une raison ou pour une autre marginalisé.

(Journal intime confid. A) Jeudi 27 avril. (.) Depuis longtemps déjà, je traite directement avec le chef de corps et le chef opérations sans passer par mon capitaine que les problèmes de transmission radio écartent de mes postes. Je me retrouve donc pris entre ces deux chefs, l'un donnant une suite favorable aux avis que je porte, et l'autre émettant un avis contraire
Journée du samedi 17 juin 1995 Le matin message en phonie du Général (.) qui demande un point de situation et nous délivre des encouragements (.)

Il est vrai que dans les circonstances de cette relation du 17 juin, l'intention du général est tout autant de se manifester auprès d'un poste en difficulté que d'obtenir un point de situation en temps réel :

(Entretien confid.A) En plus, la situation de chaque poste est gérée par l'échelon supérieur. Il y a contact direct avec le bataillon ou avec le général. Chaque poste avait sa mission. Mais il n'y avait aucune cohésion au sein de... [l'unité]. Ce n'était pas un système. C'était un ensemble de points pratiquement directement contrôlés par le général (.) Mon commandant d'unité n'a jamais compris ce qui s'était passé chez moi. Au moment de l'affaire [crise des otages], j'ai mis une écoute sur le bataillon pour avoir une vision de la situation.(.)
(.) Le général m'appelait tous les 3 jours. Le commandant de bataillon, je l'ai eu peu souvent, le chef opération du bataillon m'envoyait des messages débiles. Mon commandant d'unité ne m'a jamais parlé à la radio directement. L'officier adjoint de la compagnie m'appelait gentiment tous les matins, ne serait-ce que pour dire bonjour.

Sur un autre registre, un cas de figure identique s'observe dans la poche de Bihac. Le major RE y opère avec son peloton avec une grande liberté d'action lorsqu'il n'est pas en poste. Il est alors en liaison directe avec le bataillon. Dans

son journal de marche, il ne fait jamais état de son capitaine commandant d'escadron et il déclare au cours d'un entretien : « On avait beaucoup d'autonomie, on rendait compte directement au commandant de bataillon, on s'inventait des missions, une façon de bouger » (Entretien mai 1999).

Nous avons déjà évoqué l'organisation tactique de la reprise du pont de Verbanja qui présente encore une autre forme de commandement. Dans le contexte très particulier de cette action, le niveau de responsabilité du commandant d'unité s'efface ou du moins est partagé avec le commandant de bataillon. Différents facteurs y concourent et, ici, la contrainte tactique est prégnante. La coordination délicate de l'ensemble ne peut se suffire d'un commandement à distance de l'action principale, l'assaut, avec ses phases décisives qui se déroulent dans un dédale de fortifications. Elle réclame un relais visuel au plus près pour diriger les feux d'appuis rapprochés « au ras des moustaches » des combattants qui progressent : à distance, le commandant de bataillon et dans l'action, le commandant d'unité. Néanmoins un glissement s'opère. Le chef de section, le lieutenant Helluin étant blessé, ce n'est pas l'un de ses sous-officiers qui poursuit la conduite de l'assaut comme ce pourrait être le cas dans d'autres circonstances, mais son capitaine. Celui-ci achève l'assaut à la tête de cinq hommes (cf. I^{ère} partie et plus loin dans cette partie).

Dans le secteur de Sarajevo, les situations sont nombreuses pour lesquelles un commandant de bataillon ou un commandant d'unité intervient de sa personne sur le lieu d'un incident :

Jeudi 20 octobre 1994 (.) Au cours d'une patrouille sur le front de Otes, un Vab de Jaune 1 (.) est bloqué par les Serbes au moyen de roquettes. La police militaire d'Illidža somme le SCH [sergent-chef, chef de patrouille] de le suivre à son PC. Arrivé sur les lieux, le CDU [commandant d'unité] fait temporiser malgré l'agressivité des Serbes (.) (Journal de marche cne TE).

Dans ces situations ambiguës, où les belligérants « harcèlent » les unités de la Forpronu par des agressions ponctuelles, toujours en deçà d'un seuil où ils risquent une riposte organisée, la confusion tactique est quelquefois maximale. Le dispositif épars ne permet pas d'organiser une réponse tactique à l'action de belligérants. Alors, un commandant de bataillon ou d'unité se porte là où il y a l'incident, pour tenter de substituer la force de son verbe et de sa présence à celle des armes. Sans autres moyens de combat que ceux qui sont « sur zone », ces officiers tentent d'imposer un rapport de force par leur seule présence physique : ils négocient, ordonnent directement au lieutenant, au sergent la manœuvre du ou des groupes et engins blindés « sur zone », jusqu'à se substituer aux petits chefs pour conduire eux-mêmes une action de force du niveau de la section ou du peloton. Ces petits chefs sont ainsi privés de leurs responsabilités.

Sur les monts Igman, en 1994 le dispositif d'interposition du Batinf 5 ne permet nullement d'interdire les multiples tentatives d'infiltration des Bosniaques. Nous avons déjà rapporté l'action d'un commandant de bataillon qui intervient dans la zone de l'un de ses commandants d'unité, non pas pour soutenir son action à son niveau en organisant une manœuvre d'ensemble, mais pour agir ponctuellement, pratiquement comme un chef de section, non sans galvaniser ainsi les casques bleus qu'il prend directement sous sa coupe (Cf. sur ce dernier point V° partie) :

Jeudi 6 octobre [Igman, col de Javorak] (.) Le chef de corps [CDC] décide de faire un ratissage de la zone. Il poursuit avec le sgt L et les sgt D une quarantaine de Bosniaques (.) Aussitôt le ratissage terminé, les mêmes groupes reviennent sur BJ [Bjelasnica] renforcés d'un ERC Sagaie, d'un Vab C20 et d'autres renforts. Le CDC ordonne le tir de 6 roquettes Lrac, 1 coup d'ERC et de 300 5, 56mm (Journal de marche lnt E).

Dans cette situation où, à la suite d'un coup de main effectué par les Bosniaques sur un PC serbe, ce commandant de bataillon mène une action de section pour faire évacuer des Bosniaques de la zone (Cf. I^{ère} et II^{ème} partie), le lieutenant E qui commande les groupes engagés n'est jamais présent sur les lieux des actions : « Je n'étais jamais utilisé avec ma section (.) Sur 2025 [lieu côté où se produit la seconde action qu'il relate], je n'étais pas dessus et mon capitaine avait refusé que je monte (Entretien, mars 2000). Dans d'autres situations tendues, c'est son commandant d'unité qui prend l'affaire directement à son compte :

2 octobre 1994 (.) Le poste de BJ [Bjelasnica] observe des personnels sur le point côté 2025. Ils sont postés face à BJ. Le SChef... se rend (.) sur place et leur demande de quitter la zone. Ils refusent. Le capitaine se rend sur place. Négociations (.) Je reçois l'ordre de faire monter mon C20 [Vab canon de 20] sur BJ pour retenir les musulmans (.) Mon Vab 12,7 redescend de BJ avec le sergent L. (Journal de marche lnt E).

Dans la même zone, le 16 novembre, en début de nuit, un détachement bosniaque accompagnant un canon de 20mm tracté par un camion est intercepté en DMZ à hauteur de Gradina par un groupe de chasseurs. Le commandant de compagnie arrive aussitôt. Il prend l'affaire à son compte et c'est l'empoignade précédemment rapportée avec Fikret, cet officier bosniaque qui braque son arme sur le capitaine : « OK,... shoot me...shoot me... »(Cf. I^{ère} et III^{ème} partie). Le lendemain, du côté de Rakitnica, 3 chars bosniaques sont bloqués sur une piste par un Vab qui s'est mis en travers. Le commandant d'unité se porte sur place : « Il nous faut empêcher le passage des chars, mais ne pas en arriver à l'échange de tirs » écrit le sergent EU. Discussions, négociations. Là, un chef de section intervient avec trois Vab dont un Vab canon de 20 qui se mettent en position d'arrêt. Le chef de section reste

néanmoins spectateur d'un rapport de force qui sera par la suite pris en compte par le bataillon. (*D'après journaux intimes Lt. E. et sgt EU*).

A contrario, le lieutenant Y, accroché avec sa section de légionnaires par une unité bosniaque en août 1993 lors de la montée du Batinf 2 sur les monts Igman, ouvre le feu et conduit son action avec une pleine initiative. Néanmoins, il s'interroge sur le bien fondé de son action. Il n'est rassuré que lorsqu'il voit arriver son commandant de bataillon et s'étonne de la confiance que celui-ci lui accorde : « En tant que lieutenant, il m'a accordé une complète confiance » (Entretien juil. 2000).

Cette réflexion indique bien un climat général où les normes habituelles de commandement sont remises en cause et où la prise d'initiative par le petit chef suscite une angoisse. Le compte rendu vers les niveaux supérieurs de responsabilité, l'attente de leur décision, quelquefois le renoncement à la mission sont fréquemment les voies qui allègent cette angoisse, avec pour conséquence la surcharge d'informations et de décisions à prendre ou à négocier dans les PC d'unité et de bataillon.

Les facteurs qui conduisent à de telles transgressions des pratiques courantes de commandement sont de tout ordre. On ne peut pas exclure l'agitation fébrile d'officiers débordés par l'événement.

Mercredi 26 octobre (.) Encore la panique pour des conneries. Ordres et contre-ordres, les transmissions déconnent (.)°bref le bordel (Journal intime confidentiel D).

Mais plus généralement, il faut rapporter ces phénomènes au contexte politique, idéologique et tactique précédemment décrit, à des attitudes, à des conceptions et à des stratégies implicites de commandement qu'un tel contexte favorise.

Des contraintes tactiques, les incidences de l'éparpillement du dispositif, le besoin fondé ou non d'être informé et de commander en temps réel interviennent. Il peut s'agir de cette « peur du combat » ou de l'incident dont nous avons fait état dans notre seconde partie, d'un manque de confiance dans les échelons subordonnés ou d'une défaillance qu'il faut pallier. Certaines assertions difficilement vérifiables, le dessin caricatural figurant en page suivante laissent supposer que la « course à la citation » est aussi, pour certains, un motif plus ou moins conscient d'« être à l'avant ». ¹⁰

¹⁰ Le thème est délicat. Aucun des journaux intimes ou de marche n'en fait état, mais il est évoqué au détour des entretiens. Ceux qui l'évoquent ont un sentiment d'injustice : à leurs yeux, l'attribution des citations est « très bizarrement répartie ». Dans une grosse unité qui a vécu des moments difficiles, tous les cadres refusent les citations qui leur sont proposées. Un lieutenant, chef de poste, fait de même, estimant que d'autres que lui la méritaient aussi. Un autre s'étonne que l'officier chef du bureau opération de son bataillon venu sur sa position alors qu'elle était très exposée au milieu des combats ait été cité à cette occasion, lui-même ne l'ayant pas été. De même rapporte-t-il une action pour laquelle un autre cadre est cité, alors que lui-même menant le même type d'action (relatée effectivement par d'autres écrits) ne l'est pas. Tel autre chef de section ayant

Mais il faut aussi insister sur un phénomène qui relève de l'un des paradoxes du combat moderne. Là où comme dans les Balkans ou dans le Caucase, des hommes possèdent encore une conception ancestrale de la guerre et du guerrier, la force symbolique du chef de guerre et sa geste peuvent avoir quelque puissance sans qu'il soit besoin d'user de la force par le feu. Tout se passe parfois en Bosnie ou en Croatie, comme si certains officiers avaient l'instinct de jouer de cette puissance. Peut-être certains se portent-ils sur un lieu où un groupe, un équipage est bloqué ou menacé, parce qu'ils estiment que la situation peut être résolue par la seule force symbolique de leur présence. Dans cette attitude, il y a quelque chose de subtil et de complexe qui résiste à l'analyse. Ce peut être « la peur » de devoir engager une action de force, mais ce peut être aussi la conviction intime que leur forte personnalité comme leur statut de *grand chef* créera un choc chez le guerrier d'en face et fera l'économie du tactique. Un cas saisissant est ainsi rapporté par Frédéric Pons.

En septembre 1992, un convoi logistique approche Sarajevo par le sud de l'aéroport. Il longe la ligne de front. Les Bosniaques ouvrent le feu. Deux conducteurs sont tués sur le coup, deux autres casque bleus sont blessés. « Les citernes d'essence sont percées. Le gas-oil s'est répandu partout. Un camion gît tous phares allumés dans le fossé ». Les Bosniaques continuent à tirer et profitent de l'incident pour progresser vers les lignes serbes à l'abri du convoi arrêté. Le colonel, commandant le Batinf 2 arrive sur les lieux. Il saute de son véhicule : « Eclairez-moi ! ». « Tête nue, il s'avance, face aux lignes bosniaques, dans la lumière du phare d'un Vab. – Je veux qu'ils me reconnaissent ! Et qu'il arrêtent de tirer ! » Les tirs cessent (D'après Pons, p. 86).

2.2. Ordres de combat et transmission de l'information

A tous les niveaux de commandement et selon des formes qui deviennent très simples aux niveaux les plus bas, les cadres militaires sont formés à l'emploi de procédures qui permettent de raisonner, d'ordonner et de conduire méthodiquement une action de combat simple ou complexe. Une *méthode de raisonnement tactique* (Mrt) organise l'analyse de la situation (*analyse des facteurs*) puis le raisonnement sur l'action¹¹ et les choix qu'elle implique. *Ce raisonnement*

été accroché par les Bosniaques et s'étant dégagé s'étonne lui aussi d'avoir été oublié dans les premières attributions de citation et de n'avoir été que tardivement cité : « Au bataillon, j'étais le premier à avoir accroché. Peut-être que j'étais trop jeune pour être cité ».

¹¹ Voir sur ce point Efros et Fouilleul, p.167-168 et notre avant propos. On notera l'absence de travaux et donc de références sur les évolutions et sur les variations des modalités de la prise de décision tactique et de son expression par les militaires, sur les modes d'apprentissage, sur les schémas mentaux, etc. que ces méthodes et techniques d'action supposent : un champ de recherche au carrefour de l'histoire, des sciences de l'action, la communication et des sciences

tactique débouche sur différents types d'ordres : *ordre d'opération*, *ordre initial* au début de l'action qui projettent l'action sur la durée avec des effets finaux à obtenir et des objectifs intermédiaires à atteindre, *ordres en cours d'action*, *ordres de conduite*, ou nouvel *ordre d'opération* lors de chaque séquence d'action, de changements de situation ou d'événement inattendu. La formulation plus ou moins complexe de ces ordres est, elle aussi, méthodiquement organisée pour chaque niveau de responsabilité. Un *cadre d'ordres* permet au chef d'exprimer clairement une *situation*, la *mission* reçue, son *intention* – c'est à dire les effets qu'il entend obtenir ou les objectifs qu'il souhaite atteindre et comment en conséquence il envisage l'action de sa formation – les missions qu'il assigne à chacun de ses éléments dans ce but, les soutiens et les appuis dont ils pourront disposer, etc. L'information sur la *situation générale* puis sur les *situations particulières* dans laquelle se trouve une formation – l'ambiance, la nature des forces en présence et ce que l'on sait de leurs intentions – et la connaissance de l'*intention* du chef sont considérées comme capitales.

La philosophie de l'*intention* est double. Comme chaque responsable doit en principe raisonner son action en fonction de ce que son chef attend vraiment de lui, cette *intention* lui donne une ligne directrice dans la durée que ne lui donnerait pas une succession d'ordres ponctuels et circonstanciés. Elle a en outre un caractère testamentaire : le chef peut disparaître en cours d'action, ses subordonnés peuvent se trouver sans contact dans une situation imprévue. L'*intention* est la réponse à cette question angoissante : « Qu'est ce que le chef attendait de moi ? ». De même, les procédures de commandement s'attachent-elles à la fluidité des va-et-vient d'informations montantes et descendantes qui, actualisant une *situation*, permettent d'anticiper, d'appréhender des probabilités d'évènements ou des modifications de l'environnement et d'adapter l'action en conséquence.

Quelques observations laissent supposer que ce théâtre d'opérations ces procédures rigoureuses inculquées dans les écoles de formation peuvent ne pas être appliquées. Voilà un officier chef de poste qui estime avoir été peu orienté dans une situation difficile, d'autant que, selon lui, il avait été laissé dans la méconnaissance de l'*intention* de ses chefs :

On prend en compte un poste et on chausse les bottes du prédécesseur (.) Le commandant d'unité n'a pas rédigé un ordre initial, je n'avais pas d'intention. J'ai repris l'ordre du prédécesseur mais la situation en quelques mois avait changé (.) (Entretien confident. A).

Il s'étonne des failles existantes dans la transmission et dans le traitement de l'information au sein de son bataillon ou de consignes qui lui arrivent telles quelles venant du représentant civil de l'Onu sans avoir été préalablement

politiques, de la linguistique, d'une socio-ethnologie du travail ou de l'éducation.

retranscrites en termes militaires : « Il y a un moment où il faut prendre la main. Le chef de corps ne s'est pas impliqué tactiquement » (Entretien idem). Rencontrant ce chef de corps après avoir vécu des situations délicates il écrit dans son journal :

(.) Je lui parle alors de la transmission de l'information au sein du bataillon. Pour moi c'est là que le bât blesse. En effet, dans un sens, je pense faire des compte rendus précis, or l'exploitation qui en est faite génère des erreurs. Dans l'autre sens il existe un gros problème dans les ordres que nous recevons. L'intention du chef ne nous a pas été communiquée. Nous avons besoin pour décider de savoir ce que le chef attend de nous : surtout si le temps nous manque pour porter à sa connaissance les éléments nécessaires à sa prise de décision, et que la décision nous revient de fait dans l'urgence. Nous avons du souvent anticiper les ordres en nous fiant à notre analyse personnelle de la situation et à notre bon sens. D'autant que certains ordres ne sont jamais arrivés dans les délais compatibles avec les exigences de la situation ou des belligérants, et encore quand ils sont arrivés.

Autre problème, les ordres du représentant civil de l'Onu, qui sont flous et non transcrits en termes militaires (le bataillon doit « diffuser la tension ») arrivent au niveau de plus petit décideur (.) sans qu'aucun des filtres qui composent la chaîne de commandement n'ait vraiment fonctionné (.) C'est ainsi que c'est celui qui dispose du moins de temps pour décider, et du moins de recul également, doit assimiler des notions abstraites et les transcrire en termes concrets assimilables pour des exécutants (Journal intime confid. A).

Les relations que Marc Benda et Francis Crémieux font de leurs activités de patrouille dans la poche de Bihac traduisent un sentiment de vacuité en l'absence d'informations et d'orientations sur la finalité de ces patrouilles.

Le lendemain, nous partons pour une première patrouille dans la (.) zone démilitarisée (.) En fait, nous ne savons pas très bien qui habite ici, si ce sont des Serbes ou des Musulmans, si ce sont des Serbes de Croatie ou des Serbes de Bosnie. Nous ne savons pas non plus exactement ce que nous sommes supposés faire. Et notre sergent-chef, chef de groupe, ne sait pas très bien, lui non plus quelle attitude adopter face aux hommes en armes que nous croisons (.) Plus tard dans la journée (.)^o nous nous retrouvons face à un check point tenu par quelques Serbes. Notre chef tente alors d'expliquer à l'un d'entre eux qu'il n'a pas le droit, dans cette zone démilitarisée, d'avoir sur lui la kalachnikov qu'il tient en bandoulière, ce dont nous ne sommes nous-mêmes pas certains. L'homme (.) répond que c'est son chef, à lui qui lui a ordonné de prendre son arme. La discussion s'achève aussitôt et nous laissons faire. Notre tâche paraît bien compliquée. Nous devons faire appliquer des consignes peu claires que nous ne connaissons pas avec certitude (.) Notre chef a reçu des ordres verbaux de notre capitaine. Rien de très précis, en fait. Ou plutôt, rien que des choses faussement précises. Nous devons patrouiller sur tel sentier, passer tel point de la carte, aller jusqu'à tel croisement. Mais pour quoi faire ? (Benda et Crémieux p. 93-94).

Ces deux exemples rendent compte par défaut la fonction opératoire de procédés aux apparences rigides. Imposant à des chefs mais aussi à des petits chefs l'expression même succincte d'une *situation*, d'une *intention* ou d'un objectif, ils ont pour fonction de donner le sens de l'action, de l'inscrire dans un tout, sous peine de quoi l'exécutant est placé dans l'incertitude, avec toutes les errances que cela suppose.

Un problème que l'on retrouve par contre sur d'autres théâtres d'opérations s'accuse en Bosnie : celui de l'interprétation par un PC des informations provenant des petites unités au contact. Un poste imbriqué dans les positions bosniaques reçoit de plein fouet 8 obus tirés par un char serbe. Les personnels ont eu le temps de s'abriter. Le chef de poste rend compte. L'origine des tirs est repérée et identifiée. Il demande l'autorisation d'un tir de riposte. Elle ne lui parviendra jamais. Le commandant de bataillon apprenant par la suite cet incident est furieux : y a-t-il eu omission par un PC saturé de messages ou les données transmises par le chef de poste ont-elles été interprétées comme non justiciables d'une riposte ? Plus tard le chef de poste écrit : « (.) Cet événement illustre bien d'une part la difficulté de différencier les tirs qui nous sont destinés de ceux qui sont destinés à nos voisins (.) et d'autre part la différence d'appréciation entre les chefs et les cadres sur le terrain » (Journal intime confid. A).

Quarante ans plus tôt dans des circonstances autrement dramatiques, cette difficulté d'appréciation par un PC de ce qui se passe sur le terrain se produit à Dien Bien Phu lors de la tentative de reconquête du point d'appui d'Huguette

1. Serge Bruge relate l'incident :

(.) Sans liaison radio depuis son départ, Mengelle accroche soudain « le commandant de l'action ». Il rend compte que les Viets pullulent et que si Huguette 1 a bien été bombardée, de nombreux nids d'armes automatiques sont en train de se mettre en place. Son interlocuteur refuse de le croire et lui fait savoir que les deux compagnies du 2^{ème} Bep (Bataillon étranger de parachutistes) (.) sont au contact. Mengelle ne voit pas d'engagement et il le dit, mais ses affirmations n'intéressent personne (.) Nouveau contact de l'officier des chars avec le PC du 2^{ème} Bep (.) Mengelle a l'impression que le commandement, enfermé dans son PC, ne voit pas la situation dans ses conditions réelles. Il ne se trompe pas. Son interlocuteur lui affirme que la 5 du Lt Biré progresse alors que Mengelle, à l'endroit où les hommes de Biré sont censés se trouver, ne voit que des casques de latanier émergeant des tranchées (.) (Bruge p. 356-358).

En école de formation et tout au long de leur carrière, les officiers et sous-officiers sont gymnastiqués jusqu'à saturation à ces règles procédurières de commandement au combat qui structurent une analyse de situation, l'expression d'un projet d'action – aussi simple soit-il –, celle des ordres à donner en conséquence et le flux des informations montantes et descendante, au point de parfois tourner en dérision ces enseignements en forme de *drills*. Et

pourtant !

Dans ce contexte tactique où se perdent les repères tactiques habituels, là où trop c'est trop, là où brutalement survient une situation inattendue, ces procédures reviennent automatiquement en mémoire de petits chefs, comme en réflexe. Des ordres de combat fusent clairement avec sans doute un double effet : ils inquiètent les belligérants à la vue d'une formation qui se met en ordre de combat, ils mobilisent les casques bleus.

(Journal intime Int U- Krupac 1, lors de la préparation du poste à une exfiltration) *Mardi 30 mai (.) J'ai donné les ordres suivants – But : réaliser un passage en force à pieds vers KC3 (.) L'effectif du poste était articulé en deux équipes – Equipe choc (.) réduire la résistance au niveau du bouchon de mines sud (.) – Equipe feux (.) appuyer (LRAC, APAV, ANF1) la réduction de résistance – Déroulement prévu (.) C'était la première fois que je donnais des ordres pour une action offensive. Les cadres d'ordres appris par cœur à Coët me sont revenus naturellement.*

(Journal intime maj. RE, mai 1994 Poche de Bihac) (.) *Vers 10h00 l'ordre tombe : « Pour 14h00 être en mesure d'ouvrir l'axe Coralici-Skokovi-Velika Kladusa et escorter un convoi test ».*

14h00 Nous quittons OPS1 (.) appui mutuel, explo en chambre. Deux ERC en tête et 500m derrière le convoi, encadré de VBL et Vab (.) 14h20 Quelques centaines de mètres après Purici, les éléments de tête sont bloqués par un abattis (.) Dès l'arrêt du convoi, des tirs d'ALI de faible volume se déclenchent à priori au dessus des véhicules, sans doute pour nous tester. Des ordres sont donnés immédiatement par le chef de peloton :

3 Uniform PCO 11h00, 800, la maison au toit rouge.¹² – Uniform 2, en position de tir, point particulier, les lisières à 10 heures. Uniform 4, 5 heures, 600, départ de coups ALL, en mesure de riposter sur ordre. Jaune 3, en mesure avec votre groupe de dégager l'abattis (.) Les tirs cessent. La négociation se poursuit., l'abattis est (.) dégagé.

Cet ordre du major RE entraîne le mouvement des *Sagaie*, les tourelles tournent lentement leur canon vers les belligérants : la gesticulation menaçante suffit à régler l'incident. La simple expression d'un ordre de combat modifie ici le rapport de force.

Quelques années après, ce chef de peloton raconte qu'il n'a pas raisonné ces ordres. Il lui sont venus automatiquement à l'esprit devant une situation soudaine dont il n'avait pas la maîtrise : « J'étais en tête du peloton, chose qui ne se fait pas. On arrive sur un abattis à 100m. En face des rafales partent. J'étais un peu pris de court. Je n'avais plus de liaison radio avec bataillon. La

¹² Il s'agit d'un ordre de conduite pour un peloton de char se préparant à ouvrir le feu. PCO : « Point central d'observation » donné à tout le peloton (3 Uniform) par rapport à la position du chef de peloton, à partir duquel les tirs seront repérés et corrigés. Suit la direction du PCO – à « 11 heures » en référence aux directions indiquées par les aiguilles d'une montre – puis la distance : 800 mètres.

seule chose qui me vint à l'esprit c'est de donner un ordre préparatoire de tir, sans réfléchir »(Entretien, mai 2000).

II. PRATIQUES ET TECHNIQUES OPERATIONNELLES

En fait, ce théâtre d'opérations pourrait être un peu cyniquement considéré comme un vaste centre d'entraînement tactique où, par défaut et à tous les niveaux, se découvrent, se réinventent ou s'inventent des principes, des pratiques et des techniques de combat que l'expérience passée de la guerre avaient sélectionnés et sédimentés dans des traditions et dans des règlements, mais qu'une logique d'action pacifiste avait quelque peu mis en sommeil.

1. Organisations et pratiques défensives

Les petites unités de la Forpronu ne sont pas initialement dans une logique de combat et la plupart de leurs positions ne sont pas choisies en fonction de considérations tactiques. Leur défense va alors s'organiser à partir de la combinaison de deux logiques : la posture défensive réagit à l'attaque plutôt qu'elle ne la devance ; elle se conçoit comme une carapace.

1.1. Dispositions défensives à postériori

La nécessité de mettre en œuvre des pratiques et des systèmes défensifs se découvre au fur et à mesure des agressions dont les petites unités font l'objet : la défense n'y est pas une disposition de l'esprit anticipant l'attaque, du moins initialement, elle n'est qu'une réaction succédant à l'attaque.

Le cas des positions de Krupac est encore là exemplaire. Voilà plus d'un an et demi que les casques bleus tiennent les postes de Krupac lorsque le lieutenant U en prend la responsabilité en mars 1995. Dans son journal de marche il constate la faiblesse des « conditions de sécurité » dans lesquelles opèrent les cavaliers de son peloton. La position de Krupac1 n'est pas ou faiblement fortifiée. En avril, la priorité de la construction d'ouvrages défensifs avec le soutien de l'une des sections de la compagnie du génie du bataillon est donnée au poste de KC2 très exposé aux tirs des Serbes, puisque « entouré sur trois côtés à 100m par les positions bosniaques », et aux positions non moins exposées de KC3 également imbriquées dans les lignes bosniaques.

Tout cela ne va pas sans rapports de force ni combines. Les sections de combat

du génie sont débordées par les ouvrages à construire sur les nombreux postes du bataillon et Krupac n'a pas la priorité. C'est l'annonce de la visite du général commandant le secteur qui a rendu urgents les travaux sur KC3 mais les Bosniaques s'y opposent : négociations avec le PC de bataillon, compromis... Il faut travailler à l'abri des regards des Bosniaques et transgresser quelque peu les ordres du bataillon en copinant avec les camarades du génie pour obtenir ce qui est estimé nécessaire à la protection des casques bleus :

*Jeu*di 11 mai 1995 (.) *En profitant des brumes matinales nous avons travaillé avec le Génie et achevé l'ouvrage de KC33. Les Bosniaques se retrouvent un matin devant le fait accompli. Les personnels de ce poste peuvent donc se mettre à l'abri maintenant. Les deux lieutenants (le lieutenant K... qui commande la section du génie et moi-même) ont très largement interprété les ordres pour aboutir à ce résultat* (Journal de marche du 1^{er} U).

La situation des équipements de protection des casques bleus n'est pas meilleure :

Journée du lundi 17 avril 1995 (.) Le problème des gilets pare-balles et des casques est à nouveau posé. Cette fois-ci la discussion est bouleuse. En effet (.) un tiers de mes personnels dispose d'équipements de protection en très mauvais état, ou n'en est même pas équipé (Ibidem).

A cela et dans ce cas bien typé, s'ajoutent l'état d'esprit et la posture de combat propres à une petite unité de cavalerie à laquelle on demande de remplir une mission d'infanterie. Occupant le poste de Krupac 1 avec deux *Sagaie*, le lieutenant U prévoyait en cas de menace de « combattre en engin » : « J'ai deux postes imbriqués. En cas de menaces, mes *Sagaie* ont pour mission de fournir un appui feu à ces deux postes. De Krupac1, je n'ai aucun champ de tir, aucune visibilité. Je suis obligé d'embarquer dans mes *Sagaie*, je pars vers le nord en menant éventuellement un combat de freinage¹³ » (Entretien mai 1999). Le 26 mai, Krupac1 est soudainement encerclé. C'est la surprise, « un cas de figure qui n'avait pas été envisagé ». Le poste est sommé de se rendre. L'une des deux *Sagaie* est en réparation à Sarajevo mais cela ne change rien à l'affaire : comme la *Sagaie* disponible, elle aurait été sous le feu des Serbes. Il est impossible d'embarquer et de mener une action de cavalerie. Doublement piégé par le dispositif d'un poste sans défense autour duquel circulent librement les Serbes et par sa culture tactique, cet officier de cavalerie blindée va devoir réagir à l'agression en instaurant de toutes pièces un dispositif défensif d'infanterie :

Remarques sur la journée du 26 mai (écrites le 7/6/95) Au moment de l'ultimatum, l'effet

¹³ Combat par le feu mené par une unité de cavalerie visant à ralentir une progression ennemie en jouant d'appuis réciproques.

de surprise a joué en notre défaveur. Le poste a été un peu déstabilisé car ce cas de figure n'avait pas été envisagé comme cela (totale liberté de mouvement des Serbes en dehors de l'enceinte Onu) et impossibilité d'embarquer dans nos engins sous la menace directe des armes anti-char. Notre liberté de manœuvre était donc nulle. Les seules mesures possibles ont été de regrouper les personnels à l'abri des vues et des tirs (.)

27 mai (.) Aménagements des postes de combat face au nord et au sud-est (.) Depuis le début du mandat la quantité de travail disponible pour l'aménagement des positions des KC a été affectée à KC2 puis à KC3, c'est pourquoi il faut travailler dans l'urgence sur KC1. La garde est organisée pour durer. Elle est montée par tous les personnels (.) et se prend à trois pour 2 heures.

Lundi 29 mai (.) Dans la nuit, poursuite des aménagements nocturnes du poste (.) Cette nuit, travaux sur les postes de combat, récupération des barbelés, aménagement d'une Sainte-Barbe dans les toilettes avec les 20 obus de 90 de la Sagaie en panne à Babindol. Réalisation de piégeages du poste par le maréchal des logis E. Il met en place une mine éclairante commandée depuis le poste et deux grenades offensives aux points les moins vus et les plus faibles du réseau de barbelés.

Ce chef de peloton fait feu de tous les moyens. En Bosnie, les unités n'ont pas de mines anti-personnelles et sont faiblement dotées en mines éclairantes. Il piège les abords du poste. Compte tenu du type de combat qui est le sien, le peloton ne possède pas de grenades défensives (DF) comme une section d'infanterie. Il faut inventer cette arme nécessaire au combat défensif du fantassin :

(.) On avait pas de DF, on avait la dotation prévue d'un peloton en ERC Sagaie. On a fabriqué des DF en scotchant autour des OF [grenades offensives moins puissantes], des vis, des clous, des clés de cadenas (.) On va arrêter de subir, on va combattre, on va donner les moyens de combattre, c'est une bête sauvage qu'on accule (Entretien, mai 1999).

En face, à 600m., le sous-officier qui commande les trois positions de KC3 s'est mis en mesure de soutenir le poste encerclé au cas où les Serbes chercheraient à le détruire ou à s'en emparer. « Le dispositif mis en place sur ce poste en appui à mon profit est conséquent : deux *Milan*, une 12,7, tireurs d'élite, tireurs anti-chars (.) » écrit le lieutenant U.

Quinze jours plus tard, l'encerclement est levé. Différentes mesures sont alors envisagées ou prises sans traîner pour renforcer sa défense. Ce poste a été laissé sans défense depuis un an et demi. Il est fortifié en moins de huit jours :

Journée du mardi 13 juin 1995 (.) Visite du Lieutenant colonel X. pour étudier la mise en place d'une section d'infanterie sur KC et sur KC3 (.)

Journée du mercredi 14 juin 1995 Matin : arrivée du Capitaine commandant la compagnie de génie et d'un de ses chefs de section. Ils ont l'ordre de fortifier KC1. Nous bâtissons un

bunker anti-char face au nord, un poste de combat 360° au coin nord-est du poste, un poste de combat dans l'angle sud-est du poste, nous remontons les merlons et étendons le réseau de barbelés (.) Nous bâtissons également un abri anti-artillerie au coin nord-ouest du poste et un mur de protection pour rejoindre le bunker nord à l'abri des vues et des coups. Un groupe de fantassins de la 3^e compagnie est mis en place sur KC pour assurer la sûreté du poste pendant les travaux (.)

Journée du mardi 20 juin 1995 (.) Le génie continue à travailler à notre profit. Il livre l'abri anti-artillerie, les postes de combat et un mur d'enceinte aujourd'hui. Une section complète du génie, une section d'infanterie, un groupe de protection et les personnels du poste ont permis une réalisation rapide de ces travaux.

Trois jours plus tard, le lieutenant U note que « réalisés très rapidement les nouveaux aménagements de KC1 vieillissent déjà très mal, d'autant que les fortes pluies sont intervenues avant que l'ensemble n'ait pu se tasser. Ainsi, un mur de sacs à terre s'est écroulé cette nuit et l'abri anti-artillerie ne tient plus que grâce à de solides étais ».

Ces réactions tardives de défense valent également pour l'ouverture du feu dont les conditions s'assouplissent : le lieutenant U obtient l'autorisation au début du mois de juillet « d'effectuer sans ordre, compte tenu de la situation particulière de KC1, des tirs d'interdiction pour empêcher tout encerclement du poste » (Journal intime Int U). Il a fallu cette tentative d'investissement de Krupac1 par les Serbes pour que ce poste dispose d'un véritable dispositif défensif et que l'initiative d'une démonstration de force par le feu – par ailleurs autorisé par les règles d'engagement – soit laissée au chef de poste. Le voile idéologique qui déterminait l'engagement des unités, leur dispositif a-tactique et gauchissait la lecture des règles d'engagement s'est déchiré à l'épreuve du réel.

Si le cas de Krupac est extrême, il n'est pas unique et se décline sur différents registres. Au vu de certaines observations, la fortification des postes Onu ne paraît pas une donnée tactique qui va de soi, du moins au début de l'engagement. Elle est tardive dans certains cas. Dans d'autres, elle est concentrée sur une menace immédiate et révélée, celle des bombardements, jusqu'à découvrir *a posteriori* son insuffisance contre une attaque terrestre de belligérants. A Maslenica, en Krajina du sud, aux abords de ce pont stratégique où s'observent les forces de l'Armée croate et celles des séparatistes serbes, on ne commence à construire des abris qu'au milieu du mois de décembre 1992, pratiquement neuf mois après l'arrivée du bataillon, « alors que les Croates » semblent « préparer quelque chose ». Ils attaqueront effectivement quelques semaines plus tard. Jacques Lorentz écrit vers le 15 décembre : « Le retour de l'adjudant occasionna un nouveau travail pour la section : les sacs à terre. Il s'agissait pour chaque section de construire son propre abri » (Lorentz p. 116). Sur les postes de Vogosca et de Verbanja fortifiés contre les bombardements, il en va comme pour Krupac : aux lendemains de la capture par les Serbes de

casques bleus dans des postes isolés et de l'investissement du poste de Verbanja, on observe sur ces deux postes l'exécution de travaux défensifs répondant à la forme d'agression qui vient de se produire, l'attaque d'un poste par des éléments terrestres : mise en place de bouchons de mines sur les itinéraires d'accès, poses de barbelés, suppression de fortifications offrant des défilements pour une pénétration du poste.

(Journal de marche cne Z) *Dimanche 28 mai (.) 1^o peloton - Toujours sur le check point de Vogosca. Dans la soirée protection rapprochée d'un groupe du génie établissant un bouchon de mines [il s'agit probablement de mines anti-char, l'unité ne possédant pas de mines anti-personnelle, cf. plus loin] sur la route menant à Vogosca face aux Serbes. Lundi 5 juin (.) 2^o peloton. Toujours sur Vogosca. Poursuite de l'installation de barbelés contre des infiltrations.*

(Journal de marche lnt N) *Jedi 1^o juin (.) Travaux de renforcement du poste [Vogosca] du côté Bravo (Mep [mise en place] de concertina+ sacs à terre).*

Vendredi 2 juin (.) Mep de concertina côté Sierra).

Samedi 3 juin (.) Retour à Zetra : nelle mission protection moyens de génie qui réalise des embossements à Verbanja..

Lundi 5 juin (.) Relève Verbanja retardée car le génie détruit la redoute qui nous a tant emm...[allusion à la redoute ouest de Verbanja qui a favorisé l'investissement du poste par les Serbes], car entre elle et Prisunic les Serbes pouvaient s'infiltrer ss pb (.)

Comme à Krupac, des situations défensives n'ayant pas été anticipées, certains moyens font défaut. L'extraction par surprise du poste de Vogosca en juillet 1995 pose ainsi le problème des mines anti-personnelle. Il faut en poser face aux Bosno-serbes : elles doivent permettre d'interdire ou de ralentir leur éventuelle réaction, les casques bleus du poste constituant des otages potentiels à portée de main. Or, pour des raisons qui sont peut-être liées au débat international sur la nuisance des mines anti-personnelle dispersées sur les champs de guerre – ce n'est là qu'une hypothèse – les dotations en mines anti-personnelle des unités de la Forpronu sont insuffisantes, nulles peut être. En tout état de cause, lorsqu'il s'agit de préparer l'évacuation de Vogosca, les sapeurs du Batinf 4 se voient contraints d'emprunter des mines aux Bosniaques ou d'en simuler la pose :

Samedi 28 juillet (.) De plus, le capitaine H. commandant la compagnie du génie a perçu auprès d'eux (la 111^o brigade bosniaque), des mines anti-personnelles pour les installer tout autour de la maison sur le flanc nord et nord-est.

Lundi 31 juillet (.) 1^{er} peloton – En poste à Vogosca où le génie est venu pour mettre en place les mines anti-personnelle données par la 111^{ème} brigade bosniaque. Cela va nous permettre de renforcer le périmètre de sécurité en créant tout autour de l'enceinte barbelée une bande minée tout en balisant soigneusement la zone (.) (Journal de marche cne Z).

Samedi 5 août – Vogosca (.) Faute de mines anti-personnelle, le Lnt G. en simule la pose dans le jardin côté bosniaque et le long de la rivière côté serbe (.) Quand on a pas de pétrole, on a des idées, c'est le système D (Journal de marche lnt C).

Ces défauts d'anticipation des dispositifs de défense ne sont pas seulement dus à des postures mentales. Ils sont également dus à ce dispositif qui encarcère des unités de combat au milieu des belligérants et en pleine ville : les postes et les bases sont vulnérables dans leur moindre recoin. Cela joue particulièrement pour de grands espaces comme l'aéroport de Sarajevo, La Skenderija ou Zetra. Des fortifications y ont été progressivement mises en œuvre dès le début de leur occupation, mais des travaux incessants s'y observent : les bombardements détruisent des murs et des bastionnements de sacs à terre, mais surtout chaque nouveau bombardement, chaque tir de sniper dévoile de nouvelles vulnérabilités sur tel coin ou recoin du dispositif.

A Zetra, lorsqu'au début de l'été 1995 s'intensifient les agressions des Bosno-serbes contre les positions de la Forpronu, ce sont telle face de l'enceinte de Zetra, tel lieu à l'intérieur de l'enceinte qui se révèlent insuffisamment fortifiés. La « protection de Zetra » devient une priorité alors que le site est occupé depuis deux ans :

(Journal de marche cne Z) Vendredi 6 juillet (.) 1° peloton. Peloton d'alerte et dispositif de protection et d'appui des travaux du génie consistant à valoriser la butte à l'angle sud-ouest du stade de Zetra (.)

Lundi 17 juillet (.) Un groupe du génie est sur zone pour refaire le poste d'entrée et créer un véritable abri pour les sentinelles (.) 3° peloton (.) Protection des travaux du génie (.) et confection de sacs à terre pour Vogosca, chaque peloton d'alerte devant en faire 200 par jour. (Journal de marche lnt C) 17 juillet (.) Une équipe de « punis » est constituée pour aider le Génie dans la réfection de la chicane et du poste de garde.

25 juillet (.) La priorité est donnée au renforcement de Zetra. Le peloton doit protéger la terrasse intermédiaire et construire donc un mur de sacs à terre (.)

(Journal intime lnt N) Mercredi 26 juillet (.) A 9h, on attaque la construction d'un mur de sacs à terre pour la protection de la popote officier (.)

(Journal de marche lnt C de retour de Vogosca) 9 août (.) Dès 8h le groupe de Caporal P. est aux sacs à terre, et à 11h on en dénombre 300 de faits (.) La corvée des sacs à terre pour le groupe des punis s'achève à 17h15 avec 601 sacs : le contrat est rempli (.) ce qui n'empêchera pas de nouveaux travaux (.) pour le peloton d'alerte, car la priorité (.) est à la protection de Zetra (.)

1.2. Logique de la carapace

Nous avons précédemment montré comment l'interprétation restrictive des

règles d'engagement combinée à une conception territorialisée du dispositif d'interposition limite les espaces de manœuvre et interdit aux unités de la Forpronu des dispositifs de *sûreté éloignée* et *rapprochée* qui leur permettraient de voir venir. Elle sont donc cantonnées dans une *sûreté immédiate* de leurs stationnements, dans une défense d'enceinte (Cf. II^{ème} partie).

Le cas du poste de Bjelasnica illustre un aspect du phénomène. A l'automne 1994, les infiltrations des Bosniaques dans la zone démilitarisée des monts Igman et leurs offensives, qui prennent en écharpe les postes Onu, menacent ce poste isolé. Il a de l'espace autour de lui. Par beau temps, il a des vues lointaines. Mais comment différencier les intentions des mouvements bosniaques ? Ces mouvements se dirigent-ils vers les lignes serbes ou s'agit-il d'une attaque du poste ? Celui-ci ne peut être défendu qu'à partir du moment où la menace est avérée, lorsque les Bosniaques sont au plus près et qu'ils manifestent agressivement leur intention. Les casques bleus qui le tiennent durant cette période sont alors formés au *combat rapproché* de jour et de nuit :

1.11.94 (.) Tout au long de la journée, les Bosniaques ont poursuivi leur offensive sur les positions serbes entre Babindol, Siljack et Klococevica (.) Entraînement au combat rapproché en localité avec une équipe de Craps du 1^oRPIMA. Nous avons tous été équipés d'une TN 2A (vision nocturne par intensification de lumière) et du HK MP5 également utilisé par le GIGN (PM à crosse modulable avec système de visée laser modulateur de son, on entend que le bruit de la culasse, cartouche de 9mm subsonique). Aucun de mes gradés n'a jamais vu ces engins de guerre et nous avons cela comme moyen de défense (.) Nous avons de plus sur le site un fusil de tireur d'élite Mac Milan avec visée laser (calibre 12,7, 12kg). C'est une arme de fou (Journal de marche cal REI).

Ailleurs, l'imbrication dans les lignes des belligérants n'autorise guère non plus d'anticipations. S'ajoute à cela l'exposition aux feux lointains de l'un des belligérants : tirs des blindés, de l'artillerie ou des mortiers. Aussi, le système de défense des petites unités prend-il la forme de carapaces à plusieurs couches :

L'ambiance est un peu tendue. Nous dormons dans le bunker habillés du pare-éclat et, lors des permanences, nous sommes barricadés dans notre Vab (Benda et Crémieux p 146).

Il y a d'abord les cuirasses individuelles des gilets pare-balles et pare-éclats. Ces équipements font leur apparition à Beyrouth au début des années 1980 dans un contexte similaire. A l'époque, il s'agissait de gilets de tissu sur lesquels étaient ménagées des poches permettant de glisser des plaques de protection pare-éclats. Lorsqu'à l'automne 1983, les légionnaires du 2^{ème} Rei perçoivent ces effets mais sans les plaques, ils ne savent pas très bien à quoi cela peut servir :

Il nous arrive des gilets bleus avec des bandes velcros. Ce n'était que du tissu avec des poches. On pensait qu'on pouvait y mettre nos bouquins de cul. On savait pas à quoi cela pouvait servir. On se sentait entièrement protégés. Et une semaine après, les plaques sont arrivées.

C'est là qu'on a compris que les poches servaient à glisser les plaques (.) Avec ces gilets, c'était le sauna. Très lourds. Les plaques étaient mal disposées. Quand il fallait épauler le Famas, c'était pas facile. On était un cheval mort (Entretien cal chef NA, juillet 2000).

Devant cette image du légionnaire rigidifié sous sa cuirasse, on songe à ces « formes dégénérées du *cataphracte* parthe » qu'observe Arnold J. Toynbee en Europe et en Asie durant les premiers siècles de l'ère chrétienne : des lanciers ou des chevaliers bardés de fer vaincus par l'archer léger à cheval ou à pied, par le « kazak tartare » ou par l'archer anglais (Toynbee, p.199-200).

Car il est vrai que le port du gilet pare-balles ou pare-éclats n'est pas toujours compatible avec l'agilité nécessaire au combattant ou avec certaines tâches. Le 21 janvier 1991, durant la guerre du Golfe, l'adjudant SE note dans son journal : « C'est pas commode pour écrire, revêtu du gilet pare-éclats, avec le *brelage*¹⁴, je suis raide comme un piquet ». En Croatie ou en Bosnie, les casques bleus éprouvent aussi quelques difficultés à se mouvoir avec cette cuirasse :

2 avril 1993 On reprend la course. Dur de courir avec le gilet pare éclats (Journal intime RD).

21 septembre 1993 (.) Du fait des risques de tirs d'artillerie croate, on nous impose de travailler avec les gilets pare-balles et les casques sur la tête. Effectuer des travaux de terrassement avec cette carapace sur le torse et sur la tête se révèle être particulièrement pénible (Journal intime Int R).

Je portais pour la première fois un casque bleu et un gilet pare-éclats. J'avais du mal à conduire à cause de mon brelage qui contenait mes cinq chargeurs complets, le sixième étant approvisionné sur mon arme (Lorentz, p. 77).

Le gilet pare-balles, il est un peu gênant lorsqu'il faut sortir ou rentrer dans le Vab (.)° (Entretien Int S mars 2000).

Ce serait surtout le gilet pare-balles qui poserait problèmes. A l'époque, son port ne paraît guère compatible avec celui des dotations individuelles de munitions que le combattant porte sur lui (*unités collectives ou UC*). A l'issue de l'assaut de Verbanja, le capitaine Lecointre observe que les « porte chargeurs » recouverts par le gilet sont « difficiles à trouver » et que « l'emport de grenades à main ou à fusil » est impossible. Il ajoute : « Il conviendrait d'y ajouter des [*poches*] portes chargeurs uniques et inclinés sur le ventre, comme le font les Britanniques » (Doss. Batinf 4/95/V/Verbanja et fiche Lecointre 30/5/95 dans journal de marche cne Z).

En d'autres termes, cette carapace ne favoriserait guère la mobilité des casques

¹⁴ Terme du langage militaire [étymol. : peut-être brûler ou encore *brel* – chargé comme une brel, comme un mulet ?] : désigne les bretelles et sangles, hier en cuir, aujourd'hui en tissu permettant de tenir les fourreaux, housses et sacs pour baïonnette, chargeur de balles ou grenades.

bleus. Elle pèse douze kilos. Son port est exigé pour toutes les missions à l'extérieur. Certains essaient d'alléger le fardeau, jusqu'au moment où l'épreuve en montre l'utilité. Le lieutenant Y raconte comment lui-même ou ses légionnaires retiraient les plaques métalliques des poches : « De loin cela ne se voyait pas ». Et puis en août 1993, sa section est accrochée brutalement par les Bosniaques sur les monts Igman à hauteur de Brezovaca : « (.) On se fait prendre à partie à l'Ali [*armes légères d'infanterie*] (.) J'ai compris l'utilité du gilet pare-balles. J'étais couché (.) Un caporal chef s'est jeté sur moi. Une balle est passée entre la plaque et le sol » (Entretien, août 2000). Néanmoins, si elle protège, cette lourde cuirasse n'est peut-être pas à la longue sans créer quelques traumatismes au niveau des lombaires. Du moins, est-ce un soupçon qui vient à l'esprit du capitaine Z.

Samedi 1^{er} juillet (.) 4^o peloton. En poste à Vogosca. Le caporal B. se plaint du dos. Je crains que nous ayons de plus en plus de problèmes de dos avec nos gilets pare-balles de 12 kilos ; de nombreux marsouins les ont déjà portés 6 mois l'année dernière.

La carapace est aussi faite de sacs de terre ou de sable qu'il faut sans cesse remplir, empiler, monter en bastions, en murets ou en murs doublant les parois d'un bâtiment. Ceux-ci doivent être sans cesse colmatés, remontés à nouveau après que des coups de plein fouet ou des éclats les aient endommagés. Un travail de Sisyphe. Pas de documents qui ne fasse état de ces travaux incessants : l'image de ces sacs à terre pourrait être le signe distinctif de tous les casques bleus.

23 mai (.) réalisation de sacs de sable (.) – 24 mai (.) Encore des sacs de sable (.) – 30 mai (.) Encore des sacs de sable (.) (Journal de marche maj. RE).

Ces travaux s'insèrent de manière très variée dans le quotidien des petites unités, en fonction des circonstances ou de styles de commandement. S'il n'y a pas urgence, c'est plutôt un travail réservé à des punis. S'il y a urgence, une section ou un peloton est mobilisé. Des petits chefs tentent alors parfois de créer une émulation entre équipes autour de la corvée, le tout s'achevant devant un verre :

9 juillet (.) Des équipes de 3 sont formées pour la constitution de 200 sacs à terre. L'objectif sera plus que rempli avec 310 sacs (.)

Mercredi 26 juillet (.) A 9h, on attaque la construction d'un mur de sacs à terre pour la protection de la popote officier (.) Le peloton se retrouve ensuite autour d'un pot à l'ordinaire, en récompense des 600 sacs à terre ainsi remplis, transportés, tassés et montés pour ce mur de protection.

Lundi 31 juillet (.) A 8h30, après enquête à propos des événements de samedi soir, (Vol de

3 bouteilles de vin et d'une de rhume (.) le cpl...et les marouins...sont reçus par le chef de peloton, puis à 9h15 par le Cne... Ils en seront quitte pour une période de mise à l'épreuve et plusieurs corvées ou travaux (sacs à terre) (Journal de marche Int C).

Ailleurs, un chef de section vient donner un coup de main. Son geste est apprécié. «18.11 (.) Matin 350 sacs de sable faits avec (.) : le lieutenant est venu nous aider (.) grande discussion avec lui (.) : c'était nickel». Certains parmi ceux qui n'ont pas encore été à l'épreuve des bombardements ne comprennent pas l'utilité de ces constructions de « châteaux de sable » : encore une manière d'occuper « le soldat désœuvré ».

Ces sacs de sable, constitue également (.) une simple occupation pour soldat désœuvré (.) En effet, les Serbes de Krajina ne laissant plus passer les convois (.) nous n'assurons plus aucune escorte et le nombre de postes d'observation diminuant, il devient de plus en plus difficile de nous occuper. Or l'oisiveté est pour nos gradés la mère de tous les vices, et notamment de l'alcoolisme (.) Nos journées à la base se résument donc à des remplissages indéfinis de sacs, en particulier pour la construction d'un « abri mortier » (.) Cet abri ne sera pourtant jamais utilisé (.) Ce passe temps, au cours des semaines, finit même par se transformer en concours de châteaux de sable (.) : c'est à la section qui construira le plus rapidement, le plus efficacement des murs de sacs de sable autour des bungalows (.) (Benda et Crémieux p. 99-100).

Les Vab enfin constituent une autre forme carapace. Ce véhicule, a été conçu dans les années 1970 pour transporter en climat tempéré une troupe sous blindage et pour la débarquer au plus près de la zone du combat. L'hiver, c'est un frigidaire l'hiver. L'été c'est un four :

4.11.94 (.) La preuve de mon blindage : 24h sans sommeil avec 10h de sommeil en deux nuits, tenue T shirt et veste de treillis à l'intérieur du Vab, véritable frigo avec -5°C à l'extérieur (Journal intime cal REI).

10.11.94 (.) 24 h dans le Vab, dur dur surtout qu'il fait de plus en plus froid.

19.11.94 (.)° La grêle est tombée avec beaucoup de vent, il fait très froid dans le Vab, il faudra que je trouve celui qui l'a inventé (Témoignages écrits Igman 94).

Pour tous, les journées sont souvent longues dans ces blindés qui, sous le soleil, chauffent parfois au point de ressembler à des fours (Benda et Crémieux, p. 130).

Mais qu'importe. L'habitacle de cet engin est un espace d'intimité pour le groupe. C'est un intérieur, un foyer :

2.11.94 (.) Nous sommes pratiquement toujours en vadrouille avec notre cher et tendre Vab qui est à la fois notre véhicule, notre chambre pour six, notre salle à manger lorsqu'il pleut, notre salle de jeu et notre bureau (Témoignages écrits Igman 94).

Il peut être momentanément poste d'interposition, comme à Krupac sur KC33 où par -15° des casques bleus montent la garde autour et y dorment la nuit (Journal de marche Int U). Soudain, au cours d'une escorte, il se transforme en fortin. Il devient l'ultime refuge lorsque l'on est bloqué sur un check point. On s'y barricade pour de longues heures et on en verrouille les portes pour s'opposer aux tentatives d'intrusion.

L'escorte de personnalités réclame trois Vab, celui du milieu transportant les personnalités. En cas d'incident et que l'escorte est stoppée par un quelconque belligérant, une rapide manœuvre accole l'avant du Vab en serre-file à l'arrière du Vab du milieu : les deux Vab accolés deviennent un fortin d'acier (Pons p.149-152). On en vient même à accoutumer les casques bleus à combattre par le feu à partir des habitacles :

Sur un check point, le deuxième Vab était stoppé. Le troisième allait taper le Vab précédent, bloquait ses portes arrière de l'extérieur, lesquelles étaient verrouillées aussi de l'intérieur (.) A partir du Vab, on a appris aux légionnaires à tirer de leur habitacle (Entretien chef bureau opérations Batinf 2/93/III, juin 2000).

2. Déplacements et mouvements

Les écrits et entretiens recueillis offrent en ce domaine trois natures d'observations contrastées. Les premières renvoient à cette « logique de paix » qui imbibe, du moins initialement, l'ambiance des multiples déplacements que doivent effectuer les petites unités. En revanche, les secondes offrent des cas d'automatismes, de stratagèmes, de dispositifs tactiques – pour certains insolites – visant à contraindre les belligérants à céder un passage ou à sécuriser des mouvements. Enfin, on constate encore en ce domaine l'ingéniosité dont certains officiers et sous-officiers font preuves pour bricoler les matériels roulants et les adapter aux besoins du moment.

2.1. Des missions « militarisées »

Au début de l'engagement de la Forpronu et comme pour les stationnements des unités, les nombreux déplacements routiniers que les petites unités effectuent ne font pas toujours l'objet des mesures de sûreté qui sont habituellement requises lorsque l'on agit en zone d'insécurité. Nombre d'éléments composés d'un gradé et de trois ou quatre casques bleus effectuent isolément des mouvements à risques, alors que dans de telles situations le principe tactique courant réclamerait d'effectuer ces mouvements *en sûreté*, au

moins par *cellules élémentaires*, éventuellement et selon les cas par binômes d'éléments se couvrant et s'appuyant mutuellement :

Le 8 janvier 1993, sans préavis et sans préparation, la compagnie de quartier général de l'Etat-major du secteur de Sarajevo doit fournir une escorte pour conduire à l'aéroport six personnalités dont le Vice Premier ministre bosniaque : un Vab avec un chef de bord, un pilote et un casque bleu tenant lieu d' « escorte ». A l'aéroport « un avion turc se pose, qui embarque 5 des 6 personnes (.) Le vice-premier ministre bosniaque demande à revenir en ville. Il est d'ailleurs chargé de paquets ». Au carrefour de Kasindolska, le Vab est bloqué par deux engins blindés « canons braqués sur le Vab » et « 10 à 15 soldats serbes » qui demandent à vérifier l'identité des passagers. Le colonel Sartre, commandant le Batinf 2, qui rejoignait alors l'aéroport s'arrête. « Avec le sergent et G, il se place devant l'entrée du Vab pour protéger le ministre (.) Un milicien arme un Rpg 18 et exige que le ministre descende. Discussions . Un milicien (.) passe alors le bras par dessus l'épaule du colonel Sartre et abat à bout portant le ministre » (*D'après journal de marche conf. E – cf. également Pons p.101-106 et Franchet p. 32-38, qui relatent longuement l'incident*).

Mardi 26 janvier 1993 (.) Le Vbl (.)° part vers R... récupérer un membre de l'Unchr pris sou le feu ennemi (.)° Le Vbl est pris sous le feu d'armes automatiques et bloqué par des mines. Le cne B part avec un Vab pour l'appuyer dans sa mission de récupération. Equipage, CCH (caporal-chef) M., Cal D, pilote : H.. Après avoir passé deux check points bosniaques, les deux véhicules sont bloqués par un barrage miné et tenu par les Serbes. Il sont pris sous le feu d'armes automatiques serbes venant de l'avant, et bosniaques venant de l'arrière (.) Les deux véhicules, sur ordre, repartent en marche arrière sous le feu, faisant 700 mètres avant de pouvoir faire demi-tour (Journal de marche conf. E).

La multiplication et la parcellisation des missions, le manque d'effectifs expliquent sans doute en partie cette absence de *sûreté* des mouvements. Mais concernant notamment l'incident relaté du 8 janvier 1993 dont la presse fera largement écho, il est vrai aussi que des officiers français font alors preuve d'incompétence et d'inconscience. Le commandant Franchet (anonyme) cite dans son ouvrage *Casques bleus pour rien* un extrait du rapport du colonel Sartre sur cet incident : « La principale cause de l'incident a été le montage bâclé d'un transport des personnalité sans autorisation, sans escorte, sans information des autorités normalement chargées de préparer et de protéger une tel mouvement. » Et Franchet ajoute : « De fait, bien plus que d'impuissance de la Forpronu, c'est bel et bien de graves d'extraordinaires impérities qu'il s'est agi ce jour là. » (Franchet p. 37-38).

Comment ne pas mettre en cause aussi cette vision si répandue de l'engagement sur laquelle nous avons déjà plusieurs fois insisté, qui confère aux véhicules blancs de l'Onu une immunité protégeant de l'agression et fait de la bonne

volonté des casques bleus l'unique moyen de leur action :

Au début, on a peur qu'ils [les belligérants] n'aient pas confiance en nous. On se met au plus près. On est neutre, on veut établir la confiance. Le général M. voulait que dans Sarajevo, les hommes se déplacent sans casques bleus, sans gilet pare-balles (Entretien confid. D).

Certains officiers en viennent même à s'étonner des harcèlements dont les mouvements des casques bleus font l'objet :

Dimanche 27 décembre 1992 Préoccupant : les tirs d'armes légères d'infanterie contre nos blindés se multiplient (Journal de marche cne E).

En réaction à cet état d'esprit ambiant qui masque à beaucoup que la Forpronu agit dans la guerre et donc en ambiance d'insécurité, les officiers du Batinf 2/III font un curieux pléonasma. Entendant se garantir contre toute mauvaise surprise, ils emploient l'expression de « militarisation des missions » : comme si, sur ce théâtre, il était devenu nécessaire de signifier au soldat qu'il lui fallait renouer avec les principes militaires de son action. La manière dont, quelques années après, ces officiers, parfois avec véhémence, insistent sur des dispositions tactiques qu'ils prennent pour tenir un check point ou sécuriser un déplacement – des dispositions qui n'ont rien d'exceptionnel lorsqu'on agit en zone d'insécurité – donne la mesure de l'ambiance a-tactique dans laquelle ils baignaient alors et dont ils souhaitaient se démarquer :

Je sortais de l'EAI [Ecole d'application de l'infanterie], de la phase « missions Onu ». C'était le joyeux bobinard (.). Au régiment, toutes les missions étaient militarisées (.). Un check point à tenir, on appliquait des schémas, on avait des mécanismes, on utilisait le cadre d'ordres (.). On transformait le check point en mission.. On était en observation : on donnait un ZMSPCP. On avait un déplacement, une escorte, on donnait un MOICP¹⁵ (Entretien, Int Y août 2000).

Tous les actes les plus anodins, aller chercher de l'eau, escorte d'eau aux sources de la Bosna, aller porter des vivres, etc. donnaient lieu à un ordre de mission. Il y avait une militarisation des actes les plus anodins (Entretien chef opération Batinf 2/III, juin 2000).

Les citernes d'eau de l'aéroport vers la Bosna étaient escortées, avec des variantes d'itinéraires, tireurs d'élite débarqués en cas d'incident. La seule fois où on a pas militarisé la mission, on s'est fait gaulé. (Entretien commandant du Batinf/2/III qui fait ici allusion à l'escorte sur Varès de l'archevêque catholique croate (Cf. III^{ème} partie).

¹⁵ ZMSPCP et MOICP : Sigles pour les cadres d'ordres de conduite donnés à un groupe en observation ou en déplacement, soit, Zone, Mission, Secteur d'observation, Points particuliers, Consignes ou Conduites à tenir, Place du chef et Mission, Objectif, Itinéraire, Consignes ou Conduite à tenir, Place du chef.

Sans doute, de telles postures tactiques se généralisent-elles par la suite. Encore faut-il qu'elles donnent lieu à une certaine agressivité en cas d'incident, ne serait-ce que par la démonstration de force qu'elles autorisent, lorsque par exemple une petite unité bute sur un check point.

Cela suppose que dans de telles circonstances le chef de cette petite unité ait la présence d'esprit ou l'intelligence politique et tactique de prendre le risque de renchérir sur la force qui lui est opposée – y compris par les coups de semonce qu'autorisent les règles d'engagement –, en jouant des moyens dont il dispose de façon à contraindre l'Autre à céder le passage ou à une surenchère.

Or, à constater le grand nombre de petites unités bloquées sur des check points, tous les petits chefs ne sont pas rodés à ce poker tactique.

2.2. Franchissements de check points

Néanmoins, quelques observations montrent l'agilité et la propension de certains officiers ou sous-officiers à pratiquer ce jeu. Nous avons précédemment relaté la posture qu'adopte le major RE le 6 août 1994, lorsque son peloton, bloqué par un abattis, est pris sous le feu d'armes légères. Les ordres de préparation d'ouverture du feu qu'il donne alors spontanément entraînent un mouvement menaçant de *Sagaie* et de tourelles de canon qui suffisent à augmenter les enchères et à faire céder les belligérants : « Au dernier morceau de bois [*dégagé*], ils galopent et plongent dans une maison. Ils avaient sans doute peur d'être allumés... » (Journal de marche RE). Incidemment dans son journal de marche ou en entretien, il rapporte d'autres situations du même type :

1^{er} octobre 1994 Ouverture de l'axe Bihac-Ripac (.) (Mission connue). Discussion animée avec les Serbes (« Si tu me tires dessus, je te fous un coup avec mon canon de 90mm, OK ») sous la protection de 2 F16 américains (Journal de marche maj. RE).

Le 21 juin, au cours d'une ouverture d'itinéraire, il est stoppé sur un check point, l'une de ses *Sagaie* en appui à quelques dizaines de mètres derrière lui : « Je tombe sur le général Dudakovic. Je suis coincé par ses gardes du corps. A 50 m derrière, la deuxième *Sagaie* pointe ostensiblement sa mitrailleuse sur les gardes du corps. Ca passe. » Et il conclut : « Quand on disait ne passez pas, vous allez vous faire tuer, on se voilait la face. Cela donnait l'impression de ne servir à rien. Ils avaient qu'à mettre un panneau (.) Voilà deux couillons qui arrêtent un convoi. Si on fait ce boulot, il faut montrer la force » (*Entretien mai 2000*).

C'est un type de posture tactique identique dont fait état un officier du génie

relatant le passage d'un check point d'un de ses sous-officiers :

Un sergent était en mission d'escorte et il est stoppé au check point entre Kieseljack et Sarajevo sur la ligne de front serbo-bosniaque. On lui dit « Vous ne passez pas » et les RPG7 sont pointés sur ses véhicules. Il fait débarquer son groupe, il répartit des objectifs à haute voix et désigne la maison, il fait mettre en batterie un LRAC et il le fait charger ostensiblement. On le laisse passer (Entretien RD, décembre 1999).

Nous avons également relaté en seconde partie, l'action de ce chef de section qui en septembre 1995, agissant dans le cadre de la Force de réaction rapide (Frr), escorte un convoi logistique entre Trebicevo et les monts Igman et se trouve bloqué au check point bosniaque de Jablanica. Il a anticipé l'obstacle. En vue du check point, il étale son dispositif : un Vab canon de 20mm en appui à distance, sa rame et deux autres Vab d'escorte arrêtés à 500 m du contrôle. Devant le refus des Bosniaques de lui laisser le passage, il installe un check point en amont et bloque à son tour le passage de camions sur cette artère à grands trafics, indispensable aux échanges entre les territoires tenus pas les Bosniaques et ceux tenus par leurs alliés du croate du HVO. Il contraint ainsi les miliciens du check point de Jablanica à enchérir par une action de force pour débloquer l'itinéraire ou à céder. Ils céderont, après de longues heures il est vrai. (D'après entretien Int S, avril 2000).

Il est assez probable que telles initiatives en forme de stratagème ne sont pas isolées. A la fin de son séjour, en avril 1993, faisant mouvement sur Zagreb avec une partie de son bataillon, Jacques Lorentz raconte l'incident qui se produit au check point de Karlovac :

Malheureusement, les Serbes voulurent voir tous les passeports et toutes les cartes Onu des trois cents personnes que nous étions (.). L'atmosphère s'échauffa en une petite guerre psychologique. Les Kalashnikovs faisaient peu à peu leur apparition tandis que nos Famas se multipliaient en sortant discrètement des housses. L'idée nous vint alors de bloquer le sens inverse du passage, au moyen d'un Vab judicieusement placé. Une demi-heure plus tard, d'autres véhicules de l'Onu et de la Croix-Rouge se trouvèrent en attente à leur tour. Finalement, sous la pression de tout ce petit monde humanitaire, les miliciens serbes durent se résoudre à l'abandon de leur idée initiale pour nous laisser filer vers la Croatie : la liberté (Lorentz p. 184-185).

Il est évident que toutes les situations ne se prêtent pas à ces jeux, surtout lorsque les forces en présence sont nettement en défaveur des casques bleus. Mais même dans ce cas, une situation peut offrir des opportunités au petit chef d'unité pour faire monter les enchères et contraindre là aussi le Serbe ou le Bosniaque à céder sans faire usage de la force.

Le lieutenant CR, chef de section dans la poche de Bihac en 1994, commande

deux sections sur Vab qui évacuent vers l'hôpital de Zagreb des blessés de toutes factions recueillis à Bihac, puis à Velika Kladusa et à Vojnic en territoire de la « république serbe de Krajina ». Au check point de Turanj tenu par les Serbes, alors qu'il va entrer en territoire croate, le chef de poste lui interdit le passage :

On était dans un coupe-gorge. Une route étroite. 2 T34 qui nous dominant. « Tu ne passes pas. Tu te ranges ». Je me suis souvenu qu'à Vojnic, j'avais observé une colonne de chars T34 serbes montant vers le nord. J'avais appris qu'ils venaient s'installer en tampon au-delà de Turanj, entre Turanj et Karlovac face aux forces croates. J'appelle l'autre chef de section arrêté quelques centaines de mètres derrière avec ses Vab : « On ne bouge pas, on ne se range pas ». Lorsque la colonne de chars arrive, elle est bloquée (Entretien Int CR. avril 2000).

La situation est modifiée. Là encore, ou les Serbes prennent les risques de l'action de force, ou ils cèdent. Au bout d'une heure, le chef de poste ouvre le passage : « Tu peux passer mais tu me ramènes des cigarettes ! » Le lieutenant CR ajoute « Ensuite, à chaque fois que je passais par Turanj, je lui ramenais des cigarettes ».

2.3. Mouvements sous le feu ou sous sa menace

En mouvement, comme en stationnement, des éléments isolés ou non sont donc très tôt et très fréquemment pris sous le feu direct ou indirects d'armes légères, de mortiers ou de canons. Lorsque à découvert on est pris sous l'orage, on s'arrête et on recherche un abri. Si on pouvait rapidement sortir de la zone orageuse, on le ferait. Le principe vaut pour un orage d'acier : mieux vaut sortir le plus rapidement de la zone battue par les balles ou les bombes si aucun obstacle ne s'y oppose. En mars 1993, un Vab tombe au niveau du carrefour de Kasindolska sur un convoi humanitaire de l'association *Equilibre*. Ils ont été pris à partie par des feux d'armes légères. Ils se sont arrêtés, « tous les personnels à plat ventre dans les fossés ». Deux blessés. Le chef de bord du Vab, un caporal réagit vite : premiers soins, mise en place de son Vab en écran « entre les agresseurs et les blessés ». D'autres véhicules de l'Onu arrivent, les blessés sont évacués. Les membres valides de l'équipe d'*Equilibre* sont toujours à plat ventre dans la zone dangereuse. Il faut « redonner confiance aux civils », les convaincre que leur salut est de « remonter au volant et de dégager la zone dangereuse » (D'après journal de marche cne NO).

Sortir de la zone dangereuse n'est pas un réflexe instinctif. Il faut l'avoir acquis. Et reculer sur 700 mètres sous le feu comme cela a été évoqué précédemment n'est pas une manœuvre évidente, pas plus qu'accélérer à travers les traçantes ou les explosions tout en conservant la maîtrise du véhicule :

Avec trois Sagaie, j'escortais deux cars d'une centaine de Serbes. Les bosniaques laissaient des Serbes sortir de la capitale (.). J'ai été pris à partie face à Dobrinja par un FM. J'ai vu les traçantes. Ils tiraient sur les bus. J'ai tapé sur le dos du pilot. «Fonces ! » A la radio, j'ai dit à mon SOA [sous-officier adjoint sur le Vab de queue] de tirer. Je n'avais pas armé la 12,7 mm, j'essayais de tourner la tourelle. On a pu se dégager et se mettre à couvert (Entretien lnt S, avril 2000).

Jeudi 11 février 1993 (.). La navette est prise sous un bombardement en allant à l'aéroport (.). Les premiers obus sont tombés 50 mètres derrière le Vab, les autres devant. Le pilote a gardé son sang-froid et continué son chemin.

Jeudi 18 mars 1993 (.). Bombardements et tirs intenses (2000 coups estimés dans la journée (.). Après avoir reçu un coup direct, P5 demande à être récupéré par un Vab. B était de taxi avec comme pilote H. et comme escorte C (.). Arrivés sur la crête au nord de PTT building, les coups continuent à tomber à proximité du Vab. Ils poursuivent leur route malgré les tirs, arrivent à proximité de P5 (.). Subissant toujours des tirs d'artillerie sur l'itinéraire retour, ils arrivent sans dommage à PTT building (Journal de marche cne NO).

Vendredi 14 juillet 1995(.). Pris à partie à 2 reprises au canon de 76mm lors de leur descente sur la piste log,, ils sont restés parfaitement maîtres de leur Vab et ont rejoint sans encombre l'aéroport (.).

Dimanche 16 juillet (.°) A 11h, le Vab 208 (.). est rentré de sa dernière mission à Igman. Celle-ci a encore été mouvementée, avec plusieurs rafales de part et d'autre du Vab sur la piste log (.). (Journal de marche lnt C).

Les missions d'ouvertures d'itinéraire sont sans doute les plus conformes aux schémas tactiques acquis en école ou lors de la phase de préparation. Il s'agit de reconnaître un itinéraire pour le passage d'un convoi humanitaire et de dégager des obstacles éventuellement battus par des feux. Là, le mouvement s'effectue en sûreté.

On trouve traces de telles missions en 1993 dans le secteur de Sarajevo, puis elles paraissent se raréfier voire disparaître en 1994 et jusqu'à l'automne 1995. Elles semblent beaucoup plus fréquentes dans la poche de Bihac. En 1994, le major RE en accomplit fréquemment avec son peloton blindé. Le 21 juin 1994, s'étant porté la veille avec son peloton à Velika Kladusa, en vue de renforcer la protection de la base dans le contexte de l'offensive du 5° Corps bosniaque, il reçoit l'ordre de revenir sur Coralic en exécutant une telle mission :

Le retour doit s'effectuer par Buzim, avec franchissement de la LCI [ligne des contacts]. En ce moment, il paraît que c'est bouclé, il s'agit donc d'ouvrir un itinéraire, mission étudiée lors de la phase de préparation. Mais, là, c'est du vrai. Ordre initial, consignes de sécurité, appui mutuel, danger mines, consignes d'ouverture du feu, c'est fou ce qu'on trouve à dire (.). Ben c'est passé tout seul.

Les nombreux mouvements qu'effectuent de petits éléments de l'escadron du Batinf 4 entre Zetra et le poste de Vogosca ne peuvent s'effectuer que par un itinéraire obligé battu par les feux serbes de tous calibres. En juin 1995, ces mouvements deviennent l'objet de fréquents harcèlements :

Dimanche 18 juin (.) 2° peloton – Relève de Vogosca (.) Lors de la relève le Vab reçoit deux impacts de mitrailleuses au check point de Kobilja (.)° 3° peloton – Retour de Vogosca (.) le Vab du sgt... se fait prendre à partie en passant devant le cimetière de Bare.
Lundi 19 juin (.) Liaison du capitaine sur Vogosca (.) Au cours de cette liaison, le Vbl et le Vab sont pris à partie à la 7.62 à l'aller (.) et (.) au retour à la 14.5 en passant devant le cimetière de Bare (Journal de marche cne Z).

Diverses dispositions tactiques, plus ou moins combinées, sont alors adoptées pour tenter d'assurer la sûreté des mouvements sur cet itinéraire. Une mauvaise météo est exploitée pour effectuer une liaison, cependant qu'un dispositif statique plus ou moins conséquent est mis en place à chaque mouvement. Ce dispositif est centré sur un point haut – le cimetière de Bare – à partir duquel les parties les plus sensibles de l'itinéraire sont couvertes face à des secteurs menaçants. Il aura un effet dissuasif sur l'agressivité des Serbes :

Mercredi 28 juin 1° peloton. En poste à Vogosca. Ce matin la brume qui recouvrait les montagnes, donc l'artillerie et les observateurs serbes, nous a permis de faire une liaison logistique (Ibidem).

Jeudi 22 juin (.) 1er peloton - Prend en charge le dispositif d'intervention face au nord, qui consiste à prépositionner une Sagaie aux lisières Nord de Bare en mesure d'appuyer à la mitrailleuse la liaison de l'escadron vers Vogosca ou de participer avec le reste du peloton à un tir de riposte sur Poljine (.)

Mercredi 28 juin 1er peloton - En poste à Vogosca(.) Ce matin la brume qui recouvrait les montagnes, etc. (.) Renseigné par les éventuels départs de coups de mortier par le poste de Vogosca et appuyé par un ERC à partir de Bare, le Vab du peloton (.) a fait un aller-retour sur Zetra.

Jeudi 29 juin (.) Les Serbes semblent ne plus prendre à partie les véhicules sur l'axe menant à Vogosca (.)

Vendredi 30 juin 1er peloton - Retour de Vogosca (.) 3ème peloton - Après avoir assuré dans la matinée (.) l'appui à partir de Bare pour la relève de Vogosca (.) (Ibidem).

Dans le courant du mois de juillet, dans un contexte général de durcissement des actions de la Forpronu, la crainte des représailles serbes conduit au durcissement de ce dispositif :

Mercredi 12 juillet 95 (.) A midi, le peloton se met en place pour assurer la relève de Vogosca par le P1 : la Sagaie du sgt... en appui à Bare face à Betanja, la Sagaie du Lnt ...

embossée au dessus du stade de Zetra et en appui face à Poljine, un observateur à P5 avec longue vue x 60 et le reste du peloton (ERC+VBL) en réserve à la patinoire sous les ordres du Sch M. (Journal de marche Int C).

Par ailleurs, les mouvements de relève du poste de Vogosca s'effectuent chaque fois avec des variantes. En juin et juillet 1995, ils ne s'effectuent pas en peloton groupé, mais par engin blindé ou par binômes d'engins et à plus d'une heure d'intervalle.

Vendredi 30 juin (.) 9h45 Départ de l'ERC du Sch M. et du VBL du Cch R. pour Vogosca, suivis à 11h00 par l'ERC du sgt G., puis à 12h30 par l'ERC chef de peloton et le Vab du Sch G. (.)

Vendredi 7 juillet (.) A 13h30, c'est le Lnt M. qui arrive en premier en ERC. Une fois le passage de consignes achevé, je quitte le poste en premier avec l'ERC chef de peloton. Au fur et à mesure de l'arrivée des éléments du P3, le peloton rentrera par éléments équivalents à ceux arrivants : ERC 504B et VBL 504C, puis en dernier ERC 504A et Vab 504D. (Journal de marche Int C).

Le lieutenant C, interrogé sur ces mouvements de relève insiste sur deux points : d'une part un contexte particulier nécessitant l'adaptation de mécanismes tactiques classiques, d'autre part l'intérêt tactique soit de rompre une routine, soit au contraire d'en créer une pour masquer aux Serbes un événement :

Quand tout allait bien, le peloton était au complet (.) Après, on craignait de se faire coincer, avec le peloton au complet pris sous un tir d'artillerie. On change d'attitude, d'où l'étalement de la relève. A chaque fois on changeait le dispositif. Il y a un intérêt tactique à ce que tout ne se passe pas de la même façon. C'est pas bon pour les mecs. Mais à l'inverse, par exemple quand on a un problème, que la radio s'anime et que l'on se met sur un réseau codé, ça intrigue les belligérants qui nous écoutent. Le capitaine nous obligeait à utiliser tous les jours le système de transmission codé pour que, en cas d'incident, les Serbes ne soient pas en alerte. Pas de routine ou au contraire la routine comme système de déception (Entretien Int C mai 2000).

Ce stratagème consistant à accoutumer l'adversaire à une routine pour masquer l'événement ou crée un effet de surprise s'observe dans deux autres situations : à Krupac en mai 1995 lorsque le poste est encerclé et en août à Vogosca durant la période préparatoire à l'extraction par surprise de Vogosca. Dans les deux cas, les moteurs des engins blindés sont fréquemment mis en route la nuit. Il s'agit par là de familiariser les oreilles serbes avec la fréquence périodique de ce signal sonore et de leur masquer ce qui peut être une éventuelle évacuation du poste pour Krupac, évacuation qui sera effective pour Vogosca (Journaux

intimes et de marche lnt U et cne Z).

En mission, dans presque tous les cas observés, les armes de bord – mitrailleuses, canons – ne sont pas prêts à tirer immédiatement : ils ne sont pas *armés*, c'est à dire que les balles et les obus ne sont pas introduits dans la *chambre* du canon. Ils sont *approvisionnés* : les bandes de balles sont engagées dans une *chambre* d'alimentation, les obus sont dans un panier à munitions, balles et obus prêts à être *armés*. En cas d'incident, il faut donc armer, avec le temps de réaction que cela réclame :

(Entretien lnt S cité plus haut) *J'ai été pris à partie face à Dobrinja par un FM (.) A la radio, j'ai dit à mon SOA de tirer. Je n'avais pas armé la 12,7 mm (.)*

Cela ne semblait pas être le cas à Beyrouth en 1983. Selon le colonel B qui y commandait alors une section, les patrouilles dans la ville s'effectuent en *disposition de combat* : les armements sont armés, avec une mise à la sûreté qui interdit tout départ de coup inopiné. Deux exceptions à ces pratiques d'armement *approvisionnés* et non *armés* sont relevées en Bosnie. Lorsqu'il part en mission avec son peloton de *Sagaie*, le major RE commande les *dispositions de combat* : un obus explosif est engagé dans la chambre de tir de ses canons.

(Journal de marche 21 juin (.) *Ouverture de l'itinéraire Est, Velika-Buzim-Cazin-Ops1. Armes approvisionnées, explo en chambre ! Attention aux mines et aux tireurs isolé (.) – .6 août (.)14h00 Départ de Ops 1. Explo en chambre... Déplacement tactique (.)*

Lors d'un entretien en mai 2000, il précise : « Je commandais les dispositions de combat, explo en chambre, bandes des mitrailleuses engagées et armées. Les sûretés [qui interdisent tout déclenchement du feu par accident] étaient mises. Au commandement *Branle bas de combat*, les sûretés étaient enlevées. » Le peloton du lieutenant C utilise une pratique intermédiaire pour raccourcir le temps de réaction :

En mitrailleuse, on est approvisionné et non armé. Pour les canons de 90, l'obus n'est pas dans le panier de munitions, il est posé dans le bac à douille. Une poussée et il est introduit en chambre (Entretien mai2000).

Il s'agit là de détails techniques sans doute. Mais ils n'en constituent pas moins des indices d'adaptation de certains petits chefs aux surprises permanentes de ce terrain d'engagement, quitte à devoir transgresser ou contourner des règlements.

2.4. « Bidouillages »

Les mouvements des petites unités posent par ailleurs un certain nombre de problèmes d'adaptation technique des véhicules aux missions. Certains officiers et sous-officiers ingénieux tentent de les résoudre avec les moyens du bord.

Ces problèmes touchent plus particulièrement les Vab. Nous avons déjà évoqué la conception initiale de ce véhicule blindé à roue « tout chemin » et non tout terrain. Conçu plutôt pour un théâtre d'opérations Centre Europe pour permettre d'amener un groupe fantassins sur un lieu de combat dans un contexte d'affrontement frontal – le combat se poursuivant à pied sous l'appui de la 12.7mm de bord –, il se révèle peu adapté en Bosnie et en Croatie aux missions que doivent remplir les unités qui en sont dotées.

Le Vab comporte quatre trappes s'ouvrant vers le haut : deux à l'arrière et une centrale pour l'observation, une à l'avant droit, à côté du pilote. Le chef de bord du Vab, un officier ou un sous-officier chef de section ou de groupe, est assis ou debout à hauteur de cette trappe avant par laquelle il peut sortir le buste. Il guide le pilote à la voix ou au geste. Devant lui est installé l'armement de bord standard, une mitrailleuse de 12.7mm. En mouvement, il en est le servent. Lorsque au contact, la section débarque, un voltigeur formé au service de cette arme prend la place du chef de bord. Avec leur mitrailleuse de bord, les Vab constituent alors une base de feu qui appuie le mouvement à pied de la section. Ce déplacement du mitrailleur vers son poste de tir est déjà une opération qui retarde le temps de réaction du déclenchement des appuis de la section lorsque celle-ci est engagée sous le feu. Mais surtout, pour peu que la section soit accrochée au cours de son mouvement, l'officier ou le sous-officier chef de section ou chef de groupe doit tout à la fois et servir une mitrailleuse dont le maniement réclame une certaine dextérité, donner des ordres de combat, observer, rendre compte par radio, guider le pilote. Dès les premières expérimentations de cet engin blindé à la fin des années 1970, ce problème avait été soulevé par les utilisateurs. En Bosnie, il se pose crûment :

(Entretien Int S déjà cité., avril 2000). *(.) J'ai été pris à partie face à Dobrinja par un FM. J'ai vu les traçantes. Ils tiraient sur les bus. J'ai tapé sur le dos du pilote. «Fonces ». A la radio, j'ai dit à mon SOA de tirer. Je n'avais pas armé la 12,7 mm, j'essayais de tourner la tourelle. On a pu se dégager et se mettre à couvert.*

Par ailleurs, ce poste de tireur 12.7 n'est guère protégé. En effet, sur un théâtre où les petites unités agissent sur zone et non frontalement, avec le danger de tirs et d'éclats d'obus qui peuvent provenir de toutes les directions – particulièrement en zone urbaine –, le haut du corps du tireur est exposé, notamment aux tirs fichants. Lors de la reprise du pont de Verbanja, un marsouin, le caporal Amaru qui appuie l'assaut à la mitrailleuse 12.7mm est tué d'une balle en pleine tête :

*La mort du caporal Amaru, servant 12,7, en appui sur Vab et abattu par un sniper serbe, vient à **nouveau** [sic] rappeler que les tourelleaux 12.7 des véhicules français ne sont pas protégés (Fiche Lecointre 30/5/95 dans journal de marche cne Z).*

Avec la complicité des experts en récupération, en bricolages et en soudures du matériel ou des ateliers régimentaires, des officiers et des sous-officiers prennent l'initiative de résoudre ces deux problèmes en procédant à quelques « bidouillages », selon l'expression de l'officier chef des opérations du Batinf 2/III. Dans ce bataillon, on fait fabriquer des tourelleaux pour protéger le chef de bord ou le tireur 12.7 :

Le tireur 12.7 et le chef de bord étaient particulièrement exposés. Le matériel a mis en place des tourelleaux bidouillés ce qui permettait au chef de bord d'être protégé (Entretien chef opérations du Batinf 2/III, juin 2000).

Ce n'est pas incompatible avec d'autres aménagements auxquels on se livre dans l'une des compagnies de ce bataillon :

On a mis des plaques PSP [plaques de tôle pour le désensablage des véhicules] avec des sacs de sable encadrant le Vab pour éviter les tirs fichants. (Entretien Int Y, juillet 2000).

Dans la même unité, on trouve une solution pour la place du chef de bord : il occupera la trappe centrale et la trappe avant sera laissée au servant de la mitrailleuse. Il suffira de relier le chef de bord à son pilote par un interphone :

On a créé un interphone entre la trappe centrale et le pilote, ce qui permet au chef de bord de ne pas être tireur (Entretien Int Y)

A quelque 200 kilomètres de Sarajevo, à la même période, des solutions parentes sont adoptées dans une section du BiB. On cherche à protéger non seulement le tireur 12.7 mais aussi les casques bleus qui, en observation à partir des trappes arrière des Vab, sont exposés aux éclats d'obus ou aux tirs de snipers. Là aussi, un tourelleau est aménagé pour protéger le tireur 12.7mm et des plaques de blindage latérales sont soudées à hauteur des trappes arrière (D'après entretien Int R août 2000 et documents photographiques – Annexe III-4).

Ce ne sont pas les seuls problèmes que pose le Vab. Pour une mission de longue durée les impedimenta sont encombrants. Ils sont embarqués sur le dessus de l'engin. Cela gêne considérablement les mouvements de la tourelle du canon de 20mm (C20) qui équipe un Vab par section :

(Entretien Int Y, juillet 2000), évoquant son accrochage avec les Bosniaques en 1993 à Brezovaca) (.) *Tous les sacs étaient sur les Vab, une dizaine de sacs. Le C20 est au centre. Son tourelleau ne pouvait tourner, gêné par les sacs. Un légionnaire s'est précipité pour couper les sangles qui arrimaient les sacs.*

Cet officier règle ce problème en faisant fixer des plaques PSP sur les bas côtés de part et d'autre du Vab : les impedimenta y sont arrimés, libérant le haut du Vab. Dans sa compagnie, on estime par ailleurs que les mouvements pour débarquer du véhicule ou y embarquer lorsque l'on est sous le feu sont trop lents : ils s'effectuent par l'arrière en file indienne, par une porte à deux battants dont les loquets d'ouverture ou de fermeture sont parfois difficiles à manier :

(Entretien Int Y) (.) *Durant la nuit on a pris un obus de 155. Des portes de Vab se sont ouvertes sous la pression. Et puis on a des problèmes pour sortir rapidement du Vab par l'arrière ou embarquer. Les portes sont difficiles à ouvrir ou à fermer.*

Plutôt que de sortir par les portes arrière qui resteront verrouillées, les légionnaires « gicleront » par les trappes en utilisant des échelles de corde :

On a étudié dans la compagnie une protection et un système de débarquement par les trappes (.) On a installé des échelles de corde à l'arrière de façon à éviter le débarquement par les portes arrière toujours difficiles à ouvrir. On giclaît par les trappes et par les échelles (Entretien Int Y).

On est enfin frappé à la lecture des écrits par les nombreuses mentions de véhicules de tous types enlisés, versant dans un fossé du fait d'un terrain instable, de verglas, d'enneigements. C'est notamment le cas sur les pistes qu'empruntent les convois venant de la côte Adriatique et montant sur Sarajevo ou sur le réseau de routes et de pistes de la poche de Bihac :

(Journal de marche cne A.) *Vendredi 26 novembre 1993 (.) Vers 12h00 le Vab du Sch B. se couche sur le côté droit dans un petit chemin au sol meuble, après effondrement de la chaussée.*

Lundi 29 novembre (.) Le convoi de trois véhicules n'atteint pas le village. Un TRM 2000 était enneigé dans un congère.

Mercredi 01 décembre (.) Livraison à Konjodor (.) puis à Brigovi et au retour de Buzim à Konjodor où le Vab PC s'enlise.

Samedi 29 janvier (.) A 1100 deux PL TRM 4000 (.)° glissent sur une plaque de verglas (.) les véhicules roulaient au pas. Le premier se retrouve sur le côté (.) le second sur le dos (.)

(Journal intime cal chef T) *Lundi 19 juillet 1993 2h30 du matin départ de Split, les routes sont peu goudronnées, par contre il y a beaucoup de pistes. Nous traversons une région montagneuse à l'entrée de la piste « triangle » (.) L'après-midi un véhicule blindé de type*

Sagaie est tombé dans un ravin de 25 m (.)

Certes, ces incidents ou ces accidents peuvent être dus à la fatigue ou au manque d'expériences de pilotes et de conducteurs. Mais il est sans doute vrai aussi que nombre de véhicules et d'engins dont est alors équipée l'Armée de terre n'ont pas une mobilité tout terrain et n'ont guère été conçus en fonction des difficultés que présentent le relief, les conditions climatiques ou l'état des voies de cette région balkanique dévastée par la guerre. Là, il ne s'agit plus de bricoler les véhicules, mais de pouvoir résoudre de tels incidents sans faire appel à des moyens lourds de dépannage. Au Batinf 2/III, les petites unités sont exercées à des « manœuvres de force », de façon à pouvoir remettre en piste ou sur roues un véhicule enlisé ou « planté dans un fossé » :

On a exercé les légionnaires à des « manœuvre de force » avec des systèmes de levier. Comment faire sortir un Vab d'une mauvaise posture, lorsqu'il est enlisé, lorsqu'il est planté dans un fossé ? (Entretien chef opérations Batinf 2/93/III, juin 2000).

Ces « bidouillages » et ces techniques qui modifient les superstructures d'engins pour les adapter à des exigences tactiques ou qui autorisent des dépannages de circonstance sans aides extérieures ne sont sans doute pas partout généralisées. Mais elles ne sont pas exceptionnelles en opération : l'outil n'est pas toujours totalement adapté à son emploi et, la nécessité – ou le sentiment d'une nécessité – aidant, certains chefs à l'esprit pratique n'hésitent pas à transgresser des interdits pour inventer des aménagements en conséquence et les faire réaliser, là aussi, avec les moyens du bord. Ainsi, durant la guerre du Golfe, la section anti-aérienne de l'adjudant SE se trouve également devant un problème de chargement des impedimenta sur ses véhicules. Cette formation est armée de missiles sol-air tirés à partir de postes de tir à terre. Elle ne possède pas de véhicule d'allègement. Postes de tir et missiles sont embarqués dans des camions pleins à craquer, avec les personnels, leur paquetage, la nourriture, les réserves d'eau, etc. :

On était en P4. Le conducteur, le chef de bord et le radio. Chacun 3 sacs, plus 4 jours de ration, plus la flotte, les munitions et les tenues 3SP [tenues de protection contre les armes nucléaires, biologiques ou chimiques]. Les pièces étaient en TRM2000 à trois par véhicule, avec le poste de tir qui fait 5 à 6m3 plus 6 missiles en containers qui tenaient tout le long du véhicule. Ils voulaient même que l'on démonte les tentes et qu'on les prenne avec nous (Entretien juillet 1999).

Ce n'est plus du bricolage auquel va donner lieu l'adaptation des véhicules de cette section, mais à un véritable redéploiement des structures des caisses de ces véhicules. Les tôliers et les soudeurs d'un atelier auto régimentaire sont mobilisés durant de longues heures. Le chef de section décide de démonter les

banquettes qui sont le long des côtés de la caisse des camions et de les faire souder à l'extérieur, comme deux plates-formes en aileron sur lesquelles pourront être arrimés les paquetages. Le copinage fournira les compétences techniques :

Le 03.1.91 (.) Le Bg/C...et le Bg X sont avec moi sur la P4 car nous allons souder des banquettes sur le côté à l'extérieur du véhicule (Journal intime de l'adjudant SE).

On allait à l'atelier 2A du 21^{ème} Rima, le chef d'atelier était un copain. Ça été du boulot. Sur les P4 le travail était plus difficile. On avait du percer à la chignole (Entretien adjudant SE juillet 1999).

Malgré cela les véhicules sont encore pleins à craquer. Du moins, les artilleurs de cette section ne seront pas obligés de jeter sur les routes du Golfe les matériels qu'ils ne peuvent embarquer, comme le feront d'autres unités et notamment les Américains.

Le 10.01 Miramar 04h45 Réveil de la section, il faut vite s'habiller au niveau 1, charger les affaires, il nous manque un véhicule de transport. Les P4 sont pleines à craquer. Impossible de bouger correctement, nous sommes pires que des romanichels. Bien sûr, comme toujours, il faut se démerder avec ses propres moyens.

Irak, le 25.02 (.) 09h45 départ de la fin de rame 12h00 Nous sommes toujours sur la route, longue file interminable. Mon rôle, faire assurer la défense arrière de la logistique. Le 1^o RHP passe devant nous. Sur le sentier, nous trouvons des sacs, des caisses, enfin du matériel divers tombé des camions.

15.03 07h15 Départ direction la ville. Incroyable les matériels divers américains qui se trouvent sur le côté de la route (Journal intime de l'adjudant SE).

3. Manœuvre des unités

Dans le contexte tactique qui caractérise ce théâtre d'opérations, rares, semble-t-il, sont les unités et les petites unités qui ont l'occasion de manœuvrer dans les situations prévues par les règlements de combat. C'est du moins ce qui transparaît de nos observations. Les rares manœuvres décrites ou évoquées dans les documents recueillis ou dans les entretiens réalisés suggèrent que des schémas tactiques classiques sont appliqués, sauf dans le cas de la reprise du poste de Verbanja. On y observe un choix tactique peu classique qui peut tout autant s'expliquer par la prise en compte raisonnée d'une situation très particulière que par les pesanteurs des règles d'engagement, telles qu'elles sont interprétées par les officiers français.

3.1. Mécanismes tactiques

L'évacuation du poste de Vosgosca en août 1995 est une manœuvre longuement préparée, effectuée de nuit par surprise qui se déroulera sans incidents. D'après le journal de marche du capitaine Z et l'ordre d'opération, elle mobilise un gros sous-groupement tactique à dominante blindée. Sa composition est multinationale : 3 pelotons blindés de l'escadron du Batinf 4 et des détachements d'infanterie et du génie du même Batinf 4, un dispositif de premier secours et d'évacuation des blessés renforcé par des Danois, un appui de mortiers et d'artillerie de la Frr auquel participent des Néerlandais et des Britanniques, les Bosniaques fournissant un détachement de liaison et des appuis feu. On conçoit à cette énumération l'effort de coordination que cette manœuvre a dû réclamer. Par exemple, l'exécution éventuelle du plan de feu relativement dense destiné à couvrir ou à appuyer la manœuvre, n'est pas confié à une seule formation. Il comporte près de vingt objectifs. Or, ils sont répartis entre des canons et des sections de mortiers relevant de différentes unités de la Frr et des canons ou des mitrailleuses relevant de commandements bosniaques. Cette opération comporte un dispositif de couverture face aux menaces immédiates et éloignées de réaction des unités de la Vrs, des appuis rapprochés sur l'itinéraire Vosgosca-Zetra et un élément réservé à Zetra. Les détails de son exécution n'ont pu être recueillis.

A un autre niveau, le récit que le lieutenant Y fait de son accrochage en août 1993 avec les Bosniaques, alors qu'il tente de prendre position sur le carrefour de Brezovaca dans le cadre du dispositif d'interposition que le Batinf 2/III met en place sur les monts Igman entre Serbes et Bosniaques, livre un exemple d'application de mécanismes tactiques par une section d'infanterie prise sous le feu.

La section doit prendre pied sur ce carrefour et le contrôler pour couvrir le retrait des forces bosno-serbes face aux Bosniaques. Evoquant cette action, le lieutenant Y déclare : « J'ai utilisé le cadre d'ordres, j'ai fait comme on l'apprend dans l'Inf 202 [*règlement de manœuvre de l'infanterie*] dans le cas d'une reconnaissance préalable de position. » Arrivé en vue du carrefour, il fait débarquer sa section et progresse *triangle pointe en avant* : un groupe est déployé en tête, deux groupes derrière, l'un en mesure de fournir des appuis, le troisième en soutien des deux autres, prêt à engager un mouvement de débordement si le premier groupe est fixé. A l'approche du carrefour, les éléments de tête sont accrochés sérieusement par une unité bosniaque : des tirs d'armes légères des Bosniaques se déclenchent, « se font de plus en plus précis ». « Je repère d'où partent les tirs et je rends compte au PC de bataillon selon la formule *Je suis, je vois, je fais, je demande* : - Je suis au carrefour de Brezovaca - Pris à partie par tirs Ali bosniaques à partir de (.) - Je ne peux pas tenir la position. Je demande autorisation ouverture du feu ! » Il n'obtient pas

l'autorisation. Il fait ouvrir le feu sur les Bosniaques, notamment à la 12.7. Nous avons précédemment fait état de l'angoisse de ce chef de section qui se questionnera longuement sur cette décision jusqu'à ce que la rencontre avec son chef de corps lui en confirme le bien fondé.

Les Serbes sont en train de se replier. Son groupe de tête étant toujours sous les tirs des Bosniaques, le lieutenant Y adopte une formation *base en avant* : deux groupes de front, le troisième en appui derrière. Il utilise les positions de combat laissées par les Serbes. Les tirs des Bosniaques s'intensifient :

C'est quand on était base en avant que cela a chauffé le plus. On avait utilisé les positions des Serbes. On trouvait leurs munitions dans les trous.

Il décide alors de se replier sur une crête proche. Il fait embarquer ses deux groupes de tête dans les Vab sous la protection du troisième et se rétablit sur la crête en *base linéaire*, les trois groupes en ligne face aux positions bosniaques, adoptant « une dispositif sans esprit de recul ». « A partir de ce moment l'affaire s'est arrêtée ». Il fait le point et s'aperçoit qu'il lui manque deux légionnaires :

Il manquait deux légionnaires à l'appel. J'ai pris mon radio et je suis reparti en avant. Ils étaient restés dans un trou lorsque l'on était base en avant. Dans le feu de l'action, ils avaient été oubliés.

Il conserve ce dispositif durant la nuit. Le lendemain, sur cette position qui va devenir définitive, il reprend un dispositif *base en avant*, un groupe en soutien ou réservé derrière (D'après entretien lnt Y juillet 2000, cf. aussi de Richouffzt, p.117).

3.2. Le cas de Verbanja

Cette action offre un double intérêt. On y aperçoit en premier lieu combien le contexte particulier de ce théâtre et les règles d'engagement – ou leurs interprétations – pèsent sur la conception de la manœuvre, d'autant que ce poste est très imbriqué dans les positions serbes. En second lieu, on se trouve devant un assaut : l'analyse est d'autant plus précieuse qu'il s'agit d'un mode d'action qui est devenu rare ou pratiquement inexistant dans l'Armée de terre française depuis la fin de la guerre d'Algérie, si l'on excepte l'opération de Kolwezi, les interventions au Tchad du début et de la fin des années 1970 et certaines opérations africaines.

3.2.1. Le contexte et la manœuvre des appuis

Nous avons relaté en première partie le déroulement général de cette opération et déjà traité des particularités de l'organisation de son commandement. S'agissant de la manœuvre proprement dite, elle pose de nombreuses difficultés. Nous n'analyserons ici que la délicate manœuvre des appuis : sa conception et sa conduite condensent toutes les contraintes et les particularités de l'action.

(D'après document s/r cne Lecointre, doss. Batinf 4/95/V/Verbanja, journal de marche du cne Z et annexes, journal intime Int N). Comme toute action de force, la *réduction de résistance* – selon la terminologie militaire – qui permettra la reconquête du poste est élaborée selon un triptyque classique : action principale (ici, un assaut), appuis de cette action et sa couverture face à des directions d'où peut venir à terme une nouvelle menace. Toutefois, le cas de Verbanja n'est pas banal. Le poste investi dans la nuit du 26 au 27 mai 1995 par des éléments serbes est directement surplombé par les immeubles *Prisunic* et *Central* tenus par des miliciens serbes fortement armés. Ce sont donc deux positions qui *commandent* le poste et qu'en principe il faut neutraliser préalablement à l'assaut : soit que la manœuvre implique leur conquête préalable, soit que l'assaut sur le poste soit précédé et accompagné de tirs d'appui dont la violence soit telle qu'elle interdise toute réaction significative des occupants des deux immeubles. Or, différents facteurs interviennent pour que ni l'une ni l'autre de ces deux conceptions de la manœuvre ne soient ou ne puissent être envisagées : le poste va devoir être repris sous la menace directe des miliciens qui tiennent ces deux immeubles.

En effet, investir préalablement les deux bâtiments est une action d'envergure. D'après le capitaine Lecointre, elle n'aurait même pas été envisagée par le commandant de bataillon. On le comprend : une telle opération aurait nécessité bien d'autres moyens que ceux disponibles à Sarajevo, donc des délais, le risque d'atermolements politiques, et en définitive, une prise de décision qui lui aurait échappé. Reste à jouer de feux d'appui. Dans leur principe, ces feux de canons, de mitrailleuse, etc., sont déclenchés préalablement ou simultanément au départ d'un assaut pour « détruire », « neutraliser » (ne serait-ce qu'en faisant baisser les têtes) ou « aveugler » des éléments repérés ou non qui seraient susceptibles par leurs propres feux d'interdire le débouché de l'assaut puis sa progression. Dans le cas présent, ils devraient donc être appliqués, d'une part, sur le poste, et d'autre part, sur les deux immeubles surplombant le poste : à défaut, si les miliciens qui de ces immeubles ont de bonnes vues sur les approches du poste sont sur leurs gardes, ils peuvent par leurs tirs clouer sur place les premiers éléments d'assaut. C'est ce qui va se produire.

Trois facteurs vont jouer consciemment ou non pour limiter cette manœuvre des appuis. Cette analyse les distingue arbitrairement. Elle présente en cela un caractère spécieux. Elle rend bien mal compte de l'ambiance fiévreuse qui règne probablement au PC du Batinf 4 ce matin du 27 mai vers 06h00 du matin et dans laquelle ces facteurs sont instinctivement raisonnés dans le montage de

l'opération.

L'action va se jouer en milieu urbain avec le problème que posent d'éventuels « dommages collatéraux ». Mais surtout, l'encaissement entre les immeubles des voies d'accès nord au pont réduit les vues en profondeur et en largeur sur les immeubles *Prisunic* et *Central* qui dominent le pont au sud. Il faudrait faire une reconnaissance préalable pour repérer des emplacements de tirs. La rapidité et l'effet de surprise recherchés s'y opposent. Le peloton chargé des appuis sur ces immeubles n'effectuera pas de reconnaissance. Au déclenchement de l'assaut une seule de ses *Sagaie* sur trois pourra être en bonne position de tir.

On ne sait pas où sont les casques bleus qui ont été capturés sur le poste durant la nuit : encore dans le poste ou dans l'un des immeubles, répartis dans le poste et dans l'un des immeubles – ce qui sera effectivement le cas ? Si on déclenche *a priori* des tirs violents sur les deux immeubles, on risque de tuer ou de blesser des casques bleus pris en otage. Le choix est fait : pas de tirs de neutralisation ou de destruction sur les deux immeubles avant l'assaut. La mise en place devra être discrète. Les tirs d'appuis ne se déclencheront qu'au lancement de l'assaut. Précis, ils ne devront s'appliquer que sur des objectifs « se dévoilant » :

L'incertitude demeure quant à la situation à l'intérieur du poste Onu. Trois cas de figure sont en effet envisageables : – Le site peut avoir été déserté par les Serbes – Il peut être tenu (.) tous les otages ayant été évacués – Il peut être tenu (.) tout ou partie des otages y étant encore détenus. La dernière éventualité étant la pire, c'est celle qui est (.) retenue. Elle interdit tout tir a priori (.) et empêche que l'assaut ne soit précédé par une « préparation » menée par l'appui (Doc.s/r cne Lecointre).

Si on avait su où étaient les otages, on aurait asthmaté les immeubles. On tire le plus précisément possible, seulement à partir où des objectifs se dévoilent, mais on ne neutralise pas parce qu'il y a les otages derrière (Entretien cne Z., décembre 2000).

Ce facteur est certainement celui dont les chefs de section, de peloton ou les commandants d'unité engagés sont le plus conscients.

Un troisième facteur, plus subtil, paraît avoir joué. Il s'inscrit comme en filigrane de la prise de décision et de la conduite de la manœuvre. Il réside dans la limitation de l'emploi de la force qu'induit l'interprétation restrictive des règles d'engagement. Celles-ci ne prévoient nullement ce cas de figure. Toutefois, puisqu'il y a eu une agression effective, la reprise du poste aurait pu s'inscrire dans le cadre général d'une situation de riposte prévue par les règles d'engagement : on se trouve bien dans le cas d'une « réponse à des actions hostiles (légitime défense) » qui autorise « l'ouverture du feu sans avertissement » (D'après Directives permanentes n°13 du commandant de la Forpronu du 24 mars 1992 modifiée le 19 juillet 1993, cf. aussi notre seconde partie) La contrainte juridique étant ainsi levée, la conception et la conduite de l'engagement auraient été alors régies par les seules considérations tactiques et

par le choix à faire en ce qui concerne les otages. Or, apparemment, il n'en sera rien. A plusieurs reprises, les ordres écrits pour cette opération lient l'ouverture du feu sur le poste ou sur les immeubles qui le commandent à la notion de riposte, alors que l'opération est elle-même une riposte :

(Ordre de reprise du poste adressé par message au Batinf 4 par le secteur de Sarajevo – JMO Batinf 4/V/ en date du 27 mai) (.) II/ *Reprendre le contrôle du poste III/ (.) 3.2 Investir le poste et le récupérer si possible par le dialogue* [c'est nous qui soulignons](.)*si nécessaire en ouvrant le feu, uniquement en riposte* (.)V/ *Ouvrir le feu qu'en riposte.*

(Ordre n°2 du Batinf 4 –27 mai 0700 – doss. Batinf/V/95/Verbanja) (.)°3.3 *Répartition des missions (.) 3^{ème} escadron* [chargé des appuis sur les deux immeubles] (.) *EMD* [en mesure de] *neutraliser par le feu tout élément VRS se dévoilant et nous prenant à partie ou tentant de le faire* (.) 3.4 (.) *Ouverture du feu : riposte si pris à partie* (.)

On conçoit très bien que l'incertitude sur les otages conduise à appliquer des feux d'appuis précis sur des objectifs repérés ou « se dévoilant ». Mais pourquoi ces alors ces précautions écrites redondantes qui conditionnent l'ouverture du feu à la « riposte » ou à la « prise à partie » ? Si d'une manière ou d'une autre ces objectifs peuvent être repérés ou se dévoilent, mieux vaut ouvrir le feu en premier qu'en second : dans un cas comme dans un autre, le risque est le même pour les otages.

L'omniprésence de la notion de riposte ou des notions qui s'y apparentent dans ces ordres montre combien, implicitement ou non, l'interprétation restrictive des règles d'engagement pollue dans ce cas le raisonnement tactique. Un autre indice va dans le même sens, indiquant qu'il y eut bien un « avant » et un « après » Verbanja : il est fourni par les ordres écrits du même bataillon relatifs à l'évacuation des postes de Betanja et Hotonj le 29 août 1995. La situation est fondamentalement différente, puisque l'action n'est pas en elle-même une riposte et qu'elle anticipe au contraire une attaque éventuelle. Le principe de *légitime défense* conditionne encore l'ouverture du feu. Mais la tonalité des règles d'engagement est bien différente :

(.) *Règles d'engagement/ouverture du feu : Riposte systématique* [c'est nous qui soulignons] *si prise à partie (.) éventuellement et uniquement pour l'ESC (escadron), tir à priori contre positions VRS hostiles* (.)

Deux mois après l'assaut de Verbanja, le droit à la riposte est exprimé de manière beaucoup moins précautionneuse : celle-ci est devenue « systématique ». Il n'est même plus question de riposte, mais de « tir *a priori* » pour les canons des *Sagaie* en cas de manifestations d'hostilités des Serbes.

C'est donc la collusion de ces deux facteurs – l'interrogation sur les otages et l'interprétation restrictive des règles d'engagement – qui va entraîner l'impossibilité de neutraliser les feux serbes avant la mise en place du dispositif et lors du lancement de l'assaut. Ces deux facteurs de décision vont jouer à différents niveaux sur la conduite de la manœuvre des appuis.

Celle-ci distingue « un élément d'appui immédiat » pour appuyer au plus près la progression de l'assaut et un « élément d'appui en profondeur » orienté sur les immeubles *Prisunic* et *Central* : ce dernier élément est constitué par le peloton de *Sagaie* du lieutenant N qui est armé de canons de 90mm. Par souci de discrétion et pour « préserver l'effet de surprise » ce peloton se met en place « non pas avant, mais immédiatement après l'arrivée » de l'élément d'assaut sur sa base d'assaut. « Il ne faut pas que je dévoile mon dispositif à cause des otages », déclare le lieutenant N lors d'un entretien. Les feux d'appui ne sont effectivement déclenchés qu'en riposte, après que les miliciens de *Prisunic* et de *Continental* eurent eux-mêmes ouvert le feu sur le premier groupe d'assaut, l'empêchant de déboucher et blessant cinq marsouins.

Par ailleurs, tout se passe par la suite comme s'il y avait une certaine rétention dans l'application des feux d'appuis dirigés sur les deux immeubles. Des obus fumigènes (aveuglement) ne peuvent être tirés, compte tenu de leur « composante au phosphore et des répercussions possibles à Sarajevo ». A partir du moment où l'assaut est donné, il n'y a que « neutralisation systématique à la mitrailleuse (.) des emplacements de tir serbes possibles ou repérés, et utilisation des canons uniquement sur objectifs repérés » lorsque les tirs à la mitrailleuse sont insuffisants : c'est dire que les appuis, même en cours d'action se limitent à la riposte et que l'on s'interdit d'aller au-delà. Le lieutenant N tire un caisson de 7.62mm mais un seul obus explosif.

Après coup et compte tenu des pertes subies, cette manœuvre des appuis va poser quelques interrogations parmi des chefs de section et de peloton : les appuis auraient dû être plus puissants, pourquoi ne pas avoir exploité cette occasion pour causer un maximum de pertes à des miliciens qui, des immeubles *Prisunic* et *Central*, vont continuer les semaines suivantes à harceler les occupants du poste ?

Dimanche 4 juin (.) Vu Helluin [le chef de la section d'assaut] avec qui j'ai discuté des appuis : la reprise s'est faite en dépit du bon sens = il y aurait dû y avoir non pas 1 mais les 3 ERC en place et non pas un mais au moins 10 coups de canon. Pour lui, sa section a perdu un homme à cause de ça (.) Pour lui, il n'y a pas eu d'appuis, c'est clair (.) Enfin, je le comprends vu l'enfer que cela a été. On est plus le même après c'est certain.

Lundi 5 juin (.) Relève de Verbanja retardée car le Génie détruit la redoute qui nous a tant emm... car entre elle et Prisunic, les Serbes pouvaient s'infiltrer sans problèmes. Il faut savoir qu'en traitant Prisunic au moment de l'assaut, on aurait pu détruire 1 canon de 82 ss recul,

des 14,5 et qqs snipers qui maintenant peuvent nous tirer...dommage, irresponsabilité du commandement (Journal intime lnt N).

Toutefois, cet officier enchaîne : « Lu le rapport du chef de corps : on comprend mieux. Il ne fallait pas dévoiler les appuis pour bénéficier de l'effet de surprise. »

Verbanja n'est pas seulement un cas tactique. C'est beaucoup plus. C'est d'abord un cas profondément humain dans le débat qu'il pose entre deux risques mortels : ou consentir des pertes parmi les casques bleus capturés et mener une action brutale qui évitera des risques de pertes parmi le premier élément d'assaut, ou au contraire, éviter que des appuis trop massifs provoquent des pertes parmi les casques bleus capturés et accepter l'éventualité de tués ou de blessés parmi les marsouins se lançant à l'assaut. C'est cette alternative qui a été choisie.

C'est aussi un cas qui montre combien peuvent être intériorisées, même dans une telle action, des règles de comportement qui prévalent à un moment donné dans une culture donnée. Dans cette révolte de l'honneur contre cette « logique de renoncement » qui conduit à l'humiliation du corps militaire, on voit dans ce qui précède comment les normes et les règles de comportement qui ont pernicieusement forgé cette logique sont intériorisées par ceux-là même qui tentent d'y échapper.

Omniprésente dans les ordres donnés, la notion de riposte constitue comme un cadenas mental. « L'homme ne peut transcender les limites que lui impose son propre esprit », constate Watzlawick à propos de différents degrés de savoir que l'homme se constitue à partir de son expérience. Il en est ainsi du savoir tactique.

Il n'y a pas de raisonnement ni d'acte tactique purs. Pour plagier cet auteur, tout savoir tactique est constitué « d'un ensemble de prémisses sur les phénomènes qu'il perçoit (.) Son interaction avec la réalité (.) sera déterminée par ces prémisses » (Watzlawick p. 261). Cela pose d'ailleurs une interrogation sur la validité du corps de savoirs et de principes tactiques qui se construit dans une aire culturelle et à une époque données. Valide ici et maintenant, il l'est peut-être moins ailleurs et dans d'autres temps.

3.2.2. Les enseignements d'un assaut

Dans le journal de marche du capitaine Z, figurent des fiches d'enseignements qui ont été rédigées par quelques officiers après la reprise du poste. Elles abondent d'observations et de suggestions pratiques sur une action de combat devenue peu familière à l'Armée de terre française.

L'une de ces observations concerne le mode de progression des voltigeurs sous le feu à propos de laquelle, le capitaine Lecointre écrit. « L'assaut en marchant tel qu'il est enseigné dans les Ecoles de formation est une vue de l'esprit ; seule la vitesse de déplacements sous le feu (assimilable à une véritable course) permet d'augmenter la sauvegarde et reste une réelle garantie pour les personnels ». Or, si l'on se réfère simplement à quelques cas d'assaut de la période contemporaine, on peut observer selon les circonstances divers modes de progressions sous le feu :

(Carnets de route d'un jeune lieutenant – Jean Salvan, Shat, Fonds privés 1K 348) 28 janvier 1958 [chef d'une section au 2^{ème} régiment de parachutistes coloniaux - Rpc -, Atlas blidéen, combat du douar Ouzna] (.)15b45 (.) J'aperçois Beuzon et Sampre qui ont pris pied sur l'éperon. A partir de la côte 751, un Fm [fusil mitrailleur] nous prend à partie, sans résultat. Beuzon me dit : il faut y aller, j'appuie avec mes Fm. Je prends le peloton, et au pas de course, nous montons droit sur 751 (.)

29 mai 1958 [région de Guelma, opération Toro III au cours de laquelle le colonel Jeanpierre sera tué et lui-même grièvement blessé] (.) 18 heures Labner me signale que l'hélicoptère a été pris sous le feu de quelques rebelles, qui semblent situés entre lui et moi, entre 425 et 576. Il me demande de nettoyer cette zone d'éboulis et de buissons (.) Je prends Leroux, et le fais mettre en formation d'assaut entre 576 et l'oued. Je fais matraquer à la grenade la zone d'éboulis, Beuzon arrive de 425 et lui aussi hache ces éboulis. Je donne à Leroux l'ordre de s'avancer en tirant a priori. Je me retourne pour regarder si ça suit. Une douleur fulgurante.... (.)

21 février 1961 [commandant d'une compagnie du 8^{ème} Rima – sud Oranais] (.) Barboteau et sa 3^o section partent escorter le convoi sur Aïn Sefra et retour (.) Les autres sections font du tir et de l'instruction combat. Mon programme est au point. Accoutumance aux claquements – Progresser par bonds sous le feu (.)

(Carnets de route du capitaine Clédic, commandant la 2^{ème} compagnie du 1^{er} Rcp – Dien Bien Phu, d'après Bruge p. 309). Il faut traverser au pas de gymnastique, d'un seul bond (.) Il faut ensuite foncer sur Huguette 6 (.) Une tranchée vici, perpendiculaire à la piste d'aviation et quelques blockhaus (.) nous barrent le passage. Il faut y aller ! La section de tête du chef Dercourt saute l'obstacle en grenadant et mitraillant. C'est formidable, pas de pertes, la surprise et le culot ont payé (.)

Il y a des configurations tactiques, des terrains, des ambiances, des conditions et des circonstances, voire des modèles, là aussi intériorisés, accrochés sur des mythes, qui variant les techniques de progression dans l'assaut ou plus généralement sous le feu. Ici, sur la pente dénudée et dans la mitraille, c'est effectivement la vitesse de déplacement qui prime : une course, un rush surprenant, culotté. Ailleurs, des masques permettent de momentanément s'abriter pour récupérer : on procède par bonds. Ailleurs encore, dans le maquis

ou sur des éboulis rocheux, on marche, parce que la course y est malaisée, parce que l'on bénéficie de la supériorité des feux, parce qu'en fin de journée la fatigue se fait sentir et que sur l'objectif il faudra encore avoir de l'énergie. La permanence des feux de neutralisation, de destruction ou d'aveuglement sécurise alors la progression dans les derniers mètres, les feux des appuis sont relayés par les feux à courte portée des voltigeurs qui agissent par binôme; l'un déchargeant son arme durant que l'autre la recharge. A Verbanja, face à l'entrée est qu'il va falloir atteindre, alors que les appuis ne sont pas déclenchés, c'est la course à la vie. Dans certains cas, la puissance d'une ligne marchante crachant ses feux, dans l'autre la puissance du rush en avant ou celle de la souplesse bondissante. Peut-être y a-t-il aussi des images qui impressionnent – au sens propre – la mémoire de jeunes chefs ? L'essaim de paras bondissants, la ligne de légionnaires censés être impassibles sous le feu...

Le capitaine Lecointre suggère encore une organisation ternaire de la section d'assaut : un « élément d'élan initial qui poursuit l'assaut et progresse au plus vite et au plus loin pour désorganiser (.) » la défense, un « élément de nettoyage qui traite les éléments (.) dépassés » et qui peut « le cas échéant » renforcer le premier élément – on pourrait ajouter le relayer –, un élément enfin « de contrôle qui tient les positions prises ». En outre, une section réservée doit être en mesure de relever rapidement l'élément d'assaut une fois l'objectif atteint.

L'insistance de cet officier sur cette organisation ternaire de l'assaut est à noter. La section qui a repris le poste n'a pas eu à faire une défense frontale ou à un adversaire en mouvement comme ce fut le plus souvent le cas en Algérie, mais à un adversaire retranché en profondeur dans les dédales et les bastions du poste. En final, face à la redoute ouest, l'élément d'assaut est réduit à cinq hommes, dont le capitaine Lecointre. Fort de cette expérience, celui-ci pose donc la question de la continuité de la puissance d'assaut face à une défense en profondeur. Plus généralement, derrière sa réflexion, c'est le problème du combat dans les villes et dans les immeubles qui est posé. Les pertes de toutes natures y sont plus sévères qu'en rase campagne. Cela réclame à tous les échelons une organisation qui puisse les pallier pour assurer la continuité de l'élan initial. Il ne s'agit jamais que de décliner au niveau micro tactique ce qui se prévoit à celui de la grande tactique lors d'une percée offensive ou d'une attaque d'envergure.

Le problème de la relève de l'élément d'assaut dès l'objectif atteint n'est pas des moindres. Dans le cas de Verbanja, elle était prévue et s'est aussitôt effectuée : la section d'assaut avait perdu la moitié de ses effectifs. Dans un tout autre contexte, celui de Dien Bien Phu, l'impasse sur cette relève conduit à l'échec. Selon Roger Bruge, la reconquête partielle d'*Eliane1*, le 31 mars 1954, après deux assauts consécutifs par une compagnie du 6^{ème} Bpc (Bataillon de parachutistes coloniaux) est suivie d'un abandon de la position « faute d'effectifs de relève ». Il en est de même sur *Dominique2* reconquise le même

jour par une compagnie du 8^{ème} choc : il reste environ 70 hommes sur les 125 qui ont gravi les pentes de *Dominique2*. Ils sont contraints de se replier. « En effet, la reprise d'Eliane 1 et de Dominique 2 (.) – écrit Roger Bruge – n'est possible qu'à une condition : une fois l'objectif atteint, *la relève du 6^{ème} BPC et du 8^{ème} choc doit être assurée par des unités fraîches*. Les combats vont en effet dévorer des effectifs (.) Dans l'hypothèse où les hommes de Bigeard et de Tourret atteindraient les sommets visés, ils seront incapables de tenir le terrain la nuit »(.) (Bruge p.275 et suiv.).

4. Techniques d'observation et pratiques de renseignement

L'observation au niveau de la petite unité est un acte tactique de base. Toutefois, l'importance et la nature de cet acte, ses techniques et ses pratiques varient en fonction des contextes d'engagement : observation lente, permanente et répétitive en défensive statique avec de petits éléments qui se relèvent sur la même position ; observation intensive mais rapide et fugitive de l'unité en mouvement ; observation lente mais non permanente, non répétitive du commando de chasse en *chouf* sur un piton tel jour, sur un autre piton tel autre jour.

En Bosnie et en Croatie, l'observation des zones démilitarisée ou des cessez-le-feu – mouvements et infiltrations de troupes, comptabilité des tirs d'armements lourds et légers de jour comme de nuit, etc. – est l'activité principale des petites unités. Des efforts techniques vont donc y être consacrés, des systèmes pratiques vont devoir être inventés ou être réinventés.

L'observation se limite au visible. Le renseignement va au-delà et a pour objet le caché. Dans des formes frontales d'engagement, il faut savoir ce qui se passe derrière les lignes. Les unités de combat combattent. Elle n'ont pas toujours le temps et les moyens d'acquérir ces renseignements. C'est un domaine d'activité qui leur échappe plus ou moins. Mais dans des formes d'engagement sur zone, là où l'insécurité est diluée dans l'espace de leur action, elles ne peuvent faire autrement que de chercher à savoir ce qui se passe dans leur proximité. C'est de leur voisinage qu'elles trouvent leurs moyens d'information.

Sur ce théâtre, dans le cadre de leurs missions d'observation et de contrôle d'un cessez-le-feu, selon leurs situations, des petites unités font du renseignement. Elles tentent de recueillir des informations sur des positions et des mouvements des belligérants non observables à l'œil nu. Mais surtout, dans les situations imbriquées où elles se trouvent, avec ces menaces diffuses, il leur faut se protéger, s'informer de ce qui se trame et dans leur proximité : repérer une zone minée, la mise en place de pièce de mortiers ou d'artillerie à proximité de leur position annonciatrice de retombées sur le poste, etc. Elles sont les mieux

placées pour ces renseignements de proximité.

4.1. Techniques d'observation

4.1.1. Adaptation des outils

Au début des années 1990, les unités de combat de l'Armée de terre possèdent des équipements optiques qui sont plutôt adaptés aux modes d'engagement de jour et de nuit en Centre Europe. Elles sont relativement sous-équipées pour ces opérations de maintien de la paix, comparativement du moins aux unités des armées nordiques par exemple.

Sur les monts Igman, dans la brume ou par blizzard, on n'y voit pas à 50 mètres. L'observation est problématique. A Sarajevo, en 1995, les officiers de l'escadron du Batinf 4 sont en admiration devant les matériels des Danois et on leur fait quelques emprunts :

Mardi 4 juillet (.) En fin d'après-midi, visite chez les Danois pour 1/ brancher des projos sur leur groupe et 2/ mettre un personnel en permanence ds leur poste d'observation qui est équipé (.) (2 [caméras] thermiques, 2 optiquesx60, 1 caméra vidéo, 1TV BNC), la total quoi ! Nous sommes des petits (.) par rapport à eux ! (.) (Journal intime lnt N).

Mardi 4 juillet (.) 1° peloton (.) Le lieutenant B. récupère à la compagnie danoise une longue vue grossissante jusqu'à 50X et passe sur les positions d'Hotonj et de Betanja pour confirmer les observations sur Poljine (Journal de marche cne Z).

Là encore, il va falloir « faire avec », jouer avec l'inadaptation des moyens, innover. En 1993, dans la poche de Bihac, le Bib ne possède que des jumelles ordinaires. Le lnt R a des accointances en Allemagne. Son commandant de bataillon les utilise pour passer une commande de jumelles plus adaptées à la mission :

3 juin 1993 (.) A 0900, le chef de corps m'a fait demander pour lancer la commande jumelles 15x80 Steiner avec réticule - compas pour le bataillon.

En temps normal, les unités d'infanterie et de cavalerie possèdent des caméras à fort grossissement qui sont associées aux armements anti-char : caméras *Mira* sur les postes de tir de missiles anti-char *Milan*, possédant une optronique à laquelle « aucun détail n'échappe » (De Richouffzt, p. 200), caméras *Castor* sur les *Sagaie*. L'ingéniosité d'officiers et de sous-officiers va jouer pour conférer à ces outils une fonction que leur concepteur n'avait pas prévue.

Initialement, le BiB qui opère dans la poche de Bihac n'avait que des missions

d'escorte de convoi. Mais il est amené à développer un dispositif d'observation aux périphéries et à l'intérieur de la poche pour anticiper les mouvements des belligérants sur les différents fronts. Au bout de quelques mois, les unités du BiB font tout autant de l'observation que des escortes pour lesquelles leur organisation et leurs équipements avaient été mis sur pied. Le Lt R est normalement chef d'une section de missiles anti-char *Milan* qui a été dissoute provisoirement comme toutes les autres sections de sa compagnie d'appui pour former l'une des compagnies de marche du BiB/II. Il prend soin d'emmener en Bosnie les postes de tir *Milan* de son ancienne section. Pour améliorer les capacités d'observation de sa section, il équipe ses Vab d'un poste de tir *Milan* et de sa caméra *Mira*, ce qui suppose également les matériels en conséquence pour alimenter cet équipement optronique en courant : ce sont ces postes installés à l'arrière des Vab qu'il fera protéger par des plaques de blindages (Cf. ci-dessus et photo en annexe III) :

Le BiBI était parti totalement en infanterie, matériels mortier et Milan dans les caisses. Il ne faisait que des escortes. Le colonel B a mis en place un système d'observation pour pouvoir se renseigner. Initialement, il s'agissait de détachements de liaison du 1^{er} Rpima et du 13^{ème} Rdp [Régiment de dragons parachutistes] : on est là pour assurer leur protection. Et puis ensuite, avec nos postes de tir Milan et la Mira, on fournissait des observations. Eux faisaient la synthèse. En prévision, j'avais emmené mes poste de tir Milan, avec un complément de matériels pour l'alimentation des caméras en courant dérivé. J'ai équipé ma section de ces moyens que nous protégeons. On a monté sur les Vab des postes de tir avec blindage latéral monté par l'atelier du régiment (Entretien août 2000).

Ailleurs, des solutions parentes sont adoptées. Rappelons ce dispositif astreignant du *crossing* que le Batinf 2 met en place sur l'aéroport de Sarajevo en 1993 (Cf. I^{ère} partie). Les Serbes tolèrent un franchissement de la piste dans un sens ou dans un autre par des Bosniaques sans armes, pour sortir de Sarajevo et rejoindre Butmir ou à l'inverse pour entrer dans Sarajevo. Mais le contingent autorisé est limité. La nuit, des clandestins tentent de franchir la piste. Un char serbe est en observation, « dissimulé dans une grange », à l'extérieur de la zone d'action du bataillon. Il prend la piste en enfilade : un mouvement détecté, et la mitrailleuse de bord fait son œuvre mortelle. Il faut donc la devancer, repérer les tentatives de passage, intercepter les fuyitifs et s'interposer entre eux et la mitrailleuse serbes, les faire embarquer dans un Vab, les ramener « à la case départ »...

Si l'observation nocturne des abords de la piste de l'aéroport n'est pas suffisamment perçante, si la réaction des casque bleus après la détection d'un passage n'est pas assez rapide, il ne reste plus qu'à évacuer les blessés et les morts :

Quatre (.) Vab, par binômes, en liaison radio permanente avec l'équipe de commandement et d'observation attendent sur (.) la piste, tous feux éteints mais moteur chaud. Deux blindés amont sont arrêtés sur la piste principale (.) à l'extrémité est,, à proximité des positions serbes. Deux autres se situent en aval, sur le taxiway (.) Et puis soudain, les ordres, brefs, claquent à la radio : l'indicatif du binôme concerné par la manœuvre, le cap à prendre, la distance à parcourir [c'est nous qui soulignons], le volume du groupe à intercepter. Rien n'a échappé à l'œil électronique. En quelques secondes les véhicules ont démarré dans la direction assignée, les corrections éventuelles de trajectoires étant apportées par l'équipe de commandement qui observe l'ensemble du panorama : procéder à la rencontre de deux mobiles. Dans la nuit noire, des ombres furtives apparaissent : le groupe signalé, en déplacement. Le chef de la section qui a visuel prend alors la mission à son compte. En haut, l'optronique se focalise déjà sur un autre point (De Richouffzt, p. 201-202).

Alpha... 5 pax (passagers) à 600 mètres à vos dix heures...Maintenant,300 mètres à vos neuf heures...Là, à 100 mètres toujours à vos neuf heure... (Entretien Int Y, août 2000).

Un tel dispositif repose sur les capacités d'anticipation qu'un outil, une technique d'observation de nuit et une organisation peuvent offrir. Il a fallu inventer. Là-haut, dans le bâtiment de la tour de contrôle, une caméra *Mira* a été montée sur un trépied fixe :

L'optique à fort grossissement détaille les groupes, leurs équipements, la présence d'armements, les allées et venues à l'extérieur de l'enceinte, surprend les conciliabules et les attroupements, décele ceux qui se dissimulent dans le réseau de barbelés situé entre la piste principale et le taxiway, évalue les nombreux subterfuges imaginés pour tromper la surveillance : utiliser des draps blancs lorsqu'il neige, marcher à reculons afin de semer le doute quant au lieu de destination, faire passer des vaches de manière à occuper le terrain avant de s'y engager en mettant à profit un court instant de panique (De Richouffzt p.200).

Cela ne suffit pas. Il faut raccourcir les délais de réaction. La petite équipe de commandement qui doit anticiper les mouvements, lancer et guider l'interception ne peut attendre les indications du légionnaire qui est derrière la caméra. Et puis l'œil du légionnaire fatigue. Il faut pouvoir visualiser le panorama. Un appareil de télévision fera l'affaire :

Un branchement maison sur un écran de télévision de récupération permet de suivre, à plusieurs et sans fatigue excessive, la mise en place des différents acteurs sur un terrain dont nous connaissons les moindres recoins (idem, p. 200).

De l'autre côté, à l'est de Sarajevo, à Zetra, on a également recours au m[^]me type de « bidouillage » pour équiper les Vab de l'outil d'observation qui leur font défaut :

Mardi 27 juin (.) L'installation d'une caméra Castor sur le VAB PC 2 par le sergent B. avance.

Mardi 4 juillet – Peloton de commandement et d'échelon (.) Le peloton est désormais responsable de l'observation des lignes de front Poljine et Betanja la nuit avec l'aide de la caméra Castor montée par le sergent B., surnommé Castor agile, sur le Vab PC (Journal de marche cne Z).

4.1.2. Techniques d'observation éprouvées en usage

Sur les lignes de cessez-le-feu, l'observation s'effectue le plus souvent à partir des mêmes positions, qu'elles soient tenues en permanence par une même petite unité ou que s'y relèvent sections et groupes, pelotons, demi pelotons ou équipages. Une équipe, un binôme, un individu, reçoivent un secteur d'observation à couvrir, avec des points particuliers, des mouvements à surveiller. Lorsque la relève arrive, il faut transmettre les consignes. Verbalement, cela peut être long. Un croquis renseigné assorti de quelques précisions écrites se substitue alors au verbe. Ce peut être un croquis panoramique. Il représente à une certaine échelle le paysage que l'observateur a sous les yeux : un dessin beaucoup plus précis que celui qui organise une aquarelle ou une gouache. Ce peut être plus rarement un croquis topographique qui représente à plat ce paysage, comme une carte à grande échelle, avec sa planimétrie, ses coupures, ses zones boisées ou découvertes, etc.

Ces techniques graphiques constituent des supports traditionnels d'une observation durable à partir d'une même position. Elles rendent précis et rapide le compte rendu d'observation. Mais elles n'ont de pertinence que si le temps passé à établir le croquis d'un paysage donné est rentabilisé par la durée de l'observation du secteur de paysage qu'il représente. Le croquis est photocopié en autant d'exemplaires qu'il y aura de binômes ou d'équipes qui se relèveront sur la position d'observations.

Fréquemment utilisées au cours de la guerre 14-18 et durant la « drôle de guerre », ces techniques de dessin étaient encore enseignées à la fin des années 1950 dans les écoles de formation, notamment à Saint-Cyr Coëtquidan. Elles ne furent guère employées durant la guerre d'Algérie. Manifestement, elles ne se sont pas perdues. Peut-être ont-elles dû être réinventées sur ce théâtre d'opération.

C'est au moins le cas du lnt R qui, dans la poche de Bihac s'inspire de croquis réalisés durant la guerre de 1914-18. La technique qu'il propose n'a rien d'artistique mais elle est efficace :

J'ai pensé à ce moyen parce que j'avais vu des carnets de croquis d'un lieutenant durant la guerre de 14-18. On prend une feuille de plexiglas et une ficelle. On la tient par les dents et

on la scotche sur le plexiglas de façon à avoir toujours la même distance entre l'œil et la feuille. Et on décalque le paysage. Chaque poste d'observation avait un croquis que j'avais photocopié à partir de l'original (Journal intime lnt R et croquis en annexe IV).

Le journal intime du caporal-chef T comporte deux croquis panoramiques de factures différentes réalisés en septembre 1993 sur les monts Igman au sud du mont Bjelasnica (Cf. annexe IV). L'un sert à l'observation générale du cessez-le-feu sur cette partie de la zone démilitarisée créée en juillet de la même année. Le coup de crayon est sûr, à moins qu'il s'agisse aussi d'un décalque comme dans le cas précédent. Il représente un large panorama de surveillance orienté plein est – vraisemblablement réalisé aux environs de Razaslje – qui couvre les crêtes est de la zone démilitarisée occupée par les lignes serbes. Il est accompagné d'une fiche de mission, comportant des renseignements sur les « forces en présence » et « la mission de l'élément » :

Surveiller l'axe PC escadron / Brda (nord-sud) [c'est à dire l'axe Babindol Brda] et les hauteurs – Surveiller les mouvements sur la piste, les mouvements des paysans bosniaques dans le village de Brda et les mouvements des Serbes sur les hauteurs (sud-est) 3000m. au dessus du village de Brda – Rendre compte des mouvements militaires serbes et bosniaques. Interdire l'accès à tous les personnels armés et à tous véhicules qui pourraient transporter de l'armement et qui voudrait passer par notre position (Journal intime cal-chef T).

Le second est de facture plus sommaire. Il est utilisé, semble-t-il, pour une observation plus concentrée et plus ponctuelle. Ce n'est pas vraiment un croquis panoramique classique mais plutôt un dessin naïf représentant un objectif précis à observer : le PC serbe qui stationne à proximité du col de Javorak. Sur la même feuille, il comporte en outre des informations écrites sur cet objectif, le détail de la mission et des consignes.

Un repérage plus sommaire du paysage est employé à Maslenica. Jacques Lorentz y fait état d'un graffiti figurant sur l'une des parois d'un poste d'observation et indiquant la direction des villages qui voisinent le poste :

Je pris la garde pour la première fois à Bravo (.). Notre mission consistait à observer le chantier croate et à noter la provenance et le type des rafales entendues quotidiennement.

Au plafond du mirador était dessinée une sorte de soleil dont les rayons indiquaient la direction des villages avoisinants. Ceci nous facilitait énormément la tâche (Lorentz p.118).

Combiné à ces techniques graphiques, les unités ont recours à un procédé beaucoup plus courant, le *baptême du terrain* : un carrefour, un mouvement de terrain, un point particulier reçoivent un nom codé, généralement tiré de l'alphabet phonétique – *Echo-Fox trot, Alpha-Bravo*, etc. : cela permet d'accélérer l'identification d'un lieu, de rendre compte plus rapidement et de « parler le

même langage » :

*Jeu*di 13 avril 1995. Le matin. Je fais une patrouille à pied sur l'axe vers (.) Nous profitons de la fonte des neiges et du fait que la végétation n'ait pas encore poussé pour effectuer un relevé précis (.) des postes de combats des belligérants. A terme, il sera fait un baptême du terrain largement diffusé pour que tous parlent le même langage. Ce qui est fait aujourd'hui au calme ne sera plus à faire plus tard dans des conditions peut-être difficiles (Journal de marche Int U).

On est par ailleurs surpris de la précision avec laquelle les écrits mentionnent les points d'explosion d'obus ou telle position d'un objectif par rapport à un repère donné : « à 100 mètres ... à 30 mètres du blockhaus...du carrefour.. ». Là encore un vieux procédé est utilisé : la règle du millième ou de « l'écart angulaire ». Là encore, le procédé est ancien, rustique mais relativement précis. Sur l'optique des jumelles existe une graduation en millièmes. Un millième à 1kilomètre équivaut à un écart d'1 mètre. Si le casque bleu évalue dans sa jumelle à 20 millièmes l'écart entre le coin droit du blockhaus et le centre approximatif de l'explosion, et s'il se trouve à 1500 mètres du blockhaus – une distance qui lui a été indiquée ou qu'il mesure sur la carte –, il en déduira avec une certaine approximation que l'obus est tombé à 30 mètres du blockhaus.

4.2. La recherche du renseignement

Le souci du renseignement de proximité dans les petites unités transparait dans certains écrits, mais pas partout : il nous semble – sous toutes réserves vu la faiblesse de nos observations dans ce domaine – qu'il est plus prégnant là où la situation est mouvante, là où le dispositif d'interposition est plus lâche, dans la poche de Bihac et dans les monts Igman plutôt que dans Sarajevo.

La plupart des bataillons sont appuyés pour leurs recherches de renseignements par des équipes spécialisées du 13^{ème} régiment de dragons parachutistes (Rdp). Mais manifestement, celles-ci ne suffisent à couvrir un secteur. En revanche, le réseau mobile de patrouilles de casques bleus allant et venant dans le cadre de leurs missions alimente le recueil des informations. Le cas du Bataillon du génie (BgBH) en premier mandat stationné à Kakanj en 1993 est à ce titre particulier. Le bataillon a un grand rayon d'action, notamment sur la Bosnie occidentale et centrale du fait des multiples chantiers dont il est chargé. L'Etat-major des Armées (Ema) l'a chargé de recueillir des informations sur la situation générale du théâtre :

On avait notre mission Génie, mais ce type de mission était prétexte à acquérir du renseignement au profit de l'Ema. De la sorte, soit on pouvait préparer la reconstruction, soit

on préparait un dégagement avec destruction d'itinéraires (Entretien RD, décembre 1998).

Deux équipes du 13^{ème} Rdp lui sont rattachées à cet effet. Le commandant de bataillon leur donne une « couverture » et les binôme avec ses deux équipes de reconnaissance qui rayonnent à partir de Kakanj pour repérer des chantiers à ouvrir, des incidents à traiter. Parallèlement, il confie à ses équipes de chantier dispersées sur toute la Bosnie des missions de renseignement.

Où qu'il aillent les gens portaient avec des feuilles de renseignement (.) Comme ça, on savait où étaient les forces, ce qui se passait (.) (Entretien RD, décembre 1999).

Ce dispositif qui rayonne sur une partie du théâtre d'opérations est doublé par un dispositif de renseignements de proximité. Lorsqu'elles sont à Kakanj, les petites unités de sapeurs ont chacune la responsabilité d'un quartier de ville, de villages ou de hameaux. Elles rendent de multiples services aux villageois, comme cela se fait par ailleurs dans Sarajevo (Cf. V^{ème} partie). Les sapeurs ont des compétences que ne possèdent pas toujours les autres casques bleus. Ils peuvent réparer des plomberies, bricoler un circuit électrique défectueux, réparer une motopompe, maçonner et pas seulement distribuer des vivres et des vêtements. La réparation peut prendre du temps. Il faut revenir le lendemain. On devient un familier. On parle du village et on apprend ce qui s'y passe :

Au départ, on ne savait pas ce qui se passait. En même temps, il nous fallait oxygéner les sapeurs. Ils pouvaient faire de l'aide de proximité, c'était ce qui les motivait le plus. On a affecté à chacune des sections un secteur à traiter. Quand les équipes étaient au repos, elles portaient avec du ciment et du matériel pour aider les gens, pour déboucher des canalisations. On obtenait ainsi du renseignement d'ambiance. C'est comme cela que l'on savait où étaient les mines. Je savais par exemple où étaient les mortiers du HVO. Et quand en juin [Cf. I^{ère} partie], le chef des miliciens du HVO a menacé de tirer au mortier sur l'usine si nous ne faisons pas cesser les attaques bosniaques, j'ai pu bluffer : je savais que là où étaient ses mortiers, il ne pouvait pas tirer sur nous (idem).

Ce recueil d'information de proximité repose sur deux types de contact : avec les belligérants, avec les populations. En octobre 1994, avec sa section, le lieutenant E est installé sur le col de Javorak à proximité d'une position serbe. Il entretient régulièrement de bons contacts avec le lieutenant serbe qui commande cette position. Dans son secteur, la zone démilitarisée est infiltrée par les Bosniaques et de plus, de nombreux passages sont minés par l'un ou l'autre des belligérants. Avec ses trois groupes dont l'un en poste sur le mont Bjelasnica, ses moyens sont réduits pour détecter l'emplacement des mines : à

tout moment ses casques bleus en patrouille peuvent sauter une mine. Il écrit le 23 octobre :

Le soir, visite chez les Serbes. Ils nous offrent une bouteille de Slibovica et de l'alcool de raisin. Ce soir, j'ai obtenu de nombreux renseignements sur les positions des mines, les endroits d'infiltration (.).

Dans la poche de Bihac où les lignes de front aux périphéries et à l'intérieur sont fluctuantes, où les contacts avec les belligérants sont trop fugitifs, du moins au niveau des petites unités, ce sont les habitants qui apportent des informations précieuses aux patrouilles de casques bleus :

Deux fois par jour, une patrouille est organisée soit en Vab, soit à pied. Le principe de ces patrouilles nous a été expliqué par notre capitaine :(.) montrer l'Onu, mais aussi, a-t-il précisé, faire du renseignement (.).

(.) Ensuite nous sommes allés inspecter nos anciens postes d'observation (.). A proximité de PO52, brève discussion avec une femme d'âge moyen (.). Elle nous explique que la guerre c'est la vie, que les Serbes sont tout près, qu'il y a bien des réfugiés et qu'ils sont partis dans la Krajina (.). Plus loin, un homme assez âgé, sa femme et son fils (.). Il nous parle de ses voisins qui soutenaient Abdic et qui sont partis. Les Serbes auraient miné la route au niveau du carrefour (.). Le chef du 5^e Corps aurait dit que la Forpronu ne devait pas aller au-delà de PO52. De passage à l'ancien PO53, nous rencontrons un homme dont la maison se trouve en zone neutre, à cent mètres de chacune des lignes. Il nous explique que le 5^e Corps a pris position devant la rivière et que les Serbes se trouvent sur la ligne de crête des premières collines. Les réfugiés seraient obligés de payer aux Serbes cinq cents marks par personne pour avoir le droit de revenir (Benda et Crémieux. p 88 et 150).

Jusqu'à présent, dans l'Armée de terre française, le recueil de l'information sur ce qui se passe au-delà du visible était plutôt considéré comme une activité spécialisée. Sauf exceptions, le renseignement n'était pas une préoccupation dominante parmi les jeunes cadres. Ces observations, certes fragmentaires, témoignent néanmoins d'une certaine intégration des pratiques de renseignement dans l'activité de petites unités de combat. S'agit-il d'une évolution qui serait liée aux efforts consentis dans l'Armée de terre depuis la fin des années 1980 pour développer ses capacités de renseignement, ou est-ce lié au contexte très particulier de petites unités agissant en zone sinon hostile du moins dangereuse ? Nous ne pouvons en juger.

5. Soutien médical et premiers secours

5.1. Médecins d'unités et postes de secours

« L'effort consenti en matière de santé est considérable en raison du danger

représenté par les mines : avec deux postes de secours dirigés par deux médecins, le bataillon, trois fois moins important qu'un régiment en métropole, possède deux fois plus de potentiel d'évacuation et de traitement de première urgence » (Cotard, p.53).

Cette observation relative aux moyens dont dispose le BgBH peut être appliquée à tous les bataillons français de la Forpronu. Chaque compagnie, chaque escadron, agissant ou stationnant isolément, possède une équipe médicale qui porte les premiers secours et assure les évacuations de blessés. Ce poste de secours est dirigé par un médecin capitaine assisté d'un sous-officier, de deux militaires du rang infirmiers et du pilote qui conduit le Vab sanitaire.

Nous avons en troisième partie insisté sur le rôle psychologique de ces médecins officiers, confidentiels et régulateurs, totalement intégrés dans les unités. A tout point de vue, leur présence est appréciée :

15 septembre 1993 (.) Le Vab sanitaire du médecin-chef (capitaine Y.M.) est inclus dans la rame de la section. C'est une excellente chose, car c'est un excellent médecin (Journal de marche Int R).

Mes groupes étaient sur la côte...Je n'y étais pas. Mon capitaine avait refusé que je monte, que je sois avec mes groupes. J'étais furieux. Heureusement, le capitaine médecin est passé le lendemain. Il a calmé la situation (Entretien conf. D).

A Krupac 1, lorsqu'en mai 1995 le poste est encerclé, la venue du médecin sous prétexte de soigner quelque grippe et ses attentions sont un réconfort pour les cavaliers du poste. De même, à lire le poème qu'un marsouin de l'escadron du Batinf 4 dédie à son « très cher capitaine », le médecin capitaine Dorléans, tué à Zetra le 22 juillet, on mesure l'affection portée à certains de ces officiers par des casques bleus : « L'envie de nous sauver se lisait dans vos yeux (/) C'est pour ça que mon cœur a envie de crier / Si fort au monde entier, qu'on nous a enlevé / L'homme qui nous fallait, qui aurait du rester (Cf. III^{ème} partie).

L'activité opérationnelle de ces hommes et de leur petite équipe est intense. Ils n'interviennent pas seulement au profit de leur unité. Ils sont fréquemment sollicités par l'un ou l'autre des belligérants pour donner leurs premiers soins à des blessés et les évacuer. Paradoxalement, par ce détour, la Forpronu participe aux combats, et d'une certaine façon les entretient : au nom de l'humanitaire, elle contribue au soutien sanitaire des belligérants.

C'est du moins ce qui s'observe sur les monts Igman, en automne 1994 où le poste de secours de la 1^{ère} compagnie du Batinf 5 intervient fréquemment au milieu des combats : piqûre de morphine, mise en respiration artificielle, déchoquage, pose d'attelles, couverture chauffante, etc. Ensuite, au mieux, les blessés sont pris en compte par les dispositifs d'évacuation sanitaire des unités de la Vrs ou de l'ABiH jusqu'à l'hôpital de campagne serbe ou bosniaque. Au pire il faut les transporter jusqu'à cet hôpital. De la sorte, chaque intervention

peut être longue, éprouvante :

30.10 1994 (.) A 11h00, appel pour un dispositif de sécurité pour le médecin chef et son Vab, car personnels serbes gravement touchés (.) Sur place (.) vision infernale : la balle était entrée dans la cuisse droite, a éclaté la fesse et de la merde sortait de la blessure, l'intestin a en fait été percé (.) De plus la main du gars était au trois quart arrachée. Le pauvre type au visage convulsé ne bougeait pas, aucun mot ne sortait de sa bouche, seul son visage exprimait une souffrance livide. Premiers soins : trois piqûres de morphine, mise en respiration artificielle qui a réveillé le pauvre ho qui « planait » à cause de la morphine. Evacuation au bout de vingt minutes vers son poste (Journal intime cal REI).

Jeudi 3 novembre (.) Deux Bosniaques ont sauté sur une mine à Rakitnica (.) Les deux hommes ont été pris par un fil piège, une mine à effets dirigés qui projette des centaines de billes d'acier (.) Le deuxième homme est déjà mort, l'autre a les deux jambes criblées d'éclats et de billes, les os sont fracturés et les plaies laissent apparaître leur bouts émiettés. Le [médecin] capitaine perfuse aussitôt le blessé, et il a bientôt une masque à oxygène sur la tête, la morphine fait son effet (.) le capitaine se lance alors dans le découpage du pantalon maculé de sang. Il descend et découpe les chaussures (.) il pose alors une attelle et couvre les plaies. Une couverture de survie, plus deux couvertures, il prend le pouls (.) Le blessé est sorti de l'état de choc. Quelques Bosniaques sont là et l'entourent. Ils lui parlent doucement. Le blessé gémit parfois (.) Il va falloir le faire traverser la zone ONU en Vab, soit 1h30 de calvaire (.) A 8KM/H l'engin blindé se déplace et se secoue dans tous les sens sur les pistes défoncées. « Doucement, doucement », murmure le capitaine. Dans la montée vers Gradina, l'homme tombe dans les pommes. Nous nous rendons sur l'aire de poser de l'hélicoptère (.) Les minutes passent, précieuses. Nous n'avons plus que dix minutes d'oxygène (.) Le M18 (hélicoptère) atterrit dans la clairière (.) Le blessé est transporté dans l'engin (.) L'hélico décolle au milieu des montagnes. « Adieu vieux, bon courage » (Journal de marche sgt EU).

Mercredi 16 novembre (.) Un blessé a sauté sur une mine à Siljack. Le Vab sanitaire nous précède de quelques minutes. Les Bosniaques entourent une civière où gît un homme tremblant de froid. Perfusion, 3 couvertures et soins aux jambes atteintes par des éclats. Un des pieds déjà pansé semble avoir bien diminué (.) Rapidement, nous chargeons le blessé dans le Vab et nous voilà partis direction Sinanović, plein sud (.) Bientôt nous arrivons dans un grand camp de base où est installé un hôpital de campagne. Le blessé y est confié. Retour de nuit au camp, je suis crevé. (Ibidem).

Toujours dans le même secteur, le commandant de la compagnie de chasseurs du 7^{ème} Bca qui contrôle cette partie de la zone démilitarisée accompagne souvent le médecin. Un groupe, une équipe de chasseurs sur Vab assurent la protection immédiate de l'intervention. Lorsque l'alerte est donnée, en quelques minutes, les chasseurs démarrent. Ils étaient dans la guerre, mais en quelque sorte sur la touche, en subissant les retombées. Là ils entrent dans la mêlée :

(.) Vraiment c'était comme dans un film, du type « L'Enfer du devoir », très impressionnant,

on arrive en Vab sur la position indiquée (.) Dès la descente du Vab, dès que le chef de groupe, nous a dit « Débarquez » j'ai bondi hors de l'engin, pour me mettre à couvert dans les ruines d'une maison explosée. De là, avec mon FRF2 [fusil de précision], je regardais la ligne de crête (.) le Vab sanitaire était déjà arrivé sur position, des cris se firent entendre, c'étaient les Serbes qui traînaient tant bien que mal un des leurs, touché par des balles ennemies, ici le combat faisait rage, devant moi dans les vallons, se pouvait entendre parfaitement des tirs de kalache et derrière, un peu sur ma droite dans un village détruit était placé un mortier, ici, on ne faisait pas semblant (.) (Témoignages écrits Igman 94 – cal chef D).

Certes, ce ne sont pas les leurs que les chasseurs vont secourir. Reste que la vue qui leur est si inhabituelle de membres déchiquetés, d'intestins percés, de combattants serbes ou bosniaques entourant l'un des leurs qui va mourir les remuent profondément :

Dimanche 18 décembre (.) Vers 11h, l'alerte sanitaire est donnée après qu'un blessé bosniaque soit arrivé au poste de Sabici (.) Le délai d'intervention est très rapide sur le parking où les Vab sont impeccablement alignés, j'ai l'impression de voir des pilotes de la RAF qui courent vers leur Spitfire pendant la bataille d'Angleterre. Dans les 2 minutes qui suivent le message, le VBL et le Vab sanitaire « décollent » de Razaslje. Les positions bosniaque sont aujourd'hui abandonnées, mais le terrain reste miné (.) Et c'est là le drame...Le champ de mine est d'origine bosniaque, ceux qui les ont posées sont partis loin (.) et aujourd'hui, le blessé est bosniaque (.) Un homme au visage blanc gît adossé à un arbre. Autour ses deux camarades impuissants lui tiennent la tête droite. Mais le corps semble désarticulé et déjà presque froid. Il est mort (.) un éclat de mine en plein cœur. Les camarades de combat ne veulent pas le croire (.) Le cadavre est transporté vers le Vab. On le fait glisser sur la glace qui craque, le brancard souple est bien lourd à porter quand il faut passer dans la rocaille et dans la pierraille (.) Instants durs et tragiques (.) (Journal de marche sgt EU).

Si Serbes et Bosniaques ont recours à ce type d'intervention de la Forpronu, ce n'est pas pour autant que les uns ou les autres la tolèrent lorsque c'est celui d'en face qui y fait appel. L'intervention sanitaire peut créer un incident. Toujours dans le même secteur, le 1^{er} octobre 1994, le poste de secours de la même compagnie intervient au profit de trois blessés d'un commando bosniaque qui s'est infiltré en zone Onu jusqu'au contact d'une position serbe. L'affaire se déroule en défilement de cette position. Si les Serbes s'aperçoivent de la présence bosniaque à proximité de leurs lignes et du soutien sanitaire de la Forpronu, c'est l'incident. L'exfiltration « se fera donc discrètement (.) vers les lignes arrières bosniaques » (D'après journal de marche sgt EU).

Dans cette compagnie de chasseurs prise en tenaille en automne 1994 entre les attaques bosniaques et les positions serbes, certains postes adossés aux lignes serbes sont quelquefois directement sollicités pour une évacuation sanitaire, comme à Sabici ou sur le col de Javorak. Alors, le chef de poste s'engage. Il

prend lui-même l'initiative de répondre à l'appel de secours. C'est un tel appel que reçoit le lieutenant E le 29 octobre sur le col de Javorak. Il y va avec une équipe de chasseurs. La position serbe « est en pleine attaque ». Les chasseurs terminent l'approche en rampant sous les trajectoires de balles. Le lieutenant demande l'évacuation par radio. Elle lui est d'abord refusée. Trop dangereux ! Les blessures sont horribles à voir : éclats sur les jambes, à l'abdomen, intestin percé, bras à moitié sectionné. Finalement, le Vab sanitaire et le médecin le rejoignent. « On a récupéré les 3 blessés sous les tirs des Bosniaques. Le médecin a commencé à les conditionner à l'abri de son Vab puis à l'intérieur » (D'après journaux de marche lnt E, cal REI, entretien lnt E).

La situation de cette compagnie en automne 1994 est sans doute assez exceptionnelle. Les évacuations sanitaires qu'elle effectue au profit des belligérants ne le sont probablement pas. On observe le même type d'intervention dans la poche de Bihac :

9 juillet (.) 08h00 Alerte : « Mission avec 1 Vab récupérez et escortez un Vab san de la Base log de la LCI à Ops 1. « OK, c'est parti ! » (.) 20h45 Alerte : « Mission identique à cet après-midi : récupérez le Vab san au niveau de Buzim (.) Récupération du Vab san au sud de Buzim, examen rapide du médecin chef : il faut foncer sur Ops1, beaucoup de sang perdu, éviter de trop secouer le blessé (Journal de marche maj RE).

5.2. Infirmiers et médecins d'occasion

Chaque section – quelquefois un groupe en poste isolé mais cela semble rare – possède son infirmier. Nous n'avons guère d'observations sur le rôle et les activités de ces infirmiers. On peut toutefois se demander si, en raison de la position sociale que leur donne leur compétence, ils ne remplissent pas dans la petite communauté combattante la fonction psychologique et morale que remplit le médecin dans l'unité.

Quoique cela leur soit interdit par la déontologie médicale, il semble que ces infirmiers soient appelés à pratiquer des actes de petite chirurgie en cas de nécessité :

Un soldat s'était déchiré le mollet dans un barbelé. Il avait une estafilade de 4cms. Par radio on a demandé au médecin l'autorisation de faire des points de suture. Sur la photo, c'est le brigadier - chef en train de faire les points de suture (Entretien lnt U mai 1999).

Des indices de cette relative autonomie médicale de postes isolés sont également relevés au Cambodge à la même époque dans le cas du poste de Bokor. Les notes suivantes figurent en date du 5 octobre 1993 sur l'agenda du lieutenant FL préparant la relève de ce poste : « Aspégic, lame bistouri, alcool,

Betadone, compresse, Pommade pour corps, Pommade cicatrisante, Doxydine ».

Les soutiens médicaux que les postes de secours des unités de la Forpronu ou les infirmiers des petites unités apportent ne sont pas seulement opérationnels. Dans certaines unités on ne se contente pas de répondre à la demande des belligérants. On fait des offres de soin vers des populations civiles démunies. On n'a pas toujours la compétence requise. Qu'importe !

En Krajina, le commandant Y rapporte le cas d'un caporal-chef infirmier originaire des îles Wallis en poste dans la région de Karin-Plaza. Il se découvre un don pour l'apprentissage du serbo-croate et parcourt les villages et les hameaux, offrant ses soins : « Au bout de deux mois, les habitants étaient conquis (.) Tous les Serbes de cette zone connaissaient le caporal-chef wallisien qui parle leur langue » (Notes commandant Y, p. 24). En juin 1994, dans la poche de Bihac, les équipes médicales du BiB procèdent à la vaccination anti-rougeole des enfants de Vronograd, Elezovici et Glinica (D'après journal de marche du major RE). Dans le même secteur, Marc Benda et Francis Crémieux évoquent le personnage d'un adjudant qui devient « au fil des jours, le véritable médecin de campagne » de leur compagnie :

Sur PO51, le chef de poste est l'adjudant adjoint du chef de section (.) Bien que les autres engagés possèdent également leur brevet de secourisme, il est le seul à considérer que soigner les bobos de ceux qu'on rencontre au hasard des postes fait partie de la mission d'un casque bleu. Il va dans les familles, il discute, il soigne, il rassure (.) il fait des bandages, donne des cachets d'aspirine, des conseils d'alimentation, des explications sur les médicaments qu'il prescrit (.) (Benda et Crémieux p. 127).

Selon les auteurs, les autres cadres de la compagnie se moquent de ce sous-officier. « L'adjudant de son côté lance parfois curieusement à la cantonade – De toute façon, il y en a ici, on se demande pourquoi ils sont venus, c'est seulement pour faire la guerre, pour ramener des médailles (.) les imbéciles (.) » (ibidem, p. 127).

TROISIEME PARTIE

SOCIABILITE ET PRATIQUES SOCIALES

Nous entendons par « sociabilité », non pas une aptitude – « il est sociable » –, mais « les multiples manières » qui « se combattent et se combinent dans tout groupe, toute classe, toute société » et par lesquelles les personnes sont reliées entre elles, et sont « liées par le tout et dans le tout » (Gurvitch 1, p.172).

A l'intérieur d'une communauté combattante en situation opérationnelle, les rapports sociaux foisonnent : rapports individuels ou collectifs entre des Nous – Nous du groupe ou de la section, Nous les officiers, Nous les sous-officiers, Nous la troupe ; rapports entre sections dans la compagnie et entre compagnie dans le régiment, entre Nous les opérationnels, Nous les administratifs, Nous les spécialistes ; rapports entre Ceux qui commandent et Ceux qui sont commandés, avec Ceux du PC, avec Ceux d'autres bataillons ou d'autres unités qui portent d'autres insignes ou d'autres couleurs que les Nôtres, etc.

A ce foisonnement propre à l'organisation militaire, se combinent des rapports avec l'arrière, avec la famille et avec les proches – par écrit, par colis ou plus rarement par téléphone –, avec la garnison, avec les « médias », avec l'« opinion », etc. L'un et l'autre, l'un ou l'autre de ces rapports externes interfèrent dans le groupe ou dans la section. Ils produisent de l'humeur joyeuse, du soupçon, du cafard, de l'insolite, de l'événement attendu ou perturbateur.

Toute irruption directe ou indirecte d'un extérieur dans le Nous d'une communauté combattante y modifie plus ou moins des états individuels ou collectifs. Voilà les nouvelles et les colis qui arrivent du pays. Ici, c'est la joie : l'annonce d'une naissance, la boîte de confit de canard ou la bonne bouteille qui va faire « faire bien des heureux ». Ailleurs, c'est le petit coup ou le grand coup de cafard, parce qu'il n'y a pas de courrier ou que décidément Isabelle me lâche. Voilà l'arrivée attendue ou inattendue de l'« étranger ». Elle crée de la rupture de routine, de la révérence et de la tension ou au contraire de la *détente* : commandant de bataillon ou quelconque général dont l'arrivée contraint à ranger ce qui n'est pas habituellement rangé et éloigne brutalement le soldat de son petit chef en quête de l'approbation du grand chef ; toubib, aumônier, soldats de passage d'une autre unité qui apportent des nouvelles, créent de la

chaleur et des éclats de rire ; journalistes ou quelconque personnage envoyé par les « états-majors » qui créent de l'insolite, de la séduction si c'est une femme, en même temps que de la méfiance et dont on aura immédiatement tendance à se gausser en catimini, etc.

A cela, s'ajoutent sur ce théâtre d'opérations les contacts et rapports versatiles, changeants, plus ou moins fugitifs, formels et informels que les uns et les autres entretiennent avec les belligérants ou avec des civils serbes, croates ou bosniaques qui résident dans la proximité du poste.

Nous ne traiterons pas d'une manière exhaustive la richesse de ces rapports sociaux, ne serait-ce qu'en raison de leur extrême diversité. Nombre de leurs aspects, présents de manière plus ou moins diffuse dans des organisations, dans des attitudes, dans des conduites individuelles ou collectives, ont déjà été évoqués.

En s'appuyant sur les observations recueillies, cette partie s'attachera d'abord à mettre en évidence la dynamique des rapports internes à une communauté combattante ou militaire. Elle abordera ensuite certains traits propres à ce théâtre d'opérations qui caractérisent les rapports des unités et petites unités avec les belligérants et avec les populations civiles : les regards qui sont portés sur le « Yougoslave », sur le Serbe ou sur le Bosniaque, les pratiques sociales et les interactions entre belligérants et casques bleus qui rendent problématique le principe de neutralité, les différentes natures de rapports, proches ou lointains, qui s'établissent ou non avec des populations serbes, bosniaques ou croates.

I. MANIFESTATIONS DE SOCIABILITE DANS LES UNITES

1. L'emboîtement des « nous » et des « autres » : le cas de Krupac

La notion de *cohésion* – outre qu'elle est chargée de connotations normatives et qu'elle ne fait que renvoyer à un état d'harmonie jamais totalement réalisé – se révèle assez pauvre lorsque l'on aborde les phénomènes de sociabilité dans la communauté combattante. Pour rendre compte des « multiples manières d'être lié par le tout et au tout » qui s'enchevêtrent, se fondent ou s'opposent, George Gurvitch fait appel au jeu dialectique qu'opère le social – pas seulement dans des groupes constitués – entre deux modes de sociabilité : une « sociabilité par fusions partielles » et une « sociabilité par oppositions partielles ».

La « sociabilité par fusions partielles » fait prévaloir le sentiment du Nous : Nous Français, Bretons, légionnaires ou marsouins, Nous casques bleus, Nous du Batinf 2, Nous à Zetra ou à Krupac). La « sociabilité par oppositions partielles » relève des « rapports à Autrui ». Elle fait prévaloir le sentiment de l'Autre ou des Autres : Ceux d'à côté, Moi et les Autres dans le groupe, Ceux du

3^{ème} groupe dans la section, etc. Il y aura les Danois ou les Ukrainiens pour Nous les casques bleus français, il y aura Ceux du Batinf 4 pour Nous du Batinf 2, Ceux de Velika Kladusa pour Nous de Coralici, Ceux de la Skenderija pour Nous de Zetra, etc.

Les jeux dialectiques de ces deux modes de sociabilités sont toujours à l'œuvre dans le social (Gurvitch 1 p. 172-184 et II, p.119-127 et 206-245). La structure de l'organisation militaire en amplifie les manifestations. Le langage militaire renvoie à cette dialectique de la fusion qui ne va pas sans oppositions : la *compagnie* est faite de *sections*. Des normes, des règles, des signes et des symboles qui fondent, organisent et expriment l'unité du corps militaire (insignes de corps, statut général du militaire, etc.) coexistent avec des normes, des règles, des signes et des symboles, qui différencient des groupes et des individus et qui régissent leurs rapports de différence (insignes de grade ou de spécialité, règlements de discipline générale, règlement intérieurs, etc.).

Ce faisant, les manifestations de ces deux modes de sociabilité jouent ensemble pour créer des degrés variables de participation au social : elles alimentent, modèrent ou exaspèrent les sentiments du Moi et les Autres ou du Nous et les Autres. Dans le corps militaire, elles structurent des Nous en poupées gigognes et autant de sentiments d'altérité. Un Nous de section ou de peloton s'inclut dans un Nous de compagnie ou d'escadron tout en se définissant par opposition aux Autres sections ou pelotons ; un Nous d'unité s'identifie au Nous du bataillon tout en se démarquant des Autres unités du bataillon. L'exemple des postes de Krupac éclaire concrètement le propos.

Avec ses trois postes – KC 1, KC 2, KC 3 –, la position de Krupac est située à une quinzaine de kilomètres de Malo Polje, là où stationnent les PC de l'escadron et du bataillon (le Batinf 5) dont elle relève. C'est la position la plus excentrée de l'escadron. Le lieutenant U, qui la commander au printemps 1995, rapporte dans son journal intime que, là-bas, à Malo Polje, on l'appelle « le seigneur de Krupac ». Lorsque, pour la première fois depuis un mois, l'un de ses sous-officiers fait une liaison sur Malo Polje, le lieutenant note : « Il paraît que cela fait bizarre. Notre régime va bientôt être celui de la réserve africaine ». On a donc un Nous de Krupac, qui s'identifie au Nous de l'escadron et au Nous du Batinf 5, mais qui se définit ou se ressent Autre vis à vis de Ceux de Malo Polje, de Ceux du PC de bataillon ou d'escadron. L'éclatement des missions, les distances et les différenciations de situation d'une unité et d'une petite unité à l'autre renforcent au sein du Batinf 5 et de ses unités ces « oppositions partielles » entre des Nous et les Autres. Dans l'escadron du Batinf 5, la conscience de ces différenciations conduit à organiser périodiquement des repas dits de *cobésion* en vue de neutraliser leurs effets : on a là une tentative de resserrer le Nous escadron en jouant d'une manifestation de sociabilité par « fusions partielles ». Le 16 avril 1995, le lieutenant U mentionne qu'avec l'un de ses caporaux-chefs, il va dîner « à Lukavitsa avec le 1^{er} peloton ».

« Chaque peloton travaillant de façon autonome, ces échanges sont importants pour la cohésion » de l'escadron. Mais il en est aussi de même entre Ceux de Krupac. Le même jour, le lieutenant U ajoute :

Nous faisons de même au niveau du peloton, en invitant tel ou tel à KC 1 ou à KC 2. En effet, la cohésion se fait ici surtout par poste, et c'est une tâche du chef de forcer les soldats à s'intéresser à autre chose qu'à leur travail très parcellaire.

Parmi les Nous de Krupac, on retrouve le même phénomène d'« oppositions partielles » : il y a Ceux de KC 1 et de KC 2 qui appartiennent au même peloton mais qui, distants de 2 kilomètres, opérant et vivant différemment sont en situation d'altérité ; il y a ceux de KC 3 dont l'altérité est renforcée par le fait qu'ils appartiennent à une autre unité du bataillon. Vis à vis de l'extérieur, ces trois groupes s'identifient au Nous de Krupac : Nous sommes Ceux de Krupac. Entre eux ils sont à la fois « en fusions partielles » – Nous à Krupac – et dans une situation d'« oppositions partielles ».

Le Nous de Krupac 1 va se resserrer et se durcir dans l'intensité de l'expérience que les cavaliers de ce poste vivent ensemble, les uns sur les autres, lors de leur encerclement par les Serbes. Lorsque, en juin 1995, Krupac 1 est libéré de la pression serbe et qu'il est alors question de relever les cavaliers qui l'ont tenu, le lieutenant U refuse :

Il [le commandant de bataillon] envisage la possibilité de nous relever sur ce poste. je lui dis alors que pour l'avoir tenu 17 jours, il nous est cher ! Les personnels sont un peu jaloux de leur poste (Journal intime lieutenant U).

A ce point, on en arrive à cette forme de sociabilité que Georges Gurvitch nomme une « sociabilité de *communion* », qu'il différencie d'une « sociabilité de *communauté* » ou « de *masse* ». Ces termes doivent être libérés de « toute signification élogieuse » ou péjorative et ne sont pas seulement applicables à des groupes constitués. Georges Gurvitch définit cette *communion* comme « le degré maximum d'intensité dans la participation au Nous, accompagné de la pression plus faible et de l'attraction la plus forte exercée par l'ensemble sur les participants ». Dans une sociabilité de *communauté* ou de *masse*, la pression des idéologies, de styles de vie communs, de traditions, de normes et de règles inculquées est élevée pour un degré de participation faible, voire superficiel. Dans l'état fugitif ou durable de *communion*, cette pression est faible au regard de la force d'attraction que peut exercer un ensemble social déterminé (un groupe, une section, mais aussi une famille, un clan, etc.) et de la participation que sa vie peut susciter lorsque les affects et les états mentaux les plus intimes de ses membres s'y sont exprimés (Gurvitch 1 p. 176-177).

C'est ce qui paraît se passer pour ce poste de Krupac 1 – comme cela a pu se

passer d'ailleurs pour Ceux de Verbanja. Selon les écrits du lieutenant U, ses cavaliers veulent rester à Krupac 1 jusqu'à la fin du séjour. Rien d'extérieur ne les y contraint. Seule la force d'attraction que représentent l'expérience intime et les moments de vérité qu'ils ont partagés entre eux les motive. On pourrait d'ailleurs parler ici d'une *communion* d'expérience à la différence, par exemple, de la *communion* qui fusionne pour quelques instants une assemblée de légionnaires ou de chasseurs dans les célébrations eucharistiques des batailles de Camerone ou de Sidi Brahim.

Toutefois la *communion* qui s'est nouée à Krupac 1 n'est pas elle-même exempte d'ambiguïtés et de tensions. A l'intérieur du Nous de Krupac 1, durant l'encerclement, il y a des tiraillements et des « oppositions partielles ». Le lieutenant U en rend compte :

Lundi 12 juin 1994 (.) Nous avons vécu 17 jours de siège avec deux difficultés, d'une part tenir le poste en résistant à des pressions très fortes, d'autre part préserver la cohésion et soutenir le moral dans la durée. C'est paradoxalement cette dernière difficulté qui fut la plus coriace.

Et précédemment, il écrit :

Samedi 3 juin 1995 (.) Premier problème de moral et de discipline : refus d'obéissance d'un des personnels pour effectuer une tâche bénigne (.) En fait la libération des otages de Lukavitsa n'a pas eu l'effet escompté sur mes personnels. En effet les plus faibles d'entre eux ont une baisse de moral, car ils voient surtout que d'autres sont déjà été sortis d'affaire et pas eux.

Dimanche 4 juin (.) Aujourd'hui le stock de tabac des fumeurs arrive à expiration. J'ai donc 50% de mon effectif diminué psychologiquement, et bien sur c'est chez des fumeurs que des faiblesses se sont déjà révélées.

Jeu 8 juin (.) L'évolution du moral reste mon souci principal (.) En effet j'estime à 33% les personnels diminués psychologiquement, soit 3/9. Deux ont même eu un comportement pitoyable pour compenser la pénurie de tabac, en récupérant de vieux mégots dans le caniveau (.)

Ces quelques notes font apparaître un certain éclatement du petit noyau de Krupac 1. Elles suggèrent la marginalité de deux ou trois casque bleus, l'existence de rapports d'« oppositions partielles » entre « les plus faibles » et « les plus forts » et de rapports de « fusions partielles » à l'intérieur de ces deux Nous : Nous qui ramassons les mégots et Nous qui ne manifestons aucune faiblesse.

Au milieu de ces deux Nous, il y a le Moi du chef ou un autre Nous : le lieutenant U et ses sous-officiers. Durant ces moments intenses de l'encerclement du poste, à leur niveau, il leur faut modérer ces « oppositions partielles », ne pas les alimenter, tenter de resserrer le Nous de Krupac 1 : pressions, admonestations des uns et des autres, répartitions équilibrées des

tâches et partage des tours de garde par les sous-officiers comme on l'a vu précédemment, discussions à table, soutien moral y compris par le truchement de la voix du général commandant le secteur qui parle au poste à la radio ou de la visite du capitaine médecin, etc. :

Journée du dimanche 28 mai 1995 (.) 0h900 : message en phonie du général (.) Pour tous vos garçons le travail que vous faites est admirable (.) S... vous embrasse et est fier de vous.

Journée du jeudi 1 juin 1995 (.) Nouveaux travaux nocturnes sur le poste (.) Tout le monde y participe avec entrain en dépit de la fatigue et cela agrmente les discussions à tables.

Journée du vendredi 9 juin 1995 (.) Les problèmes de moral, suite et fin je l'espère. Tout d'abord, ce sont trois individus (.) qui avaient des problèmes de moral. Je les ai vus séparément, leur ai fait un discours en deux volets : une mise en garde et une mise en confiance. J'ai cherché à réveiller leur fierté et à leur faire conscience de l'importance de leur rôle dans la réussite de la mission (.) Cependant, le chef de corps souhaite faire une bascule de personnels (.) J'y suis totalement opposé pour les garçons concernés (.) pour l'équilibre du groupe dans son ensemble (.) Il n'y aura donc pas de bascule de personnels.

Dans ces dernières lignes, on devine chez cet officier une ligne de conduite qui inclut plutôt qu'elle exclut. L'exclusion – par sanctions ou par « bascule » des trois casques bleus concernés sur un autre poste – entraînerait dans le premier cas le renforcement des sentiments d'opposition dans le groupe et, dans le second cas, l'arrivée à Krupac 1 de deux ou trois nouveaux casques bleus qui n'auraient pas vécu les moments difficiles du poste serait préjudiciable à « l'équilibre du groupe dans son ensemble » : le lieutenant U aurait alors à compter avec de nouvelles formes d'« oppositions partielles » entre les nouveaux et les anciens.

Le cas de Krupac montre combien ces fameux phénomènes de *cobésion* n'ont rien de simple. Il laisse entrevoir une problématique du chef qui, à tous les niveaux, plus ou moins consciemment, plus ou moins heureusement, plus ou moins adroitement, joue avec du Moi, du Nous et des Autres, tentent de réguler deux formes distinctes de sociabilité, mais dont les effets s'enchevêtrent.

Tout cela peut se résumer dans une formule lapidaire : « Chacun son coin, chacun pour soi sans doute, mais tous ensemble ». C'est pourtant de ce jeu et de cet équilibre toujours précaire entre la différence et l'unité que le corps militaire tire ses forces vives.

C'est en empruntant ce modèle d'interprétation de micro sociabilités que nous allons observer et analyser certains de leurs facteurs et de leurs manifestations, en nous plaçant tantôt du point de vue de l'unité, tantôt du point de vue des petites unités.

2. Espaces et sociabilité

Il faut faire ici un premier constat qui pourra paraître banal. L'espace opérationnel ou celui de l'habitat constitue un facteur prépondérant qui joue de différentes façons sur les formes de sociabilité dans les unités et dans les petites unités : selon des modes d'activité sédentaires, nomades ou semi-nomades, selon des modes d'occupation et de répartition des espaces.

2.1. Au niveau des unités

Nous avons observé précédemment les différenciations qui sont ressenties entre bases arrière, bases d'unité et postes avancés. La déconcentration des formations dans l'espace opérationnel renforce de fait des Nous d'unité par rapport au Nous du bataillon ou des Nous de section et de peloton par rapport au Nous d'unité.

Le stationnement isolé de l'escadron du Batinf 4 à Zetra favorise le Nous escadron. Il renforce encore les oppositions partielles qui pouvaient exister avec les autres unités du bataillon. « La base arrière, c'est l'horreur » écrit le lieutenant N., en comparaison avec la « Tour de Babel » que constitue La Skenderija, la base du bataillon : « en résumé, on est plus tranquille à Zetra », écrit-il le 2 septembre 1995.

Mais le poste de peloton de Vogosca possède les mêmes mérites en regard de la vie que l'on mène à Zetra : « C'est magique, on vit tout seul en autarcie, on gérait note vie », déclare le lieutenant C à propos de la vie à Vogosca. On retrouve ce sentiment dans les journaux intimes du sergent EU et du caporal REI à propos de la base de Razaslje ou dans ceux du caporal chef T se réjouissant de monter avec son groupe sur les monts Igman (Cf. III^{ème} partie).

Dans les bases d'unité – *a fortiori* dans celles de bataillon –, en général, chaque petite unité possède un espace qui lui est propre, troupe et cadres confondus, ces derniers ayant ou non la possibilité de s'isoler et de dormir à part, mais les cadres et la troupe mangent et se distraient séparément. Les cadres se retrouvent en popote, les militaires du rang à l'*ordinaire* et au foyer. Cette organisation traditionnelle de l'espace d'habitat militaire opère donc des séparations entre des Nous cadres et des Nous troupe, entre des Nous de section ou de peloton. Cette double répartition des espaces – organique d'une part, par unités, petites unités et cellules élémentaires, hiérarchique d'autre part – favorise une double sociabilité : celle qui découle de l'organisation tactique – entre Nous section ou peloton – et celle qui découle de l'organisation hiérarchique – entre Nous cadres¹⁶ d'une part et entre Nous troupe d'autre part.

¹⁶ On note sur ce point une évolution au cours des dernières décennies : naguère, une séparation était également marquée entre officiers et sous-officiers par l'existence de popotes distinctes. Cette séparation subsiste encore en garnison comme en opération dans la répartition et dans la

Popotes et foyers constituent des lieux de sociabilité par fusions partielles entre les cadres d'un coté et entre la troupe de l'autre. Cela n'y exclut nullement l'existence d'une sociabilité par oppositions partielles : à la popote comme au foyer, il y a Ceux du 1^{er} peloton, Ceux de la 3, les « Jaunes » ou les « Bleus » si l'on recourt au code couleur des compagnies. La séparation organique s'entrecroise avec la séparation hiérarchique et vice-versa.

Le passage de l'un de ces lieux à l'autre n'est pas évident : les cadres peuvent avoir accès au foyer, ne serait-ce que pour les achats de biens de consommation courants ou de biens d'équipement. Les militaires du rang n'ont pas accès à la popote des cadres. Les caporaux-chefs ont un statut hybride : ils sont entre cadres et troupe, ce que traduit leur accueil ou non à la popote. Le problème est bénin. Les pratiques varient d'une formation à l'autre. Il peut néanmoins créer quelques petites tensions.

Une section a été détachée de l'unité à laquelle elle appartient organiquement en garnison pour être intégrée dans une autre unité du régiment pour la durée du séjour en Bosnie. Les premiers jours, l'intégration de cette section pose quelques petits problèmes qui se manifestent incidemment par celui des caporaux-chefs :

(Journal intime Int confid. D) Dimanche 11 juin (.) Réunion du soir : je propose d'autoriser les CCH [caporaux-chefs] à venir de temps en temps à la popote...réactions négatives de beaucoup de monde...

Lundi 12 juin (.) Le CDU [commandant d'unité]° décide d'inviter 2CCH/semaine à la popote...Manque de spontanéité manifeste. Dans la section malaise des CCH : j'attends deux jours et je fais éclater l'abcès (.) Soirée calme (.) invitation des CCH à la popote confirmée par [message]... avec en plus interdiction des CT1 10 RC [tireurs canon] en tourelle (.) ...super ! Vive la confiance.

On voit ici, combien une question mineure, liée au sentiment d'altérité fondé ou non qu'éprouve ce chef de section au sein d'une unité qui n'est pas la sienne, peut jouer subversivement et entretenir des tiraillements, si des manifestations de fusions partielles ne viennent pas neutraliser ce sentiment.

Deux situations observées à Coralici dans deux compagnies du BiB relevant de deux mandats différents illustrent par défaut les effets de ce principe de double répartition des espaces, organique et hiérarchique, sur les manifestations de sociabilité dans une unité. Dans ces deux situations, ce principe est nié. Les espaces sont différenciés organiquement. Mais ils sont indifférenciés hiérarchiquement :

Il y a seulement un ordinaire dans la base. On vit entre nous, entre sections. On mangeait

nature des espaces d'habitat.

ensemble. J'avais fait un grand apprentis avec des palettes en bois. J'ai fait fabriquer une grande table avec un abri (Entretien Int CR mai 2000).

On nous avait donné l'ordre de mélanger cadres et militaires du rang dans les bungalows à 4. Le chef de section était contraint de vivre dans un bungalow avec quatre de ses militaires du rang. Je m'étais mis une planche en bois qui me servait de bureau à l'entrée du bungalow (.). A aucun moment les cadres se retrouvaient entre eux. On mangeait et on dormait avec les militaires du rang. Il n'y avait pas de popote pour les cadres. Un point de cuisson au niveau de la compagnie. Quand ça sifflait, on allait à la chaîne. J'avais imposé un endroit où on mangeait en semble, en section. (Entretien Int B).

« On confond proximité et promiscuité » déclare le lieutenant B en entretien. Dans ces deux cas, des espaces de différenciation entre strates hiérarchiques n'ayant pas été aménagés – sans doute au nom de *la cohésion de l'unité* – « on vit entre Nous en section ». L'indifférenciation hiérarchique de l'espace habité favorise la cohésion des sections au détriment de celle de l'unité.

En effet l'espace qui n'est pas différencié hiérarchiquement se structure alors uniquement à partir de l'organisation tactique, à partir des sections. Cela renforce ou peut renforcer des autonomies de section et durcir des oppositions partielles entre elles qui ne seront pas tempérées par des lieux où les cadres de différentes sections peuvent passer un moment ensemble et échanger par delà les cloisonnements organiques.

Dans le premier cas dont nous avons fait état à propos des phénomènes de nourriture (Cf. III^{ème} partie), progressivement, la section du lieutenant CR, avec son cuisinier réunionnais habile à fabriquer du pâté de pigeon aux cèpes ou des brochettes de moineau, va s'inventer son propre point de cuisson et s'autonomiser partiellement.

Pour le second cas, le journal intime du lieutenant B procure des éléments sur la vie de l'unité qui permettent d'aller plus loin dans l'analyse. Les notes de cet officier traduisent une absence de vie de compagnie : pas de *popotte* donc, mais pas non plus de petites fêtes ou de repas de compagnie qui opèrent, même temporairement, des fusions partielles entre sections comme cela apparaît dans pratiquement tous les autres écrits. Bien plus, les réflexions du lieutenant B permettent de corréler cette organisation de l'espace avec les problèmes de commandement qu'il ressent dans sa compagnie. Ses réflexions peuvent ne pas être fondées. Elles n'en témoignent pas moins d'un malaise chez les cadres de cette unité. Il n'y a pas une compagnie mais des sections. Le commandant de compagnie fait corps avec sa section de commandement. « Il ne commande pas à ses cinq sections ». Il s'isole, rédige ses ordres par écrit et il est rarement en contact avec ses chefs de section. Des frictions se produisent avec le personnage qui commande la section de commandement, l'adjudant de compagnie : dans ses rapports avec les autres chefs de section, celui-ci joue de sa proximité avec son commandant de compagnie :

(Journal intime confid. B) 10 mai (.) Début des frictions avec l'adjudant de compagnie pour des problèmes de vie courante (.)

19 juillet (.) décidément, depuis le début, le capitaine n'a aucune confiance dans ses chefs de section (.) Il se fout complètement de ce que l'on fait car il n'y vient jamais, ni des conditions dans lesquelles on vit. Enfin, il est plus le chef d'une petite bande avec laquelle il copine que le commandant de 5 sections. C'est lui le vrai chef de section de la « commandouille » selon son expression. Mais surtout, il applique les maximes suivantes : – (.) 2/ Diviser pour régner 3/ Ne jamais trancher 4/ Rester flou et ne jamais donner d'ordre précis (.)

(Entretien confid. B) Le capitaine commandait par l'intermédiaire d'un cahier d'ordres. J'avais l'impression que c'était la transposition d'une vie de quartier en opération. Deux jeunes saint-cyriens qui sortaient d'école hallucinaient. C'était l'adjoint qui était au contact. (.) On avait comme ça des problèmes de corne cul (.)

Quand bien même ces observations déformeraient quelque peu les faits, elles disent la même chose que ce que raconte cet aménagement des espaces qui laisse aux seules sections le soin de fabriquer des Nous. Les Nous de section et les oppositions partielles qu'ils peuvent susciter entre sections n'y sont pas tempérés par des manifestations et par des forces de fusions partielles qui les transcendent dans un Nous de compagnie.

Cet entrecroisement entre des Nous organiques et des Nous hiérarchiques qui caractérise en général l'organisation de la sociabilité dans le corps militaire – en jouant d'oppositions et de fusions, du différent et du semblable ou en suscitant des solidarités horizontales et verticales – est très bien illustrée par un autre cas. Il s'agit de la manière dont le lieutenant Y organise l'habitat et les prises de repas de sa section sur l'aéroport de Sarajevo. Nous nous plaçons ici au niveau d'une formation stationnant en base de compagnie. Le lieutenant Y entrecroise les deux modes de sociabilité et d'organisation de sa section de légionnaires. Rappelons qu'il a fait cloisonner un espace de 100m² au troisième étage du bâtiment des douanes en chambres de groupes, lui-même et son adjoint disposant d'un espace cloisonné (Cf. III^{ème} partie) : chacun est chez soi, les séparations des organisations tactiques et hiérarchiques sont bien marquées, les chefs de groupe partageant toutefois l'espace de leur groupe. Le matin, le petit déjeuner se prend comme chacun l'entend dans chaque groupe. A midi, chaque groupe mange ensemble avec son chef de groupe : c'est le Nous des groupes qui prévaut. Le soir, cet officier mange avec ses cadres, les militaires du rang mangent ensemble : Nous cadres d'un côté et Nous troupe de l'autre (Entretien lnt Y août 2000). Mais, plaçons-nous maintenant au niveau de la compagnie du lieutenant Y. Toutes choses égales par ailleurs, une organisation aussi structurée de l'espace et du temps libre de cette section peut avoir des effets identiques à ceux observés dans les deux cas précédents : la vie de section risque de prédominer sur la vie de compagnie si d'autres facteurs n'interviennent pas

dans cette compagnie pour y opérer des fusions partielles entre ses différents éléments.

2.2. Au niveau de petites unités isolées

En poste de section ou de groupe, l'exiguïté de l'espace joue, pas toujours, en faveur de fusions partielles. Mais, peu ou prou, les deux modes de sociabilité y sont encore à l'œuvre.

Un espace central et un espace périphérique s'y observent. Dans l'espace central, on est ensemble : on mange et on joue, on peut aussi y travailler, ne serait-ce qu'en y faisant circuler de l'information et en y discutant des missions et en y donnant des ordres. Aux périphéries, chacun tente de faire son coin, y compris le chef de poste qui a besoin de rédiger, de s'entretenir en aparté avec l'un ou l'autre.

Le poste de Vogosca est une auberge à deux étages. Au rez de chaussée, c'est le centre, à l'étage c'est la périphérie où le chef de poste peut s'isoler partageant une chambre avec son adjoint (D'après lnt C).

Dans le chalet de Krupac 1, le lieutenant U partage une chambre avec ses deux sous-officiers. « Une armoire, une table... J'avais un bureau pour moi. Cette table, c'était le cadeau de Noël que les soldats avaient fait à mon prédécesseur, un bricolage... Ils en avaient marre d'apercevoir leur lieutenant assis sur son lit en train d'écrire sur ses genoux » (Entretien lnt U) : ce geste traduit bien comment le cloisonnement spatial qu'opère la division hiérarchique d'un espace d'habitat peut être « traversé » par des rapports de fusions partielles qui se nouent entre un petit chef et ceux qu'il commande.

Dans ce poste, le lieutenant U densifie et ritualise les actes qui rassemblent dans l'espace commun :

Je donnais des cours de Français et d'orthographe le matin (.) Le soir, la TV était allumée à 18h00, elle était fermée durant le repas. Tout le monde se mettait à table à heure fixe. On prenait un apéritif tous les dimanches. Tous les soirs, il y avait un briefing, je les tenais au courant (Entretien).

On a déjà vu les problèmes que posent les gardes astreignantes dans ces postes isolés à faible effectif. Dans ces espaces exigus, où chacun sait ce que fait l'autre, des oppositions partielles entre Moi et les Autre peuvent s'exaspérer si le petit chef n'y porte pas attention : « Moi, j'ai pris plus de tours de garde que Lui ». Le sentiment d'injustice peut y faire ses ravages, comme le remarque le lieutenant U en entretien :

Pour la garde, c'était un sergent qui organisait, je vérifiais. La dernière chose à bouger, c'est le tour de garde. Ne pas bouleverser le tour de garde, une volonté de justice.

Le poste Onu au col de Javorak en octobre 1994 présente un autre cas. La section qui le tient est sous tentes. L'un des groupes occupe par relève le poste du Bjelasnica. L'espace commun, c'est la popote de section : deux tentes modulaires près de la cuisine. Chacun des deux groupes présent sur le poste a sa propre tente. Le chef de section dort dans une autre tente avec son adjoint, avec l'équipe de commandement et celle du Vab canon de 20mm. Il n'a pas de coin à part : « Mon lit était simplement un peu isolé ».

Cette configuration des espaces n'aurait sans doute guère d'incidences si elle n'était pas renforcée par des types de mission qui procurent une certaine autonomie aux trois groupes. Un groupe est périodiquement autonome sur le Bjelasnica. Comme on l'a vu dans les parties précédentes, cette section n'est jamais utilisée avec la totalité de ses trois groupes et ceux-ci agissent souvent sous une autorité autre que celle du chef de section. « Je n'étais jamais utilisé avec ma section. Le roi c'était le chef de groupe ! » déclare en entretien le lieutenant E. Le 6 octobre 1994, deux de ses groupes ont participé avec le commandant de bataillon à deux actions successives contre les Bosniaques. En soirée, lors de la seconde action, alors que sur ordre ses deux groupes disponibles sont sur le Bjelasnica face à des Bosniaques, lui-même est tenu de rester au poste de Javorak. « J'étais furieux ! », déclare t-il encore à propos de cette journée.

Dans ce cas, l'absence de missions menées en section renforce les oppositions partielles que produit l'espace réparti par groupe. Le chef de section n'a guère de moyens pour créer des fusions partielles entre ses groupes. L'organisation des approvisionnements de sa section par l'ordinaire de la compagnie n'arrange pas son problème. En effet, certains produits de cet ordinaire sont livrés pour être consommés en section. Leur partage entre le poste de Javorak et celui de Bjelasnica est parfois délicat :

Arrivait à Javorak toute la nourriture pour la section. On m'apportait par exemple un seul gâteau, mais à qui j'allais le donner ? Il avait une bouteille de whiskey, une bouteille de Ricard. Je m'attachais à favoriser le groupe qui n'était pas avec moi, celui qui était sur le Bjelasnica. Mais, l'éloignement aidant, ils étaient persuadés que je faisais de la rétention (Entretien).

« L'alimentation, ça peut être un facteur de cohésion mais aussi de division », note cet officier. « Des problèmes de corne cul » ? Certes. Mais rien n'est innocent dans ce jeu social que doit réguler un petit chef pour ne pas alimenter de tensions internes. A Javorak, on voit comment, dans un contexte opérationnel peu favorable, un facteur incident – la répartition de la nourriture – vient encore renforcer dans cette section des oppositions partielles entre groupes, entre Ceux d'en haut (sur le poste du Bjelasnica) et Ceux d'en bas,

entre Nous et le chef de section avec son équipe de commandement.

Là où les postes sont tenus par des groupes de combat, la problématique du chef de groupe est de même nature : on atteint alors le niveau des interactions interindividuelles. Certes, la vie des groupes installés dans un espace restreint, la table commune au milieu, le poêle sur lequel le café fume en permanence, les gestes et les odeurs de l'intimité offrent des moments qui peuvent toucher à la *communion* – pour reprendre le concept de Georges Gurvitch :

(Goisque, p. 66) *Heureusement, l'ambiance est chaude à l'intérieur du poste, on se croirait dans un refuge de haute montagne (.) Épuisé, j'ai repris mon souffle avec les copains (.) Le chef de poste a préparé des litres de café (.) des blagues, l'amitié, la camaraderie autour d'une boisson chaude et d'un paquet de biscuit (.)*

(Ibidem, p. 78 82) *(.) Nous apprenons à avoir des joies toutes simples (.) préparer le café pour le camarade qui monte la garde, s'habiller discrètement à 3 heures du matin pour aller prendre la relève, faire la lessive de celui qui est en patrouille (.) On découvre les copains, ils se dévoilent (.)° En six mois, la complicité et le respect ont eu le temps de se nouer (.) Ce n'est pas vraiment la mission qui est passionnante, mais plutôt la façon dont nous la remplissons. Dimanche 9 octobre (.) l'ambiance est toujours aussi bonne autour du chef J., et les gens ne veulent pas quitter la position.*

(Journal intime sgt EU) *Mardi 11 octobre (.) Dans la salle commune du poste du chef A., la chaleur humaine rajoute à celle du poêle un sentiment de bien être (.)*

Vendredi 21 octobre (.) je pars avec D. raccompagner B. à Gradina (.) Br. est déposé au passage à UI. L'ambiance semble excellente, autour du capitaine M, qui semble un père de famille, la grosse table en bois et les chasseurs autour (.) Une belle scène de vie et l'exemple d'un chef près de ses hommes (.)

Dès le camp de cohésion effectué en France, des appelés ressentent ce sentiment du Nous et cette interdépendance entre les Moi et les Autres au sein d'un groupe :

(Témoignage écrit. Igman 94 avant le départ) *(.) Le camp de cohésion est très utile, il renforce les liens du groupe de combat (.) Ici ce n'est plus comme à la caserne, nous sommes ensemble sous la tente, nous découvrons les limites des autres, nous sortons de notre individualisme (.) Là-bas quelle sera notre réaction contre les balles réelles, On sera peut-être saisi par la peur, couché on ne pourra rien faire. Alors le fait de bien se connaître nous aidera à surmonter notre peur. Savoir qu'un copain vous aidera dès qu'il arrivera quelque chose, c'est ça la cohésion. Pour n'importe quoi, pour une cigarette (.) ou si on est blessé par exemple (.) Savoir qu'un copain va pouvoir vous sauver, c'est hyper important, ça va du petit détail à la vie qu'on sauve.*

Pour autant, cette vie de groupe où l'on se pelotonne les uns contre les autres n'exclut nullement des sentiments d'altérité et des oppositions partielles. Marc

Benda et Francis Crémieux décrivant la répartition des espaces dans un Vab, rendent compte en quelques lignes du phénomène. Eux-mêmes, à la tonalité de leur récit, se ressentent comme « étrangers » au groupe dans lequel ils vivent :

(.) Pour tous, les journées sont souvent longues dans ces blindés, qui, sous le soleil, chauffent parfois au point de ressembler à des fours (.) Pendant ces patrouilles, le conducteur est seul à l'avant du Vab. Le chef de groupe est normalement à ses côtés, à la place du passager, souvent debout sur son siège, la tête hors du Vab, derrière la mitrailleuse de calibre 12,7. Conducteur est une bonne position pour voir : pour voir la route, les gens, les soldats aux points de contrôle. Pour comprendre aussi ce qui se passe. La radio, installée à l'avant, grésille continuellement dans ses oreilles. Avantage de taille : le temps passe vite. Mais on se sent un peu seul (.)

Derrière, où s'entassent cinq à dix soldats, l'ambiance est différente (.) S. dort. Il dort toujours. Baladeur sur les oreilles, roman policier ou livre microélectronique dans les mains, il lit quelques minutes puis s'effondre (.) D. a le look Rambo (.) Amateur de salle de musculation, il s'est vu attribuer depuis le début le titre d'« adjoint du chef », maigre privilège, si ce n'est pour s'imposer continuellement à la trappe de l'arrière droit (.) Les autres organisent des tours pour les deux autres trappes de l'arrière du véhicule. Parmi eux, I., breton, carrossier dans le civil, vingt ans à peine. Son job ? Conducteur Vab suppléant. R., quant à lui, est réunionnais, sans rien dans le civil. Il sait à peine lire et écrire et joue le rôle de l'adjoint de l'adjoint. Il respecte ses chefs, tous et toujours. C. enfin (.) Il est le seul dont le verlan soit vraiment la langue. Sdf avant d'entrer à l'Armée (.) Si certains gradés font preuve d'attention à son égard, d'autres ne lésinent pas sur les moqueries (.) (Benda et Crémieux, p.129-130).

Le sergent EU, déjeunant au poste de Bjelasnica en novembre 1994 fait une observation de même nature : « L'accueil chez L est sympathique, simple. Son groupe assez différent, chacun a une personnalité étonnante, le bougon du groupe étant X ». Le « bougon du groupe », c'est REI dont nous avons analysé les états de fatigue et de tension en troisième partie. Il est bien dans ce groupe, mais l'isolat lui pèse. « J'ai besoin d'un ami et d'amour » écrit-il en novembre, ce que manifestement aucun de ses pairs dans ce groupe ne lui apporte :

Je suis entouré de gens complètement froids et terre à terre. Je crois que nul ne pense comme je pense (.) Tous se comportent comme des humains vivants et morts, sans espérance si ce n'est de devenir riche, sans autre attente que de baiser la femme (.) sans autre rêve que celui de reprendre le cours de leur vie nulle à chier (.) J'ai la nette impression d'être la seule personne à cultiver un jardin secret, à vivre de rêves, de rébellion contre une vie planifiée et monotone sans richesse..

Discussions à table. Lorsqu'il descend du Bjelasnica pour rejoindre la base d'unité à Razašlje, « outre la « première bière depuis quinze jours » qu'il y boit, il

est heureux de retrouver des « copains de la compagnie » :

08.12 (.) Je revois ici plein de gens que j'aime bien et que je n'ai pas trop l'habitude de voir. C'est bon pour le moral.

On voit à cette notation un besoin d'affectivité qui ne trouvera parfois à se satisfaire qu'en franchissant les cloisonnements de l'organisation organique et hiérarchique. Dans le groupe, c'est auprès de « Bob », son chef de groupe qu'il va trouver l'amitié qu'il recherche :

30 octobre (.) Discussions avec Bob pendant 1 bonne heure et demie. Pour lui remonter le moral, cela a été réciproque, il m'a tout raconté !!! C'était sympa (.)

04.11 (.) Je suis bien content de m'entendre avec le sergent L. On se remonte le moral en semble.

Le 18.11 (.) Moralement, dès que je pense, je vis dans un vide profond traduit par la « perte » du souvenir et de la mémoire et le manque d'amitié ou tout simplement de relations franches et sincères (.)

28.11 (.) J'ai toujours besoin d'un ami et d'amour (.) Demain, je pars en binôme avec le Sgt L à JKA, je suis vraiment content car nous allons être tous les deux tranquilles.

Toutefois, cette complicité entre ce sergent et REI a pu introduire dans le groupe des sentiments contradictoires. Tout dépend en l'occurrence de l'attitude du chef vis à vis des autres membres du groupe. Dans un groupe, des fusions partielles entre les uns crée des sentiments d'exclusion pour les autres et des oppositions partielles dans ce groupe. Et là aussi, celles-ci pourront trouver à se modérer dans des espaces et dans des moments fusionnels qui ré-unissent tous les membres du groupe, ne serait-ce que dans la plaisanterie au détriment des Autres groupes ou sections ou de la hiérarchie :

10.11 sur JKA (col de Javorak.) (.) Bien meilleure ambiance dans le Vab, nous avons bien rigolé (.) en mangeant ensemble tout à l'heure (Journal intime, cal REI).

3. Sociabilité de voisinage

Le comportement de Jacques Lorentz à Malesnica révèle comment certains individus se construisent leurs rapports sociaux en jouant adroitement de ces deux modes de sociabilité. Il forme avec ses proches un cercle intime. Mais il neutralise par ses relations externes avec d'autres groupes ou avec des sous-officiers les oppositions partielles que pourraient susciter ses apartés.

Conducteur dans une section de commandement implantée dans le motel de

Plitvice, il crée une sorte de club intime dans la chambre qu'il partage avec un ou deux casques bleus. On s'y retrouve souvent à plusieurs. En même temps, il se ménage des relations avec son adjudant chef de section ou avec tel sous-officier. Les réactions qu'il pourrait provoquer en faisant de sa chambre un « foyer » bien alimenté de ses rapines et fréquenté par quelques familiers sont neutralisées par son entregent – ou plutôt par son *entre gens* : c'est à lui qu'il est demandé d'installer une salle commune avec bar pour toute la section :

Petit à petit, nos chambre devenaient esthétiques et même confortables (.) Dans ma chambre, nous devions partager les douze mètres carré entre trois hommes (.) Mes camarades venaient volontiers déguster quelques tranches de saucisson accompagnées de quelques gorgées de rouge. Des moments authentiquement sacrés (.)
(.) Le lendemain matin, le chef L. me demanda un certain travail : (.) il voulut que j'aménage une salle dans le but de la rendre attirante et confortable pour la section (.) Trois jours plus tard, lors de son inauguration, la salle fut baptisée « Jaco di Lorenzo ». (Lorentz, p. 83 et 112).

Après l'investissement du poste de Malesnica par les Croates en janvier 1993, il pérégrine avec sa section sur différents sites. Mais là où il se trouve, il reproduit le même processus. Il recherche d'abord un espace bien à lui où il puisse recevoir ses copains. Puis, il va à l'extérieur, notamment aux cuisines, y entretenir quelques relations de façon à pouvoir offrir le vivre en même temps que le couvert. Toutes les occasions sont bonnes pour faire de nouvelles rencontres, de nouvelles expériences, et nouer ainsi des relations avec d'autres Nous. L'individu pratique une sociabilité par fusions partielles qui crée sans nul doute des oppositions partielles. Mais il parvient probablement à les tempérer en multipliant ses liens avec d'autre Nous que le sien.

Son unité ayant quitté Maslenica, il est d'abord détaché à Lovinac avec une partie de sa section, puis rejoint Matrac, une ancienne base logistique du Batinf 1, où sa compagnie est déjà stationnée. Là, il se met immédiatement à la recherche d'une chambre. Il l'aménage, il invite un copain pour tester son hospitalité, ce qui ne va pas sans une visite à l'ordinaire de compagnie pour « y faire ses courses ». Quelques jours plus tard, il se joint à deux Maghrébins – un autre Nous – pour faire Ramadan !

Finalement, c'est en montant les marches de la grande maison que je me trouvais une petite piaule (.) Plus tard dans la cave, je trouvais deux chaises, une table et deux palettes que j'allongeais sous mon matelas. Peu à peu, la petite chambre devint confortable voire accueillante. Afin de vérifier cette affirmation, j'invitai Bonnier. Il ne me restait plus qu'à faire mes petites emplettes chez Micquet, le chef cuisinier. Dans ce site, je détestais manger avec la compagnie : il fallait y aller avec le casque sur la tête et le gilet pare-éclats. Ainsi, avant chacun de mes repas, je me rendais dans les cuisines pour y faire mes « courses ». En ce

deuxième jour, à l'occasion de la venue de Bonnier, j'avais de quoi faire un festin (.) sur la table, il y avait du pain, du saucisson, des tomates, du fromage et une bouteille de Bordeaux (.)
(.) Premier jour de Ramadan. Je voulais essayer de le faire en compagnie de Ouafai et du sergent S., les deux Maghrébins de ma section (.) Le premier soir, au terme d'un insupportable jeûne, Ouafai avait préparé une sorte d'omelette avec des champignons. C'était délicieux (ibidem p. 160-162).

Il ne jeûnera pas longtemps, défaillant à la seule vue d'un œuf à la coque. L'intérêt de ce cas réside dans le type de sociabilité qu'il incarne : une « sociabilité de voisinage ». Celle-ci permet à un individu – mais aussi à unité ou à une petite unité par le truchement de ses chefs qui la pratiquent – de se multipositionner, d'être reconnu et accepter dans différents Nous.

Or, c'est sur ce type de sociabilité que s'appuie une unité ou une petite unité, lorsque, ses équipements ou ses soutiens logistiques ne pouvant satisfaire ses besoins, il lui faut alors capter dans son voisinage des produits, des matériaux et des services qui lui permettront de « faire avec », en bricolant ou en « bidouillant ».

L'attitude de l'adjudant SE, adjoint dans une section d'artillerie sol-air durant la guerre du Golfe illustre le propos. Il s'appuie sur ses relations pour récupérer tel ou tel matériel ou faire faire par d'autres ce qu'il n'a pas les moyens de faire. Sa section rattachée à un régiment détache ses groupes pour assurer la protection anti-aérienne des unités de ce régiments ou de tel autre régiment. Il a des relations dans toutes les unités qu'il voisine, parmi les pilotes d'hélicoptère, chez les légionnaires du 2^{ème} Rei, dans les Troupes de marine auxquelles il a appartenu, chez les Spahis, avec les Américains, etc. Comme Jacques Lorentz, c'est un joyeux que, d'après ces notes, ses artilleurs apprécient. La table de la section est bien garnie, ne serait-ce que par les colis de victuailles que lui adressent ses amis de Tarbes. L'hôte de passage y est toujours bien reçu :

Miramar le 23. 10.90 (.) 12h45 Repas, nous invitons à notre popote l'adjudant L., le chef G., le Bg/C B., super repas.

Miramar le 12.11 (.) 20h00 retour au camp et repas, les gars de la commandement ont préparé une table avec une bougie dessus. C'est mon anniversaire.

Le 13.12 (.) Le soldat D. m'offre un peu de whiskey dans du coca. Ca fait du bien où ça passe.

Le 29.01 frontière irakienne (.) 09h30 Retour au campement. 10h00 J'ouvre une boîte de foie gras et une boîte de confit en morceau. Dégustation avec l'adjudant, le chef L., les Bg/C T., L. et D. Bon petit casse-croûte.

Le 5.02 (.) J'ai reçu un colis par l'adjudant M. avec une bouteille de whiskey dedans. Super ; ce soir obligé, il va y avoir des heureux.

Le 28.02.91 (.) Nous discutons avec des américains des spéciales forces. Ils son trois, un

capitaine, un adjudant et un chef. Sympa, bonne discussion (.) et échanges de souvenirs. J'ai hérité d'un béret irakien avec l'insigne. Par contre le chef a récupéré mon béret rouge en souvenir (.) Le chef américain est à côté de nous et je lui donne une boîte de pâté de chevreuil. Et il m'offre une boîte de beurre de cacahuètes. C'est infect.

Son passé comme l'*entre gens* qu'il cultive lui occasionnent des rencontres et de nouvelles connaissances. Des coopérations s'instaurent entre sa section et les unités voisines. Pratiquement, le jour de l'an, avec son chef de section, il passe sa journée à offrir ses vœux aux uns et aux autres. Dès que sa batterie se regroupe, il passe « dire le bonjour ».

24 Septembre 1990, à bord de l'Estérel (.) Je retrouve au hasard dans les escaliers deux caporaux-chefs du 6^{ème} RCS, qui étaient avec moi au Tchad à Faya-Largeau. Comme quoi, le monde est petit.

Le 1.11.90 (.) Deux pilotes de Puma me demandent de leur faire une petite explication du « Mistral » (missile sol-air et son poste de tir). Ils sont repartis je pense contents et convaincus de la performance de notre système d'armes.

Le 2.11.90 Je vais boire le café chez les gars du 11° Rama.

Le 21.12 (.) 12h15 Le lieutenant F. du 11° Rama vient nous rendre visite. Petit apéritif dans la tente Pastis et petits gâteaux.

Le 12.12 (.) Je suis invité à boire le café au 21° rima par mon copain B., super de retrouver les copains perdus de vue depuis 7 an.

Le 15.12. (.) Mon copain du 21^{ème} Rima vient prendre le café. Nous programmons de l'instruction avec nos matériels et leurs matériels pour les jeunes.

Le 1.1. 91 (.) 08h00 La garde vient nous réveiller car nous devons être (.) pour 09h00 au PC du 2° Rei pour souhaiter les vœux au général F. (.) 10h00 Nous allons souhaiter les vœux à la pièce sur position. Puis nous allons à la batterie souhaiter les vœux au cne et aux cadres 11h45 Nous allons au 11^{ème} Rama aussi pour donner les vœux (.) 14h00 Nous nous préparons en treillis sable, car le cne vient nous présenter les vœux (.) 17h10 Avec le chef L. et l'adjudant, nous allons souhaiter les vœux à la 1° section. 18h30 Retour au campement (.) Je retourne au CO pour récupérer du courrier et donner mes vœux aux copains des transmissions.

Le 1° 03.91 (.) Nos copains américains sont sortis reconnaître une cache irakienne, et ils vont me ramener des effets irakiens (.) 19h00 Nous mangeons du pâté de canard au poivre offert par le Bg/C Dt. 20h00 Nous sommes invités, le Mdl S. et moi à boire le café dans la tente des américains. Super ambiance et bonne soirée.

Le 06.03.91 (.) A côté les Américains démontent et rangent leurs affaires . Nous les aidons ; des photos sont prises avant le départ. 0h30 C'est le départ pour eux, nous les regardons partir avec un petit pincement au cœur.

Le 13.03 (.) 10h00 Les Crap [unités spéciales des troupes aéroportées] viennent nous rendre visite. Ça fait plaisir de les voir, en plus nous avons des renseignements exacts sur l'accident qu'ils ont eu (.) Puis je retrouve avec joie les gars du 11° Rama (.) Super.

Le 10.03 (.) 17h00 Nous prenons la route, direction l'aérodrome pour rejoindre le reste du régiment (.) 18h00 Nous retrouvons tout le monde. Ca fait plaisir depuis plusieurs mois sans les revoir (.) Ca fait plaisir de se retrouver enfin.

Le 11.03 (.)07h00 Je vais faire le tour de la batterie pour donner le bonjour.

A ces extraits, on voit la richesse de la vie sociale de ce sous-officier et de sa section. Mais du coup, lorsqu'il s'agit de creuser des trous individuels et collectifs à la pelle dans un sable dur comme de la roche, on fait appel aux copains du Génie qui se détournent d'une mission pour venir avec leurs engins faire en quelques quarts d'heures ce qui aurait pris une journée. On a de même recours au chef d'atelier du 21^{ème} Rima, encore un copain, pour démonter et souder, transformer les caisses des véhicules et permettre un chargement plus pratique des impedimenta (Cf. IV^{ème} partie). Il fait froid, pas de chauffage : on récupère chez les pilotes de *Puma* des poêles à kérosène. A lire les notes de ce sous-officier, des mannes inattendues tombent sur sa section :

Miramar, le 3.01.91 (.) 12h15 Je mange dans la tente avec l'adjudant, plus de gaz (.) 15h00 Je me prépare, car je vais au 21^{ème} Rima pour voir le travail sur la P4. le 21 nous laisse une télévision et un magnétoscope. Super. Avec l'adjudant nous installons vite le tout pour avoir enfin un film ce soir.

Miramar le 4.01.91 (.) Je descends au 6^{ème} Rcs (régiment de commandement et de soutien) pour récupérer une parka, et l'adjudant L. me donne une machine à laver puis des boîtes de canard confit.

Le même jour, le 4 janvier, l'adjudant SE fait une démarche qui illustre parfaitement ce réseau d'échanges, de don et de contre don qui s'est créé – ou qu'il a créé – autour de sa section. A la popote improvisée, on manque de gaz : pas de gaz, pas de bon repas. En fin d'après-midi, il descend au centre opérationnel du 21^{ème} Rima auprès duquel sa section est détachée : « 18h40 Je remonte, et en passant je donne le bonjour aux potes des transmissions, heureusement car grâce à eux j'ai du gaz ». Le lendemain, il note : « 12h20 (.) Nous passons à table. Enfin, nous avons du gaz et cela grâce à un Bg/C L. du CTO [centre transmission] ».

C'est de ces types de personnage et de cette sociabilité de voisinage qu'une unité combattante tire certaines de ses capacités à vivre l'adversité, à faire coopérer ses petites unités et à coopérer avec d'autres unités. Mais comme l'indique cette observation d'un sous-officier rédigée en Bosnie, cette sociabilité n'est pas partout répandue :

(.) Il ne se passe plus grand chose, et les petits problèmes relationnels apparaissent au grand jour. La compagnie ne tourne que quand chacun est dans son coin (.) Bref, tout le monde crache sur le voisin, alors qu'individuellement, ce sont des types valables.

4. Commensalites, libations et fêtes

Dans son analyse des rites profanes, Claude Rivière insiste sur l'acte du manger, sur ses différenciations culturelles dans le choix et dans les modes de préparation des aliments, dans l'organisation de leur consommation, etc., mais aussi sur sa fonction d'échange : « Partager avec les autres la nourriture, c'est souvent inscrire une identité individuelle dans une identité groupale ». L'acte de manger constitue en lui-même une « rhétorique sociale » (Rivière, p.190).

Nous avons déjà vu s'exprimer cette rhétorique sociale à maintes reprises dans les développements qui précèdent ou dans les observations de la troisième partie sur l'aménagement des espaces, sur les modes de préparation et de prise des repas ou encore à propos de la fonction de *détente* que remplit la fête.

Sur ce théâtre d'opérations où la tension est omniprésente, la nature, l'organisation, les formes du manger et du boire ensemble, celles de la fête qui elle-même ne va pas sans manger et sans boire, sont d'une extrême diversité. Considérons plus particulièrement ce qui se passe en temps ordinaire et lors des fêtes officielles.

4.1. Commensalités et libations du temps ordinaire

4.1.1. *Offrir, recevoir, ré-unir*

On mange et on boit généralement entre soi : entre cadres et entre troupe à la base, en section, peloton et demi peloton, groupe et équipage dans un poste isolé. C'est la normale. Ces commensalités entre soi débouchent parfois sur une fête improvisée. Tout dépend de l'ambiance, de la tension que l'on ressent, de l'initiative d'un cadre ou d'un boulot en train :

Jeudi 13 juillet (.) Le soir exercice de nuit. Au retour l'anniversaire du sergent B. dégénère et tous les cadres se retrouvent tondus vers 2h du matin sans réticence de certains d'ailleurs (.) Un vent de folie a soufflé sur l'escadron et souffle le lendemain puisque la mode Krisna gagne un grand nombre de marsouins (Journal intime Int N).

Lundi 3 octobre (.) Retour au PC où on fête les 22 ans de B... Un pudding au chocolat et une tarte au poivre. Il reçoit un beau couteau de poche et semble touché (Journal de marche sgt EU).

Mais ce manger et ce boire entre soi sont parfois rompus – momentanément, individuellement ou collectivement – par des manifestations qui traversent les

clivages hiérarchiques ou les organisations tactiques. Dans les unités d'engagés des militaires du rang aiment souvent offrir un verre à un officier ou à un sous-officier et inversement :

Dimanche 13 août (.) Le soir, Nono, D. et moi dînons à PTT building dans le wagon de Tito avec M., F., B., R. Ayant commencé à l'apéro chez les Caporaux-chefs du 4 sur invitation de F., je me couche vers 1h, très fatigué. Après une excellente soirée où nous avons refait le monde (.)

Il n'est guère d'unité qui au cours du séjour n'organise une commensalité un peu exceptionnelle qui rassemble tous ses membres – *repas de cohésion* – ne serait-ce que pour célébrer la fin du séjour. L'intention implicite ou non est de créer momentanément des fusions partielles entre des Nous en oppositions partielles : officiers, sous-officiers et troupe, sections et pelotons mangent et boivent ensemble. La Bosnie est un pays de mouton. Le méchoui se pratique fréquemment pour de telles occasions :

Dimanche 16 octobre (.) de retour à la base, nous retrouvons les chasseurs autour du mouton qui finit de rôtir. Le méchoui est superbe, la table est installée dehors, c'est dimanche, jour de repos et ça se sent. Nous dégustons de la bonne viande, depuis plusieurs jours, nous mangeons les rations, et nous apprécions à sa juste valeur (Journal de marche sgt EU).

Samedi 26 août (.) Repas escadron sous forme d'un méchoui, avec 5 moutons achetés sur Igman par l'intermédiaire du beau frère du capitaine commandant. C'est l'occasion de faire une fête au niveau escadron (.) et de fêter les 30 ans du commandant d'unité qui offre le champagne à tout le monde (Journal de marche cne Z).

L'isolement des postes ou à l'inverse le voisinage entre bataillons et entre formations qui ont peu l'occasion de se côtoyer appellent des hospitalités et des invitations réciproques. Nous avons vu en troisième partie l'importance que prend pour les postes isolés le *recevoir*. Qui reçoit est reçu.

Le fait d'être à Vogosca pour les pelotons de l'escadron du Batinf 4 modifie totalement la relation que les marsouins entretiennent habituellement avec leur capitaine dans la base de Zetra : il vient chez Nous, dans l'intimité de Notre table commune. Il est probable que les pelotons rivalisent plus ou moins entre eux dans la réception qu'ils offrent à leur capitaine :

Dimanche 6 août (.) le Cne...arrive sur le poste vers 18h45 pour y manger et y passer la nuit. Après un excellent et copieux repas (viande cuite au feu de bois, haricots, champignons et vin rouge), suivi d'une sanglante défaite à la belote avec moi-même, battus 2 à 0 par C. et D. (.), il s'endormira vers 22h30.

De même sur le secteur de Sarajevo, on se reçoit souvent de bataillon à

bataillon sous des prétextes divers :

Lundi 14 août (.) Les LTN [lieutenants] du Batinf 5 invités à dîner n'ont bu que l'apéro car ils devaient être rentrés pour 08h00, ce qui a fait rire tout le monde : 4 lieut. d'active cela craint un peu tout de même !!

Samedi 19 août (.) Le soir dîner grandiose au Bat 2 pour fêter la naissance du 3ème garçon de P.(.) Nous sommes calmés par le dîner : sandwichs crudités-jambon fumé puis salade riz tomate-concombre-oignon ensuite brochettes de bœufs avec des frites suivi de fromage et d'un gros cadeau le tout arrosé de vin (Journal intime, lnt N).

Ces invitations entre bataillons ne touchent guère la troupe. Toutefois, lorsque deux unités appartenant à des bataillons différents sont amenées à coopérer momentanément et que leur coopération a quelque chose d'insolite ou d'inhabituel, cela ne va pas sans une commensalité ou sans libations exceptionnelles réunissant momentanément officiers, sous-officiers, militaires du rang, sections ou pelotons portant des couleurs d'armes ou des insignes de bataillon distincts. Le mélange peut être détonnant.

Durant l'été 1995, lors du blocus de Sarajevo par les Serbes, le capitaine commandant l'escadron du Batinf 4/IV stationné à Zetra a quelques difficultés pour s'approvisionner en vivres frais et en matériels par des voies normales. Il sollicite l'aide de son beau-frère. Celui-ci commande une compagnie de sapeurs du bataillon de Kakanj détachée dans les monts Igman du côté de Malo Polje. Des liaisons sont organisées entre Malo-Polje et Zetra. Les sapeurs livrent à l'escadron ce qu'il n'obtient pas par les voies du bataillon. Le 12 août, le beau-frère et ses sapeurs font une liaison sur Zetra. Ils y couchent. L'accueil est à la mesure du service rendu :

Samedi 12 août (.) Livraison de matériels d'organisation du terrain, sacs à terre, bastion wall, concertina, ciment et de vivres frais par le capitaine D. commandant la compagnie génie de Kakanj travaillant actuellement sur Igman.

Dimanche 13 août (.) Départ du capitaine D. et de ses sapeurs, venus nous apporter des approvisionnements et des matériels d'organisation du terrain. Soirée de réception hier dont ils se souviendront (Journal de marche cne Z).

La fréquence, la nature de ces repas ou de ces libations de circonstance qui font rupture du temps ordinaire, ce qui s'y passe et ce qui s'y noue varient selon les coutumes des unités et le style de leur chef, selon les situations, selon que l'organisation est spontanée ou préparée, selon leur économie, etc.

S'agissant de leur économie par exemple, elle se différencie assez fondamentalement selon que les prestations d'aliments et de boissons sont prélevées sur les ressources de l'*ordinaire* des unités ou donnent lieu à des dépenses individuelles. Dans le premier cas, on se contente d'initier une telle

manifestation et de l'organiser. Dans l'autre cas, on offre. On y va de sa poche. Bien des cadres ou des militaires du rang dépensent ainsi en opération une partie non négligeable de leur solde dans ces prestations offertes à l'entourage : dans le passé, il était alors question de comportement de *seigneur*, le terme renvoyant d'une certaine façon au « potlatch », cette prestation somptuaire de chefs indiens du Nord-ouest américain qui détruisent tout ou partie leur propriété pour asseoir leur prestige ou celui de leur clan (Mauss, p. 151-152). Offrir le champagne à un escadron pour fêter son trentième anniversaire procède de ce type de phénomène.

Ces commensalités et ces libations offrent des degrés variables de fusions partielles. Bien des ingrédients doivent être au rendez-vous pour qu'elles culminent dans le chant choral fusionnel, dans la fête improvisée assortie de déguisements et de pantomimes, mais cela arrive :

Dimanche 16 octobre (.) Le méchoui est superbe (.) L'adjudant C. a été maître d'œuvre des préparatifs ainsi que du découpage. De P. en profite pour faire un petit sketch avec l'adjudant D., le vin coule et les esprits s'échauffent ! L'ambiance est bonne enfant, première tentative de cohésion du groupe. Le capitaine médecin de Tito [médecin du bataillon invité] est venu, il n'est pas déçu du voyage. (Journal intime Sergent EU).

Samedi 26 août (.) A 20h, l'escadron se retrouve dans le bowling pour le repas d'anniversaire du capitaine. Le (.) peloton s'y fera remarquer (.) pour sa très libre interprétation des petits rats de l'opéra : S., C, B. et M. déguisés en danseuses étoiles aux bras de A.(.) sous la brillante direction artistique du Sch M. Sacrée soirée (Journal de marche, Int C).

4.1.2. Les libations alcoolisées : abus et limitations

La consommation de boissons peut tourner à l'ivresse. On touche ici au phénomène de consommation d'alcool en milieu combattant. Les interdits qui pèsent ou non sur cette consommation, leur respect et les pratiques effectives paraissent d'une grande variété.

Ici, on emprunte volontiers au modèle du légionnaire pour lequel la canette de Kronenbourg fut longtemps une fidèle compagne. Ce modèle est aujourd'hui plutôt dépassé, ne serait-ce qu'en raison de l'évolution d'un recrutement où la culture germanique n'est plus dominante.

Toutes choses égales par ailleurs, nos observations sur ce théâtre d'opérations tendent à indiquer que l'abus d'alcool et l'ivresse qui peut en découler seraient beaucoup moins tolérés dans les unités d'élite ou réputées telles, que dans les unités qui n'ont pas cette réputation. Les interdits seront par ailleurs d'autant plus prégnants que l'unité est solidement encadrée et se trouve dans la zone des combats :

Pour fêter la fin de la mission, avec un peu d'avance certes, aujourd'hui a lieu un méchoui

pour l'ensemble de la base. A 18 heures, la compagnie est ivre morte, du capitaine à chacun des militaires du rang (.) Seule, une section, la section d'alerte tient debout (Benda et Crémieux p. 160).

Les développements que Marc Benda et Francis Crémieux consacrent à la consommation d'alcool dans la base de Velika Kladusa au cours de leur séjour en 1994 en disent long sur les pratiques dans une base arrière de bataillon qui, du moins jusque'en août 1994, est assez éloignée des combats :

Aujourd'hui, notre section a été rassemblée dans le garage de la compagnie pour un repas commun de brochettes et de salades. Les aliments principaux, à mesure que l'après-midi avance, sont bien sûr le vin et la bière (.) Il était officiellement permis de s'enivrer, tout en restant dans les limites du raisonnable. En fait de raisonnable, la moitié des soldats se trouvèrent assommés en trois heures de temps (.) Les gradés n'ont pas échappé à la règle, même s'ils ont paru mieux se dominer (.)

(.) Les occasions de boire ne sont pas rares à la base (.) Certes, il y a des restrictions officielles. Par exemple, les appelés n'ont le droit d'acheter de la bière qu'en dehors des heures de service, le nombre de bouteilles par soldat étant limité (.) Mais ces mesures ne s'appliquent pas aux engagés qui peuvent boire, eux, autant qu'ils veulent (.) Comment dès lors empêcher les appelés de s'enivrer quand l'autorité ne donne pas l'exemple ? (.) Les représailles contre les consommateurs invétérés d'alcool se compliquent à cause de la traditionnelle méthode de commandement : « Faites comme vos chefs (.) et vous serez de bons soldats ». Lorsque les soldats imitent l'alcoolisme de leurs chefs, il est très difficile de les condamner. Ces beuveries peuvent parfois avoir des conséquences dangereuses. Il n'est déjà pas nécessairement rassurant de voir votre supérieur, le soir venu, souvent incapable du moindre geste coordonné, ou vos camarades ivres morts près de leurs fusils et de leurs munitions. Cela peut parfois effectivement mal tourner, comme le soir où trois appelés ivres se sont arrangés pour sortir de la base, alors que c'était strictement interdit. C'était une nuit où les tirs aux alentours étaient nombreux et proches (.) Certes, il ont été sévèrement punis, mais notre capitaine, presque fier, a eu ce commentaire : « c'est typiquement une connerie de vrais soldats, des légionnaires l'auraient faite » (Benda et Crémieux p 111-112).

Et de rapporter plus loin d'autres incidents :

Un soir, le capitaine, est rentré complètement ivre du poste ukrainien où il a passé l'après-midi (.)

(.) A la suite du méchoui, ce sergent est rentré totalement ivre dans son bungalow. Un soldat, réveillé par le retour de son chef, lui a fait remarquer : « Sergent, quand on ne sait pas boire, on boit pas ». La tête du soldat dépassait du lit. Cette tête a pris un coup de rangers. Aujourd'hui, le blessé a été évacué sur l'hôpital de Zagreb (.) (idem p. 156 et 160).

Subjectivité de récits teintés d'antimilitarisme, déformations des faits ? Peut-

être, mais ces observations ne sont pas isolées. Sur une toute autre tonalité, lui-même exprimant un penchant certain et quelquefois abusif pour le bon vin, Jacques Lorentz rend compte d'une forte consommation d'alcool dans son unité stationnée à Maslenica et composée essentiellement d'appelés. Les commensalités y ont des effets inattendus :

Samedi 24 octobre 1992 - Comme à notre habitude, nous dînions dans la salle de commandement et le vin coulait à flot. Auparavant, notre capitaine de compagnie se laissait volontiers enivrer par quelques verres de whisky, tout comme nous d'ailleurs. A table, nous échangeions quelques regard amicaux quand soudain (.) il se mit à sermonner sèchement « le radio » Herrero. Durant une bonne minute, on entendait les mouches voler. A l'issue du repas, j'étais monté me coucher et entendis soudain d'étranges bruits (.) C'était comme si quelqu'un détruisait tout dans les chambres voisines (.) Boutet entra subitement dans la chambre : – W. est fou, il est entrain de péter une durit. Tu verrais la chambre de Herrero...– (.) Le capitaine rageait dans le couloir : – Viens mon saland, viens que je te tue p'tit con, viens que j'te pisse dessus – Ouafai gisait déjà dans le couloir, inanimé (.) Avant de monter à l'étage, il voulait aussi faire la peau à l'interprète serbe. Celui-ci dut se réfugier dans un Vab du génie (.) –Vous me faites chier, vous les Serbes et les Croates (Lorentz p.88-89).

Selon Jacques Lorentz , à l'issue de cet incident, les cadres de cette compagnie firent « le nécessaire pour renvoyer diplomatiquement le capitaine » en France et des restriction furent apportées à la consommation d'alcool. Les pages suivantes de l'ouvrage n'en sont pas moins jonchées ça et là de cadavres de bouteilles.

De son côté un officier, chef de section en 1993 dans une compagnie du BiB stationnée à Coralici, fait cette remarque à propos de son capitaine : « Le capitaine était souvent ivre. Par moment, il disparaissait, coléreux » (Entretien confid. B août 2000).

A l'inverse, un an plus tard, opérant à partir de cette même base, le major RE note que dans son escadron « l'alcool est interdit de 08h00 à 18h00 ». « En poste, le commandant de bataillon interdisait d'emporter des packs de boîtes de bière. On emmenait pas de bière. Au foyer de la base, dans mon peloton, le minimum, de quoi prendre un quart. On faisait la fête en rêve. J'ai trop vu d'accidents arriver » (Entretien, mai 2000).

Certes, à Sarajevo ou dans les monts Igman, on est loin de tomber dans l'ascétisme. Quand la situation est calme, pourvu que les Serbes ne s'y opposent pas en bloquant les approvisionnements, le vin est sur les tables pour les grands moments. Il arrive une fois au caporal REI de prendre une « bonne cuite » alors qu'il descend du Bjelasnica et qu'il retrouve ses copains à la base de Razaslje. Toutefois, ses notes font plus souvent état de « la première bière qu'il boit depuis quinze jours » ou de celle qu'il « a mis de côté » pour les jours sans. De

toute façon, dans sa compagnie de chasseurs alpins, un abus de boisson, et c'est le *vol bleu* : le retour sur la métropole.

19.11 (.) Lors du rassemblement, mise en garde du capitaine (.) contre l'alcoolisme des troupes qui rend inopérant. Vol bleu pour quiconque ne serait pas apte à remplir sa mission.

04.12 (.) J'ai pu boire une bière que je gardais précieusement. Que dire : cela m'a fait du bien (Journal intime cal REI).

L'ambiance opérationnelle, les règles et les modèles de comportements qui sont en vigueur dans les unités qui opèrent sur le secteur de Sarajevo interdisent ou limitent les abus de boisson. Il y a d'abord l'activité des unités : l'intensité et l'attention qu'elle réclame sont peu compatibles avec la consommation d'alcool. Durant la journée ou en mission on boit de l'eau. La consommation de boissons alcoolisées n'est tolérée que durant le temps de la détente, encore qu'elle soit rationnée dans les postes :

Nous étions dans une situation opérationnelle (.) Je parle d'un travail d'appelés avec une activité qui occupe toute son attention. 1 bière par homme et par jour, pas de problèmes. Il y a eu seulement un type qui a abusé de l'alcool seulement le soir du 31 décembre (Entretien sergent EU).

Il y avait le même régime sur tous les postes. Chaque poste avait un petit foyer qui s'approvisionnait au PC de l'Escadron à raison de 2 consommations par homme et par jour entre 18 h et 20 h. (.) Au début, il y eut des problèmes. L'hygiène de vie de l'engagé... Au bout de trois semaines, ils étaient sevrés. De toute façon, il n'y avait pas beaucoup de sources d'approvisionnements. Dès qu'il y a eu encerclement, j'ai mis l'alcool sous mon lit (Entretien lnt U chef de poste sur Krupac, mai 2000).

(.) Il n'y avait pas de restriction sur l'alcool...Alcool, autant qu'on veut...Cela n'a pas posé de problèmes de commandement. C'est une culture d'escadron ! Et plus on a de choses à faire, plus c'est intense, moins vous avez de problèmes (Entretien lnt N déc.1999).

Même lors de fêtes habituellement bien arrosées, la pénurie à laquelle sont souvent tenues les unités du secteur de Sarajevo, notamment en 1995, contraint à la sobriété :

Vendredi 1^o septembre 1995 Hier soir l'escadron a fêté Bazzeilles dans la joie et la sobriété (.) en raison du manque d'approvisionnement, comme l'a fait remarquer un marsouin en rajoutant « pas beaucoup» aux paroles connues : « Respectez l'Armée coloniale qui boit du vin rouge ».(Journal de marche, cne Z).

Certains d'ailleurs cherchent à pallier cette pénurie par quelques rapines :

Lundi 31 juillet 1995 (.) A 8h30, après enquête à propos des événements de samedi soir, (Vol de 3 bouteilles de vin et d'une de rhume) (.), Le cpl...et les marsouins.....sont reçus par le chef de peloton, puis à 9h15 par le Cne... Ils en seront quitte pour une période de mise à l'épreuve et plusieurs corvées ou travaux (sacs à terre).

Jeudi 3 août A près le rapport d'escadron (.) où le Cne (.) rappelle à l'ordre tout le monde à propos des écarts de conduite et du vandalisme (.) (Journal de marche , lnt C).

Au-delà des limitations qu'impose l'encadrement, il y aurait dans beaucoup d'unités à fortes traditions une sorte de « professionnalisme » du savoir boire. Le bon vin, le pastis, le whisky ou le champagne y possèdent les vertus sociales qui leur sont reconnues dans la société française. Mais un code autant formel qu'informel condamne l'ivresse et réclame de la dignité dans les comportements:

Vendredi 14 juillet (.) Le soir (.) pot + dîner à l'ordinaire, soirée très sympa (.) Je regrette que certains aient terminé à la popote des caporaux-chefs (.) Certains ne savent pas s'amuser sans se saouler, c'est dommage (Journal de marche, lnt N).

[Adjudant SE durant la guerre du Golfe] Le 20.12 (.) Réunion de chefs de pièce dans la tente devant un petit verre de pastis. C'est super génial et ça détend.

Le 16.12.1990(.) 19h15 Le repas est sympa. Bonne ambiance. Par contre le mdl L. est ivre, l'adjudant le remarque et je sens que ça va barder pour lui.

Le 23 02 frontière d'Irak (.) 06h45 (.) Nous sommes prêts pour franchir la frontière. 07h15 nous passons la frontière. 07h33 Nous passons le poste irakien, nous tombons sur un grand plateau. 07h38 Pour fêter l'événement nous buvons le pastis

Le 14.03 (.)10h00 le Bg/C D. est convoqué par l'adjudant, car hier soir, il était ivre. Il y a eu divers accrochages à cause de lui.

Le 15.03 (.) 19h00 repas rapide, puis pousse café avec l'adjudant et les chefs D. et R.. La bouteille de whisky ne fait pas long feu, mais tant pire, ce soir dernière nuit ici, donc fête.

4.2. Le temps de la fête

Les fêtes traditionnelles ou officielles, celles des saints patrons que se sont données des armes ou des spécialités, celles qui célèbrent les faits d'armes de la Légion étrangère, des Troupes de marine, des Spahis ou des chasseurs, le 14 juillet ou les fêtes religieuses de fin d'année sont célébrées partout où on le peut et comme on le peut. Toutes ces fêtes n'ont pas le même sens, mais elles sont encore l'occasion de fusions partielles : en principe – mais pas toujours – on mange, on boit, on rit, on chante et parfois on prie ensemble, tous grades confondus.

Au cours de la crise du Golfe, la section d'artilleurs parachutistes de l'adjudant SE fait coup double. Elle fête la Saint-Michel, patron des parachutistes, le 29

septembre 1990 sur le bateau en Mer rouge : « Ambiance d'enfer, champagne, petits gâteaux, puis bien sûr les chants traditionnels et enfin la prière des parachutistes (.) J'ai récupéré l'étiquette de la bouteille de champagne. Souvenir inédit en pleine Mer rouge ». Le 4 décembre, dans le désert d'Hafar el Batin, elle fête la Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, par une « brochette partie » (D'après journal intime adjudant SE). A Sarajevo, le 30 avril 1993 le Batinf 2 en second mandat dont le régiment support est le 2^{ème} Rep fête Camerone et en septembre 1993 ou 95, le Batinf 4 célèbre Bazeilles, combat mythique pour les Troupes de marine .

Les bataillons, rappelons-le, sont constitués de formations appartenant à des armes et à des régiments différents. Le régiment support qui célèbre ainsi un fait d'armes associe toutes les formations du bataillon à sa fête. L'importance qui est attachée à ces festivités fusionnelles peut aller jusqu'à décaler des relèves de postes isolés.

En 1993, le Batinf 4, constitué à partir d'un régiment des Troupes de marine, le 21^{ème} Rima, est renforcé d'un escadron du 1^{er} régiment de Spahis (RS). Le caporal chef T appartient à cet escadron. Le 21 août, il est en poste dans les monts Igman et il note : « Mauvaises nouvelles : nous restons 48 heures de plus sur la position, parce que les TDM [*Troupes de marine*] vont fêter Bazeilles ». Il est relevé le 25 août par une unité de hussards parachutistes du Batinf 2 et remonte sur les monts Igman le 2 septembre. Le 1^{er} septembre il a fêté Bazeilles avec les marsouins. S'il n'y avait pas eu ce décalage, sa petite unité serait remonté en poste deux jours plutôt et n'aurait pas été présente pour Bazeilles. Or manifestement, participer à Bazeilles ne lui fait ni chaud ni froid et dans son cas, on a plutôt l'impression d'une « mauvaise nouvelle ».

Ces fêtes de tradition ne supposent pas toujours une commensalité totale et n'ont pas toujours le caractère réjouissant que leur prêtent les cadres. Tout dépend de la conception de leur organisation. Certaines font l'objet de commensalités séparées, entre cadres invitant leur voisinage d'une part et troupe d'autre part. Au milieu de la guerre, la prise d'armes qui précède le repas offert peut revêtir un caractère pénible pour le simple casque bleu.

Le 30 septembre 1993, les Spahis du Batinf 4 fêtent la bataille d'Uskub qui eut lieu justement dans les Balkans en 1918: « une grande bataille de nos anciens qui est restée gravée sur nos étendards » écrit le caporal chef T. Et il poursuit :

Le capitaine V. va commander la prise d'armes mise en place pour cet bonheur, ce soir à 18h45. Entre temps il a fallu se mettre en treillis de parade vers 16h00. Le général C était attendu pour visiter notre bâtiment, mais il n'en fut rien. Après la prise d'armes, le chef de corps du 21^{ème} Rima (.) était attendu pour un repas amélioré avec les cadres de l'escadron. Par contre [c'est nous qui soulignons], je retiendrais cette phrase marquée dans leur popote : « Uskub – Sarajevo, 75 ans après retour dans les Balkans ».

Au contenu et à la tonalité de ces observations, on voit que cette célébration, même si elle impressionne la mémoire de ce caporal chef, fusionne moins qu'elle n'oppose troupe et cadres : préparation de la prise d'armes, nettoyages des bâtiments pour un général qui ne vient pas, commensalités séparées, les cadres dans « leur popote ». Trop souvent, et même sur les lieux de combat comme dans ce cas, ces fêtes de tradition deviennent une vitrine du corps et servent plus au prestige de ceux qui les organisent qu'à la vie du corps (Cf. sur ce point Thiéblemont 1, p. 200-204).

En revanche les fêtes de fin d'année présentent un caractère totalement différent. En base d'unité, voire de bataillon et *a fortiori* en poste, la commensalité y est totale : on est tous ensemble pour calfeutrer un cafard que les lendemains de fête feront surgir. Seules les bonnes intentions du ministre ou du général venu passer Noël ou le jour de l'An avec les combattants troublent les réjouissances.

Pour les casques bleus, Noël et la Saint Sylvestre, loin des leurs, constituent deux moments intenses, à l'occasion desquels on fait œuvre collective : crèches, chant choral, saynètes, etc.

Dans beaucoup d'unités, on construit une crèche. C'est – semble-t-il – un emprunt aux traditions de la Légion étrangère. Naguère, dans certaines unités de Légion, chaque section construisait une crèche qui rendait compte d'une activité marquante au cours de l'année écoulée. Au niveau du régiment ou de la compagnie isolée, un concours intersection était organisé. En 1962, revenant d'une tournée saharienne, une section de légionnaires du 2^{ème} Rei bâtit sa crèche en reconstituant le paysage de puits de pétrole d'Hassi Messaoud (D'après l'auteur). En Bosnie – mais aussi dans le Golfe – la construction de crèches est soit spontanée, soit encouragée par un concours interunité. Elle se fait avec les ressources du bord :

Pour Noël, le bataillon avait organisé un concours de crèches intercompagnie. La nôtre construite par le « radio » du génie, Herrero, fut primée pour son esthétisme (Lorentz, p. 120).

Mercredi 13 décembre 1994 (.) Passage à (.) pour essayer d'y trouver de la terre glaise pour la crèche de Noël (.) L'après-midi est calme. Je dessine les personnages de la crèche (.)

Jeudi 15 décembre (.) Avec l'adjudant L., je fais les santons et les personnages de la crèche en bois et peints (Journal de marche sgt EU).

(Adjudant SE à Miramar dans le désert irakien) Le 23.12 (.) Avec un TRM 2000 nous allons chercher de la paille pour faire l'intérieur de la crèche. Nous en avons trouvé chez des Bédouins, eux étaient sympa. J'ai offert une ration et mon chauffeur son livre de traduction (.) 20h00 Nous passons à table, à côté il y a la crèche faite par l'adjudant et le chef L. Superbe. Les sujets sont faits avec des pommes de terre..

L'œuvre collective, ce sont aussi les chants et les pantomimes que certains

préparent dans les sections ou dans les pelotons pour la veillée. Celle-ci se déroule autour d'un festin préparé par l'ordinaire de l'unité ou par les cuisiniers du poste. Malheureusement l'invitation d'une autorité par trop étrangère au Nous de la petite communauté combattante crée de la pression et nuit aux fusions partielles qui ne demandent ce jour là qu'à s'opérer :

Il y avait tout pour passer un joyeux Noël en Krajina, et pourtant, l'ambiance n'y était pas. La présence de notre colonel de Saarbourg devait aussi y être pour quelque chose. A vingt trois heures, je gisais dans mon lit, pensant au réveillon de la Saint Sylvestre. Alors là, on va faire la fête ! (Lorentz, p. 120).

Le récit que le sergent EU fait du Noël 1994 sur les monts Igman est du même ordre. On y lit une préparation d'autant plus longue que le ministre doit être présent. La pression que sa venue produit disparaît à son départ :

Jeudi 8 décembre (.) Répétition de chants ce matin, je suis un peu désolé de voir qu'on va imposer la messe de minuit à la compagnie, il faut voir le mauvais esprit qui tourne autour de cela, et les massacres des chants de Noël. Il faudrait trouver une solution. Mais on veut faire bonne figure devant le ministre et le général (.)

Jeudi 21 décembre De plus en plus de pression pour la messe de minuit, le ministre est toujours compté parmi les invités.

Samedi 24 décembre Les préparatifs s'accélèrent, tout le monde au camp travaille pour la soirée (.) Répétition de Noël, des chants(.) Nous finissons (.) l'éclairage du camp. Le grand « 7[°]BCA » sur la montagne est éclairé par les phares des Vab. Nous mettons nos tenues blanches de montagne, la pression monte progressivement. A 20h30, nous sommes tous réunis au foyer, le père est venu dire la messe. Un peu de calme et d'intimité. Belle messe (.) beaucoup de chasseurs ne sont pas pratiquants, il faut s'adapter. Nous finissons la cérémonie devant la crèche où le plus jeune de la compagnie dépose le santon de l'enfant Jésus (.) Beaucoup se retrouvent au foyer pour boire un coup, déconner un peu et chanter autour de [REI] et de sa guitare (.) Puis la pression monte, le ministre est annoncé à Babindol, c'est le branle-bas de combat. La garde est en place, des pots de conserve plein d'huile de vidange sont allumés pour baliser les pistes et le capitaine attend le ministre. Il déboule avec le colonel en Vac (.) Le ministre s'arrête longuement devant la crèche et traverse le camp avec le colonel et le général G. jusqu'à la tente (.) Les chasseurs en blanc sont au garde à vous à son entrée. Il prend sa place à la table officielle (.) Les Vab pleins de journalistes et d'officiels arrivent (.) Les journalistes sont furieux d'avoir raté la visite du camp par le ministre (.) Le repas est sympa, les chants un peu ratés grâce aux gardes du corps légionnaires qui les piratent en chantant au rythme légion (.) Le ministre repart 2 heures plus tard (.) Pour les caméras, il repasse devant la crèche avant de monter dans le Vac. Dans la tente, l'ambiance est plus détendue. L'adjudant distribue les couteaux de poche à tous les hommes. Nous recevons aussi un paquet : le Noël des casques bleus, un peu de vin, du pâté, des chocolats et une montre.

A cette relation , on perçoit ce qui sabote la fête, de quelque nature qu'elle soit d'ailleurs : ce n'est pas tant la présence en elle-même d'une autorité extérieure à la communauté, fut-ce le ministre, que la représentation – au sens propre – que le chef veut donner de la formation qu'il commande. La prestation est plus destinée à l'extérieur qu'à l'intérieur. Dans le cas rapporté par le sergent EU, la présence des médias amplifie le trouble. Croyant gagner en représentation vers l'extérieur, on perd ici ce qui est le plus précieux pour la communauté combattante : son intérieur, une opportunité de fusionner pour quelques heures ses différences. Ce soir de Noël, cette unité de chasseurs qui vient de vivre des moments difficiles sur les monts Igman ne s'est pas exprimée telle qu'elle est. Elle s'est représentée, devant le ministre, devant les médias.¹⁷ La fête n'a pas fait détente.

Si rien ne vient perturber ces fêtes de fin d'année passées loin du pays, il peut s'y passer des moments forts. Toujours d'après les relations du sergent EU, sur les monts Igman, les éclats et les émotions que provoque la célébration de la Saint Sylvestre contrastent avec les représentations engoncées de la veillée de Noël :

31 décembre (.) Au foyer déjà, l'ambiance du réveillon se pointe. B offre une tournée générale. Des chants sont lancés. Puis le repas superbement bien préparé par nos cuisiniers. L'ambiance est beaucoup plus détendue que le soir de Noël (.) Au dessert T a la batterie, C à la guitare font une démonstration et lancent les cœurs. Fou rire (.) quand C nous conte, avec son accent, les débâtes de sa « petite bergère pure et vierge ». T s'éclate sur sa batterie fabrication maison. 15 minutes avant les douze coups de minuit, nous sortons avec nos skis, en tenue blanche. A la radio, choucas 4 lance le compte à rebours. Au top, tous les postes du bataillon tirent une fusée éclairante, c'est l'euphorie à Razaslje quand la fusée part, mais également à Umoljani, Sabici, Bjelasnica. La zone est entièrement éclairée comme en plein jour pendant 1 minute (.) Tout le monde crie sa joie et son frisson. B, fatigué et ému craque en pleurs dans les bras du lieutenant. Un jour de l'an loin des familles et dans la neige d'Igman (.) La soirée se termine tranquillement en discutant.

Les lendemains sont tristes. La grisaille. Une bonne partie des personnels est en permission. Les Serbes et les Bosniaques hibernent. Il y a manifestement un relâchement des activités qui laisse place au cafard pour ceux qui restent :

Dimanche 25 décembre (.) Nous partons avec le capitaine médecin et le capitaine à Uniforme India [Umoljani] pour apporter la bûche et du vin. A l'entrée, le groupe a construit un bonhomme de neige. H. est encore ne train de faire des frites ! La crèche est superbe. Le moral est bas(.)

¹⁷ Sur ce phénomène de passage de l'expression des militaires à leur représentation qui caractérise l'évolution de la communication de l'Armée française, cf. Thiéblemont 1, p.204 -210.

Vendredi 30 décembre (.) Il fait gris triste aujourd'hui sur la capitale bosniaque, une ambiance un peu cafardaise. C'est la période où tout le monde est en permission, à Tito, il n'y a plus personne pour s'occuper de mon VBL (.) On sent une ambiance un peu relâchée (.), un peu de lassitude aussi.

Le 1^{er} janvier (.) C'est le cafard le plus total, grisaille et pluie et la tête des lendemains de fête (Journal intime sgt EU).

A Maslenica le 1^{er} janvier 1993, Jacques Lorentz s'est réfugié dans sa piaule avec son ami Ouafai. Tous deux se réchauffent de paroles échangées avec quelques restes de la fête : « Jamais je n'oublierai ce premier janvier, lors duquel, avec mon ami Ouafai, nous avons dégusté du foie gras à la lueur d'une bougie, et qui plus est, habillés comme des esquimaux. Nous passâmes l'après-midi à nous raconter des histoires de filles. Cela nous remontait le moral » (Lorentz, p. 125).

4.3. Critique de la notion de cohésion

On le voit à certaines de ces observations. Les fêtes, libations et commensalités ne renforcent pas forcément la *cohésion* d'une unité. Parfois, certaines provoquent plus d'oppositions que de fusions partielles en créant autant voire plus de contraintes que de réjouissances. La commensalité festive ou non n'est pas automatiquement convivialité.

« Les Anglo-saxons savent que la table tisse a *clanship of porridge*, des *liens de parenté par bouillie*, écrit Claude Rivière. Il prend soin d'ajouter que ces liens « complètent et renforcent » ceux du sang : la table « rassemble d'abord ceux qui se réclament d'un même sang » (Rivière, p. 204). Transposons. La « bouillie » que tisse la table a d'autant plus de chances de prendre que l'on est entre nous et que l'on est bien ensemble. La table rassemble des Nous constitués. Elle complète et renforce des liens préexistants. Elle peut peut-être en créer, mais cela ne se décide pas *hic et nunc*.

Or, à bien des égards, de nombreux cadres de l'Armée de terre se forgent un discours sur cette « rhétorique sociale » de la commensalité ou de la libation, jusqu'à en surestimer les effets. Ils confèrent une valeur instrumentale au simple fait de se rassembler autour d'un boire ou d'un manger et en attendent des effets mécaniques de *cohésion* : d'où les expressions couramment utilisées de *pot* ou de *repas de cohésion*.

On voit notamment ce discours tenu par le lieutenant U qui, au nom de cette *cohésion*, ritualise la prise des repas à heure fixe dans son poste et organise des repas communs entre ses trois petits postes de Krupac, considérant que chacun a tendance à vivre replié sur lui-même. L'adjudant SE fait état de la même attitude délibérée chez son chef de section :

L'Adjudant B exigeait qu'on l'attende pour manger. On mangeait tous ensemble, une quinzaine, c'était un point de détail important. Eviter de faire des petits groupes. Voir quelle était l'ambiance, le moral. On ne pouvait pas être partout. C'est au cours des repas que cela se faisait, qu'on voyait ce qui allait, ce qui n'allait pas (Entretien, juillet 1999).

Il ne s'agit pas de nier les effets correcteurs de ces règles de commensalité sciemment édictées. Celles-ci sont bien sûr fondées, ne serait-ce que pour les échanges qu'elles autorisent effectivement. Mais ce n'est pas pour autant que l'acte rassembleur fait *cohésion*. En conclusion partielle d'une étude menée en 1994 intitulée « Moral et intégration des militaires dans des interventions extérieures récente », le Centre des relations humaines de l'Armée de terre (Crhat) en fait le constat : « Par ailleurs, la cohésion n'apparaît pas comme un fondement ou une condition du moral, mais comme une résultante, un produit issu de la satisfaction des principaux facteurs du moral (.) A cet égard, les repas et les pots, et même les camps de cohésion sont mal nommés s'ils ne s'inscrivent pas dans le cadre de relations internes et d'un travail valorisants. » (Crhat 1, p. 11)

La commensalité de section ou de peloton, d'escadron ou de compagnie a ses vertus. Elle favorise des fusions partielles, entretient des liens préexistants, les enrichit, tempère des oppositions. Mais elle n'en créera pas, là où des tensions sont alimentées au quotidien par des facteurs rédhibitoires, là où l'ordonnancement de la fête ou du repas avec ses hôtes de marque sépare plutôt qu'il ne rapproche, quand il ne refroidit pas l'atmosphère.

La notion de *cohésion* est normative. Elle renvoie à un idéal jamais réalisé. Elle n'est pas un concept d'analyse de la réalité sociale du corps militaire. Son emploi abusif masque quelque peu la complexité du jeu social.

Celui-ci consiste en un débat permanent entre des forces de fusions et d'oppositions partielles, les unes alimentant les autres. Les secondes sont aussi nécessaires à la vie du corps combattant que les premières, sous réserve qu'elles ne prennent pas le dessus. C'est alors la dissension. Les contenir ou les réguler tout en les laissant jouer leurs rôles, dans le groupe, dans la section ou dans le peloton, dans la compagnie ou dans l'escadron est un travail incessant. C'est celui du chef.

5. Les rapports au chef

Le chef, plus exactement celui qui est effectivement reconnu comme tel, a deux casquettes que les normes de commandement s'efforcent de rendre compatibles, mais qui en réalité ne le sont pas toujours. C'est bien ce qui rend sa position inconfortable.

A moins d'être absent, transparent ou insensible, une certaine charge

d'affectivité se porte sur lui, variable selon les individus. Inversement, lui aussi, il s'attache. Il est de fait au centre, sinon au nœud d'une communauté d'hommes. En même temps, il est à *sa tête* : il la conduit en fonction d'impératifs qui ne concordent pas toujours avec les intérêts immédiats et pratiques de ceux qu'il dirige.

C'est le débat déjà évoqué en seconde partie entre l'attachement qu'il peut ressentir pour ceux qu'il commande et la mission qui exige parfois de dépasser cet attachement. Les comportements requis dans une culture tactique et dans une situation donnée pour conduire une formation et faire œuvre tactique ne sont pas toujours ceux que requiert la fluidité des rapports sociaux à l'intérieur de cette formation.

Un exemple très prosaïque peut illustrer cette contradiction. En s'imposant un tour de garde en poste isolé pour soulager les siens, un sous-officier *donne de sa personne* à ceux qui l'entourent. Mais ce comportement n'est pas celui qui est requis, du moins dans la culture tactique française pour être *à la tête* d'un groupe – c'est à dire en charge d'un groupe. Cette culture ne confond pas en effet le fait d'être *à la tête* et *d'être en tête*, c'est à dire aussi physiquement engagé que *l'homme de tête*¹⁸.

On voit à cet exemple que pour l'observateur le comportement d'un chef peut être perçu différemment, selon le point de vue d'où l'on se place : d'*en haut*, c'est celui de la mission; d'*en bas*, c'est le plus souvent celui de ses rapports sociaux avec ceux qu'il commande. Le point de vue du chef, du moins tel que son idéal le définit, doit se situer à l'intersection du bas et du haut. Cela ne va pas sans contradictions.

C'est du point de vue d'*en bas* que se situent les observations qui suivent. Dans cette perspective, la subjectivité des observations recueillies n'est nullement un handicap. Elles rendent compte de regards contrastés que des casques bleus portent sur des chefs qui les entourent, de sentiments et d'attentes souvent contradictoires que produit leur présence au milieu de la troupe et de relations qui s'établissent entre ces chefs et ceux qu'ils commandent.

5.1. La présence du chef

L'idée que le chef – ou l'autorité – doit être présent au milieu de la troupe pour la mobiliser est à la fois l'un des principes de commandement et l'un des clichés le plus répandu dans l'Armée de terre. Outre que ce principe n'est pas toujours appliqué, sa généralisation à toutes les situations et à toutes les natures d'autorité donne lieu à des présences qui perturbent souvent la vie sociale de la

¹⁸ Curieusement, dans la langue française, c'est par la même expression – l'homme de tête – qu'est désigné celui qui *a de la tête* et celui qui *est en tête*.

communauté combattante. Les observations recueillies livrent divers types de cas. Ils valident ou invalident ce principe, en fonction de situations et des rapports qui se sont instaurés ou non entre le *supérieur* et l'*inférieur*.

Quelques écrits de militaires du rang posent une interrogation. Effective ou pas, il y aurait des chefs dont la présence au quotidien serait peu ressentie par leurs subordonnés. Dans ses écrits, le caporal chef T fait une seule fois mention de son chef de section sans le nommer – « l'adjudant ». Marc Benda et Francis Crémieux ne parlent de leur chef de groupe que d'une manière indéterminée et pour relater ses « demi-tours » devant l'obstacle d'un check point ou de miliciens agressifs. Ils ne font jamais état de leur chef de section, sinon une fois à propos de la vie de poste et là aussi d'une manière indéterminée :

Evidemment, il n'y a pas grand chose à faire à PO 51 mais mieux vaut cent fois cet ennui et les mépris des chefs de section qui, en réalité, nous laissent une certaine indépendance, plutôt que de nous trouver à la base et de passer notre temps à réfléchir sur le meilleur moyen d'esquiver leurs fâcheuses tâches inutiles (Benda et Crémieux p 122).

En revanche, Jacques Lorentz, conducteur de poids lourd dans une section de commandement, au contact permanent d'officiers et de sous-officiers dans le petit poste de Maslenica, a une écriture prolixe sur ceux qui l'entourent. Il évoque fréquemment ses rapports avec des sous-officiers de cette section, qu'il s'agisse de conversations dans la cabine de son poids lourd au cours d'une liaison ou des veillées passées autour de la table commune du poste.

Dans les deux premiers cas, on aurait donc l'indice de deux univers séparés : celui de la troupe et celui des « gradés », le premier ignorant plus ou moins le second. Si elle est effective, la présence des chefs est comme transparente et ne ferait l'objet d'aucune attente particulière : la proximité spatiale du chef n'entraîne nullement sa proximité sociale. Dans le second cas, les deux univers se mélangent : la proximité spatiale s'accompagne d'échanges sociaux.

En second lieu, d'autres écrits permettent de toucher les effets sur certains combattants de la présence du chef ou du petit chef lorsqu'il partage la peine, ne serait-ce qu'un moment :

18.11 (.) Matin 350 sacs de sable faits avec (.) : le lieutenant est venu nous aider (.) (grande discussion avec lui (.) : c'était nickel (Journal intime cal REI).

Jeudi 29 décembre (.) Je suis de garde cette nuit avec V. Brave V, un type sympathique (.) Il était bachelier et préparait des études de comptabilité, son frangin lui disait qu'il ne serait pas capable de signer chez les paras. Il l'a fait aussitôt (.) Le 1^{er} RPIMA à Bayonne, un régiment très dur ! Brave V., il vient juste de passer sergent-chef (.) Il me dit « vas te coucher, je te réveille à 1h30 pour me remplacer ». Je ne suis pas mécontent car je suis crevé. 05h30, Verdu me réveille ! Il m'a laissé dormir toute la nuit (.) Chic type, il a pris la garde toute la nuit sachant que j'étais un peu crevé.

2 janvier (.) Le sergent D. et ses hommes sont rentré à ski depuis S. Il neige, le vent, la glace et l'eau au sol (.) Image très touchante du sergent humble et vaincu, peinant en tête, ses chasseurs respectant derrière le rythme lent et saccadé imposé par les fréquentes haltes. La montagne est une grande école d'humilité. Personne n'est à l'abri du coup de pompe (.) D. est le meilleur sergent de la compagnie, je le savais depuis longtemps. Mais là, ça explose (.) (Journal intime, sgt EU).

Dans l'Armée de terre, notamment dans l'infanterie, on forme en général les officiers et les sous-officiers en conformité avec le modèle du « chef sac au dos » : il doit payer de sa personne. On voit ce modèle s'incarner de façon différente dans ces trois observations, comme s'incarne dans d'autres écrits une image en métaphore, chère à la littérature romantique guerrière : « Sa présence les électrisa ! ». Cette métaphore paraît être fondée sur des sensations éprouvées.

Le caporal REI relate l'approche furieuse par son commandant de bataillon de l'hôtel Igman où, le 6 octobre 1994, près de deux cents Bosniaques sont stationnés (Cf. I^{ère} et II^{ème} partie). Rappelons qu'à la suite d'un coup de main sanglant effectué par un commando bosniaque sur le PC serbe de Klokocevic à quelques kilomètres au nord du col de Javorak, le colonel commandant le bataillon a pris deux groupes de chasseurs sous sa coupe et s'est lancé à la poursuite du commando. Il arrive avec les chasseurs en vue de l'hôtel avec l'intention de jouer de sa personne pour faire évacuer l'hôtel. Le caporal REI est à ses côtés :

On était une quinzaine. On est arrivé devant eux. Il y avait 200 mecs. Le colonel m'a dit « Avance ». Je m'étais arrêté. J'ai eu peur. Ils étaient tous debors. On s'est retrouvé au milieu – « T'arrête pas, bouge ! ». Il s'est passé quelque chose d'électrique entre lui et moi. Je suis vraiment fier d'avoir fait ça. C'est la personne qui m'a poussé et que je devais protéger... On était une quinzaine de misérables au milieu. C'est une expérience fantastique (Entretien, juin 2000).

Or, c'est le même type de sensation « électrisante » que traduisent plusieurs témoignages, lorsque quelques heures plus tard le même jour, ce colonel monte sur le Bjelasnica avec la valeur d'une section de chasseur pour faire évacuer une ancienne station radar où se tiennent quelques Bosniaques :

Il a décidé de chasser les Bosniaques du bunker. Il a besoin d'une escorte. Alors mon chef et moi sommes partis avec lui. Le long du chemin, je me disais, mais comment vont-ils réagir. Et s'ils nous tiraient dessus (.) Je pensais au pire. Je sais que pendant un petit moment la peur m'a envahi. Nous sommes arrivés devant le bunker. Après avoir tiré plusieurs rafales en l'air et avoir tiré au LRAC, les Bosniaques sont partis. Ce jour là, je sais que j'ai admiré le colonel pour son courage (Témoignage Igman/94 Cal B).

Pour déloger les Bosniaques, il a fallu quelques coups de roquettes anti-char. Le chasseur qui les a tirées relate par écrit ce moment :

Alors moi on m'a dit de me poster face au bunker (.) Là, je n'avais pas réagi à ce qu'il arrivait. Mais lorsque le colonel (.) a reculé et a donné l'ordre de tirer au Famas (.) là je me suis dit, ça y est vieux, prépare-toi à tirer. Ensuite il m'a demandé si j'étais prêt. et là une grosse dose d'adrénaline est venue en moi. Puis ça été si simple, il me disait de tirer et je tirais (.) (Témoignage Igman/94 1ère cl. C.).

Un autre verbe courant de la littérature épique exprime le même phénomène : « galvaniser ». A propos de l'encerclement soudain du poste de Krupac par les Serbes, le lieutenant U fait cette réflexion :

Les soldats sont saisis. Là vraiment, l'exécutant tourne son regard vers son chef. Qu'est-ce qu'on fait ? Ils vont faire ce que fait le lieutenant ou le sergent, à l'imitation (Entretien, mai 1999).

Un légionnaire qui était présent à Beyrouth en 1983 illustre parfaitement cet effet « galvanisant » du chef qui repose en partie sur son imitation. Brutalement, l'immeuble dans lequel sa compagnie est stationnée est soumis à de violents de tirs de roquettes et d'armes légères. C'est le baptême du feu pour ce légionnaire :

Je pars au 6ème étage de l'immeuble. Toutes les vitres volaient en éclats. Ça défouaillait de partout. On se trouve coincés au 6ème, paumés complets. C'est à ce moment que torse nu est arrivé le major. – « Bougez pas ! Allez les gars, deux volontaires ! ». Ne voulant pas décevoir le major, on se retrouve sur le toit abrités derrière le mur. En rampant, on est parti remonter les 12,7 [les mitrailleuses étaient démontées dans l'attente d'une revue].

Le capitaine arrive, reste en retrait dans l'escalier avec son PP13. Il rend compte au PC des Pins qu'il est en train de se faire tirer dessus. Nous, on se fait pipi dessus. Le capitaine attendait l'autorisation de riposte et son PP13 nous abreuvait de silence.

A partir de là, Catarino prend en main. Les tireurs d'élite de la compagnie s'étaient mis en position sur le toit aux ordres de Catarino. Il se déplaçait debout, allant de tireurs en tireurs. Nous, on lui disait de se coucher. « Si j'me couche, vous bouffez le béton avec les dents ! ». Il a donné un ordre exubérant : « Allez me chercher un parasol ! ». Il a ouvert le parasol au dessus d'une 12.7. « Au premier impact sur le parasol, vous ouvrez le feu ! ». Il avait tout compris de la légitime défense. Le capitaine n'était pas là, il était dans l'escalier, il n'était plus le mac de la terrasse. Un instant magique... Au moment où le parasol s'est déployé, plus de tatatatâtââ... On a pu sortir la tête du parapet (Entretien cal chef NA, juillet 2000).

« Si j'me couche, vous bouffez le béton avec les dents ! ». La parole du

légionnaire livre ici une connaissance expérimentale du combat. Au-delà de l'anecdote, ce récit constitue un véritable « mythe » moderne au sens où l'entend l'anthropologue : un mythe populaire pour combattant du rang qui n'a rien à voir avec d'autres récits mythiques, ceux des *Livres d'Or*. Il met en scène l'une de ces nouvelles situations de « légitime de défense » à laquelle le légionnaire découvrant le feu peut être confronté et il édicte les comportements de chef requis pour que dans cette situation, le néophyte combatte.

En face, « ça défouaille » et nous « on se fait pipi dessus ». L'autorisation de riposte ne vient pas : le poste radio « nous abreuve de silences ». Deux chefs sont mis en scène. L'un est absent, planqué dans l'escalier. Il rend compte, attend les ordres. Peu importe qu'il soit officier ou non. L'autre est debout et de plus, « torse nu ». Ce chef remplit deux rôles : il résout de lui-même le problème de la « légitime défense » et il « galvanise ». Il se tient debout. Ce n'est pas pour « braver les balles » comme le raconterait un *Livre d'Or*. Il est debout pour une raison très pratique : si lui l'ancien, le chef, il se couche ou rampe, ses légionnaires qui n'ont jamais vu le feu « boufferont le béton avec les dents ». Ils baisseront la tête, incapables de réagir.

Ce récit mythique ne vaut pas seulement pour le cas de légionnaires néophytes. Il vaut aussi pour tous les cas où des combattants néophytes découvrent le feu. Que raconterait le mythe dans une situation identique mais où l'on aurait affaire à des combattants aguerris ? Sans doute autre chose, un autre comportement de chef ? Probablement, n'aurait-il nul besoin de représenter le chef debout ? Le récit du caporal REI devant l'hôtel Igman a la même valeur mythique et peu importe que le personnage qui tient la place du chef à ses côtés soit colonel ou sergent.

Fondée ou non tactiquement, cette présence du chef là où l'on est à la peine, là où ça chauffe, introduit de fait un autre rapport entre lui ses hommes : le partage de l'épreuve crée une certaine familiarité. Par la suite, lorsque le commandant du Batinf 5 vient sur le Bjelasnica au milieu du groupe qui l'a accompagné dans ses chevauchées contre les Bosniaques, sa visite ne perturbe pas outre mesure la vie du poste. Le caporal REI en fait état naturellement et le nomme par son nom.

Ce n'est pas le cas dans d'autres situations. La présence d'un chef – ou d'une autorité – venant sur le terrain s'enquérir du quotidien de combattants n'est pas forcément un heureux événement s'il n'a pas partagé ou ne partage pas avec ces combattants d'autres moments que ceux d'un repas plus ou moins protocolaire. C'est un « étranger ». Plus l'autorité est lointaine ou réputée posséder du pouvoir, plus sa présence est fugitive, hachée, ne supposant pas d'autres échanges que ceux que réclament la bienséance, plus sa venue donnera lieu à des jeux de révérence et de pouvoir qui perturberont la vie sociale de la communauté visitée.

Ainsi de ce Noël un peu ennuyeux que Jacques Lorentz passe à Maslenica et

qu'il attribue en partie à son colonel venu de Saarbourg (Cf. plus haut). On a vu précédemment le cas de la venue du ministre sur les monts Igman à Noël 1994. Les relations que fait le sergent EU des venues successives à Sarajevo du ministre de la Défense, du Chef d'état-major des Armées (Cema) puis du Chef d'état-major de l'Armée de terre (Cemat) d'octobre à décembre 1994 sont à ce titre imagées :

*Jeu*di 26 octobre (.) Nous partons pour Tito Barrack où le ministre de la Défense doit venir dîner (.) Mr Léotard arrive vers 20h30, tout le monde est très impressionné, mais la première chose qu'il demande, ce sont les toilettes. Il en revient changé, avec un pull au lieu de son costard (.) Le ministre passe de table en table. Derrière lui, le ballet presque permanent des militaires, officiers ou appelés, qui veulent se faire prendre à côté de Léo ! Cela donne des scènes assez comiques : un commandant se lève de table, confie son appareil à une serveur et va se placer, torse bombé (.) derrière le ministre qui continue son repas. Traditionnel discours d'usage.

16 décembre (.) A peine arrivé à Tito, le chef de corps m'embarque dans son VBL, direction l'aéroport pour accueillir le Cema. La course folle dans la ville, à l'aéroport, nous arrivons trop tard, départ immédiat pour Krupac (.) Très rapide visite (.), juste le temps d'une présentation rapide (.) Le convoi officiel du CEMA avec le Gal G. et plein d'autres officiers généraux repart pour la visite d'un nouveau poste. Bref passage à Tito et nous repartons aussitôt pour PTT Building (.) Puis départ toujours très rapide (.) en direction du Bat4 (.) où le Cema s'adresse à une « population » constituée des états-majors et des commandants d'unité (.) Puis 80 privilégiés (dont moi) déjeunent dans la popote du chef de corps avec le Cema (.) Rapide entrevue avec le Cema, le lieutenant et les autres sont très fiers devant l'objectif (.) Soudain, j'entends un aboiement...tout le monde se fige dans un garde à vous impeccable...Il faut être habitué !

19 décembre. Visite du Cemat ce matin. Branle bas de combat. Toute la journée, les derniers hommes valides (ceux qui ne sont pas en permission ou sur les postes) sont réquisitionnés pour nettoyer le camp.

A un autre niveau, on observe le même type de phénomène sur le poste de Vogosca. En 1995, lorsque le capitaine qui commande l'escadron vient y passer la nuit, sa visite est une gratification. Elle n'exige aucune préparation, sinon celle d'un bon repas. Il partage une intimité et joue aux cartes sur la table commune. Ce n'est pas le cas lorsque le commandant du Batinf 4 est attendu. Là aussi, c'est le « branle-bas de combat » :

Dimanche 2 juillet (.) Après le rapport de 8h, l'effort est mis sur la préparation de la visite du chef de corps : servitudes, cuisines, nappes, etc. (Journal de marche, Int C).

Ce n'est pas tant le statut hiérarchique du visiteur qui est en cause que le contexte de sa présence et l'intensité du don et du témoignage que cette présence apporte à la communauté. Offrir des marques d'attention, passer la

nuit sur un poste et partager le moment intime du coucher constituent des gestes qui ne sont pas minces pour le combattant.

En juin 1995, l'encerclement de Krupac 1 par les Serbes ayant été levé, le commandant de bataillon vient au poste. Muni de ce qui va bien en de telles occasions, il y passe la nuit :

Journée du lundi 12 juin 1995 (.) 16h00 : le lieutenant-Colonel..., chef de corps du 5^{ème} Bataillon d'infanterie (.) vient sur KC 1 avec du champagne pour féliciter chacun de l'action commune (.) 20h00 : le chef de corps et le capitaine partagent avec nous le dîner. Le colonel offre à chacun d'entre nous une communication téléphonique par satellite avec la valise Imarsat du bataillon pour nous permettre de rassurer nos familles. Il passe la nuit à KC 1. Les personnels du poste sont très touchés de ces marques d'attention. (Journal intime, Int U).

Pour une autorité lointaine dont on sait plus ou moins qu'elle est prise par le temps, passer la nuit sur un poste, *a fortiori* en zone d'insécurité, c'est signifier qu'elle prend de son temps pour le partager avec le combattant. En août 1993, à quelques milliers de kilomètres de Sarajevo, au Cambodge, un général vient visiter le poste de Bokor, perdu au sommet de la chaîne des Eléphants, qui est tenu par un groupe de casques bleus français relevant de l'Autorité provisoire des Nations unies au Cambodge (Cf. III^{ème} partie). Il n'y fait pas un aller et retour par hélicoptère. Il y monte par une vilaine piste et y couche (D'après journal de marche de la 5/III^{ème} Bataillon français Apronuc).

Le cas de Krupac encerclé offre un autre type de présence du grand chef parmi les combattants : celle de la voix, la voix d'un chef lointain mais proche qui pénètre dans le poste isolé par le haut-parleur de la radio, qui s'inquiète autrement qu'en demandant des comptes-rendus de situation. Le geste dans l'absolu peut paraître dérisoire. Il ne l'est pas si, là-bas, ceux qui sont à l'épreuve et à l'écoute le ressentent comme une tentative de partage. Dans la partie précédente, nous avons rapporté les remarques que le lieutenant U fait à propos des contacts qu'il a par la radio avec ses chefs durant l'encerclement de Krupac 1 par les Serbes :

(.) Le général m'appelait tous les 3 jours. Le commandant de bataillon, je l'ai eu peu souvent, le chef opération du bataillon m'envoyait des messages débiles. Mon commandant d'unité ne m'a jamais parlé à la radio directement. L'officier adjoint de la compagnie m'appelait gentiment tous les matins, ne serait-ce que pour dire bonjour.

Ce « bonjour » avait alors de la valeur. Le 31 mai, cet officier note la conversation qu'il a à la radio avec le général qui commande le secteur de Sarajevo. Ce général est petit. Il est venu au poste avant l'encerclement, il a parlé aux casques bleus. Sa conversation avec son lieutenant n'a rien de très militaire :

Mercredi 31 mai (.) Communication du Général (.)

– Ici S... autorité. Depuis la dernière fois que je t'ai vu, tu n'as pas grandi ? Tu es toujours aussi grand ? Parles.

– Affirmatif. Et mon tireur anti-char est toujours aussi petit, est plus petit que vous. Parlez.

– Donc je vois que le moral est bon, et que finalement, il y a quand même quelqu'un qui est plus petit que le général, ici sur le secteur, ce qui est quand même étonnant, car je croyais être le plus petit de tout le monde (.) Bon quelle est la situation dans la zone ? (.)

– (.) On est tous ici très fier de ce que vous faites (.) et la façon dont vous maîtriser la situation est pour moi (.) des éléments très positifs. Dis à tous les petits gars qui sont en bas et que je connais bien, et dont je connais très bien le poste, combien leur général est fier d'eux (.) Bravo ! Je vous embrasse tous ! Et n'oublie pas le plus petit quand même ! (D'après journal intime, Int U).

Ces diverses situations n'épuisent pas le sujet. Du moins, indiquent-elles combien cette idée communément répandue et par trop systématique des effets bénéfiques de la « présence du chef » au milieu des combattants suppose de nuances, jusqu'à être démentie, en fonction des situations, de la nature et de l'intensité de cette présence.

5.2. Regards sur des chefs et attentes

Les paroles et les écrits recueillis offrent un éventail de points de vue sur des chefs et sur les attentes dont ils font l'objet. Il ne s'agit, répétons-le, que de points de vue subjectifs. Ils n'en traduisent pas moins la variété des rapports sociaux qui peuvent s'établir entre un chef et ceux qu'ils commandent, du fait de comportements d'officiers ou de sous-officiers dont l'ajustement aux attentes de ceux qui les entourent est toujours plus ou moins problématique.

Ces points de vue¹⁹ vont de l'admiration à la critique véhémence, en passant par l'expression d'attentes ou par de simples constats sur tel ou tel comportement observé. Ils dessinent ça et là des traits du chef tel qu'il est idéalisé par les casques bleus qui portent de tels regards.

Le sergent EU, sous-officier appelé, attaché comme conducteur à la personne d'un commandant de compagnie, porte sur celui-ci et sur les officiers et sous-officiers qu'il côtoie un regard dont l'exigence dessine des figures de chef contrastées.

Son journal intime traduit un énervement croissant devant les attitudes de son

¹⁹ On notera que notre développement ne comporte aucun point de vue de sous-officiers de carrière : d'une part, ils sont peu nombreux dans le corpus et d'autre part leurs écrits, à l'exception d'un seul, ne comportent que des observations liminales sur leurs chefs.

capitaine dont les rapports humains ne sont pas à ses yeux ceux que l'on est en droit d'attendre d'un officier. Il en vient à la fin de son journal à un jugement sans appel : « une vocation d'officier volée » :

25 octobre (.) Le capitaine est de mauvaise humeur pour une connerie encore (.) Il gueule pour un rien et ne sait pas comment prendre les gens. Il vient d'annoncer à l'adjudant qu'il peut remonter le toit qu'il vient de démonter (.) L'adjudant, bien sûr fait la gueule.

26 octobre (.) Encore la panique pour des conneries. Ordres, contre-ordres, les transmissions déconnent (.) Bref, le bordel. Je m'engueule avec le capitaine. Ambiance tendue toute la journée.

6 novembre (.) Le capitaine a récupéré le matelas de G.. Il a souvent des idées qui m'énervent au plus haut point, il n'est malheureusement pas à l'image du chef tel que je l'imagine (.)

16 novembre (.) L'adjudant vient juste de commencer la visite des 100 heures. Vidange d'huile et vérifications diverses. « Faut pas qu'il vienne me péter les ... maintenant à vouloir partir, j'en ai au moins pour deux heures ». Le capitaine sort au même moment de la salle ops. « Allez, mon adjudant, je pars,...vous me remontez cela le plus vite possible » !

Dimanche 18 novembre (.) Je suis assez écauré par l'attitude de mon capitaine qui crache dès qu'il peut sur les « Bosgnoules », et qui là, très hypocritement, raconte aux Bosniaques qu'il comprend leur guerre.

Lundi 26 décembre (.) Nous passons 2 heures, avec..., à nous geler dehors. Ce n'est pas dur dans ce cas d'être médisant sur les 2 capitaines, surtout X.... qui est un monstre d'égoïsme et incapable d'avoir des relations normales avec ses hommes (.) Je suis vraiment fou de rage contre le capitaine incapable de se contrôler et qui hurle comme si la guerre risquait de faire sauter un poste. En fin d'après-midi, nous partons pour B.....(.) Je reste 1h 30 en écoute radio dans le VBL, il fait très froid. Et quand Charlie 1 [une autorité régimentaire] prend contact avec lui, je le trouve au foyer en train de boire une bière !

Mercredi 28 décembre (.) Le capitaine m'énerve de plus en plus. Il est très faux-cul, est incapable d'avoir des relations humaines avec ses hommes. Elles sont fausses.

21 janvier (.) Il fait preuve une nouvelle fois de sa plus grande ingratitude et d'une bêtise méchante qui a le don de m'exaspérer. je suis son petit chien : « prêt à..., en mesure de... ».

Rien de trop flagrant, mais pire ; son attitude de tous les instants. Le contraire même de l'officier. Une vocation volée. Un véritable scandale (.) Il méprise tout le monde et tout le monde le méprise (.) Non, vraiment, un officier indigne de porter les couleurs de la France.

Le jugement est moins sévère sur l'officier adjoint de ce capitaine. Là la critique est de toute autre nature et s'attache à ce qui est perçu comme une absence de sang-froid de cet officier :

Vendredi 2 décembre (.) Le capitaine est parti. Le lieutenant le remplace, pas toujours très adroitement. Il gueule beaucoup. Dommage.

3 décembre (.) Le pauvre lieutenant est débordé. Pour le moindre appel, c'est la panique. Ordres, contre-ordres, départ annulé, reporté (.)

En contraste, le regard porté sur un autre officier de la compagnie et sur

certains sous-officiers traduit les représentations de ce que doit être le meneur d'hommes aux yeux de cet appelé volontaire : un père de famille, un mélange de franchise, de bonté et de vaillance.

En octobre 1994, sur les monts Igman, durant la première attaque des Bosniaques contre les lignes serbes, un jeune capitaine qui fait fonction de chef de section a dû s'éloigner du poste qu'il commande pour une liaison sur sa compagnie. Le poste est alors bombardé. Impuissant, cet officier observe les explosions autour de son poste. Le sergent EU est près de lui et l'observe. Il note dans son journal : « Le capitaine (.) est dans un état de décomposition. Il ne tient plus en place ». Et le lendemain, il évoque la scène :

6 octobre (.) sur la colline(.) il observait à la jumelle l'évacuation de son poste, l'oreille vissée à sa radio. Il ne tenait pas en place, car sa place aurait été d'être au milieu de ses hommes (.) Mon regard a croisé le sien. Je me suis trouvé voyeur (.)

Sur le même officier, il écrit les jours suivants :

7 octobre (.) Je passe l'après-midi avec le capitaine M.. (.) C'est un super mec, proche de ses hommes, on sent ici qu'il est aimé. C'est un meneur d'hommes et il base son autorité sur l'exemple et la confiance. C'est rare dans l'institution militaire (.)

21 octobre (.) Je pars avec D. raccompagner B à G. (.) L'ambiance semble excellente, autour du capitaine M.. qui semble un père de famille, la grosse table en bois et les chasseurs autour (.)

Malgré ses véhémences, le sergent EU ne porte aucune critique sur les sous-officiers de sa compagnie de chasseurs. Au cours d'un entretien, il déclare : « Ça a marché parce que les sous-officiers étaient excellents. La mission a réussi à cause des sous-officiers et d'ailleurs c'était une mission de sous-officiers » (Entretien, juin 1999).

Ses notes tracent fugitivement des personnages de sous-officier dont certains ont été déjà évoqués précédemment : celui du « brave V qui vient de passer sergent-chef » et qui prend la garde à sa place, celui du Sergent D « sergent, humble et vaincu, peinant » dans la neige en tête de sa colonne de chasseurs, celui encore du sergent L, sous-officier « serein » qui l'accueille chaleureusement sur le Bjelasnica, le même vers lequel se tourne le caporal REI à la recherche d'un ami. Quant à l'adjudant de compagnie, le sergent EU l'aime bien : « c'est un homme juste et franc, quand il y a un problème, il est toujours là, mais faut surtout pas venir le faire chier » (Journal intime sergent EU).

C'est à peu près sur le même registre d'exigence que le lieutenant B considère ses supérieurs. Au cours d'un exercice de bataillon dans la poche de Bihac, il se trouve avec sa section au côté du PC de bataillon :

18 mai (.) Pendant que nous étions sous blindage, gilet pare-éclats et casque sur la tête, missiles réels approvisionnés, à 20 m. de nous en plein découvert les membres du PC se

tenaient comme de si rien était comme pour nous narguer! (ou chercher quelques citations)(Journal intime confid. B).

D'après ses écrits et ses paroles, son commandant de compagnie ne trouve aucune grâce à ses yeux. Il préfère être au PC du bataillon que sur le terrain, s'isole, ne fait guère confiance dans ses chefs de section avec lesquels ses contacts sont rares, ne tranche jamais, divise pour régner :

19 juillet (.) Décidément, depuis le début, le capitaine n'a aucune confiance dans ses chefs de section (.) Il se fout complètement de ce que l'on fait car il n'y vient jamais, ni des conditions dans lesquelles on vit. Enfin, il est plus le chef d'une petite bande avec laquelle il copine que le commandant de 5 sections (Journal intime confid. B).

Cet officier attend le contact, des ordres précis et un engagement : c'est du moins ce qu'il apprécie dans l'attitude de l'officier adjoint de la compagnie.

15 septembre 1993, [Coralici, avant le départ de l'unité pour une opération d'interposition en Krajina] Le lieutenant S., officier adjoint de la compagnie, impose de prendre avec nous la totalité des matériels que nous avons en dotation, et notamment les douches de décontamination NBC (.) L'adjudant de compagnie se fait quelque peu tirer l'oreille (.) Jamais les ordres n'ont été aussi clairs et limpides que lorsque le lieutenant S. les donne (Ibidem).

Le capitaine commandait par l'intermédiaire d'un cahier d'ordres (.) C'était l'adjoint qui était au contact (Entretien).

C'est sur ce même thème qu'un autre lieutenant, placé dans une situation difficile et ne recevant pas d'ordres précis, exprime une critique vis à vis de ses supérieurs : « J'étais seul. Le commandant de bataillon ne s'est pas impliqué tactiquement. Il y a un moment où le chef doit prendre la main » (Entretien confid. C).

Les points de vue d'officiers recueillis sur leurs supérieurs s'attachent plutôt aux comportements professionnels. Ceux de militaires du rang directement exprimés ou induits par certains indices, sont plutôt d'ordre affectif. Peut-être pourrait-on parler chez eux d'une attente de considération et de justice, si ces termes n'étaient pas autant galvaudés. Le 27 octobre 1994 sur le poste du Bjelasnica, le caporal REI écrit :

A midi, j'ai balancé en colère mais feignant la plaisanterie tout ce qui me prenait pas la tête dans l'Armée.

Quelques années plus tard, il s'explique :

J'étais sur les nerfs. Il y avait des choses qui ne passaient pas, un langage quelquefois de la part de certains sous-officiers. Il n'y avait pas d'égalité humaine. On aurait pu avoir un commandement plus relaxe (.) Je pense que les sous-officiers auraient pu participer à nos tâches ou au moins que l'on nous engueule moins quand cela n'allait pas. On était tous dans la même galère. Qu'il n'y ait pas d'autorité 24 heures sur 24. Que les choses soit équitables, il y avait du favoritisme. Et puis, du jour au lendemain, tout changeait parce que l'autorité était venu sur la position. Les sous-officiers transmettent la pression et c'est nous qui ramassons. On ne prenait pas la garde dehors, avec la brume, on y voyait pas à trente mètres. Et puis le lieutenant ou le capitaine arrivent et du jour au lendemain, on prend la garde dehors (Entretien, juin 2000).

Le caporal REI appartient à la même compagnie que le sergent EU. Son regard sur les sous-officiers est plus sévère. C'est que l'un et l'autre n'ont pas le même statut : le caporal REI est sous leur férule. Ce n'est pas le cas du sergent EU. Mais à certains égards, leurs attentes se rejoignent : l'un et l'autre réclament un peu plus d'humanité de leur chef direct. Toutefois, ces colères du caporal REI se situent en début de séjour. Cet homme, avec son affectivité à fleur de peau, réagit ici et maintenant. Par la suite, il n'a plus ces attitudes critiques. Ses relations avec ses supérieurs restent toutefois importantes à ses yeux. Il est en attente de reconnaissance et de gratification. Il déclare d'abord qu'il « n'aime pas son chef de section », puis plus tard il écrit qu'il « faut que le lieutenant m'aime un peu plus »... ! Ce n'est pas trop de dire qu'il est en attente d'amour. Il le trouve chez son chef de groupe, le sergent L :

*(.) 26.10 (.) Déclaration du lieutenant que nous sommes le meilleur groupe (à table).
(.) Le lieutenant ne veut toujours pas me faire passer caporal (pour l'instant). J'étais irritable, mais j'entretiens de bons contacts avec les sergents. J'espère que ce sont des relations franches.
31.10 (.) Sergent L. qui semble bien m'aimer désormais a tractionné auprès du S/Lt L. mais celui-ci ne paraît pas m'apprécier et a répliqué « pas pour l'instant »... De toutes façons, je ne l'aime pas et tout le monde ici apprécie mon travail (.)
04.11 (.) Dans mon bungalow, je suis avec Sgts L. et C. et T.; c'est cool ! Bob [le sergent L.] veut vraiment me faire passer caporal (.) tant mieux pour moi, il faut que le Lieutenant m'aime un peu plus. Je vais essayer de fermer ma gueule, surtout qu'il a l'air d'avoir changé.
13.12 (.) Le lieutenant et le chef (.) sont venus dans l'après-midi pendant que je dormais étant donné la fin des combats (.) Ils ont amené du lait (miracle) (.) A part cela, ils ont dit que j'avais fait du bon boulot étant donné qu'ils m'entendaient balancer des coordonnées à la radio. Ptit Louis [encore le sergent L.] m'a dit à mon réveil qu'il allait demandé que je sois caporal chef, mais je ne suis pas encore caporal et il faut attendre un mois minimum. Enfin, on verra bien, je vais me défoncer dans ce but car cela me fera vraiment plaisir.*

Cette affectivité du combattant, attendant le regard d'un chef qui le reconnaisse, on la retrouve exprimée indirectement dans ce poème déjà cité qu'un marsouin

de l'escadron du Batinf 4/V, le 1^{ère} classe Serre, dédiée au médecin capitaine Dorléans, blessé mortellement le 22 juillet 1995 à Zetra par un tir de mortier. Ce poème dit la reconnaissance du combattant pour celui qui le reconnaît :

*Oh capitaine, mon capitaine,
(.) L'envie de nous sauver se lisait dans vos yeux
Vous avez tout donné pour nous remettre en jeu,
(D'après journaux de marche cne Z et lnt C)*

Quelques jours plus tôt, cet escadron du Batinf4/V a fêté le premier anniversaire de la prise de commandement de son capitaine. C'est peu courant. Le capitaine a un conducteur. Ce jour là, avec sans doute la complicité des cadres de l'escadron, celui-ci prend l'initiative de rédiger et de lire une « Lettre de félicitation » humoristique à son capitaine, à son « chef de bord ». Là aussi le geste est peu courant. Par ailleurs, la tonalité du récit que l'un des lieutenants de cet escadron fait de cette manifestation laisse transparaître de sa part un regard sur son capitaine qui ne manque pas de chaleur :

Mardi 18 juillet (.) A 18h45, à son retour de réunion, le cne X. est « récupéré » par le Lnt N. qui l'emmène au foyer. Là l'attend tout l'escadron pour lui souhaiter un joyeux 1^{er} anniversaire de temps de commandement. A cette occasion, en plus de la lettre de félicitations de chef de bord d'élite donnée par le Cal ch..., [le conducteur du capitaine] lui sont offerts l'insigne 3^o escadron sur plaque de cuivre pour décorer « un triste appartement de célibataire » ainsi qu'un stylo Mont Blanc pour remplacer son tout aussi triste crayon à papier (Journal de marche, lnt C).

Le lieutenant qui écrit ces lignes est cet officier qui en mai 1995 à Poljine, dans une situation intenable, fut amené sous la pression physique des Serbes à déposer les armes. A la fin de son séjour, il reçoit un hommage signé de tous les marsouins de son peloton :

*Ce jour là, mon lieutenant, vous avez été grand,
Vous étiez prisonnier, et vous avez pourtant,
Pris cette décision de tous nous voir en vie
En déposant les armes, face à cet ennemi.
(.) Car sur la position, nous n'faisions pas le poids (.)
Pendant tout le mandat, vous nous avez guidé,
Commandé, conseillé, pour mieux nous protéger,
Et quand vous avez dit être fiers de nous,
On aurait pu vous dire, c'est un peu grâce à vous ! (.)
(Journal de marche, lnt C)*

Le conducteur mais aussi le radio d'un chef partagent une certaine intimité avec celui-ci. Dans la cabine du véhicule ou lors des longues attentes sur le terrain, ils bavardent, ils mangent, ils dorment, ils vivent avec lui. Comme on l'a vu dans le cas du sergent EU, ils peuvent recevoir de plein fouet ses humeurs. Souvent, l'accord se fait. Une complicité toute particulière s'établit. Des confidences s'échangent. Quoique simple conducteur poids lourd, mais partageant avec tel ou tel sous-officier l'intimité de sa cabine sur les routes qui mènent de Maslenica à Graçac ou Zagreb, Jacques Lorentz rapporte à plusieurs reprises ses conversations éclectiques avec ses chefs de bord :

Deux jours plus tard (.) Au retour, mon camion transportait quelques cent trente colis de Noël (.) puis, curieusement nous abordâmes le thème de la religion. « Vous croyez en Dieu, Chef ? » A mon grand étonnement, il y croyait dur comme fer, et qui plus est, au mythe d'Adam et Eve. En revanche mon darwinisme profond, nous fit entrer dans le débat des origines de l'Homme et de l'énigme de la vie (.)

(.) Le chef, compréhensif, avait pris le volant. Délivré de ma concentration, nous tuâmes le temps en évoquant le sujet de l'armée et de l'engagement en général. Pour le chef, il s'agissait surtout d'une compétition entre militaires puis : « Au fond, me dit-il, il y a presque tous les métiers dans l'armée ! » Nous passâmes ensuite en revue toute la section, dévoilant chacun nos impressions aussi bien sur les militaires du rang que sur les cadres. Contrairement à nous, j'étais surpris de constater que certains cadres ne pouvaient pas se voir (Lorentz, p. 119 et 132).

Cette intimité partagée fait du conducteur ou du radio du chef celui dont le regard sera souvent le plus chargé d'hostilité ou d'affection selon les rapports qui se noueront. Dans le second cas, cette proximité affective peut conduire à la mort.

Le général Salvan, lieutenant adjoint durant la guerre d'Algérie dans une compagnie du 2^{ème} Rpc, relate l'accrochage au cours duquel il sera grièvement blessé le 29 mai 1958 dans le secteur de Guelma :

(D'après « Les carnets de route d'un jeune lieutenant » – Sbat, Fonds privés 1K348). Il est 18 heures. Il vient de recevoir l'ordre de son commandant de compagnie de nettoyer avec deux sections une « zone d'éboulis ». « Je prends Leroux, et le fais mettre en formation d'assaut (.) Je fais matraquer à la grenade la zone d'éboulis. Beuzon arrive de 425, et lui aussi hache ces éboulis. Je donne à Leroux l'ordre d'avancer en tirant a priori. Je me retourne pour regarder si ça suit. Une douleur fulgurante. Je suis touché à la tête, je me sens tomber. » Son corps roule sur une pente, disparaît aux yeux de ses parachutistes. Fracas « de claquements et d'explosions ». Il est en contrebas. Il entend « 2 ou 3 rebelles parler en arabe ». « Mon agent de transmission, Rabillon, arrive, se penche sur moi, me dit : « Ce n'est rien mon Lieutenant ». Il s'écroule sur moi. Je le sens transpercé de coups. Il agonise sur moi un temps qui me paraît très long ». « Où est la compagnie ? »

se demande plus loin Jean Salvan. Il l'a entendue décrocher. La nuit est tombée depuis longtemps. Il entend les fellaghas autour de lui. Lorsque les « étoiles commencent à pâlir », il est enfin secouru.

Dans le fracas du combat, le corps frappé du lieutenant disparaît. Le seul à cet instant pour l'accompagner et se pencher sur lui, c'est son radio.

Quel contraste entre ce qui transparait dans ce récit ou dans les témoignages tirés des journaux de l'escadron du Batinf 4 et les scènes d'ivresses et de brutalités rapportées plus haut par Jacques Lorentz, Marc Benda et Francis Crémieux : celle de ce sergent ivre entrant dans son bungalow de Velika Kladusa et balançant un coup de rangers dans la tête d'un soldat ou celle de ce capitaine « pétant la durit » à Maslenica. Quelques jours après ce dernier incident, Jacques Lorentz fait état d'un appelé qui « braque avec son arme » son capitaine et son adjudant de compagnie (Lorentz, p. 93). Des violences exceptionnelles sans doute. Mais la « Lettre de félicitation » humoristique qu'un conducteur adresse à son capitaine « chef de bord » est tout aussi exceptionnelle. On a là deux extrémités de l'éventail des rapports sociaux qui peuvent s'établir sur ce théâtre d'opération entre ceux qui commandent ceux qui sont commandés.

Le regard que le caporal chef NA, légionnaire ayant près de vingt ans de service, porte sur ses chefs à quinze ans d'écart offre enfin une interrogation. Elle tient à l'évolution des rapports au chef, du moins telle qu'elle peut être ressentie par des légionnaires. Il établit assez froidement un contraste entre la génération actuelle d'officiers et celle qu'il a connue au début des années 1980. On ne discerne pas vraiment de jugement de valeur dans ses propos : « Ce n'est pas la même chose » dit-il. Mais, il y a malgré tout comme le regret d'un Age d'or.

Aujourd'hui, on a un aréopage de bons cadres qui sont sérieux. C'est une autre génération, une nouvelle race. Ils s'occupent de nous, de notre carrière, de notre avenir. Ils s'inquiètent. D'une certaine façon, ils sont proches de nous. Ils font pour nous des choses que l'on a jamais vues. Ils prennent le temps de nous réunir, de nous parler dans le blanc des yeux.

Les autres, les anciens, c'était pas le même contexte. Des chefs de bande. On rigolait entre nous. On ne parlait pas d'avenir, de notre carrière. Avec eux, on vivait l'instant, on parlait au claquement de doigt. C'étaient des légendes.

Catarino par exemple, c'était une bête de guerre avec une légende affolante autour de lui. C'était le gars que personne ne saluait sans chapeau. Quand vous arriviez, vous étiez mis à l'aise. Il a été détesté, craint et adoré. Des souvenirs extraordinaires. On avait confiance en eux. On se demandait quelle piqûre il nous faudrait pour qu'on leur ressemble. Ils avaient une aisance. Une pagaille de bons garçons.

Le caporal avait alors le rôle du sous-officier de maintenant. Le sergent passait une fois par jour. On était pas en permanence emmerdé. Nos cadres vivaient avec nous. Ils étaient sur le caillou avec nous. Le week-end, il y avait pas besoin de repas de cohésion. A Beyrouth, ces

gars là ont été totalement des mentors (.) Et aujourd'hui, dès qu'on se croise avec un de ces anciens, toc, il m'a vu, on s'est salué et on embraye la conversation comme avec un camarade. Avec le colonel B [son ancien chef de section], on s'est mis à parler de tout, de géopolitique, de François. Le soldat se met à comprendre. Il devient intelligent (Entretien, juin 2000).

II. RAPPORTS AVEC LES BELLIGÉRANTS ET AVEC LES POPULATIONS

Dans une enquête réalisée en Somalie puis en Bosnie en 1993 et en 1994, Jean Luc Martin met en évidence « l'implication dans (.) le milieu ambiant » des unités françaises et la « forte sensibilité pour la population civile » d'hommes « passionnés pour ce qui se passait autour d'eux » et dont les sentiments étaient bien souvent exacerbés. Il constate d'ailleurs que cette « intégration très poussée dans l'environnement » conduit à des prises d'autonomie et à une « dynamique de terrain » qui selon lui échappe en partie « au contrôle de l'échelon décisionnel » (Martin, p.194 et 198). Certains invoqueront ici le vieil héritage de l'Armée coloniale et de ses missions pacificatrices.

Il est vrai qu'en Bosnie et en Croatie la plupart des unités de casques bleus français ne vivent pas en autarcie. A titre collectif dans le cadre de leurs missions, mais aussi souvent à titre individuel, les casques bleus nouent des échanges autour des postes, pénètrent leur zone d'engagement, vont au contact des belligérants ou des populations, entrent dans un hameau, conversent avec le Serbe ou le Bosniaque, donnent ce qu'ils peuvent donner.

Pourtant, cette « intégration dans l'environnement » n'a pas partout la même intensité. Quelques écrits n'en conservent aucune trace, sinon pour évoquer au détour d'activités l'une des nombreuses distributions de soupe, d'aliments ou de vêtements effectuées sur ordre. En revanche, beaucoup rendent compte d'images fortes ou de rencontres plus ou moins fugitives qui ont impressionné les mémoires : vieilles femmes aux yeux mouillés assises au bord d'une décharge auxquelles Jacques Lorentz vient d'apporter un sachet de riz et un cageot d'oranges et dont l'image « resta longtemps gravé dans [son] rétroviseur » (Lorentz, p. 122-123), Fikret, soldat bosniaque à la tête de « tueur, mal rasé, un bandeau noir dans les cheveux » rencontré du côté de Javorak par le caporal FB : ils discuteront durant des heures, jusqu'à ce que Fikret reparte pour d'autres combats – « J'aurai voulu lui dire tant de choses ! » (Témoignages écrits Igman 94, caporal FB.)

En outre, les témoignages recueillis révèlent un paradoxe. Cette attraction et cette compassion que beaucoup éprouvent pour ce pays en guerre

s'accompagnent le plus souvent d'un étonnement naïf devant des modes de vie rustiques ou de préjugés tenaces sur le Slave, sur le Serbe ou sur le Bosniaque, qu'il soit militaire ou civil. Officiers ou simples combattants, les casques bleus ne paraissent guère avoir conscience qu'il peut exister d'autres cultures, d'autres modes de pensée et d'action que les leurs. Leur commisération est trop souvent celle du riche ignorant les richesses du pauvre, leur jugement, celui que le civilisé pacifique porte sur le barbare guerrier. Ils plaquent sur les comportements observés les schémas idéologiques acquis par leur éducation et par les stéréotypes colportés dans leur milieu.

Dans certains cas, pour les plus attentifs à ce qui les entourent, au gré de leurs contacts, des regards se modifient, des voiles se déchirent. Tous n'ont pas pourtant l'occasion de faire ces expériences et ces rencontres intenses qui permettent d'aller au-delà de l'apparence et d'accéder à la compréhension.

Ce sont d'abord des représentations du Slave, du Serbe ou du Bosniaque qu'expriment les écrits recueillis que nous présentons, avant de considérer ce qu'il en est de la neutralité des casques bleus et de l'éventail de leurs rapports aux populations civiles.

1. Représentations du serbe et du bosniaque

1.1. Préalable : attitudes de belligérants face à la Forpronu

Bien des observateurs de ce conflit ont reproché des attitudes *a priori* pro serbe aux unités française de la Forpronu. Le reproche est fondé dans certains cas. Il ne l'est pas dans d'autres. Ces observateurs négligent en effet de prendre en compte le climat d'hostilité à la Forpronu dans lequel bien des unités doivent opérer lorsqu'elles doivent s'interposer entre des Croates ou des Bosniaques et des Serbes séparatistes. En effet, elles rencontrent alors plus souvent l'hostilité des premiers que des seconds. En Krajina ou sur les monts Igman, elles ont fréquemment affaire à des hommes qui ont pris les armes pour se défendre, parce qu'ils ont été chassés de leur maison ou de leur terre par des forces serbes dont ils ont subi les exactions :

[Monts Igman] 28 septembre 1994 (.) *Nous avons eu des contacts avec une section bosniaque. Les contacts ont été très bons. Les soldats présents n'étaient pas des vrais militaires, mais des civils en guerre (.) Un message radio annonce un camion de soldats fortement armés. Ils arrivent bientôt sur notre position (.) Ils ont des gueules de guerriers et sont armés jusqu'aux dents (.) Visiblement pas très heureux de nous voir, ils disparaissent dans les bois. L'un d'eux reste cependant avec nous (.) « Vous savez, dit-il au capitaine, vos troupes vivent dans ma maison »* (Journal intime, sergt EU).

Mardi 1 novembre 1994 (.) 07h00 je pars avec le SCH D. et le groupe appui. Nous arrêtons 37 musulmans (.) en pleine zone UNPA (.) Ils refusent de faire un détour pour rejoindre leur position (.) Au bout de 30' de négociations, ils acceptent de faire le détour. Nous les reconduisons sur environ 4km (.) Un soldat me montre de la chair de « tcheknik » sur son couteau en me disant qu'il en avait égorgé un.. Juste avant, il m'avait montré sa voiture et son ancienne maison, toutes les deux brûlées (Journal de marche lnt E).

Le 2 novembre 1994 (.) L'un des guerriers soulève son tee-shirt et nous montre de longues cicatrices au ventre : « Pendant un an prisonnier des Tchekniks, il a été à plusieurs reprises battu. Vous savez, ici, les gens ne sont pas prêts d'oublier ce qu'ont fait les Serbes, nous avons tous ici la haine et la hargne de vaincre. Connaissiez-vous le mont Igman avant la guerre ? C'était beau ! Très beau ! Regardez maintenant. Ils ont tous détruits. Il n'y a plus une maison debout » (.) Le regard du lieutenant est profond et scrute profondément nos regards. Il est très défiant et me provoque du regard. Une sorte de jeu... Je lui tiens tête sans baisser le regard. Je crois qu'il a apprécié. Au moment de partir, il me tape sur l'épaule en me faisant un clin d'œil. (Journal intime, sergt EU).

Bien des Croates ou des Bosniaques n'ont guère alors de motifs pour accueillir en libérateurs des « soldats de la paix » qui authentifient par leur présence et par leurs actions la création de « républiques serbes » sur leur territoire (Cf. I^{ère} partie), qui gèlent les conquêtes de territoire par les Serbes, font obstacle aux volontés de reconquête ou de revanche. Ils sont hostiles à ces unités de l'Onu qui, à leurs yeux, consacrent la perte d'une maison, d'une terre. Cette hostilité est en outre alimentée par ce qui est considéré – à tort ou à raison, mais peu importe ici – comme l'aveuglement de la Forpronu ou comme son soutien au camp serbe. En effet, l'action des unités de la Forpronu sur les zones démilitarisées ou dites de « protection » des Nations Unies en Krajina ou dans le secteur de Sarajevo n'est pas neutre du point de vue des Croates ou des Bosniaques. Durant l'automne 1994, sur les monts Igman, le Batinf 5 s'oppose aux attaques des Bosniaques contre les positions serbes. Mais dans le même temps, à Bihac, la Forpronu ne réagit guère ou tardivement aux attaques de Serbes sur la ville. Pour les soldats bosniaques qui sont parfaitement au courant de ce qui se passe sur le théâtre, il y a deux poids, deux mesures. Pour eux, la Forpronu joue le jeu des « Tchekniks » :

Jedi 3 novembre (.) Le blessé [bosniaque] est sorti de l'engin, je m'apprête à faire des photos de l'évacuation. « No photo...No photo » hurle alors un des soldats sorti de l'appareil. « UNPROFOR – Photo for UNPROFOR », je lui réponds sans me laisser impressionner. « Fuck UNPROFOR ? Fuck French Soldier, Fuck you... » (.) Le type est furieux, mais il repart vers l'hélico en me faisant un doigt !

Vendredi 11 novembre (.) Le chef X... bloque un camion qui tractait un canon de 20mm. Nous débarquons avec l'interprète. Les Bosniaques sont furieux. Ils crachent par terre et nous insultent, ils nous menacent. Ils ont de sales gueules de mauvais guerrier (.) Une barbe de 3

jours, des allures sales et sans tenue, les treillis en loque, les rangers mal lacés.

Mardi 22 novembre (.) L'autre jour en colère, un des soldats musulmans soupirait quand nous lui avons parlé de UNPAZONA (zone de protection des Nations Unies)... « UNPROFOR,puiff...Tchekniks,TATATATA,BIHAC...UNPROFOR... » et il mit ses deux mains devant ses yeux pour me faire comprendre que l'Onu s'était une nouvelle fois cachée la réalité et sans réagir (Journal intime sergt EU).

Le sergent EU rapporte dans son journal que pour les Bosniaques le Batinf 5 est un bataillon « Tcheknik ». Mitterrand est lui aussi traité de « Tcheknik ». Ce sont ces attitudes hostiles de Bosniaques ou de Croates, perçues ici et maintenant sans que les causes en soient analysées, qui déterminent en partie le regard que les casques bleus et leur commandement portent sur les belligérants. Les Bosniaques ou les Croates leur étant hostiles, il n'y a nulle raison pour qu'ils leur soient favorables.

En octobre 1994, à peine arrivé sur les monts Igman, le caporal REI assiste à l'offensive des Bosniaques contre les lignes serbes. Le 6 octobre, ils attaquent le PC serbe de Klococevica. Selon le sergent EU des morts y sont « parfois atrocement mutilés » (Cf. I^{ère} partie). Le caporal REI est alors « perturbé » par la situation et juge que les Serbes « ont de bonnes raisons de faire la guerre ». Il dit avoir eu à l'époque « un sentiment d'injustice ». « A la télé, on disait que les Serbes attaquaient les Bosniaques. Mais ici, c'est le contraire. C'était les Serbes qui se faisaient plomber (.) Tous nos accrochages se produisaient avec les Bosniaques ». (Entretien, cal REI, juin 2000).

L'absence de compréhension de la complexité de ce conflit chez les casques bleus, y compris chez la plupart de leurs cadres, ne leur permet pas de comprendre l'agressivité ou le manque de coopération avec la Forpronu des Bosniaques ou des Croates. Dans la mesure où ils rencontreront un meilleur accueil du côté des Serbes, dont ils favorisent objectivement les objectifs sans en avoir la conscience, ils pencheront normalement pour ceux-ci, du moins au début de l'engagement.

1.2. Le Yougoslave, le Serbe et le Bosniaque : les représentations et leur dynamique

Cette réserve étant faite, il faut considérer les perceptions des belligérants par les casques bleus dans leur dynamique. Il y a des représentations initiales. Elles perdurent, s'entretiennent chez certains, se modifient chez d'autres en fonction de leur degré d'imprégnation, en fonction de sensibilités et d'expériences vécues.

Dans les écrits, transparaissent deux présupposés qui organisent les représentations initiales. Le premier relève d'une vulgaire psychologie des

peuples. Le Slave du sud est aperçu comme un rustre plein de ruses. Ses comportements sont interprétés comme le résultat d'un demi-siècle de régime communiste. Le second distingue le Serbe et le Bosniaque, ce dernier étant considéré comme un vecteur d'un Islam diabolique.

1.2.1. Le Yougoslave

Marc Benda et Francis Crémieux rapportent les exposés qui leur sont faits avant leur départ pour les mettre en garde contre les « dangers » qui les guettent. Les cadres y font notamment état de la *slivovica*, l'alcool de prune local, « souvent de mauvaise qualité » et qui « peut rendre fou ». Effectivement, mais le proverbe serbe que rapporte le capitaine TE dans son journal de marche dit aussi que « la slibovica est meilleure que Dieu : s'il lui arrive de prendre la raison, elle la rend toujours ». Ces exposés mettent surtout l'accent sur la « personnalité collective » du Yougoslave :

L'autre danger qui nous guette est le « Yougoslave » que nous a décrit notre capitaine dès le début de la préparation (.). Serbe ou Musulman, le belligérant est avant tout un Slave du Sud, c'est à dire quelqu'un de sans pitié, capable de tuer au couteau sans remords. Ce Yougoslave est toujours jusqu'au-boutiste, même quand il se trompe, alors que le Latin, lui, sait reconnaître ses erreurs (.). Il est essentiellement malhonnête, il ne faut jamais lui faire confiance, parce que le communisme lui a donné le goût du mensonge : c'était une condition de survie, alors maintenant il sait y faire (.). Quand un jour, ils nous feront des sourires, ce sera pour obtenir quelque chose le lendemain, essence ou autre. Le surlendemain, ils changeront sûrement d'attitudes, reviendront avec leurs fusils chargés et menaçants (Benda et Crémieux, p. 62-63).

A propos de ces présentations du Yougoslave, les auteurs parlent d'un « simplisme dévastateur », parce que dicté « par un homme qui dispose d'une double autorité : celle du chef militaire et celle du professeur (.). » Quand les casques bleus arriveront en Bosnie, ils chercheront à « vérifier la concordance des faits avec les propos entendus lors de la préparation. Bien souvent, ils finiront par trouver cette concordance, indépendamment de ce qu'ils pourront observer » (Ibidem, p. 64).

L'idée que le Slave du Sud serait profondément imprégné par une éducation communiste est très prégnante chez des cadres. On peut d'ailleurs constater que pour certains l'expérience vécue ne modifie guère cette représentation initiale, bien au contraire. Celle-ci organise les observations tirées de l'expérience et se renforce des interprétations qui sont ainsi données à ces observations. Dans son rapport de fin de mandat, un commandant de bataillon écrit :

Il est à noter que, du côté serbe ou bosniaque, la prédominance de l'éducation communiste chez nos interlocuteurs constitue un fait marquant. Experts en dialectique, ils pratiquent d'emblée l'accusation et l'anathème afin de placer leur vis à vis en porte à faux (.). De plus, au cours des négociations, chaque partie applique la formule : tout ce qui est à moi est à moi, le reste, et en particulier les résolutions de l'Onu, est négociable. Dans cet univers de paranoïa, les Casques bleus se sentent d'emblée chargés de tous les péchés de la terre (.). (Doss. Batinf/4 – 1° mandat – 93 – Pièce n°1).

Cet officier ne tient nullement compte de la position bien particulière qui est celle de ses interlocuteurs serbes ou bosniaques : des chefs de factions engagées dans une guerre totale, que la Forpronu assoit autour d'une table et pour lesquels les résolutions de l'Onu n'ont de valeur que si elles servent leurs intérêts. Le regard monolithique et univoque qu'il porte sur cet « univers de paranoïa » lui masque un phénomène courant : il en est des négociations à Sarajevo comme de tout bras de fer autour d'une table où des adversaires négocient autour d'intérêts vitaux qui sont en jeu. Cela vaut en pays civilisé.

A son retour de Bosnie, Jean Luc Cotard attribue lui aussi les comportements des belligérants, et notamment des Bosniaques, au poids de l'éducation marxiste. Nous avons rapporté dans les parties précédentes sa riche et douloureuse expérience dans le chaudron de Kakanj en 1993, alors que son bataillon, le BgBH est pris dans les combats entre Croates et Bosniaques. Relatant cette expérience dans une revue universitaire, il analyse ainsi les attitudes observées chez les belligérants :

Un de mes amis belges (.). m'a raconté peu avant mon départ de Kakanj, qu'il avait rencontré (.). un professeur de psychologie à l'Université de Sarajevo. En raison des circonstances, ce professeur croate avait rejoint les forces du HVO (.). Il avait expliqué à mon camarade que les Bosniaques, quels qu'ils soient, ont du fait de leur histoire de peuple dominé (.). une sorte de double personnalité. Dès que l'un d'entre eux passe un contrat avec quelqu'un, il cherche comment ne pas tenir parole. Cette mentalité est très nettement visible lors des négociations. Personne ne semble vouloir être tenu par un engagement.

(.) Par ailleurs, les intellectuels, les journalistes locaux et les chefs militaires sont fortement imprégnés par les habitudes marxistes, dont la dialectique et le cloisonnement (.). Le fractionnement de l'action et le cloisonnement des cellules sont manifestes. Cette manière de procéder, presque incompréhensible pour un Français, ajoute à la confusion des esprits. Aucun décideur local ne peut être sûr lorsqu'il prend une décision que son action ne sera pas entravée ou réduite à néant par son voisin. Ce cloisonnement existe non seulement chez les musulmans mais aussi dans tous les partis en présence. La mentalité du Bosniaque est donc très particulière. Tout en contraste, le récent passé marxiste (en supposant qu'il s'agisse d'un passé) ne fait que renforcer les troubles et l'indécision. Ce phénomène favorise l'émergence de petits chefs qui profitent et abusent de leur pouvoir (Cotard p. 63- 65).

S'exprimant dans une revue universitaire, cet officier appuie son analyse de Bosniaques sur les dires d'un « professeur de psychologie » – croate et HVO de surcroît dont la compréhension du Bosnien peut être soumise à caution, du moins à cette époque. Ce qui n'entre pas dans une conception toute militaire de l'action, loyale, centralisée et coordonnée – « ne pas tenir parole », « cloisonnement », « fractionnement » – est expliqué par un schéma de lecture qui trouve sa caution scientifique dans les propos rapportés d'un professeur de psychologie. C'est la domination, amplifiée par les pratiques « marxistes » de « fractionnement » et de « cloisonnement » de l'action qui permettrait de comprendre « la mentalité du Bosnien ».

Ainsi, bien des officiers, n'ayant guère conscience de la complexité du conflit dans lequel ils ont été plongés, projettent sur les comportements des belligérants de tels schémas culturels. Ils ignorent les effets d'une déstructuration politique qui territorialise le conflit, qui laisse place à des féodalités locales ou politico-maffieuses (Cf. sur ce point notre I^{ère} partie et les analyses de Xavier Bougarel), qui neutralisent en définitive des allégeances à un pouvoir central au profit d'allégeances locales ou maffieuses lesquelles s'organisent différemment d'un territoire à l'autre ou en fonction de circonstances, de telle sorte, qu'effectivement, « aucun décideur local ne peut être sûr (.) que son action ne sera pas entravée par son voisin ».

1.2.2. *Le Serbe et le Bosnien*

Pour beaucoup de casques bleus, la représentation des belligérants aux prises s'organise hors de toute analyse politique. Elle s'alimente d'un imaginaire discriminant Serbes et Bosniaques en fonction de critères culturels.

Le sentiment favorable aux Serbes que des militaires français peuvent éprouver *a priori* ne provient pas seulement de la séduction qu'exerceraient l'organisation militaire serbe ou l'attitude d'officiers « mimant la vieille armée de tradition » comme le laisse entendre certains observateurs, notamment Alain Joxe (Joxe p. 108). Certes ce facteur culturel intervient :

Lundi 3 octobre 1994 (.) Nous avons de plus d'excellents rapports avec les Serbes, ce sont des militaires organisés, avec le respect de la hiérarchie, mais également avec des officiers de liaison avec lesquels nous sommes souvent appelés à échanger nos inquiétudes et nos préoccupations (.) 7 octobre (.) Les rapports que nous avons avec les Serbes sont carrés et militaires. Ils ont sur le terrain des officiers d'état-major, des officiers de liaison et c'est avec eux que nous traitons. Quand ils font une action, comme par exemple le bombardement de Gradina, ils préviennent préalablement les autorités ONU. Les Bosniaques ne sont pas organisés de la même façon et les éléments sur le terrain ne répondent pas toujours aux ordres (.) (Journal intime sgt EU).

Cette attirance provient aussi d'une représentation en creux des Bosniaques connotée par une discrimination religieuse ou ethno-religieuse. On se trouve en effet devant une vision courante du « monde musulman » qui arabise ou islamise les populations d'aires géographiques où les religions du Coran exercent leur influence culturelle. Certains écrits désignent les Bosniaques par l'appellation de « Musulmans », un peu comme si aujourd'hui on opposait Français et Allemands en appelant les uns « les Catholiques » et les autres « les Protestants » Ces « Musulmans » sont parfois considérés comme les vecteurs d'un Islam monolithique censé menacer l'Occident.

Marc Benda et Francis Crémieux s'étonnent ainsi de la persistance de tels préjugés ancrés parmi les soldats et les cadres qui les entourent, alors que, de leur point de vue, la population qu'ils rencontrent « ne correspond pas du tout aux clichés sur l'Islam véhiculés en France » :

Ces gamins et gamines sont presque tous très blonds, ils ont les yeux bleus. Les jeunes filles se promènent sans voile, elles plaisantent avec les Français (.) elles semblent libres (.) Comment concilier cette réalité palpable avec les préjugés bien ancrés dans les cerveaux des Français, de l'appelé à l'officier ? (Benda et Crémieux, p. 105).

Ils rapportent les propos que leur tient leur capitaine adjoint :

Après avoir affirmé que la situation dans la poche [de Bihac] est très complexe et que les méchants ne sont pas ceux que l'on croit, il tient à peu près ce discours : « En temps de guerre, les gens se tournent vers la religion, c'est humain. Donc, forcément, comme il y a la guerre ici, les Musulmans sont des intégristes, c'est normal » (Ibidem, p. 106).

Plus haut dans leur ouvrage, ils racontent et commentent une scène à laquelle ils assistent dans la famille de Munir, un jeune Bosniaque qui vient souvent au poste qu'ils occupent :

Nous avons rendu visite à Munir, notre voisin des postes d'observation (.) Il reste en général plusieurs heures à discuter avec les soldats de faction à l'entrée du poste 52. Cette fois, il a invité notre groupe à entrer (.) L'intérieur de la maison est coquet et soigné (.) Nous nous installons dans une sorte de petit salon (.) Très vite les autres membres de la famille s'installent dans la pièce. Il y a la mère de Munir (.) Il y a aussi la sœur aînée que nous connaissons déjà (.)

(.) En fin d'après-midi, la sœur aînée vient nous dire au revoir parce qu'elle part à la mosquée. Quelques minutes auparavant, elle était en jean (.) Maintenant, elle porte une robe et un foulard sur la tête. Aussitôt, les soldats présents parlent d'intégrisme.

Nous sommes pourtant ici très exactement devant le phénomène inverse. Une jeune fille se change quand elle se rend à la mosquée mais, dans la journée, elle reste à visage découvert, elle

met un short quand il fait chaud (.) Sans doute a-t-elle une pratique de sa religion bien similaire à celle de milliers de Français qui s'endimanchent pour la messe. Mais rien n'y fait. Les soldats français se disent qu'ils sont en pays musulman (.) très logiquement, ils n'ont pas mis longtemps à rebaptiser la population dont ils ont la charge : les belligérants sont devenus les « Bousniouques » (Ibidem, p. 105).

Sur les monts Igman, ce sont des regards semblables que les casques bleus portent sur les soldats bosniaques. Il est vrai que, comme nous venons de le voir, là-haut en 1994, les Bosniaques qui tentent de reconquérir les positions concédées aux forces de la Vrs ne ménagent guère les unités françaises de la Forpronu :

11 octobre 1994 (.) Depuis notre intervention sur le bunker, les Bosniaques sont furieux contre nous (.) les Français en particulier. Ce sont des musulmans et ils suivent l'actualité mondiale. Ils savent qu'en France, le Tchador est interdit à l'école, cela contribue à la mauvaise réputation du Bataillon. Ils nous ont baptisés le Bataillon Tcheknik.

18 octobre (.) Au PC serbe, nous prenons le lieutenant [serbe] et son fidèle traducteur. Le lieutenant monte avec nous dans le VBL et coiffe le casque bleu du capitaine (.) Bientôt autour du VBL, des jeunes soldats serbes viennent discuter avec moi. Le contact est excellent. Ce sont des gamins, certains sont nés en 1976 ! 18 ans ! (.) Ils parlent de filles bien sûr. Un peu de football et reconnaissent unanimement les qualités footballistiques de Safet Susic, ancien joueur du PSG, même si c'est un mouslime (.) Le contact est sain et sans arrière pensée. Rien à voir avec les regards fourbes et haineux recus des Bosniaques [c'est nous qui soulignons]. Hier encore, à Gradina, des casques bleus se sont fait insulter par des musulmans qui passaient devant le Vab (.) (Journal intime, sgt EU).

Un mois plus tard, le sergent EU rapporte l'analyse d'un sous-officier de sa compagnie :

Mercredi 23 novembre (.) Le sergent X. connaît bien l'histoire de la Yougoslavie, ses parents ont été diplomates deux ans durant. Même s'il influence un peu ses hommes, son analyse est intéressante, mais un très net parti en faveur des Serbes me surprend. Les forces armées bosniaques ne sont en fait que des musulmans, donc des possibles fouteurs de merde en Europe. L'Islam fait peur, et les Serbes sont compris et aimés pour être ceux qui combattent le fléau musulman hors d'Europe, des Charles Martel du 20^e siècle.

Au Batinf 5, sur les monts Igman, les Bosniaques dont le « laissez aller » de la tenue et l'agressivité choquent le soldat français ne sont pas des « Bousniouques » comme au BiB dans la poche de Bihac mais des « Bosgnoul(e)s » :

30.10.94 A 06b15, déclenchement des hostilités à savoir pilonnage systématique de tous les

postes serbes à Lukavac, Silvijak (.) Javorak. Les obus sont tombés sans cesse entre 06h15 et 20h30 (.) Il s'agit d'une vaste offensive pour la prise du mont Igman par les Bosgnouls comme nous les appelons ici. (Journal intime cal REI).

Mercredi 9 novembre (.) Ils ont des sales gueules de mauvais guerrier. Rien avoir avec le regard franc et l'allure de soldat du chef de commando intercepté l'autre jour. Une barbe de trois jours, des allures sales et sans tenue, les treillis en loque, les rangers mal lacées. Les « Bosgnoules » comme les appellent certains de la compagnie. Nous avons, avec certains, d'excellents contacts, avec d'autres, ce genre d'incident qui poussent les chasseurs à avoir des réactions de mépris envers les Bosniaques. Dommage (.) (Journal intime du sgt EU).

Il serait toutefois réducteur de s'en tenir là. L'adjectif pronominal « certains » employé par le sergent EU laisse la place à d'autres regards. De plus, au gré des contacts qui se nouent ou non entre les casques bleus et les belligérants, des jugements se tempèrent, se nuancent ou se modifient.

Dans le journal intime du caporal chef T qui ne laisse apparaître nul parti pris, mais qui par contre traduit une certaine curiosité devant le mode vie des paysans qu'il observe, figure le croquis de la position qu'il tient le 17 août 1993 au col de Javorak. Il y fait figurer des tombes. « Tombes musulmanes », mentionne-t-il. Au regard, deux croix sont marquées. En face et en note : « Correction » : les deux croix sont barrées et remplacées par deux croissants. Comme une attention scrupuleuse portée au respect d'une différence religieuse. Les échanges individuels et souvent profonds que des casques bleus nouent avec tel soldat de l'une ou l'autre faction sur un check point, sur un poste adossé aux lignes serbes ou bosniaques ou à l'occasion de patrouilles suscitent des interrogations, renforcent ou modifient ces représentations initiales. Certains prennent conscience que derrière la « sale gueule de tueur », il y a un homme, plus ou moins las de la guerre. Il est comme eux. Il écoute lui aussi les *Pink Floyd*. La différence ? Il n'est pas né au même endroit :

14 octobre (.) Nous voici partis en direction de Gradina où les autorités bosniaques attendent nos officiers pour discuter de la situation (.) Pour la première fois nous nous dirigeons vers les arrières lignes bosniaques (.) A flan de montagnes, quelques cabanes de bois et des containers métalliques servent d'abris (.) Tous ici portent de vieux treillis sales, pas un ne lace ses chaussures, les soldats ici n'ont pas des allures de guerrier (.) Je reste aux véhicules (.) Rapidement des Bosniaques viennent me voir pour discuter. L'un d'eux est ingénieur agronome, un autre est mécanicien auto. Ils viennent au front pour des tournantes de 1 mois. Puis, ils repartent (.) à Sarajevo via le fameux tunnel. Ils n'ont rien de guerriers farouches, juste des hommes las de la guerre qu'ils subissent depuis 3 ans.

Mardi 22 novembre (.) J'ai trouvé en Norois quelqu'un qui enfin, reconnaît en certains officiers bosniaques une certaine grandeur, une allure et du prestige, une certaine classe aussi (.) Mais pour le moment, à la compagnie, ils restent des « Bosgnoules ». Dommage (Journal intime sergt EU).

Le caporal REI est « déstabilisé » par ses conversations au check point de Javorak avec deux soldats bosniaques qui parlent très bien l'anglais, qui ont une vision « œcuménique » de la religion et surtout partagent avec lui les mêmes goûts pour la musique *pop* :

Le 09.11.1994 [check point au col de Javorak] (.) De 17h à 20h00 : Discussion avec 2 Bosniaques dont 1 cal chef : fortement renseignés sur les armes françaises - parlant avec aisance l'anglais - Nous faisant une explication du musulmanisme yougoslave : à savoir que ceux-ci mangent du porc, ont le même Dieu que le Dieu unique de toute religion selon lui. Qu'ils ne sont pas attachés au fanatisme religieux (.)

Remarque : il avait de bonnes bases de théologie – Doctrine tournant à la conviction que ces gens sont des gens comme les autres voire même bien + œcuméniques et quasi exemplaires [souligné dans le texte] dans l'accomplissement de leur vie selon la religion (.) – Très calé sur l'histoire de son pays et expliquant avec orgueil et haine que les Tchekniks (.) sont les méchants et ont participé au régime nazi (.) – Fumant le haschisch et admirant Pink Floyd (.)

L'homme le + cultivé et le + intelligent et vicieux (.) que j'ai eu à rencontrer : il dit faire la guerre pour le territoire et 1 fois chez lui, poser son arme.

(.) Je suis complètement déstabilisé quant à une opinion à avoir sur la situation, ici, en Yougoslavie (.) Cet homme était soit un beau parleur (.) soit il était franc et l'action des Bosniaques bien que réprimandable aisément compréhensible.

11.11 [Col de Javorak] Adieu des deux Bosniaques (.) Ils partent pour combattre car la ligne de front s'est déplacée. D'autres plus vieux les ont remplacés dans le poste.

26.11 (.) Je suis désormais à JKA [Javorak] avec C., P., sgt L. et moi et nous avons revu le caporal chef BRDA (.)

27.11 Avons pas mal discuté cet après-midi avec le Cal/ch bosniaque. Il a aimé toutes les musiques que je lui ai fait écouter et connaissait déjà.

La première fois que le caporal FB aperçoit Fikret, un jeune Bosniaque, il est lui aussi sur le col de Javorak. Il aperçoit des soldats qui descendent d'une colline se dirigeant vers la fontaine proche du col :

Sont-ils Serbes, Bosniaques ? (.) Serbes, Bosniaques, quelle importance ! Cette guerre est trop compliquée, quel est le « bon », quel est le « méchant » (.) je suis saoul de cette complexité (.) C'est l'écoeurement, la nausée, la guerre...

Fikret le regarde en remplissant son jerricane, puis s'approche :

Qu'est-ce qu'il veut, j'ai rien à lui dire. En plus il a une tête de tueur, grand, mal rasé, un bandeau noir dans les cheveux, il a l'air jeune (.) Il est comme moi en fait, à part le bandeau j'ai préféré le bleu du casque. Moi qui voulait voir du monde, j'ai un peu honte de réagir

comme cela, d'ailleurs, il me sourit, je lui serre la main.

Les premier pas est fait. Ils vont alors longuement discuté pendant trois jours :

Ce qui me choque le plus, c'est la peur qu'on peut lire dans son regard qu'il ne cache même pas, qu'il me traduit dans ses récits : tuer est quotidien comme manger et dormir (.) Sa vie paraît être un enfer. Je suis volontaire me dit-il. Je ne suis pas obligé. Tout comme moi (.) On est pareil finalement, seulement j'ai eu la chance de naître à 1500 kilomètres plus à l'est (.) Ma vie n'est pas un enfer. C'est un petit détail géographique qui a de lourdes conséquences. Fikret est aujourd'hui reparti pour d'autres combats. Après s'être dit adieu, un poids m'opprime, j'aurais voulu lui dire tant de choses. Good Luck ! C'est si banal. Je ne le reverrai jamais (D'après Témoignages écrits Igman 94 -Cal FB).

Cette humanité, on la trouve aussi dans des rapports avec des Serbes, encore sur les monts Igman et d'ailleurs dans la même section. En octobre et novembre 1994, alors que la position du col de Javorak est encore tenue par une unité bosno-serbe, les contacts entre l'officier serbe qui commande cette unité, le lieutenant Duric, son jeune interprète Sacha, un sergent de 20 ans et les chasseurs du poste Onu sont fréquents, jusqu'à l'intimité :

(Journal intime lnt E) Samedi 1^{er} octobre 1994 (.) Le lnt Duric et Sacha (son interprète) viennent à ma rencontre aux environs de 17h00. Ils prennent deux bières avec moi. Ils semblent très fatigués et un peu abattus. Ils m'apprennent que la grande offensive musulmane sur Igman s'appelle « Liberté 94 » (.) Par ailleurs, ils me disent qu'il y a 5000 Bosniaques au sud de la zone de la compagnie (.)

Mercredi 12 octobre (.) Le soir le lnt Duric, Sacha et un autre Serbe viennent sur la position pour regarder les infos (.) On y voit des personnels massacrés [allusion au coup de main bosniaque sur le PC serbe de Klokocevic]. Une des filles égorgées que l'on voit était une amie de Sacha.

Vendredi 21 octobre (.) Je remonte à JK. Le lnt Duric et Sacha viennent sur ma position et m'offrent une bouteille de cognac serbe « Napoléon ».

Dimanche 23 octobre (.) Le soir visite chez les Serbes. Ils nous offrent une bouteille de Slibovica et d'alcool de raisin. Ce soir, j'ai obtenu de nombreux renseignements sur les positions des mines, les endroits d'infiltration (.)

De son côté, le sergent EU écrit le 22 octobre 1994 :

Rapide visite au capitaine M. avant d'aller prendre un petit café avec le lieutenant Duric, chef des Serbes, en contact avec Juliette Kilo. Nous sommes encore bien accueillis et le capitaine offre une bouteille de Beaujolais (.) Je discute avec Sacha (.) Il vient de passer sergent, à peine 20 ans. Cela ne lui convient pas car il est obligé de rester dans cette brigade (.) Il est très lucide sur la situation et analyse très bien les problèmes liés à la politique et aux intérêts économiques. Il insiste pour me dire qu'il est Bosniaque lui aussi, Serbe de Bosnie ... Son pays, c'est la Bosnie Herzégovine, il ne veut pas partir (.) « Je passe ici les plus belles années

de ma vie, j'ai 20 ans et je crie comme un rat dans un bunker. Tout le monde ici est pour l'arrêt de la guerre » (.)

Et de noter plus loin : « Je sais aussi que je peux rencontrer des gamins de son genre chez les Bosniaques. Je sais aussi que s'ils se croisent aujourd'hui, ils se tireront dessus. Et si demain la guerre est finie, ils seraient prêts à travailler ensemble. C'est la guerre ici, des gamins dans des tranchées, et la politique à côté. Dur, dur ».

Le dimanche 30 octobre 1994, c'est l'attaque décisive des Bosniaques sur les positions serbes : « Nos amis serbes sont encerclés », écrit le sergent EU. Lorsque parvient à la radio un message annonçant la chute des positions serbes, il parle « d'une terrible nouvelle ». Il assiste à l'attaque bosniaque sur Javorak et au repli des Serbes : « (.) Début d'après-midi (.) nous assistons à l'agonie des Serbes qui quittent une par une leurs positions (.) Que sont devenus Sacha et ses camarades avec qui nous avions des contacts quotidiens si sympathiques ? » La personnalité de Sacha, l'interprète, a touché bien des chasseurs de cette section. Le caporal REI en parle. Un mois plus tard, le sergent EU pense encore à Sacha. Il songe à ce que lui a dit le sergent L qui, lui aussi, a été marqué par ce personnage :

Mercredi 9 novembre (.) Le soir du 1^{er} soir des combats, Sacha le jeune interprète du lieutenant Duric, est venu voir le lnt L. Il pleurait. De rage. Depuis quelques jours, son officier était parti en permission. Il avait alors été remplacé par un autre lieutenant, un ivrogne incapable. Il venait de dire à ses hommes qu'ils quitteraient la position si la bataille faisait rage. Ecœuré, Sacha était venu faire ses adieux aux Français avec lesquels il avait eu de si bons contacts. Qu'est devenu Sacha ? Le sergent L. m'a dit l'autre jour, « Il faut que je sache ce qu'il est devenu, il faut que je le revoie, sinon, j'aurai toute ma vie son visage dans la tête, et une interrogation sur son sort.

En novembre 1994, le poste Onu de Javorak se trouve à l'intérieur des lignes bosniaques. Il a été désaffecté et remplacé par un check point. Après avoir été au contact des Serbes, les casques bleus sont maintenant au contact des Bosniaques. Le caporal chef Brda avec lequel REI écoute les *Pink Floyd* a remplacé Sacha. Fikret, Brda ou Sacha ? « Serbe ou Bosniaque, quelle importance ? Quel est le bon, quel est le méchant ? ».

La guerre tourne à la fraternisation, lorsque les combattants sont durablement au contact et que rien ne vient déclencher les hostilités. « Dans les secteurs enchevêtrés, où les hommes des tranchées adverses en arrivaient à connaître leurs habitudes réciproques, on s'interpellait familièrement », note Jacques Meyer dans *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre* et il ajoute : « Les trêves pouvaient d'ailleurs être vite interrompue par l'intervention des officiers. Et, il le fallait bien, sans quoi la guerre eût été finie » (Meyer, p. 275).

En Bosnie, là où les nécessités de la mission des casques bleus occasionnent des rencontres fréquentes avec les combattants des deux parties, là où leur posture n'est pas hostile, là où le premier regard peut être corrigé par un salut, par un début de conversation, l'échange se noue. De part et d'autre, on a envie de faire connaissance, jusqu'à entrer dans l'intimité de l'Autre et d'apprendre.

Certains casques bleus n'ont pas d'autres attitudes vis à vis des belligérants que celles de leur arrière grand-père ou de leur père dans les tranchées de la Marne à quelques mètres de l'Allemand, sur les plateaux du Haut Tonkin, sur les barricades d'Alger ou dans quelques douar de l'Ouarsenis : ils s'attachent à celui avec qui ils voisinent. Et longtemps après, ils s'interrogent : Qu'est-il devenu ?

Cette humanité du combattant nous conduit à poser la question de la neutralité des unités de la Forpronu.

2. Une neutralité toujours problématique

2.1. Neutralité et communication

La neutralité est le plus souvent considérée dans ses aspects politiques et juridiques. En tant que doctrine de sécurité collective dont les règles sont définies par la Charte des Nations Unies, on analyse sa légitimité ou ses modalités juridiques d'application dans tel ou tel conflit et on en débat.

Mais c'est devenu aussi un mode d'action tactique, à la différence près que ses effets ne sont pas mesurables à l'aune d'un bilan : le résultat de l'action avec intention de neutralité ne se traduit par un état des gains et des pertes.

Une tactique qui recherche des effets de neutralité relève de la *communication*. Elle est faite bien sûr d'actions de force – de cartons jaunes et rouges – contre celui qui transgresse les règles établies ou conclues, mais aussi de manifestations – décisions, signes, actes, dispositifs affichés, etc. – dont l'intention est de signifier une position d'impartialité et d'arbitrage. Or, ces manifestations n'ont de sens que si elles sont perçues comme telles par ceux auxquels elles sont destinées. C'est là tout le problème. Il échappe trop souvent à ceux qui se réclament de la neutralité.

Sur ce théâtre d'opérations quatre partis s'observent mutuellement : serbe, bosniaque, croate, Onu. Les chefs belligérants ont en outre quelques difficultés à contrôler leurs propres forces. Face à une situation, face à un événement, chacune des factions aux prises – y compris au niveau local – jauge et interprète les manifestations des unités de la Forpronu en fonction de son point de vue – au sens propre et figuré – et de ses propres enjeux : enjeux politiques, stratégiques, tactiques mais aussi micro tactiques et microéconomiques, enjeux de pouvoirs locaux ou maffieux, etc. Dans chacune d'elle, des rumeurs courent

sur la partialité des unités de la Forpronu. On leur fait des procès d'intention, jusqu'à l'hostilité ouverte. « La situation devient tendue » avec les Serbes ou les Bosniaques de telle brigade, note alors un journal de marche : « Ils renforcent leur contrôle au check point ». Un commandant de bataillon ou d'unité de la Forpronu cède devant la pression de l'un des belligérants. Pour peu que cela parvienne aux vues ou aux oreilles de l'autre belligérant, celui-ci accuse à son tour la Forpronu de partialité et durcit sa position à son tour : discussions, longs palabres avec les uns et les autres que favorise souvent le petit verre de slibovica pour tenter de revenir au calme. Il faut sans cesse mettre de l'eau au moulin de la neutralité. La tactique à effets de neutralité, c'est comme le tonneau des Danaïdes : sans fin, il faut y verser du contenu et de la relation. C'est ce qui définit la *communication* : une interaction sans fin dans laquelle « tout comportement a la valeur d'un message », de sorte « qu'on ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non » (Watzlawick, p.46).

Les unités de la Forpronu, dans la moindre de leur action communiquent, « qu'elles le veuillent ou non ». Elles sont au centre. Ce qu'elles communiquent est aperçu d'un certain point de vue. Il déforme la perspective. De ce point de vue, il est rare que l'on puisse apercevoir la neutralité de celui qui est au centre. Pour chaque belligérant, pour chaque faction, à différents niveaux d'intelligence de ce qui se passe sur le théâtre, en fonction d'une logique, d'une situation, d'une histoire particulière, toute manifestation collective de la Forpronu ou individuelle de tel de ses chefs a un sens – comme a un sens toute manifestation de l'adversaire. Mais le sens perçu peut être tout autre que celui qu'une unité de la Forpronu veut donner à son action.

Lorsqu'en 1994 sur les monts Igman, le Batinf 5 s'oppose aux infiltrations des Bosniaques, il manifeste ce qui est pour la Forpronu une volonté de neutralité, consistant à faire respecter les accords conclus en 1993. Mais le temps a fait son œuvre. La situation des Bosniaques s'est modifiée d'une année sur l'autre. En 1994, la Forpronu, s'opposant à leur intérêt tactique, est perçue par eux comme partielle : peu important alors les jugements que les casques bleus peuvent porter sur le bien fondé ou non de l'action des unités de l'ABiH. Le réel auquel se heurte le commandant du Batinf 5 et le secteur de Sarajevo en automne 1994, c'est le sentiment fondé ou non chez les Bosniaques que la Forpronu fait le jeu des Serbes. A la même époque d'ailleurs, les Serbes ont le même sentiment : menacés sur les positions qu'ils tiennent dans les monts Igman, ils soupçonnent la Forpronu de faire le jeu des Bosniaques.

Bien des chefs militaires n'ont pas cette vision complexe et dynamique de la neutralité tactique. Ils sont *autistes*, sourds à d'autres logiques que les leurs.²⁰ Peu formés à prendre en compte le regard de l'Autre, ils ne comprennent guère que l'appréciation portée sur ce qu'ils font et ce qu'ils disent puisse être différente

²⁰ Sur cette notion appliquée aux phénomènes de communication en général, cf. Sfez, p. 90-96.

de la leur : ils se ressentent comme neutres, donc leurs actions et leurs dires sont forcément neutres et les Serbes ou les Bosniaques qui ne l'entendent pas ainsi sont de mauvaise foi.

A la limite, le jeu de la neutralité sur le terrain suppose encore plus d'impondérables ou de « frictions » – pour reprendre le terme de Clausewitz – que le jeu de la guerre. Notre propos est d'en illustrer certaines des contradictions et des difficultés.

2.2. Manifestations de neutralité

Le souci de neutralité des unités de la Forpronu et leur volonté de mettre en confiance les belligérants se manifestent par des interdits imposés aux casques bleus, par des actes forts dont on attend qu'ils prennent une valeur de signification chez les belligérants, ou encore par des opérations raisonnées, montées de telle sorte que les unités de la Forpronu aient un pied dans chaque camp :

Arrivés à Zadar, nous profitâmes des check points de l'Onu pour uriner prudemment le long des routes. Nous n'avions désormais plus le droit de prendre des photos, ni de répondre aux signes, les nôtres pouvant être mal interprétés par les autochtones (J.Lorentz,p.71).

A Kakanj, en 1993, le BgBH s'est installé dans une emprise industrielle appartenant aux Croates et de plus partiellement utilisée par les miliciens du Hvo. Initialement, le commandement du bataillon a bien des difficultés pour faire entendre sa volonté d'indépendance :

Nos relations avec les Croates et en particulier les HVO ont été difficiles à nouer (.) Les locaux que le BGBH s'était vu attribuer appartenaient à une entreprise (.) dont le siège se trouvait à Zagreb. Défendant les biens croates, le HVO se considérait en terrain conquis. Il utilisait l'usine pour alimenter ses soldats. Sans le savoir, le BGBH était un peu resenti comme une pièce sur l'échiquier des rivalités locales(.)

(.) Cette indépendance est intervenue le 3 mai, après que le BGBH ait tout fait pour évacuer deux enfants croates sur Zagreb et Split en utilisant un hélicoptère des forces armées de Croatie. Pour cela, il fallait passer par Visoko, fief musulman. L'un des garçons était atteint d'une leucémie et l'autre d'une tumeur au cerveau. Depuis trois semaines, l'officier de liaison britannique responsable du secteur de Kakanj, Varés et Visoko essayait de trouver une solution pour les évacuer. Le mandat de la Forpronu ne nous permettait pas de transporter des malades sur de telles distances. C'était aussi mettre le doigt dans un engrenage. En une soirée, la solution a été trouvée (.) Le lendemain, le médecin chef du bataillon escortait lui-même ces Croates qui n'osaient pas franchir les postes de contrôle musulmans (.) Cette évacuation a permis de montrer aux responsables croates, au bout de quatre mois de présence,

que nous étions réellement neutres (Cotard, p. 70-71).

Les livraisons que le BiB effectuent au profit des quelques 2500 Bosniaques restés à Bosanska Krupa sont dangereuses. Cette ville dévastée au sud de la poche de Bihac est située sur l'Una, sur la ligne de front entre le V^o Corps bosniaque au nord de l'Una et les forces de la Vrs au sud. Chaque livraison venant du Nord est pour les Serbes un possible cheval de Troie. Elle nécessite une précautionneuse coordination de la manœuvre « simultanée » de deux compagnies, l'une livrant par le Sud, « côté serbe », l'autre abordant par le Nord, côté bosniaque (D'après journal de marche cne A).

Dominique Efros et Nicole Fouilleul mentionnent l'existence de manœuvres identiques lorsqu'elles illustrent la volonté d'« impartialité » du Batinf 5 en cinquième mandat, chargé de faire appliquer les Accords de Dayton entre novembre 1995 et mars 1996 : « Par exemple, parlant de la mission de destruction des postes de combat des belligérants sur la ligne de confrontation, un officier nous expliquera la complexité de la planification des mouvements des deux compagnies traitant chacune un côté de la nouvelle frontière inter-entités. Pour traiter de façon égale Serbes et Bosniaques, il fallait que les postes des deux bords soient détruits dans la même quinzaine et donc éviter d'avoir un décalage dans les mouvements respectifs des compagnies » (Efros et Fouilleul , p.163-164).

Sur l'aéroport de Sarajevo, il n'y a pratiquement pas de jour où les commandants d'unité n'aient pas à signifier leur neutralité à l'occasion de tel incident, de telle demande d'un édile local, ne serait-ce que de répondre au besoin urgent de se rendre à Sarajevo d'un couple de vieillards résidant à Illidza en zone serbe. En septembre 1994, le Batinf 2/IV monte ainsi une petite opération « en tenaille » pour ramasser cinq cadavres de soldats serbes et bosniaques sur la ligne de confrontation à l'est de Dobrinja :

18 septembre 1994 (.) A 12h30, deux équipes identiques regroupant des moyens génie et protection ont été mis en place côté Dobrinja serbe et côté Dobrinja bosniaque (.) Après une heure de discussions entre les belligérants (.) la décision a été prise d'intervenir en même temps et par les deux axes sur le pont où se trouvaient les personnels à évacuer (.) Plusieurs enseignements sont à dégager de cet incident :

(.) -Il est indispensable d'avoir un élément agissant avec chacun des belligérants (neutralité de la Forpronu).

-Il est essentiel de pouvoir posséder au sein de ces 2 équipes un élément génie, un élément médical et un élément d'appui (.) (Journal de marche du cne KC).

A plusieurs reprises, le commandant du Batinf 2/III organise avec les belligérants des « week-ends zéro mort » :

On a joué cela trois ou quatre fois. Le commandant de bataillon rencontrait les belligérants : « Le week-end prochain, je ne veux pas qu'il y ait de tirs entre Butmir et Dobrinja ». On mettait un détachement de liaison du bataillon auprès des autorités. Dès qu'il y avait un tir, on intervenait : « Vous avez rompu la pacte ». Les gens ont quand même levé le pied. (Entretien chef opérations du Batinf 2/III, juin 2000).

2.3. Ambiguités, suspicions, complicités

Certes, ces efforts ne sont pas peine perdue. Dans la région de Kakanj, en juin 1993, ce sont vers les sapeurs du BgBH dont ce n'est guère la mission que se tournent les responsables politiques et militaires croates locaux lorsqu'ils décident de rendre leurs armes aux forces bosniaques (Cf. I^{ère} partie) :

Les HVO de Catici sans liaisons avec leurs chefs demandent à se rendre en présence des Français qui, seuls à leurs yeux, peuvent les sauver du massacre, eux et leur famille. Si nous refusons, nous savons que Catici sera rayé de la carte avec sa population et que nous aurons entre 800 et 1000 réfugiés en plus à accueillir (Cotard, p. 76).

Mais toutes ces manifestations se produisent dans un univers de guerre où s'exacerbent sentiments et jugements tranchés. Des officiers français n'ont guère conscience des multiples facteurs qui interviennent et contrecarrent leurs intentions de neutralité. En particulier, des missions, des organisations logistiques, des dispositifs de la Forpronu donnent lieu à de nombreuses dispositions qui peuvent être interprétées par tel belligérant comme des signes d'alliance ou de complicité avec l'autre belligérant et qui peuvent rendre vains parfois les efforts de neutralité consentis.

2.3.1. Des missions qui ne sont pas neutres

Lorsque le premier bataillon français arrive en Krajina en 1992, sa neutralité, celle de la France, ne sont guère évidentes ni pour un camp ni pour l'autre. Les interprètes militaires du bataillon font un « métier dangereux », écrit le commandant Y : « ils se font traiter de Tcheknik ou d'Oustachis ». L'un sera blessé aux côtés d'un Serbe et l'autre « se retrouvera avec un pistolet sur la tempe ». Il note encore qu'une section, évacuant des Croates expulsés de Krajina par les miliciens serbes et arrivant en territoire croate, est accusée de participer à « l'expulsion des Croates ». Après une discussion avec des officiers serbes, il constate par ailleurs que « la visite de Mitterrand à Sarajevo a été interprétée comme un soutien à la Serbie ».

Ce bataillon multiplie les actions pour « établir la confiance » de part et d'autre.

Mais la neutralité de ses missions n'est pas évidente du point de vue des Croates. Elles impliquent notamment la démilitarisation des zones roses – *pink zone* –, ces territoires conquis par les séparatistes serbes entre la signature du cessez-le-feu et l'arrivée de la Forpronu. Or, par incidences, le Batinf1 va sans le vouloir y favoriser et y consacrer leur prise de contrôle politique par les Serbes (Cf. I^{ère} partie et Debié I p.62).

Sur l'aéroport de Sarajevo, le dispositif que le Batinf2 met en place chaque nuit (le *crossing*) pour reconduire à Butmir ou à Dobrinja les Bosniaques qui tentent de franchir le no man's land de l'aéroport et les soustraire aux mitrailleuses serbes n'est pas neutre aux yeux des Bosniaques (Cf. I^{ère} partie) : « A cette époque là, nous haïssions profondément la Forpronu (.) C'était la haine, la colère », déclare un Bosniaque à Rémy Ourdan, journaliste au *Monde* en décembre 1996 (*Le Monde*, 4 décembre 1996).

Nous avons plus haut évoqué l'hostilité des Bosniaques en automne 1994 vis à vis du Batinf 5 dont la mission est de garantir la démilitarisation de la partie centrale des monts Igman. Mais pourquoi à Bihac, zone protégée par l'Onu, la Forpronu ne réagit pas de même vis à vis des Serbes, s'interroge le soldat bosniaque ? L'hostilité au Batinf 5, qualifié de bataillon « Tcheknik » par les Bosniaques, se propage. L'action de la Forpronu sur les monts Igman a des incidences sur l'aéroport de Sarajevo :

(Journal de marche du cne TE – Batinf 2 – aéroport de Sarajevo). *Vendredi 21 octobre 1994 (.) Pour le retour du LCL Pelko à la tête de la 2^{ème} brigade bosniaque, les réunions se sont succédées pendant 3 heures (.) En effet, très remonté par l'affaire d'Igman [actions déjà rapportées menées par le Batinf 5 pour s'opposer aux attaques bosniaques]. Pelko en veut ouvertement aux Français concernés, et fait obstacle à toute forme de mouvement sur ou autour de sa zone (.) L'impasse est totale et semble définitive.*

Samedi 29 octobre (.) La tension s'accroît avec la poursuite de l'impasse de la situation dans Igman. Les Serbes sont très préoccupés par l'action que mène la Forpronu et les B [les Bosniaques]; très aigres de nous voir détruire des ouvrages remarquables dans la zone de Viénac.

Samedi 19 novembre (.) Le Cdu se rend à la 2^{ème} Bde où il est (verbalement) agressé par le colonel Pelko.

En la circonstance, les deux partis soupçonnent la Forpronu de partialité : les Bosniaques, mais aussi les Serbes qui l'accusent de laxisme.

2.3.2. Des dépendances logistiques

La dépendance logistique de certaines implantations de la Forpronu offre des prises à l'un ou l'autre de belligérants. A Kakanj, le bataillon en a eu conscience. Il n'est pas évident qu'il en ait été de même ailleurs. A Zemunik, sous les yeux

des forces croates qui encerclent l'aéroport de Zemunik, les casques bleus de l'une des compagnies du Batinf1 sont « alimentés gratuitement par les Serbes dans un ordinaire tout à fait correct et servis à table » ! (Notes du commandant Y, p. 11-15). Dans la poche de Bihac, à Velika Kladusa, la base logistique du Bib est installée dans une emprise industrielle appartenant à Fikret Abdic, patron de la firme alimentaire Agrokomerc. En septembre 1993, il tente d'organiser l'autonomie de la région de Bihac. Il déclenche un conflit avec les forces gouvernementales bosniaques. La Forpronu ne prenant pas partie, le BiB se trouve de facto en situation d'interposition entre les *Nordistes* d'Abdic et les *Sudistes* du V^{ème} Corps bosniaque : ce bataillon se trouve dans l'étrange situation d'être neutre alors qu'il campe sur la propriété de l'un des belligérants :

Nous sommes à compter d'aujourd'hui des militaires français, sous commandement de l'Onu, dans une propriété de Fikret Abdic (.) Un seigneur de la guerre local – qui passe alliance avec les Serbes de tous bords pour maintenir son commerce – et une armée régulière – l'armée d'un pays, a Bosnie-Herzégovine qui est membre de l'organisation dont nous sommes les soldats – sont donc mis sur le même plan (Benda et Crémieux, p. 80-81).

Il est assez probable que des Bosniaques fidèles à Sarajevo en sont arrivés aux mêmes réflexions que ces casques bleus, certes avertis.

233 Des dispositifs locaux ambigus

L'imbrication du dispositif d'interposition dans les lignes de l'un ou l'autre des belligérants constitue sans doute l'un des facteurs le plus important du procès de partialité qui peut être fait ici ou là aux unités la Forpronu, quelles que soient par ailleurs leurs attitudes. Comment concevoir pour un soldat bosniaque que sur les points de regroupement de l'armement, les casques bleus puissent être neutres, lorsqu'ils sont censés contrôler les armements lourds des Serbes sous le contrôle des Serbes dans une caserne ou sur une position serbe, comme à Lukavitsa ou à Poljine ?

Lundi 22 mai (.) A 03h30 puis 04h30, les Serbes viennent récupérer un canon de 105 et un canon de 122, tout en interdisant au peloton de sortir.

Mercredi 24 mai (.) Les Serbes utilisent l'armement lourd de la position P3. Le peloton après une tentative de patrouille est bloqué sur son poste (.) (Journal de marche cne Z).

Mais ce sont encore les postes de Krupac qui, en 1995, illustrent le mieux l'imbroglie des soupçons mutuels auxquels donnent lieu ce dispositif d'interposition. Nous avons vu en troisième partie comment Bosniaques et Serbes tentaient chacun de jouer des postes de Krupac, l'un soupçonnant l'autre

d'en user, et combien cette conception étroite de l'interposition consistant à placer un tiers entre deux adversaires aux prises posait problème. Les Serbes sont irrités par le dispositif Onu de Krupac :

Vendredi 12 mai 1995(...) J'ai un entretien avec le Lieutenant Z...(serbe). Il tient le langage suivant : « Les Bosniaques espèrent que la proximité de leurs postes avec les vôtres nous empêchera de régler à notre manière le problème de sniping que vous ne pouvez pas résoudre de la votre. Ils se trompent et nous ne répondons plus de votre sécurité sur ce site ».

Jeudi 22 juin (.) Un lieutenant serbe vient prendre contact avec moi (.) Je refuse de lui serrer la main. Il demande que les projecteurs du poste soient orientés différemment, et m'accuse de renseigner les Bosniaques.

Mais, de leur côté, les Serbes tentent aussi de jouer du dispositif ou en jouent effectivement. Ce sont alors les Bosniaques qui s'irritent :

Dimanche 11 juin (.) Les Serbes ont demandé que le poste soit réinstallé 200m au sud de la position actuelle (.) Je pense qu'ils veulent ainsi nous faire remplir une mission de couverture à leur profit (.)

Jeudi 20 juillet 1995 (.) Les Serbes mettent en place un VCI M 980 [blindé soviétique canon de 20mm] sur le mouvement de terrain immédiatement à l'ouest de KC 1 (.) Cela pose un problème de sécurité pour le poste en raison de l'imbrication que cela cause. En effet, si les Bosniaques ratent leur cible de quelques centimètres ils tapent dans le poste (.) Là encore, nous passons une partie de la journée en alerte rouge dans les abris (.)

Samedi 22 juillet (.) L'avancée des Bosniaques oblige les [deux M980] à se placer non plus à côté du poste, mais derrière. Ces engins tirent donc au canon de 20mm au ras du toit du chalet. La situation est inconfortable et dangereuse, car je ne crois pas aux scrupules des Bosniaques s'ils doivent tirer au mortier. L'évacuation de KC 1 et de KC 3 est très sérieusement envisagée par le bataillon montant et le HQ du secteur de Sarajevo.

Journée du vendredi 21 juillet (.) L'adjutant P. prend contact avec les Bosniaques, ceux-ci sont très agacés par l'imbrication entre les deux M980 de Krupac et le poste de KC 1. (Journal intime lnt U).

Dans une telle situation, il faut beaucoup de lucidité, de sang-froid et de personnalité au petit chef de poste, démuné de réels moyens de rétorsion (sous peine d'accepter le combat rapproché et la mort pour une paix problématique), pour ne pas être dupe, pour aller de l'un à l'autre avec entretient et jouer de sa seule bonne parole pour calmer ce jeu local de la guerre.

Alors que, du niveau micro tactique à celui du théâtre d'opérations, toute opération est raisonnée et conduite classiquement en combinant des actions et en tentant d'anticiper l'enchaînement d'effets que chaque action est susceptible de produire, rien de tel sur ce théâtre. Il n'y a nulle conscience des incidences

du dispositif sur la manœuvre de neutralité. Tout repose sur les chefs de poste : *Je suis lucide. Je sais que s'ils peuvent prendre un avantage, ils le prendront. On vit à côté. On a des contacts quotidiens. Il y a une forme de partenariat qui s'instaure. On effectue un travail de chef à chef. Il y a une espèce d'estime mutuelle qui peut s'établir (.) Cela peut aller très loin. Lors de l'affaire de M980 serbes en juillet, le commandant bosniaque me dit « Il faut qu'il arrête ». J'ai expliqué la situation au chef serbe. De ce côté, ça s'est calmé (Entretien Int U mai 1999).*

Bien, plus, entre les deux missions que doivent remplir les unités de la Forpronu, celle de protection des populations et celle d'interposition, il peut y avoir des contradictions flagrantes. C'est ce qui se passe encore à Krupac, en juin 1995. Le lieutenant U est averti d'une prochaine attaque bosniaque sur Krupac. S'il prévient les villageois pour qu'ils évacuent le village, il renseigne du même coup les Serbes :

Jeudi 22 juin (.) L'Adjudant P. a un contact sur KC 2 avec une autorité bosniaque, qui lui confirme que Vidovac et Vierca (ancien PC du bataillon serbe) sont bien bosniaques maintenant. Il le prévient du déclenchement dans la nuit d'une attaque sur Serfici et Krupac (.)

L'ambiguïté de notre mission est là encore flagrante. En effet même si nous sommes censés protéger les populations civiles, nous ne pouvons les mettre en garde de l'imminence de cette attaque, pour ne pas alerter les Serbes et pour ne pas encourir de représailles sur l'un de mes postes dont deux sont enclavés chez les Bosniaques et un chez les Serbes.

Il faut pourtant choisir : le lieutenant U prévient les habitants du village (Entretien, mai 1999). Peine perdue d'ailleurs car il ajoute dans son journal de marche : « Il semble que les Serbes ne veulent pas évacuer leur population ».

2.3.4. Complicités et rumeurs de complicités

Au-delà des problèmes de neutralité que posent des missions et des dispositifs logistiques ou d'interposition, des coopérations, voire des complicités, circonstancielles ou non, ouvertes ou clandestines, conscientes ou non s'établissent entre casques bleus et l'un ou l'autre des belligérants.

Or, sur ce théâtre, tout s'observe, tout se sait, se rapporte et s'interprète. Sur le fond de méfiances et de soupçons qui pèse plus ou moins sur la Forpronu, les actes et comportements auxquels donnent lieu ces coopérations et ces complicités avec tel belligérant – aussi anodins soient-ils pour leurs auteurs – sont constatés, aperçus, rapportés, colportés de bouches à oreille, interprétés dans les rangs de l'autre belligérant. Ils alimentent des rumeurs ou en font l'objet. Certains officiers français bardés de certitudes n'ont guère l'équipement

intellectuel nécessaire pour comprendre cet univers de « on dit », de procès d'intention, de rumeurs dans lequel ils agissent.

Il peut d'abord exister de réelles complicités entre casques bleus et Bosniaques ou Serbes :

Jedi 8 avril 1993 Un VTL français escorté d'un Vab du French Batt a été fouillé au check point serbe d'Illidža alors qu'il se rendait à Butmir, en zone bosniaque. Sous la palette du VTL, les Serbes ont découvert plusieurs dizaines de milliers de cartouches (18000 cartouches de 7.92mm, 3600 de 12.7mm), ainsi que des sacs de poudre. Ravis de l'aubaine, ils ont aussitôt convoqué la presse. Cela va encore augmenter les fouilles et les difficultés pour nos convois au niveau des check points (Journal de marche cne NO).

Nous n'avons observé qu'un cas de ce type. Il est flagrant et l'officier qui le constate peut facilement en imaginer les incidences. Mais, le plus souvent, on aurait plutôt à faire à des actes ou à des comportements plus ou moins conscients dont les auteurs n'imaginent guère les conséquences. Un incident observé dans la poche de Bihac illustre le phénomène. Comme on vient de le noter, les rapports que la Forpronu entretient avec Fikret Abdic peuvent paraître quelque peu ambigus (Cf. I^{ère} partie). Des coopérations occasionnelles ont pu par ailleurs entretenir l'ambiguïté :

(Journal intime lnt R) Samedi 10 juillet 1993 (.) Départ 0845 avec 3 Vab et le Vbl du commandant (.) Il s'agit de faire sortir Abdic de la poche avec 3 de ses « fidèles » accompagnés de « très grosses valises » (.)

En novembre 1993, le capitaine A rapporte ses démêlées avec l'une des brigades du V^{ème} Corps bosniaque. Il rend compte d'une rumeur qui court dans les rangs de cette brigade. Il en trouve l'explication mais en tire un jugement manichéen qui montre comment certains officiers français appréhendent des phénomènes de rumeur dont ils peuvent faire l'objet :

(D'après journal de marche cne A) Le 26 novembre 1993, partant de Coralici, une section du BiB escorte des camions qui livrent en vivres plusieurs dépôts du Commissariat de l'Onu pour les réfugiés (Unchr). En cours de mouvement, apprenant que le dépôt le plus au nord de la poche, Vhrovska, vient d'être pris par les troupes nordistes, le « chef de section fait demi-tour vers le sud et décharge la nourriture (farine) dans une maison au bord de la route ».

Le 1^{er} décembre, des « tensions » se produisent à Buzim entre Bosniaques fidèles à Sarajevo et casques bleus. Une rumeur court : « (.) un véhicule blanc » aurait été vu venant du Nord avec 2 camions de la firme Agrokomerc. « Ceux-ci auraient transporté du ciment au profit d'Abdic » pour établir un barrage sur une pénétrante nord-sud.

Le capitaine A note alors : « (.) Une entrevue est demandée à la 505 [brigade

bosniaque qui tient Buzim]. Il semble que le convoi du lnt L, faisant demi-tour de Vhrovska en laissant son chargement de farine dans une maison (.) ait été transformé par opération d'intoxication anti-française en convoi pro-Abdic, d'où les incidents précédents. Les soldats, plus extrémistes qu'ailleurs à Buzim ont un avis défavorable sur le BiB qu'ils considèrent comme pro Abdic.»

Au vu de son interprétation de l'incident, cet officier ne semble pas concevoir que la perception par les Bosniaques loyalistes des rapports que le BiB entretient avec Fikret Abdic puisse donner lieu à des soupçons de leur part et que, sur ce fond de suspicions, un acte insolite de l'un de ses lieutenants, aperçu sans doute de loin par quelque paysan, puisse donner corps à une rumeur : venant du Nord, un véhicule blanc, donc de l'Onu, accompagnant deux camions qui déchargent des sacs près d'une route, donc des camions de Fikret Abdic qui déchargent des sacs de ciments pour « établir un barrage ». Sur cette rumeur, il projette à son tour les fantasmes de beaucoup d'officiers français : atteints par le syndrome de la « guerre psychologique », ils voient dans toute information non conforme à leur attente une « désinformation », une « manipulation », « une intoxication anti-française » :

Lundi 10 janvier 1994 (.) Faits marquants. Le Sud comme le Nord accusent les véhicules de la Forpronu à Pecigrad-Skokovi de faire du trafic d'armes au profit de celui d'en face. Cette guerre psychologique dangereuse pour les véhicules de la compagnie est destinée aux civils et aux soldats qui nous entourent. (Journal de marche cne A).

Dans les monts Igman, durant l'automne 1994, des phénomènes comparables peuvent se produire. Un acte ponctuel, un comportement favorables aux Serbes observés ici puis là par les Bosniaques peuvent alimenter les procès d'intention que ceux-ci font au Batinf 5. Le sergent EU raconte qu'en octobre 1994, il conduit son capitaine au PC serbe de Javorak. Là, ils embarquent dans un véhicule de l'Onu un officier serbe, le lieutenant Duric, et « son fidèle traducteur » Sacha pour effectuer une reconnaissance :

18 octobre (.) Au PC serbe, nous prenons le lieutenant (serbe) et son fidèle traducteur. Le lieutenant monte avec nous dans le VBL et coiffe le casque bleu du capitaine (.) Bientôt autour du VBL, des jeunes soldats serbes viennent discuter avec moi. Le contact est excellent.

Au cours de cette reconnaissance, le véhicule passe très près des lignes bosniaques et essuie quelques coups de feu. Il est fort probable que des Bosniaques ont aperçu l'officier serbe dans le véhicule de l'Onu. En novembre 1994, descendant à Krupac1, le sergent EU fait l'observation suivante :

Mercredi 30 novembre (.) Parfois, les Serbes demandent la protection d'une Sagaie pour passer un camion ou un véhicule. Suivant les relations que le capitaine ...a avec les Serbes, il

accepte ou pas. Aujourd'hui(.) une Sagaie protège un camion qui transportait des civils : « ils se mettent en civil avant de venir nous demander de les escorter, mais ce sont des militaires !!!

Or, quelques jours plus tôt, après que les Bosniaques se soient emparés des positions serbes à l'est du col de Javorak, le lieutenant E qui voisinait hier avec les Serbes et voisine aujourd'hui avec les Bosniaques rapporte le reproche de l'un d'entre eux :

Mercredi 9 novembre (.) Un Bosniaque nous dit qu'un soldat serbe aurait avoué qu'en quittant Javorak, certains de leurs soldats auraient été transportés dans mon Vab ! Chose impossible !

« Chose impossible ! », écrit cet officier. Dans ce combat pour une neutralité toujours problématique, qu'importe son affirmation et son point de vue. Les Bosniaques, à tort ou à raison, ont vu les choses autrement et lui font un procès de partialité. Sans doute, le lieutenant E a-t-il affaire, lui aussi, à une rumeur qui se propage dans les rangs bosniaques parce qu'elle est conforme à l'image que les Bosniaques se font des casques bleus du Batinf 5 et à ce qu'ils ont observé dans d'autres circonstances : un bataillon que l'on perçoit comme faisant le jeu des Serbes, des casques bleus que l'on aperçoit d'une hauteur transportant ou escortant des Serbes, l'entente qui semble régner à Javorak entre le lieutenant français et le lieutenant serbe, et pour finir, un Serbe prisonnier des Bosniaques qui *aurait* raconté qu'il a été évacué par les Français... ! Tout concourt pour valider ce dernier récit et faire accroire que l'officier de Javorak a aidé les Serbes à évacuer leur position.

L'aéroport de Sarajevo, le nord de la poche de Bihac entre Velika Kladusa, Buzim et Coralici, les monts Igman entre Krupac et la Ratinika... : autant d'espaces opérationnels où chacun observe l'Autre comme dans un bourg de nos campagnes. L'intensité des affrontements rétrécit l'espace, y aiguise les regards, y accélère la propagation des nouvelles. Derrière les rideaux de défense, chaque clan observe l'étranger reconnaissable de loin au blanc des véhicules qui le signale. On l'invite, on tente de le mettre d'une façon ou d'une autre de son côté. On suppute ses gestes. On se les rapporte. On les tord éventuellement pour les rendre conformes à la vision que l'on a de sa propre cause et au jeu qui est prêté à l'Onu.

Encore une fois, d'un point de vue macro politique, cette tactique à effets de neutralité peut être fondée ou non, pertinente ou non : là n'est pas le problème posé. C'est un autre débat. Mais on constate qu'elle réclame un travail de Sisyphe, lorsqu'elle se conçoit comme l'interposition statique et dispersée d'éléments d'une force tierce entre deux forces aux prises.

3. Les relations avec les populations

Une étude récente de Michel Bodin analyse les contacts que les militaires français entretenaient durant la guerre d'Indochine avec les populations autochtones. Elle montre combien la nature de ces contacts pouvait varier selon les contextes opérationnels et les types de mission des unités, selon qu'elles étaient sédentaires ou nomades, selon qu'elles opéraient en zones pacifiées ou non (Bodin p. 99-118).

La grille d'analyse que propose l'auteur aurait pu être reprise à des fins comparatives. Mais les contextes sont trop différents. D'une part, sur le théâtre d'opérations bosniaque, il n'y a pas vraiment de nomadisme comme ce fut le cas des unités de réserve générale en Indochine ou en Algérie. D'autre part, les relations avec les populations ne sont pas en Bosnie ou en Croatie une incidence plus ou moins contrôlée des opérations. Elles en constituent pour partie la finalité ou y sont étroitement mêlées lorsqu'il s'agit d'interposition. Tout un pan de ces relations fait donc l'objet d'une organisation raisonnée.

C'est ce critère d'organisation que nous avons choisi pour en traiter. Aussi, analyserons-nous séparément des relations inorganisées et non encadrées qui relèvent de contacts individuels et spontanés entre casques bleus et civils serbes, croates ou bosniaques et des relations encadrées initiées par les bataillons ou les unités qui font l'objet d'une organisation spécifique.

3.1. L'inorganisé

L'impartialité qu'exige l'interposition incite le commandement à mettre en garde les unités sur « les relations amicales » que les casques bleus peuvent nouer avec des civils :

Si l'établissement de relations amicales avec les populations facilite le recueil d'informations et l'accomplissement de la mission, il faut savoir les contenir à un certain niveau afin : - d'éviter de donner une impression d'impartialité - de déceler les approches ayant un but de renseignement sur votre unité (.) (Règles de comportement – Ccfr, août 1993).

Ce souci d'impartialité conduit ainsi le commandant du Batinf 2/III à encadrer les relations de ses légionnaires. Il est vrai que nous sommes devant un cas particulier. La propension particulière du légionnaire à exploiter toutes les opportunités pour se ménager des échanges avec son environnement est un problème dans un tel contexte, d'autant que certains d'entre eux sont d'origine slave. Les consignes sont strictes : les contacts entre légionnaires et civils sont interdits. Lors d'un entretien, le lnt Y fait cette observation :

Les contact avec les populations étaient à la charge des cadres. Il y avait interdiction de parler avec des autochtones, interdiction pour les légionnaires de leur donner quelque chose. Il ne fallait pas créer de rapports affectifs entre les légionnaires et les populations. On était devant un problème d'impartialité (.) (Entretien Int Y, juillet 2000).

Chez ce chef de section, qui, sur l'aéroport de Sarajevo en 1993, s'organise pour procurer à sa section une certaine autonomie alimentaire, le souci d'impartialité va d'ailleurs très loin. Il ajoute :

Les Bosniaques avaient plus besoin de nous que les Serbes. Donc, j'aurais acheté une vache plus chère à un Bosniaque qu'à un Serbe.

Partout ailleurs, les mises en garde du commandement ne paraissent nullement influencer la nature des contacts et des échanges entre casques bleus français et civils. Tout dépend des circonstances qui s'offrent ou non, des motivations et de la sensibilité des uns et des autres.

3.1.1. Le don : « le syndrome de Kouchner »

Tous n'en sont pas atteints. Il est vraisemblable que nombre de casques bleus n'ont pas eu cette sensibilité exacerbée qui est sans doute le premier symptôme de cette affection : le « syndrome de Kouchner ».

Cela commence par le regard du casque bleu sur une scène, par un geste. Le regard est souvent mouillé. Le 28 décembre 1992, lorsque Jacques Lorentz effectue sa première évacuation de Croates, dans la cabine du camion, il fait froid :

(.) Malgré le froid et les rafales qui leur fouettaient les joues, ils avaient l'air heureux de partir. Une fois entassés dans mon 2000, mes couvertures les réconfortaient à tel point qu'une vieille dame me prit la main pour l'embrasser (Lorentz, p. 121).

Quelques jours plus tard, il effectue une seconde évacuation. Cette fois, ce sont les scènes poignantes auxquelles il assiste qui l'impressionnent :

Le samedi 9 janvier me fut attribuée ma seconde mission « réfugiés » (.) Au bout de trente minutes, le convoi s'immobilisa à l'entrée d'un vieil hameau tout en pierre, dont la rusticité me projetaient des siècles en arrière. La majorité des habitants avait bien la quarantaine passée (.) Le spectacle fut poignant : il y avait ceux qui partaient, ils étaient Croates, et ceux qui restaient, ils étaient Serbes. De déchirantes séparations noyées par les larmes des hommes qui s'embrassaient sur la bouche dans une détresse infinie (.) Au poste de milice de Ravenska, l'absurdité de la guerre me parut totale lorsque certains réfugiés croates descendirent des

camions pour embrasser une dernière fois leurs amis de longue date : les miliciens serbes.

Descendant à Sarajevo, le sergent EU est frappé par un spectacle qui se reproduit partout où le soldat d'une armée d'un pays riche se trouve en pays dévasté par la guerre :

28 octobre (.) Certaines gamines avaient trois ans, laissées à la dure loi de la rue, en mendiant derrière les barbelés (.) les cuistots distribuent des bonbons « Eh chef, bonjour, merci bonbon please... Thank you » Comme une rengaine, un doux et mélancolique poème d'école récité chaque matin en tendant le bras. Certains de ces momes n'ont jamais connu leur pays que dans la guerre, détruit, ravagé.

En poste isolé depuis deux jours dans la poche de Bihac, Marc Benda, Francis Crémieux et leur groupe reçoivent le don des « habitants de villages alentours ». Des gamins les accompagnent, à l'affût eux aussi des « bonbons, chocolat, pâtes de fruit, nougats, caramels » des rations de combat :

Dès le deuxième jour, nous voyons arriver des habitants du village alentour. Quelques femmes âgées viennent nous apporter du café et des petits gâteaux, en guise de bienvenue. Il y a là surtout des gamins, surnommés « gummies » par les soldats du bataillon précédent. Ce terme (.) englobait (.) les sucreries qui constituent nos rations et que les enfants nous réclament constamment (.) (Benda et Crémieux, p. 87).

Pour certains le contact s'arrête peut-être là. D'autres, plus gravement atteints par ce « syndrome de Kouchner », éprouvent le besoin du don. RD, officier à Kakanj, définit ainsi cette affection :

Beaucoup d'appelés se sont portés volontaires parce qu'ils se voyaient distribuant des vivres sur les places de villages. Au lieu de cela, voilà nos sapeurs occupés à des tâches pénibles d'ouverture de route ou d'aménagement d'itinéraires comme dans le cas de ceux qui travaillaient sur le chantier de Kresovo. Alors ils sont un peu déçus. Au début du mois de juin, deux gars sont sortis avec une Trm 4000 et sur la place du marché de Kakanj, ils ont distribué des bonbons, des caramels, des boîtes de ration... On a appelé cela le syndrome Kouchner (RD, entretien déc. 1998).

Dans ce cas précis, l'œuvre charitable trouve des complicités discrètes auprès de l'officier d'ordinaire du bataillon :

L'officier d'ordinaire jouait le jeu. Lorsque les sapeurs partaient en mission, il augmentait sciemment les dotations en ration. Tout ce qu'il donnait, il le considérait comme consommé. Or quelquefois, sur le terrain, les sapeurs arrivaient à se nourrir sans toucher à leurs rations (Idem).

A Maslenica, Jacques Lorentz recourt aussi à l'ordinaire pour ses œuvres :

Mardi 29 décembre Poupouye et moi, sous escorte d'un Vab, partîmes à la décharge pour faire une « liaison poubelle » à une dizaine de kilomètres du motel (.) Dans mon camion, j'avais mis de côté du riz en sachet et un cageot d'oranges que j'avais pris dans nos cuisines. Souvent, sur la route, de vieilles bergères venaient régulièrement roder autour de nos dernières poubelles. Ce jour-là, l'une d'entre elles nous avait repérés de la digue et se dirigeait vers nous. A mon tour, chargé de cageots, je m'avançais vers elle. Notre distance diminuait et elle gardait sa même démarche, courbée sur sa canne, regardant le sol de ses yeux mouillés. Au fond, c'est peut-être moi qui avait les larmes (.) (Lorentz, p. 122-123).

Pour peu que la situation en poste s'y prête, le don individuel, chez des sous-officiers notamment, épouse la figure mythique du soldat colonial visitant les villages et les hameaux, entrant chez les gens pour secourir. Voilà cette figure d'adjudant médecin évoquée par Marc Benda et Francis Crémieux, qui, dans la poche de Bihac, autour de PO51 « va dans les familles (.) fait des bandages, donne des cachets d'aspirine, des conseils d'alimentation, des explications sur les médicaments qu'il prescrit ». « Il discute, il soigne, il rassure » (Benda et Crémieux, p 127) :

Avec l'adjudant médecin de campagne, nous avons fait une dernière distribution d'habits et des médicaments. Jamais, il n'y a eu autant de monde, autant d'enfants dans la maison en construction. N'ayant rien en plusieurs exemplaires, nous essayons de voir à qui les vêtements vont le mieux, mais c'est bien aléatoire. Les mères, pathétiques, nous montrent leurs enfants, et les poussent en avant (ibidem, p. 167).

En 1992, en Krajina où des postes isolés de section, voire de groupe quadrillent les zones à contrôler, le commandant Y rapporte dans ses notes quelques initiatives de sous-officiers :

(.) A Karin –Plaza, lieu isolé au bout du bras de mer de Novigrad au sud du secteur français, le caporal chef Fakatica s'est découvert un don pour l'apprentissage du serbo-croate (.) Au bout de deux mois, les habitants étaient conquis, sachant pouvoir compter sur les soins de cet infirmier parlant leur langue. Tous les Serbes de cette zone connaissent le caporal chef mallisien qui parle leur langue (.)

(.) En poste à Pozgradina (.), le sergent T est (.) chef d'un poste d'observation comprenant 9 personnels (.) Cette région croate est totalement désertifiée, pillée, et abandonnée par ses habitants (.) L'état des maisons laisse apparaître une grande panique. Tout a été laissé derrière soi. Responsable de cette zone, le sergent T a eu la surprise de découvrir une vieille femme croate dans un village dévasté. Tous les jours, il s'assure de sa santé, lui apportant à

manger dans ce site complètement détruit et souvent miné.

Les bases et les postes Onu implantés au milieu des combats constituent par eux-mêmes une protection vers lesquels des civils se portent ou se tourneront en cas de danger :

Il est 05H30, les premiers coups d'artillerie claquent autour de nos positions (.) Les civils demandent aussitôt notre protection, ils s'entassent dans le bunker au milieu des casques bleus (Goisque p. 36).

Journée du 30 juin 1995 (.) Les Serbes bombardent tous les jours la ville, et les Bosniaques, de leur côté, snipent sans aucune retenue, à partir de leur position à proximité immédiate de KC 33, les militaires ou les civils dans les villages de Vojkovici ou de Krupac. Ils ont blessé le seul cheval du village, et nous avons retrouvé une vieille femme du village déjà rendue un peu folle par la guerre, à moitié emmêlée dans les barbelés de KC 1. Elle essayait de s'abriter des tirs de snipers bosniaques. Nous la rassurons et lui donnons à manger (Journal intime, Int U).

Sur un autre registre de sensibilité, ce qui frappe aussi à travers certains écrits ou certaines réflexions, c'est le malaise qu'éprouvent certains parmi les plus lucides lorsque, individuellement, ils rencontrent des femmes, des enfants, des hommes et leur parlent. Plus ou moins explicitement, ils se sentent alors les dépositaires des espoirs et des demandes de sécurité qui sont adressées à la Forpronu par leur intermédiaire. Ils savent qu'il n'y aura pas de réponses à la mesure de ces demandes.

Munir, ce jeune Bosniaque qui accueille Marc Benda et Francis Crémieux dans sa maison familiale tout près de PO52 est très présent dans leur souvenir : ils éprouvent vis à vis de lui un sentiment d'abandon sur lequel ils reviennent à deux reprises.

Tant bien que mal, nous essayons d'orienter la conversation sur les différentes rumeurs qui courent quant à une éventuelle avancée du 5^{ème} Corps. Mais Munir ne sait rien de plus que nous. Il se contente de nous dire que si les combats se rapprochent trop, lui et sa famille viendront se réfugier dans le PO52. Dans la discussion, nous oublions qu'il ne saurait en être question (.) : aucun lieu de l'Onu ne doit accueillir des civils (.) Nous oublions ou en tout cas nous n'osons pas intervenir pour contredire Munir et lui enlever ses minces illusions sur l'Onu (.)

(.) Nous avons abandonné en quelques semaines deux de nos postes (.) Munir ne risque plus de venir s'y réfugier au cas où la guerre viendrait les surprendre, lui, sa mère et ses sœurs. Trois jours auparavant, nous étions venus le voir (.) C'est la dernière fois que nous les avons vus, lui et sa sœur.

Comment justifier cette politique onusienne qui veut que nous soyons présents, armés, casqués ? Que nous disposions de postes d'observation dans des endroits perdus (.) Mais que

tout cela soit strictement inutile pour ceux que nous côtoyons quotidiennement ? Nous n'osons pas lui dire ce qui pourtant est une évidence : nous ne lui serons jamais d'aucun secours (Benda et Crémieux, p. 104 – 112 et 113).

Sur un chantier de Velika Kladusa, ils rencontrent un vieil homme :

Bientôt, il a les larmes aux yeux, quand il nous parle du fascisme serbe qui est présent de l'autre côté, dans la Krajina, et de sa belle-fille qui a fui (.) Nos questions sont maladroites et mal comprises (.) Et sans doute est-ce nous qui faisons venir les larmes en ne comprenant pas la sensibilité de cet homme. Sa fille est prisonnière des Serbes (.) Son espoir serait de trouver des gens de la Forpronu qui constateraient que ses petits-enfants sont malades et qui ramèneraient tout ce petit monde près de lui (ibidem, p. 154).

« On est sur une ligne de contact dans un jardin. L'homme était parti se battre. On s'installe, je fais enlever les casques. J'aperçois un gamin qui vient vers nous. C'est le printemps ou l'été et je fais comme si j'attrapais des papillons. Ça le fait rire. Plus tard, je reçois l'ordre de quitter la position. Le gamin vient vers moi. Il me tend la main, le poing fermé. Dans sa main qu'il ouvre, il y a un papillon bleu. J'avais le sentiment de... ! On était là sans rien faire... ! Au lieu de craquer, j'ai écrit des poèmes. » Le lieutenant Carpentier qui raconte cette scène a publié un recueil de poèmes, *Les Dragons de Velika*. L'un d'eux s'intitule *Le papillon bleu*.

3.1.2 *Le contre don*

Ici, des casques bleus donnent d'eux-mêmes. Ailleurs d'autres reçoivent offrandes et services ou sont reçus chez des Serbes et des Bosniaques.

Dans la poche de Bihac, les femmes accompagnées de leurs gamins viennent au poste offrir du café et des gâteaux « en guise de bienvenue » (Benda et Crémieux p. 86). Au sud de la poche, sur PO 14, Elvira est « une jolie fille » qui cuisine pour les casques bleus : « A partir du moment où on lui donnait de la farine, les fruits confits des rations, avec sa mère, elle nous faisait des gâteaux » (Entretien Int RE, mai 2000).

19 au 26 août 1994 (.) PO14 (.) Anniversaire de H. avec de bons gâteaux préparés par Elvira.

A Krupac, village serbe, le lieutenant U et ses cavaliers sont associés à la célébration de la Pâque orthodoxe par les habitants du village. Les femmes viennent au poste offrir aux cavaliers des œufs peints :

Dimanche 23 avril. Saint-Georges ! (.) C'est aussi la Pâques orthodoxe. Mes sentinelles ont les poches gonflées d'œufs durs peints que les Serbes leur ont offerts. Je déjeune chez « Lulu »

avec le brigadier chef G. et nous prenons le dessert chez « Blanche Neige ».

Encerclés par les militaires serbes, les cavaliers de Krupac 1 ne mourront pas de faim. A plusieurs reprises, « Blanche neige », « Lulu », une délégation des familles du village leur apportent de quoi festoyer. « C'est presque le monde à l'envers » note le lieutenant U. C'est plutôt le signe de cette charge d'espoir dont les casques bleus sont investis :

Samedi 3 juin (.) Pour nous, le siège continue (.) Blanche neige est venue nous apporter un gâteau.

Mardi 6 juin (.) Blanche neige nous apporte du pain, du lard et des cigarettes. Que nous acceptons car cela vient de civils.

Vendredi 9 juin (.) Aujourd'hui, nous avons été gâtés par les villageois ! En effet Blanche neige, mais aussi la mère de Lulu sont venues nous apporter du pain, du fromage, des gâteaux, des légumes et des médicaments... C'est presque le monde à l'envers (.) Il est prévu que demain une délégation du village vienne encore nous apporter des victuailles.

Samedi 10 juin (.) Les ménagères du village, en délégation, nous apportent des victuailles à profusion. 5 familles sur 14 sont représentées.

3.1.3. Sexualité et tendresse

Aux dires de ceux qui les évoquent, Elvira, Lulu et Blanche Neige n'ont fait aucune offrande sexuelle aux casque bleus de KC 1. Elles n'en ont pas été non plus l'objet. Il n'y a guère de traces d'offrandes ou d'échanges sexuels dans les écrits recueillis.

Lorsque la question de la sexualité est ouvertement posée en entretien, elle laisse beaucoup d'interlocuteurs muets ou interrogatifs. « Dans ces moments, je n'ai pas ressenti cela comme un besoin – déclare le major RE. En revanche, à chaque fois qu'on montait à Zagreb, tout le peloton est allé au bordel : une discothèque avec des putes ». La sexualité sur le poste de KC 1 se réduit à quelques « bouquins de cul » découverts par le lieutenant U dans le poste de garde. Pour la sécurité du poste, ces documents seront placés dans les toilettes (D'après entretien lnt U mai 1999) !

A l'organisation systématique des *bmc* de naguère – *bordels militaires de campagne* – s'est substituée, semble-t-il, une politique consistant à ignorer le problème ou à le laisser se résoudre de lui-même. A la Skenderija, « il y avait des employées civiles. On a jamais interdit quoi que ce soit. Des rapports ont eu pu avoir lieu » (lnt C, entretien mai 2000). Sur l'aéroport de Sarajevo, il n'est pas exclu qu'au cours du *crossing*, les Vab aient pu abriter de brèves étreintes :

La sexualité n'était pas prise en compte. On fatiguait les gens par les missions et par le sport.

Il y avait un problème sur le crossing. Un Vab restait quelque fois 20 minutes en panne moteur juste avant de débarquer le Bosniaques. Un nuit sur 5 le chef de section surveillait (Entretien Int Y juillet 2000).

Néanmoins, le commandant d'une formation implantée en zone urbanisée constatant qu'une femme est très fréquentée par les casques bleus décide d'accompagner discrètement ces fréquentations plutôt que de laisser faire ou d'interdire : cette femme sera visitée tout aussi fréquemment par le médecin chef, mais pour des raisons prophylactiques.

La compréhension des rapports du soldat à la femme sur un théâtre d'opérations ne peut pas se réduire à une question physiologique. La rencontre de la femme a d'autres vertus pour le combattant, y compris lorsqu'elle est organisée en *bordel*. A Beyrouth en 1983, les légionnaires ne vont pas individuellement dans les *bordels* de la ville, mais en groupe. Tous ne « consomment » pas :

(Entretien colonel B., chef de section à Beyrouth en 1983). A Beyrouth, le pays vivait bien (.). Il y avait une petite économie locale, avec des jeunes filles qui proposaient leurs services. On les faisait surveiller par l'infirmier. Il y avait des bordels. Lorsqu'un bordel était ouvert, on envoyait les légionnaires au pouf par groupe avec armement.

(Entretien cal chef NA, juillet 2000). Le Liban, le pied, les choux à la crème, les filles magnifiques, les bagues en or, le walkman autoréversible que l'on ne connaissait pas, à touches digitale... C'était le paradis total. On envoyait des robes à nos mères. On était des « proxos sur la plage ».

(.) Dès qu'on avait un peu de temps, lorsque la section était de repos, nos cadres prenaient des contacts avec des bordels libanais. Cela s'appelait des séances de musculation. La section était de repos. Il y avait deux groupes à l'extérieur avec les armements et un groupe à l'intérieur. Tous n'y passaient pas, mais c'était le paradis (.)

« Tous n'y passaient pas, mais c'était le paradis ». Pour la communauté combattante, le *bordel* est d'abord un lieu de *détente* : on y est ensemble à boire, à rire et chanter, mais sous le regard de femmes qui se mêlent aux combattants et les connaissent si le lieu est fréquenté périodiquement. La section ou le peloton, les cadres y *dégagent*. Aller dans un *bordel* de Zagreb, comme le fait le major RE avec son peloton, c'est encore une manifestation de fusions partielles entre Nous du peloton, le chef de peloton en tête. Cela ne s'accompagne pas nécessairement d'un acte sexuel :

A Beyrouth encore, les légionnaires font la connaissance de jeunes Libanaises. Là encore, ce n'est pas forcément le rapport sexuel qui est recherché, plutôt la tendresse : quelque chose qui se situe entre le flirt et la tendresse d'une « petite sœur ».

(Entretien cal chef NA, juillet 2000). (.) *Là-bas, les filles parlaient toutes français. Nous qui ne connaissions que la Marocaine ou la Centrafricaine, on rencontrait des petites sœurs. Il y avait une sorte de normalisation des rapports humains (.)*

(.) *J'avais fait la connaissance d'une petite écolière. Dans l'immeuble que tenait la section, le major nous avait réservé un petit coin, un petit jardin au bas de l'immeuble pour recevoir nos copines sous l'œil bienveillant de la sentinelle. Les sacs à main étaient fouillés. On était content de tenir une main, on ne copulait pas. Rien. Quand on est parti, elle m'a filé une grenade quadrillée. « Tu la garderas ! ».*

On sous estime en général la solitude du combattant et son énorme besoin d'affectivité : à défaut de pouvoir se porter sur un être féminin, celle-ci se porte sur un copain auquel on peut se confier, sur un chien ou sur un chat adopté par le poste. Dans ce monde d'hommes, la rencontre avec une femme pour certains peut être un moment fabuleux qui ne suppose nullement de rapports sexuels. Il suffit de tenir une main, d'échanger un baiser, de sentir, de frôler, de caresser le corps féminin :

(Journal intime cal REI) 20.11 (.) *Maintenant il faut que je m'habitue à la solitude intérieure. Je rêve d'embrasser une fille.*

(Jacques Lorentz à Zagreb, p. 152) *Quelques minutes plus tard, j'étais en compagnie d'Ivana, debout à l'arrière d'un tramway. Un instant complètement irréel (.) Je me trouvais dans un tel état de béatitude que pour rien au monde, je ne serais descendu de ce tramway. Les stations se succédant, la rame menaçait de quitter la ville pour sillonner à travers les immeubles de banlieue. Je ne les connaissais pas du tout. Ni la fille, ni la ville (.)*

(.) *Malgré tout ma tête glissa doucement contre la vitre arrière et se posa sur celle de la Croate. Ma bouche toucha alors la sienne et nos yeux se fermèrent inconsciemment (.) Nous sortîmes en semble du tramway et marchâmes quelques centaines de mètres pour accéder à son immeuble. Jusqu'à cinq heures du matin, nous avons flirté dans la cage d'escalier. Un moment inoubliable.*

3.1.4. Trocs

A côté de ces diverses formes de générosité qui trament des relations individuelles entre casques bleus et civils, des casques bleus se livrent à des trocs « en tout genre » avec des belligérants ou avec des civils qui les sollicitent ou non.

La caractéristique de ces échanges commerciaux n'est pas tant leur nature que leur objet. En effet, on paie aussi bien en espèces – en Deutschemarks – qu'en rations, en cigarettes ou en carburant. Il s'agit plutôt d'acquérir des vivres pour améliorer l'ordinaire ou des objets extraordinaires sur un marché parallèle.

On trouve ainsi dans les écrits et dans les entretiens la trace de paiements ou de

troc pour une vache, pour de nombreux moutons, pour une poule, pour des œufs ou pour quelques légumes, etc. Les phrases quelque peu ésotériques qui figurent dans le journal de marche du major RE laissent entendre que son peloton pratique fréquemment de tels échanges de biens et des services avec les paysans bosniaques qu'il côtoie :

03 au 08 juillet 1994 (.) PO10 (.) Moisson de blé du M/C S.

30 juillet au 03 août (.) PO10 Les calculs bosniaques vus par le BG Har.: 5 poules = 1 litre de benzine ; résultat : 1 litre de benzine = 1 poule (dure comme une table de douze) (.) PO14 (.) Premier méchoui (.)

11 au 15 août (.) PO10 (.) Un bon gâteau au chocolat offert par la voisine (.) PO14 (.) « Alors Emolik, on reçoit des mots d'amour ! Un bon méchoui et un super repas le 15/08/94 au soir (.)

05 au 07 octobre (.) 1/2 pelotons sur PO 10 (.) Dernier méchoui (.) 1/2 peloton sur P014. Dernier méchoui.

Des trocs vont porter en particulier sur des objets que le casque bleu ramènera chez lui en mémoire de l'expérience vécue : non pas des objets souvenirs que tout un chacun peut acquérir dans quelque commerce, mais des objets pas ordinaires qui rappelleront plus tard la guerre, un visage, un lieu, un pays, une toute autre expérience que le simple voyage :

De temps en temps, des femmes venaient nous vendre de la slivovitch, l'alcool du coin. Mais notre capitaine adjoint ne voulait pas en trouver dans nos piaules (.) A défaut d'alcool, nous achetions des baïonnettes Kalach et Mauser ou des peaux de renard en échange de quelques paquets de cigarettes ou de Deutsche marks. Malgré l'inégalité du troc, chacun trouvait sa joie dans ce petit commerce toléré par le bataillon (Lorentz, p. 177).

27 au 29 août (.) 1/2 peloton sur P013 (.) Troc et échange en tout genre

au 27 septembre 1994 1/2 pelotons sur PO13 (.) secteur calme. Troc et échange.

05 au 07 octobre 1/2 pelotons sur PO 10 (.) Troc d'un KWAY par le brigadier H. (Journal de marche major RE.).

Sur le point d'observation, longue partie d'échec avec deux miliciens bosniaques de dix neuf et vingt ans. Ce sont eux qui ont demandé à jouer, après nous avoir proposé une kalachnikov version yougoslave pour trois cents marks (Benda et Crémieux, p. 165).

Il semble néanmoins que les opportunités ne soient pas partout les mêmes. Il n'y a aucune trace de trocs dans les écrits rédigés à Sarajevo ou sur les monts Igman. A Beyrouth par contre, d'après le colonel B et le caporal chef NA, les trafics étaient prolifiques :

Les gens vivaient bien. Enormément de fric. Il y avait un trafic d'armes, des achats d'armes sous le manteau par les légionnaires (Entretien col. B, juin 2000).

On avait tous des flingues perso (.) A Sabra, on logeait chez l'habitant. On chait dans des fûts de 200l. qu'on allait vider. Aucun sous-officier ne venait avec. Là, on avait toute liberté pour faire d troc. Des bordes d'enfants vivaient de nos détritrus. On y avait des rendez-vous. C'était flingues et haschisch. Et puis au départ, on était menacé de fouilles. Alors on jetait les flingues à la mer (Entretien, cal chef NA, juill.2000).

En Bosnie ou en Croatie, de telles pratiques paraissent être favorisées par les foyers bien achalandés de certaines bases. Ces foyers sont pourvus de produits détaxés dont le soldat peut avoir besoin pour sa consommation ou pour son équipement courants. Plus la base arrière est éloignée des zones de combat, plus le magasin du foyer risque d'être fourni :

On trouve de tout dans ce foyer. De la boisson et de la nourriture bien sûr, mais aussi des vêtements et tout la matériel moderne imaginable : des télévisions, des appareils photo, des stylos de luxe, des magnétoscopes, des walkmans, des camescopes et même le dernier modèle de CD room existant sur le marché (.) Tous ces biens de consommation, apportés par les camions de l'Onu, sont exportés de France, détaxés (.) jusqu'à 30% moins cher qu'en France. (Benda et Crémieux p. 108).

De son côté, faisant allusion au même foyer, celui de Velika Kladusa, le major RE note :

5 juin (.) Bloqué à un check point bosniaque (.) à cause des tirs d'artillerie sur Todorovo. Un 1/2 peloton fait ses course au foyer : chaîne hi-fi, appareil photo, tee-shirt...

Ces produits détaxés vendus en foyer alimentent toutefois des trafics locaux. A propos du foyer de Velika Kladusa, Marc Benda et Francis Crémieux rapportent qu'« il n'est pas rare de croiser des clients qui ne font pas partie du personnel militaire ou civil de l'Onu ». Contestant « le principe d'un commerce de récepteurs de télévisions orchestré par l'Onu dans une zone de guerre », ils mentionnent par ailleurs l'existence de trocs à partir de cartouches de cigarettes :

Tous ces biens de consommation, apportés par les camions de la Forpronu, sont exportés de France, détaxés, et destinés aux soldats de la Forpronu qui peuvent donc se fournir à bon compte (.) Le principe d'un commerce de récepteurs de télévision orchestré par l'Onu, dans une zone en guerre est en soi contestable. Mais que dire si l'on songe au trafic qui l'accompagne ? Au niveau de notre compagnie de petits trafics existent. La plupart du temps, il s'agit d'obtenir du matériel militaire des diverses armées locales : des baïonnettes de kalachnikov, parfois le fusil lui-même, des casquettes et des bas de treillis. Sur les postes, tous les soldats sont continuellement sollicités pour de tels trocs par les gamins plus ou moins âgés qui s'y pressent. La consigne est claire : il faut toujours refuser tout « business ».

Mais au bout de quelques jours, les scrupules disparaissent. Bien plus que les marks allemands, la monnaie d'échange est la cartouche de cigarettes Marlboro qui, en nombre important, permet l'achat de tout et n'importe quoi, tout ce qui peut faire rêver le soldat français en campagne. (Benda et Crémieux p 108-109).

3.2. L'organisé

En principe et prises à la lettre, les missions des bataillons ne sont pas humanitaires : elles n'impliquent pas d'apporter des aides ou des secours directs aux populations. Même dans leurs imprécisions, elles sont essentiellement orientées vers des interpositions à la suite d'un accord de cessez-le-feu ou vers la protection et le soutien logistique des convois de l'Unchr. Toutefois, aux yeux de la plupart des officiers français, la vocation de cette intervention, et donc la leur, est de secourir les populations. Ils sont dans la guerre, donc au milieu de populations en détresse ou en situation de pénurie. Certains commandant bataillon ou d'unité vont au-delà de leur stricte mission et prennent sur eux de mettre en place des dispositifs d'urgence ou périodiques de secours ou d'aides. Ces actions humanitaires menées à leur initiative sont d'une grande variété – du secours aux réfugiés de Kulen Vakuf ou de Kakanj aux ramassages de poubelles dans les rues de Sarajevo – et ne sont pas sans parfois les mettre en contradiction avec les ordres reçus ou sans présenter quelques ambiguïtés.

Les aides aux populations des bataillons français de la Forpronu et les rapports qu'elles occasionnent sont en conséquence de trois sortes. Ce sont soit des aides indirectes qui relèvent de missions planifiées et organisées par le commandement de la Forpronu au profit de l'Unchr – dont notamment les escortes de convois –, soit des aides directes organisées de manière autonome à l'initiative des bataillons ou de leurs unités : il peut s'agir de secours d'urgence à des populations en grande détresses ou d'aides de toute nature apportées périodiquement aux villages et aux quartiers qui sont sur leur territoire de responsabilité.

3.2.1. *Escortes de convois et accueils des populations*

Nous n'avons que de rares observations sur les relations qui s'établissent entre les unités de la Forpronu et les civils dans le cadre des missions d'escorte des convois de l'Unchr. Tout au plus, pouvons-nous observer que ces missions ne rencontrent pas partout et en toutes périodes le même accueil. Là aussi, la territorialisation du conflit joue sur cet accueil. Tout dépend des attentes de la

population des localités traversées ou de destination et de ces perceptions des attitudes de la Forpronu. à un moment donné du conflit.

Dans son ouvrage, *Les Français à Sarajevo*, Frédéric Pons rapporte le message phonique qu'un lieutenant du Batinf 2 adresse à la salle d'opération du bataillon alors qu'en 1992, il pénètre dans Gorazde assiégée par les Serbes : « L'entrée dans Gorazde...C'est fou...la population est...L'accueil...accueil délirant. Ces gens ont souffert. C'est comme une libération » (Pons, p. 79). En juillet 1994, la Forpronu organise l'évacuation des blessés et des civils de Zepa, petite bourgade bosniaque dont les Serbes sont sur le point de s'emparer, sa défense étant abandonnée par l'ABiH. Une grande confusion y règne. Là, au contraire, c'est l'hostilité. La population se croit abandonnée par la Forpronu. Elle bloque un convoi du Batinf 4 en centre ville (JMO du Batinf 4 en date du 27 juillet).

Pénétrer ou passer en territoire serbe pose quelques difficultés dans certaines localités où les femmes avec les enfants manifestent autour des convois ou des détachements de la Forpronu pour réclamer le retour du mari et du père, prisonnier des Bosniaques. C'est ce qui se passe à Hadzici, petite ville à population majoritairement bosno-serbe située sur la route de Sarajevo à Mostar. Le passage des véhicules peints en blanc y est souvent problématique. Les femmes assaillent les véhicules de l'Onu, réclamant la libération de leurs maris prisonniers des Bosniaques. En avril 1993, le général M tente de gagner Srebrenica à partir de Sarajevo. Par la volonté des Serbes, son escorte est réduite à deux Vab. A Zvornik, le détachement subit les agressions de femmes et d'enfants serbes :

*Jeu*di 8 avril (.) Arrivée à 4km au sud de Zvornik, un camion se met délibérément en travers de la route et se retire 10m. plus tard. Environ 300m. plus loin nous attendent 200 à 300 personnes civiles, en majorité des femmes et des enfants. La foule entoure les deux Vab, empêchant toute manœuvre (.) Ordre du gal [général] de s'enfermer et de ne pas intervenir. Les gens semblent désireux de voir sortir le gal, ce qui est impossible pour sa sécurité. Ils commencent alors à détruire et voler tout ce qui peut l'être, sous l'œil rigolard des miliciens (serbes escortant les deux Vab) à qui l'on devra quand même de garder les 2 12,7mm et nos moyens (radio) en partie (.) 15h20 La foule, par l'intermédiaire d'un milicien anglophone fait savoir qu'elle veut le départ d'un Vab pour Tuzla, afin de libérer les prisonniers serbes (.) Refus du gal M. (.)

16h00 Arrivée du gal Milovanovic. Celui-ci harangue la foule. Aucun contact direct avec le gal M. qui ne veut pas traiter avec les gens qui le comparent à Hitler. Le milicien anglophone nous dit qu'au signal du gal, nous pourrions commencer à reculer. Nous partons sous les injures, les crachats et jets de matériels divers. 1 Vab a 2 pneus dégonflés, l'autre a 1 crevé et 1 dégonflé (.) Arrivée dans la soirée à Tuzla (.)

Vendredi 9 avril (.) Inventaire des matériels cassés et volés (.) Matinée employée à effacer les « tags » hostiles qui recouvrent entièrement le Vab. (.) (Doss. Batinf 2, pièce n°3, compte-rendu de mission).

3.2.2. Aides à des populations en grande détresse

Là où des leurs unités sont stationnées, les exodes que provoquent les exactions de factions armées ou la peur des combats placent des commandants de bataillon devant de situations de faits. Sans ordres, ils organisent alors des secours d'urgence, parfois en contradiction avec la politique de l'Onu et de l'Unchr.

A Kakanj, lorsque le 11 juin 1993 se déclenchent les combats entre le Hvo et les forces bosniaques, des réfugiés – surtout des Croates – affluent vers l'usine de Catici où est implantée la base arrière du BgBH. Quelques jours plus tôt, les officiers de ce petit bataillon de sapeurs se demandaient quelle serait l'attitude à adopter en cas de combats autour de Kakanj. Ils n'ont aucune directive précise, pas de soutiens extérieurs lorsque l'événement survient. Nous avons rapporté en première partie comment les sapeurs vont être alors mobilisés sur tous les fronts. Le problème des réfugiés est crucial :

Femmes, hommes désarmés, enfants et nourrissons viennent des villages que nous allions visiter pendant l'hiver. Ils n'ont que leurs vêtements pour la plupart et quelques affaires de toilette pour les plus prévoyants (.) (Cotard p. 77).

Les directives de l'Onu sont fermes : les enceintes de l'Onu ne sont pas autorisées à accueillir des réfugiés. Le BgBH prend sur lui d'en accueillir jusqu'à 750 avec le soutien contraint de l'Unchr et celui spontané d'Ong – *Médecins du monde, Solidarité, Pharmaciens du monde*, etc.: il les héberge, les nourrit, les soigne, organise une nursery.

Que faire des réfugiés ? Les cadres du bataillon sont au cœur de l'une des contradictions la plus douloureuse de ce conflit. « L'Onu se refuse à faire des transferts de populations ». Or, les réfugiés croates ne veulent plus rentrer chez eux. Ils ne veulent plus vivre dans l'insécurité. Ils ont maintenant peur de leurs voisins bosniaques, des moudjahidins de la Légion verte. Les maisons abandonnées ont été pillées ou réoccupées par d'autres réfugiés, ceux-là Bosniaques. Ceux qui veulent tenter de rentrer en sont empêchés par les miliciens du Hvo. « En huit heures, les Hvo ont fait vider la vallée » écrit Jean Luc Cotard (D'après Cotard p. 77-78). Des milliers de réfugiés sont sur les routes fuyant vers Varés.²¹

D'un côté, une politique de maintien des populations sur place pour éviter l'épuration ethnique. De l'autre une population terrorisée d'une manière ou

²¹Petite ville à plus de mille mètre d'altitude situé dans l'une des hautes vallées qui affluent vers la Bosna entre Sarajevo et Kakanj, où réside alors une forte communauté croate.

d'une autre qui souhaite fuir la vallée. Au milieu les casques bleus, témoins en même temps qu'acteurs, auxquels une demande pressante est adressée mais qui est contradictoire avec la politique de l'Onu. Les notes fragmentaires et non datées que Jean Luc Cotard couche hâtivement sur un pense-bête, quelques semaines avant l'événement puis au cours de celui-ci, livrent en brut quelques uns des aspects de la montée en puissance puis du déroulement du drame dans lequel son bataillon est alors plongé :

1° Notes prises avant les évènements

Page ref. 21 : avril 1993, vraisemblablement une réunion avec des policiers des deux populations.

20/4 HVO-BH/A Polices militaires

(.) *Accord travail ensemble*

22h30 hier soir 1 mb HVO à Bare assassiné

Légion verte = extrémistes – 1 mb a tiré (mot incompréhensible) ?

Commission pour les crimes lieu date inconnue

Ref. 22 (.) 3000 M [Musulmans] région de KKNJ [Kakanj] les musulmans veulent se créer un espace. Aide de mercenaires confirmée implicitement en la justifiant par rapport aux M.

HVO pensant que le conflit éclatera entre Varès et Hajlinici

(.) Légion verte + MOS [organisation milicienne bosniaque locale] dénoncée mais soutenue indirectement

Ref. 24 (.) Réunion Matéos – HVO

(.) Pas de confiance en Forpronu en général

(.) Soupçonne travail unilatéral

Ecole Mondjabidin (.)

Plus loin (.) Quelle attitude du BgBH en cas de conflit à KKJN ?(.)

Relations avec musulmans, pb de confiance

Croates veulent s'abriter derrière le BgBH

2° Notes prise durant les évènements

Ref.29/2 (.) situation de l'ordre public dans la ville de KKJ + mesures à prendre pour permettre à pop. [population] rentrer chez elle

Ref.29/3 (.) Aide de la police spéciale de Zenica pour ramener l'ordre (.) Pillages de villages difficiles à identifier (.) récupération des animaux errants – Pbs avec mines ds certains villages

(.) Demande protection monastère BH (.) Chef police pense qu'assassins parmi nos réfugiés

Ref. 30 (.) Pb de différenciation pillards et réfugiés

Ref. 32 Représentation UNCHR demande de ne plus prendre de réfugiés (.)

Repas 1h30 604 PB d'espace pour préparer les repas – 15 j. de vivres UNCHR pb de complément – [incompréhensible] pour faire du pain

7m3 d'eau /jour

(.) évêque de Sarajevo regret – intervention trop tardive de l'Europe

Les notes de cet officier se poursuivent par un état de l'aide fournie par l'Unchr – « flocons de pdt 2500kg - pâtes 515kgs - couvertures 250 - (.) corned beef 408 kg - lait maternisé 216 kg (.) - Nourriture bébé 48kg », etc. –, puis par la mention d'une réunion qui eut lieu le 18 juin, donc à l'issue des combats, entre les représentants des deux communautés. L'archevêque de Sarajevo est présent ainsi que des journalistes de Kakanj. Jean Luc Cotard note quelques points de cette réunion et quelques unes des phrases qui y sont prononcées :

Ref. 33 Réunion 18/6/93

(.) Trouver moyens pour retour sit. normale – retour à la maison – Remise en état du terrain 48 morts (.) civils et militaires.

Notes prises sur les prises de parole de représentants croates

« Sévère défaite militaire, maintenant combat politique pour ceux qui veulent quitter en dignité leur maison. Pour cet objectif collaboration indispensable »

– Résolution : tous sensibles à l'aide des Ong.

« (.) Problèmes de présence des soldats de 309^{ème} brigade – Pillages dans village sous nos yeux »

– Entrepôt de la police de KKJN surchargée de marchandises volées

« Nous ne sommes pas intéressés par bien matériel, nous intéresse la vie de nos enfants »

« Avec qui nos enfants vont-ils se marier s'il n'y a plus un seul HV [Croate] ds les alentours. Il faut solution valable. Dans 10 ans cela peut se reproduire. Nous voudrions que nos enfants aient une situation stable »

« Comment vivre jusqu'au moment du départ ? Ce n'est pas une solution que ts HV viennent au BGBH »

« Nous remercions le bat.français qui nous a accueilli. Nous demandons UNCHR évacuation »

« Nous sommes tous d'accord qu'il faut partir mais pas sur la façon de la faire » (.)

« Nous n'avons pas d'illusions que nous pouvons rester ici. La BiH [ABiH, armée bosniaque] est d'accord »

« On ne peut pas parler de dignité si nous devons rentrer chez nous avec les mains [illisible] » (.)

« Hors de question de rentrer chez soi si on trouve ses affaires chez son voisin »

- Maire de Varès (.) son but : communauté HV doit rester unie

Si les gens rentrent pas de garantie de sécurité

Ne partez pas maintenant – attendre organisation transport

– [Selon] source pop. – HVO sont venus dire 2000 Moudjab. venaient attaquer – départ obligatoire – Ils en veulent aux dirigeants (.)

Notes sur la prise de parole représentant communauté bosniaque

Version de Djemal Hadjic

Pourquoi fuite des habitants ? (.) Affirme que le Mos [organisation milicienne] est parti

(.) *La création du Mos = réaction à la création du HVO – mais après HVO a justifié existence par présence du Mos.*

BiH défend son peuple contre HVO attaquant (.) Conflit au sein du HVO entre durs et « créateurs de paix » [il fait ensuite état des provocations du HVO]

Evacuation pop. Mouvement organisé (.) La PM HVO aurait forcé les civils à Hajlinici et Kakanj, y compris en leur tirant dessus.

Objectif : retour des HV dans villages (.)

Notes sur les prises de paroles Unchr et Ong

(.) *Unchr traite directement avec bat. et entente entre organisations*

(.) *Unchr ne fait pas de déplacement de populations sauf gens en danger*

(.) *Solidarité [Ong qui fait le point sur la situation dans différents villages] Roljce : 1 grenier à foin a brûlé – musulmans viennent piller (.) Slapinica : vieilles personnes HV souhaitent rejoindre le BgBH avec balluchons. Musulmans de retour (40). 1 partie brûlée (.) KS (.) récupérer moyen de transports pour évacuer populations*

Les jours suivants, les notes font état d'une réunion le 20 juin avec *Solidarité* pour organiser la distribution de la nourriture à des familles croates isolées dans les villages. Elles mentionnent des renseignements qui parviennent sur les situations dans les villages : présence de moudjahidins, pillages, « presbytère dévasté », ou encore actions du Hvo.

Borovici – prêtre menacé physiquement par HVO parce qu'il voulait empêcher exode – 10 familles/250 sont rentrées.

Le commandant de bataillon devra mener des négociations difficiles pour obtenir l'évacuation des réfugiés. Il doit justifier auprès des instances de l'Onu les décisions qui ont été prises dans l'urgence et qui lui sont maintenant reprochées. Quatre mois plus tard, quatre cents Croates attendaient encore leur évacuation (Cotard, p.79).

Ces notes brutes de Jean Luc Cotard présentent un double intérêt. Elles montrent la complexité d'une situation locale dont les caractéristiques peuvent être étendues à l'ensemble du conflit. Les stratégies de pouvoirs politiques communautaires – ici ceux du Hvo– jouent la séparation territoriale des communautés et incitent, voire contraignent leurs populations à fuir vers les territoires qu'ils contrôlent politiquement. Là où des communautés ethniques différentes vivent ensemble depuis des décennies, cet exode est favorisée par l'émergence d'une peur lancinante du voisin : une peur que les événements font naître, que la manipulation de l'histoire puis la rumeur alimentent, que les menaces et les exactions des uns et des autres durcissent, notamment celles de supplétifs ou de mercenaires– dans la région de Kakanj, la Légion verte des

« Musulmans » venus d'ailleurs, paradoxalement enrôlée sous la bannière de l'état pluriethnique. Face à cette dynamique difficilement maîtrisable de la purification ethnique des territoires, l'Onu entend mener une politique de maintien des populations sur leur territoire. Mais, ne se donnant pas les moyens nécessaires pour contrecarrer une telle dynamique – ou en étant privée – cette organisation se contente d'interdits abstraits : ne pas accueillir de réfugiés, ne pas en évacuer.

Sur le terrain, des officiers, des commandants de bataillon sont seuls devant la prise de décision, pris entre le marteau de ces interdits et l'enclume d'une détresse qui appelle au secours. La Forpronu en tant qu'organisation militaire est absente : pas de prise en compte du problème, pas de directives. Témoins du drame, à moins d'être des Ponce Pilate, ces officiers ne peuvent que s'engager et, encore une fois avec les moyens du bord, porter secours à la détresse.

Dans ce dernier point, réside le second intérêt de ces notes brutes. Elles montrent le vécu d'un aspect trop peu connu des rapports que des unités françaises peuvent avoir – ou ont pu avoir en Algérie notamment – avec des populations dans de telles situations.

Il ne s'agit pas simplement de porter secours. L'organisation militaire sait y pourvoir, quelles que soient les circonstances. Il s'agit de résoudre les contradictions que pose le secours, lorsqu'il y a antinomie avec les consignes ou avec les ordres reçus. Dans ces cas là, le soldat, non, l'officier, le chef, est seul face à des regards de détresse. Il lui faut faire ce que lui interdit de faire la politique, la stratégie, la discipline, la hiérarchie..., en bref, tout ce qui est censé fonder ce pour quoi il est là et garantir l'efficacité de son action.

Sans que nous disposions à leur propos de relations aussi fournies, des opérations du même type sont menées par le Batinf 1 en Croatie au début du conflit. En Krajina du sud, comme le rapportent le commandant Y et Jacques Lorentz, ce bataillon procède à l'évacuation de paysans croates chassés de leurs maisons par les organisations miliciennes des séparatistes serbes :

Au niveau du bataillon, nous avons récupéré plusieurs familles musulmanes fuyant les massacres de Prijedor et de Boganski Petrovac en Bosnie. Les témoignages sont hallucinants tout en tenant compte de l'exploitation de rumeurs et de l'imaginaire.

(.) « Le lieutenant G. (.) apprend à Sileveci dans la région de Benkovac que les miliciens ont dit aux Croates restant de partir. Après un mois et demi, l'accord de rapatriement est donné. Pendant ce temps la compagnie assure la garde et leur protection rapprochée y compris pour le travail dans les champs (.) Le soir tous se rassemblaient dans l'une des maisons de l'un des villages (.) Le jour on les raccompagnait (.) (Notes commandant Y p. 12).

Quelques mois plus tard, procédant à deux de ces évacuations, Jacques Lorentz note, pour la première, que ces paysans croates ont « l'air heureux de partir ».

Mais à la seconde, il est frappé par un « spectacle poignant ». Là, des Croates n'ont pas peur de leurs voisins serbes. C'est l'organisation politico-militaire serbe qui les chasse. Ce qu'ils quittent avec déchirement n'est pas seulement leur maison mais aussi leur voisinage :

Il y avait ceux qui partaient, ils étaient Croates, et ceux qui restaient, ils étaient Serbes. De déchirantes séparations noyées par les larmes des hommes qui s'embrassaient sur la bouche dans une détresse infinie. Les femmes sanglotaient et poussaient des cris de douleur. L'une d'entre elle semblait chanter une prière d'adieu pour sa maison : tout de noir vêtue, elle embrassa sa vieille façade et marcha les bras écartés, regardant presque le ciel.° Le béret bleu que j'avais sur la tête ne m'autorisant guère à verser la moindre larme, je dus lutter pour montrer un visage dur et bon. (.) Au poste de Ravenska, l'absurdité de la guerre me parut totale lorsque certains réfugiés croates descendirent des camions pour embrasser une dernière fois leurs amis de longue date : les miliciens serbes (Lorentz, p. 129).

Nous avons longuement relaté en première partie les incidents qui se produisent en juin 1992 à Kulen Vakuf, bourgade située sur l'Una à la frontière entre la Bosnie et la Croatie et peuplée de Bosniaques. Sous la pression des Serbes, Kulen Vakuf est évacuée. Dans cette partie de la vallée de l'Una les maisons brûlent. Plus de 3000 réfugiés errent durant deux jours dans les montagnes à l'est du fleuve, redoutant les mitrailleuses serbes, cherchant à gagner Bihac ou à traverser l'Una pour rejoindre en Krajina du sud la zone de protection des Nations Unies (Unpa). De la rive ouest du fleuve des unités du Bataillon 1 repèrent enfin les réfugiés. Ils tentent de franchir l'Una sur la passerelle de Strbacki Buk, à quelques dizaines de kilomètres en amont de Kulen Vakuf au nord. En urgence le Bataillon 1 organise les secours. Il faut accueillir et organiser l'évacuation demandée sur Bihac. Là encore, on déroge aux directives de l'Onu. Cela réclame des « négociations délicates » :

Après l'évaluation de la situation, le colonel M. met en place (.) un dispositif d'évacuation d'urgence (.) Des contacts sont pris avec les responsables locaux serbes de Krajina pour obtenir un bâtiment d'accueil en zone Unpa. 60 camions français, tchèques et kenyans, sont mis en place (.) Une cellule administrative d'accueil (.) assure l'enregistrement des personnes. Un point d'alimentation et un poste de secours sont installés (.) Mais les réfugiés demandent à être évacués sur la poche musulmane de Bihac en Bosnie. Après de très délicates négociations, 3213 musulmans sont transportés. 5200 rations ont été fournies et 21 mètres cube d'eau ont été apportés quotidiennement pendant 6 jours (Notes cdt Y, p. 18).

3.2.3. Les aides aux populations dans la zone de responsabilité des bataillons.

L'organisation de ces actions humanitaires de proximité permanentes ou

périodiques initiées par les bataillons sont le plus souvent déconcentrées au niveau des unités et des petites unités. Il peut s'agir de répondre à des besoins collectifs pressants exprimés par des responsables locaux (distributions d'eau, livraisons de bois, ramassages de poubelles etc.), de distribuer nourritures et vêtements aux plus nécessiteux ou encore de créer des animations dans les quartiers et villages, notamment pour les enfants des écoles. Néanmoins, l'action humanitaire n'est plus alors tout à fait une fin en soi. Explicitement ou non, ces actions de proximité au profit de populations civiles sont souvent plus ou moins instrumentées et poursuivent d'autres fins qu'humanitaires : recherche de renseignements, mise en confiance d'un belligérant, « aération des personnels ». Il arrive même que soit recherchée par là une « couverture médiatique ».

3.2.3.1. Leurs organisations et leurs natures

A Sarajevo en 1994 et 1995, chaque compagnie ou escadron des Bataillon 2 et Bataillon 4 a son territoire, chaque section ou peloton a son ou ses quartiers, ses contacts avec des autorités ou des responsables civils avec lesquels se négocient et se montent des actions de secours, au profit d'enfants des écoles, de familles ou de vieillards nécessiteux, au profit du quartier lorsqu'il s'agit de distribuer de l'eau ou de livrer du bois de chauffage. A l'escadron du Bataillon 4/ V, le peloton du lieutenant N couvre les quartiers de Ciglane et Gorica et le peloton du lieutenant C ceux de Metjas et de Bjelave. Les actions sont ponctuelles. Elles ne sont pas permanentes : lorsque les petites unités ne sont pas hypothéquées par les missions d'interposition, lorsqu'elles ne sont pas en poste et que la situation le permet, elles montent une opération au profit de leur(s) quartier(s) :

Lundi 5 mai 1995 (.) L'officier - adjoint, le Lnt X reprend le contact avec le maire de Centar-Sarajevo pour relancer les activités humanitaires puisque la situation semble se calmer (Journal de marche cne Z)

Vendredi 23 juin 1995 (.) Dans la matinée, le chef Faure, prend contact avec la mairie de Ciglane où il est très bien reçu (les filles sont, paraît-il très jolies) (Journal intime lnt N).

Mardi 27 juin 1995 Peloton de commandement et d'échelon - Le peloton effectue de plus en plus de missions humanitaires dans ses quartiers (.) Cela permet à tous les marsouins de sortir à tour de rôle (Journal de marche cne Z).

Mercredi 9 août 1995 (de retour de Vogosca) (.) A 10h le Sch G. passe dans nos quartiers humanitaires pour reprendre le contact et prendre rendez-vous (Journal de marche lnt C).

C'est la même organisation qui s'observe dès 1993 à Kakanj. Chaque section du bataillon a ses villages et ses hameaux dans lesquels les sapeurs, entre deux missions, vont rendre de menus services. En Krajina sud, au Bataillon 1, les secours aux populations sont sans doute plus diffus dans l'espace et dans le

temps en raison de l'implantation plus éparpillée des compagnies : les sections et groupes sont en postes permanents et mènent probablement des actions continues sur le territoire qu'ils contrôlent. En revanche, dans la poche de Bihac, nous n'avons pas trace dans les écrits d'actions humanitaires organisées par des unités dans la proximité de leur stationnement. Le BiB paraît dans ce domaine se limiter à ses missions d'escorte de convois livrant vivres, vêtements et produits ou objets divers de nécessité dans les dépôts de l'Unchr.

La nature des soutiens apportés dans les quartiers est d'une extrême diversité : réparations d'adduction d'eau grâce aux sapeurs des bataillons, assainissement des voies publiques et ramassages d'ordures, livraisons de bois de chauffage, distributions d'eau, soupes populaires, goûter pour les enfants notamment à Noël, associations de notables à la célébration des fêtes religieuses ou nationales, organisations de rencontres culturelles, etc. :

(Journal de marche cne KC- Batinf 2) Vendredi 9 septembre 1994 (.) Exposition de peinture à Dobrinja. Ouverture de l'exposition par l'ambassadeur de France et le colonel O.

Samedi 15 octobre 1994 (.) Pour la compagnie, c'est le début d'une grande opération humanitaire visant à nettoyer le quartier de Dobrinja de tous ses déchets.

(Journal de marche cne TE – Batinf 2) Vendredi 21 octobre 1994 (.) A l'école de Buca Potok, le Cdu récupère un carton de lettres et des présents destinés à des écoliers français.

Lundi 26 décembre 1994 (.) Livraison de 300 kgs de vêtements par Jaune 2 à la mairie de Poliakov Potok ainsi que des brosses à dent et un goûter aux enfants du quartier.

Mercredi 4 janvier 1995 Opération « Espoir 95 » à la mairie de Novigrad pour 62 enfants de l'école de Buca Potok (.) (dessins animés, friandises, cadeaux).

Jeudi 5 janvier (.) Opération « Espoir 95 » à Illidza, récupération en Vba de 30 enfants de Doglodi, goûter à l'école de musique, mais la mairie a invité trop d'enfants, n'a pas empêché les parents de venir, lézant « nos » enfants sur la qualité des jouets et l'absence de friandises (.)

(Journal de marche cne Z – Batinf 4). Mercredi 7 juin 1995 (.) L'officier adjoint effectue sa première mission humanitaire, un ramassage d'ordures à Kosvsko Brdo.

Mercredi 14 juin (.) 1^o peloton (.) Distribution d'eau et soupe populaire dans le quartier de Kosovo II.

Lundi 3 juillet (.) 1^o peloton. Le peloton s'investit toujours autant dans ses quartiers. Aujourd'hui sur Kosovo II, il a distribué de l'eau (.), de la nourriture (.), des vêtements (.) et évacué 3 caves inondées.

Jeudi 17 août (.) Goûter du peloton offert à une vingtaine d'enfants du quartier de Kosevo 1.

Mercredi 23 août (.) Activités humanitaires habituelles. Le tour de 4 quartiers à livrer prend désormais une heure.

Samedi 2 septembre (.) Opération humanitaire à l'hôpital de Kosevo pour distribuer aux blessés du marché de Markthalle des colis envoyés par la ville et les familles de Vannes.

(Journal de marche lnt C Batinf 4) Vendredi 14 juillet 1995 (.) A 9h (.) le groupe Vab servait sa première soupe humanitaire pour 80 personnes âgées en quartier de Mejta 1.

Samedi 13 août (.) A 10h30, le Sch G. part avec le Vbl et le Trm, accompagné du cal P., M.(.) pour une soupe populaire et une livraison d'eau à Bjelave.

(Entretien RD déc. 98. – Kakanj) (.) On cherche à oxygéner les hommes, à faire de l'aide de proximité. C'était ce qui les motivait le plus. On a affecté à chacune des sections un secteur à traiter. Quand ils étaient au repos, ils partaient avec du ciment et du matériel pour aider les gens, pour déboucher des canalisations.

(Cotard, p.70) Parfois ces patrouilles de proximité revenaient le lendemain rendre de menus services ou escorter le médecin qui effectuait des visites (.) à domicile.

De quelque côté qu'elles soient menées, ces actions n'impliquent nullement l'accord des belligérants. Elles s'effectuent dans le même contexte que les autres activités, avec, le cas échéant, contrôles et blocages aux points de contrôle ou tirs de harcèlement :

(Journal de marche cne KC) Dimanche 4 septembre 1994 (.) Problème au check point bosniaque de Dobrinja où un Vab du Bat 2 transportant 3 musulmans et 2 croates a été contrôlé par les miliciens [bosniaques]. Ces personnes retournaient à Sarajevo après leur participation à une exposition artisanale à l'aéroport (.) Deux des personnes transportées n'avaient pas de papier et les miliciens ont exigé qu'ils descendent du Vab. Refus du lnt A.. Intervention du cne B. puis simultanément de l'OL [officier de liaison] bosniaque de PTT building avec 2 MP du secteur (.) Tension renforcée de ce fait (et c'est peu de le dire) (.) Déplacement du Vab vers le PC 5° brigade. Contrôle des personnes transportées. Fouille des véhicules sous l'œil attentif d'une vingtaine de miliciens armés de HK (police spéciale ?). Autorisation donnée au lnt A. de poursuivre vers Sarajevo avec sa « dangereuse cargaison humaine ». L'incident aura duré presque 4 heures et aura démontré combien l'artisanat local est inabordable.

(Journal de marche cne TE) Samedi 3 septembre 1994 (.) Mission de récupération de bois au profit des Serbes de Kasindolska (.) Prise en compte de ce bois (15t.) au sud de Blazuc. Destination (.) PC d'Airport Settlement (serbe) (.) Alors qu'il reconnaissait seul l'emplacement où il devait décharger le bois des camions (.), le SLT G. a été tiré à 2 reprises par des Bosniaques (Tirs d'intimidation à 5 m de lui).

3232 Leurs intentions

Lorsque le second bataillon français arrive à Sarajevo en 1993 et s'installe à La Skenderija – le Batinf 4 en premier mandat constitué essentiellement par le 21^{ème} Rima de Fréjus –, il n'a pas de mission d'interposition. Sa mission qui n'est pas clairement définie (Cf. I^{ère} partie), est alors totalement orientée vers l'aide humanitaire, en particulier vers le soutien (ouvertures de routes) et vers la protection des convois organisés par l'Unchr. Pour le reste, c'est à l'initiative. Pour ce bataillon, l'aide aux populations est une fin en soi. C'est sa mission,

aussi floue soit-elle. Or, dans Sarajevo, tout est à faire.

Le commandant de ce bataillon applique, selon sa propre expression, « le principe de l'ilotage en zone urbaine déjà utilisé (.) lors de l'opération Noroît au Rwanda » – c'est à dire cette organisation territoriale de l'aide aux populations dont hériteront ses successeurs. Il choisit d'adopter une politique de soutien plutôt que d'assistance : chaque fois que possible, il s'agit de remettre en état « des structures existantes, plutôt que de se substituer » aux responsables civils. Dans son rapport de fin de mandat, il précise que le bataillon a affaire « à une population bien organisée, très solidaire, qui n'a souvent besoin que d'un peu de soutien technique (.) pour résoudre les problèmes les plus urgents ». Cela n'exclut pas par ailleurs des assistances ponctuelles en nourritures ou en vêtements dans l'arrière pays, là où les Ong n'ont pas accès.

La description succincte que cet officier fait de l'action de ses unités en montre les priorités et la diversité. La nature de certaines d'entre elles (rétablissement des réseaux d'eau, de gaz, d'électricité, réparation de locaux, etc.) suggère combien les sapeurs du bataillon ont dû être mis à contribution. Là comme ailleurs, on y voit apparaître aussi la participation de l'« arrière » : celle des habitants de la garnison du régiment-support..

L'action va porter initialement sur la distribution d'eau qui constitue le problème le plus urgent à résoudre. Elle prendra en suite de l'ampleur et englobera l'aide au ramassage des ordures et au nettoyage de voirie, l'aide au rétablissement des réseaux d'eau, de gaz et d'électricité, la distribution de médicaments à tous les dispensaires de la ville en liaison avec Pharmaciens sans frontières, la réparation de locaux d'usage locatif, ainsi que l'assistance médicale et dentaire. En plus de Sarajevo, le bataillon aide également des villages oubliés de la région sud des monts Igman comme Lukomir ou Cuovici (.) Avec l'arrivée de l'hiver, cette aide sera complétée par la distribution de vêtements chauds collectés grâce aux efforts de la municipalité de Fréjus et de la base arrière, la distribution en ville de bois provenant des monts Igman et la création d'une soupe populaire par compagnie (Doss. Batinf 4/I, pièce n° 1).

La fidélisation de l'action des petites unités sur un quartier et les rapports durables auxquels elle peut conduire paraissent particulièrement toucher ses marsouins. Une correspondance plus ou moins authentique²² de l'un d'entre eux laisse du moins cette impression :

²² En effet, l'authenticité de cette correspondance trouvée dans les archives de monsieur Roux prête à caution. Il s'agit d'un document dactylographié en date du 17 octobre 1993, « Mon cher Erwan », dont certains indices laissent à penser qu'il s'agit d'un plagiat de lettre destinée à une publication dans le bulletin du régiment. Suspect quant à son mode de rédaction, le document n'en témoigne pas moins de faits qui ont été vérifiés et de sentiments vraisemblables, du moins chez certains marsouins.

Ma compagnie a reçu comme secteur plusieurs quartiers au nord de la ville et ma section s'occupe plus précisément du quartier de Šip. Nous y sommes comme des coqs en pâte. Au début, cela n'a pas été facile car les habitants se demandaient ce que nous venions faire ou surtout ne pas faire (.) Après un mois de contact, ils nous ont bien acceptés (.) On descend des véhicules, on parle avec les gens (enfin, on essaie, parce que le Serbo-Croate, ce n'est pas de la tarte mais on a vite appris quelques mots). Ce qui a été super, c'est que l'on a tout fait pour les aider : on leur a apporté de l'eau (.), on s'est privé de nos desserts (fruits, yaourts, lait) et on les a distribués dans les écoles, avec les engins du génie de la compagnie d'appui on a creusé des tranchées pour amener le gaz, on a ramassé les ordures qui s'entassaient (.) On a même aidé une troupe de théâtre de marionnettes à tenter de faire oublier la guerre aux plus petits. C'est fou la façon dont vivent les gens. Tu ne peux pas te rendre compte, il faut le voir. Pas d'eau, de gaz, d'électricité, de bois, de nourritures... (.) (Doss. Batinf 4, Lettre à Erwan).

Mais à partir de février 1994, la mission principale du Batinf 4 est devenue l'interposition. L'action des unités auprès des populations n'est plus une fin en soi. Elle passe après la mission principale et peut-être n'a-t-elle plus un caractère d'urgence, hors de la distribution de l'eau ou de la livraison de bois de chauffage dans certains quartiers.

L'action humanitaire devient alors une activité non prioritaire à travers laquelle, explicitement ou non, se poursuivent d'autres fins que la seule aide apportée aux populations.

Les aides de proximité permettent en premier lieu d'« aérer » les casques bleus. Elles leur offrent les moyens d'échapper quelque peu à des activités qui deviennent routinières ou pénibles. Pour certains, elles satisfont l'élan qui a déterminé leur engagement, le fameux « syndrome de Kouchner » :

(Journal de marche cne Z) Mardi 27 juin 1995 (.) Le peloton effectue de plus en plus de missions humanitaires dans ses quartiers (.) Cela permet à tous les marsouins de sortir à tour de rôle..

(Lettre du lnt N à son successeur le 21 juillet 1995 (.) Les missions humanitaires ne sont pas les missions qui prennent le plus de temps au peloton, néanmoins je les situe en deuxième dans la mesure où elles sont d'une part une justification de notre présence (justification dont on a besoin quelquefois de se convaincre) vis à vis des Bosniaques et d'autre part les seules occasions de contacts avec les populations pour les marsouins (.) Chaque peloton a deux quartiers sous sa responsabilité où théoriquement on peut tout faire (.) Dès qu'on peut on livre de l'eau, l'eau courante n'existant pas à Sarajevo, on s'occupe aussi de livrer la soupe de la Croix-Rouge aux vieux. De temps en temps, on fait une soupe, du café et on distribue le pain de guerre et les bonbons des rations qu'on se tape depuis deux mois !

Les termes de cette lettre ne se paient pas de mots. Ils rendent compte de l'héritage de l'organisation « en flotages » et d'opérations, où, en définitive,

chacun trouve son compte.

En second lieu, parfois très consciemment, des commandants de bataillon et d'unité en mission d'interposition cherchent également à travers ces opérations humanitaires à satisfaire deux besoins opérationnels : la mise en confiance des belligérants et des populations des deux camps et la recherche de renseignements.

Déjà, de telles intentions sont en filigrane des actions menées par le Batinf 4 en premier mandat, alors que l'humanitaire était son unique mission. Dans le document précédemment cité, après avoir développé sa conception et la nature de ses actions, le commandant de ce bataillon ajoute :

Il faut noter qu'en agissant par le biais de l'aide humanitaire nous avons employé le seul moyen imparable et efficace de pénétrer rapidement un milieu qui nous était au départ hostile et inconnu. Le climat de confiance ainsi créé, essentiellement côté bosniaque, nous ouvre d'emblée nombre de portes et permettra d'acquérir par la suite de nombreux renseignements d'ordre civil et militaire qui faciliteront grandement l'accomplissement des autres missions (Doss. Batinf 4/I, pièce n°1).

La lettre de ce marsouin du Batinf 4 adressée à Erwan fait aussi état des objectifs ainsi poursuivis :

Au bout de quelques semaines, l'on avait gagné notre pari. Les gens nous parlaient, nous donnaient des renseignements, se sentaient un peu en sécurité grâce à nous, cela faisait plaisir de voir que l'on est utile... (Doss. Batinf 4/I, Lettre à Erwan).

Cette conception de l'action humanitaire qui fait de l'aide à des populations un moyen de satisfaire des besoins opérationnels est celle qu'adopte systématiquement le BgBH à Kakanj en 1993 :

(Entretien RD déc.98. – Kakanj) Au départ, on ne savait pas ce qui se passait. En même temps, il nous fallait oxygéner les sapeurs. On cherche à oxygéner les hommes, à faire de l'aide de proximité. C'était ce qui les motivait le plus. On a affecté à chacune des sections un secteur à traiter. Quand ils étaient au repos, ils partaient avec du ciment et du matériel pour aider les gens, pour déboucher des canalisations. On obtenait ainsi du renseignement d'ambiance. C'est comme cela que l'on savait où étaient les mines. Je savais par exemple où étaient les mortiers du HVO (.)

Elle est tout aussi systématiquement adoptée par le commandement de la Forpronu à Sarajevo, à la fin de l'été 1995. L'opération « Force déterminée » a permis d'engager le désenclavement de la ville. Un cessez-le-feu doit être signé par les belligérants le 8 octobre. En vue de poursuivre ce désenclavement et d'entretenir les conditions de négociation sur le secteur de Sarajevo, le général

Bachelet qui commande ce secteur conçoit une manœuvre à double volet : maintien d'un rapport de force avec les forces serbes qui les contraignent à lever progressivement le siège de la ville et à la négociation et simultanément, mise en confiance de populations serbes se sentant menacées, notamment pour éviter leur exode.

Il lui faut pour cela étendre son action en territoires tenus par les Serbes. Il va alors jouer sur l'aide que les casques bleus peuvent apporter aux populations. Il estime que la diversité « des mesures d'assistance aux populations » que ses unités peuvent mettre en œuvre et « l'aptitude du soldat français à nouer des contacts » sont les moyens de pénétrer ces territoires particulièrement fermés et hostiles, où les casques bleus ne peuvent compter sur l'appui de ses canons :

(.) Il fallait aller plus loin dans la pénétration du pays Serbe. En effet, tout ce que nous obtenions reposait pour une large part sur l'existence d'une société (serbe) structurée, militarisée et soumise à une forte discipline ; nos interlocuteurs étaient les dirigeants, généralement les chefs militaires. Or cette société demeurait fermée et comme murée dans la méfiance, la peur, la haine. Si donc on voulait progresser dans le processus de paix, il fallait saper ce mur, et, pour cela, pénétrer cette société par tous les moyens et par tous les canaux possibles (.)

Chaque bataillon reçut cette mission (.) Il s'agissait d'établir le plus de contacts possibles, les plus diversifiés (.) En novembre, nous avons donc ainsi procédé à une véritable mise en subversion de la zone serbe. (D'après Bachelet, p. 16-18 et entretien.)

C'est dans ce contexte que seront menées par les sapeurs du génie ces deux opérations particulièrement décisives pour l'ouverture de l'axe Sarajevo-Mostar et pour la signature du cessez-le-feu le 8 octobre que nous avons rapportées en première partie : l'extraction et la destruction de deux bombes non explosées de 500kgs à Hadzici, petite ville sur l'axe Sarajevo-Mostar particulièrement hostile à la Forpronu, et la réparation du réseau d'approvisionnement de Sarajevo en électricité. Le rétablissement de l'électricité dans la ville est une condition de la signature du cessez-le-feu par les Bosniaques. L'extraction et la destruction des bombes d'Hadzici permettront de retourner l'attitude de la population, dont les manifestations risquaient de poser problème lors de l'ouverture de l'axe Sarajevo-Mostar (D'après Bachelet et JMO Etat-major du Comgeni et Détachement de liaison et de reconnaissance du génie – Bataillon français n°5 sept. Oct. 1995).

Certains moments de l'extraction délicate de l'une des bombes d'Hadzici se déroulent sous l'œil des caméras d'une chaîne de télévision. Pour des raisons fondées ou non, les médias fascinent certains chefs et petits chefs militaires, au point que leur présence peut ne pas être la simple incidence d'une opération. Elle peut devenir une fin en soi, recherchée au moyen de cette opération. Les secours que certaines unités apportent ponctuellement à des populations

n'échappent donc pas à cette tendance de l'Armée française à « médiatiser » ses générosités au nom de l'« image de marque » et, à Sarajevo, il peut arriver que la recherche d'une « couverture médiatique » soit à l'origine d'une action humanitaire :

Lundi 24 octobre 1994 (.) *Le bataillon, dans la perspective d'une couverture médiatique [c'est nous qui soulignons], et aux vues de l'impasse des activités militaires, a décidé de se relancer dans les programmes humanitaires* (Journal de marche cne TE).

Dimanche 18 décembre (.) *Retour au camp, repas rapide et nouveau départ pour Gradina. Le capitaine médecin est en visite des habitants, et le capitaine F... accompagné de la jeune journaliste du Sipa presse est venue immortaliser la distribution de vivres aux civils. L'accueil (.) est très chaleureux, les villes sont ravies des sacs de riz, de sucre, le café, les boissons et autres (.) Elles nous servent également de la viande fumée très bonne (.)* (Journal intime sgt EU).

Des cadres paraissent néanmoins ressentir profondément l'ambiguïté de telles situations. En août 1995, l'escadron du Batinf 4 monte une opération de distribution de colis envoyés par les habitants de sa garnison de Vannes. La présence des médias se justifie : il s'agit d'associer les donateurs par l'image à une action dont ils sont partie prenante. Le journal de marche de l'escadron exprime discrètement le malaise de son capitaine. Il n'assistera pas à l'opération. Il n'a pas le cœur à ça :

Lundi 28 août 1995 (.) *Le lieutenant N. prend contact avec le maire de Centar-Sarajevo pour organiser de façon médiatique une distribution de colis envoyés par les familles et commerçants de Vannes, à qui il s'agit de montrer que leur action n'est pas restée vaine. C'est l'adjoint qui s'en occupe pour trois raisons. Le commandant d'unité après 10 mois dans Sarajevo n'a pas le cœur pour ; il faut également qu'il reste détaché pour juger et prendre des décisions objectivement ; et enfin consacrer son temps libre à ses marsouins* (Journal de marche du cne Z).

QUATRIEME PARTIE

LES SENTIMENTS : PAIX ET GUERRE

Comment pourrait-on, sans y avoir été, se figurer cette incommunicable expérience ? Il faudrait être fou. « Celui qui n'a pas compris avec sa chair ne peut pas vous en parler » (Jacques Meyer, citant Henri Barbusse dans la Vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre).

Jamais ils ne pourront comprendre ce que l'on a ressenti ici. Cette compréhension, on la retrouvera seulement dans le visage et les yeux d'un ancien « brave d'Igman » que l'on croisera un jour dans une rue, chez nous (Caporal chef Costa).

Jusqu'à présent, les paroles et les écrits recueillis nous ont permis d'observer des conditions de vie, des pratiques et des rapports sociaux dans des unités et dans de petites unités. Aux termes de cette étude, nous voulons plus particulièrement nous attacher à ce qu'ont pu ressentir des casques bleus qui furent sans doute les plus éprouvés par leur séjour en Bosnie ou en Croatie.

La dizaine de courts témoignages écrits sur les monts Igman au cours de l'hiver 94-95 qui nous ont été remis par Thomas Goisque augmente sur ce point les sensibilités d'appelés de notre corpus. Il reste que sa représentativité est plutôt celle de personnalités sensibles. Ceux qui écrivent rapidement sur leurs genoux ou sur un coin de table ce qu'ils ressentent sont probablement parmi ceux qui ont été le plus marqués par leur séjour. Les sentiments qu'ils expriment ont sans doute une intensité peu commune.

En outre, traduire ce que les casques bleus ont pu éprouver là-bas, sur les monts Igman, à Vogosca ou sur les pistes de Bosnie et de Croatie n'est pas sans prétention. Le casque bleu qui a connu Igman en 1994 dit la même chose que le poilu : « Jamais ils ne pourront comprendre ce que l'on a ressenti ci. ». Il nous faut donc forcer le trait.

Des sentiments exprimés explicitement deux lignes de force se dégagent. Les casques bleus sont entre paix et guerre. Ils partent avec l'idée d'arrêter la guerre ou d'aider des populations dans la guerre. On leur dit qu'ils sont des « soldats

de la paix ». Et les voilà mêlés à la guerre. Ils ne la font pas mais on la leur fait. Cela appelle chez les uns l'incompréhension de certaines situations, chez d'autres un sentiment d'irréel. Dans beaucoup d'écrits intime s'observe une sourde contestation contre des renoncements que l'on attribue à personne, à l'Onu, à de vagues entités de commandement qui sont « en haut », parfois mais rarement, à l'attitude de tel ou tel chef militaire. On s'interroge sur cette vision idyllique de la paix par le dialogue, et parmi les plus exposés, on se dit que « pour sortir de cette merde », il va falloir se battre.

Entre paix et guerre, on en est pas moins à l'épreuve de la guerre, d'une guerre que l'on côtoie sans vraiment y pénétrer. Des écrits expriment le sentiment d'une révélation : celle de soi, celle des autres. Des voiles se déchirent, des yeux se mouillent. De l'humilité et de la spiritualité émergent de cette expérience.

I. ENTRE PAIX ET GUERRE

1. « Soldats de la paix » ?

Dans les motivations de départ, trois thèmes reviennent le plus souvent : le « syndrome de Kouchner » ; partir, rompre, voir autre chose, être à l'épreuve – « une coupure...un tournant dans ma vie » – ; l'argent.

On part dans 10 jours pour la Bosnie ! Nos motivations ! Elles sont complexes. C'est d'abord se tourner vers les autres, à 20 ans, c'est un vrai tremplin, c'est l'aventure, le contact humain. Je voudrai que ce soit le tournant de ma vie (.) C'est un défi, un challenge (.) (Témoignages écrits Igman 94).

Car pour moi, partir avec un casque bleu en Bosnie, c'est avant tout faire une action humanitaire, mais c'est également s'interposer (.) faire du combat, aider à ce que les gens soient ravitaillés en nourriture et en carburant, à ce que la situation soit la plus stable possible (.) (Ibidem).

Ma principale motivation, je veux faire une coupure dans ma vie, voir autre chose, un défi que je me lance sans trop savoir ni connaître. C'est une décision importante surtout aux vues de la situation sociale en France, on nous pousse plutôt à rechercher une certaine stabilité (.) L'argent ? Est-ce un critère ? C'est vrai que lorsqu'on reviendra (.) on aura un peu de réserve sur notre compte (.) C'est vrai que certains de mes camarades vont gagner de l'argent pour la première fois de leur vie, mais l'argent n'est pas la première motivation car on sait qu'il faut s'attendre à quelque chose de très dur (Ibidem).

Je voulais un changement de vie. Je voulais me retrouver dans une situation dangereuse. Comme ça, je vais choisir entre ce que je suis et devenir un homme (.) Le fait de vivre des choses dures, je pensais que cela m'enrichirait (Entretien, cal REI, juin 2000).

(.) Ma décision (de volontariat) était pratiquement prise d'autant plus que j'y voyais les

nombreux avantages que cela me procurait. L'un des premiers était la solde que je n'aurai pas l'opportunité de dépenser (.) D'autre part, ce serait une aventure formidable à vivre, dans un pays que je rêvais de découvrir, et au fond, j'y allais pour une cause (Lorentz, p. 47).

Quand on est dans un pays où les seuls conflits sont d'ordre politique ou économique, lorsque l'abondance et la douceur d'un foyer semblent être acquis, on a du mal à imaginer (.) ce que peut être la misère, la famine ou guerre.

En y réfléchissant, c'est peut être par curiosité, par voyeurisme, et en cachant tout cela derrière la mission humanitaire que je suis venu « voir » la guerre d'un peu plus près (.) (Témoignages écrits Igman/94, sergt A).

On s'attend à du danger, à des choses dures, à « voir la guerre ». Mais le thème humanitaire est dominant et celui du soldat s'interposant pour apporter la paix est très présent.

Au début de l'engagement, le recrutement des premiers volontaires insiste sur le caractère humanitaire de la mission et sur la notion de « soldat de la paix ». Marc Benda et Francis Crémieux rapportent ce qui leur est présenté et dit en garnison en vue de leur recrutement :

Les gradés ont donc remis des brochures aux appelés. C'étaient des petits dépliants (.) qui expliquaient le caractère humanitaire de la mission. Il s'agissait essentiellement de distribuer des vivres et la solde passait de 500 francs à 7000, voire à 10000 pour les plus anciens. Tout volontaire montait d'au moins d'un grade dans la hiérarchie, recevait au moins deux médailles (.) Dès le 23 novembre, un exposé où la présence de tous les appelés était obligatoire fut organisé par le chef de corps (.) On nous montra un film sur l'organisation de la base que nous devions rejoindre et sur des exemples de mission. On y voyait des soldats jouer au football avec des gamins et des véhicules blindés rouler sur des routes de montagne complètement désertes (.) Ensuite, un officier et un sous-officier (.) mirent en avant les raisons pour lesquelles il fallait, selon eux, ne pas hésiter à partir : « porter le béret bleu (.), c'est être un soldat de la paix, c'est un véritable honneur (.)

Les propos de leur colonel sont plus directs et ne manquent pas de bon sens. Il ne cache pas les incertitudes de l'aventure. Il insiste néanmoins : « La France n'est pas en Bosnie pour faire la guerre ».

Les risques de mourir ou d'être blessés là-bas sont très faibles. La France n'est pas en Bosnie pour faire la guerre (.) Cela dit, on peut faire deux remarques. La première, c'est qu'il peut y avoir des accidents de la route (.) La deuxième, c'est que si les risques étaient nuls et si tout allait bien en Bosnie, personne n'aurait besoin des militaires avec des armes pour protéger les convois de farine (°) Les risques sont donc minimes, surtout dans la poche de Bihać qui est traditionnellement calme, encore que depuis quelque temps la situation se soit tendue. Rien ne garantit en tous les cas que, dans trois semaines ou un mois (.) la situation ne change du tout au tout (.)

Marc Benda et Francis Crémieux sont impressionnés par cette franchise mais ils ajoutent : « Il reste que ce discours raisonnable demeura très isolé, au milieu de rumeurs et d'affirmations moins sincères » (Benda et Crémieux, p.41-44).

Jacques Lorentz évoque cette période du recrutement. C'est la même tonalité qui ressort de ce qu'il retient des propos qui lui sont tenus :

Je me trouvais dans une situation que chaque homme pouvait redouter, à savoir partir dans un pays déchiré par la guerre...Non pas pour la faire, mais pour essayer de l'arrêter ; c'était sûrement la seule chose positive de cette proposition (.) Ai-je envie de partir ? Pour me faire une idée,(.) je pris rendez-vous avec mon chef de section. Pendant près d'une heure, il m'exposa la situation et finit par me faire un discours sur l'aspect humanitaire de la chose : Si une fois dans ta vie, tu veux faire quelque chose de bien, c'est une occasion à saisir » (Lorentz, p. 46).

L'appel à la générosité et l'insistance sur « l'aspect humanitaire » de l'expédition, l'idée de s'interposer « pour arrêter » la guerre n'excluent pas les dangers de l'aventure. Mais certaines de ses incidences sont ainsi masquées. On sera au milieu de la guerre, mais on n'y sera pas mêlé. On ne fera pas la guerre, donc on ne nous fera pas la guerre. Le mythe du « soldat de la paix », comme en arrière-plan de ces représentations, subvertit les esprits. On y introduit cette étrange idée selon laquelle celui qui intervient pacifiquement sous les couleurs blanches et virginales de l'Onu au milieu de la mêlée en sera plus ou moins protégé. En 1994 sur les monts Igman, les réflexions du caporal chef R menacé par les Bosniaques illustrent l'enracinement de cette idée dans les esprits. Ce jour là, il fait beau, le caporal chef s'attend à passer une journée paisible. Vers 11 heures, un élément se détache des lignes bosniaques et s'approche du groupe :

Comme toujours, lors des contacts avec ces personnes, mon cœur battait. Cette personne était très calme (.) nous nous sommes mis à discuter lorsqu'il me dit qu'il venait de la part de son commandant, que celui-ci lui avait dit de nous dire que si nous ne quittions pas la zone, il se déclarait non responsable de ce qui pourrait se produire. Mon cœur ne fit qu'un tour surtout que je savais qu'il possédait un T55. Nous avons rendu compte et on nous répondit que nous devions rester sur place (.) Tout se passe tranquillement le reste de la journée lorsque vers 17 heures, je vis 4 personnels bosniaques arriver (.) L'un d'eux s'approcha du Vab, commença à parler et sortit un pistolet (.) Je tremblais en moi, qu'allait-il faire ? Il me pointa et me dit que si demain on était encore là, il faisait sauter le Vab (.) On reçut l'ordre de passer la nuit sur place. Je maudissais l'autorité, mais que voulait-il au juste ? Que l'on se fasse sauter la gueule pour ces connards qui n'ont rien compris de notre rôle ici et qui croient que nous protégeons les Serbes, alors qu'au contraire nous sommes là pour arrêter cette putain de guerre qui n'en finit pas d'appauvrir ce pays ? (Témoignages écrits Igman 94, cal chef R).

Au cours du séjour, bien des casques bleus sont entretenus dans cet état

d'esprit. Ils sont entre paix et guerre, leur unité est un isolat pacifique protégé de la guerre au milieu de la guerre, pas dans la paix, mais pas dans la guerre non plus. Nombre d'officiers alimentent cette vision, en s'en tenant à l'idée que la Forpronu est là pour « faire la paix » et non la guerre : une vision dichotomique qui sépare radicalement le guerrier du casque bleu et qui n'aperçoit pas que pour conquérir un espace de paix dans la guerre, il faut parfois faire la guerre. L'idéologie pacifiste les empêche d'entrevoir la troisième dimension de cet engagement, celle que découvre le caporal REI sur les monts Igman : « Je suis dans la guerre et je fais la guerre; enfin, *on me fait plutôt la guerre* ». Jusqu'en 1994, bien des chefs militaires n'imaginent guère qu'on puisse faire la guerre au « soldat de la paix » ou qu'il faille recourir à l'action guerrière pour remplir les missions. Ils en viennent même à transporter sur ce théâtre d'opérations les comportements de la manœuvre de temps de paix et les rites de garnison. Tel officier du BgBH ne prend aucune mesure de sûreté pour protéger ses sapeurs qui travaillent sur un chantier isolé. Il rassemble les armes individuelles de ses sapeurs en *faisceaux*, comme si sa section était en manœuvre dans un camp en Champagne : de la sorte, ses sapeurs n'ont pas d'armes à portée de main en cas de harcèlement (Entretien RD, déc. 2000). Dans la poche de Bihac, lors d'un exercice de bataillon, le lieutenant R note cette scène :

18 mai (.) Pendant que nous étions sous blindage, gilet pare-éclats et casque sur la tête, missiles réels approvisionnés, à 20 m. de nous en plein découvert les membres du PC se tenaient comme de si rien était (.)

On observe très souvent sur les monts Igman que l'activité journalière tient énormément compte du repas de midi : on revient à la base d'unité pour déjeuner, même aux plus forts moments des combats opposant Bosniaques et Serbes en octobre 1994. Sur cette base, à Razaslje et surtout dans la poche de Bihac, notamment à Velika Kladusa, on se livre à des exercices de défilés.

De la sorte, dans bien des unités, les casques bleus n'adoptent pas au quotidien les comportements requis dans ces situations de maintien de la paix, où, sans faire la guerre, il faut être dans la disponibilité et dans la disposition du combat. Cette ambiance qu'entretiennent des chefs militaires n'est pas sans créer des incompréhensions et des critiques sévères : comme le caporal chef R cité plus haut, on s'étonne que le Bosniaque ne comprenne pas que l'on est là pour rétablir la paix ou on râle parce que l'on a pas intégré les contraintes que nécessitent une situation opérationnelle et les menaces qui pèsent sur les unités de la Forpronu.

Après deux mois de séjour, le sergent EU en a déjà vu de toutes les couleurs : il a failli tomber dans une embuscade bosniaque, ils a été plusieurs fois « braqué », une AK47 sur le ventre. Et pourtant, lors d'une journée certes pénible il se plaint étrangement de n'avoir pu écouter les informations de midi et de

20heures :

Lundi 26 décembre (.) Nous piochons encore 1 heure (.) pour recevoir la « Fox kilo », la fréquence chiffrée ! Bref, cela ne sert à rien. De retour au camp à 14h, tout est fini, on mange froid, les infos sont passées (.) je suis vraiment fou de rage (.) En fin d'après-midi, nous partons pour B...Retour au camp à 20h15, les infos sont terminées. Les otages de l'avion d'Air France ont été libérés superbement (.) Et moi, je n'ai rien suivi de l'affaire.

Dans l'ambiance qui règne à Velika Kladusa en 1994, Marc Benda et Francis Crémieux ont quelques difficultés à comprendre ces mesures de précaution qui consistent à construire des bastions de sacs de sable qui, peut-être, ne serviront pas. Ils interprètent cette corvée à travers le filtre des jugements sévères qu'ils portent sur le militaire :

(.) Ces sacs de sable constituent également, mais moins officiellement, une simple occupation pour soldats désœuvrés (.) Or, l'oisiveté est pour nos gradés la mère de tous les vices, et notamment de l'alcoolisme (.) Nos journées à la base se résument donc à des remplissages indéfinis de sacs, en particulier pour la construction d'un « abri mortier » (.) Cet abri ne sera pourtant jamais utilisé (.) (Benda et Crémieux, p.101).

En même temps, cette ambiance de paix dans la guerre conduit des officiers à offrir au regard des appelés des scènes incongrues qui ne sont sans provoquer leur étonnement. Marc Benda et Francis Crémieux peignent ainsi un tableau saisissant de surréalisme : un défilé hebdomadaire sur la base de Velika Kladusa en août 1994, alors que tout près, dans Velika Kladusa, on entend le tonnerre des explosions et le staccato des rafales :

(.) Les coups de canon mêlés aux rafales d'armes lourdes font ressortir plus encore le bleu pâle des bérets, le kaki délavé des treillis et le gris-noir des Famas (.) Pour notre part, nous nous appliquons à marcher au pas cadencé ; eux, à quelques centaines de mètres, ils se tirent des obus à la figure (.)

(.) Une aquarelle, un pastel, un tableau de genre, sans morts, sans destructions visibles ; pas de sang. L'armée française dans sa splendeur en demi-teinte. La violence du soleil de Dien Bien Phu, la force de la brume bosniaque. Une nostalgie, un rêve, une comédie ? D'un côté le Sud, de l'autre le Nord, et nous qui tournons en rond au milieu (.) Que doivent penser ceux qui craignent pour leur vie et qui contemplant de leurs fenêtres les Casques bleus défilent tranquillement dans le vacarme des obus ? Les responsables français sont fiers et pensent que c'est là une preuve de courage : même dans la guerre, le pas de l'armée de la Nation est lent et carré (Benda et Crémieux, p137).

Le tableau évoque des soldats français frémissant au bruit du canon, rêvant d'être héros comme à Dien Bien Phu, le défilé leur tenant lieu de bataille. Le

fait n'a pu être vérifié. Mais il est vrai qu'à cette époque, on défile beaucoup à Coralici ou à Velika Kladusa. Marc Benda et Francis Crémieux ne sont pas les seuls à en témoigner :

Vendredi, nous commençons la journée par les traditionnelles « couleurs » : rassemblement sur la place d'armes de la base, en fait un morceau de parking délimité par une corde rouge. Ainsi, chaque vendredi vers sept heures, toute la campagne avoisinante se réveille au son de La marseillaise hurlée par haut-parleurs (.) Pour terminer la cérémonie, nous faisons un exercice de défilé, traditionnel également (Benda et Crémieux, p.95).

31 août 1994 (.) 18h30 Pot escadron pour la dissolution du 4°RD 19h30 Repas de corps. Chant, défilé (.)

20 septembre Dès le retour de P010 et P0 14, prise d'armes (.)

22 septembre Répétition prise d'armes à Velika Kladusa et lavage des véhicules (.)

28 septembre (.) Mini prise d'armes (Journal de marche major RE).

Comme un écho, quelques mois plus tard sur les monts Igman, le caporal REI note ces observations et ces réflexions :

A la base, on était retombé dans l'ambiance militaire. On était à la guerre. Et pour l'inauguration de la base, on nous a fait défilé en chantant en tenue blanche et gilets pare-balles ? Je trouvais cela ridicule. On était en pleine guerre. On manquait alors d'activités. C'était comme à la caserne. On courrait autour de la base. On aurait du faire des choses qui ne nous donne pas envie de faire du sport. Il aurait fallu qu'on soit suffisamment intimidant pour que les autres arrêtent de faire la guerre. Au lieu de cela, on nous faisait défilé et courir. J'étais déçu par ce mode de vie (Entretien cal REI).

Ces postures ambiguës entre paix et guerre suscitent des interrogations. Les plus lucides se sentent « voyeurs ». « On ne peut que compter les coups » : une formule qui revient dans beaucoup d'écrits. Ils s'interrogent sur leur utilité, sur la fragilité et peut-être sur la vanité de la position qui est la leur. A quoi sert-on ? Belle idée que le soldat de la paix, mais ne faut-il pas faire la guerre pour avoir la paix ? Où tout cela va-t-il nous mener ?

(Igman Cal FB 20.11.94) (.) Serbes, Bosniaques, quelle importance ! Cette guerre est trop compliquée, quel est le « bon », quel est le « méchant ». Le poids des années, des centaines d'années, l'ignorance, le mépris, on fait fermenter le mal comme un vin qui aurait mal vieilli. Je suis saoul de cette complexité (.) c'est l'écoeurement, la nausée, la guerre... Pourquoi toutes ces questions, je suis casque bleu, je suis neutre, je suis même pas chez moi, je me sens comme un voyeur (.) Suis-je vraiment utile ?

(Igman, Sgt EU.6 décembre 1994) Quelle noble idée, les soldats de la paix. Mais doit-on faire la guerre pour y arriver, qui est vraiment prêt aujourd'hui à mourir ici ? Dans la compagnie, je ne vois que peu de monde. Ce n'est pas l'état d'esprit. nous sommes venus ici

pour la paix, pas pour la guerre. Mais la paix n'est-elle pas justement à ce prix ? (.) la France ne pourra supporter de perdre sciemment ses soldats. Alors quoi ?

Les confrontations avec le Serbe ou avec le Bosniaque provoquent des prises de conscience :

SOLDAT DE LA PAIX, on l'appelle, soldat CIBLE serait moins trompeur (Témoignages écrits Igman 94).

A la fin de l'automne 1994 sur les monts Igman ou en août 1995 à Sarajevo lorsque leur situation se durcit, le caporal REI et le lieutenant N éprouvent des sentiments parents : l'incertitude, l'escalade, une sortie de paix vers une entrée dans la guerre ? Il va falloir défendre sa peau, passer du casque bleu au combattant :

08.12 1994 (.) La situation ici est nulle à chier (.) je ne sais vraiment pas ce qui va se passer dans les prochains jours qui viennent, je n'ai vraiment pas envie de faire la guerre, je me fous de devenir un héros. Mais il est clair que si je suis obligé de le faire pour sortir de cette merde, je le ferais, c'est pour sauver ma peau de toutes façons (.)

Le 09.12 à Bjelasnica (.) Ici, patrouille sur 2025 et 2056, tirs à 100m et 50m à côté (sifflement des balles), riposte sur l'invisible. Nous continuons notre mission avec pour ma part un certain pincement au cœur et l'incertitude quant à l'avenir (.) La situation me trouble de plus en plus. Je sens que nous devenons désormais autant soldats que Casques bleus. Je n'aime pas ça, mais je continue et je continuerai de faire mon travail le mieux possible ... (Journal intime cal REI).

Samedi 1^{er} juillet 1995 (.) La SML tire quasiment tous les jours sur les Serbes d'Illidža qui tirent sur les convois (l'escalade... même si Carl Bild x La Presse négocient !).

Lundi 3 juillet (.) La SML a de nouveau tiré sur Illidža (où cela va-t-il nous mener, Dieu seul doit peut-être le savoir).

Jeudi 31 août (.) Le CDU nous annonce que le secteur a décidé de tester Igman mais aussi Swan [axe serbe qui va vers Kieseljack]. Avec l'ADC Rouge on se regarde... il ne faut avoir fait l'École de G.[guerre] pour comprendre que c'est de la folie pure... (Journal intime lnt N).

Dans les troupes de métier néanmoins, des officiers – plutôt sans doute ceux qui ont l'expérience des interventions extérieures – ne s'y trompent guère. C'est le cas des officiers du Batinf 2/III. Nous avons observé en quatrième partie, comment, en réaction à cet état d'esprit ambiant qui masque la situation opérationnelle dans laquelle se trouve effectivement les unités de la Forpronu, ils en viennent inconsciemment à faire des pléonasmes. Ils parlent de « militarisation des missions » pour signifier qu'ils prennent les mesures de sûreté qui sont requises en situation d'insécurité. Ils emploient aussi

l'expression, « armer un poste » : comme si, débarquant en 1993 sur ce théâtre d'opérations, ils avaient constaté que les postes n'étaient pas « armés » comme ils auraient dû l'être et que les principes militaires de l'action étaient absents de l'exécution des missions dévolues aux militaires.

Comme leurs pères, leurs grands-pères et leurs arrière grands-pères, les combattants de la quatrième génération partent avec une idée en tête, ou avec une idée que l'on a tenté de leur mettre en tête, car il est vrai que l'on part en guerre et que l'on y meurt pour des tas de raisons mais pas seulement pour des idées. Ils ne partent pas pour sauver la France et son Empire ou pour défendre la civilisation occidentale. Cette fois, ils partent pour la « Paix » et, qui plus est, on leur dit qu'il n'auront pas à se battre pour la défendre la Paix. Ils ne sont pas trompés. Les responsables politiques et militaires y croient autant qu'eux.

Il y a pourtant une différence avec ces derniers. Eux, les combattants en casque bleu, il sont sur le Bjelasnica, à Javorak, à Vogosca, à Krupac ou sur les routes de la poche de Bihac. Ils sont au cœur des contradictions entre l'idéologie politique et le réel. La plupart vivent l'humiliation des arrêts aux check points, celles des demi-tours ou des longues négociations avec des miliciens menaçants, beaucoup ressentent l'angoisse de la proie que l'on guette, la crainte de l'attaque soudaine. Rien de cela n'était prévu.

A force de subir les effets de ces attitudes de non combat, ils éprouvent un sentiment de renoncement et d'abandon. Cela n'est pas sans provoquer une sourde contestation.

2. Renoncements et abandons

« Si on provoque le tir, on provoque la riposte. J'avais l'impression que l'intention des chefs, c'était un problème de pertes. Si jamais j'ouvre le feu... est-ce que c'est bien ce qu'on attend de moi. Si j'ai des pertes, où est-ce que je m'arrête ? Ce n'est pas clair, c'est difficile à cerner... On me dit « tenir ». « Tenir », d'accord, c'est dans les manuels. On était dans une logique de renoncement. Est-ce que c'était bien la volonté des chefs ? » (Entretien, Int U., mai 1999).

Quelles qu'en soient les causes – idéologiques, peur du combat et des pertes humaines, etc.—, cette « logique de renoncement » imprègne subtilement les raisonnements et les attitudes à tous les niveaux. Elle entraîne ce que nous avons déjà rapporté au fil de l'étude : l'esquive de la prise décision par le biais du compte rendu vers le haut et en définitive, des humiliations, des « demi-tours » devant le « moindre pègreleux », des coups reçus et la crainte d'en donner.

A la suite d'une enquête menée en avril et en mai 1995, une équipe du Centre

des relations humaines de l'Armée de terre (Crhat) conclut ainsi son rapport sur le « moral du des personnels du contingent français » :

La perception, la compréhension, l'acceptation de la mission du contingent français en est globalement acquise. Les interviewés ne remettent pas en doute ni la légitimité de leur présence ni leur utilité sur le terrain. La mission est jugée valorisante et parfaitement compatible avec leur métier militaire. Cependant, si la conception de la mission est claire, les conditions concrètes de sa réalisation génèrent un certain nombre d'interrogations ambivalentes notamment sur les finalités du mandat de l'Onu et sur le sentiment d'impuissance suscité par les conditions d'intervention (Crhat 2, p. 124).

Les conclusions de ce rapport confondent quelque peu les problèmes. Au vu des écrits recueillis, les « finalités du mandat de l'Onu » ne posent guère de questions. La légitimité de la présence de la Forpronu au milieu des combats n'est pas effectivement mise en cause. En revanche, « la conception de la mission » n'a pas la clarté que lui prêtent les enquêteurs. Au contraire de leurs conclusions, ce sont les modes d'actions adoptés par les différents niveaux de commandement de la Forpronu et « les conditions concrètes » de l'exécution des missions qui conduisent des casques bleus à s'interroger sur leur utilité et à éprouver un sentiment de démission.

Le registre des expressions de tels sentiments va de l'amertume discrète du capitaine Z qui « après 10 mois dans Sarajevo n'a pas le cœur » d'assister à une distribution de colis aux habitants du quartier de Centar-Sarajevo organisée en présence de médias, aux propos véhéments publiés dans les ouvrages de Marc Benda et Francis Crémieux et jusqu'à cette sorte de révolte que constitue la reprise du pont de Verbanja. Le jeu de l'oie qu'inventent à Sarajevo quelques officiers, ce parcours dont les cases caricaturales renvoient aux différents avatars d'une petite unité qui voudrait se rendre de Sarajevo à Zagreb, traduit très précisément ce sentiment de démission (Cf. en III^{ème} partie).

En 1995, le lieutenant U observe que l'une des missions d'interdiction de franchissement de la zone démilitarisée (mission baptisée *Vade retro* ou VD) des monts Igman connaît des fluctuations au gré de l'agressivité des unités bosniaques. Lors du précédent mandat, un sous-officier l'avait remplie en balisant par un tir de mitrailleuse une ligne à ne pas dépasser lorsqu'un détachement de Bosniaques tentait de pénétrer en zone démilitarisés. Un Bosniaque avait été blessé, ce qui avait entraîné le renoncement à l'usage de cette *force minimale* (Cf. II^{ème} partie). Par la suite, cette mission d'interdiction s'exécute selon des modalités qui n'ont plus rien de militaires. Le lieutenant U traduit ces modalités d'exécution par cette phrase que l'on retrouve aussi chez le sergent EU quelques mois plus tôt, face aux chars bosniaques : « Ne pas interdire ce que l'on peut empêcher ».

Bilan du mois d'avril 1995 (.) C'est également le mois où la finalité de la mission VD commence à nous échapper. Au début du mandat il fallait empêcher les Bosniaques de traverser la DMZ en klaxonnant, sous les quolibets de ceux-ci qui passaient outre ...La drôle de guerre n'est pas loin. Maintenant il faut s'efforcer de ne pas les voir passer !

Dimanche 14 mai (.) Comme tous les jours nous effectuons les patrouilles VADE RETRO. Cependant, les consignes ont changé. Il ne faut plus empêcher les Bosniaques de traverser la DMZ, mais il faut faire du comptage et du renseignement qualitatif. Ne pas interdire ce que l'on ne peut empêcher...Enfin !

« Ne pas interdire ce que l'on peut empêcher ! » Les casques bleus qui remplissent vainement des missions de contrôle des armements serbes sur des positions comme Poljine ou Lukavica et nombre de ceux qui sont en interposition dans Sarajevo partagent sans doute cette pensée.

C'est un sentiment d'inutilité qu'expriment Marc Benda et Francis Crémieux dans la poche de Bihac, constatant les violations flagrantes des résolutions de l'Onu par les belligérants sans qu'il y ait une quelconque opposition de la Forpronu :

(.) Permanence sur PO51 de 4 heures à 8 heures, parce que l'Onu réoccupe le poste depuis hier après-midi. Revenir ici semble pour beaucoup dérisoire. A quoi servons-nous si nous partons dès que la situation tourne mal ? (ibidem , p.146).

Nous savons tous que les Serbes installent à nouveau des armements dans les zones de cette petite région de Bos-Bojna qui nous sont interdites et dont nous sommes pourtant supposés garantir la démilitarisation effective (.) Qu'en est-il des résolutions de l'Onu ? La seule chose que nous réaliserons, plus tard, c'est d'avoir assisté, en ce 24 août, à une double violation : celle, par les milices serbes, d'une frontière internationalement reconnue entre la Croatie et la Bosnie-Herzégovine et celle d'un accord passé entre la Forpronu, des Serbes et des Bosniaques sur la démilitarisation d'une zone (ibidem, p. 149).

Depuis plusieurs jours, plus aucun véhicule de l'Onu ne s'aventure dans la « zone démilitarisée ». Un char T55 stationne en travers de la route à quelques centaines de mètres du poste. Cette zone garde le nom de démilitarisée, y compris dans les comptes rendus officiels (.) mais même les véhicules de l'Onu n'osent plus s'y aventurer (ibidem, p. 152).

A quoi servons-nous ? C'est la question qu'ils se posent comme se la posent des chefs de poste à Vogosca, Poljine ou sur les monts Igman ou à Krupac ?

J'ai eu très peur. J'ai eu un gros creux au mois de juillet. Qu'est-ce qu'on fout là ? (Entretien, lnt N).

Le sentiment plus ou moins diffus de renoncement s'exprime aussi sur le registre de l'abandon. Des chefs et des soldats se sentent quelque peu isolés dans cette aventure. C'est ce qu'éprouvent les officiers du BgBH de Kakanj

lorsqu'en juin 1993 ils doivent faire face aux combats qui se sont déclenchés dans leur secteur et accueillir des réfugiés. On trouve également cette impression dans les commentaires du journal de marche du Batinf 4 en premier mandat, qui, en août de la même année, fait état de la mise au point d'un plan « permettant la sortie en force de Sarajevo » :

En effet, devant l'incapacité de réaction de l'Onu et le risque d'un bombardement massif de nos positions par les Serbes en représailles à des frappes aériennes de l'Otan, il apparaît de plus en plus que nous ne devons compter que sur nous-mêmes et que le seul moyen de survivre sera d'attaquer les lignes serbes au nord de Zetra, en profitant de la complicité éventuelle des forces bosniaques (JMO Batinf 4/I, sources Shat).

La sensation d'isolement se ressent chez ceux qui sont en postes isolés, à Vogosca entre Serbes et Bosniaques ou là haut sur les monts Igman. Ils le traduisent dans la dérision : dessin de légionnaire guettant désespérément la relève, les vêtements en lambeau, l'oriflamme déchiqueté de l'Onu se dressant au dessus de sa toile tente rapiécée (Carnet de témoignages du 2^{ème} Rei- Frr 1995 - Musée du souvenir, Nîmes), projets de tatouage dont rend compte le sergent EU :

Mardi 4 octobre 1994 (.) Nous descendons à Sabici (.) Le cal chef M. me montre ses dessins un peu hard; des projets de tatouage me dit-il ! Le logo des Nations Unies, une tête de mort, le drapeau français et l'inscription « Igman Sud ». «J'ai pas mis Sud Igman car ça fait trop Sud Vietnam... ! (Journal de marche sgt EU).

Le 30 octobre, sur le mont Bjelasnica, le caporal REI rapporte dans son journal intime les paroles du ministre venu en visite à Sarajevo : « Léotard a déclaré que notre mandat était le +dur (.) tout en soulignant que la FRANCE, l'ONU et l'OTAN étaient derrière nous (où ça ?) ».

Chez certains, c'est le sentiment d'abandonner des populations qui est ressenti. Il est obsessionnel chez Marc Benda et Francis Crémieux :

Pendant que sous un soleil accablant, nous piochons, bêchons, transportons nos sacs (.) pendant que nous faisons ainsi tout pour nous protéger, nous nous demandons ce que peuvent penser ceux qui, de leurs fenêtres, doivent nous observer (.) Mais que faisons-nous pour tous ces civils pour lesquels nous sommes venus ? Eux n'ont pas nos beaux abris (.) nos protections contre obus de toutes sortes et autres projectiles (.) (.) Quelles contradictions entre ces soldats qui passent des heures à se construire les abris les plus solides possibles et ces mêmes soldats qui, d'autres jours, circulent fièrement sur les routes de la poche de Bihać et tentent ainsi de démontrer leur force (.) Mais lorsque l'odeur de poudre se fait sentir, nous ne circulons plus, nous ne pavoisons plus ; nous creusons (Benda et Crémieux p. 101)

Aujourd'hui, nous nous sommes souvenus de ceux auxquels, au gré de nos rencontres (.) nous

avons promis, plus ou moins explicitement, aide et assistance. Aujourd'hui que la guerre est passée bien près, nous étions les premiers dans les blindés et les abris (.) Nous avons imaginé le mépris que la population, devant laquelle nous avons paradé avec nos grosses voitures (.) doit éprouver pour ces soldats incapables du moindre acte concret pour leur venir en aide (Ibidem p. 142).

Ces deux auteurs dressent un tableau sans concession, saisissant par son contraste : une Forpronu creusant, se blindant et se retranchant pour se protéger de la guerre sous les yeux de populations en déshérence qui la subissent. En juillet 1994, la Forpronu abandonne le poste de PO52 sur lequel ils ont établi des relations amicales avec un jeune bosniaque, Munir, et avec sa famille. Ce poste a été implanté pour observer les combats entre les forces de Fikret Abdic et le V^{ème} Corps bosniaque. Celui-ci étant en passe de reprendre le contrôle de la poche, ce poste n'a plus d'objet au regard des missions du bataillon. Mais les renoncements dont ils sont les témoins, la véhémence des sentiments qu'elles provoquent chez eux et les rapports amicaux qu'ils ont établis avec Munir sont tels, qu'ils interprètent ce réaménagement tactique comme une retraite :

Nous avons abandonné en quelque semaines deux de nos postes. Accompagnés par une dizaine d'automitrailleuses Sagaie, nous avons démonté PO52 et PO 53 (.) Il était trop risqué d'y laisser des hommes et du matériel, sous prétexte que le 5^o corps devait reprendre le nord de la poche dans les jours qui venaient. ? (Benda et Crémieux, p.112).

En quelques heures, les postes sont définitivement évacués. Il ne reste plus rien qui évoque la présence des Casques bleus, si ce n'est les sacs de sable (.) Munir ne risque plus de venir s'y réfugier au cas où la guerre viendrait le surprendre, lui, sa mère et ses sœurs (.) Trois jours auparavant, nous étions venu le voir (.) Il semblait très inquiet (.) c'est la dernière fois que nous les avons vus, lui et sa sœur (.) Nous n'osons pas lui dire ce qui pourtant est une évidence : nous ne lui serons jamais d'aucune aide (ibidem p 113).

Leur état d'esprit n'est pas isolé. Lors de l'annonce du départ anticipé de leur bataillon prévu le 1^{er} octobre 1994 – une « décision du commandement français qui craint une attaque des Serbes » sur la poche –, ils écrivent :

Certains warriors parmi nous sont très déçus : nous partons quand les choses commencent à devenir sérieuses ; en un sens, ils n'ont pas tort (ibidem, p. 165).

Durant la même période, en décembre 1994, les rumeurs d'évacuation de Sarajevo qui circulent dans les rangs des unités provoquent de vives protestations :

(Interview d'un officier français par Rémy Ourdan, *Le Monde* mardi 13

décembre 1994 – « Les casques bleus humiliés ») *Les Serbes choisissent pour les Occidentaux. Eux seuls vont décider si les « casques bleus » restent dans ce pays ou pas. Si jamais Pale (le fief des séparatistes serbes) décide que nous devons quitter Sarajevo, et que nous recevons cet ordre de Paris, alors je n'aurai plus d'états d'âme pour dire ce que je pense depuis quelques jours : que j'ai honte de la France, et honte d'appartenir à une armée commandée par des lâches.*

« L'abandon » ! Ce terme évoque chez les sergent EU les images d'un passé récent :

Mardi 6 décembre (.) Ce soir aux infos, ils ont encore parlé d'évacuer les casques bleus de Bosnie. Un porte-avion a quitté Toulon pour venir en mer Adriatique. En vue d'une évacuation possible. L'idée même me fait froid dans le dos. Mais la France peut-elle se permettre un tel aveu d'impuissance ? Un déshonneur ! Une honte même; je ne veux pas être l'acteur malgré moi d'une lâcheté nationale (.)

(.) la France ne pourra supporter de perdre sciemment ses soldats. Alors quoi ? Fuir et laisser le pays au proie des flammes, de la violence et de la mort ? (.) Nous ne voulons y croire ici. Revenir en arrière, bafouer ce qui a déjà été fait, oublier ceux qui sont déjà tombés (.)° Non, ce n'est pas possible. Et pourtant (.) l'ordre a été donné de garder en permanence dans les véhicules de quoi faire 200kms qui nous séparent de Split (.) Je vois dans ma tête les terribles images de l'évacuation de Saïgon en avril 1975 ou encore le texte du commandant Denoix de Saint-Marc sur le cruel départ du Tonkin en 1954.

Mais quelles ambiguïtés dans ce sentiment d'abandon ! On rejette l'idée d'abandon mais est-on prêt à combattre pour ne pas abandonner ? Marc Benda et Francis Crémieux ne donnent pas de réponses. Le sergent EU pose le débat :

12 décembre 1994 (.) Quelle noble idée, les soldats de la paix (.) Mais doit-on faire la guerre pour y arriver, qui est vraiment prêt aujourd'hui à mourir ici ? Dans la compagnie, je ne vois que peu de monde. Ce n'est pas l'état d'esprit. Nous sommes venus ici pour la paix, pas pour la guerre. Mais la paix n'est-elle pas justement à ce prix ? La France ne pourra supporter de perdre sciemment ses soldats. Alors quoi ? Fuir et laisser le pays au proie des flammes, de la violence et de la mort ? (Journal intime sgt EU).

Il serait toutefois réducteur de s'en tenir là. L'extrême diversité des expériences vécues sur ce théâtre d'opérations selon les périodes, selon les bataillons et les situations n'autorise nullement à généraliser. En Krajina du sud, au début de l'engagement, lorsque les hommes du Batinf 1 guettent les réfugiés de Kulen Vakuf cherchant à franchir l'Una et qu'ils les accueillent face aux Serbes sur la passerelle de Strbacki Buk, à Kakanj, en 1993, lorsque les sapeurs du BgBH peuvent satisfaire leur « syndrome de Kouchner » en accueillant 750 réfugiés, ces casques bleus ont sans doute un tout autre sentiment : leurs mains tendues

n'a rien d'un abandon.

Néanmoins, rappelons-le ou insistons sur ce point. C'est bien au regard de ce sentiment de renoncement que certaines actions, certaines attitudes de chef prennent un éclat et un caractère qu'elle n'auraient nullement sur un tout autre théâtre d'opérations. Elles y passeraient pour normales, voire incongrues pour certaines : c'est le cas pour la reprise du poste de Verbanja mais aussi pour la conduite courageuse mais quelque peu insolite du commandant du Batinf 5 en octobre 1994 sur les monts Igman, se transformant en chef de groupe ou de section.

En fait, jusqu'à Verbanja, c'est une inversion des valeurs combattantes qui paraît être profondément ressentie par nombre de casques bleus. Chez les cavaliers du peloton du major RE, cela s'exprime par une maxime : « Quand un char ne roule plus, il devient casemate, quand il ne tire plus, il devient blockhaus, quand il est détruit, son équipage devient des héros » (D'après journal de marche, 25 septembre 1994).

Alors, pour quelques caractères de soldat, lorsque trop c'est trop, la contestation latente de cet état de renoncement débouche vers des formes de révolte. La reprise du poste de Verbanja, déclenchée avec quelques prises de risques politiques, peut être analysée sous cet angle. A un autre niveau, la réaction du lieutenant U encerclé à Krupac 1 par les Serbes est de même nature : « (.) On va arrêter de subir, on va combattre, on va se donner les moyens de combattre, c'est une bête sauvage qu'on accule » (Entretien Int U, mai 1999).

3. Fatalité et contestation latente

Une révolte ? Mais contre qui, contre quoi ? A qui s'en prendre ? De beaucoup d'écrits se dégage un sentiment de fatalité. Il est fréquent que dans leur expression ces sentiments qui s'indignent contre la résignation ambiante n'aient aucune destination particulière. Le reproche est indéterminé.

« *Nous* avons été mis dans une situation indéfendable », déclare le lieutenant C qui à Poljine prit la responsabilité de faire déposer les armes de son peloton : spontanément, il n'exprime rien sur cette douloureuse affaire qui puisse laisser supposer qu'à ses yeux il existe une responsabilité de tel ou tel niveau de décision. A Krupac1, au début de son séjour, le lieutenant U subit la mauvaise humeur de son commandant de bataillon venu inspecter le poste de Krupac 3. Il note alors son impression d'être pris pour le « bouc émissaire » d'une « situation intenable » dans laquelle « on » projette les casques bleus :

Visite du chef de corps sur KC3. Il en revient de très mauvais humeur : « ses petits marsouins

n'ont même pas de côtelettes... » Or il n'y a pas d'infrastructures permettant de conserver et de préparer des vivres fraîches sur ce site et c'est pourquoi les personnels de KC3 consomment des rations. J'ai l'impression de lui avoir servi de bouc émissaire, ce qui est très désagréable. D'autant que depuis bientôt un mois, je ne me préoccupe essentiellement que de ce poste, pour permettre à ces garçons que l'on [c'est nous qui soulignons] projette dans une situation intenable de survivre.

Le « on » indéterminé ne désigne personne : ni « les politiques », ni les « généraux » ou les « états-majors », comme cela est courant dans le discours protestataire du combattant.

Dans son ouvrage *Pour qui meurt-on ?*, qui traite notamment de ces situations de maintien de la paix auxquelles, selon lui, le combattant moderne est forcément confronté, le colonel de Richouffzt n'a pas de mot assez dur pour évoquer cette mission « sale » du *crossing* sur l'aéroport : « Révoltant (.) Un jeu dangereux et inique qui nourrit rancœur et haine durable, et pèse sur le moral ». Mais nulle part, sa réflexion ne fait apparaître une analyse, aussi succincte soit-elle, qui mette en cause des intelligences et des attitudes politique et stratégique, qui suggère d'autres voies possibles pouvant épargner au combattant d'avoir à accomplir ces « sales » missions. Elles sont une fatalité du combat moderne : « De telles missions sont de plus en plus nombreuses car indissociables des opérations autres que la guerre dans lesquelles les situations ne sont jamais acquises, ni tranchées, ni vraiment claires ». Ainsi, analyse-t-il le *crossing* comme le « résultat ubuesque d'une situation diplomatique et militaire complexe » (de Richouffzt, p.199) : rien de plus sur les tenants et les aboutissants de cette situation, comme si l'invocation de la complexité suffisait à montrer qu'il ne peut en être autrement.

Cette fatalité et cette indétermination des responsabilités se retrouvent aux niveaux des petites unités. Elle se traduit notamment par la désignation d'entités vagues : « la France » – qu'invoque le sergent EU lorsqu'il réfléchit sur l'éventualité d'un retrait – et plus souvent, l'« Onu ».

Tout se passerait, au moins dans l'expression de beaucoup de rédacteurs d'écrits, comme s'ils ne parvenaient pas à discerner les différents niveaux de prise de décision et de responsabilité dont ils dépendent : l'Onu, terme fourre-tout, rend simple ce qui est trop complexe. On peut suggérer que ces casques bleus ont le sentiment d'avoir au dessus de leur tête quelque chose de plus compliqué qu'une simple cascade de prises de décisions comme cela se passe dans une intervention plus classique : un entremêlement d'organismes et d'entités, difficilement identifiables dans leurs responsabilités, le Conseil de sécurité et ses résolutions, les conférences de Genève ou de Londres, le commandement de la Forpronu là-bas à Zagreb, l'Otan, la France, l'Armée française, sa logistique, le secteur, le bataillon, etc. Il y aurait une impossibilité de désigner une organisation, des autorités à qui s'en prendre : tout cela, c'est

l'Onu.

27 juillet 1994 (.) 11h10 Mise alerte du peloton : Mission 2° peloton en mesure d'appuyer la reprise de R1, ou de détruire R1 sur ordre qui a été évacué sous les tirs de mortiers nordistes « . – 16h00 Fin d'alerte : RAS (l'ONU a encore baissé son pantalon).

4 août (.) 19h00 Mise en alerte du peloton : « Etre en mesure d'intervenir sur Velika Kladusa ... » – 21h00 Fin d'alerte (comme d'hab...) (Journal de marche major RE).

[Igman] Lundi 3 octobre 1994 (.) L'Onu est impuissante pour empêcher quelqu'un de s'installer dans sa zone (Journal de marche Int E).

14 octobre (.) Nous nous rendons sur la base lunaire pour contrôler l'avancée des travaux. Nous découvrons la glue typiquement Onu, le machin dans toute sa splendeur ! La base n'avance pas, les matériaux sont bloqués à Zagreb (.) En théorie, le camp complet devait être livré (.) le 15 août. Pour le moment, il y a juste un terrain plat et des bungalows posés au milieu. (.) Les dispositifs de sécurité qui protègent le camp ne sont même pas commencés (.) (Journal intime, sgt EU).

Au goulot de l'entonnoir hiérarchique, le casque bleu se trouve devant une sorte d'anonymat de la décision. Cette incapacité à désigner une responsabilité qui soit le bouc émissaire de ses turpitudes s'exprime également par un terme beaucoup plus classique chez les combattants de toutes générations : le « haut ». Lorsque, localement, des résolutions du Conseil de sécurité sont violées et que l'on renonce à l'usage de la force, le constat critique met souvent en cause quelque chose qui « vient d'en haut ». « L'ordre est tombé » écrit le sergent EU, évoquant une décision de laisser passer à travers la zone démilitarisée des monts Igman trois chars bosniaques qui sont bloqués depuis trois jours par un groupe de chasseurs :

Le dimanche 20 novembre 1994 (.) L'ordre est tombé (.) de laisser passer les 3 blindés (.) Nous recevons l'ordre de faire des photos du Vab bloquant la route aux chars. Nous organisons donc une simulation... N'est écauré de les laisser passer. Voilà trois jours qu'il se gèle les c... dans le Vab avec ses hommes.

On prend ici la mesure de cette expression. Même à tort, l'origine de l'ordre n'est attribuée à aucune instance. Le même jour, la réflexion du caporal REI sur cet incident est identique. Il ne met pas en cause l'Onu car il en fait partie. L'Onu, c'est lui. Il ne peut alors désigner que le « haut » pour signifier une responsabilité qui le dépasse :

Le 20.11. 1994 (.) Les Bangladeshi situés dans la poche de Bibac sont incompetents et nous entendons à la Télé que l'Onu est inutile alors que d'après ce que je vois nous faisons le maximum en tant que casques bleus pour accomplir une mission parfaite dans notre zone. Ex. : « bouzillage d'un Vab pour empêcher le passage d'armement en DMZ, et quand nous

y étions, nous étions prêts (Flg anti-char + Rac 112.) à cartonner les chars s'ils tentaient de passer. Les ordres viennent de + haut.

Là encore, le phénomène ne peut être généralisé. Les événements qu'ils vivent, l'écoute des nouvelles, sans doute aussi une appréciation plus lucide de ce qui se passe sur ce théâtre d'opérations rendent des casques bleus plus critiques. Ca et là, des mises en cause se précisent.

Grâce au poste radio et de télévision, certains peuvent apprécier en temps réel le décalage entre des prises de parole politiques ou des formules diplomatiques rédigées avec soin et ce qu'ils vivent sur le terrain. Les arguties politiques ou diplomatiques sont alors désignées. En juillet 1995, le groupe de contact réuni à Londres envoie un avertissement aux Bosno-serbes, en passe de s'emparer de Gorazde (Stark, p. 44). Le siège de Sarajevo est alors à son paroxysme. Deux jours après la conférence de Londres les tirs des Bosno-serbes tuent deux officiers – dont le capitaine Eric Dorléans, le médecin de l'escadron de Zetra – et font plusieurs blessés dans les rangs français. A Zetra, les conférenciers de Londres sont critiqués avec véhémence :

*Jeu**di 20 juillet 1995 (.) La conférence de Londres se termine : si les S attaquaient Gorajde, il y aura une réaction « substantielle et décisive ». On croit rêver mais non on ne rêve pas : les US x GB sont contre une intervention au sol, les Russes contre toute intervention donc pas de décision décisive : les S répondront à leur manière (Journal intime lnt N).*

Samedi 22 juillet [le médecin capitaine Dorléans vient d'être blessé mortellement par un tir de mortier] Au même moment, les Serbes bombardent un convoi de l'Onu à Butmir, tuant le Cne chef de convoi et blessant sérieusement un sgt chef, tous deux du Batinf 2 (.) La facture de l'incompétence des conférenciers de Londres est très lourde pour les Français (Journal de marche lnt C).

Pour quelques-uns, c'est aussi l'Armée française, son organisation, ses chefs à différents niveaux, qui peuvent être mis en cause. Les sentiments exprimés sont alors de différentes natures.

Des documents rédigés par des commandants de bataillon qui arrivent en Bosnie en premier mandat traduisent l'impression d'avoir été envoyé sur ce théâtre d'opérations sans anticipation, sans définition claire des missions, celui aussi du manque d'intérêt initial des états-majors pour cette expédition. Néanmoins, l'expression n'est souvent qu'allusive au regard des difficultés que nous avons pu rapporter en première partie :

[Doss. BgBH, pièce RD 214, Rapport de fin de mandat] *Le premier mandat du BgBH est l'exemple parfait des difficultés que peut rencontrer une unité qui se déploie en solo dans un territoire presque inconnu après avoir été l'enjeu de rivalités qui ne devraient pas avoir lieu lorsqu'on envoie des troupes en opération (.) On revient au problème d'une mission*

qui commence dès sa définition par des problèmes logistiques. Si rien n'est défini clairement, les moyens fournis ne sont pas adaptés et cela nuit finalement à la mission. Il faut perdre l'habitude de compter sur la débrouillardise de la troupe officiels.

[Doss. Batinf 4/I, Directive n° 1] (.) *La décision d'envoi du Bataillon est avant tout un geste politique. En conséquence, l'opinion française, le monde politique et médiatique mais aussi depuis peu la hiérarchie militaire [c'est nous qui soulignons] espèrent que notre arrivée provoqueront des changements pour Sarajevo.*

S'agissant du dispositif d'interposition sur Sarajevo et de ses lacunes, un commandant de bataillon déjà cité détaille la vulnérabilité de ses postes. Il « rappelle » à sa hiérarchie l'absence de « mesures tactiques (.) permettant de contrôler une zone minimale de sécurité autour » de ces postes, alerte sur le caractère précaire de la sécurité sur les points de regroupement des armements. Toutefois, la structure de ces documents officiels consultés est partout identique. On met en avant les problèmes, on exprime une critique et on conclut par une phrase quelque peu stéréotypée du genre : « Malgré ces difficultés, le bataillon a mis en évidence ses capacités d'adaptation... a fait preuve de... ». La volonté du chef de montrer l'efficacité de son commandement ou de son unité masque une contestation latente des conditions dans lesquelles son unité a été engagée. A trop exprimer ses états d'âme, on craint de passer pour un incapable.

Rares sont en définitive les écrits recueillis qui, de façon précise, mettent en cause la responsabilité de chefs militaires. Même s'il évoque la posture d'une autorité militaire française, le sergent EU est encore sur le registre de l'indétermination des responsabilités lorsqu'il relate la conversation qu'il a eue avec un officier :

(.) Nous avons parlé du problème bosniaque (.) Il est d'accord avec mon colonel sur un certain nombre de points qui consistent à dire que le commandement onusien a été trop mou au départ. Jamais, il aurait fallu accepter des Serbes comme des autres les arrêts forcés aux check point, il aurait fallu se battre au début pour s'imposer militairement. Le jeu du général X n'est pas le même ; privilégier toujours les discussions aux rapports de force (.)

Le jugement de ce sous-officier se veut d'ailleurs modéré, tant il ressent la complexité de ce conflit. Il ajoute :

Je me rends compte que notre vision du conflit est très limitée (.) bien éloignée peut-être des généralités de ce conflit. Trop complexe peut-être pour nous.

En revanche, face à une situation très concrète de négociation autour d'un poste adossé à une position de belligérants le lieutenant A exprime une sévère critique de l'attitude de l'un de ses supérieurs :

(.) *Il me semble que le Lnt Col... n'est pas suffisamment ferme dans cette négociation. Par exemple, pour montrer sa bonne foi il fait reculer symboliquement le réseau de barbelés de quelques mètres. Redzovic [officier bosniaque] ne cède pas et pourtant il ne fait pas remettre le réseau de barbelés à sa place initiale. Le bilan de cette entrevue est désastreux pour l'Onu : nous avons cédé du terrain sans même qu'il y ait la moindre pression bosniaque. Il me semble que c'est une grave erreur de méthode de vouloir emporter des avantages sur le terrain ou les belligérants sans rapport de force favorable, alors qu'en interposition, nous sommes là pour appliquer des savoir-faire de combat dans un cadre légal strict, en vue d'imposer aux belligérants le droit international. Pour l'instant, nos négociateurs se gargarisent de faire de la diplomatie de comptoir avec des hommes qui font la guerre depuis trois ans, ne comprennent que le langage de la force et cherchent systématiquement à utiliser l'Onu à leur profit (Journal de marche confident. A).*

Ce même officier relate la conversation qu'il a quelques semaines plus tard avec son commandant de bataillon :

(.) *Nous abordons le faux problème du soldat de la paix. Est-ce un échec s'il utilise son armement ? Je crois que certains se laissent abuser par cette chimère, au point qu'ils ne savent plus où est leur devoir. Pour ma part, je n'ai aucun doute, je connais parfaitement le cadre légal et réglementaire qui autorise l'utilisation de mon armement et je l'utiliserai le cas échéant (Ibidem).*

Dans la poche de Bihac, dans leur Vab armé d'une mitrailleuse de 12.7, à force de constater les renoncements de leur chef de groupe face à quelques miliciens, Marc Benda et Francis Crémieux en viennent à faire cette réflexion. « Ce n'est plus seulement l'Onu qui cède (.) : à compter d'aujourd'hui, c'est également nous qui cédon, capitulons et faisons demi-tour ».

Brusquement, une vieille Mercedes noire nous dépasse. Quelques hommes armés en descendent et montent une sorte de point de contrôle volant. Ils nous ordonnent de faire demi-tour, les kalachnikovs braquées vers notre véhicule. Leur chef nous répète de faire demi-tour. Le nôtre demande pourquoi. L'autre, en un geste ample, mime l'explosion de notre Vab. nous faisons demi-tour.

(.) *Ce n'est plus seulement l'Onu, qui cède, l'Onu qui capitule, l'Onu qui fait demi-tour : à compter d'aujourd'hui, c'est également nous qui cédon, capitulons et faisons demi-tour. L'époque est subitement lointaine où, à Paris, nous défendions fermement et victorieusement nos positions contre des belligérants improvisés. A l'époque, dans la caserne de Vincennes, des sergents apprenaient à leurs hommes à plaquer au sol, à fouiller d'un air décidé, à emmener des prisonniers fictifs main en l'air et sous la menace des fusils. Ici, nous avons reculé devant des miliciens agissant comme des bandits de chemin (Benda et Crémieux p.97).*

Pour eux, l'Onu a un visage : celui de leur bataillon et des officiers qui les

commandent, comme ce capitaine qui rentre un soir « complètement ivre du poste ukrainien, où il a passé l'après-midi ». Et ils ajoutent : « Cet homme est chargé du commandement de cent vingt-huit soldats » (Ibidem, p. 156). Ces deux auteurs à la fibre antimilitariste sont sans concession devant le discours que tient leur commandant de bataillon, présentant une prise d'armes à venir comme une démonstration de force, alors que ses unités cèdent devant la menace de quelque kalachnikov :

Nous avons droit ce matin à un discours de notre chef de corps, un colonel (.) Ensuite, il nous explique que, trois semaines avant le départ, nous allons faire une démonstration de force en organisant une grande prise d'armes. Il veut montrer l'armée française aux responsables du 5^o Corps (.) Dans trois semaines, vous allez lui montrer, à ce général, ce que c'est une vraie armée, avec de vrais soldats, dans une prise d'armes carrée.

Nous avons donc appris aujourd'hui (.) que le critère distinctif entre les armées en présence n'est pas la réalité des retraites de nos blindés face à des Volkswagen mais la capacité de chacune à défilé au pas cadencé (.) (Benda et Crémieux, p 157).

Leurs jugements passent par le regard tout aussi sévère qu'une jeune femme de la Croix-Rouge porte sur l'Onu représentée à ses yeux par les « grands chefs de la base de Velika Kladusa ». En août 1994, le lendemain de la prise de Velika Kladusa par le V^{ème} Corps bosniaque, ils patrouillent en Vab aux sorties de la ville. Le véhicule se gare « devant la maison de la Croix-Rouge ». Ils sont alors apostrophés par une « jeune femme, européenne du Nord » qui leur explique qu'ils ne peuvent rester là : elle ne veut surtout pas que les habitants de la ville assimilent la Croix-Rouge avec l'Onu et avec le bataillon.

Exubérante, elle nous dit qu'elle passe son temps à assurer à tous que, membre de la Croix rouge, elle est indépendante de l'Onu. Et voilà que nos blindés viennent se poster juste devant elle, juste sous le drapeau de son organisation : cela, elle ne peut le tolérer (.) Elle nous dit combien les Français sont peu aimés par les habitants. La propagande d'Abdic leur aurait expliqué que nous soutenions le 5^o corps. Elle dit son étonnement devant ce qu'elle considère comme la bêtise des grands chefs de la base de Velika Kladusa et leur absence de compréhension de la situation politique (Benda et Crémieux p. 145).

Nous avons fréquemment évoqué précédemment le personnage du major RE opérant avec son peloton dans la poche de Bihac à la même période que ces deux appelés et dans le même bataillon (Cf. notamment IV^{ème} partie). Il porte le même jugement : « Quand on me dit, *ne passez pas, vous allez vous faire tuer*, on se voile la face. Il y a l'impression de ne servir à rien. On a qu'à mettre un panneau » (Entretien, mai 2000). Mais à leur différence, il reste, quant à lui, dans le « on » indéterminé et ne désigne personne spontanément.

II. LA GUERRE REVELATRICE

Le second sentiment général qui domine dans les écrits des casques bleus, c'est effectivement – pour reprendre l'expression utilisée dans bien des documents officiels ou dans des enquêtes du Crhat – « la richesse de l'expérience vécue ».

Comme nous l'avons développé plus haut, les motivations des casques bleus – notamment des appelés volontaires – et les propos qui leur sont tenus sur ce qui les attend ne les préparent guère à ce qu'ils vont trouver. Pour ceux qui sont plongés au milieu des combats, la révélation de la guerre a sans doute ainsi une force accrue.

Sans doute aussi, ces jeunes français éduqués dans l'ignorance ou dans l'incongruité de la guerre sont-ils frappés de la découvrir dans des paysages urbanisés qui ressemblent à ceux qui leur sont familiers. L'une des impressions la plus forte qui revient souvent dans les écrits est justement provoquée par la vue d'immeubles ravagés par les combats :

Dimanche 4 décembre (.) La guerre dans un pays civilisé, cela m'impressionne plus qu'ailleurs. J'ai vu la guerre chez les Karens en pleine jungle de la frontière birmane, ou encore au milieu de la forêt épaisse de Casamance au Sénégal. Il me semblait que la nature autour était plus propice à ce genre d'activités peu recommandable. Mais là ! Au milieu d'immeubles en ruine et de carcasses de voitures calcinées ! Non. Sans doute parce que je ne peux l'imaginer ainsi chez moi.

Enfin, les casques bleus sont dans la situation privilégiée du spectateur qui accède aux coulisses de la scène. Ils regardent l'horreur et la détresse sans les vivre. Ils croisent des combattants serbes ou bosniaques sans partager ce qu'ils vivent. N'étant pas dans la mêlée, ils voient sans doute ce qu'ils ne verraient pas s'ils y étaient.

Pour ces différentes raisons, la guerre en Bosnie et en Croatie crée peut-être chez de jeunes de vingt ans et même chez des militaires de carrière des états, des prises de conscience et des sentiments que n'ont pas connus les générations précédentes de combattants.

Pour les plus sensibles, pour ceux qui vivent intensément certains moments, la guerre leur révèle l'humanité. Il y a bien sûr la révélation de soi par les épreuves auxquelles certains sont soumis. Mais cette révélation de soi passe aussi par la révélation des Autres : Serbes, Croates ou Bosniaques militaires ou civils vivant la guerre. Au travers de regards qu'ils portent sur la condition de ces hommes et de ces femmes dont les uns tuent, dont d'autres, et parfois les mêmes, souffrent et pleurent, mais aussi rient et plaisantent ou sont simplement heureux d'avoir de quoi survivre, c'est de leur propre condition que des casques bleus prennent conscience. Et, phénomène marquant, ces états de conscience ne vont pas sans

produire de la spiritualité : images et instants solennels rapportés, poèmes composés comme ça vient sous le choc d'une impression, besoins de prières que l'on soit ou non en danger.

1. Révélation de soi et leçons de vie

1.1. le sentiment de l'épreuve

Le thème de « l'épreuve qui endure » est bateau, stéréotypé, au point d'être devenu caricatural. Nul discours public de militaires n'oserait aujourd'hui l'invoquer. Pourtant, il est présent d'une manière ou d'une autre dans des écrits d'appelés. Le caporal REI est celui qui le développe le plus. Nous avons rapporté en troisième partie cette sorte de cheminement initiatique qu'il exprime dans ses écrits. Il se voit s'endurcir, s'accoutumer au froid, aux coups de mortier. Il se sent « plus fort pour affronter la vie » :

02.11 (.) J'ai perdu énormément de choses et de gens depuis le début de mon armée. J'ai gagné un personnage (moi) (.) et quasiment une nouvelle famille, la mienne que je découvre ! La preuve de mon blindage : 24h sans sommeil avec 10 h de sommeil en 2 nuits, tenue T shirt et veste de treillis à l'intérieur du Vab, véritable frigo avec -5° à l'extérieur.

20.11 (.) Je sais que je vis une expérience extraordinaire, mais Dieu seul sait combien elle est rude pour moi (.) Je me suis habitué au froid, aux coups de mortier et aux rafales, maintenant il faut que je m'habitue à la solitude intérieure (.)

04.12 (.) Je commence à me sentir fort pour affronter les gens et la vie en société, en démocratie, en république; au fond, ne suis-je pas en train d'en faire la preuve et ce, d'autant plus que l'armée est loin d'être une démocratie ?

Le sentiment de l'épreuve et de ce qu'elle procure est plus ponctuellement ou moins directement exprimé dans d'autres écrits : il se ressent dans l'épuisement physique, dans la sensation de solitude, dans la peur éprouvée.

J'ai tiré de mes tripes le reste de la force qui me restait. J'étais fatigué mais heureux (Témoignages écrits Igman 94).

C'est dur de vivre aussi loin tout seul sans vous mais je ne craquerai pas (Ibidem).

Tout à coup, nous voyons quelque chose bouger dans les bois, c'est le T55. Il sort du bois et dirige sa tourelle dans notre direction. Bon sang ! (.) Je me fais braquer par ce putain de char (.) Je tremble, je vois ma vie passer devant moi, je ne veux pas finir ici (.) Ce que j'ai eu peur. C'est vraiment la raison pour laquelle je ne regrette pas d'être venu ici (Ibidem, cal chef R).

(.) Je me souviens d'une fois, c'était comme dans « L'enfer du devoir », très impressionnant, on arrive en Vab sur la position indiquée, et là on ne pouvait pas se tromper car les combats étaient bien dans ce secteur (.) j'ai bondi hors de l'engin, pour me mettre à couvert dans les ruines d'une maison explosée (.) Le combat faisait rage devant moi dans les vallons (.) Ici, on ne faisait pas semblant (.) Pour moi, c'est vraiment un souvenir inoubliable, même si je n'ai pas eu à me servir de mon arme. Je pense que j'ai servi à quelque chose (.) (Ibidem, cal chef D.).

Une mère écrit au commandant d'un bataillon où sert son fils pour le remercier. Elle témoigne des changements qu'elle a perçus à travers les lettres de son garçon :

Jamais pendant ces longs mois de campagne, son moral n'a failli. Il sort intègre psychologiquement de cette guerre. Nos seulement intègre mais quelque part plus fort, plus responsable. Je le vois à son courrier, une mère ne peut se tromper.

Tous ne sont pas sortis « intègres » de cette expérience ou ne réagissent pas comme semble le faire ce casque bleu. « Je languis de rentrer car c'est long six mois ». « Des fois, je suis à la limite de la crise de cafard » (Témoignages Igman 94). L'épreuve n'a peut être pas que des vertus. Elle peut aussi laisser des séquelles – comme cet appelé de retour de Bosnie que rencontre le caporal REI avant de se porter volontaire et qui est atteint de tremblements – ou endurcir jusqu'à se sentir inhumain.

Bien des appelés volontaires sont loin d'être préparés à ce qui les attend. On retrouve l'idée développée par John Keegan : dans les sociétés modernes, « la vie de tous les jours est très éloignée de celle du champ de bataille », et la différence va croissante (Keegan p. 298). « Pour certains, ça été un peu trop vite – déclare le caporal REI. Il y en avait un en face de moi qui pleurait quand on est allé en renfort sur le Bjelasnica – Je veux pas mourir (.) Un autre est rentré en pleurant après avoir ramassé des cadavres » (Entretien, juin, 2000). Sur les monts Igman, des casques bleus sont placés devant des « visions infernales » – selon l'expression du cal REI :

J'ai vu un Bosniaque qui avait sauté sur une mine, c'est pas beau à voir (Témoignages Igman 94).

1 novembre 1994 Deux Bosniaques ont sauté sur une mine à Rakitnica (.) Le deuxième est déjà mort (.) L'autre a les deux jambes criblées d'éclats et de billes, les os sont fracturés et les plaies laissent apparaître leurs bouts émiétés (.) (Journal intime sergent EU).

30 octobre 1994 La balle était entrée dans la cuisse droite, a éclaté la fesse et de la merde sortait de la blessure, l'intestin a en fait été percé (.) De plus la main du gars était au trois quart arrachée. Le pauvre type au visage convulsé ne bougeait pas, aucun mot ne sortait de sa bouche, seul son visage exprimait une souffrance livide (Journal intime, cal REI).

Quelques jours après avoir couché ces images sur son journal, le caporal REI se sent devenir « inhumain ». Plus rien ne le touche. Isolé avec son groupe sur le Bjelasnica, il ne pense plus qu'à survivre :

02.11 .1994 (.) Je commence à ne plus devenir humain (.) Enervement dû aux attaques et à l'état de guerre, dégoût quant à ce que sont capables les ho [hommes].

04.11 (.) Je ne serais donc pas en France pour les fêtes ; de toutes façons, je n'éprouve plus rien, plus rien ne me touche (.)

08.11 (.) Je n'ai vraiment pas envie de faire la guerre, je me fous de devenir un héros. Mais il est clair que si je suis obligé de le faire pour sortir de cette merde, je le ferais, c'est pour sauver ma peau de toutes façons (.)

Evoquant cette période quelques années après, il répète pratiquement mot pour mot la phrase écrite le 4 décembre 1994 : « Je n'éprouve plus rien, plus rien ne me touche » :

Je n'éprouve rien, rien ne me touche. A ce moment, il ne se passait rien dans ma tête (.) J'étais un soldat dans une situation de guerre, je n'étais plus un casque bleu qui pense à la paix. Je n'avais plus de sentiment. Il n'y avait plus rien d'important que survivre (Entretien, juin 2000).

1.2. Leçon de vie

« Je m'aperçois que notre aventure en Yougo et dans des conditions difficiles n'a pas d'influence sur le comportement de mes camarades (.) Sommes-nous une génération d'égoïstes ? » (Témoignages Igman 94).

Cette réflexion doit relativiser ce qui va suivre. Insistons encore sur le parti pris de forcer le trait adopté au début de cette partie ou mieux, sur la personnalité de ceux qui couchent par écrit ce qu'ils ressentent : probablement, sont-ils de ceux que leur éducation permet de s'ouvrir au monde à condition qu'ils en aient l'occasion.

Au moins pour ceux-ci, la plongée dans cette guerre balkanique donne une leçon de vie. Elle leur fait découvrir des gens comme eux, mais qui sont soumis à d'autres conditions que les leurs, celles d'hommes et de femmes qui font la guerre ou qui vivent dans la guerre. La découverte est d'autant plus forte que cela se passe à deux heures de Roissy, en pays civilisé comme le note le sergent EU.

Placés entre deux camps, ces casques bleus côtoient des Serbes, des Bosniaques ou des Croates. Alors, ils s'aperçoivent que cette guerre qu'ils voyaient de loin avec ces « guerriers » qui s'entre-tuent est faite par des jeunes qui hier jouaient

peut-être entre eux, des jeunes qui leur ressemblent, avec lesquels ils parlent de football, de musique ou de Paris :

(Journal intime sgt EU, après une conversation avec Sacha) 22 octobre (.) *Je sais que je peux rencontrer des gamins de son genre chez les Bosniaques. Je sais aussi que s'ils se croisent aujourd'hui, ils se tireront dessus. Et si demain la guerre est finie, ils seraient prêts à travailler ensemble. C'est ça la guerre ici, des gamins dans des tranchées, et la politique à côté. Dur dur.*

Le caporal FB passe des heures à discuter avec Fikret, cette « gueule de tueur » rencontré sur le col de Javorak :

(.) *Sa vie paraît être un enfer (.) On est pareil finalement, seulement j'ai eu la chance de naître à 1500 kilomètres plus à l'est (.) C'est un petit détail géographique qui a de lourdes conséquences. Fikret est aujourd'hui reparti pour d'autres combats. A près s'être dit adieu, un poids m'opprime, j'aurai voulu lui dire tant de choses. Good Luck ! C'est si banal. Je ne le reverrai jamais. (Témoignages écrits/ Igman 1994, cal FB).*

Hier, ils étaient dans une grande surface à devoir choisir entre plusieurs abondances. Aujourd'hui encore, ils bénéficient d'un confort relatif comparé à ce qu'ils observent chez les combattants qu'ils croisent ou chez les gens qu'ils visitent ou secourent :

28 septembre 1994 (.) *Sur le bord de la route, deux jeunes bosniaques descendent vers la ligne de front. Ils n'ont pas 18 ans. Au passage du VBL, l'un d'eux sort d'une musette (.) une petite pomme acide. Avec un grand sourire, il me la donne. Il n'a rien d'autre sur lui, son arme, sa musette. Se nourrit-il de pommes acides et immangeables ? Plus loin, deux autres font une pause sous un arbre, ils mangent des baies rouges. Nous, nous nous avons nos rations, nous pouvons tenir 30 jours sans être approvisionnés, mais eux ? (Journal intime sgt EU).*

7 octobre (.) *Je pense souvent aux soldats qui occupent les crêtes alentour. Serbes ou Musulmans, ils vivent dans un climat d'insécurité permanent depuis maintenant plusieurs années. Je les ai vus, dans leurs petits trous de gadoue, démunis de tout confort (.) pour certains juste une couverture. Les nuits sont ventées et glaciales. Ce sont des gens terriblement rustiques qui survivent avec rien, ils mangent des pommes amères et sortent de leur musette des morceaux de « pita » (.) et picorent de temps en temps une bouchée (Ibidem).*

Dans ce pays où il n'y a « plus de vitres aux maison », avec ses bâtiments brûlés, dévastés, explosés où les vivants se contentent de peu, ils découvrent que l'extrême détresse pour ces gens, c'est encore la vie. Dans la poche de Bihac, Marc Benda et Francis Crémieux ont une brève discussion avec une femme d'âge moyen, vieillie avant l'âge. Elle leur explique que la guerre, c'est encore la

vie. Elle a une vache et du pain. Elle manque seulement de vêtements (Benda et Crémieux, p. 150). Certains d'entre eux expriment alors une prise de conscience : celle de leurs conditions de vie privilégiée, celle des « petites choses » qui « forment un tout incroyablement riche ». Comme si là-bas, en France, ils n'avaient jamais rien ressenti de tel :

Tiens dans « Yougoslavie », il y a VIE et pourtant là-bas on meurt (Témoignage écrits Igman/94).

Cela fait trois mois que je suis ici. Avec ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, j'en ai tiré une leçon. C'est qu'en France je me plaignais vraiment pour rien et quand je vois les gens d'ici qui n'ont plus rien et qui, eux, ne se plaignent pas, je pense que c'est à ces gens là qu'il faudrait donner des médailles (Témoignages écrits/ Igman 1994, cal B).

J'ai fait tranquillement mes bagages non sans une goutte de nostalgie. Nous avons passé 6 mois sur cette terre meurtrie, 6 mois d'angoisse et d'espoir (.) Nous serons tous marqués par cette expérience vécue au jour le jour, sans la sensation de vivre l'extraordinaire, mais justement un quotidien où les petites choses forment un tout incroyablement riche (Goisque, p. 88).

Le cheminement que rapporte le sergent A résume tout ce qui vient d'être fugitivement évoqué. Il voulait connaître la guerre. Il cherche son visage derrière son paysage, derrière l'épreuve qu'il attendait, derrière les bombardements et les coups de cafard. Il en découvre progressivement les aspects les plus profondément humains. Une leçon que ni « les écoles, ni les savants du monde entier ne peuvent dispenser » :

Quand on est dans un pays où les seuls conflits sont d'ordre politique ou économiques, lorsque l'abondance et la douceur d'un foyer semblent être acquis, on a du mal à imaginer (.) ce que peut être la (.) guerre.

En y réfléchissant, c'est peut être par curiosité, par voyeurisme, et en cachant tout cela derrière la mission humanitaire que je suis venu « voir » (.)

(.) « Enfin » sur le territoire maudit par ma fiancée et ma mère (.) Les seules images que mes yeux apercevaient étaient celles d'un quotidien nourri par les médias : des immeubles hachés par la mitraille et déchiquetés par les obus (.)

J'attendais. J'attendais l'horreur des combats et les orages d'acier (.) Puis vinrent les « coups de speed » des bombardements plus ou moins proches, mais toujours pas de révélation (.) Qu'était-ce donc ? Un monstre sans doute qui depuis Caïn (.) rongerait l'humanité inexorablement ?

Pourtant un soir ce fut le malaise. Les soldats qui reviennent du front passent là à quelques mètres (.) Le regard de l'un d'eux croise le mien et le monstre est passé de lui à moi par nos yeux...La détresse, le malheur et l'incroyable fardeau qui pèse sur les épaules de cet homme.

Il avait peut-être mon âge, mais la guerre (.) avait accéléré les années de son visage (.)

Maintenant, je sais qui tu es. Je connais ton visage. Tu n'es pas seulement combats, mines (.)

ou sniper lointain, tu es plus subtile que cela, malheur des familles brisées que tu égraines au gré des cimetières de fortune. Tout cela semble irréparable...

(.) Je croyais enfin savoir (.) Mais j'ai appris à connaître ces gens dont la guerre est le quotidien (.) La vie pour eux continue parce qu'ils l'aiment trop. Dans leur misère (.) ils nous ont toujours accueilli, servi, donné leur amitié, leurs maison (.)

Je sais maintenant que je ne suis pas venu en voyeur, mais plutôt comme un gosse qui veut savoir (.) ce que les grands n'arrivent pas à lui expliquer ! Je peux dire que je suis fier d'être un de ces hommes bleus qui amène la paix (ou le moindre mal) dans un pays qui en échange lui donne l'extraordinaire leçon de la vie que ni les écoles, ni les savants du monde entier ne peuvent nous dispenser (Témoignages écrits Igman 94, sgt A).

2. Spiritualités

Pour ceux dont l'âme est à l'affût, des scènes émouvantes, fortes, cruelles mêmes créent des instants de vérité. Elles mouillent leurs yeux comme ceux de Jacques Lorentz apportant un paquet de riz et un cageot d'orange à ces femmes dont l'image reste « longtemps gravée » dans le rétroviseur de son camion. Leur force d'émotion peut être une force révélatrice. Elles les dépouillent. Elles les décapent. Comme la mort fabrique de la vie, des casques bleus découvrent leur paix au spectacle de la guerre.

« Ma retraite à moi, c'est la Yougoslavie. Chaque jour, je découvre que je suis heureux, que j'ai de la chance et quand même les larmes coulent en silence le long de mon nez et que mes narines émettent des bruits qui rappellent les pleurs et le chagrin, je sais que je suis heureux », écrit RD, officier au BgBH, le 3 mai 1993. Il note plus loin les impressions que lui ont laissées le spectacle d'un village musulman à côté de Vitez, où les Croates ont surgi aux aurores, massacrant et pillant. Trois jours après, l'odeur de charogne était toujours présente. « La semaine dernière j'ai vu de l'eau couler. Elle avait l'odeur de sang. Elle ruisselait d'une maison éventrée, elle s'insinuait dans le sol me donnant le vertige du temps qui passe, de la brièveté de la vie humaine, de l'impuissance de l'homme à être maître de ce qu'il croit maîtriser. Pourtant, tout en étant révolté, je me sens élevé et moins égoïste. J'ai l'impression de perdre cette vanité de la responsabilité, des idées qui sont les miennes... A moins que je ne relativise (.) » Le même jour il ajoute encore : « La douleur, la peur, la suspicion qui m'entourent me font comprendre que je vis dans la joie » (D'après notes personnelles RD).

Pour les un, des scènes confinent au solennel. Ce n'est pas celui du cérémonial militaire. C'est celui de ces instants uniques que l'on voudrait tant partager avec ceux que l'on aime et qui impressionnent la mémoire. Le 2 janvier 1995, le sergent EU dépeint cette image mythique déjà rapportée d'une colonne de

chasseurs harassés avançant silencieusement, péniblement dans un paysage de neige : « Image très touchante du sergent humble et vaincu, peinant en tête, ses chasseurs respectant derrière le rythme lent et saccadé imposé par les fréquentes haltes (.) Le silence du groupe montre un aspect quasi religieux qui donne à la colonne une allure de pèlerins perdus, toujours en quête, toujours en marche vers les sommets (.) Cette colonne perdue dans la nappe de brouillard et la neige soulevée par le vent, c'est la plus belle image sans doute qu'il m'ait été donnée de voir en Bosnie, majestueuse, grandiose, sans complexes, sans questions, la simplicité de la lutte contre le confort (.) » Il ajoute : « Est-ce aujourd'hui mal placé de croire encore presque naïvement à la paix ? Pourquoi les gens nous plaignent-ils ? Pourquoi parle-t-on de sentiment de honte, de déshonneur ? (.) Je me mets à rêver. Ces jeunes venus 6 mois de leur vie faire la démonstration de ce qu'est la volonté et l'espoir (.) ». Il écrit alors sa frustration de ne pas pouvoir suffisamment bien exprimer et faire partager ce qu'il ressent (Journal intime sergent EU).

Une impression différente mais toute aussi puissante, toute aussi solennelle est évoquée dans l'ouvrage de Thomas Goisque, *Bosnie Hiver 94-95*, à la vue de soldats bosniaques assistant la mort de l'un des leurs :

(.) Nous arrivons sur les lieux du drame. C'est encore une mine (.) ! Juste de l'autre côté du cours d'eau gelé, un homme au visage ivoire gît adossé à un arbre. (.) Autour de lui, ses compagnons impuissants maintiennent sa tête droite (.) Un éclat lui a traversé le cœur, le diagnostic du médecin est facile à faire, il lui ferme les yeux et se retire doucement... Un de ses camarades reste à ses côtés, hagard, perdu, isolé... le silence de respect qu'impose la scène est dur à supporter. A l'écart, les casques bleus silencieux participent à l'hommage (.) Cette mort me fascinait et la scène intense que nous venions de vivre s'est gravée dans ma mémoire. Il y avait là une certaine grâce (.) une élégance tragique mêlée à une rage contrôlée. Il n'y eut ni cris, ni pleurs, mais une tristesse évidente et pleine de retenue, une grandeur solennelle (.) imposée par les survivants (Goisque, p. 44).

Pour d'autres, les scènes de combat où les hommes meurent pour un petit bout de terrain produisent des effets inverses : un vide, un dégoût. En novembre 1994, après ce qu'il a enduré et ce qu'il a vu en quelques semaines, le caporal REI traduit son état en poème :

*Ferme les yeux ! Ecoute ton âme rêver et ton cœur qui pleure,
Oublie d'être et ne pense plus (.)
(.) Plus rien n'existe, rien n'a jamais existé, ni l'amour, ni l'espoir
Ni les rêves d'ailleurs. Tout est peuplé de vide, mon âme ne rêve plus (.)
Ce voyage est un cauchemar où rien n'existe que le vide.*

Rappelons-le, au cours de ces journées, il dit ne plus rien éprouver. Il écrit

pourtant des poèmes, ne serait-ce que sur le vide. Cette expression poétique se retrouve chez d'autres. Certains des poèmes recueillis traduisent la diversité de ce qui est vécu et ressenti par chacun :

Sarajevo, zone de sécurité
(.) *Sarajevo, zone de sécurité*
Compte aujourd'hui encore tous ses blessés.
Sarajevo, zone de sécurité
Pas de pitié pour les condamnés (.)
(.) *Le sniper dans le creux d'une lueur,*
Sans savoir comment ni pourquoi, cherche à faire souffrir.
Enfants, passant, vieillards font la somme de toutes les peurs.
Sache ici qu'il faut courir si tu ne veux pas mourir.
(Journal intime, cal chef T)

Avec cette mission qui restait à comprendre
Tu viens de faire don d'une partie de ta vie
Mais tu en ressortiras grand aussi (.)
(.) *Tu ne sais pas pourtant quand tout va finir,*
Souvent tu auras pensé à ta famille
Oublié les soucis de ta vie paisible
Tu ressortiras aussi fier que fragile,
Bientôt tu rejoindras le milieu familial
Ton cœur, lui cependant, sera marqué par ce souvenir inoubliable (Témoignages écrits Igman 94)

Les neiges ne le sont pas toutes, mais mon amour, lui, est éternel
C'est lorsque l'on est loin, qu'elle nous manque...la France.
(Témoignages écrits Igman 94)

Les turpitudes du vent
Qui vient d'on ne sait où
S'engouffrer dans l'herbe pale et sèche
Et hurler et brûler sans jamais s'éteindre
Puis meurt dans un silence souffrant
La lente mélancolie du calme
Les hommes pleurent et vivent,
Le cœur accroché au temps
Et oublie d'être et ne sont plus.
(Journal intime cal REI).

J'ai rencontré la haine et la peur

banales au quotidien de l'horreur
à Bibac
où tous les jours on meurt.
J'ai tenté de l'écrire,
une lame de dégoût m'y a poussé
Alors
J'ai pensé à toi.
Ne te trompe pas de Dragons
Il est des rimes évocatrices :
Là où pacifisme veut laxisme
Épique rime pacifique.
 (Carpentier, p. 53)

On s'interroge. Pourquoi, cette relative fréquence de la poésie, aussi maladroite soit-elle chez ces hommes ? Pourquoi aussi ce besoin de prières exprimé souvent chez les mêmes, certains ne paraissant guère y être accoutumés ?

(.) 29.10 (.) *Je demande à dieu de me garder et à ma famille de prier pour la situation*
 (Journal intime cal REI).
Dimanche 29 août (.) je décide d'aller à la messe à l'intérieur de la ville (.) je ne pratique pas
la religion, mais comme je suis curieux. (Journal intime, cal chef T).
Je trouve de plus en plus le temps de prier, ce n'était ma spécialité. Avant de venir ici. J'ai
même écrit des poèmes (Témoignages écrits Igman 94).
Le 6 novembre (.) Ce matin aussi, j'assiste à la première messe depuis mon arrivée. Je réalise
combien la prière est absente de ma vie quotidienne (.) (Journal intime, sgt EU).

Une « prière de soldat » figure à la fin du journal intime que tient l'adjudant SE durant la guerre du Golfe, ce sous-officier parachutiste bon vivant que l'on imagine guère en méditations aux vues de ses écrits. Ce n'est pas celle du parachutiste qui demande la souffrance et la joie, mais celle d'un soldat qui lutte pour la paix :

Notre Dame de Lourdes / Mère de toutes les réconciliations / Nous venons te prier pour la
paix / Donne-nous d'être forts contre la violence / Donne nous d'être solidaires dans la vérité
/ Donne nous de savoir nous informer / Donne nous le courage de rester calmes / Donne
nous d'ignorer la haine / Et prépare nous à pardonner / Notre Dame de Lourdes / Mère de
toutes les réconciliations / Garde nos cœurs et nos pensées / Dans le Christ Jésus/ Le Prince
de la paix.

Aucun de ces casque bleus dont nous avons recueilli les paroles et les écrits n'a fait la guerre. Une minorité a connu brièvement l'épreuve du combat. Beaucoup ont connu l'épuisement, l'angoisse et la peur. Ne serait-ce que quelques mois,

tous ont vu ce que fait la guerre. Cette vision a impressionné les plus sensibles. Jacques Meyer écrit à propos des combattants de la Grande Guerre : « Ceux là ont eu en commun et ont gardé une fois pour toutes, au secret de leur cœur, la révélation des *autres* » (Meyer, p. 368). Ces *autres* pour ces casques bleus, ce sont peut-être comme pour les poilus les camarades avec lesquels ils ont vécu de durs ou de joyeux moments. Ce sont aussi, et peut-être surtout, ces hommes et ces femmes qu'ils ont croisés qui sont dans la guerre, qui font la guerre ou qui la subissent : Fikret, Sacha et le caporal chef Brda sur le col de Javorak, Lulu et Blanche Neige à Krupac, Elvira à PO14, les gens de Kakanj ou de Catici, ceux de Kulen Vakuf...

En cela, aussi courte qu'elle soit, aussi peu comparable qu'elle soit avec celle de ceux qui ont fait la guerre, leur expérience pourrait avoir le même sens. La spiritualité qui se dégage de certains de ces écrits renvoie à ce que dit de la guerre des hommes qui l'ont faite sans l'aimer mais qui l'ont réfléchi. En conclusion de son bel ouvrage sur la vie quotidienne des combattants de la Grande guerre, Jacques Meyer cite Teilhard de Chardin et Roland Dorgelès pour dire sa « *secrète vertu*, une sorte de délivrance de soi au profit de quelque *essence humaine* » et le décapage spirituel qu'elle peut produire : « Tout ce qui, dans la vie normale, reste enfoui, s'est brusquement fait jour ».

Il convoque Henri Barbusse : « Il reste pourtant que la guerre a appris à s'approcher de l'humanité et à entrer en contact avec elle non seulement en artiste ou en rêveur, en mystique ou en fabriqueur de formule, mais en *homme*. » (Meyer, p.368-369).

TABLE DES MATIERES

TOME 2

| | |
|---|----------|
| PREMIERE PARTIE | 7 |
| CONDITIONS DE VIE DES PETITES UNITES..... | 7 |
| | |
| I. LES PAYSAGES DE LA GUERRE..... | 10 |
| 1. <i>La dévastation</i> | 10 |
| 2. <i>Paysage de bataille</i> | 13 |
| 3. <i>Etonnements</i> | 15 |
| | |
| II. LE TEMPS QU'IL FAIT | 19 |
| 1. <i>Été, hiver en Bosnie occidentale et en Krajina</i> | 20 |
| 2. <i>Hiver 94-95 sur les Monts Igman</i> | 22 |
| 3. <i>Climats et logistique</i> | 26 |
| | |
| III. LE CAMPMENT..... | 29 |
| 1. <i>Nature et aménagements du campement</i> | 29 |
| 1.1. Diversité | 30 |
| 1.2. Aménagements | 33 |
| 1.2.1. La mise hors d'eau..... | 33 |
| 1.2.2. La cuisine et les sanitaires | 34 |
| 1.2.3. Les aménagements intérieurs | 34 |
| 1.2.4. Le combattant et le bâti | 38 |
| 2. <i>Base arrière, base d'unité et poste avancé</i> | 39 |
| | |
| IV. LA NOURRITURE..... | 44 |
| 1. <i>Approvisionnements et points de cuisson : variations sur des ordinaires</i> | 45 |
| 1.1. Le schéma ordinaire des ordinaires..... | 45 |
| 1.2. Ruptures d'approvisionnements et ravitaillements <i>extra ordinaires</i> | 46 |
| 1.3. Points de cuisson autonomes | 51 |
| 2. <i>Prouesses et partages</i> | 55 |

| | |
|---|------------|
| V. LES PROBLEMES D'EAU | 59 |
| 1. Problèmes contemporains d'approvisionnement en eau..... | 61 |
| 2. En Bosnie..... | 65 |
| 2.1. Les besoins et leur satisfaction | 65 |
| 2.2. Les moyens mis en œuvre | 69 |
| | |
| VI. TENSIONS ET DETENTES | 73 |
| 1. Tensions et fatigues | 75 |
| 1.1. Natures et contextes de tension..... | 75 |
| 1.1.1. Climat de tension et activités..... | 75 |
| 1.1.2. Situations opérationnelles | 76 |
| 1.2. Dynamique de tension | 93 |
| 2. Détentes : pratiques et dispositifs..... | 101 |
| 2.1. La prise de parole contrôlée du combattant..... | 101 |
| 2.2. L'aménagement du temps opérationnel..... | 102 |
| 2.3. La permission | 106 |
| 2.4. Le médecin | 109 |
| 2.5. L'humour, les jeux, la télévision, la fête..... | 110 |
| 2.5.1. Humour et dérision | 110 |
| 2.5.2. Jeux et télévision..... | 112 |
| 2.5.3. Fêtes | 114 |
| 3. Penser autrement le stress du combattant..... | 116 |
| | |
| DEUXIEME PARTIE : | 119 |
| PRATIQUES TACTIQUES ET TECHNIQUES | 119 |
| | |
| I. ORGANISATIONS ET PRATIQUES DE COMMANDEMENT | 119 |
| 1. Désorganisations tactiques..... | 120 |
| 1.1. Sous-effectifs et sous-nombres en matériels..... | 120 |
| 1.2. Atomisation des unités et des petites unités..... | 121 |
| 1.2.1. Parcellisation des tâches et missions et absence de forces réservées | 123 |
| 1.2.2. Organisations dans les petites unités..... | 129 |
| 2. PRATIQUES DE COMMANDEMENT..... | 133 |
| 2.1. Des normes de commandement mises en question..... | 133 |
| 2.2. Ordres de combat et transmission de l'information | 138 |
| | |
| II. PRATIQUES ET TECHNIQUES OPERATIONNELLES..... | 143 |
| 1. Organisations et pratiques défensives | 143 |
| 1.1. Dispositions défensives à postériori | 143 |
| 1.2. Logique de la carapace | 148 |
| 2. Déplacements et mouvements | 153 |
| 2.1. Des missions « militarisées »..... | 153 |
| 2.2. Franchissements de check points..... | 156 |

| | |
|--|-----|
| 2.3. Mouvements sous le feu ou sous sa menace | 158 |
| 2.4. « Bidouillages » | 162 |
| 3. <i>Manœuvre des unités</i> | 167 |
| 3.1. Mécanismes tactiques | 168 |
| 3.2. Le cas de Verbanja | 169 |
| 3.2.1. Le contexte et la manœuvre des appuis | 169 |
| 3.2.2. Les enseignements d'un assaut | 174 |
| 4. <i>Techniques d'observation et pratiques de renseignement</i> | 177 |
| 4.1. Techniques d'observation | 178 |
| 4.1.1. Adaptation des outils | 178 |
| 4.1.2. Techniques d'observation éprouvées en usage | 181 |
| 4.2. La recherche du renseignement | 183 |
| 5. <i>Soutien médical et premiers secours</i> | 185 |
| 5.1. Médecins d'unités et postes de secours | 185 |
| 5.2. Infirmiers et médecins d'occasion | 189 |

TROISIEME PARTIE..... 191
SOCIABILITE ET PRATIQUES SOCIALES..... 191

| | |
|---|-----|
| I. MANIFESTATIONS DE SOCIABILITE DANS LES UNITES..... | 192 |
| 1. <i>L'emboîtement des « nous » et des « autres » : le cas de krupac</i> | 192 |
| 2. <i>Espaces et sociabilité</i> | 196 |
| 2.1. Au niveau des unités..... | 197 |
| 2.2. Au niveau de petites unités isolées | 201 |
| 3. <i>Sociabilité de voisinage</i> | 205 |
| 4. <i>Commensalites, libations et fêtes</i> | 210 |
| 4.1. Commensalités et libations du temps ordinaire | 210 |
| 4.1.1. Offrir, recevoir, ré-unir | 210 |
| 4.1.2. Les libations alcoolisées : abus et limitations | 213 |
| 4.2. Le temps de la fête..... | 217 |
| 4.3. Critique de la notion de cohésion | 222 |
| 5. <i>Les rapports au chef</i> | 223 |
| 5.1. La présence du chef..... | 224 |
| 5.2. Regards sur des chefs et attentes | 231 |
| II. RAPPORTS AVEC LES BELLIGERANTS ET AVEC LES POPULATIONS | 239 |
| 1. <i>Représentations du serbe et du bosniaque</i> | 240 |
| 1.1. Préalable : attitudes de belligérants face à la Forpronu..... | 240 |
| 1.2. Le Yougoslave, le Serbe et le Bosniaque : les représentations et leur dynamique..... | 242 |
| 1.2.1. Le Yougoslave..... | 243 |
| 1.2.2. Le Serbe et le Bosniaque..... | 245 |
| 2. <i>Une neutralité toujours problématique</i> | 252 |
| 2.1. Neutralité et communication..... | 252 |
| 2.2. Manifestations de neutralité..... | 254 |

| | |
|---|------------|
| 2.3. Ambiguïtés, suspicions, complicités..... | 256 |
| 2.3.1. Des missions qui ne sont pas neutres..... | 256 |
| 2.3.2. Des dépendances logistiques..... | 257 |
| 233 Des dispositifs locaux ambigus..... | 258 |
| 2.3.4. Complicités et rumeurs de complicités..... | 260 |
| 3. Les relations avec les populations..... | 264 |
| 3.1. L'inorganisé..... | 264 |
| 3.1.1. Le don : « le syndrome de Kouchner »..... | 265 |
| 3.1.2. Le contre don..... | 269 |
| 3.1.3. Sexualité et tendresse..... | 270 |
| 3.1.4. Trocs..... | 272 |
| 3.2. L'organisé..... | 275 |
| 3.2.1. Escortes de convois et accueils des populations..... | 275 |
| 3.2.2. Aides à des populations en grande détresse..... | 277 |
| 3.2.3. Les aides aux populations dans la zone de responsabilité des bataillons..... | 282 |

QUATRIEME PARTIE.....291
LES SENTIMENTS : PAIX ET GUERRE.....291

| | |
|--|------------|
| I. ENTRE PAIX ET GUERRE..... | 292 |
| 1. « <i>Soldats de la paix</i> » ?..... | 292 |
| 2. <i>Renoncements et abandons</i> | 299 |
| 3. <i>Fatalite et contestation latente</i> | 305 |

| | |
|--|------------|
| II. LA GUERRE REVELATRICE..... | 312 |
| 1. <i>Révélation de soi et leçons de vie</i> | 313 |
| 1.1. le sentiment de l'épreuve..... | 313 |
| 1.2. Leçon de vie..... | 315 |
| 2. <i>Spiritualités</i> | 318 |

TABLE DES MATIERES.....323